

LEOPARDI ET LA FRANCE

ESSAI DE LITTÉRATURE COMPARÉE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

N. SERBANESCO

ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LICENCIÉ ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1913

TOUS DROITS RÉSERVÉS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LEOPARDI ET LA FRANCE

ESSAI DE LITTÉRATURE COMPARÉE

LEOPARDI ET LA FRANCE

ESSAI DE LITTÉRATURE COMPARÉE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

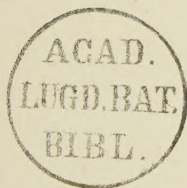
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

N. SERBANESCO

ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LICENCIÉ ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1913

TOUS DROITS RÉSERVÉS

A MES PARENTS

A MES MAITRES

HENRI HAUVETTE ET ALFRED JEANROY

AVANT-PROPOS

L'étude que nous proposons aujourd'hui au jugement de nos maîtres et à l'attention du public lettré devait, dans notre pensée, servir de couronnement au labeur de plusieurs années de recherches assidues. Sa publication, que nous n'escomptions pas si proche, était destinée à satisfaire le désir légitime de ne présenter qu'un ouvrage aussi complet que possible. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous contraignent à de moindres ambitions. En dépit, cependant, de tout ce qui manque à ce livre, malgré les négligences du style et l'excès de sécheresse dans l'exposition des faits, on voudra bien nous l'espérons reconnaître la somme de recherches résumées ici et prendre en considération les nombreux faits nouveaux que nous apportons, ainsi que les résultats réels auxquels nous aboutissons.

*
* *

Si les relations historiques et politiques entre la France et l'Italie ont fait l'objet de maints travaux, les contacts des littératures des deux nations sœurs et amies n'ont pas moins attiré l'attention des érudits. Les échanges réciproques, qui remontent aux origines des traditions littéraires des deux pays, ont été étudiées avec soin par

des savants italiens et surtout par des savants français ¹.

L'époque qui nous occupe a été l'objet d'une sollicitude toute particulière. Dans un ouvrage très sérieux qui fait suite à l'étude de M. *Maugain* ², M. *Hazard* ³ a mis en lumière l'influence exercée par les lettres françaises sur la littérature et le public italiens, entre 1789 et 1815.

Ces deux ouvrages, cependant, n'épuisent pas le sujet. Ils traitent des influences générales et, en quelque sorte, des échanges de peuple à peuple. Moins que des études définitives, ils peuvent être considérés plutôt comme cadres à des études d'influences spéciales, relativement de tel ou tel auteur. Ils permettent surtout de rattacher à un mouvement d'ensemble les résultats que l'on obtient dans des recherches spéciales. Ces résultats ne font que compléter et vérifier ceux obtenus par l'étude des époques d'influence. Notre livre s'appuie sur les ouvrages de MM. Maugain et Hazard, dont il justifie les affirmations par l'étude d'un cas particulier. Nous essayons de mettre en lumière dans la personne de Giacomo Leopardi, un des plus beaux exemples d'influence française en Italie et, — mais à un degré bien moindre, — d'influence italienne en France.

On s'est beaucoup occupé de Leopardi. Après Dante,

1. Pour les principaux ouvrages qui étudient les influences réciproques de la littérature italienne et la littérature française, voir :

LOUIS P. BETZ : *La Littérature comparée. Essai bibliographique*. Introduction par JOSEPH TEXTE. 2^e éd. augmentée, publiée avec un index méthodique, par FERNAND BALDENSPERGER. Strassbourg, K. J. Trübner, 1908.

GUSTAVE LANSON : *Manuel bibliographique de la Littérature française moderne* (1500-1900). Paris, Hachette, 1909-10, 3 vol. (en cours de publication).

2. G. MAUGAIN : *Etude sur l'Evolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ*. 1909.

3. PAUL HAZARD : *La Révolution française et les Lettres italiennes* (1789-1815). Paris, Hachette, 1910.

Boccace et Pétrarque, c'est l'auteur qui a suscité le plus de recherches et de commentaires. Cependant, on a peu étudié ses sources étrangères, c'est-à-dire ses sources françaises (car des autres influences anglaises et allemandes, sauf quelques exceptions, il peut à peine être question). A part quelques très courts articles publiés dans différentes revues il n'existe que le livre de M^{me} *Sofia Ravasi*¹ que nous ayons pu mettre à profit. A cela près, nous pouvons dire que le terrain où nous allions nous aventurer n'était pas encore défriché. Aussi n'est-ce point par les études critiques que nous avons été conduits à ce sujet, mais plutôt par nos lectures.

Durant nos études en vue de la licence, ayant à consulter à plusieurs reprises les œuvres et surtout le journal de Leopardi, nous avons été frappé par certaines analogies d'idées et par les nombreuses citations d'auteurs français qui s'y trouvent. Mais nous étions loin de nous douter, alors, de l'importance énorme de l'influence française. Aussi, poussé un peu par le souci de donner à ce volume l'ampleur nécessaire à ce genre de travaux, et beaucoup par le désir de présenter cette étude de littérature comparée sous la forme toujours tentante d'un diptyque, nous avons pensé à ajouter à l'étude de l'influence des écrivains français sur Leopardi celle de l'influence du grand poète italien sur les lettres françaises.

Notre travail se divise donc en deux parties bien distinctes, que nous traitons séparément et qui n'ont de commun que leur point de départ : le poète lui-même.

Pour évaluer l'influence française sur l'esprit de Leopardi, il nous fallait d'abord connaître l'époque et le milieu où elle s'est produite, ainsi que les voies princi-

1. *SOFIA RAVASI : Leopardi et M^{me} de Staël*. Milan, Tipografia sociale, 1910.

pales par lesquelles la pensée française est arrivée jusqu'à notre poète.

Pour déterminer les événements historiques importants de cette époque, nous nous sommes servis de plusieurs livres d'histoire, tandis qu'une œuvre inédite de Monaldo Leopardi, dont nous publions en Appendice quelques pages, nous renseignait sur l'écho que ces événements avaient trouvé à Recanati.

Demandant au livre de M. Hazard de nous renseigner sur les tendances générales de l'esprit italien, nous avons tenté une étude du milieu où vivait le poète (I^{er} chapitre). Un examen approfondi de la riche bibliothèque de Monaldo Leopardi nous a permis de dresser la liste des ouvrages français¹ qui existaient du temps de Giacomo et que, par conséquent, il a pu lire (II^e chapitre). Grâce à ces livres, ainsi qu'aux feuillets manuscrits qui contiennent les exercices de versions et de thèmes de Giacomo enfant, nous avons essayé de préciser la manière dont celui-ci a étudié le français et les progrès qu'il a faits dans la connaissance de cette langue (III^e chapitre). Ces recherches préliminaires terminées, nous avons entrepris l'étude des œuvres de Leopardi et de leurs sources françaises.

Dès les premières œuvres littéraires ou scientifiques de notre poète, l'influence française nous est apparue avec toute sa force. Dans cette période initiale, il est moins question d'influence que d'imitation. La personnalité du poète n'était pas encore formée ; il empruntait aux livres français plutôt des connaissances que des idées (chapitre IV et V).

Mais l'érudition fut passagère dans la vie de Giacomo. Il abandonna bientôt la science pour s'adonner entière-

1. Nous publions cette liste dans l'Appendice II.

ment à la littérature et à la philosophie. Dans cette nouvelle période, Leopardi sort de la voie de l'imitation servile : la littérature française sert à la fois d'aliment et de guide à sa pensée.

La recherche des influences devient désormais très délicate. Il nous est arrivé de trouver, dans les écrits du poète recanatais, des idées qui présentaient des analogies frappantes avec des passages de plusieurs écrivains français à la fois. Il s'agissait là, certes, d'une influence, mais il était difficile de l'attribuer à tel auteur plutôt qu'à tel autre. A cet embarras venait s'en ajouter un autre. Une analogie de pensée ne cache pas forcément une influence : elle peut très bien être fortuite. L'influence, à moins qu'il n'y ait similitude d'expressions, ne devient certaine que lorsqu'on peut l'appuyer sur des raisons d'ordre matériel, telles que citation, ou lecture contemporaine ou chronologiquement voisine de l'époque qui nous occupe. Aussi, pour éviter toute méprise, avant même d'étudier les influences françaises, nous avons dépouillé le *Zibaldone*¹ et, à l'aide des indications qu'il nous fournit, nous avons dressé un tableau chronologique des lectures françaises du poète (chapitre VI).

Les voies principales d'influence ainsi déterminées, nous avons examiné soigneusement les textes de Leopardi, d'où nous avons extrait, à l'aide de nombreuses fiches, les idées principales du poète. Le même travail a été fait sur plusieurs auteurs français, et, en comparant les résultats obtenus, nous sommes arrivé à préciser les points de contact. Il ne nous restait qu'à les présenter sous la forme d'un tout bien organisé.

1. Tel est le nom italien sous lequel Leopardi désignait son journal. Nous allons, pour plus de commodité, nous en servir maintes fois au cours de cette étude.

Le choix du plan nous a d'abord arrêté. Deux méthodes d'exposition se présentaient à notre esprit :

L'une consistait à classer le matériel d'après les écrivains qui ont exercé une influence sur Leopardi. De cette façon, on aurait pu facilement se rendre compte de ce que le grand poète italien a dû successivement à M^{me} de Staël, à Rousseau, à Montesquieu, etc...

L'autre exigeait un classement, par ordre de matières, de cet amas d'idées et de faits que renferme le *Zibaldone*.

C'est cette dernière que nous avons adopté. Le premier avait à nos yeux, comme nous venons de le dire, l'avantage de grouper les influences de chaque écrivain français, mais offrait le désavantage de présenter les idées de Leopardi par petits paquets : les doctrines du penseur en auraient été morcelées. En outre, l'ordre chronologique aurait été brisé et on n'aurait pas pu se rendre compte du rôle que les auteurs français ont joué dans la formation progressive de l'esprit du grand poète italien.

Le second demandait plus de travail, mais, en retour, il permettait, même à un lecteur pressé, de se rendre facilement compte de l'influence étrangère subie par Giacomo, à propos de telle ou telle idée. Au point de vue leopardien, il importe peu, en effet, de connaître la somme totale de ce que tel ou tel auteur a donné à Leopardi. Celle-ci intéresse surtout ceux qui étudient la fortune de ces auteurs. Son utilité tient plutôt de la curiosité. La littérature comparée ne peut pas se réduire à établir le bilan exact des échanges intellectuels des deux pays, seulement pour le plaisir d'une comptabilité limpide. Elle doit surtout viser à éclaircir la psychologie des écrivains par la recherche des éléments étrangers qui ont contribué à la formation de leur esprit. C'est par ce

résultat même qu'on doit mesurer l'importance de ce genre d'études. Or, pour cela, il est avant tout nécessaire de présenter l'influence étrangère sous une forme vivante et, si l'on peut dire, dramatisée. Elle doit autant que possible, apparaître en contact avec les événements de la vie de l'auteur et liée à la marche générale de son esprit.

Il faut que le lecteur puisse observer les chocs inévitables entre le personnalité de l'auteur et les pensées étrangères ; qu'il puisse assister à leur conciliation ; en un mot, qu'il lui soit permis de poursuivre les péripéties intérieures d'une âme aux prises avec la vie et avec les événements étrangers. Ce n'est qu'alors qu'il sera à même de comprendre les attitudes successives et la cristallisation définitive des âmes, si complexes et si originales des grands écrivains. Nous allons même jusqu'à affirmer que cette étude est indispensable pour une exacte appréciation du talent individuel des artistes.

Fidèles à ces principes, nous avons essayé, au cours de ce travail, de rapporter constamment les recherches des sources à l'étude de la personnalité de Giacomo Leopardi. Pour mieux y arriver, nous avons classé les idées du poète en trois groupes distincts : *cosmopolitisme, littérature et art, philosophie et morale*.

Dans les limites de cette classification, et tout en respectant l'ordre chronologique à l'intérieur de chacun de ces groupes, nous avons tâché de montrer l'influence des auteurs français. Mais, encore une fois, nous avons considéré Giacomo Leopardi comme le centre vers lequel nous avons fait converger toutes les autres considérations. Ce n'est que dans la deuxième partie de ce travail que le poète recanatais, tout en restant au centre, passe au second plan.

Devant étudier l'influence de Leopardi sur la littéra-

ture française, nous avons senti l'obligation de nombreuses recherches préliminaires.

Si, dans la première partie, nous avons eu, pour nous aider un peu, le livre de M^{me} Sofia Ravasi, nous n'avons trouvé, par contre, aucun ouvrage qui pût nous être de quelque utilité dans l'étude de la fortune de Leopardi en France. Il y a bien un article de M. Galletti sur Alfred de Vigny et Leopardi ¹, mais ce n'est là qu'un parallèle, très bien fait d'ailleurs, où l'auteur s'applique à mettre en relief les points de contact et surtout les différences qui existent entre les deux poètes pessimistes, sans s'occuper des influences que Leopardi a pu avoir sur Alfred de Vigny. Nous avons consulté aussi un article de M. Alessandro d'Ancona sur Alfred de Musset et Leopardi. Mais, avec tout le respect dû à l'illustre critique italien, dont nous avons eu à maintes reprises l'occasion de constater les hauts mérites, l'article nous paraît insuffisant et les rapprochements de textes invraisemblables.

La cause de l'insuffisance de ces deux articles — les seuls qui pouvaient nous être de quelque utilité pour nos recherches — tient à ce que les deux critiques italiens se sont adressés aux textes, sans avoir établi préalablement, le premier, si Vigny a connu ou non Leopardi, le deuxième, à quelle date Musset a lu les œuvres de son grand frère italien. Instruit par l'exemple de nos deux prédécesseurs, nous avons pris bien soin d'éviter cet écueil. Avant d'aborder l'étude de fond, nous avons essayé d'établir les voies par lesquelles les œuvres de Leopardi ont pénétré dans les lettres françaises.

Dans un premier chapitre, nous avons dressé la liste de toutes les éditions italiennes et de toutes les traductions

1. A. GALLETTI : *Studi di Letterature straniere*. Verona, Drucker, 1903, pp. 69-166.

des œuvres, inédites encore, de Leopardi, qui ont été faites en France.

L'étude des traductions complètes ou partielles ont fourni la matière à un autre chapitre. Enfin, en troisième lieu, nous avons analysé les articles critiques ou biographiques publiés à propos de Giacomo Leopardi, en France.

Ce n'est pas tout. L'étude des éditions, des traductions, des articles critiques nous a révélé que le « lancement » de Leopardi en France est dû à un distingué helléniste suisse, *Louis de Sinner*. Comme la vie de celui-ci avait été peu étudiée, et comme on n'y avait fait allusion que pour le blâmer, nous avons tâché d'en savoir davantage sur son compte. Nos recherches n'ont pas été inutiles, car elles nous ont appris que la vie de Louis de Sinner est indispensable à connaître pour qui s'intéresse à la fortune de Leopardi, en France aussi bien qu'en Allemagne ¹. Cela nous a obligé à consacrer un chapitre à ce personnage. Nous avons placé cette étude en tête de la deuxième partie parce que les détails qu'elle contient servent à expliquer le contenu des chapitres suivants.

L'étude des éditions, des traductions et des articles critiques, — en un mot, de tous les moyens par lesquels le public français pouvait connaître le poète italien, — devait nous conduire naturellement à l'étude des influences de Leopardi sur la littérature française. Mais l'ampleur inattendue de nos recherches antérieures et l'importance de celles que cette nouvelle étude demandait, nous ont empêché de traiter à fond la question. C'est là un sujet qu'on ne peut qu'effleurer dans le chapitre final d'une

1. Nous publions, en appendice, les documents inédits qui nous ont servi à compiler l'histoire de la vie de De Sinner. On en peut trouver d'autres dans le volume que nous publions en même temps que cet ouvrage sous le titre : *Lettres inédites relatives à Giacomo Leopardi*, Paris, E. Champion, 1913.

thèse. Cependant nous avons tracé les lignes générales de ces influences et montré à propos d'Alfred de Musset comment nous comprenons l'étude des influences de Leopardi en France.

Le dernier chapitre de notre ouvrage n'est pas d'ailleurs le seul qui ait ce caractère provisoire. L'influence française sur l'esprit de Giacomo Leopardi est un sujet tellement étendu qu'un seul volume ne peut l'épuiser. Aussi, dans ce travail, avons-nous visé surtout à débayer le terrain, à poser les problèmes, à en résoudre quelques-uns et à déterminer les directions générales d'études à venir. Toutes ces questions ne pourront être vidées que par de nombreuses recherches partielles sur l'influence de tel ou tel auteur. Mais on ne peut, — sans être en danger de se tromper, — étudier l'influence d'un auteur sans avoir des notions exactes sur les circonstances qui l'ont précédée ou accompagnée. De même, pour ne pas attribuer à l'auteur dont on étudie l'influence ce que Giacomo a pris peut-être ailleurs, on doit connaître, dans ses grandes lignes du moins, l'influence des autres auteurs.

Enfin, l'examen du milieu où l'influence française s'est développée, les recherches sur les études de la langue française, ainsi que l'inventaire des livres français que le poète recanatais avait à sa disposition, constituent une base solide pour toute recherche ultérieure. De même, dans la deuxième partie, l'étude des éditions, des traductions et des articles de critique simplifie la recherche des influences de Leopardi en France. A ce propos, nous devons ajouter que le grand nombre de citations et d'analyses minutieuses des éditions, des traductions et des articles de critique, sur le poète italien, que nous donnons dans la dernière partie de notre étude s'adressent

surtout aux chercheurs italiens. Nous avons vu combien, en France même, il est difficile de se procurer ces publications devenues très rares, et nous avons pensé, par les détails que nous en donnons, faciliter la tâche de nos confrères d'Italie, qui s'occupent de Leopardi, et qui n'ont pas le loisir de faire de longues recherches dans les bibliothèques de France. A la même préoccupation, se rattachent plusieurs pages de l'*Appendice*. Sous cette rubrique nous avons publié les pages inédites de l'*Autobiographia* de Monaldo Leopardi, qui nous ont servi à reconstituer l'histoire de l'invasion française à Recanati (Appendice Ier). La liste des ouvrages français ayant appartenu à Monaldo — indispensable à tous ceux qui étudient l'influence française sur l'esprit de Leopardi — nous a fourni la matière du second appendice. En troisième lieu, nous avons mis à la disposition du public les lettres inédites de Louis de Sinner, ou se rapportant à lui, qui nous ont été utiles pour raconter la vie de l'ami de Giacomo.

Enfin le dernier Appendice contient les titres et les introductions des traductions de De Sinner dans la revue *Le Siècle*, devenue aujourd'hui extrêmement rare.

Si, par ces documents et par ce qu'il apporte de nouveau, ce travail contribue à accroître nos connaissances sur Leopardi, notre but aura été atteint, et la grande admiration que nous avons conçue pour l'immortel poète italien, en partie satisfaite.

Il ne nous reste qu'à présenter ici nos remerciements à toutes les personnes qui nous ont aidé dans notre tâche, notamment aux comtes Ettore et Monalduzio Leopardi, qui, avec une gracieuse sollicitude, nous ont largement ouvert les portes du sanctuaire leoparden de Recanati, dont ils ont la garde ; à M. Joseph Reinach,

qui, avec une complaisance dont nous ne saurions assez le remercier, nous a communiqué le manuscrit de la traduction, inédite encore, de Challemel-Lacour ; à MM. A. Pettorossi, Don Cianani et A. Verlengio, de Recanati, qui ont bien voulu nous envoyer quelques notes complémentaires ; à M^{me} Cavallo-Nadal, professeur aux cours secondaires du Lycée Voltaire, qui a accepté de revoir les traductions de l'italien contenues dans ce livre ; à MM. Henri Bedarida et M. Vaussard, nos anciens camarades de Sorbonne et nos amis, qui se sont chargés de revoir les épreuves et qui se sont acquittés avec beaucoup de soin de cette tâche ingrate ; à M. F. Paillart, dans les ateliers duquel a été imprimé ce livre, nous devons un hommage qu'on n'exprime pas assez souvent aux imprimeurs. Il a fait, quant à lui, preuve d'une telle dilligence, il nous a si bien secondé de son expérience, que nul ne s'étonnera de le voir cité au rang de nos collaborateurs.

Mais c'est surtout à nos chers maîtres de la Sorbonne, et spécialement MM. Henri Hauvette et Alfred Jeanroy, que vont nos sentiments de reconnaissance, pour l'accueil chaleureux qu'ils nous ont fait et pour les conseils affectueux et sûrs que nous avons trouvé auprès d'eux. Nous avons pu à leur fréquentation apprécier les traditions de travail et de haute probité qui donnent aujourd'hui tant d'éclat à la science française.

Aussi, au moment d'accomplir le dernier acte de notre vie universitaire, voulons-nous leur témoigner ici notre vive gratitude et les assurer que nous emportons d'eux et de nos maîtres en général, les sentiments de l'admiration et de la sympathie les plus profondes.

N. S.

Paris, 21 avril 1913.

Nous citons les œuvres de G. Leopardi dans les éditions suivantes :

I CANTI DI GIACOMO LEOPARDI commentati da *Alfredo Straccali* Firenze, Sansoni, 1909.

LE PROSE MORALI DI GIACOMO LEOPARDI commentate da *Ildebrando Della Giovanna*, Firenze, Sansoni, 1909.

SCRITTI LETTERARI DI GIACOMO LEOPARDI ordinati... da *Giovanni Mestica* Firenze, Le Monnier, 1899.

SCRITTI VARI INEDITTI DI GIACOMO LEOPARDI DALLE CARTE NAPOLETANE, Firenze, Le Monnier, 1906.

PENSIERI DI VARIA FILOSOFIA E DI BELLA LETTERATURA, Firenze, Le Monnier, 1898-1900.

EPISTOLARIO DI GIACOMO LEOPARDI raccolto etc., da *Prospero Viani*, Firenze, Le Monnier, 1907.

De même, nous citons les œuvres de FRÉDÉRIC LE GRAND dans l'édition *Decker* (Berlin, 1846-1857); de MONTESQUIEU dans l'édition *Éd. Laboulaye* (Paris, 1875-1879); de J. J. ROUSSEAU dans l'édition *Garnier* (Paris. s. d.); de M^{me} DE STAEL dans la *Bibliothèque Charpentier* (E. Fasquelle, Paris, s. d.); enfin celle de VOLNEY dans l'édition *Garnier* (Paris, s. d.).

PREMIÈRE PARTIE

L'INFLUENCE

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

SUR LA

FORMATION DE L'ESPRIT DE GIACOMO LEOPARDI

CHAPITRE PREMIER

RECANATI. — LES FRANÇAIS A RECANATI. — MONALDO ET L'OCCUPATION FRANÇAISE. — ANTOINE VOGEL. — LEYRIS D'ESPONCHÈS, ÉVÊQUE DE PERPIGNAN. — LA GALLOPHOBIE.

A une dizaine de kilomètres de l'Adriatique, un peu au sud d'Ancône, s'élève, au sommet d'une colline, Recanati, la ville natale de Leopardi.

Sa position est vraiment pittoresque. Lorsque, vers le soir, on vient de la mer, on aperçoit, à l'extrémité d'une plaine accidentée, le profil sombre et fier de ce bourg, qui rappelle les forteresses féodales. Et, plutôt que la patrie d'un poète qui a fléchi sous le poids de la vie, il semble qu'on y doive trouver celle de quelque guerrier indomptable. Car, par une de ces contradictions dont la vie est prodigue, rien dans les environs de Recanati ne peut expliquer aux yeux du visiteur une inspiration aussi désespérée que celle du grand poète italien. Les champs sont fertiles et rians. Du chemin en lacets qui monte vers la ville, les regards se portent tantôt vers la mer immense et bleue, tantôt vers l'interminable panorama de collines dominées par les coupoles du sanctuaire de Lorette. Lorsqu'on passe sur l'autre versant, le spectacle apparaît plus grandiose encore. Ce sont les Apennins avec leur masse énorme et leurs crêtes élevées, sur lesquelles le soleil s'attarde encore. Mais ils sont loin, très loin, et comme enveloppés d'une gaze bleuâtre, bien faite pour séduire une âme romantique. Ils sont loin, et, au lieu de fermer l'horizon, ils l'agrandissent et donnent à l'ensemble les proportions d'une nature géante. C'est un panorama vaste comme un désert, mais

que les sommets superposés des collines remplissent de variété.

Non, ce n'est point là un décor naturel qui puisse servir de cadre au désespoir. Dans ces lieux, l'imagination se plaît à évoquer l'éclair des glaives des Longobards conduits par Didier à l'assaut de l'Oppidum¹, ou les Croisés qui s'en allaient, à la suite de Barberousse, délivrer le Saint-Sépulcre². On pense à Broglio d'Ajano³, autre enfant de Recanati, qui, décoré dans les plaines de Russie, alla chercher en Grèce une mort glorieuse, — plutôt qu'à notre poète au front pâle et au corps courbé sur les « *sudate carte* ». Telle est la première impression du voyageur qui arrive à Recanati. Mais, qu'il entre dans la ville, qu'il y habite quelques jours, qu'il longe les rues étroites et tortueuses à la physionomie encore si médiévale, qu'il y revive, grâce aux nombreux souvenirs qui se lèvent de partout, les heures tourmentées de la vie de Giacomo, son sentiment se transforme. Il saisit peu à peu comment l'esprit du poète a été arrêté dans son essor, comment la maladie et la souffrance ont pu étouffer ce génie dominateur ; il comprend comment la grandeur de la

1. Didier prit d'assaut la citadelle de Recanati en 772 en même temps que les autres villes des Marches : Sinigaglia, Fano, Ancona, Iesi, etc.

2. Les Recanatais ont souvent pris part aux luttes entre les papes et les empereurs d'Allemagne. Ils avaient la réputation d'être très bons soldats. Une plaque commémorative de *Porto Recanati* rappelle au souvenir de la postérité ceux d'entre eux qui ont combattu en Palestine.

3. ANDREA BROGLIO D'AJANO, volontaire dans la garde royale à Milan (1808), officier de cavalerie dans la Grande Armée, décoré par Napoléon sur le champ de bataille, blessé pendant la retraite, prisonnier en Sibérie, partisan de Joachim Murat en 1815, parti en 1827 pour combattre dans l'armée grecque contre les Turcs, fut tué par un boulet de canon pendant que, à la tête de ses troupes, il montait à l'assaut d'Anatolikos (1828). Voir pour d'autres détails : G. MESTICA, *Studi Leopardiani*, Firenze, Le Monnier, 1901 (Giacomo Leopardi e i Conti Broglio d'Ajano, pp. 560-622).

nature ne lui a servi qu'à mesurer la petitesse de l'homme, comment, dans cette immensité, sa pensée a pu « faire naufrage ». Il revit les moments d'angoisse mystique du jeune comte, en train de devenir athée, et il s'explique que tout à Recanati rappelle Leopardi. Quiconque désire pénétrer l'âme compliqué et suivre les vicissitudes de l'existence du poète se doit d'accomplir ce pèlerinage du souvenir.

Au surplus, l'histoire de Recanati n'est pas inutile à connaître lorsqu'on veut élucider certains côtés de la formation de notre auteur. L'origine de ce bourg, qui compte aujourd'hui 4.000 âmes, remonte à la plus haute antiquité. Peut-être doit-il sa naissance à une ancienne colonie étrusque. Ce qui est certain, c'est que Pline mentionne le nom de ses habitants ¹. Depuis lors, le nom de la ville a été intimement mêlé à tous les événements importants de l'histoire des Marches. Il n'est pas jusqu'à la Révolution française qui n'ait eu son écho à Recanati.

Substituant la méthode de conquête par les armes à la méthode d'expansion par les idées, adoptant l'offensive après une première période de défense aux frontières, la jeune République française envahit l'Italie. La Cisalpine se fonde. C'est alors une floraison de Républiques qui surgissent sur le sol morcelé des anciens Etats italiens. A l'instigation des délégués français et cisalpins, Ancône se révolte et, avec elle, Pesaro, Sinigaglia et les villes voisines. Déjà, dit un historien de l'époque, le flanc oriental de l'Apennin retentissait au cri de : « *République d'Ancône !* » ².

Aussi, lorsque la mort de Duphot attira sur Rome le courroux du vainqueur de Lodi, ce fut par les Marches que commença la conquête des Etats Pontificaux.

Le général Berthier, chargé de l'exécution de ce projet,

1. *Hist. Nat.*, lib. III, ch. XIII.

2. CHARLES BOTTA, *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*, Paris, Dufort, 1824, 5 vol., t. III, p. 123.

envoya son avant-garde à Macerata, à quelques kilomètres de Recanati. Colli, le commandant des troupes romaines, fut bientôt obligé de quitter Ancône, son dernier refuge. Les Marches allaient rester longtemps sous la domination française. Mais ce changement de gouvernement ne se fit pas sans désordre.

« Le remuement continuel, écrit Botta, le désordre
« général, n'étaient pas de nature à rassurer les esprits.
« Le trésor, les objets précieux, les richesses de Lorette
« s'expédiaient en toute hâte pour Terracine. Les prin-
« cipaux citoyens imitaient l'exemple du gouvernement
« et portaient avec leurs plus riches effets pour la même
« destination. Saisis d'épouvante, les religieux, séculiers
« ou réguliers, se sauvaient sur toutes les routes, à Naples,
« à Terracine, à Florence ou dans les montagnes. »

On peut, d'après ce tableau de la vie à Rome, deviner ce qui devait se produire sur les lieux mêmes où avait lieu le combat.

Les prêtres et les partisans du pape avaient soin d'exciter les populations superstitieuses en leur faisant croire, du haut de la chaire et dans le secret des confessionnaux, « que les Français sont des barbares et des damnés ». Aussi Dessoles, commandant d'Ancône, fut-il obligé, pour s'assurer la domination des Marches, d'envoyer à travers le pays des détachements de soldats. C'est ainsi que des troupes françaises entrèrent à Recanati, le 11 février 1797, levant sur les habitants de lourds impôts et se laissant aller à quelques actes de brigandage¹. Bonaparte lui-même passa rapidement à cheval à travers la ville. Monaldo Leopardi nous dit qu'on l'attendait et qu'on était curieux de le voir. Cependant, lui, ne daigna même pas regarder par la fenêtre. Ç'eût

1. Pour reconstituer l'histoire de la domination française à Recanati, nous nous sommes servis d'un ouvrage inédit de Monaldo Leopardi, dont nous publions quelques pages en appendice (Appendice I).

été, à son avis, trop d'honneur pour « *quel triste* ». Après l'entrée des Français dans la Ville Eternelle et la constitution de la République romaine, commença le dépouillement méthodique des provinces. A Recanati même, tous les trésors des églises furent enlevés et expédiés en France, dans de grandes caisses. La cathédrale se vit priver d'un magnifique candélabre d'argent doré, orgueil de la communauté. Les impositions grevaient la population, les riches surtout. Aussi la haine contre les Français devint-elle bientôt générale ; lorsque ceux-ci, menacés dans le Nord, retirèrent leurs troupes, la réaction fut immédiate.

A Recanati, elle prit la forme de brigandages. Des bandes de paysans s'y transportèrent au mois de janvier 1799 et la petite garnison française se retira vers Lorette. Les drapeaux tricolores furent enlevés aux cris de *Vive Marie !* et *Vive le Pape !* Monaldo, auquel nous devons ces détails, avait alors vingt-deux ans. Mais, en dépit de son jeune âge, il était déjà connu pour ses idées réactionnaires et son attachement au Pape. Aussi la populace se rendit-elle à son palais pour le proclamer gouverneur de la ville. Le pauvre comte, qui n'avait jamais « touché les armes, pas même du doigt », avait trop peur pour refuser. Heureusement pour lui, un tailleur de l'endroit se chargea des affaires militaires, et Monaldo n'eut à jouer que le rôle d'un gouverneur civil.

Le lendemain matin, les Français revinrent en plus grand nombre. Ils auraient pu facilement reprendre la ville, car la plupart des héros de la veille s'étaient enfuis ou cachés. Mais quelques hommes embusqués dans des buissons tirèrent plusieurs coups de fusil, pendant que toutes les cloches de la ville sonnaient le tocsin. Les Français, croyant qu'ils avaient affaire à des forces supérieures, battirent en retraite, pendant que les insurgés revenaient ou sortaient de leurs cachettes, et se mettaient à chanter victoire aux cris : *A Paris ! A Paris !* Monaldo

Leopardi se réfugia, avec sa jeune femme, à la campagne, à peu de distance de la ville, dans la maison d'un paysan. Giacomo avait un an, et sa mère, Adélaïde Leopardi, était enceinte de son deuxième enfant. Les jours suivants ne furent pas plus heureux pour les habitants de Recanati. Des bandes de paysans armés pénétraient dans la ville aux cris de *Vive Marie!*... tiraient quelques coups de fusil dans la direction de l'ennemi invisible et ensuite demandaient la ration de pain, de vin et de viande. Cela fait, ils rebroussaient chemin, non sans avoir pillé quelques propriétés. Enfin, ils firent tant et si bien, et l'anarchie à Recanati devint telle, qu'on en vint à regretter la domination des Français.

Ceux-ci ne tardèrent pas à se montrer. Le 25 juin, après avoir pris Osimo et occupé Lorette, ils se dirigèrent vers Recanati. Ils accueillirent à coups de fusil et de canon ceux qui venaient à leur rencontre en agitant des mouchoirs en signe de soumission. Les habitants s'étaient presque tous terrés dans leurs demeures; les quelques malheureux qui se hasardèrent dans les rues payèrent leur audace de leur vie. Dans ces instants de panique, Monaldo fut averti par Lantelme, — un officier français qu'il avait obligé, — et invité par lui à se tenir caché, car on l'avait condamné à mort. C'est ce titre passager de gouverneur de Recanati qui lui valait ce danger. Monaldo ne souffla mot à sa femme, car elle était à quinze jours de sa délivrance. Mais sa frayeur fut extrême. De la maison de campagne qu'il habitait, il entendait le bruit du pillage dans les habitations voisines et il attendait avec anxiété son tour. Acculé par la crainte, il semble même qu'il ait pris des résolutions viriles. Il cacha trois sabres sous de la paille, pour se défendre au cas où les soldats, non contents de prendre les meubles, auraient voulu attenter à la vie des siens. Heureusement, Lantelme et le beau-frère de Monaldo, le marquis Carlo Antici, ami des Français et de la Liberté, sauvèrent Monaldo et

réussirent à faire annuler la condamnation à mort. Néanmoins, le comte n'eut pas le courage de revenir seul en ville. Il paya trois jeunes soldats français pour le reconduire avec sa famille à Recanati, et pour défendre son palais. Il n'eut qu'à se louer de son idée et de son choix, car la protection des jeunes Français fut efficace. Monaldo leur donna 60 écus et leur garda une durable reconnaissance. Leur mérite avait été, surtout, de le rassurer. Car sa peur lui faisait exagérer les dangers courus ou même en voir d'imaginaires. Le commandant des troupes françaises, Pontavice, lui inspirait beaucoup de crainte. Celui-ci avait, en effet, transpercé de son épée le gouverneur des insurgés d'Ascoli et Monaldo craignait pour lui le même sort ; ce fut bien pis lorsqu'il fut arrêté, conduit à la mairie et enfermé avec d'autres notables de Recanati. Mais il en fut quitte pour signer une créance de 500 écus, dont, au reste, il ne s'acquitta jamais.

Cependant, les Français partirent pour Macerata, qu'ils prirent d'assaut et où ils massacrèrent en un jour 460 personnes. C'était, nous assure Monaldo lui-même, de quoi lui donner à réfléchir : ce qu'il avait eu à souffrir n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver.

Les événements ultérieurs, c'est-à-dire le siège d'Ancône, eurent encore quelque retentissement à Recanati, qui, avec Macerata, Ascoli, Tolentino, fut plusieurs fois prise et reprise par les Français ou les armées du Pape, jusqu'à ce que Napoléon déclarât, en 1808 : « Les provinces d'Urbain, Ancône, Macerata et Camerino, seront, irrévocablement et à perpétuité, réunies à notre royaume d'Italie ¹ ».

Au milieu de tous ces changements, Monaldo eut beaucoup à souffrir. Non seulement sa vie et sa maison furent plusieurs fois en péril, mais il perdit aussi une bonne partie

1. Cité par CH. BOTTA, V^e vol., p. 143, de son *Histoire d'Italie*.

de sa fortune dans des opérations qui par suite de l'incertitude des temps avaient mal tourné. Durant la République seulement, il perdit 18.000 écus. Il se ruina à tel point que, pour sauver un peu de ses biens, il fut obligé de demander, en 1803, un *salva persona* au Pape et de remettre la gestion de ses affaires à sa femme Adélaïde Antici ¹.

Mais il souffrait surtout parce que, partisan acharné du Pape, il ne pouvait supporter que le successeur de saint Pierre fût attaqué et insulté par les Français. Bon chrétien et réactionnaire convaincu, il détestait depuis longtemps tout ce qui était français. Il hospitalisa dans sa maison plusieurs ecclésiastiques expulsés de France, entre autres l'abbé alsacien Antoine Vogel ², et Antoine-Félix de Leyris d'Esponchès, évêque de Perpignan. Ce dernier resta plusieurs mois dans la maison du comte. Il lui fit hommage d'une lettre pastorale qu'il avait adressée à ses diocésains en 1792. En l'inscrivant au catalogue de sa bibliothèque, Monaldo ajoute :

« *Questo santo uomo e dotto vescovo emigrato dalla Francia, accettò ospitalità in casa mia per più mesi, e conservo sue lettere. Morì in Gorizia.* » Sur le livre, qui porte la signature de l'auteur, Monaldo a écrit : « *Danotomi dall'autore che fù ospite in casa nostra. Monaldo Leopardi.* »

On peut facilement imaginer quelles idées, au contact de ces hôtes attachés à l'Ancien Régime, Monaldo contracta sur la Révolution française. Il n'y voyait qu'anar-

1. Adélaïde réussit, à force de privations qu'elle imposa aux siens, à refaire le patrimoine des Leopardi, mais cela s'obtint en grande partie aux dépens du bonheur familial, quoi qu'en dise Monaldo : « *Questo accrescimento di patrimonio domestico si è ottenuto senza avere nessuna eredità, senza trovare ripostini, senza vincere al lotto, senza commerciare, e senza sottoporsi a rigorosi privazioni, ma solo per la buona e moderata economia di Adelaïde mia moglie, la quale è stata ed è il ristauero e la benedizione della nostra casa. Mulierem fortem quis inveniet ? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* » (*Diario*, 18 juin 1842).

2. Voir sur Vogel ci-après ch. III, p. 38 en note.

chie et corruption : en un mot, elle était, pour lui, la fin de la France et même du monde civilisé. La lettre pastorale de l'évêque de Perpignan est à cet égard fort édifiante. Le bon prélat, s'adressant à ses ouailles, les encourageait, dans des pages touchantes, — où à des considérations sociologiques surannées et parfois puériles se mêlent des accents sincères de désespoir patriotique, — à supporter les persécutions avec résignation et à prier Dieu de rendre la raison à ceux qui, par leurs folies, anéantissaient le travail d'un passé plusieurs fois séculaire. L'épître s'accompagnait de quelques pièces en vers du même auteur. L'une d'elles, intitulée *La France en 1792*, nous renseigne sur ce que l'évêque voyait dans la Révolution :

Le Roi devient sujet, le noble est avili,
 Le soldat ne connaît ni frein ni dépendance,
 Les arts paralysés, l'Etat dans l'indigence,
 Veuves et orphelins soupirent dans l'oubli.

Monaldo n'était jamais venu en France et il ne pouvait la connaître que d'après les récits, forcément partiiaux, que d'Esponchès, Vogel et autres exilés lui en faisaient, ou d'après les livres qu'il possédait. Il avait, en effet, recueilli dans sa bibliothèque plus de deux cents ouvrages qui traitaient de la Révolution française. Il les avait même classés sous le titre général de *Historia Gallicæ Revolutionis*. Mais tous ces livres ont pour auteurs des réactionnaires français et surtout italiens, qui, non contents de dénigrer la Révolution, n'épargnent même pas les Français. Nous ne pouvons les examiner en détail. Les premières lignes de l'un de ces libelles nous donneront une idée suffisante de l'esprit qui les anime.

« *Può sembrare ad alcuno che sia ormai inutile l'affaticarsi a discoprire il falso carattere e le idee fantastiche dei Francesi, giacchè non v'è forse persona del volgo che non se ne sia da se stessa convinta.* »

Et l'auteur continue sur ce ton, appelant les Français « *superficiali, pieni di baldanza, passionati, violenti* », etc.¹.

Les excès de la Révolution y sont, comme dans la plupart de ces ouvrages, exposés par le menu, commentés, exagérés². A supposer même que Monaldo n'eût pas eu, de par ses principes, de l'antipathie pour la Révolution française, ces livres auraient suffi à lui inspirer l'horreur du nouveau régime. Le pis est que la haine qu'il avait conçue pour les révolutionnaires s'étendit à presque toute la civilisation française. Il se défiait de tout ce qui venait d'au-delà des Alpes. Si nous ajoutons à cela que Monaldo était patriote en tant que citoyen des Etats Pontificaux, et patriote même en tant qu'Italien, à condition que les prérogatives du Pape fussent respectées, nous comprendrons combien il dut être blessé par les victoires des Français, qui voulaient introduire en Italie leurs idées subversives, par le dépouillement des églises et des musées, par le traitement injurieux infligé au Souverain Pontife. Toutes ces causes réunies avaient fait du noble de Recanati un gallophobe convaincu. Elles lui avaient communiqué surtout une aversion pour tout ce qui était français et pour tout ce qui, dans son pays même, s'inspirait des idées nouvelles. Aussi son premier soin fut-il de préserver ses fils de la corruption envahissante en les faisant instruire à la maison, sous sa surveillance personnelle. C'est l'excuse qu'il a toujours

1. *Del carattere politico e letterario dei Francesi*, di A. F., Firenze, 1799.

2. *Vita e morte di Luigi XVI del Sign.* di SIMON, Roma, 1793.

L'attentat de Versailles ou la Clémence de Louis XVI, à Paris et se vend à Florence chez Philippe Stecchi, 1791.

Orazione funebre della Sublimissima ed eccellentissima principessa Maria Antonietta, in Fuligno, 1794.

Istruzione istorica e dimostrativa, quale sia stato per lo più il carattere della Nazione francese ed in ispecie dei Parigini verso i loro re e verso gli altri popoli d'Europa, s. l. é. 1794, 12^o.

donnée à ceux qui lui reprochaient d'avoir tenu enfermé son fils Giacomo et d'avoir voulu étouffer le développement naturel de son génie.

C'est dans ce milieu gallophobe que le poète a été élevé. A un âge où il ne pouvait encore juger par lui-même, il entendit raconter les dangers auxquels son père avait été exposé ; il écouta plus d'une fois les doléances de Vogel et des autres prélats et laïcs conservateurs qui fréquentaient la maison. Il s'apitoya de bonne heure sur l'histoire malheureuse de Louis XVI et, surtout, sur celle de la *sublimissima ed eccellentissima principessa* Marie-Antoinette ; il projeta même une tragédie sur ce sujet ¹. Sa fierté de noble reanatais se révoltait lorsqu'il entendait le peuple insulter son père pour ses idées contre-révolutionnaires, et il commença par épouser sur ce point, comme sur plusieurs autres, les idées de Monaldo et de son milieu. Il fut gallophobe avec la même ardeur qu'il mit à ses premières convictions religieuses et réactionnaires. Il y a plus. Dans la suite, lorsque l'esprit critique se développa en lui et qu'il perdit la foi, Giacomo ne put se débarrasser complètement de ses préjugés contre les Français et il ne comprit jamais bien les efforts des libéraux et des démocrates. Il resta longtemps aussi gallophobe que son père : son patriotisme se manifesta surtout dans ses attaques contre la France et les Français.

Cette attitude de Leopardi ne peut s'expliquer que par une imparfaite connaissance de la France, qu'il n'a jamais visitée, et des Français, qu'il n'a pas connus, ainsi que par l'atmosphère de gallophobie dont son enfance fut entourée.

Membre d'une famille que des raisons de principes et des questions de personnes détournaient de la France,

1. Voir dans les *Scritti vari inediti di Giacomo Leopardi dalle carte Napoletane*, Firenze, Le Monnier, 1906, pp. 8-12.

Leopardi avait, cependant, dès ses plus jeunes années, assez de libre arbitre pour contrôler par lui-même une opinion reçue. Quels instruments possédait-il pour réformer ou adopter, après examen, les jugements de son père et ceux des quelques Français réactionnaires qu'il avait pu entendre, pour contrebalancer dans son esprit l'effet de toute cette littérature de circonstance que son père avait recueillie au lendemain de la Révolution française ? Un recensement des ouvrages français, ouvrages de moins passagère importance, que renfermait la bibliothèque de Monaldo, va nous permettre de répondre. Nous savons que le poète a lu bien peu en dehors de Recanati et, si nous connaissons les livres français qu'il a pu consulter, les études de français qu'il a faites et le profit qu'il en a tiré, nous serons à même de déterminer le rôle que la culture française a joué dans la formation de l'esprit de Leopardi.

CHAPITRE II

LA BIBLIOTHÈQUE DE MONALDO LEOPARDI¹. — LES OUVRAGES FRANÇAIS
QU'ELLE CONTIENT.

Tous les biographes de Leopardi s'accordent à dire que les facteurs principaux qui ont présidé au développement de son intelligence sont l'influence de Monaldo et la présence dans sa maison même d'une riche bibliothèque.

Dès l'enfance, Monaldo ne se montra point réfractaire à l'étude. Malgré la médiocrité de ses professeurs², il fit de tels progrès qu'il fut bientôt considéré comme un homme de génie. La maturité de son esprit — plutôt apparente d'ailleurs — poussa les siens à enfreindre les dispositions testamentaires de son père et à lui confier, dès sa dix-huitième année, la conduite de ses affaires et des biens de la famille. Ce fut, pour Monaldo, l'origine de nombreux désagréments, et lui-même s'en est plaint plus tard. Car, avec l'opulence, lui vinrent aussi des désirs et des passions auxquels il n'avait pas été sujet jusqu'alors ou du moins qu'il n'avait pu satisfaire.

Le goût du luxe fut son défaut capital. Il voulait mener une vie de grand seigneur et ne sut pas se tenir

1. Voir à ce propos : G. PIERGILI : *Il conte Monaldo Leopardi*, dans la *Nuova Antologia* du 15 février 1882 ; A. AVOLI : *Autobiografia di Monaldo Leopardi*, con appendice, Roma, Belfani, 1883.

2. Le seul dont il nous parle dans son *Autobiografia* est un Jésuite de Vera-Cruz, GIUSEPPE TORRES. C'est à ce même prêtre dont, selon ses dires, les méthodes vieillies lui avaient tant nui, que Monaldo confia le soin de la première éducation de Giacomo.

dans les limites de sa fortune. Réceptions, fêtes, équipages, et une histoire de projet de mariage rompu, qui lui coûta fort cher, entamèrent fortement son avoir. Après un mariage d'amour, s'il restreignit un peu ses dépenses, il perdit en revanche de fortes sommes dans des spéculations que l'invasion française et les révolutions continuelles rendirent malheureuses.

Monaldo fut obligé d'abandonner à sa femme la conduite de la maison où, désormais, il n'allait plus être le maître ¹. Ce fut pour sa fierté un très rude coup. Dans son malheur il revint à ses études — seule distraction, peu dispendieuse, qu'il considérât comme digne de lui. Dans ce but, il commença à enrichir sensiblement sa bibliothèque, qui, en 1795, ne comptait que quelques rangées de livres. Plus tard, les nécessités de l'éducation de son fils et le génie de son aîné, curieux et précoce, l'engagèrent à des acquisitions plus nombreuses encore. Monaldo sut si bien s'y prendre qu'en dépit de ses ressources restreintes, il arriva à recueillir plus de vingt mille volumes ². Cette bibliothèque, enrichie par les achats de Paolina et autres héritiers de Monaldo, se trouve encore aujourd'hui dans le palais Leopardi ³, pieusement gardée par les comtes

1. C'est en mai 1803 qu'il demanda au Pape le *Salva Persona* qui lui fut accordé. Le Pontife chargea le gouverneur de Lorette, Mgr Alliator, de la surveillance des revenus et l'acquittement des dettes. L'interdiction de Monaldo dura jusqu'en 1820.

2. Nous savons, par Monaldo lui-même, qu'à la fin de l'année 1822 sa bibliothèque comptait « environ douze mille volumes dont l'ensemble « m'a coûté une somme respectable, mais de beaucoup inférieure à « leur valeur, étant données les circonstances qui en ont facilité l'acquisition ». Voir Appendice II.

3. La bibliothèque est installée au rez-de-chaussée du palais Leopardi. Elle occupe les trois mêmes pièces que du temps de Monaldo. On n'y a touché que pour y placer d'autres ouvrages. La disposition même des livres est telle que Monaldo l'avait désirée. On y a ajouté une quatrième pièce où l'on a exposé des reliques et, notamment, les manuscrits de Giacomo Leopardi, qui sont restés en possession de la famille. Il s'y trouve, en outre, une riche collection d'ouvrages inté-

Ettore et Monalduzio Leopardi. Grâce à ce bel exemple de respect des traditions familiales, on peut consulter avec profit les livres où Monaldo d'abord, Giacomo ensuite et surtout, ont puisé leur immense érudition. Pour se retrouver au milieu de tant de volumes, on a à sa disposition un catalogue par fiches et un autre par matières, commencés par Monaldo et continués par ses fils et ses neveux.

Le catalogue par fiches ne présente aucune particularité, sinon qu'il n'est pas complet. Nombre d'ouvrages n'y sont pas inscrits, et nombre de fiches indiquent des livres qu'on ne trouve pas en place. Cela tient, nous a-t-on dit, à ce que plusieurs de ces fiches, écrites par Giacomo lui-même, ont été, pour satisfaire aux demandes d'autographes, distribuées aux visiteurs avec la permission de Paolina. Les originaux devaient être recopiés et remplacés au fur et à mesure, mais il est probable que ce travail, abandonné aux personnes de service, n'a pas

ressant, de près ou de loin, la fortune de Giacomo Leopardi. BENEDETTUCCI attribue la première idée de cette bibliothèque leopardienne à Monaldo même (Voir *Il Bibliofilo*, V^e année, n^o 4, Bologne, avril 1884. *Prima idea di una biblioteca Leopardiana in Monaldo Leopardi*).

Pour le prouver, il invoque un passage de la lettre de Monaldo à Giacomo du 13 juillet 1828, où le Comte prie son fils de lui envoyer ses œuvres, car il le gêne de répondre à ceux qui les lui demandent qu'il ne les possède pas. Il nous semble que Benedettucci force le texte, s'il voit dans ces lignes l'intention d'une bibliothèque leopardienne. C'est un tout autre témoignage que nous apporte le catalogue manuscrit de ladite bibliothèque où, dans une note très catégorique, le comte Ettore Leopardi attribue la pensée de réunir tout ce qu'on a écrit sur Leopardi, à l'étranger autant qu'en Italie, à son père Giacomo Leopardi, neveu du poète.

Voici le texte intégral de cette note :

La Biblioteca Leopardiana moderna è opera assolutamente personale del mio affettuoso babbo — Conte Giacomo Leopardi — che fù cosciente e devoto cultore delle gloriose memorie domestiche. Il presente Catalogo testimonierà nella sua integrità, il lavoro da lui compiuto dal 1880 insino a pochi giorni innanzi alla morte, e riassume il fecondo contributo che, con amorosa fede, il mio diletto genitore, ha portato agli studiosi del pensiero Leopardiano ed alla coltura Nazionale.

été fait avec le soin nécessaire. Quoi qu'il en soit, ce catalogue n'est pas complet, et l'on doit, pour plus de sûreté, faire appel au catalogue par matières. Celui-ci compte quatre volumes in-folio d'à peu près 400 pages chacun ¹.

Nous reproduisons ci-dessous le titre de ce catalogue et les divisions observées par Monaldo pour son établissement.

INDEX BIBLIOTHECÆ

Gentis Leopardæ

recanatensis

Matariarum ordine dispositis.

VOLUMEN I Theologia (*sans date*)

» II

» III Historia, 1813

» IV Philosophia, 1813

CAPUT I Philosophia generalis

» II Logica et Metaphysica

» III Physica (Hist. naturalis et
Botanica chimica)

» IV Medicina

» V Mathematica

» V Litteræ Humaniores. Jurisprudentia ².

Mais ce catalogue n'est pas complet non plus. Il y manque certains livres mentionnés dans le catalogue par fiches, comme, inversement, plusieurs volumes inscrits au catalogue par matières n'ont pas de fiche correspondante. Aussi, le plus sûr moyen d'être bien renseigné est encore de parcourir attentivement les rayons de la

1. Dans le projet primitif, le catalogue devait comporter cinq volumes, comme il ressort des numéros d'ordre inscrits en tête de chacun d'eux.

2. Les manuscrits, assez nombreux, ont été catalogués, à part, par Monaldo.

bibliothèque. Ainsi avons-nous procédé et nous avons été surpris du grand nombre de livres de théologie rassemblés par Monaldo. Il y a, surtout, une collection des œuvres des Pères de l'Eglise comme rarement bibliothèque privée et même publique peut se vanter d'en posséder. Leur présence explique chez Giacomo la préférence qu'il accordait, pour ses travaux d'érudition, aux auteurs des derniers temps de l'Empire romain ¹.

La gallophobie de Monaldo, qui se manifeste dans le choix d'ouvrages diffamatoires pour la France, n'allait pas jusqu'à le rendre incapable d'apprécier la valeur de l'esprit et de la science des Français. Le nombre des livres en français ou traduits du français, qu'il s'était procurés, est immense. Mais tous ne sont pas intéressants pour le sujet qui nous occupe, car, si beaucoup furent achetés par Monaldo dans les premiers temps de la constitution de la bibliothèque, nombreux sont ceux qui n'y entrèrent que bien plus tard, lorsque Giacomo ne pouvait plus les consulter.

Pas plus que les acquisitions faites par Paolina et les autres héritiers du comte, ces livres ne peuvent servir à notre recherche. Une double élimination s'imposait : celle des volumes entrés dans la bibliothèque leopoldienne après la mort de Monaldo, celle même des ouvrages acquis par celui-ci après le départ de Giacomo pour Florence, en 1827 : le poète ne devait plus dès ce moment faire à Recanati que de brefs séjours qui, la maladie aidant, ne lui laissaient plus le loisir de travailler.

A cet effet, il fallait naturellement exclure tout ouvrage édité après 1827. Il convenait aussi d'éliminer

1. Nous engageons vivement ceux qui se consacrent à l'étude des œuvres philologiques et des travaux d'érudition de Leopardi à s'y reporter, car ils trouveront beaucoup de renseignements précieux. Nous avons fait le même travail pour les livres français et les résultats que nous avons obtenus ne sont pas tout à fait négligeables.

les livres qui, même publiés avant cette date, étaient entrés à une époque ultérieure. Sur quelles bases faire ce départ ? Quelques volumes portent la signature de Paolina ou de Pierfrancesco ; or, en 1827, celui-ci avait quatorze ans, celle-là vingt-sept, mais elle ne s'intéressait pas encore aux études françaises qui l'ont occupée plus tard ; d'autre part, les achats étaient généralement faits par Monaldo¹. On peut donc penser que l'acquisition des livres qui portent l'une de ces deux signatures date de beaucoup plus tard. Mais nous avons trouvé une exception : un livre signé de la main de Paolina a été lu par Giacomo et se trouve même exactement cité dans le *Zibaldone*². Ce critérium demandait donc à être appliqué avec circonspection et nous ne l'avons adopté que lorsque la signature était accompagnée de la date d'achat. Mais, comme cette date n'était indiquée que très rarement, le critérium le plus sûr nous a paru être de consulter les deux catalogues, par fiches et par matières, et de reconnaître, d'après l'écriture, quelle personne avait introduit le volume dont nous voulions déterminer la date d'entrée. Cette méthode, complétée par celle qui consistait à noter dans le *Zibaldone* et les autres volumes de Leopardi les ouvrages qu'il cite, nous a permis de faire un choix aussi exact que possible des œuvres françaises contenues dans la bibliothèque de Monaldo avant le départ de Giacomo. Donnant la nomenclature de ces œuvres en Appendice, nous indiquerons ici, seulement, les observations générales que ces recherches nous ont amené à faire. En consultant dans l'ordre chronologique la liste des œuvres françaises, on constate que les siècles antérieurs au ^{xviii}^e ne sont pas représentés dans la bibliothèque de Monaldo. Voilà d'ailleurs qui n'est pas fait pour nous surprendre,

1. Voir Appendice II.

2. LADY MORGAN, *La France*, Paris, chez Treuttel et Würtz, 1818, 3^e édition.

car, à cette époque, les préoccupations littéraires des Français eux-mêmes ne remontaient que rarement au-delà de Malherbe. Une seule exception en faveur de Brantôme, dont on trouve les *Vies des Hommes Illustres*, à l'exclusion des *Vies des Dames Galantes*.

Le xvii^e siècle y figure presque au complet et tous les genres qui illustrèrent la littérature du grand siècle sont représentés. Il n'est pas jusqu'à la correspondance de Voiture et à celle de Bussy qui n'aient leur petit coin réservé. Seuls, Molière et Racine seront vainement cherchés. Point de traces de leurs œuvres dans les catalogues, rien d'eux sur les rayons.

Plus complète par certains côtés apparaît la littérature du xviii^e siècle, bien qu'il y manque beaucoup de la production des Encyclopédistes : œuvres secondaires des Voltaire, des d'Alembert, des Diderot...

Enfin il est à remarquer que, pour le xix^e siècle, les acquisitions de Monaldo retardèrent fort sur la publication des ouvrages. Aucune des œuvres éclatantes de la première heure du Romantisme n'a pénétré dans la bibliothèque du comte avant 1827.

Ni les œuvres poétiques de Chénier, le dernier des classiques, — suivant un qualificatif peut-être trop usé — et le premier des romantiques, qui aurait eu tant de points de contact avec Leopardi et aurait pu relever à ses yeux le prestige de la poésie française ; ni l'*Adolphe* de Benjamin Constant, ni *Les Méditations* de Lamartine, non plus que les premières poésies de Victor Hugo.

Ainsi Giacomo ne put connaître, du moins avant 1827, le mouvement qui renouvelait l'inspiration, l'esprit, les formes de la littérature française.

C'est ce qui, dès maintenant, nous montre la profonde originalité de Leopardi poète. A l'époque où il achevait ses arides études et écrivait ses premiers grands poèmes, passait sur la France lettrée ce souffle impétueux, mais régénérateur, qui, transposant les valeurs d'art et rame-

nant sur l'individu les préoccupations des poètes, transformait les méthodes d'expression, en réformant le style et en libérant la langue ; mais l'âme de Leopardi s'isolait dans une contemplation toute personnelle et, réagissant contre le milieu, défendait jalousement son originalité. S'il eût connu les tendances de la littérature française à l'époque où il écrivait, qui sait si notre poète eût tant et si souvent reproché à notre langue sa rigidité géométrique et son caractère abstrait, à notre poésie son défaut de lyrisme, sa pauvreté d'imagination ?

Et cependant il pouvait lire *Le Génie du Christianisme* de Chateaubriand, qui est, avec les livres de Madame de Staël, et *Les Soirées de Saint-Petersbourg* de Joseph de Maistre, parmi les derniers livres français que Monaldo ait acquis avant la séparation de 1827 !

Si, abandonnant l'ordre chronologique, nous examinons le contenu des livres français ayant appartenu à Monaldo, nous pouvons, non seulement reconnaître les idées qui ont guidé le comte dans le choix des ouvrages, mais aussi entrevoir dès maintenant les grandes voies par lesquelles, lentement mais sûrement, l'influence française pénètre dans l'esprit de Giacomo Leopardi.

Comme on peut facilement le remarquer, si l'on parcourt la nomenclature que nous en donnons en Appendice, les livres religieux ou de morale religieuse semblent, par leur grand nombre, tenir la place d'honneur. Pascal, Arnaud, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon, Fléchier, Fleury, Lamennais y sont représentés. L'œuvre de ces théologiens, de ces prédicateurs, de ces réformateurs, n'est pas toujours au complet, mais plus d'un de leurs ouvrages se trouve dans la bibliothèque leopardienne à la fois dans l'original et dans une traduction italienne.

Le second rang revient ensuite aux philosophes et aux moralistes. Descartes et Pascal, La Rochefoucauld et La Bruyère, Montesquieu et Voltaire, Fontenelle et Marмонтel, Rousseau et Condillac sont admis, à des titres

différents. Tel devait plaire à Monaldo pour ses élans mystiques, tel soutenait des idées qui lui étaient chères, tel autre l'intéressait, bien qu'il allât à l'encontre de ses convictions intimes, tel enfin fustigeait les mœurs du temps, pour lesquelles, nous le savons, Monaldo ne professait aucun enthousiasme. Nous devons cependant remarquer l'absence de Montaigne.

En nombre considérable sont encore les ouvrages didactiques ou d'information générale, comme la traduction du *Dictionnaire des Beaux-Arts* de Lacombe (1821) et du *Voyage du Jeune Anacharsis* de Barthélemy (1791), comme la *Maniera d'insegnare e studiare le Belle Lettere* de Rollin (1792), le *Prudent Voyageur* de Louis May (1681), les *Annales politiques et littéraires du XVIII^e siècle* de Linguet (1777), sans parler des nombreux dictionnaires et grammaires françaises ¹.

La poésie est moins bien représentée. Seuls Thomas, Gresset, Dorat et Segrain sont appelés à former l'opinion de Leopardi sur la poésie lyrique française. Mais il pouvait connaître, et en réalité il a connu, la poésie française, de Malherbe à J.-B. Rousseau et à Delille, d'après les nombreux morceaux reproduits dans l'anthologie de Noël et Delaplace qui se trouvait également au nombre des livres français de Monaldo.

Le théâtre n'est pas plus favorisé. Corneille seul représente le xvii^e siècle, et Beaumarchais, Marivaux, Voltaire et Mercier le xviii^e. Racine et Molière semblent n'avoir pas présenté assez de garanties pour les scrupules moraux de Monaldo. Le roman, les contes, les mémoires secrets et la littérature épistolaire surtout, sont représentés par Brantôme, Bussy, Voiture, Madame de Sévigné, Duclos, Chateaubriand, de Maistre, et spécialement par Madame de Staël.

Nous ne devons pas oublier un grand nombre de livres

1. Pour les titres complets de ces ouvrages, voir l'Appendice II.

concernant l'histoire de France, ni les traductions françaises de plusieurs œuvres étrangères, comme l'*Histoire de la littérature anglaise* de Walter Scott, les *Nouvelles lettres anglaises* de Richardson, les *Pensées*, l'*Essai sur l'homme* de Pope, les œuvres de Shaftesbury, l'*Essai sur l'Entendement* de Locke, etc.¹

Enfin, pour passer en revue tous les livres qui représentaient la France et son génie dans la famille Leopardi, nous ne devons pas négliger les œuvres des auteurs italiens qui avaient subi l'influence française, tels les écrits de Saverio Bettinelli, et de plusieurs autres dont nous aurons à parler plus amplement, et à plusieurs reprises, au cours de cette étude.

Mais tous ces livres, dont nous venons de faire une revue sommaire, sont loin d'avoir, pour le sujet qui nous occupe, l'importance des deux publications françaises qui tiennent une si large place dans la pensée et les lettres françaises du XVIII^e siècle : les *Histoires et Mémoires de l'Académie de France* et l'*Encyclopédie*.

Les annales de l'Académie de France possédées par Monaldo commencent avec l'année 1666 pour finir à l'année 1778, et forment 170 volumes, achetés au prix de 35 écus à une famille de Macerata.

L'*Encyclopédie* porte le titre :

Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières par une Société de gens de lettres et savans et d'artistes.

Le tome premier de la première partie est daté de Padoue, 1744.

Elle a été enregistrée dans le catalogue par matières comme il suit :

« *Opera Filosofica varii argomenti.*

« Enciclopédie Metodique ou par ordre des Matieres

1. Monaldo ne connaissait ni l'allemand, ni l'anglais. Il se servait du français pour arriver à connaître les ouvrages écrits dans l'une et l'autre de ces langues et non encore traduits en italien.

« par une de gens de lettres de savans et d'artistes.
« Padou 4^{to}.

« L'encyclopedie contient les sequens Matières en Dictionnaires séparées : Grammaire et littérature, 6 vol. « Logique et Metaphysique, 3 vol. » (Suit la liste des matières contenues dans 84 volumes) ¹.

Au-dessous nous lisons cette note très instructive écrite par Monaldo :

« Mon oncle très aimé Monseigneur Pier Nicolò Leopardi m'a fait don de beaucoup de ses livres, et avec « ceux-ci, de cette encyclopédie pour laquelle il avait « dépensé environ 400 écus ² ».

De cet examen des livres possédés par Monaldo, nous pouvons, dès maintenant, dégager plusieurs conclusions qui ne sont pas sans importance pour le développement ultérieur de notre étude.

Tout d'abord, le nombre des livres français est considérable. Il y avait dans la bibliothèque de Monaldo les éléments suffisants pour une sérieuse éducation française.

Les ouvrages d'ordre religieux et philosophique sont les plus nombreux et témoignent des préoccupations de Monaldo ; ils mettent aussi en lumière le caractère sévère du milieu où allait se former et se développer le génie de Giacomo.

1. Cette notation du catalogue est écrite par une main hésitante d'enfant. Elle ressemble un peu à l'écriture de Giacomo telle que nous la voyons dans son manuscrit de jeunesse, *Description d'un incendie*. Il se peut donc que ce soit Giacomo lui-même qui ait dressé cette liste des matières contenues dans l'Encyclopédie. Les fautes de français rappellent celles que Giacomo a faites dans la dédicace de son *Pompeo in Egitto*. La date de cette notation doit se placer un peu avant la rédaction de cette tragédie, la date des nombreux volumes du catalogue est de 1813 tout comme *Pompeo in Egitto*.

2. *Il mio amorosissimo zio Monsignore Pier Nicolò Leopardi mi donò molti suoi libri, e con essi questa enciclopedia, per la quale aveva speso circa scudi 400.*

L'existence de traités philosophiques aptes à éveiller dans cette jeune intelligence l'esprit critique et à exalter en elle la liberté de pensée jusqu'à la destruction des idoles et au relâchement des liens héréditaires, nous explique en partie la tournure qu'ont prise les idées de Giacomo et le sens de son inspiration poétique, également opposées au féodalisme autoritaire de Monaldo et au bigotisme d'Adélaïde.

Enfin, l'*Encyclopédie* et les *Mémoires de l'Académie française* apportaient la synthèse de toute l'activité humaine des siècles écoulés et jetaient en même temps les germes d'un avenir qui ne s'appuyait sur le passé que pour mieux s'élancer dans les voies nouvelles. En dehors même de ces conséquences, dont l'importance apparaîtra plus tard, d'autres remarques s'imposent, qui, pour concerner plutôt la personnalité intellectuelle de Monaldo, ne sont pas sans offrir par contre-coup de l'intérêt pour celui qui veut suivre le développement psychologique et moral de Giacomo.

Si l'on en croit ce qu'il a écrit¹, Monaldo n'aurait amassé tant de livres dans sa bibliothèque² qu'en vue de l'éducation de ses fils. On a de cette assertion une preuve partielle dans la présence d'ouvrages didactiques, livres de rhétorique et d'études linguistiques, que Monaldo prisait peu. Mais celui-ci dut aussi songer quelquefois à lui-même et les livres qu'il a choisis pour sa bibliothèque montrent qu'à l'occasion ses principes réactionnaires gui-

1. *Ho comprato e compro giornalmente quei libri, che mi sembrano necessari a mantenere nella biblioteca un certo vigore di gioventù, e ne comprai molti greci per secondare gli studi di Giacomo, mio figlio maggiore, ed altri inglesi per facilitare al secondo mio figlio Carlo l'esercitarsi in quella lingua* (*Memorie autobiografiche*, 19 décembre 1822). Et Leopardi écrivant à Giordani dit de son père : *Niente altro che libri io gli ho domandato mai...* (5 décembre 1817).

2. Sur une des portes, on lit ces paroles de Monaldo :

Filiis, Amicis, Civibus. Monaldus de Leopardis. Bibliotecam. A. MDCCCXII.

daient ses acquisitions. Comment expliquer le soin qu'il a mis à écarter certains ouvrages et sa complaisance à en admettre certains autres, si ce n'est par le caractère de ses préoccupations morales, qu'on n'a pas sans raison taxées de rigidité ?

L'âme du comte, réactionnaire et strictement catholique, soucieux de théologie, de morale, de politique conservatrice, se retrouve donc dans la bibliothèque leopardienne, mais non pas avec l'assurance, avec l'unité rigoureuse que l'on attendrait, en ce qui concerne tout au moins la production française. On relève sur ce point des contradictions qui étonnent au premier abord et qu'il convient d'expliquer.

Comment justifier la présence des principales œuvres de Rousseau et de Voltaire, de Montesquieu, chez un partisan aussi convaincu de l'Ancien Régime, chez un défenseur aussi ardent du trône et de l'autel qui, pour lui, habitant des Marches pontificales, ne faisaient qu'un ? On peut trouver à cela des raisons d'ordre personnel et des raisons d'ordre général, les unes particulières à Monaldo Leopardi, les autres communes à son époque.

Dans l'œuvre de ces « philosophes », il est des aspects qui pouvaient ne pas déplaire à un réactionnaire comme le comte, ou qui pouvaient faire illusion à ses yeux. Sans doute, il suffisait d'un peu de clairvoyance pour reconnaître le véritable esprit et la portée profonde de l'*Esprit des Lois* ou du *Contrat social*, mais encore eût-il fallu en pénétrer le sens et ne pas se contenter d'une lecture superficielle. Or Monaldo, s'il a lu les ouvrages de l'école encyclopédiste, les a lus bien sommairement. Sa personnalité était de celles qui s'enferment volontiers en elles-mêmes, rétives aux influences extérieures, incapables presque d'assimilation. « Il n'est pas facile de comprendre du sang étranger », dit Nietzsche, et moins que personne Monaldo pouvait saisir l'essence d'une pensée autre que la sienne. Ainsi s'explique qu'il ait pris aussi facilement

le change sur des œuvres comme celle de Rousseau, comme celle de Voltaire, au point de ne voir chez celui-ci que badinage, raillerie légère, satire bénigne, chez celui-là que sensibilité et amour de la nature.

S'il entrevit le danger des ferments révolutionnaires cachés dans toute l'œuvre de Voltaire, il a suffi que cet auteur condamnât dans *Mahomet* les effets du fanatisme chez les infidèles, qu'il dédiât au pape cette tragédie et que Benoît XIV répondît par sa bénédiction, pour que Monaldo lavât le patriarche de Ferney de tout reproche, pour qu'il vît en lui un défenseur de la religion ¹.

Que *Candide* ² tourne la société en dérision, qu'il déclare le monde présent établi sur la fantaisie désordonnée et non sur la raison, et voilà Monaldo satisfait, puisqu'il ne voyait de bonheur que loin de ce monde ³, qui est « plus orageux et plus méchant », écrivait-il à son fils le 25 novembre 1822, « que vous ne le pensez ».

Que Voltaire mît son esprit d'analyse et cette clarté française qu'on admirait et qu'on proposait comme modèles en Italie, au service de l'histoire, voilà encore ce que Monaldo admettait volontiers ⁴. Enfin, il ne pouvait que se féliciter de le voir appliquer ses capacités universelles à la tragédie. Monaldo avait lui-même tâté du théâtre ⁵, et il comptait l'auteur de *Zaïre* au nombre de ses modèles, sans prendre garde aux allusions par où

1. *Il fanatismo*, tragedia tradotta dal CESAROTTI, Venezia (1779), 80.

2. *Candido o l'ottimismo* del SIGNOR DOTTOR RALPH, tradotto in italiano, Venezia, 1759, 80 (Proibito).

3. Voir une *Meditazione* en vers *Sulla felicità*, dans les *Opere del Conte Monaldo Leopardi Gonfalonieri di Recanati*, Macerata, Cortesi, 1803, p. 246.

4. Nous voyons, dans sa bibliothèque, deux exemplaires de la *Vie de Charles XII*, deux du *Siècle de Louis XIV*, ainsi que l'*Histoire de l'Empire de la Russie sous Pierre le Grand*.

5. Nous faisons allusion à la tragédie *Montezuma* contenue avec la comédie *I tre fratelli* et différentes poésies dans les *Opere del Conte Monaldo Leopardi*, citées plus haut.

le philosophe perce sous le dramaturge. En tout cas, les caractères des héros de Voltaire, qui, s'ils s'inspirent de Racine et de Shakespeare, sont encore fort teintés de sublime cornélien, devaient convenir mieux à son tempérament et à ses goûts que les héros de la passion, Phèdre et Néron, Bérénice et Athalie, qu'il n'a jamais songé à connaître, puisque, encore une fois, Racine ne figure pas sur les catalogues, ni sur les rayons de la bibliothèque leopardienne.

Par contre ses principes sévères s'accommodaient mal des contes et des facéties de Voltaire. Monaldo ne prisait point la gauloiserie ; aussi trouve-t-il bon de ne pas se procurer ces œuvres où l'ami de Frédéric II a excellé. Remarquons, en passant, dans ce même ordre d'idées, l'absence de Rabelais.

Une seule prévention, limitée, mais très nette, très stricte, se marque contre l'œuvre de Voltaire : elle concerne ses derniers écrits, ceux où il attaquait directement la religion : le *Dictionnaire philosophique* et l'*Evangile de la Raison* ; elle fait écarter encore ces traités ou ces fantaisies d'une forme si alerte, mais d'une influence si pernicieuse : Le *Sermon des Cinquante*, la *Bible enfin expliquée*, *Un chrétien contre six juifs*.

Cette même défiance, qui s'étend aussi à d'Alembert et Diderot, pourquoi ne la retrouvons-nous pas à l'égard de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ? Monaldo possédait toutes les œuvres de Rousseau, hors *Emile*. Faut-il croire que Monaldo n'avait pas admis cette œuvre parce qu'il s'y trouve *La Profession de Foi d'un Vicaire Savoyard*. ou devons-nous attribuer cette lacune au seul hasard ¹ ?

1. Il serait très intéressant de savoir si Monaldo avait en estime Rousseau, ou s'il avait acheté ses œuvres, seulement parce qu'il entendait partout parler de l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social* et désirait rajoinir sa bibliothèque. Malheureusement, dans Monaldo on a étudié surtout l'homme et le père et on a négligé de prendre dans ses œuvres les précieux renseignements qu'elles contiennent.

Il y a lieu cependant de s'étonner que les *Confessions* n'aient pas choqué Monaldo et qu'il ait conçu de l'admiration, lui, champion du pape, pour ce calviniste dont Genève même ne voulait plus. C'est, entre plusieurs autres, une contradiction qu'il n'est pas facile d'expliquer, comme il est malaisé de deviner les motifs qui ont décidé Monaldo à exclure de sa collection les œuvres de Molière et de Racine.

Si c'est par un scrupule moral ou religieux que Monaldo ignore ou feint d'ignorer *Emile*, comment expliquer alors la présence des œuvres de Bussy-Rabutin et des *Mémoires secrets* de Duclos ? On ne peut pourtant pas penser que ces livres proviennent de l'héritage de son oncle, Mgr Pier Nicolò Leopardi!...

Toutes ces raisons d'ordre intellectuel suffisent-elles à expliquer ces contradictions, dont nous voyons encore un exemple frappant dans la présence de l'*Encyclopédie* coïncidant avec l'exclusion de toutes les œuvres de celui qui en dirigeait la publication ? Ni *Jacques le Fataliste*, ni le *Neveu de Rameau*, ni le *Père de famille*, rien de Diderot ne figure dans la bibliothèque leopardienne. Le manque de curiosité de Monaldo, le renom moins étendu et moins éclatant de Diderot, expliquent en partie seulement cette particularité ; aussi convient-il de faire appel à une autre série de causes et de faits, d'ordre matériel, ceux-là. Monaldo n'a pas toujours été maître de choisir à son gré, c'est-à-dire selon ses goûts et ses principes, les livres qu'il achetait. Il ne faut pas oublier qu'il était déjà sous la tutelle financière de sa femme lorsqu'il a fait les acquisitions les plus nombreuses et les plus importantes ¹. Or, Adélaïde Leopardi n'avait aucun

1. Nous savons, en effet, et Piergili le dit aussi, que la bibliothèque de Monaldo ne contenait, en 1795, que quelques rangées de livres. G. PIERGILI : *Il conte Monaldo*, dans le volume publié par CAMILLE-ANTONA TRAVERSI sous le titre : *I genitori di Giacomo Leopardi*, Recanati, Simboli, 1891, 2^e vol., p. 12.

goût pour l'étude. Esprit pratique, femme économe jusqu'à l'avarice, elle ne devait pas voir d'un bon œil les dépenses de livres, bien que, grâce à la lecture et à l'étude, elle se vît débarrassée de l'ingérence de Monaldo dans les affaires de la maison. Devant ses remontrances, avec le peu de revenu dont il disposait et avec le peu de facilité qu'offrait une ville où il n'y avait pas de librairie, le comte fit donc ses achats au hasard des occasions et dans les limites étroites de ses moyens. Lui-même nous le dit dans son *Commentaire de la formation et de l'accroissement de ma bibliothèque*. De plus, nous avons trouvé, parmi le petit nombre des volumes qui portent écrit sur la première page le lieu de leur provenance, quelques ouvrages que Monaldo a achetés à la foire de Sinigaglia. D'autres fois, on rencontre quelques volumes épars, ou une partie des ouvrages d'auteurs dont l'œuvre eût bien mérité d'être possédée en entier.

Enfin, dans une note inscrite au catalogue par matières, à propos de l'*Encyclopédie*, Monaldo nous fait savoir que son très cher oncle Pier Nicolò Leopardi lui a fait don de beaucoup de ses livres et parmi ceux-ci l'*Encyclopédie*, pour laquelle il avait dépensé 400 écus. Il est plus explicite dans la note sur sa bibliothèque que nous avons déjà citée : « Mon oncle... augmenta dans une appréciable mesure la bibliothèque familiale et, parmi les livres achetés par lui et à moi offerts, je conserve l'*Encyclopédie* méthodique, la Géographie de Busching avec son Atlas, les Œuvres de Buffon, le Parnasse italien, l'Histoire de Rollin et beaucoup d'autres ¹. »

« Beaucoup de livres » n'est pas une indication précise. Il serait délicat de fixer un chiffre : nous manquons pour cela de base solide. Voyons cependant ce que les faits peuvent nous suggérer sur ce point.

1. Voir Appendice II.

Pier Nicolò, évêque *in partibus* d'Acona ¹, mourut en 1807. Les livres qu'il légua à son neveu n'ont pu parvenir à ce dernier que plusieurs mois plus tard. D'autre part, les troisième et quatrième volumes du catalogue par matières, qui seuls portent une date, sont de 1813. La mise en œuvre de tout le travail a donc commencé plusieurs années auparavant. Le comte en a-t-il reconnu l'utilité en vue des études de son fils, ou bien est-ce l'apport nouveau d'un fort contingent de volumes qui l'a engagé à faire de sa bibliothèque un classement général? L'un et l'autre peut-être, mais n'eût-il pas été oiseux d'entreprendre un catalogue un beau jour, alors que l'éducation de Giacomo était commencée déjà, si par leur nombre les livres du « très cher oncle » ne l'avaient requis?

Pour ce qui est de la nature des ouvrages légués par Pier Niccolò, nous sommes également réduits à des hypothèses. Pour se procurer l'intégralité d'une œuvre aussi importante que l'*Encyclopédie*, pour consentir à une aussi grande dépense, le prélat devait connaître le français et s'intéresser à la littérature française.

Si l'on admet que, outre cet ouvrage et outre les œuvres de Buffon, un certain nombre de livres français viennent de Pier Nicolò, on arrive, en se basant sur certaines ressemblances de reliure, à se demander si d'autres œuvres françaises ne sont pas entrées, en même temps, dans la maison des Leopardi. Si le fait était vrai, il expliquerait une nouvelle et non moins curieuse coïncidence : Giacomo a commencé ses études de français une année après la mort de Mgr Leopardi, en 1809-1810.

Ainsi se trouve dégagée la responsabilité de Monaldo

1. M. PATRIZI, dans son *Saggio psico-antropologico su Giacomo Leopardi e la sua famiglia* (Turin, Bocca, 1896), cite à la page 35 « Pier Nicolò, vescovo di Ancona » (1743-1807). C'est manifestement une erreur. Si cet ecclésiastique avait été évêque d'Ancône, il ne l'aurait pas été « *nelle parti infedeli* », comme l'a écrit son neveu Monaldo. Voir Appendice II.

et écartée sa personnalité, dans une partie, tout au moins, du choix que révèle la bibliothèque leopardienne. Ainsi se trouvent éliminées plusieurs des contradictions qu'un premier examen permet de relever entre, d'une part, certaines présences et, d'autre part, certaines omissions. Ce qui reste inexpliqué, et dont on peut faire remonter au comte la responsabilité entière, c'est l'absence caractéristique des œuvres de trois des écrivains les plus représentatifs du génie français : Montaigne, Racine, Molière.

Sur l'esprit et la méthode dont s'inspira Monaldo pour la constitution de sa bibliothèque, surtout en matière de lettres françaises, sur les étapes successives de cette constitution, sur les lacunes et les admissions inattendues, il était difficile d'être précis et catégorique. Nous avons cité tous les faits certains, nous n'en avons tiré que des déductions rigoureuses ; celui qu'un supplément d'information mettra en mesure de rectifier ou compléter nos modestes remarques, ne pourra jamais nier, semble-t-il, que le « *paterno ostello* » offrit à Giacomo, sans préjudice des ressources intellectuelles qu'il put trouver ailleurs, une collection d'ouvrages largement capable de lui faire connaître la pensée et la civilisation françaises.

CHAPITRE III

PREMIÈRES ÉTUDES FRANÇAISES. — MONALDO PROFESSEUR DE FRANÇAIS. —
PROGRÈS LENTS DE GIACOMO. — PREMIÈRES TRADUCTIONS.

Il eût été parfaitement inutile tant à Monaldo qu'à Giacomo Leopardi d'avoir à leur disposition un ample choix d'œuvres françaises et ils n'en auraient tiré aucun profit, s'ils n'avaient eu à leur disposition, pour pénétrer la pensée et la littérature françaises, l'instrument primordial et indispensable : la connaissance de notre langue ; aussi bien, Monaldo possédait-il, outre les livres français que nous venons de passer en revue, un certain nombre d'ouvrages didactiques, tels que grammaires, méthodes et dictionnaires ¹.

Mais ces grammaires portent pour la plupart des dates anciennes, et ici encore un doute vient à l'esprit. Si Monaldo a acheté ces livres pour l'éducation de ses fils, comment se fait-il qu'il ait choisi des éditions si anciennes quand il pouvait avoir, pour le même prix et même à meilleur compte, des manuels plus récents, faits suivant des méthodes plus perfectionnées ? Ou faut-il croire

1. MONET PHILIBERT : *Parallèle des langues françoise et latine*, Lyon, 1632 ; *Dialoghi in italiano, francese, etc.*, Amsterdam, 1656 ; *Grammatica italiana, francese e spagnola*, Venezia, 1680 ; *Grammatica francese italiana*, L. D. L., Venezia, 1699 ; *Dictionnaire des Proverbes françois*, Bruxelles, 1710.

RICHELET PIERRE : *Dictionnaire de la langue françoise ancienne et moderne*, Paris, 1728 (3 vol. in-folio achetés par Monaldo lui-même).

VENERONI : *Dictionnaire Italien et François*, Venise, 1737, 4^o, etc.

FERI MICHELE : *Grammatica francese* (trois éditions : 1739, 1755, 1786) ; GOUDAR LODOVICO : *Nuova Grammatica italiana e francese*, 1789.

alors que ces ouvrages ont été achetés par Monaldo au moment où lui-même faisait ses études ?

Le comte est né en 1776. Ses études de français, très peu poussées, doivent se placer après sa quinzième année, soit à partir de 1791. A cette date il achetait déjà des « livres français sans encore les comprendre », mais son intention était « d'en tirer, avec le temps, toute la substance ¹ ». Or, à cette époque, et jusqu'à 1795, la bibliothèque des Leopardi ne contenait, ainsi que nous l'avons vu, qu'un nombre fort restreint de volumes. Sans doute, dans ce nombre, pouvait figurer cette collection de livres d'étude ; mais, par leur caractère même, par leur nombre, par leur ancienneté surtout, ils semblent avoir appartenu à une solide et riche bibliothèque, à la bibliothèque de quelqu'un qui se serait très sérieusement occupé de choses françaises. Ce quelqu'un pourrait bien être l'*amorisissimo zio*. On sait en effet, que Pier Nicolò avait laissé en héritage à Monaldo, outre l'*Encyclopédie*, les Œuvres de Buffon, l'*Histoire* de Rollin et beaucoup d'autres auteurs français ². Ce qui est plus probable, c'est que ces grammaires viennent des différentes bibliothèques particulières achetées par le comte.

Sinon, il nous faudrait admettre que Monaldo en a bien peu profité. Il ne possédait en effet qu'une connaissance très imparfaite de la langue française. Il avait eu pour professeur le jésuite Giuseppe Torres, de Vera-Cruz, qui s'était réfugié à Recanati après l'expulsion de son ordre hors d'Espagne, et qui, plus tard, devait remplir le même office auprès de Giacomo. Mais le brave Torres, dont l'incapacité pédagogique nous a été révélée par Monaldo lui-même, ne pouvait pas apprendre le français à son élève, pour la bonne raison que lui-même ne le connaissait pas. C'est après la Révolution seulement que

1. Voir Appendice II.

2. *Ibidem*.

Monaldo eut l'occasion de faire sur ce point quelques progrès, grâce à la fréquentation de plusieurs religieux venus de France, qui avaient trouvé asile dans sa maison. Mais ces progrès furent bien modestes, car les fiches des livres français que Monaldo a écrites pour son catalogue témoignent de la médiocrité de son savoir. Ainsi, une bonne partie des grammaires et livres français serait entrée dans la bibliothèque de Monaldo avec l'*Encyclopédie*, en 1807. Cet apport nouveau semble avoir, partiellement du moins, et pour un temps, apaisé la gallophobie qui régnait dans la maison, et favorisé l'étude de la langue française dans toute la famille Leopardi.

Le moment n'était, du reste, pas encore venu, pour l'Italie, de la vigoureuse réaction contre l'influence française qui suivit les premiers échecs de Napoléon, et qui se manifesta d'abord dans les grands centres. Perdu à Recanati, loin des soucis du monde, adonné au surplus avec amour, faute de plus divertissantes et plus brillantes occupations, à sa tâche d'éducateur, Monaldo Leopardi voulut sans doute, pour mettre son fils à même de s'abreuver au puits de science qu'était l'*Encyclopédie*, l'initier à la connaissance du français.

On conserve à Recanati plusieurs cahiers qui contiennent les exercices des premières années d'études que Giacomo a faites sous la direction de ses professeurs. Les exercices de thèmes et de versions latines et italiennes sont en grand nombre. Mais, par contre, on ne relève aucun vestige d'une composition ou d'un travail français ou grec.

Pour ce qui est du grec, nous savons, d'après ses confidences à Giordani, que Giacomo a appris le grec à l'âge de 13 ans et sans professeur. En fut-il de même pour le français ?

Quant à la date qui marque le début des études françaises de Giacomo, nous pouvons la fixer vers 1809.

Dans la maison du comte étaient institués de petits

examens qui se passaient en famille et de petites réunions, aux allures académiques, où les fils Leopardi présentaient les fruits des études accomplies sous la direction de leurs maîtres. Les uns obtenaient des prix, les autres des félicitations. Or, dans toutes ces cérémonies littéraires de famille, aucune trace d'un enseignement français avant 1810 ¹.

C'est à ce moment seulement que nous trouvons le résultat d'études antérieures, qui devaient remonter à plusieurs mois au moins.

Sous quelle direction ces études furent-elles commencées ? Giacomo, si prolixe sur tant d'autres points de sa vie, est muet sur celui-ci. Son frère Carlo, de qui nous tenons tant de renseignements sur leur éducation à tous deux, ne nous en fournit aucun à ce sujet. Mais, si nous nous rappelons que pas plus que Torres, Sanchini, son successeur au poste de précepteur dans la famille Leopardi, ne savait le français ; si nous admettons que certains Français, amis du comte, résidant pour un temps plus ou moins long à Recanati, ne pouvaient être que des guides instables ou simplement occasionnels, nous sommes fondés à croire que Monaldo a été le premier et peut-être le seul professeur de français de Giacomo. Sans doute il a fallu que, pour accroître sa compétence, il rafraîchit et approfondît ses connaissances, dont l'acquisition remontait à sa quinzième année. C'est la seule objection qu'on puisse faire à cette hypothèse, qui

1. Cette date coïncide justement avec celle de l'installation à Recanati, comme chanoine, de l'abbé Antoine Vogel. Cet Alsacien, né en 1756 à Altkirch, réfugié en Suisse, puis en Italie, eut avec Monaldo un long commerce d'amitié. Une partie de leur correspondance a été publiée par CUGNONI dans les *Opere inedite di Giacomo Leopardi*, Halle, Niemayer, 2 vol., 1878-80. Il quitta, en 1814, Recanati pour Lorette, où il mourut chanoine de la cathédrale, en 1817. Pendant les cinq années qu'il passa à Recanati, il fréquenta la maison du comte et, sans être un professeur attitré, il dut par sa conversation favoriser les études françaises tant de Monaldo que de Giacomo.

s'appuie par ailleurs sur deux raisons, dont la valeur apparaîtra surtout à qui connaît Leopardi.

La première raison, nous la puisons dans la psychologie du poète, si avide de gloire qu'il ne fit jamais mystère de sa précocité. Il a commencé le grec à 13 ans, — c'est de lui que nous tenons ce renseignement, — et il l'a appris, assure-t-il, en six mois et *sans professeur*. Aussi bien, s'il avait appris le français dans les mêmes conditions, n'aurait-il pas manqué de s'en vanter ¹.

Ce qui nous prouve aussi que Monaldo enseigna à Giacomo les premiers rudiments du français, c'est la lettre par laquelle Giacomo dédie à son père sa tragédie *Pompeo in Egitto*. Cette dédicace, écrite en français, témoigne de la profonde admiration que le jeune auteur dramatique éprouvait pour son père. Certainement, l'idée d'écrire en cette langue a dû être inspirée à Leopardi par le souvenir de l'appui qu'il avait trouvé en son père pour l'étude du français. Sinon, on aurait de la peine à comprendre l'emploi de la langue française dans des relations de fils à père et à propos d'une tragédie italienne sur un sujet romain.

Mais Monaldo ne semble pas avoir été un professeur de premier ordre, ou bien Giacomo n'apportait pas à l'étude du français le même entrain qu'il avait montré pour le latin et qu'il allait bientôt manifester pour le grec. De fait, les progrès du jeune élève sont assez lents. Il faut dire aussi que l'étude du français se faisait probablement sans méthode.

La première trace que nous possédions des études

1. Ranieri ne donne à cet égard aucune indication. Il écrit seulement dans la préface qu'il a mise en tête de l'édition des œuvres de Leopardi (Florence, 1845) :

Qui v'ì già provetto nella propria lingua e nella latina imparò da se stesso non solo la francese, la spagnuola e l'inglese, ma ancora, quel che è assai più, la greca e l'ebraica, nella quale giunse infino a disputare con alcuni dotti ebrei anconitani.

françaises de Giacomo est une traduction en vers d'une *Epigramma francese in morte di Federico Secondo, Re di Prussia*. Le manuscrit de cette traduction, qui se trouve à Recanati, porte la date : 1810. Mais cette traduction a été ajoutée à la fin de plusieurs épigrammes en 1812 et le tout a été publié après la mort du poète sous le titre général de *Epigrammi*¹. Il est à noter que Leopardi, dans l'index de ses œuvres², place l'élaboration de cette traduction en 1812. Mais il se trompe certainement ou, ce qui est plus vraisemblable, il ne pense qu'à la seconde version de 1812. Voici le texte de l'épigramme et de la première version qu'en a faite Giacomo³:

IN MORTE DI FEDERICO SECONDO, RE DI PRUSSIA.

C'en est fait, le ciseau de la cruelle Parque
Vient de couper le fil des jours de ce Monarque :
Lui, Guerrier, Philosophe et Poète à la fois,
Fut l'ornement du siècle et l'exemple des Rois.
Son trépas cause au loin les plus vives alarmes ;
Privé d'un père, on voit son peuple fondre en larmes ;
Déjà Thémis, Pallas et les Muses en deuil
Dans un morne silence entourent son cercueil.
Tous pleurent ce Nestor comblé d'ans et de gloire,
Ce Nestor qui vécut assez pour sa mémoire,

1. Voir *Scritti letterari di Giacomo Leopardi ordinati e riveduti sugli autografi e sulle stampe corrette dall' Autore, per cura di Giovanni Mes-tica*, 1^{er} vol., p. 56.

2. *Dalle carte napoletane*, op. cit., pp. 403 et suiv.

3. Elle se trouve dans un cahier intitulé : *Componimenti poetici di Giacomo Leopardi*, P. V., Recanati, 1810, et qui comprend dix pages, dont les trois dernières blanches (18,5 × 3 cm.). Sous le titre et avant la date, on lit cette épigraphe :

*Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit, fecitque puer sudavit et alsit.*

Hor., Art. Poet.

Notre épigramme est le dernier morceau du recueil. Elle est précédée de : 1^o *I Re Magi, canto terzo ed ultimo* ; 2^o la *Traduzione dell' Elegia settima del libro Primo dei Tristi di Publio Ovidio Nasone*.

Assez pour ses exploits, trop peu pour ses sujets.
 Muses, Pallas, Thémis, cessez les vains regrets ;
 Calmez, peuple orphelin, votre douleur extrême ;
 Un nouveau Frédéric a ceint le diadème.

T'arresta... oimè la forbice
 Della funesta Parca
 'Í di recise, ahì barbara !
 Di così gran Monarca.
 Di lui, che saggio e provido,
 Vate e guerriero insieme
 De' regi fu l'esempio
 De' sudditi la speme.
 Pel suo perire or vedesi
 In braccio al duol più vivo
 Gemere il popol misero
 Di un Rè di un Padre privo.
 Ecco già Temi, e Pallade
 Già l'Eliconio stuolo.
 La tomba sua circondano
 Con taciturno duolo
 Cadde di palme carico
 Colui che invitto, e fiero
 In campo fè qual fulmine
 Tremare il mondo intiero.
 Assai visse a la gloria
 Poco all'onor Sovrano ;
 O Temi, o Muse, o Pallade,
 Ah voi piangete in vano !
 Calmate, orfano popolo
 La vostra doglia estrema
 D'un nuovo Eroe le tempia
 Cinge il Real Diadema.

La seconde version (1812) publiée par Giovanni Mestica¹ ne comporte que des différences insignifiantes

1. Dans les *Scritti letterari di Giacomo Leopardi*, etc. per cura di GIOVANNI MESTICA, Firenze, Le Monnier, 1899, I^{er} vol., p. 66-67.

avec la première. Les vers ne sont plus coupés en deux hémistiches : ils correspondent aux vers français. La traduction serre d'assez près l'original. Leopardi a bien compris le texte français. S'il s'en éloigne parfois, ce n'est pas par ignorance, mais par suite des exigences de la versification (« Un nouveau Frédéric » devient chez Giacomo « *Un nuovo Eroè* » ; les « Muses en deuil » se changent en « *Eliconio Stuolo* »), et surtout parce qu'il a cédé à la tentation d'embellir l'original. Les expressions *ornement du siècle, les plus vives alarmes*, si caractéristiques de la poésie française du XVIII^e siècle, lui semblent trop faibles. Il les remplace, assez adroitement. De même, au lieu d'évoquer Nestor, il préfère rappeler les qualités guerrières de Frédéric, que l'auteur de l'épigramme avait omises, (*Cadde di palme carico*, etc...) Toutes ces considérations nous permettent d'affirmer qu'en 1810, c'est-à-dire à l'âge de 12 ans, Giacomo était à même de comprendre un texte français de difficulté moyenne.

Plus précieuse, à notre point de vue, est la dédicace en français de la tragédie *Pompeo in Egitto*, qui porte la date 24 décembre 1811. La voici :

TRES-CHER PERE,

Encouragé par vôtre exemple je ai entrepris d'ecrire une Tragedie. Elle est cette, que je vous present. Je ne ai pas moins profité des vôtres œuvres que du vôtre exemple. En effet il paroît dans la premiere des vôtres Tragedies un Monarque des Indes occidentelles, et un Monarque des Indes orientelles paroît dans la mienne. Un Prince Roïal est le principal acteur du seconde entre les vôtres Tragedies, et un Prince Roïal soutient de le même la partie plus interessant de la mienne. Une Trahison est particulièrement l'objet de la troisieme, et elle est pareillement le but de ma Tragedie. Si je sois bien, ou mal reussi en ce genre de poesie ;

ceci est cet, que vous devez juger. Contraire, ou favorable que soit le jugement je serai tousjours

Vôtre

De la Maison 24 Decembre 1811.

Tres-humble fils

JACQUES.

A Monsieur Mon^{seigneur}siieurs

Le Comte Monalde Leopardi

A la Maison.

Il nous semble inutile d'insister sur les fautes de français qui émaillent cette lettre. Leur gravité même nous dispense de les signaler par le menu, mais elles nous servent à constater qu'au bout de deux ans et plus d'études, Giacomo n'avait pas fait de progrès sensibles. Ces fautes de grammaire, qui n'excluent pas une certaine propriété de termes, nous permettent d'entrevoir la manière dont il étudiait. La présence des fautes de grammaire par trop grossières où il tombe : *je ai*, *vôtres* pour *vos*, absence des accents, etc., nous montre que Giacomo avait fait peu d'exercices de ce genre et que l'enseignement qu'il avait reçu péchait par la base. On devine un élève trop livré à lui-même et qui, comme tous les enfants, avait la grammaire plus en horreur que la lecture. On devine surtout que cet enfant, doué d'une mémoire prodigieuse et possédé par un vif désir de savoir et d'étudier, consacrait très peu de temps au français. En revanche, une certaine propriété dans le choix des termes nous prouve que Giacomo avait déjà fait de nombreuses lectures. Cette dernière particularité confirme la constatation que nous avons déjà faite à propos de la traduction de l'*Epigramme* sur Frédéric II. Dès cette époque, Giacomo pouvait lire des ouvrages français dans le texte.

Et, en effet, il lit beaucoup et arrive à la longue à penser en notre langue. Il n'est pas rare qu'au milieu d'une période italienne il recoure à un mot français.

Quelquefois, une expression française se présente à son esprit plus vite que la forme italienne; d'autres fois, elle lui semble plus expressive, et il l'emploie¹. Le *Zibaldone* nous en fournit de nombreux exemples. On dirait que le souvenir de ses lectures françaises le poursuit. Lui-même reconnaît que l'on pense mieux et plus exactement quand on connaît une ou plusieurs langues étrangères.

Malgré tout, faute d'une étude méthodique et approfondie de notre langue, il ne pourra pénétrer qu'assez tard le génie propre du français. Il n'essayera jamais de composer quoi que ce soit en cette langue et n'en fera usage qu'en 1822, dans sa correspondance avec Jacopssen. Les appréciations qu'il émettra sur la littérature et surtout sur la langue française souffriront, les premières années du moins, de cette préparation incomplète, comme nous aurons l'occasion de le montrer. Cependant, Leopardi a dès maintenant entre les mains l'outil qui lui permettra de puiser aux œuvres françaises. C'est dans ses lectures que nous allons l'accompagner.

1. Tels par exemple : *saisir, bons mots, bienséance, raillerie, persiflage, nuances*, etc...

CHAPITRE IV

LÉOPARDI IMITATEUR

PREMIÈRES INFLUENCES. — « POMPEO IN EGITTO » ET L' « HISTOIRE ROMAINE »
DE ROLLIN. — « GLI EPIGRAMMI » ET SAVERIO BETTINELLI. — L'ENCYCLOPÉDIE. —
LEOPARDI IMITATEUR. — GALLOPHOBIE ET PATRIOTISME.

Il semble bien qu'au commencement du xix^e siècle, un Italien ne pouvait guère compléter son éducation scientifique et littéraire sans faire appel aux ouvrages français.

La littérature italienne s'était, pendant le xviii^e siècle, relevée de la décadence qui avait suivi l'époque glorieuse de la Renaissance ; elle avait produit les tragédies de Maffei, les opéras de Metastase, les comédies de Goldoni, de quoi, en somme, relever le prestige de son théâtre. Le même réveil s'était manifesté sur le terrain scientifique ; mais, à une première période où, dans cet ordre d'activité, l'Italie ne relevait que d'elle-même, lorsque Magalotti, Spallanzani, continuaient la tradition de Galilée, avait succédé, vers le milieu du siècle, une période où, pour ce qui concernait les sciences physiques et naturelles, juridiques et économiques, l'influence française s'affirmait dans la péninsule, comme d'ailleurs dans la plus grande partie de l'Europe. On sait assez ce que Filangeri, Pietro et Alessandro Verri, Beccaria même et tous les écrivains du *Caffe* doivent à la France. On sait aussi combien les théories des critiques français marquèrent sur l'esprit des Bettinelli, des Algarotti, des Cesarotti. Il n'est pas

sans intérêt de voir combien l'Italie napoléonienne est encore tributaire de sa puissante voisine pour tout ce qui concerne les sciences, la pédagogie, la critique.

Aussi ne sera-t-on pas étonné de voir Giacomo, dès ses premiers essais littéraires, recourir à des modèles ou à des guides français¹. Après les *Commentaires de César*, la première lecture dont l'œuvre de Leopardi fasse mention, est l'*Histoire Romaine* de Charles Rollin² dans la traduction italienne que Monaldo possédait. C'est dans une note à l'« argomento » qui précède la tragédie de Giacomo que le nom de l'historien français est rappelé. Mais à quel titre Rollin méritait-il ce rappel ? Avait-il été une source occasionnelle, rapidement et sommairement exploitée, comme semblerait l'indiquer une aussi sèche mention ? Seule une confrontation pouvait fournir une réponse. Or, la réponse est des plus nettes, et de la lecture des pages que Rollin consacre à Pompée il ressort que le sujet de la tragédie de Giacomo est emprunté, jusque dans les moralités et les développements de l'action, à l'ouvrage de l'écrivain français. Voici, par exemple, la reproduction intégrale, texte et notes, de l'« argomento » qui précède la tragédie. On trouvera en regard les passages de Rollin qui y sont utilisés, et presque reproduits.

1. Leopardi lui-même s'est rendu compte de la pénurie de livres d'éducation dont souffrait l'Italie. En 1821 il projette d'écrire un article sur « l'état présent de la littérature italienne ». *Dovrebbe essere*, dit Giacomo, *un' opera magistrale nazionale e riformatrice, dove si paragonasse la letteratura italiana presente con quella delle altre nazioni* (lisez la France) *si mostrasse la necessità di libri filosofici elementari metafisici ec. istruttivi, di educazione, per fanciulli ec. italiani e non tradotti, nè scritti alla straniera, si provasse di render qui com' è già totalmente altrove, popolare la letteratura vera italiana...* (*Disegni letterari*, dans les *Scritti letterari* di G. L. per cura di G. MESTICA, II^e vol., pp. 267-8).

2. *Pompeo in Egitto*, Argomento (en note). Voir G. MESTICA, *Scritti lett. di G. L.*, op. cit., I^{er} vol., p. 14.

ROLLIN.

Pieno di tante idee afflittive Pompeo arrivò a Larissa, donde s'incamminò per la vallata di Tempe.

Storia Romana, t. XVII, p. 283.

Pompeo essendo arrivato ad Anfipoli, non volle entrare nella città, ma ivi fece affiggere un ordine, col quale comandava a tutta la gioventù della Provincia di venire armata appresso la sua persona.

Ibidem, p. 285.

Ma avendo saputo, che Cesare non era molto lontano, partì con fretta, ed andò in Mitilene...

P. 285.

Si presentò a Rodi. Ma quelli di Rodi, che avevano inviato ed esso una bella Flotta, allorchè si trovava in buona fortuna, non lo conobbero più dacchè egli era divenuto sventurato. Proseguì dunque il suo viaggio, e la prima città in cui entrò, fu Attalia nella Pamfilia.

P. 288-289.

Partì egli dunque di Cilicia... passo nell'Isola di Cipro...

P. 290.

Essendo arrivato si mise sull'ancora, e mandò ad avvertire il giovane Re della sua venuta, e

LEOPARDI.

Vinto Pompeo a Farsaglia partì per Larissa, donde s'incamminò per la vallata di Tempe, e giunto ad Anfipoli fece pubblicare un editto, col quale comandò a tutta la gioventù della Provincia di portarsi armata appresso di lui ¹.

Scritti lett., etc., *op. cit.*,
p. 13.

Avendo però inteso che Cesare, il quale lo inseguiva, non era molto lontano, partì per Mitilene, dove giunto prese il cammino verso Rodi, ma essendo stato mal ricevuto da' suoi abitanti entrò in Attalia nella Pamfilia, e passò quindi nell'isola di Cipro ².

Avendo risoluto di cercare un asilo presso il Re di Egitto Tolomeo, il cui padre egli avea sommamente beneficato, man-

1. Erat edictum Pompeji nomine Amphipoli propositum; uti omnes eius Provinciæ juniores, Græci, civesque Romani iurandi caussa convenirent. CÆSAR, *Comment. de Bello Civili*, lib. III, cap. 102.

2. Ipse... cognito Cæsaris adventu... Mitylenas paucis diebus venit. Biduum tempestate retentus, navibusque aliis additis actuaris in Ciliciam atque inde Cyprum pervenit. Cæsar, *ibidem*.

ROLLIN.

domandargli asilo e sicurezza. Tolomeo per essere ancora quasi fanciullo, non governava da sè. Il suo Regno, e la sua persona erano governati da coloro, che gli stavano attorno. Potia Eunuco che aveva l'autorità di primo Ministro, adunò il Consiglio, i di cui Membri principali e più accreditati, erano Teodoto dell' Isola di Chio, che insegnava la Rettorica al giovane Principe, ed Achilla generale delle sue truppe.

P. 291.

I pareri si divisero nel Consiglio... Il retorico Teodoto, come se avesse voluto profittare dell'occasione per far pompa della sua eloquenza sostenne... che per conseguenza non vi era altro partito a prendere, se non che permettergli di approdare, e poi ucciderlo; e così si renderebbe servizio a Cesare...

P. 291.

Un consiglio così orribile in tutte le sue circostanze fu applaudito ed Achilla ne prese a suo carico l'esecuzione. Chiamò egli seco Settimio, Romano di nascita, che era stato altre volte Centurione nelle truppe di Pompeo; un altro centurione Romano nominato Salvio, e tre o quattro sgherri, ed essen-

LEOPARDI.

dò ad avvertirlo della sua venuta ¹.

Ibidem, p. 13.

Potina, il quale avea l'autorità di primo ministro, adunò il consiglio, nel quale fu proposto, se dovesse, o no, riceversi Pompeo.

Ibidem, p. 13-14.

Il retorico Teodoto fu di opinione che dovesse a lui permettersi di approdare, e quindi di ucciderlo per così obbligarsi Cesare.

Ibidem, p. 14.

Fu seguito il suo consiglio, ed Achilla uomo di singolare audacia incaricossi della esecuzione. Prese egli seco Settimio di nascita Romano, e Salvio

1. Ad eum (Ptolemæum) Pompejus misit, ut pro hospitio atque amicitia patris Alexandria reciperetur, atque illius opibus in calamitate tegeretur. CAESAR, *ibidem*, cap. 103.

ROLLIN.

dosi posto in una barca, si avanzò verso il vascello di Pompeo.

P. 292.

Arrivarono così alla spiaggia; e Cornelia, che seguiva con gli occhi suo marito con una crudele inquietudine, veggendolo de' movimenti sulla riva, come di gente che si dava fretta per venirlo a ricevere, cominciava a respirare un poco, e ad avere qualche confidenza. In quel momento, essendo Pompeo in atto di levarsi appoggiandosi sulle braccia del suo liberto, Settimio gli avventa un colpo di spada dietro alle spalle, Salvio ed Achilla sfoderando anch'essi le loro spade si unirono a Settimio. Pompeo veggendosi circondato da questi assassini, prese colle due mani i lembi della sua veste per coprirsi il viso, e gettando solamente un sospiro, senza dir parola, nè fare cosa indegna di lui, si lasciò così trucidare a forza di colpi.

LEOPARDI.

con altri sgherri, e postosi in una barca avanzossi verso Pompeo, il quale nel suo vascello stava attendendo la decisione del Consiglio ¹.

Ibidem, p. 14.

Invitatolo ad approdare, Pompeo inviossi verso la spiaggia, alla quale essendo giunto, nell'atto che egli si levava appoggiandosi ad un suo liberto, Settimio diedegli un colpo di spada dietro alle spalle. Salvio ed Achilla unironsi a Settimio, e Pompeo vedendosi circondato da questi sicarij gitato un sospiro, prese per coprirsi il volto i lembi della sua veste, e senza dir parola si las-

1. His tunc cognitis rebus, amici regis, qui propter ætatem ejus in procuratione erant regni, sive timore adducti, ut postea prædicabant, sollicitato exercitu regio, ne Pompejus Alexandriam, Ægyptumque occuparet; sive despecta ejus fortuna, ut plerumque in calamitate ex amicis inimici existunt; iis, qui erant ab eo missi, palam liberaliter responderunt, eumque ad regem venire jusserunt. Ipsi clam consilio inito, Achillam præfectum regium singularem hominem audacis, et L. Septimium tribunum militum ad interficiendum Pompejum miserunt. Ab his liberaliter ipse appellatus, et quadam notitia Septimii productus, quo bello prædonum apud eum ordinem duxerat, naviculam parvulam conscendit cum paucis suis; et ibi ab Achilla et Septimio interficitur. CÆSAR, *ibidem*, cap. 104.

cia trucidare¹. Sopra quest'ultimo fatto è fondata precipuamente la presente Tragedia, nella quale si son tolte alcune vere circostanze per sostituirvene delle altre più proprie e più adattate all'intreccio della medesima.

Ibidem, p. 14.

1. V. Rollin, *Storia Romana*, t. XVII, lib. 44, § II.

Les notes latines dont Giacomo accompagne le texte de son « argument » montrent que le souci de l'exactitude et de la richesse dans l'information était déjà dans les habitudes du précoce adolescent. Mais elles décèlent aussi l'intention, chez Leopardi, de reléguer Rollin au second rang et de faire croire que le texte de César a été sa source principale et directe. Les rapprochements que nous venons de faire entre le texte de Giacomo et l'*Histoire* de Rollin ne nous laissent, cependant, aucun doute sur ce point. Nous ne pouvons pas être dupes de l'illusion dont voulait nous leurrer le jeune poète. Bien au contraire, nous inclinons à croire que, pendant la composition de sa tragédie, il avait devant lui le livre de l'écrivain français.

C'était un maître de rhétorique que Rollin et c'est suivant la plus traditionnelle des rhétoriques qu'il écrivait l'histoire. Sa manière tient de Tite-Live : en racontant les faits, il s'apitoie sur le sort des héros, juge leurs actes, leur fait tenir des discours en forme et épouse même la psychologie des personnages. Par là, son récit devient vivant et en quelque sorte dramatique. Aussi y a-t-il lieu de croire que la première idée de la tragédie de *Pompeo in Egitto* est venue à Giacomo, non pas en lisant le sobre récit de César, mais en palpitant aux dévelop-

pements, plus littéraires qu'historiques, plus brillants que critiques, de Rollin. Examinons la tragédie.

La scène se passe à Alexandrie, dans le palais de Ptolémée. Théodote et Achillas parlent de l'arrivée de Pompée, et, par un renversement de rôles que rien ne motive, c'est Achillas qui tient pour son compte le discours que Rollin attribue plus judicieusement au rhéteur Théodote. Mais seul le nom du personnage diffère, le fond du discours est le même :

... fallace aspetto
Ora vestir conviene, il vinto stuolo
Da noi si accolga, e in Alessandria trovi
Simulata pietà, mentita fede.
Del Dittatore ad evitar lo sdegno
Cada Pompeo per nostra man trafitto ;

Ibidem, p. 18.

Et Théodote l'approuve. Sur ces entrefaites arrive Pompée. Dans un long monologue, il oppose sa situation présente à sa splendeur passée :

Ah quale or vi rimiro ! un dì temuto
Dal mondo inter, terror dell'Asia avversa,
Dell'Africa spavento, e dell'Europa
Sostegno e difensor stender godea
L'amica destra a sollevar le oppresse
Nazioni supplichevoli, gementi,
E spessò con la man pietosa e fida
Tersi ai Regi dagli occhi il mesto pianto :
Ora sconfitto, abbandonato, errante
Lungi dal patrio suol, qui mi ritrovo
Sotto straniero ciel.....

Ibidem, pp. 19-20.

C'est, là encore, le développement poétique d'un passage de Rollin, à propos de la défaite de Pharsale, qui précède de quelques pages la mort de Pompée.

« Quelles devaient être en effet les pensées d'un homme,

« qui, après trente-quatre ans de victoires perpétuelles,
 « faisait dans sa vieillesse l'apprentissage de la honte,
 « de la défaite et de la fuite ? Que de combats, que de
 « guerres, pour parvenir à une gloire et à une puissance
 « qu'il venoit de perdre en un instant ? Quelle différence
 « dans son état ? Il n'y avoit qu'un moment qu'il se
 « voyoit escorté d'un nombre infini d'hommes, de chevaux
 « répandus sur toutes les mers, et maintenant il se retire,
 « devenu si petit et occupant si peu d'espace, qu'il
 « échappe à la vue de ses ennemis qui le cherchent. »

Mais, pour être juste, il faut dire que, dans la suite Giacomo s'éloigne de Rollin et apporte aux données historiques d'assez importantes modifications.

C'est à la fin de la tragédie seulement qu'il revient à l'histoire.

Dans la deuxième scène du dernier acte, César arrive à Alexandrie en recommandant la clémence à ses soldats. Mais déjà Théodote s'avance et lui annonce la mort de Pompée. César en est tout affligé et se révolte contre les dieux, qui ne lui permettent pas de manifester sa bonté. La tragédie finit sur cette idée, mais Leopardi continue dans une note où Rollin est de nouveau mis à contribution.

ROLLIN.

Allora vide arrivarsi dinanzi a lui Teodoto, quel miserabile Retorico che aveva consigliata la morte di Pompeo, portando al vincitore la testa, e l'anello del suo nemico. Cesare a questo lugubre spettacolo versò delle lagrime, qualunque poi fosse il fine per cui le versasse. Poichè senza adottare qui le invettive di Lucano, nè l'asseveranza di Dione, il quale vuole che queste fossero lagrime finte,

LEOPARDI.

Allorchè il retorico Teodoto presentò a Giulio Cesare il capo e l'anello di Pompeo, egli fece comparire il suo sdegno contro i traditori, e compiansse la morte del suo nemico. Dicesi ancora che egli versasse delle lacrime. Dione asserisce che queste erano finte, e sebbene Cesare conservasse sempre le apparenze esteriori di mestizia per la morte di Pompeo, ed ordinasse che il corpo di questo infelice Gene-

ROLLIN.

non si può almeno negare la riflessione che uno dei nostri più gran Poeti Francesi ha posto in bocca a Cornelia.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre

Le sort d'un Ennemi quand il n'est plus à craindre.

O sospiri ! O rispetto ! gli è dolce il piangere.

La sorte d'un nemico quando non è più da temere.

Cesare salvò in tutto le esteriori apparenze. Egli dimostrò il suo sdegno contro l'orribile assassinamento commesso nella persona di Pompeo, ed avendo fatta abbruciare la sua testa co' profumi i più preziosi, e più squisiti, ne depose onorevolmente le ceneri in un tempio che consacrò alla Dea Nemese.

P. 307-8.

LEOPARDI.

rale fosse abbruciato co' più preziosi profumi, e che le sue ceneri fossero onorevolmente deposte in un tempio, quasi tutti però s'accordano nel creder finto il suo dolore.

O soupirs ! o respect ! o qu'il est doux de plaindre,

Le sort d'un Ennemi quand il n'est plus à craindre.

Fine dell'atto terzo ed ultimo ¹.

P. 49.

Bien que Rollin soit traduit en italien et bien qu'il s'agisse d'une page de l'histoire romaine, nous sommes, dès le commencement de l'activité littéraire de Giacomo, en présence d'une influence française.

Si nous y avons insisté, c'est parce qu'elle présente les caractères que nous allons retrouver dans les autres influences. Leopardi nomme l'auteur qu'il consulte, mais ne dit pas ce qu'il lui emprunte, s'il s'agit d'une idée fortuite ou d'un développement entier, d'une indication

1. Rollin ne dit pas où il a pris ces vers et Leopardi ne le sait pas. On les trouve dans CORNEILLE, *Pompée*, acte V, scène I.

brève ou d'un plan d'ensemble. Ensuite, les livres français qu'il connaissait dans l'original ou par une traduction lui servaient surtout comme mine de matériaux ; il en tirait l'essentiel, l'ensemble du sujet, et variait, transformait à sa guise les épisodes de détail. Ces deux caractères de l'imitation leopardienne nous apparaissent plus manifestement encore et plus complètement dans un autre ouvrage de jeunesse de Giacomo, les *Epigrammi*.

C'est un recueil de trente-neuf épigrammes, composées en 1812, auxquelles Giacomo a ajouté « l'épigramme » *In morte di Federico secondo, Re di Prussia*, écrite deux années auparavant. Ce petit recueil est précédé d'un *Discorso preliminare sopra l'epigramma*. Cette dissertation préliminaire, tout comme l'« argomento » qui précède la tragédie *Pompeo in Egitto*, est un vrai travail de mosaïque où des phrases de Saverio Bettinelli¹ se mêlent à des jugements tirés de l'*Encyclopédie*. Mais Leopardi a réussi, en y ajoutant des allusions à la littérature italienne et en se plaçant au point de vue national, à donner à cet écrit une allure originale et bien italienne. Plus encore, les citations et les idées principales, toutes de seconde main, sont si bien amalgamées que plus d'un s'y est trompé. Comme, parmi les autres ouvrages du même genre, cette préface a beaucoup contribué à établir la réputation de génie précoce faite à Giacomo Leopardi, il ne sera pas inutile de rapprocher ici les textes en question.

SOURCES.

LEOPARDI.

L'épigramme est :

Un poemetto, che terminasi
d'ordinario con un pensiero vivo,
vibrato e inaspettato. Possonsi

L'Epigramma vien definito
da M. Lacombe « un poemetto,
che terminasi d'ordinario con

1. *Opere edite e inedite in prosa e in versi dell' abate SAVERIO BETTINELLI*, 2^e ediz., Venezia, presso Adolfo Cesare, 24 vol. Les volumes XXI et XXII contiennent les *Lettere a Lesbia Cidonia sopra gli Epigrammi*.

SOURCES.

distinguere, segue egli, due generi d'Epigrammi. Il primo raggrasi intorno dizioni unite, o contrarie infra loro : la seconda spezie consiste nel giro de' pensieri. Di questi pensieri d'epigrammi altri son vivi e sorprendono, altri son puramente nati, e dilettono colla loro sola semplicità.

Richiede l'Epigramma brevità e diletto : nemico d'esser circoscritto riconosce tutto il suo sale dal solo genio.

Non è soggetto ad alcuna special regola, quanto alla misura dei versi e mescolanza di rime. Si osserva per lo più che non passi dodici versi.

(LACOMBE, *Dizionario di belle arti*, art. Epigramme).

Può applicarvisi quel verso di Dante, che stupirebbe d'esser citato a proposito d'epigrammi : *Ma disse parla, e sii breve ed arguto*. Se ne volete uno secondo l'arte poetica, eccovi quello del gran maestro Boileau ma un pò più spiegato.

*L'épigramme plus libre en son
[tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de
[deux rimes orné*¹.

(SAVERIO BETTINELLI, *Opere*, vol. 21. *Lettere a Lesbia Cidonia*, p. 12).

LEOPARDI.

un pensier vivo, vibrato e inaspettato. Possonsi distinguere, segue egli, due generi d'epigrammi. Il primo raggrasi intorno dizioni unite, o contrarie infra loro : la seconda specie consiste nel giro de' pensieri. Di questi pensieri d'epigrammi altri son vivi e sorprendono, altri son puramente nati, e dilettono colla loro sola semplicità. » L'arguzia ed il sale dell'epigramma formano la sua dote principale.

Ibidem, p. 51.

Lo stile vibrato e racchiuso in un breve giro di parole è quello che lo caratterizza. Secondo Boileau,

*L'épigramme plus libre en son
[tour plus borné
N'est souvent qu'un bon mot de
[deux rimes orné*.

Infatti i *bons-mots* de' Francesi sogliono formar l'anima degli epigrammi. Senza questi egli non è, d'ordinario, che un languido e freddo giro di parole privo di ogni venustà e d'ogni

1. Ces vers sont cités aussi dans l'*Encyclopédie*, art. *Epigramme*.

SOURCES.

Le novelle stesse fanno de' tomi, benchè il Boccaccio scrivesse *per cacciar la malinconia delle femmine*. (Eppur egli volea far ridere, ed intendea molto bene la gentilezza de' bei motti, onde vennero i *bons-mots* de' francesi, che è il sale dell' epigramma, *La natura de' motti*, dic' egli, è *cotale ch'essi, come la pecora morde, così devon mordere l'auditore, e non come il cane; perciocchè se come cane mordesse, il motto non sarebbe motto, ma villania*).

Ibidem, page 8.

... Non basta. Su quel tuono risero anche i comici, e tutti i berneschi, giacchè il Berni può dirsi il Boccaccio de' versi, come della commedia lo furono il Bibiena, il Machiavello e gli altri. Son pieni di sali satirici, irreligiosi, lascivi, ma non epigrammatici.

Pur l'Alamanni tentò il vero epigramma in volgare ed altri con lui, ma uscendo fuor della strada battuta smarrirono il buon sentiero, e furono insulsi o inetti quasi sempre, e sin nel tradurre o imitare i greci dell'Antologia tolser loro la grazia. Così cadde in Italia quel genere, e ne siam privi insino ad ora.

Ibidem, p. 9-10.

LEOPARDI.

lepore. La natura di questi motti « è cotale... » secondo il Boccaccio, « ch'essi come la pecora morde così devon morder l'uditore, e non come il cane; perciocchè se come cane mordesse, il motto non sarebbe motto, ma villania ».

Ibidem, p. 51-52.

L'Alamanni tentò d'introdurli in Italia componendo egli medesimo un sufficiente numero d'epigrammi, i quali però, per la loro insulsaggine e per gl'ineti pensieri di cui son ripieni, non furon capaci di risvegliare il genio degl'Italiani, ed il gusto de' *bons-mots* rimase sopito in Italia.

Ibidem, p. 53.

SOURCES.

LEOPARDI.

M'incontro in due classici autori francesi, che han parlato della lor lingua opportunamente pel mio argomento. L'uno è l'abbé Girard, famoso pe'suoi *sinonimi francesi* ed altre opere di grammatica. L'altro è Voltaire, che basta nominare per conoscerne l'autorità, in eloquenza e poesia in eleganza e giustezza. Tutti e due dell'accademia francese ch'è il tribunal della lingua. Eccovi dunque come parla il primo :

La langue française est peut-être celle qui a le plus de disposition à la perfection : son caractère consistant dans la clarté, la pureté, la finesse et la force. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choisie préférentiellement aux autres langues de l'Europe, pour être celle de la politique générale de cette partie du monde et par conséquent elle est le (sic) seule qui ait triomphé de la latine.

Può farsi maggior elogio?

Or udite l'altro, che non seppe sol la grammatica, ma scrisse cento opere in tanti generi, e fece un'epoca sì brillante col suo stile : *Dans cette langue embarrassée d'articles, dépourvue d'inversions, pauvre en termes poétiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, et manquant pourtant de rimes dans les sujets*

Non posson soffrirsi da un vero Italiano acceso di zelo per l'onore del linguaggio della sua patria quelle parole di Girard celebre pe'suoi sinonimi, cioè :

« La lingua francese è forse la più disposta alla perfezione ; consistendo il suo carattere nella chiarezza, la purità, la finezza e la forza. Propria ad ogni genere di scrittura ella è stata preferita a tutte le altre lingue d'Europa, come quella della politica generale di questa parte del mondo, e per conseguenza ella è la sola che abbia trionfato della latina. »

Lusingano il mio amor patrio quelle parole di Voltaire, il quale chiama la lingua francese « imbarazzata di articoli, sprovveduta d'inversioni, povera in termini poetici, sterile in giri arditi, schiava dell'eterna monotonia della rima, e contutto ciò mancante di rime pei soggetti elevati » ec. Ma, per non entrare in dispute di tal fatta, egli è fuor di dubbio che la

SOURCES.

nobles, etc. (nel che unisce la prosa colla poesia) per non citar molti passi suoi simili a questo.

Ibidem, p. 246-7.

(Idée chère à Bettinelli, qui l'exprime plusieurs fois dans ses œuvres, notamment dans la XII^e lettre à Lesbia Cidonia.)

LEOPARDI.

dolcezza, la fluidità, la precisione della lingua italiana la rendono attissima all'epigramma non meno e forse ancor più della francese. Mi si perdoni la digressione, che ad un vero patriota non può non esser lecita, e torno in sentiero.

Non può negarsi i Francesi abbiano quasi sempre avuta una sorprendente inclinazione ai *bons-mots*, la quale fece sì che i loro autori fossero considerati come i modelli dello stile epigrammatico.

Ibidem, p. 53-54.

Le rapprochement de ces textes indique clairement ce que cette préface doit à Saverio Bettinelli. Mais les quarante épigrammes qui suivent ne lui doivent pas moins. En voici quelques exemples :

BETTINELLI.

Armata[m] vidit Venerem Lace-
[daemone Pallas :
Nunc certemus, ait, iudice vel
[Paride.
Cui Venus : armata[m] cur me
[temeraria temnis,
Quæ quo te vici tempore iner-
[mis eram ?

Armata a Sparta Venere
Palla vide, a duello

LEOPARDI.

V

Armata[m] vidit Venerem Lace-
[dæmone Pallas :
Nunc certemus, ait, iudice vel
[Paride.
Cui Venus : armata[m] cur me
[temeraria temnis,
Quæ quo te vici tempore inermis
[eram?

Auson.

Venere in Sparta armata Palla-
[de vide, e sia,

BETTINELLI.

Or veniam, disse, e giudice
Sia pure il pastorello.
A cui Ciprigna, in armi
Perchè si temeraria
Ardisci disprezzarmi?
Tu non hai più memoria,
Che inerme ebbi vittoria?

*Venga appresso l'Alamanni
si colto e stimato, e stupite che
sia peggior dell'altro.*

Vide Vener armata Palla, e
[disse :
Combattiam ora, e giudichi
[Parisse ;
A cui Vener : tu stolta armata
[spregi
Chi già nuda ti vinse, e porta
[pregi ?
... ora leggete quello del Subley-
[ras.

Pallade vide armata Citerea,
E disse : vuoi combatter meco,
[o Dea ?
Rispose questa, e come osi sfi-
[darmi ?
Nuda io ti vinsi, or che farei
[con l'armi ?

... eccone un' altro :

Vide Minerva un dì di piastra
[e maglia
Venere armata gir pel mondo; a
[cui,

LEOPARDI.

Disse, copiuta alfine or la ven-
[detta mia.
Qui combattiam tra noi ; sia
[del comun valore
Giudice ancor, se il brami, il
[Dardano Pastore.
Venere ad essa : invano cerchi
[vendetta irata ;
Se già ti vinsi inerme, perchè mai
[sprezzi armata.

Et, en note, Leopardi ajoute :
Quasi tutte le traduzioni italiane, che abbiamo di questo epigramma sono indegne di sì bell'originale. L'Alamanni lo tradusse così :

Vide Vener armata Palla, e
[disse :
Combattiam ora, e giudichi Pa-
[risse ;
A cui Vener : tu stolta armata
[spregi
Chi già nuda ti vinse, e porta
[pregi?
Subleyras così :

Pallade vide armata Citerea,
E disse : vuoi combatter meco,
[o Dea ?
Rispose questa : e come osi
[sfidarmi?
Nuda io ti vinsi, or che farei con
[l'armi ?

Groto così :

Vide Minerva un dì di piastra
[e maglia
Venere armata gir pel mondo ;
[a cui,

BETTINELLI

Or, disse, entriamo a singolar
[battaglia
Con Paride anco giudice tra
[nui :
Cui Citerea rispose : adunque
[vui
Credete ch'io per vincervi non
[sia
Armata se vi vinsi ignuda pria?
Questo è del cieco d'Adria
Luigi grotto...

T. XXI, pp. 75-77.

LEOPARDI.

Or, disse, entriamo a singolar
[battaglia
Con Paride anco giudice tra
[nui :
Cui Citerea rispose : adunque
[vui
Credete ch'io per vincervi non
[sia
Armata se vi vinsi ignuda pria?
*Se quella che qui si presenta
non è scevra di ogni difetto, essa
non teme forse il confronto di
queste. (Scritti Lett. di g. L.
op. cit. I^{er} vol., p. 57.)*

X

EPITAFFIO AL SANNAZARO.

Da sacro cineri flores : hic ille
[Maroni
Sincerus Musa proximus ut
[tumulo.

Da fiori al cener santo
Del morto Sannazaro
Vicin di tomba a Maro
Come lo fù pel canto

Benchè più libero mi piace più quest' altro che, fatto con men fedel traduzione, ha più grazia poetica.

Spargi qui fiori e pianto
Sul morto Sannazaro
Vicin di tomba a Maro
Come vicin pel canto.

T. XXI, p. 117.

Da sacro cineri flores : hic ille
[Maroni
Sincerus Musa proximus ut
[tumulo.

Spargi qui fiori ove a Maron
[vicino
Ha di giacere il vanto
Chi sí vicin di già fu a lui nel
[canto.

Ibidem, p. 58.

BETTINELLI.

LEOPARDI.

Ad un predicatore.

Ben a ragion ti vanti
Che i nostri affetti muovi
Nè v'ha tra gli ascoltanti
Chi più di me lo prova
Ah, che il mio cor lo sa
Quanto mi fai pietà.

P. 225.

Di terror di pietà fu Grecia
[piena
Ne'gran teatri dell'antica età:
Aristodemo in scena
Mi fece sol pietà.

T. XXII, p. 40.

Ad un autore.

Certo l'opera vostra è un libro
[raro
E chi ve lo combatte ?
Eppur trecento copie ne fur
[fatte
Ma che ? Son tutte ancor presso
[al libraro
T. XXI, p. 180.

T. XXI, p. 180.

XII

Di Dameta la tragedia
Ben commuove i nostri affetti
E provato abbiam noi già
Qual pietade essa ci fa.

Ibibem, p. 58.

XIX

Certo ben raro egli è di Tirsi il
[libre,
E tal, che un sol l'ha in mano,
E forse altrove invano
Ricerca lo vorresti :
Un sol l'ha in mano, ed il li-
braro è questi ¹.
Ibidem, p. 60.

Ibidem, p. 60.

XXVI

SOPRA UN ULIVO INTORNO A CUI
INTRECCIOSSI UNA VITE.

Quid me implicatis palmites Quid me implicatis palmites

1. On a trouvé parmi les manuscrits leopardiens, possédés par Ranieri, une variante de cette épigramme. Elle porte la date 1812.

*Oh come in un istante
Divien raro ogni libro interessante!
La nuova opra di Mopso
In ogni parte ho ricercata invano,
Sol del librajo holla veduta in mano.*

Scritti vari inediti, *op. cit.*, p. 7.

BETTINELLI.

Plantam Minervæ, non Bromii?
 Procul racemos tollite,
 Ne virgo dicar ebria.
 Stringer me osate, o pampani,
 Me pianta di Minerva?
 Odio pur sol vicino
 L'impuro Dio del Vino
 Ite gente proterva
 Lungi co' vostri vincoli,
 Vergin pianta pudica
 Ch'ebbria alcun non mi dica

T. XXI. pp. 126-127.

LEOPARDI.

Plantam Minervæ, non Bromii?
 Procul racemos tollite,
 Ne virgo dicar ebria.
 Ahi qual me pianta di Minerva
 [stringe
 Di Bacco odioso ingombro!
 Lungi da me di vite ogni race
 [mo ;
 Ebra esser detta, oh ciel !, pa-
 [vento e temo.
Ibidem, p. 62.

XXIX

PER MALATTIA DI UN MEDICO

Morte m'ha ucciso, eppur se
 [prima o poi
 Più fido alcun servì giammai
 [l'ingrata
 Infermi ch'io curai ditelo voi.

T. XXII, p. 65

Benchè infermo Damon `cura
 [non prende
 D'opporsi a morte, che il suo
 [nome istesso
 Troppo da' colpi suoi sicuro il
 [rende.
Ibidem, p. 62.

XXXII

PER LA SPECOLA DI PADOVA

Quæ quondam infernas turris
 [ducebat ad umbras
 Nunc venetum auspiciis pandit
 [ad astra viam.

Questa torre che un giorno
 All'infernal soggiorno
 Sentier di morte aprìa,
 Oggi sotto ai felici
 Dell'inclit' Adria auspici
 Al ciel n'apre la via.

T. XXI, p. 119.

Quæ quondam infernas turris
 [ducebat ad umbras
 Nunc Venetum auspiciis pandit
 [ad astra viam.

Quella che un dì la strada all'
 [ombre aprìa,
 Sotto gli adriaci auspicii
 Or facile alle stelle apre la via.
Ibidem, p. 63.

BETTINELLI.

LEOPARDI.

XXXIV

SOPRA LE ANTICHITA
DELLE STIRPI

D'Adam nous sommes tous
[enfants]

La preuve en est connue,
Et tous nos premiers parens
Ont traîné la charrue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dinée.

Tutti un sol padre abbiamo
E co'suoi figli antichi
Guidò l'aratro Adamo
Per que' bei campi aprichi.
Poi stanco alcun di loro
Chi abbandonò a mattina
Il rustico lavoro
Chi all'ora vespertina.
T. XXI, pp. 128-129.

D'Adam nous sommes tous en-
[fans]

La preuve en est connue,
Et tous nos premiers parens
Ont traîné la charrue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dinée.

Figli d'Adam tutti noi siamo, il
[vomere
Guidò ciascuno, e il suolo aprì
perfino,
Che stanco volle alcun la rustic'
[opera
Abbandonar'chi a sera e chi al
[mattino.
Ibidem, p. 64.

PER UN PREDICATORE

XXXV

Biasma l'ornato stile
Di Torniel gentile
Un orator severo
E grida in tuono austero
Di zelo ovver d'orgoglio

D'un Orator lo stile abborre
[Orcone,
E, frutti, dice, ei prezza sol,
[non fiori ;
Sappi, io rispondo, amico,

1. *Il fico può dirsi l'unico frutto che nasca senza previa produzione di fiori. Quest' epigramma è ad imitazione di quello che ritrovasi nella Lettera XVII sopra gli epigrammi di Saverio Bettinelli cioè :*

*Biasma l'ornato stile
Di Torniel gentile
Un Orator severo,
E grida in tuono austero*

*Di zelo ovver d'orgoglio,
Non fior ma frutti io voglio
Ed io : ma i saggi tutti
Dicon che senza fior non nascon
[frutti.*

Leopardi cite Bettinelli un peu trop tard !

BETTINELLI.

Non fior ma frutti io voglio.
 Ed io : ma i saggi tutti
 Dicon che senza fior non nascon
 [frutti.

T. XXI, pp. 226-227.

Passager.

Que fais-tu dans ce bois, plain-
 [tive tourterelle?

Tourterelle.

Je gémis, j'ai perdu ma com-
 [pagne fidèle.

Passager.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
 Te fasse mourir comme elle?

Tourterelle.

Si ce n'est lui, ce sera ma dou-
 [leur.

Tortor dolente a che mettendo
 [lai

Per questi boschi vai ?
 Perdetti, ahimé, l'amica mia
 [fedele.

E non temi tu pur l'armi omi-
 [cide

Del cacciator crudele ?
 Ah senza lui già il mio dolor
 [m'uccide.

T. XXI. pp. 139-140.

LEOPARDI.

Che senza fiori aver può solo
 [un fico ¹.
Ibidem, pp. 64-65.

XXXVII

DIALOGO TRA IL PASSEGGERO
 E LA TORTORA

Passager.

Que fais-tu dans ce bois, plain-
 [tive tourterelle?

Tourterelle.

Je gémis, j'ai perdu ma com-
 [pagne fidèle.

Passager.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
 Te fasse mourir comme elle?

Tourterelle.

Si ce n'est lui, ce sera ma dou-
 [leur.

Passeggero.

A che per questi boschi
 Spargendo a'venti vai le tue
 [querele ?

Tortora.

Ah ch'io perdei l'amica mia
 [fedele.

Passeggero.

Non temi, o tortorella, il caccia-
 [tore?

Tortora.

Ah s'ei non è, m'uccide il mio
 [dolore.

Ibidem, pp. 65-66.

BETTINELLI.

LEOPARDI.

XXXIX

SOPRA UN FONTE.

Hujus Nympha loci, sacri cus-
 [todia fontis,
 Dormio dum blandæ sentio mur-
 [mur aquæ.
 Parce meum quisquis tangis
 [cava marmora somnum
 Rumpere ; sive bibas sive lave-
 [re, tace.

Hujus Nympha loci, sacri cus-
 [todia fontis,
 Dormio dum blandæ sentio
 [murmur aquæ
 Parce meum quisquis tangis
 [cava marmora somnum
 Rumpere ; sive bibas sive lavere
 [tace.

Ninfa del luogo io sono
 In guardia al sacro fonte,
 Dormo dell'acqua al suono,
 Che rocca vien dal monte :
 Se passi, qual tu sei,
 Dai cavi marmi o giaci,
 Non turba i sonni miei,
 O che tu beva, o che ti lavi, taci.

T. XXI, p. 78.

Ninfa del sacro margine
 Custode al fonte io sono,
 Qui dormo delle limpide
 Onde cadenti al suono.
 A chi si accosta il placido
 Mio sonno non dispiaccia ;
 Della fresc'acqua gelida
 Beva, si bagni, e taccia

Ibidem, p. 66.

Les rapprochements de textes que nous venons de faire nous permettent de juger de l'étendue des premières influences françaises sur l'esprit de Giacomo Leopardi.

Que le jeune écrivain n'ait pas eu sous les yeux le texte original de Rollin, cela importe peu. Il n'en reste pas moins que, pour étudier l'histoire romaine, pour puiser dans l'antiquité les éléments d'une œuvre dramatique, Leopardi a eu recours à l'ouvrage d'un Français. Certes, l'*Histoire Romaine* de Rollin est composée selon des méthodes archaïques, et, au premier abord, il est permis de s'étonner qu'au pays de Vico et de Muratori, Leopardi n'ait pu, au début du XIX^e siècle, trouver dans ce domaine un ouvrage plus moderne et dont l'auteur fût Italien. Toutefois, il convient de se rappeler que l'influence de

ces réformateurs des sciences historiques ne s'exerça que plus tard et que, en Italie plus qu'ailleurs, la rhétorique prévalut longtemps encore en histoire, suivant l'exemple du *Siècle de Louis XIV* ou du *Charles XII* de Voltaire. Rien d'étonnant donc à ce que Leopardi ait eu, dans l'étude de l'antiquité romaine, l'œuvre d'un Français comme instrument de travail.

Tributaire de la France pour l'histoire des faits, il ne doit pas moins à notre pays pour ce qui regarde la théorie et l'histoire littéraires.

Saverio Bettinelli est un écrivain connu surtout par son amour pour les lettres françaises. Ce Jésuite avait fait un séjour prolongé à Paris et il était même allé visiter Voltaire à Ferney. Il avait pour l'auteur du *Siècle de Louis XIV* une admiration sans bornes et son enthousiasme n'était pas moindre pour les autres écrivains français du temps. Si l'on parcourt les 24 volumes qui contiennent ses œuvres, on remarque que Bettinelli est à tel point fasciné par la littérature française qu'il ne peut plus parler des lettres italiennes sans les comparer constamment aux productions correspondantes françaises. Ainsi, le livre que nous avons largement cité, les *Lettere à Lesbia Cidonia*, pourrait être considéré comme une étude sur l'épigramme française, que l'auteur veut vulgariser en Italie. Par suite, bien qu'il s'agisse d'un écrivain italien, on peut considérer cet ouvrage comme un écrit représentatif de l'influence française en Italie et, par conséquent, apte à propager autour de lui des idées et des goûts français.

Et qu'on ne s'étonne pas de voir Bettinelli rapproché de Rollin : au point de vue qui nous occupe, leurs œuvres ont plusieurs caractères communs : tout d'abord, la date à laquelle leur influence s'est exercée sur Giacomo est à peu près la même ; de plus, la nature, les caractères distinctifs de ces premières influences de jeunesse sont identiques. Avec Rollin, nous avons vu Giacomo faire son éducation

historique sur un livre traduit du français. Ce n'était pas, nous l'avons dit, pur hasard, mais presque nécessité. Nous verrons dans la suite que, pour compléter ses connaissances aussi bien scientifiques et philosophiques qu'historiques et littéraires, Giacomo devra recourir souvent à des ouvrages français, traduits ou non. Avec Saverio Bettinelli, nous avons vu le goût de Leopardi se former à l'école d'un écrivain aussi *franciosato* que possible. Le rapprochement des textes nous montre en Leopardi un jeune homme qui prend des connaissances où il les trouve, sans trop s'inquiéter de leur provenance et sans l'indiquer toujours. Du moins, s'il renvoie le lecteur à une source, il se garde bien de faire savoir dans quelle mesure il a utilisé celle-ci. Que lui a fourni Rollin pour *Pompeo in Egitto* ? La courte référence ajoutée en note à l'« argument » n'en dit rien. Seul, l'examen de cet « argument » et l'analyse de la tragédie ont pu nous le révéler. De même, dans la dissertation sur l'épigramme, on trouve bien un renvoi à Bettinelli, mais cette note serait plutôt destinée à nous donner le change. Comment deviner, à cet indice menu, que nous avons, dans la composition dont il s'agit, une utilisation aussi large et suivie d'un écrit analogue du fameux Jésuite ?

Quelques détails encore nous montreront que le *Discorso preliminare* est un travail de marquetterie. Une citation de Lacombe, quelques réminiscences de l'*Encyclopédie*, une mise à contribution continue de Bettinelli, des exemples empruntés, mais de seconde main, à Boileau, Boccace, Girard, Voltaire, voilà de quoi se compose cet aperçu critique sur l'épigramme. Il s'achève par un exposé historique qui nous renseigne sur la connaissance qu'avait Leopardi de la littérature française en 1812.

Les Français, explique-t-il, à cause de leur tendance aux « bons mots », passent pour les modèles du genre épigrammatique. Giacomo cite l'exemple de « Boileau-Despraux », rappelle le passage de l'*Art Poétique* où celui-ci

célèbre Marot, et définit le genre marotique. « Le célèbre
« François Malherbe, le fameux Maynard, Pellegrin,
« Racan, Ponsard, le premier qui ait osé écrire un poème
« épique en langue française, et celui qui fut appelé le
« poète français par excellence : Jean-Baptiste Rousseau,
« Saint-Evremond, Saint-Pavin, de la Fresnaye, Sarasin,
« Boudier, Boursault, Brebeuf et beaucoup d'autres se
« signalèrent en France, à différentes époques, dans l'épi-
« gramme. Molière, Racine, La Mothe, Fontenelle, Dorat,
« Piron, Voltaire ambitionnèrent eux aussi le titre d'au-
« teurs d'épigrammes ». Et Giacomo termine en mention-
nant le recueil de poèmes français, latins et italiens de ce
genre contenu dans les lettres de Bettinelli à *Lesbia Cidonia*.

Est-ce d'une connaissance directe de la littérature française que témoigne la page ici résumée ? La question se poserait avant tout de savoir si, à l'âge de quatorze ans, au bout de deux ou trois ans d'études françaises, le poète était capable de retracer l'histoire de l'épigramme en France. En admettant même qu'il pût le faire, nous devrions reconnaître qu'il s'est assez mal acquitté de sa tâche. Les auteurs cités sans ordre, Sarazin qui devient Sarasin et, — chose plus grave, — Ronsard transformé, avant l'existence de l'auteur de *Lucrèce*, en Ponsard ; La Mothe rapproché de Racine, et Piron de Voltaire ; l'importance de Molière, de Racine, de Fontenelle, comme auteurs d'épigrammes, notablement exagérée, — tout cela montre que, ici encore, nous sommes en présence d'un travail de seconde main. Mais, dans ce cas, à quelle source, confuse et trouble elle-même, Leopardi a-t-il puisé ses renseignements ? Quelques indices permettent encore de désigner Bettinelli comme son inspirateur. Ce critique, en effet, cite, dans ses lettres sur le genre de l'épigramme et dans plusieurs autres de ses ouvrages, tous les noms qu'on a lus plus haut ; lui aussi, il tient J.-B. Rousseau pour le poète français par excellence ; lui aussi rappelle l'épigramme marotique.

Nous aurions donc ici, non plus l'adaptation d'un passage déterminé, mais l'utilisation synthétique de multiples allusions dispersées.

Quant aux *Epigrammes*, elles sont pour la plupart prises dans Bettinelli. Mais, cette fois-ci, Leopardi ne donne plus de références, il évite même manifestement d'en donner. A propos de la cinquième épigramme (Ausone), Giacomo cite en note les traductions d'Alamanni, Subleyras et Groto, qu'il prend dans Bettinelli, mais ne mentionne pas la traduction de ce dernier. Cependant, on devine tout le plaisir qu'il prend, toute la satisfaction qu'il éprouve à corriger et à surpasser dans ses traductions les pauvres vers inexpressifs de Bettinelli et même ceux d'autres auteurs plus appréciés, comme Alamanni. A noter, surtout, l'effort que fait le jeune versificateur pour rompre la langue italienne au moule latin. Déjà, il se pique de ne pas employer dans sa version plus de mots que n'en comprend le texte latin. Ce que Bettinelli traduit en huit vers, Giacomo le condense en quatre. Le même parti-pris de concision se remarque dans les traductions de poèmes français (par exemple : *Sopra l'antichità delle stirpi*).

Par là se marque, dans le tout jeune écrivain qu'était Leopardi composant son discours sur les épigrammes, le souci de l'originalité. A voir les imitations ou, plutôt, les utilisations très directes qu'il fait des ouvrages didactiques antérieurs, il ne faudrait pas croire qu'il leur doive tout, que sa personnalité d'écrivain ne s'affirme nulle part. Au contraire ; nous trouvons déjà dans les œuvres jusqu'ici analysées les signes avant-coureurs de ce qui constituera le tempérament moral, — convictions, sentiments, goûts, — et le génie artistique de Giacomo.

Ce n'était pas tout d'emprunter à Rollin les éléments, même dramatisés, d'une tragédie : il fallait encore les mettre en œuvre. Les plus grands dramaturges, Cor-

neille¹ et Shakespeare, Racine et Alfred de Musset, ont emprunté aux historiens de l'antiquité, aux légendes médiévales, aux nouvelles de la Renaissance, la matière de leurs œuvres. Si l'on s'en tenait à la simple donnée, au fond de l'action, il faudrait reconnaître en eux des adaptateurs sans grande originalité ; ils valent, au contraire, par ce qu'ils ont apporté de nouveau, par ce qu'ils ont mis d'eux dans leurs œuvres. Créateurs de vie, ils ont animé des personnages que l'éloignement nous montrait compassés ou glacés, ils ont nuancé et étoffé les pauvres sujets de leurs modèles, ils ont vivifié, par les ressources de la psychologie, des situations et des caractères que les récits primitifs présentaient sans intention dramatique, pour divertir ou égayer les heures tristes. Giacomo était trop jeune pour pouvoir, à la façon de ces maîtres, tirer une œuvre vivante des récits de César et de Rollin ; mais il faut, malgré tout, reconnaître dans son œuvre, tant pour le développement de l'action que pour l'analyse des caractères, mieux qu'une simple composition d'élève. A l'école d'un maître français de rhétorique, sous sa direction toute morale et, si l'on peut dire, livresque, Giacomo s'annonçait déjà le grand poète italien qu'il allait être.

Il n'y a, en effet, aucun paradoxe à soutenir qu'étudier l'influence française sur les jeunes années de Leopardi, c'est pénétrer plus profondément la formation de son génie poétique. On est amené par là à découvrir des aspects nouveaux, à établir des rapprochements inattendus, qui tous concourent à éclairer d'une plus vive lumière la pensée du poète et sa valeur artistique. C'est ainsi qu'après avoir confronté page par page, et presque ligne par ligne, la dissertation par laquelle s'ouvrent les *Epigrammi* et certains passages des *Lettere à Lesbia Ci-*

1. A ce propos, il est certain que Leopardi n'a pas connu, au moins en 1812, le *Pompée* de Corneille.

donia, il nous faut revenir sur le contenu des recueils respectifs et dégager de cette comparaison les réflexions qu'elle comporte.

Car c'est un choix significatif qu'a opéré le jeune Recanatais dans la longue série des épigrammes qu'avait recueillies son modèle. Il a éliminé toutes les pièces triviales, celles qui portent sur l'infidélité des femmes, sur les maris malheureux, toutes celles où quelque sentiment humain est tourné en ridicule. De tels sujets lui répugnent ou ne l'intéressent pas. Par contre, il garde dans son choix les épigrammes où il s'agit de mythologie grecque, où l'on raille, non plus quelque noble sentiment, mais quelque travers de l'âme humaine ; il conserve plus volontiers encore celles qui se rapportent à la littérature et aux poètes.

Le dialogue entre le *passaggero e la tortora* surtout est significatif. La fidélité et la constance résignée de la tourterelle ont ému Giacomo. L'homme de sentiment, le poète de l'amour, l'amant de Thérèse, de Nérine, d'Aspasie, perceait déjà sous Leopardi enfant. La nature de son inspiration, la tournure de son génie s'annoncent dès les œuvres de pure imitation.

L'artiste apparaît également dans le souci de la composition qui distingue des lettres de Bettinelli la dissertation leopardienne. Là, nul souci de l'ordre, aucun plan organique : les chapitres se suivent sans logique et sans discernement, au gré de la fantaisie. Ici, au contraire, une composition serrée, une progression méthodique : définition de l'épigramme, discussion sur les caractères essentiels du genre, examen des diverses manières dont il a été pratiqué en Grèce, à Rome, en France ; exhortation, enfin, pour les Italiens à imiter ces exemples. Tout cela s'enchaîne harmonieusement et rigoureusement. Seule la digression, — au surplus très significative déjà de ce que seront plus tard les idées de Giacomo, — où sont étudiés les mérites et la valeur

respective des langues française et italienne, déborde le plan préconçu. L'auteur lui-même s'en rend compte, et il fait appel à l'indulgence ou, plutôt, au patriotisme du lecteur : « A un vrai patriote, dit-il, elle doit bien être permise ». Nous touchons ici à un point très important de l'influence française sur Leopardi.

Nous avons vu déjà dans quelles conditions de milieu cette influence allait s'exercer sur Giacomo ; nous avons vu comment tout, à Recanati et surtout dans la maison des Leopardi, était fait pour inspirer à l'enfant précoce des sentiments de gallophobie. Or, dès le début de sa carrière littéraire, nous trouvons dans cette digression, les traces de cette mentalité nettement anti-française.

Giacomo « ne peut nier » que les Français soient, dans le genre de l'épigramme, supérieurs aux Italiens. Il ne peut le nier, et cependant il n'insiste point sur cette supériorité. On dirait qu'il en est gêné, qu'il veut diminuer le mérite des Français. N'explique-t-il pas que c'est leur surprenante faiblesse pour les « bons mots » qui les fait considérer comme les maîtres du genre ? Non, décidément, il ne peut pas supporter que les Français aient le prix d'épigramme, il se hâte d'ajouter : « Il est hors de doute que la douceur, la fluidité, la précision de la langue italienne la rendent fort apte à l'épigramme, non moins apte et peut-être plus que la langue française. »

Si les Italiens ne comptent pas dans leur littérature d'œuvres de ce genre, cela ne tient point à une infériorité de leur langue, qui est, au contraire, très propice à de semblables compositions par sa fermeté et son énergie, mais parce que le goût des « bons mots » n'a jamais été bien répandu en Italie.

Leopardi se sent blessé par les paroles de Girard, qui affirme la supériorité de la langue française sur toutes les langues de l'Europe. Aussi est-il très heureux de pouvoir la rabaisser en répétant les paroles d'un Français,

justement, et d'un Français dont l'autorité et la bonne foi ne peuvent être mises en doute : Voltaire. Il ne sait pas, et Bettinelli semble ignorer aussi, que Voltaire parlait en poète qui a eu trop souvent à lutter contre les difficultés de la langue en tant que moyen d'expression de la poésie.

C'est ainsi que le patriotisme de Leopardi intervient et pèse déjà dans la formation de ses opinions littéraires. Il se dit « un véritable Italien enflammé de zèle pour l'honneur du langage de son pays ». Il convient d'observer que ce zèle patriotique n'est, au fond, que de la gallophobie déguisée. Le nationalisme chatouilleux de Leopardi n'éprouve pas la même défiance, la même susceptibilité hautaine à l'égard de la langue latine, — et cela s'explique jusqu'à un certain point, puisque celle-ci est la « langue mère », — ni même à l'égard de la langue grecque. Il n'a jamais mis l'italien au-dessus de ces deux langues, pas plus qu'il n'a pensé à le comparer à l'anglais, ni même à l'espagnol. Leopardi ne retrouve son chauvinisme ombrageux que lorsqu'il s'agit de la langue française et des Français. Gallophobie et patriotisme seraient-ils chez Leopardi, comme ils l'avaient été chez Alfieri et comme ils l'étaient encore chez beaucoup d'Italiens de son temps, les deux termes d'une équation sentimentale ? En tout cas, nous avons vu déjà, par cet exemple, combien les raisons du cœur influent sur la raison du jeune poète, et comment les affections émotives conditionnent et orientent ses spéculations intellectuelles. Nous le verrons mieux encore par la suite. Constatons seulement, pour l'instant, que la recherche des influences françaises dans l'œuvre de Leopardi nous permet de mieux pénétrer la psychologie du poète et que cette étude de littérature comparée, si elle satisfait une curiosité bien légitime, s'offre aussi comme un moyen d'éclairer certains côtés obscurs de la personnalité de Leopardi.

CHAPITRE V

ÉRUDITION

ÉTUDES SCIENTIFIQUES. — « STORIA DELL'ASTRONOMIA ». — L'ENCYCLOPÉDIE. — GOGUET. — PLUCHE. — « SAGGIO SOPRAGLI ERRORI POPOLARI ». — LEOPARDI ET LES MÉTHODES FRANÇAISES. — PREMIÈRES ATTEINTES DU DOUTE.

Si les circonstances extérieures de la vie de Leopardi n'ont rien de compliqué ni de romanesque, les événements intérieurs qui forment l'existence spirituelle du poète sortent complètement du commun.

La plupart des fils de familles aisées passent au début de la vie par une période d'insouciance et de divertissements qui se prolonge parfois fort avant dans l'adolescence. Ils traversent la vie sans savoir exactement vers quel but leurs efforts convergeront un jour. Ils peuvent remplir leurs devoirs ; mais ils ne sont pas encore pris totalement par une préoccupation unique : ils pensent plutôt à leurs droits à la vie qu'à leurs obligations morales et matérielles. C'est enfin l'âge où l'âme jeune, plus avide de jouissances, n'est pas encore ployée sous le fardeau des absorbants problèmes de l'existence : cet âge heureux que célèbrent les poètes et que tous regrettent quand il est enfui, Leopardi ne l'a pour ainsi dire pas connu.

Il commença ses études de très bonne heure et les poursuivit avec un tel acharnement que, dès l'âge de douze ans, sa pensée n'était plus celle d'un enfant. Giacomo brûla les étapes de sa vie sous la poussée d'une passion qu'on voit rarement aussi ardente à cet âge : *le désir de la gloire*.

Il l'avait reçu avec le sang, comme une vivante et forte hérédité. Le comte Monaldo était très ambitieux. Il n'avait jamais pu se résigner « à jouer le deuxième rôle » en quoi que ce fût. Comme son fils plus tard, il se sentait une « irrésistible vocation pour l'érudition ». L'éducation ne fit que renforcer cette disposition native. De sa première instruction, qui fut toute latine, Giacomo retira, avec ce goût pour l'étude, qui est inné chez les plus purs représentants de la tradition latine, le désir de la considération, la soif des hommages. L'étude est pour les Anciens la voie qui mène au bonheur, et, dans leurs écrits, le bonheur et la gloire se confondent souvent. De Lucrèce à Sénèque et à Pline, avec toutes les nuances de sentiment et de pensée qui marquent la personnalité de chaque auteur, les Latins ont présenté l'amour des lettres et de la philosophie comme le plus noble et le plus substantiel aliment à l'activité : pour les jeunes gens, c'est le moyen le plus sûr et le plus digne de parvenir à la gloire ; pour les hommes mûrs, c'est le meilleur remède contre les amertumes individuelles et les vicissitudes de la vie sociale ; pour les vieillards, enfin, c'est l'unique souci convenable d'un âge où rêves et plaisirs ne sont plus de saison. A l'école des classiques latins, à l'école surtout de Cicéron qui consacra ses dernières années à vulgariser la philosophie et la littérature grecque, le jeune homme s'élève aux plus hautes aspirations de l'esprit et s'adonne aux plus rudes travaux, aux recherches les plus ardues. En outre, la pédagogie de l'époque classique, encore en vigueur dans la jeunesse de Leopardi, consistait surtout à mettre sous les yeux des enfants la vie des hommes illustres de l'antiquité et à les inciter à l'étude en faisant briller devant leurs regards émerveillés le prestige des gloires anciennes. Une semblable méthode d'éducation, profitable aux caractères indolents, peut être dangereuse, lorsqu'elle s'applique à des esprits ambitieux par nature. Or, Leopardi tenait

de son père, avec le sang, la soif de la gloire. La culture qu'il a reçue n'a fait, par conséquent, que développer une tendance qui était innée chez lui et que devaient accentuer, par ailleurs, les circonstances où s'écoula sa jeunesse, une jeunesse sans joie entre un père écrivassier et une mère dont les vertus domestiques confinaient à l'indifférence et à l'avarice. Le jeune poète, cédant aux impulsions de son tempérament et obligé par les conditions mêmes de son existence de chercher en lui-même une raison de vivre, conçut de très bonne heure un immense désir de gloire¹. Il voulut être grand et pour cela il choisit le moyen que sa première instruction lui suggérait et que les circonstances lui facilitaient : l'étude. Il voulut devenir ce que Carlyle appellera plus tard « *The Hero as Man of Letters* ». Après les débuts que nous venons de retracer, il ne s'orienta pas vers les études d'agrément, qui eussent été de son âge. Il alla, au contraire, aux travaux sérieux, aux tâches ingrates, comme à ce qui pouvait le plus vite forcer l'admiration de ses contemporains. Il fut philosophe et astronome, historien et critique, érudit pour tout dire, parce qu'il se rendait compte que ces préoccupations, qui sont à l'ordinaire celles de la maturité, lui vaudraient la réputation d'un enfant prodige.

Nous avons vu à quelle occasion Giacomo a pu pré-

1. Nombreux sont, dans les confidences de Leopardi, les passages où il nous parle de sa grande ambition. En voici quelques-uns :

Dettoni da mio padre ch' io dovea esser un dottore... Compassione per tutti quelli ch' io vedeva non avrebbono avuto fama (Appunti e Ricordi, dans les *Scritti Vari* inediti dalle Carte Napoletane, op. cit., p. 273).

Io avevo già grandissimo, forse smoderato e insolente desiderio di gloria (Lettre à Giordani du 21 mars 1817).

Certo che non volea vivere tra la turba : la mediocrità mi ha fatto sempre una paura mortale ; ma io voleva alzarmi e farmi grande ed eterno coll' ingegno e collo studio : impresa ardua e forse vanissima per me, ma agli uomini bisogna non disanimarsi nè disperare di loro stessi (Lettre à Giordani du 26 septembre 1817).

senter les premiers fruits de son labeur et se révéler comme poète et, mieux, comme homme de science. Au temps des petits tournois littéraires qui égayaient de loin en loin les fastidieuses journées de l'hôtel de Recanati, la précocité de Giacomo ne devait pas être une des moindres curiosités, un des moindres attraits. Le poète respira tout jeune l'encens des louanges et de la flatterie. Il y prit goût, se persuada qu'il était dans la bonne voie et redoubla d'ardeur dans ses studieuses recherches. Il commença à produire, à utiliser et à mettre en valeur les connaissances acquises¹. Il ne tarda pas à acquérir les habitudes de penser de l'écrivain ou, plutôt, de l'éru- dit. Cet état d'esprit, qui durera jusqu'au jour où Leo- pardi ressentira les premières atteintes de l'amour, nous a valu une longue série d'ouvrages de jeunesse sur des sujets philologiques et scientifiques.

Après *Pompeo in Egitto* et les *Epigrammi*, Giacomo renonça à la littérature d'imagination pour se consacrer à des travaux plus scientifiques, modestes d'abord et peu originaux, plus importants ensuite et plus person- nels.



Giacomo commença son éducation scientifique un peu plus tard que son éducation littéraire, sous la conduite de Don Giuseppe Torres et surtout de l'abbé Sebastiano Sanchini. Les premières compositions que Leopardi cite dans l'index de ses « productions » sont : une *Ontologiæ Universæ complexio : estratta dall'ontologia di P. Jacquier*, 1810 ; et une *Pneumaticæ Complexio : estratta dalla pneu- matica del medesimo autore*, 1810. Et le diligent jeune

1. *Io non saprei niente se non avessi allora avuto il fine immediato di far dei libretti, ec : necessità di questo fine immediato nei fanciulli, che non guardano troppo lungi mirandoci anche gli uomini assai poco.* Appunti e Ricordi, dans les *Scritti Vari* inediti dalle Carte Napoletane, op. cit., pp. 282-83.

homme ajoute : « Ces extraits ont été composés par moi pendant que j'étudiais lesdites sciences ¹ ».

A Recanati, dans la maison paternelle du poète, on garde deux manuscrits qui contiennent chacun cinq dissertations sur la physique ² et qui ont été écrits en 1811.

L'année suivante, Giacomo écrivit un *Compendio di Storia naturale*, composé, pour sa plus grande partie, dit l'auteur, durant l'année 1812 ³; et une *Istoria dell'Astronomia* ⁴, reprise et augmentée en 1813 sous le titre de *Storia della Astronomia dalla sua origine fino all'anno 1811* ⁵. En 1814, Leopardi revient sur ce sujet et écrit une *Dissertazione sopra l'origine e i primi progressi dell'Astronomia* ⁶. C'est simplement une seconde rédaction du premier chapitre de l'œuvre complète.

1. *Questi estratti sono stati da me composti nello studiare le dette scienze.*

Voir dans les *Scritti vari inediti dalle Carte Napoletane*, op. cit., p. 409. Le texte de ces premiers extraits des livres français a été perdu.

2. Le premier manuscrit, composé de 37 feuilles, porte le titre général : *Dissertazioni filosofiche di Giacomo Leopardi*, parte seconda, 1811. L'index, fait par l'auteur lui-même, est le suivant :

Fisica : Dissertazione 1^a sopra il moto, 2^a sopra l'attrazione, 3^a sopra la gravità, 4^a sopra l'urto dei corpi, 5^a sopra l'estensione.

Le second, composé de 40 feuilles, porte le même titre (parte III) et la même date et contient :

Fisica : Dissertazione 1^a sopra l'idrodinamica, 2^a sopra i fluidi elastici, 3^a sopra la luce, 4^a sopra l'astronomia, 5^a sopra l'elettricismo.

3. Voir l'*Indice delle Produzioni di me, Giacomo Leopardi dall'anno 1809 in poi*, dans les *Scritti vari inediti dalle Carte Napoletane*, op. cit., p. 411. Cet opuscule dont on garde l'original à Recanati fut composé en 1813.

4. Le manuscrit de cet ouvrage (?) se trouve aussi à Recanati. Il compte 178 pages (20×13 cm.). G. Piergili en a donné les titres des chapitres dans les *Nuovi Documenti*, etc., op. cit., pp. 175-176.

5. Cette œuvre se compose de trois volumes et un fascicule. qui se trouvent à Recanati, et qui ont été publiés par Giuseppe Cugnoni dans les *Opere inedite di G. Leopardi*, etc. Halle, 1878-80, 2 vol.

6. L'original se trouve à Naples et a été publié avec les autres manuscrits de Leopardi, jadis en possession de Ranieri, dans les *Scritti vari inediti dalle Carte Napoletane*, op. cit., pp. 149-155.

Entre temps, poussé par son insatiable curiosité intellectuelle et sollicité par la présence de nombreux textes grecs et latins, qui constituaient une bonne partie de la bibliothèque paternelle, il étudiait les questions les plus obscures de la philologie, que son esprit pénétrant éclairait de lumineuses observations. A partir de 1815 même, il consacra exclusivement à cet objet ses recherches d'érudit. Le *Saggio sopra gli errori popolari* est le dernier des ouvrages où il s'occupe de science proprement dite.

Mais c'est dans ceux-ci, plutôt que dans les dissertations linguistiques, que Leopardi nous apparaît encore tributaire de la France. C'est donc sur cet aspect de son activité entre 1812 et 1815 que portera notre examen.



Les connaissances de Giacomo étaient nulles sous le rapport de l'astronomie. Personne autour de lui ne pouvant le guider dans cette étude, force lui fut d'en puiser les éléments dans les livres. Or, les livres dont il se servit sont en grande partie français. Monaldo possédait sur les sujets de cosmographie et d'astronomie bon nombre d'ouvrages français. De presque tous Giacomo prit connaissance, et, quand il voulut composer lui-même une histoire de l'astronomie, il ne put pas échapper aux réminiscences qui lui en venaient. Que l'on rapproche les différentes rédactions de cette histoire des textes français qu'il a lus, et l'on remarquera que, loin de vouloir se soustraire à la tyrannie de ses lectures, il écrit avec les textes français sous les yeux : il y pratique de larges coupures, qu'il insère suivant un plan à lui, dans la trame de sa dissertation. On sent que Leopardi cherche l'originalité moins dans les aperçus que dans l'ordonnance et la présentation. Quant au fond même des connais-

sances et des idées, il le prend directement dans les livres français.

Nous ne pouvons pas songer à relever la série des utilisations partielles que Leopardi a faites des ouvrages français où il apprenait l'astronomie. Outre que ce serait fort long, ce serait une tâche un peu vaine. Il nous suffira de citer un exemple caractéristique. Nous l'emprunterons à la *Dissertazione sopra l'origine e i primi progressi dell'Astronomia*, parce que celle-ci occupe, chronologiquement, un rang intermédiaire dans les productions leopardiennes du même genre, — elle a été composée en 1814, — et parce qu'on y saisit la méthode la plus communément suivie par l'auteur, sa façon habituelle de travailler en s'aidant des œuvres françaises.

Encore devons-nous rétrécir le champ de notre enquête. Le sujet de la dissertation est menu, si l'on pense que Giacomo avait déjà composé une histoire de l'astronomie depuis l'antiquité jusqu'au commencement du XIX^e siècle. Nous ne pouvons, évidemment, songer à suivre l'auteur tout le long de son étude, qui retrace les premiers progrès de l'astronomie, depuis son origine jusqu'à l'époque de Thalès ; nous nous bornerons donc à examiner à quels ouvrages il a emprunté les éléments essentiels de ses premières pages, les plus instructives.

AUTEURS FRANÇAIS

On ne peut pas douter que l'astronomie n'ait été inventée dès le commencement du monde.

ROLLIN, *Histoire ancienne*, VI^e vol., l. XXIX, ch. II, p. 619.

LEOPARDI.

Non v'ha, per mio avviso, Uomo alcuno che all'Astronomia neghi dar luogo tra quelle scienze, che sortito hanno il nascere da noi per spazio maggiore di tempo rimoto, e che vicine sono più ch'altre d'origine all'origine istessa del Mondo.

(P. 119, le début.)

Ne serait-ce point s'exposer à

Olaò Rudbeck nella sua

AUTEURS FRANÇAIS.

partager avec Rudbeck le ridicule de son opinion que de la rapporter ? Il prétend que les Suédois ont été les premiers inventeurs de l'*astronomie* ; et il se fonde sur ce que la grande diversité dans la longueur des jours, en Suède, a dû conduire naturellement ses habitants à conclure que la terre était ronde, et qu'ils étoient voisins de l'une de ses extrémités ; deux propositions dont la vérité étoit, dit-il, moins sensible pour les Chaldéens et pour ceux qui habitoient les régions moyennes du globe. De là, continue notre auteur, les Suédois, engagés dans l'examen et dans la recherche des causes de la grande différence des saisons, n'auroient pas manqué de découvrir que le progrès du Soleil dans les cieux est renfermé dans un certain espace, etc. Mais tous ces raisonnements ne sont point appuyés sur le témoignage de l'histoire, ni soutenus d'aucun fait connu.

(*Encyclopédie*, I^{er} vol., pp. 784-785, art. *Astronomie*).

LEOPARDI.

Atlantica¹ sostiene doversi l'invenzione dell' *Astronomia* agli Svedesi, ma le ragioni, che egli adduce non sembrano certamente atte a persuadercelo. Gli Svedesi, egli dice, vedendo le differenti lunghezze de' loro giorni, la freddezza del lor clima, l'intemperie di quasi tutte le loro stagioni avranno naturalmente concluso, che la figura della terra è rotonda, e che eglino abitano in una delle sue estremità. Ammesso un tal principio essi saranno quindi passati a misurare la distanza del Sole, e dopo ciò l'altezza delle Stelle, e così di mano in mano saranno giunti ad avere una perfetta cognizione dell'*Astronomia*. Un simil raziocinio può solamente dimostrarci, che gli Svedesi poterono esser gl'inventori dell'*Astronomia*, non mai però, che essi lo furono in effetto.

(P. 119.)

1. Le nom de *Atlantica* n'est pas donné par le texte français. Il se trouve cependant dans l'*Encyclopédie* au nom de *Rudbeck*, I^{re} partie, t. XVII, p. 602 : « *Rudbeck Olaius* étoit de Westeras. Il est fort connu... « des littérateurs par son grand ouvrage intitulé *Atlantica* dans lequel « il prétend que les Allemands, les Anglois, les Danois, les François et « divers autres peuples doivent leur première origine à la Suède ; il a « semé beaucoup d'érudition pour soutenir sa chimère (D. J.). »

AUTEURS FRANÇAIS.

Dans l'Egypte et dans plusieurs parties de l'Asie, l'air est parfaitement pur et serein presque toute l'année : on a donc toujours été à portée d'y contempler librement le ciel et d'observer les différents mouvements des astres. On a pu répéter, aussi souvent qu'il étoit nécessaire, les mêmes observations.

(GOGUET : *De l'origine des loix, des arts et des sciences et de leur progrès chez les anciens peuples*, à Paris, chez Desaint et Saillant, 1758, 3 vol., t. II, l. III, ch. II, art. II, pp. 250 et suiv.)

Au témoignage d'Appion joignons l'autorité de Pline. Selon cet auteur, les Egyptiens avoient taillé les obélisques en imitation des rayons du Soleil. Il ajoute que c'étoit ce nom par lequel ils désignoient ces grandes aiguilles (b).

(*Ibidem.*)

b) Plin., l. XXXVI, sect. 14, p. 375.

Les Egyptiens avoient apparemment donné le nom de rayons du Soleil aux obélisques, sur ce qu'on peut concevoir la sphère de cet astre comme étant partagée en une infinité de pyramides qui ont leur sommet à la surface de son disque et leur base à la circonférence de cette sphère. Daviler, dans son dictionnaire d'architecture, au mot obélisque, avance que les Prêtres de l'Egypte nom-

LEOPARDI.

Oltreacchè è assai difficile il supporre gli Svedesi inventori dell'Astronomia, per la ragione, che essendo il loro Cielo quasi sempre offuscato dalle nubi, e l'aria ingombra dai vapori si rendeva ad essi quasi impossibile l'osservare esattamente le leggi, e le variazioni de' Fenomeni Celesti, laddove la purezza dell'aria, e la serenità del Cielo rendevan facili ai Caldei le osservazioni Astronomiche. Per questa stessa cagione molti Scrittori attribuiron l'invenzione dell'Astronomia agli Egiziani.

(P. 119-120.)

Si sa, che eglino chiamavano i loro magnifici Obelischi secondo Plinio ¹ raggi, e secondo Daviler ² dita del Sole.

(P. 120.)

1. PLINIUS, *Histor. Natur.*, lib. XXXVI, cap. 14.

2. DAVILER, *Dict. d'Archit.*, article *Obélisque*.

AUTEURS FRANÇAIS.

Les astronomes de la grande Thèbes surtout, passaient pour fort habiles à calculer ces phénomènes (les éclipses de la lune) et même les éclipses de Soleil, dont ils donnoient par avance un détail assez juste et assez exact (*a*).

(GOGUET, t. III, l. III, art. II.)

D'un côté M. Picard alla en 1671 vérifier les observations faites par Ticho-Brahé dans l'isle d'Huene (*e*), et de l'autre M. de Chazelles fut en 1694 mesurer les pyramides d'Egypte. Je ne dirai rien à ce moment des opérations de M. Picard, pour porter toute mon attention sur celles de M. de Chazelles. Ayant mesuré les pyramides, il trouva que les quatre côtés de la plus grande répondoient précisément aux quatre points cardinaux de l'horizon.

(GOGUET, t. III, l. III, ch. II, art. II, p. 105.)

moient les obélisques les *doigts du Soleil* parce que ces grandes aiguilles servoient de style pour marquer sur la Terre les différentes hauteurs de cet astre. J'ignore dans quel auteur de l'antiquité Daviler a puisé ce fait. (P. 251 en note).

a) Diod. l. I, p. 59.

e) L'isle d'Huene ou de Véen est dans le détroit du Sund, à l'entrée de la mer Baltique. C'est là que Ticho fit bâtir, en 1576, ce fameux observatoire qu'il appella *Uranibourg* ou *Ville du Ciel*.

LEOPARDI.

Attesta Diodoro Siculo ¹, che gli Egiziani furono assai bene informati delle rivoluzioni, e stazioni dei Pianeti, dei loro influssi, e dei loro effetti, e che eran col mezzo di una lunga esperienza divenuti capaci di prevedere i tempi dell'abbonanza, e della carestia, la comparsa delle Comete, ed altre cose, il predir le quali sembra a prima vista impossibile allo Spirito Umano.

(P. 120-121.)

A quanto abbiain detto si aggiunga ancora l'osservazione fatta da Giovanni Matteo de Chazelles, il quale esaminò la maggior Piramide del Cairo, e dopo diligente osservazione trovò, che i quattro lati della medesima corrispondevano alle quattro principali regioni del Mondo, laddove il Picard esaminando a Uraniburgo la meridiana di Ticone trovolla in errore.

(P. 121.)

1. DIODORUS SICULUS, *Bibl. Histor.* lib. I, p. 120-121.

AUTEURS FRANÇAIS.

On s'est efforcé d'en relever le mérite par la comparaison qu'on en a faite avec la méridienne tracée à Uranibourg par Ticho-Brahé. M. Picard fut étonné, lorsqu'il examina cette méridienne, de la trouver différente en longitude, d'environ 18 minutes de la position que Ticho lui avoit assignée.

GOGUET, t. III, l. III, ch. II, art. II, page 106.)

Il est à remarquer que la plaine appelée dans l'Ecriture Sennaar, où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes nomment *Sin-jar*. C'est où le Calife Almandon, septième des Abasides, fit faire les observations astronomiques, qui servirent durant plusieurs siècles à tous les astronomes de l'Europe. Le Sultan Gelaleddin Melik-Schah, troisième des Seljukides, en fit faire des semblables près de trois cents ans après dans le même lieu.

(GOGUET, t. I, l. III, ch. II, art. II. En note.)

Il n'est pas surprenant après ces réflexions que les Chaldéens aient été mis au rang des plus anciens observateurs. Bélus, un des premiers souverains de Babylone, a même été regardé

LEOPARDI.

Il luogo, in cui Babilonia fu fabbricata, il quale nelle sacre Carte, è chiamato la Campagna di Sennaar, è quello stesso, che in Arabo appellasi Sinjar secondo vuol dimostrare il dotto Abate Renaudot nella sua Dissertazione sopra la Sfera, e questo appunto fu eletto dal Califo Almamon, e dal Sultano Salaheddin Melikschah terzo de' Seliukidi per farvi fare le osservazioni Astronomiche.

(P. 122)

... Oltreacciò i Babilonesi aveano a preferenza dell'altre nazioni una specola delle più eccellenti nel Tempio di Belo, il quale...

(P. 123.)

AUTEURS FRANÇAIS.

comme un des inventeurs des méthodes astronomiques.

(GOGUET, t. I, l. III, ch. II, art. II.)

J'en dirai autant de cet édifice carré connu sous le nom de temple de Bel. Il étoit composé de huit tours placées les unes au-dessus des autres, qui alloient toujours en diminuant. Hérodote ne nous apprend point quelle étoit la hauteur de ce monument. Diodore dit qu'elle surpassoit toute croyance. Strabon la fixe à un stade, mesure qui revient à près de six cents de nos pieds. Car, du temps de ce géographe, les stades étoient beaucoup plus considérables que dans les premiers siècles.

(GOGUET, t. III, l. II, art. I.)

Par ce moyen les agneaux déjà forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le commencement des beaux jours.

(PLUCHE : *Histoire du Ciel*, t. I, ch. I, § III, pp. 19 et suiv.)

Les Orientaux, suivant la remarque de M. Hyde dans son traité de la religion des Perses,

LEOPARDI.

Questo Tempio... essendo composto di otto Torri...

Ma Strabone la fissa ad uno stadio, la qual misura, tuttochè molto più considerabile ai tempi di questo Geografo, di quello lo fosse negli antichi Secoli ⁵, è nondimeno di gran lunga inferiore alle altre sovraccennate.

(P. 123.)

La invenzione, e l'origine dei segni dello Zodiaco merita anch'essa una particolare osservazione. L'Ariete espresso nella figura ^Y mostra secondo il Sig. Pluche ¹ la robustezza degli agnelli, i quali al cominciare di Primavera sono omai pronti a seguire al pascolo il montone ne' prati.

(P. 123-24.)

5. V. Goguet, *De l'Or. des Loix*, etc. Part. III, lib. II, chap. 1.

1. Pluche, *Hist. du Ciel*, liv. I, chap. III § 3.

AUTEURS FRANÇAIS.

n'a point connu les Gemeaux ou les frères Castor et Pollux, dont les Grecs ont fait le troisième des signes du Zodiaque. Ce qui est confirmé dans le rapport d'Hérodote, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoissoient que les dioscures ou les noms de ces deux frères. C'étoient deux chevreux qui occupoient cette place dans l'ancienne sphère ou dans le Zodiaque des premiers tems.

(*Ibidem.*)

On prétend que dans l'ancienne sphère c'étoient deux chevreux qui désignaient cette constellation (*d*).

(GOGUET, t. II, Première Dissertation, p. 405.)

Un des plus savants hommes de l'antiquité (Macrobe, *Saturnal*, lib. I, c. 17), en nous faisant apercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse et du capricorne les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, sans y penser les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

« Voici, dit-il, les motifs qu'ont fait donner aux deux signes que

LEOPARDI.

Il Toro ancor'egli figurato nel segno ♉ ingrossa la mandra unito ai capretti i quali secondo l'osservazione del Sig. Hyde ¹ occupavano nell'antico Zodiaco il luogo dei gemelli.

(P. 124.)

Il Cancro, o granchio, il quale cammina allo indietro, ed obliquamente contrassegnato nella figura ♋ esprime il moto retrogrado, ed obbliquo, che

d) Hyde, *Hist. relig. Veter. Pers.* Cap. 32, p. 391.

¹ Hyde, *Hist. Relig. veterum Persarum*, cap. 32.

AUTEURS FRANÇAIS.

nous appellons les portes ou les barrières du soleil, les noms d'écrevisse et de chèvre sauvage.

« L'écrevisse est un animal qui marche à reculons et obliquement. »

(PLUCHE, t. I, ch. I, § III.)

La furie pouvoit assez bien marquer celle du Soleil lorsqu'il abandonne le Cancer.

La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épis exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on achève alors de mettre bas (a).

(*Ibidem.*)

Il n'étoit pas possible de mieux marquer l'égalité des jours et des nuits, qu'amène le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles sous

a) On n'a garde de s'apercevoir le blé avant qu'il rougisce : *Rubicunda Ceres medio succiditur æstu*. Le nom d'Erigone que porte cette fille est très bien d'accord avec l'épi qu'on lui met à la main. Ce nom signifioit en Orient la couleur rouge.

LEOPARDI.

fa il Sole dopo oltrepassato questo segno ³.

(P. 124.)

La ferocia del Leone rappresentato nel segno ♄ simboleggia l'ardore e la forza dei raggi del Sole, allorchè egli s'innoltra verso il medesimo. La Vergine ♍ che porta in mano un fascio di spighe esprime chiaramente la mietitura. Il nome Erigone dato alla Vergine, il quale significava in Oriente *Color rosso* indica le spighe, le quali nella loro perfetta maturità esser denno rosseggianti, secondo attesta Virgilio.

Rubicunda Ceres medis succiditur æstu ⁴.
(P. 124.)

La bilancia significata nella figura ⚖ vale e contrassegnare l'Equinozio, ed il veleno dello Scorpione ♏ a dinotare le malattie autunnali.

(P. 124.)

3. V. Macrobius, *Saturnal.*, lib. I, cap. 17, p. 124.

4. Virgilius, *Georgic.*, lib. I, vers. 297.

AUTEURS FRANÇAIS.

lesquelles il se trouve alors le nom de la Balance...

Les maladies d'automne lors de la retraite du Soleil ont été caractérisées par le Scorpion, qui traîne après lui son dard et son venin.

(*Ibidem.*)

La chasse que les Anciens donnoient aux bêtes féroces, à la chute des feuilles, ne pouvait être mieux marquée que par un homme armé d'une flèche ou d'une massue.

(*Ibidem.*)

Quant à la chèvre, sa méthode de paître est de monter toujours et de gagner les hauteurs tout en broutant. De même, le soleil arrivé au Capricorne commence à quitter le point le plus bas de sa course pour revenir au plus élevé.

(*Ibidem.*)

Le Verseau a un rapport sensible aux pluies d'hiver, et les poissons liés, ou pris au filet, marquoient la pêche, qui est excellente aux approches du printemps.

(*Ibidem.*)

On partagea pour cet effet les étoiles sous lesquelles on les voyoit passer et repasser en douze portions égales ; parce

LEOPARDI.

La caccia delle fiere selvagie, che gli antichi solean fare all'approssimarsi del verno vien simboleggiata dal Sagittario $\Rightarrow$, ed il costume della capra di andar per le montagne inerpicandosi in cerca del pascolo mostra evidentemente l'ascendere, che fa il Sole per lo Zodiaco dopo oltrepassato un tal segno $\propto$.

(P. 124.)

L'acquario $\approx$ dinota le invernali piogge, ed il segno Υ dei pesci le abbondanti pesche, che soglion farsi al declinare della fredda stagione. Il numero dodici delle parti, nelle quali vien diviso lo Zodiaco indica i dodici giri compiuti della Luna nel tempo di un sol giro del Sole.

(P. 124-125).

AUTEURS FRANÇAIS.

qu'on avoit observé qu'il les parcourait une fois pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour.

(*Ibidem*).

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipse dont on a parlé, leur chronologie atteint sans interruption et par des témoignages authentiques jusqu'à l'empereur Hiao, qui travailla lui-même à réformer l'Astronomie...

VOLTAIRE. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Tome XI des œuvres compl. de Voltaire, ed. Garnier (1878), pp. 165-166.

La monnoie dont Fou-hi voulut qu'on se servît étoit de cuivre, ronde en dedans, pour imiter le ciel, et quarrée en dehors pour imiter la terre (*a*).

(*Extraits des historiens chinois par M. Le Roux des Hautes Rayes*, Professeur Royal, à la fin du troisième volume de Goguet, op. cit., p. 332).

A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités chinoises, il y a longtemps que le célèbre Cassini et plusieurs autres écrivains

LEOPARDI.

Secondo il Sig. di Voltaire ¹ 230 anni prima di una Eccissi, che avvenne, come egli assicura 2155 Anni avanti l'Era volgare, regnava nella China l'Imperatore Hiao, il quale attese moltissimo all'Astronomia, e cercò con ogni cura d'illustrarla.

(Page 133))

Credevano essi la terra quadrata, e in conformità di questa opinione dicesi, che Fou-hi fece correre una moneta rotonda al di dentro per imitare il Cielo, e quadrata al di fuori per somigliare la Terra.

(P. 133-134.)

Da ciò deduce il P. Martini, che la sì decantata Astronomia dei Cinesi, non è in pealtà, che una chimera ¹.

(P. 134.)

1. Voltaire, *Essai sur l'Histoire Universelle*, chap. I.

1. V. Jaquelot, *Dissert. sur l'existence de Dieu. Ancienne Relation des Indes et de la Chine*. Pluche, *Spectacle*

a) Les Chinois représentent la Terre carrée.

AUTEURS FRANÇAIS.

de mérite (*e*) en ont assez dit pour discréditer tout cet appareil...

(GOGUET, t. III. Troisième dissertation, p. 295.)

Ils (les Péruviens) faisoient encore quelqu'attention à la constellation des Pleyades, mais ils l'appeloient *Coyllour*, du même nom que toutes les étoiles.

(GARCILASSO DE LA VEGA : *Histoire des Incas*, Trad. par BAUDOUIN. Paris, chez Pranet, 1744, II^e vol., p. 36.)

Ils avoient observé exactement le tems des solstices d'Esté et d'Hyver et avoient laissé à la postérité un monument très remarquable de leurs observations. Ce monument consistoit en seize Tours qu'ils avoient fait construire, huit à l'Orient de Cuseo, et huit autres à l'Occident de cette même ville; ces huit Tours étoient placées de chaque côté en deux groupes, chacun de quatre Tours; de ces quatre il y en avoit dans chaque groupe deux petites de trois toises environ de

LEOPARDI.

Ai Peruviani erano note le Plejadi² che distinguevano col nome di Coylur, termine molto simile a quello di Coluro, con cui son da noi chiamati quei due Circoli della Sfera, che passando per i poli si tagliano scambievolmente fra loro...

I Peruviani assai rispettavano le Plejadi a causa della maravigliosa disposizione di queste stelle, che loro sembravano tutte uguali l'una all'altra in grandezza. Aveano esse presso il Peruviani il loro edificio, siccome lo avevano le altre Stelle in generale, Venere, la Luna, ed il Sole. Curiosa è la descrizione che di somiglianti edificj ci ha dato il famoso Garcilasso de la Vega⁴ il quale potrà consultarsi. Benchè le ridicole opinioni, che i Peruviani avevano intorno alle Ecclissi⁵ ed intorno al levare, e tramontare

de la Nature, tome VIII, Part. I. Goguet, *De l'Orig. des Loix, des Arts et des Sciences*, Part. III, Dissert. 3.

2. Garcilasso de la Vega, *Historia de los Yncas*, lib. II, cap. 21.

4. Garcilasso de la Vega, *Historia de los Yncas*, lib. II, cap. 20.

5. Ello mesmo, *l. c.*, lib. II, cap. 20.

e) Jaquelot, *Dissert. sur l'existence de Dieu*, t. II, pp. 97, 102 et 103. — *Ancien. Relat. des Ind. et de la Chine*, pp. 350, 354, 358. — *Spectacle de la nat.*, t. VIII, p. 37. (Goguet, t. III, troisième dissertation, p. 295).

AUTEURS FRANÇAIS.

hauteur (*estados*), séparées entr'elles par un intervalle de dix-huit à vingt pieds. Ces grandes Tours étoient beaucoup plus hautes que ne le sont les Atalayas ou les Tours qui sont bâties sur les côtes de l'Espagne pour découvrir les Corsaires barbaresques.

Ces grandes Tours servoient à faire apercevoir les deux petites, entre lesquelles le Soleil se montrait à son lever et à son coucher aux jours des deux Solstices de l'Esté et de l'Hiver.

Pour faire cette observation, un *Inca* se plaçoit au lever et au coucher du Soleil dans un lieu déterminé, d'où il examinoit si cet astre se levoit et se couchoit précisément dans le lieu de l'horizon que l'on découvroit entre les deux petites Tours placées à l'Orient et à l'Occident de la Ville.

Les Péruviens réglant leurs mois par les Lunes et comptant douze mois pour une année, ils avoient besoin d'une règle pour déterminer le tems de leurs semaines, ce qu'ils ne pouvoient faire que relativement à l'année solaire. Quelques-uns ont prétendu que les Péruviens avoient une année luni-solaire, qui fixoit le rapport de l'année solaire avec l'année lunaire, mais ceux-

LEOPARDI.

del Sole non possan darcì, che che una assai svantaggiosa idea della loro Astronomia, pure sappiamo, che essi conoscevano i Solstizj della Primavera, e dell'Inverno, come pure gli Equinozj, e faceano uso di alcune Colonne, le quali esercitavano l'ufficio di veri Gnomoni. Vi erano a Cuzco sedici Torri⁶, otto all'Est, ed altrettante all'Ovest; esse erano ordinate quattro a quattro, e le due di mezzo erano minori delle altre. Le Torri erano distanti l'una dall'altra sino ad otto, dieci e venti piedi. I Peruviani se ne servivano per fissare il Solstizio. Collocandosi in un luogo opportuno si osservava con attenzione se il Sole si levava e tramontava tra le due piccole Torri situate all'Est, e all'Ovest, e per tal modo cercavasi di determinare i Solstizj. I Peruviani formavano l'Anno di dodici Lune, e la mediocrità delle loro cognizioni non dava loro modo di accordarle con l'Anno Solare. Volendo però conoscere i Solstizj erano naturalmente obbligati a ricorrere al corso del Sole, e separavano l'un' anno dell'altro servendosi del Solare, quando loro facea di

6. Ello mesmo, *l. c.*, cap. 22.

AUTEURS FRANÇAIS.

là se trompent fort, car, si cela eut été vrai, ils auroient fixé les Solstices à certains jours de leurs mois et se seroient épargné la peine de ces observations répétées tous les ans.

Pour déterminer le tems de l'Equinoxe, ils avoient élevé, dans les Places qui étoient au-devant des Temples du Soleil, des Colonnes de pierre travaillées avec beaucoup d'art ; elles étoient au centre d'un grand cercle qui s'étendoit jusqu'aux extrémités de ces Places. Ce cercle étoit coupé en deux par une ligne qui le traversoit d'Orient en Occident en passant par le centre. C'étoit par une longue expérience et par un grand nombre d'observations répétées avec soin qu'il avoient déterminé cette ligne. Lorsque le tems de l'Equinoxe s'approchoit, les Prêtres avoient soin d'observer si l'ombre de la Colonne étoit coupée au lever et au coucher du Soleil en deux parties égales par la ligne dont nous avons parlé plus haut et si la Colonne étoit frappée à midi par les rayons du Soleil dans toute sa circonférence, de manière qu'elle ne fit point d'ombre ; de là ils concluient que ce jour-là étoit celui de l'Equinoxe.

Ils ornoient ces Colonnes avec

LEOPARDI.

mestieri seminare i proprii Campi. Alcuni Autori han detto, che ai Peruviani non era ignota l'arte di accordare i due Anni insieme ma vi ha grande apparenza, dice Garcilasso ¹, che essi siano in errore, poichè se gl'Indiani avessero saputo fare questo calcolo avrebbero ancora indicati i Solstizj per mezzo dei giorni del Mese, e non sarebbonsi data cotanta cura di osservare il levarsi, ed il tramontare del Sole.

I Peruviani si serviano di un'altro mezzo per conoscere gli Equinozj. Aveano essi innalzate nel mezzo delle Piazze, che erano avanti al Tempio del Sole alcune Colonne assai ricche e molto ben lavorate. Le piazze, dove esse erano collocate formavano un cerchio, dal centro del quale tiravasi una linea dall'Est all'Ovest. Per mezzo dell'ombra che la colonna faceva sulla linea giudicavasi della lontananza, o della prossimità dell'Equinozio. Se dal levare del Sole persino al tramontare l'ombra vedevasi intorno alla Colonna, e se non ve n'era alcuna a Mezzodi da qualunque parte si ricercasse prendesi questo Giorno per quello

1. Garcilasso de la Vega, *l. c.*

AUTEURS FRANÇAIS.

les plus belles fleurs et posoient dessus le trône du Soleil, disant que cet Astre, se reposoit ce jour-là avec toute la plénitude de sa lumière sur ces Colonnes ; par cette raison c'étoit le jour auquel ils présentoient à ce Dieu les plus riches offrandes, d'or, d'argent, de pierrerie, et de tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Il faut observer à ce sujet que les rois Incas et leurs aumantas ou philosophes, ayant remarqué dans la suite qu'à mesure qu'ils pousoient leurs conquêtes vers le Midi, et que plus ils s'approchoient de la ligne équinoxiale, moins les Colonnes sacrées faisoient d'ombre au midi du jour de l'Equinoxe ; c'est par cette raison qu'ils estimoient davantage celles qui étoient proches de Quito et sur-tout celles qu'ils placèrent dans cette même Ville, parce qu'étant directement sous la ligne, elles ne faisoient aucune ombre à midi des jours de l'Equinoxe. Ils les regardoient comme des Trônes extrêmement agréables au Soleil, sur lesquels ce Dieu s'asseyait dans une situation droite, au lieu que sur les autres il ne s'y mettoit que de côté.

(GARCILASSO DE LA VEGA, *op. cit.*, t. II, p. 36 et suiv.)

LEOPARDI.

dell'Equinozio. Si adornavano quelle Colonne con fiori, ed erbe odorifere, e sopra vi si collocava il Trono del Sole, in cui dicevasi, che egli veniva ad assidersi in quel giorno. A causa di questo pregiudizio le Colonne del Quito, e delle sue vicinanze erano più venerate delle altre, perchè stante che il Sole vi era sopra a piombo, e che nel Meriggio non vi si vedeva alcun'ombra, quegli Indiani s'immaginavano, che quest' Astro non trovasse sede a lui più gradita, mentre ivi prendeva piacere di dimorarvi perpendicolarmente, laddove negli altri luoghi non si arrestava che d'accanto.

(P. 137-139.)

AUTEURS FRANÇAIS.

Les Hébreux, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens, les Arabes, toutes les nations de l'Orient, en un mot, se sont toujours servi des semaines composées de sept jours (*c*).

(GOGUET, *op. cit.*, t. I, l. III, art. 2, p. 217.)

Ce que Ptolomée rapporte des observations célestes sur lesquelles Hipparque réforma l'astronomie il y a près de deux mille ans fait assez connoître que, dans les plus anciens tems et même avant le déluge, cette étude étoit fort en usage. Et il ne faut pas s'étonner que la mémoire des observations astronomiques faites pendant le premier âge du Monde ait pu se conserver même après le déluge, si ce que Josèphe rapporte est vrai, que les descendants de Seth, pour conserver à la postérité la mémoire des observations célestes qu'ils avoient faites, en gravèrent les principales sur deux colonnes, l'une de pierre et l'autre de brique; que celle de pierre résista aux eaux du déluge et que de son tems même on en voioit encore des vestiges dans la Syrie. (Joseph. Antiq., l. I.)

(GOGUET : *Ibidem*).

c) Voyez Scaliger, *de Emendat. Temporum*. Selden *de Jure nat. et gent.*, l. III, c. 17. — *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. IV, p. 65.

LEOPARDI.

Apparisce dagli autori, che hanno fatte delle ricerche sù tal materia aver fatto uso delle settimane gli Ebrei, gli Assirj, gli Arabi, gli Indiani, e tutte le Nazioni dell'Oriente.

(P. 143.)

Giuseppe Ebreo nelle Atnichità Giudaiche dice, che l'Astronomia cominciò in Adamo, e fece dei grandi progressi al tempo di Set, e dei suoi figli, i quali avendo inteso da Adamo che il Mondo perirebbe sì per acqua, che per fuoco registrarono le loro osservazioni sopra due Colonne, di mattoni l'una perchè resistesse al fuoco, di marmo l'altra, onde potesse reggere all'acqua.

(P. 143.)

Les rapprochements de textes que nous venons de faire pourraient être poursuivis jusqu'aux dernières lignes de la Dissertation, mais cela n'ajouterait rien aux conclusions que l'on peut dès maintenant tirer de cette confrontation prolongée. Les exemples abondants que nous avons fournis nous renseignent suffisamment sur la méthode qui guidait Leopardi dans ses compilations astronomiques, sur la part qui revient à certains savants français dans la formation scientifique de l'écrivain recanatais.

Sa personnalité ne se dégage pas encore nettement. Lecteur docile, Giacomo s'incline avec déférence devant l'autorité des auteurs qu'il consulte. Il puise à pleines mains dans leurs œuvres, il prend son bien où il le trouve, choisit des passages de différents écrivains et les juxtapose selon le plan qu'il a conçu. On sent que ses connaissances ne sont pas parfaitement digérées, que sa pensée n'est pas cristallisée ; pourtant, en ce qui concerne la mise en œuvre, on découvre déjà une certaine originalité.

Mais Leopardi se distingue plus et mieux encore par un souci de la vérité historique, par un sens critique, qui lui font exclure de son livre nombre de mythes et de légendes peu dignes de créance. Ces qualités s'accusent davantage par la suite, et, dans la dernière rédaction du premier chapitre, le seul qui ait été revu une troisième fois, l'expurgation prend des proportions telles que le chapitre se trouve réduit d'un quart. C'est encore parce qu'il obéit à un besoin de rigueur scientifique que Giacomo veut être et surtout paraître bien informé. C'est par la rigidité du plan, la sobriété de l'expression, qu'il s'affirme lui-même. Comme tous les débutants, il se plaît aux citations. Il se rend compte de tout ce que les citations et les notes mises au bas des pages ajoutent d'érudition apparente ou réelle à un ouvrage et combien elles impressionnent les lecteurs. Ses citations, cependant, ne

sont pas toujours sincères et, surtout, ne sont que rarement de première main.

Nous l'avons vu à propos des *Epigrammi*, nous le voyons de nouveau ici, le jeune écrivain est assez honnête pour citer généralement l'auteur qu'il consulte, mais il évite de dire exactement ce qu'il lui emprunte, et quelquefois il ne le mentionne même pas¹. Il se plaît, en outre, à citer les auteurs consultés par ses modèles, comme s'il les avait connus directement. Mais pouvait-il citer toujours de première main et, quand on sait que les livres lui manquaient, ne se sent-on pas disposé envers lui à quelque indulgence ? Il serait équitable de négliger ces petits défauts et de penser plutôt à son jeune âge, à la grandeur de l'entreprise et aux difficultés de la documentation. Alors on ne se rend que mieux compte de l'aisance avec laquelle il se meut dans son immense sujet. Préparé qu'il fût, ou non, à une pareille tâche, il fait preuve d'une grande habileté à manier les textes, à agencer la matière d'emprunt. Que ses connaissances touchant la science des astres aient été bien ou mal assimilées, son Histoire de l'Astronomie témoigne déjà d'une méthode solide de travail.

La fréquentation des auteurs qu'il cite ne lui a pas été sans profit, et c'est encore aux Français qu'il doit en grande partie le souci de la vérité, le besoin de l'information exacte, ainsi que de la clarté et la rigueur dans la composition. Ce sont là des préoccupations dont on trouve presque toujours l'exemple chez les savants français du XVIII^e siècle. C'est grâce à l'*Encyclopédie* et surtout au livre de Gouget, si souvent consulté par Giocomo, que ces belles traditions de la science française ont pénétré jusqu'à Recanati. Dans la Préface de son

1. On a pu voir, dans les rapprochements de textes que nous venons d'établir, qu'il ne cite pas l'article de l'*Encyclopédie* sur l'Astronomie. De même il ne cite que très rarement Gouget, bien qu'il le mette souvent à contribution.

livre *De l'origine des Loix*, Goguet, après avoir fait ressortir l'importance de son sujet, énumère les différents plans qu'il aurait pu adopter et nous montre les raisons pour lesquelles il a choisi, de préférence aux autres, celui auquel il s'est arrêté.

J'ai donc cru devoir, dit-il, donner la préférence au plan que je présente. La division m'en a semblé extrêmement propre à faire sentir la différence qu'il y avoit dans les mêmes tems d'une Nation à une autre, et plus encore celle qu'on remarque d'une Epoque à une autre Epoque, dans la même Nation, par rapport aux diverses espèces de connoissances. L'arrangement que j'ai imaginé met le lecteur en état de faire très facilement cette comparaison et de suivre néanmoins le rapport qu'il y a eu dans les mêmes siècles entre les différens objets que j'examine. (P. xii.)

Il explique pourquoi il a choisi comme point de départ le déluge et pourquoi il s'est arrêté au règne de Cyrus. Ensuite, il ajoute ces réflexions, qui dénotent une méthode exercée et un sens critique aiguisé :

Il ne me reste plus qu'à rendre compte des Notes qu'on rencontrera fréquemment au bas des pages. Elles sont de deux espèces. Les unes servent de preuves, de justification et quelquefois même d'éclaircissement au texte de l'Ouvrage. Les autres sont employées à discuter et à résoudre, autant qu'on peut le faire succinctement, les difficultés et les contradictions qui se rencontrent souvent dans l'histoire des anciens peuples. Ces deux espèces de Notes sont distinguées des citations d'auteurs par des caractères différens. J'ai employé, pour désigner les citations, les lettres de l'alphabeth et les chiffres arabes, entre deux parenthèses, pour les Notes. J'ai cru au reste devoir rejeter à la fin de chaque volume, en forme de Dissertations, certains points de critique dont la discussion, nécessairement longue et épineuse, exigeoit plus d'étendue, qu'une simple Note au bas d'une page n'en doit occuper naturellement. (Pp. xix-xx).

Après avoir exposé sa méthode, Goguet manifeste

le souci de la vérité historique. Il en fait l'éloge avec la belle assurance de son temps :

En exposant l'origine des Loix, des Arts et des Sciences et en traçant leurs premiers progrès chez les anciens Peuples, j'ai donné à la conjecture le moins qu'il m'a été possible. C'est un principe dont en pareille matière on ne doit jamais s'écarter. Autrement ce seroit donner l'histoire de ses pensées et non pas celle des événements. Il faut avant tout s'assurer si le fait sur lequel on s'appuie est bien constaté ; et alors, quelque extraordinaire qu'il puisse paroître, on doit soumettre son imagination à la réalité. Avoir prouvé qu'une chose n'est pas vraisemblable, est-ce avoir prouvé qu'elle est fausse ? L'expérience ne nous a-t-elle pas appris que souvent le vrai n'étoit pas vraisemblable ?

Parce qu'un fait dément une hypothèse qu'il nous a plus d'embrasser, est-ce une raison pour le nier ? Un raisonnement métaphysique peut-il détruire une preuve historique ? L'homme n'est point condamné à la triste nécessité de flotter perpétuellement dans l'incertitude sur les principaux faits que l'histoire et la tradition nous ont transmis. Les objets essentiels, tels que l'origine et la formation des Peuples, celle des Loix, des Arts et des Sciences sont connus.

... Tout ce qu'on en rapporte n'est point arbitraire, problématique et incertain. De la bonne foi avec de la droiture dans le cœur et dans l'esprit, suffisent pour nous convaincre de cette précieuse vérité ; si l'on prend soin surtout de faire taire cette vanité présomptueuse ou cette prévention intéressée, qui font souvent beaucoup plus d'illusion qu'on ne pense. (Pp. xx-xxi).

Goguet indique les sources où il a puisé, et il les classe selon leur importance et selon leur véracité. Près de la fin, il ajoute :

Au surplus, je n'avance rien sans indiquer les sources où j'ai puisé et sans citer mes garants. Afin que le lecteur soit plus à portée de vérifier mes citations et de juger si j'en ai fait un usage convenable, je donne une Table des Auteurs employés dans cet ouvrage et j'y indique les éditions que j'ai suivies. Comme j'ai eu soin de marquer toujours à quelle page on peut trouver les paroles

des auteurs que j'emploie, la vérification n'en sera pas difficile. C'est, pour le dire en passant, une attention que devraient avoir tous ceux qui écrivent sur l'Histoire. Il ne suffit pas, pour la satisfaction et la tranquillité qu'on doit procurer au Lecteur, par rapport aux faits qu'on avance, d'énoncer vaguement l'auteur d'où ils sont tirés ; il faut indiquer non-seulement le Livre, mais même la page. Je connois quantité d'écrivains modernes qui, faisant usage de passages tirés, par exemple, d'Hérodote, de Diodore, de Strabon, etc..., se contentent de citer simplement Hérodote, Diodore, Strabon, Livre I. Des indications si vagues ne sont point suffisantes. Comment, en effet, pouvoir retrouver souvent une simple demi-phrase dans les 89 pages *in-folio* que contient le 1^{er} livre de Hérodote, dans les 111 qui composent celui de Diodore, et dans les 116 enfin que comprend le 1^{er} livre de Strabon ? Je dis plus. De pareilles citations peuvent, à bon droit, être suspectées de mauvaise foi et d'infidélité. J'en puis parler ainsi par expérience et par conviction. (Pp. xxii-xxiii).

Voilà autant de conseils précieux pour un jeune apprenti des sciences et de l'érudition. Giacomo en a profité largement, et l'ouvrage scientifique auquel il va vouer son activité marquera un progrès réel dans sa méthode, fera apparaître un sens critique affermi et développé.

Avec le *Saggio sopra gli Errori popolari*, Leopardi sort de la période d'imitation par trop fidèle. Il se fie davantage à ses propres moyens et l'influence française se montre sous un autre aspect. Elle est moins textuelle, moins fréquente, mais plus en profondeur. Les textes cités sont beaucoup moins nombreux, mais l'allure générale de l'œuvre et les idées maîtresses qui l'inspirent se ressentent de l'esprit et des idées du xviii^e siècle français.

L'idée même du livre a été suggérée à Giacomo par un ouvrage français : *L'Histoire du Ciel*, de l'abbé Pluche. Dans l'introduction de ce livre, que Leopardi a souvent consulté, le savant français dit que, pour reconstituer l'histoire du ciel, il a fait une revue de ce que les

hommes d'avant lui ont pensé sur l'origine du ciel et ses rapports avec la terre. Il fait un choix sévère dans ses sources. Il rejette tout ce qui est frivole ou contraire aux faits connus, tout ce qui est avancé sans « précaution » ou qui manque de témoignages suffisants. Et il ajoute :

La nécessité de commencer par renverser ou par débrouiller des fables pour établir la vérité est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célèbres qui nous ont parlé de la formation du ciel et de la terre ou de leurs rapports mutuels, sont les auteurs payens, les philosophes des différens âges, et les écrivains sacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains est obscurci par des récits fabuleux et par des métamorphoses pleines d'absurdité. Quoiqu'ils aient été les plus spirituels et les mieux policés de tous les peuples, ils se sont fait des idées si étranges sur le gouvernement des cieux et sur les puissances qui influent dans la conversation du genre humain, qu'il n'est pas besoin de les combattre par des raisonnements : elles portent leur réfutation avec elles. Mais, du fond même de ces affreuses ténèbres, il est possible de faire sortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'éclaircissement nous apprend ce qui a donné naissance aux fables. Il en est le dénouement. Ce premier point fixe est la signification des noms et des figures qui ont servi dans la plus haute antiquité à caractériser le soleil, la lune et les étoiles selon leurs différentes situations. Les usages des Anciens et l'inspection de la nature nous aident à découvrir ce sens, dont la conoissance nous laisse aussitôt apercevoir l'énorme abus qu'on a fait des institutions des premiers hommes et met dans un assez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos pères.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le ciel de divinités chimériques a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des cieux et à des erreurs qui tyrannisent encore la plupart des esprits. Quand notre histoire du ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'apercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, et dont les suites troublent encore le repos de la société, ce seroit sans doute là un profit assez satisfaisant. (Préface, pp. ix-xi.)

Or, si nous lisons attentivement le premier chapitre du *Saggio sopra gli Errori popolari*, qui sert d'introduction, et le dernier, qui complète le premier, nous nous apercevons que ce sont les mêmes motifs qui ont poussé Leopardi à entreprendre ce travail. Notre auteur, — tout comme Pluche, — trouve que les Anciens ont commis trop d'erreurs grossières ¹, qu'on en a laissé subsister une trop grande partie jusque de nos jours ² et qu'enfin ce serait rendre un service à la religion et à l'humanité que de les dénoncer.

Mon intention, écrit Leopardi, a été de présenter un tableau des fausses idées populaires des Anciens et de décrire avec toute l'exactitude possible quelques-unes de leurs erreurs vulgaires sur l'Être suprême, sur les êtres subalternes et sur les sciences naturelles.

Et ailleurs :

Pour détruire, au moins en partie, ces ennemis de la raison, il faut les faire connaître ; pour les faire connaître, il faut en venir au détail ³.

Certes, le travail de Leopardi, qui ne voulait pas faire l'histoire du ciel, mais bien un traité sur les superstitions des Anciens, répond à d'autres préoccupations, des préoccupations inhérentes à son sujet, et obéit à un plan différent de celui adopté par l'abbé Pluche. Il n'en est pas moins vrai que l'idée d'un traité sur les superstitions lui est venue pendant qu'il faisait l'Histoire de l'Astro-

1. Ch. XIX (et dernier), p. 353. *Scritti letterari di Giacomo Leopardi per cura di G. MESTICA*, Firenze, Le Monnier, 1899, t. I.

2. *Prefazione*, p. 79.

3. *Mio intendimento fu di presentare un quadro delle false idee popolari degli antichi, e di descrivere colla possibile esattezza qualcuno dei loro errori volgari intorno all' Ente supremo, agli esseri subalterni e alle scienze naturali... Per distruggere almeno in parte questi nemici della ragione, fa d'uopo farli conoscere ; per farli conoscere fa d'uopo venirne al dettaglio.* *Scritti letterari, op. cit.*, 1^{er} vol. pp. 84 et 83.

nomie¹, et probablement la préface de l'abbé Pluche n'est pas étrangère à cette décision. Pour la réalisation de son dessein, Leopardi s'est servi des textes des auteurs anciens et surtout des poètes. Si nous en exceptons le premier et le dernier chapitre, le *Saggio sopra gli Errori* nous apparaît comme une sorte d'Encyclopédie commentée des superstitions et des préjugés anciens.

En premier lieu, Giacomo étudie les préjugés théologiques et métaphysiques, qui sont « les plus intéressants et les plus dignes d'attention² ». Viennent ensuite ceux qui relèvent de l'Astronomie, de l'Histoire naturelle. C'est là l'idée générale de l'œuvre.

Il est difficile, cependant, de reconnaître un lien rigoureux entre les différents chapitres qui la composent. On pourrait intervertir leur ordre ou les publier séparément sans qu'ils perdent de leur valeur³. *Il Saggio sopra gli errori* est une sorte de dictionnaire des superstitions des Anciens, qui traite tour à tour des dieux, des oracles, de la magie, des rêves, de l'éternuement, du soleil, etc., et dont on pourrait multiplier les chapitres à volonté.

La construction des différents chapitres est presque identique. Leopardi se contente d'apporter le témoignage des Anciens sur la question étudiée, mettant des noms à la file et faisant succéder les citations aux citations. Il ne laisse paraître que très rarement son opinion personnelle. Aussi la lecture de cet ouvrage n'est-elle pas des plus agréables. Néanmoins, les nombreuses citations d'auteurs

1. Les critiques italiens — Mestica entre autres — considèrent le *Saggio sopra gli errori* comme un écrit « littéraire ». Cela est vrai en partie. Leopardi se documente surtout auprès des poètes anciens. Mais c'est d'une préoccupation scientifique, d'un souci de vérité et non de beauté qu'est sorti ce livre. Aussi sa place serait plutôt parmi les travaux scientifiques de Leopardi.

2. Préface, p. 78.

3. C'est ce que BERGER DE XIVREY a fait dans son livre *Traditions Têratologiques*, Paris, Dondey-Dupré, 1836, pp. 102-8. Voir ci-après, II^e partie, ch. II, p. 297.

et de textes démontrent que Giacomo s'est astreint à un travail considérable de dépouillement. Mais, ici encore, toutes les références ne sont pas de première main. L'écrivain se documente où il peut. Dans ces sources d'informations, si la première place revient aux textes anciens, les livres français méritent la seconde sans conteste.

Fontenelle ¹ (*Hist. des Oracles*), Bonnaterre ² (*Tableau encyclopédique*, etc.), Bodin, Le Brun, Calmet ³, Chateaubriand ⁴, Biot ⁵, Banier ⁶ (*Mythologie expliquée*), Poupart ⁷ (dans les *Mémoires de Trévoux*), Thomassin ⁸ (*Méthode d'étudier*, etc.), Pluche ⁹ (*Histoire du Ciel*), Rohault ¹⁰ (*Physique*), Chardin ¹¹ (*Voyage en Perse*) et beaucoup d'autres encore sont cités par Leopardi. Mais il est un livre auquel il ne renvoie pas, et dont il s'est servi constamment : c'est l'*Encyclopédie*. Les articles : *Astronomie*, *Oracles*, *Astres*, *Eclipse*, *Superstition*, *Vérité*, se retrouvent partiellement dans différents chapitres du *Saggio sopra gli Errori*.

Cependant, l'influence française change d'aspect et devient plus intéressante dans le premier et le dernier chapitre¹, lorsque Leopardi se livre à des considérations sur le rôle des superstitions, de la vérité dans l'éducation des enfants et de l'homme en général. Dans ces pages, nous ne nous trouvons plus en face d'une compilation de textes, nous sommes en présence des conceptions qui sont la base fondamentale de la littérature française du

1. Pp. 100, 101.

2. P. 103.

3. P. 105.

4. Pp. 115, 116.

5. P. 180.

6. P. 183.

7. P. 183.

8. P. 184.

9. P. 229.

10. P. 229.

11. P. 231.

xviii^e siècle. L'imitation est devenue moins servile ; elle ne porte plus sur la forme, mais sur le fond. Ce ne sont plus des connaissances particulières, de menus faits, qu'emprunte Leopardi, mais des idées générales, qui formeront le point de départ de spéculations ultérieures et presque d'un système.

Le jeune auteur commence par dire que « le monde est rempli de préjugés » et que le premier soin de l'homme doit être de connaître la vérité.

Il est bien plus facile¹, continue-t-il, d'enseigner une vérité que de l'établir sur les ruines d'une erreur ; il est bien plus facile d'ajouter que de remplacer. Il est déplorable que l'homme, qui a une vie si brève, doive employer, pour se défaire des erreurs qu'il a conçues, plus de temps qu'il ne lui en restera pour chercher la vérité. Tous sont d'accord pour dire qu'il faut renoncer aux préjugés ; mais peu savent les connaître, très peu ont la force de s'en débarrasser et presque personne ne pense à couper le mal à sa racine.

Et Leopardi continue sans autre transition :

On se moque avec raison des projets de réforme universelle. Pourtant il est évident qu'il y a des réformes à accomplir au monde, et, parmi les abus, ceux qui concernent l'éducation sont, après ceux qui intéressent le culte, les plus pernicioeux. Nous parlons des préjugés de l'enfance avec indifférence. On sait qu'il faut s'en défaire, qu'on ne peut être sage sans les avoir dépouillés. Ceux-ci

1. *È ben più facile insegnare una verità, che stabilirla sopra le rovine di un errore ; e ben più, facile l'aggiungere che il sostituire. Egli è pur deplorabile che l'uomo, che ha sì breve vita, debba impiegarne, nel disfarsi degli errori che ha concepiti, una parte maggiore di quella che gli rimane per andare in traccia del vero. Tutti convengono che fa d'uopo rinunziare ai pregiudizj, ma pochi sanno conoscerli, pochissimi sanno liberarsene, e quasi nessuno pensa a recidere il male dalla radice.*

Si deridono con ragione i progetti di riforma universale. Frattanto è evidente che s'ha che riformare nel mondo e fra tutti gli abusi, quelli che riguardano la educazione sono, dopo quelli che interessano il culto, i più perniciosi. Noi parliamo dei pregiudizj della infanzia con indifferenza. Si sa che bisogna disfarsene, che non si può esser saggi senza averli

cependant sont supposés inévitables. Mais pourquoi donc l'enfant doit-il grandir au milieu des erreurs ? Nous pouvons être sûrs que les préjugés de l'enfance seraient bien peu nombreux si on ne prenait soin de les augmenter. La nature, généralement, cache des vérités, mais elle n'enseigne pas d'erreurs ; elle forme des esprits simples, non des esprits embarrassés de préjugés. La mauvaise éducation fait ce que ne fait pas la nature. Elle remplit d'idées vaines les esprits faibles du jeune âge : le berceau du nouveau-né est entouré de préjugés de toutes sortes et l'enfant est élevé avec ces compagnons pervers. Une fois devenu grand, il faut qu'il soit toujours armé pour se défendre contre eux. Ainsi la force de la vérité est affaiblie, la pénétration des intelligences est entravée, les progrès de l'esprit humain sont retardés.

La force de l'éducation, même après l'enfance, continue toujours à influencer sur l'esprit...

La plupart des hommes grandissent, littéralement, dans les bras de l'erreur et ont du plaisir à sacrifier à ces idoles, qu'ils ont adorées quand ils étaient dans les langes. Et pourtant il n'y a rien de plus injurieux pour l'esprit humain que les préjugés. Croire une chose parce qu'on l'a entendu dire et parce qu'on n'a pas pris soin de l'examiner, c'est faire offense à l'intelligence humaine.

deposti. Essi però si suppongono inevitabili. Ma perchè mai deve il fanciullo crescere fra gli errori ? Possiamo assicurarci che i pregiudizj della infanzia sarebbero ben pochi, se non si avesse cura di accrescerli. La natura generalmente nasconde delle verità, ma non insegna degli errori ; forma dei semplici, ma non dei pregiudicati. La cattiva educazione fa ciò che non fa la natura. Essa riempie d'idee vane le deboli menti puerili : la culla del bambino è circondata da pregiudizj d'ogni sorta, e il fanciullo è allevato con questi perversi compagni. Cresciuto, fa d'uopo che egli sia sempre in armi per difendersene. Così la forza della verità è indebolita, la penetrazione degl' ingegni è inceppata, i progressi dello spirito umano sono ritardati...

La forza della educazione ancor dopo la fanciullezza continua sempre ad influire sullo spirito... La maggior parte degli uomini cresce lietamente tra le braccia dell' errore, e gode in sacrificare a quegl'idoli che ha adorati mentre era tra le fasce. Eppure non v'ha cosa più ingiuriosa allo spirito umano dei pregiudizj. Credere una cosa perchè si è udito dirla, e perchè non si è avuta cura di esaminarla, fa torto all' intelletto dell' uomo... (Scritti letterari, op. cit., I^{er} vol., pp. 81-83).

Mais Leopardi continue, dans le dernier chapitre de l'ouvrage, où il se livre à de nouvelles considérations sur l'erreur :

En analysant, en ce qui concerne l'erreur, l'esprit du vulgaire, nous pouvons diviser en catégories quelques-uns de ses préjugés et nous arriverons ainsi à connaître quelques-unes des sources dont ils dérivent.

Ces sources de l'erreur sont la superstition, la crédulité, l'absence d'examen, de critique, et l'ignorance.

Voilà beaucoup de sources d'erreurs, voilà de nombreux écueils contre lesquels la raison va se heurter, voilà beaucoup d'abîmes dans lesquels elle se précipite et se perd...

Nous dormons tranquillement et l'erreur est sur nous et nous presse les paupières ¹.

Et ici, par une volte-face étonnante, Leopardi ajoute :

La philosophie même est devenue pour nous une source d'erreurs. L'incrédulité même s'est transformée en mère de préjugés plus pernicieux que ceux que la crédulité a jamais produits. A la honte éternelle de notre siècle, qui a su rendre mauvais ce que l'homme, par ses qualités naturelles, peut acquérir de plus grand et de plus beau, le nom de philosophie est devenu odieux à la plus saine partie des hommes. Désormais il ne signifie plus

1. *Analizzando, quanto all' errore, lo spirito del volgo, possiamo distinguere in classi alcuni dei suoi pregiudizj, venendo con ciò a conoscere qualcuna tra le sorgenti dalle quali questi derivano. Ibidem, pp. 350.*

Ecco molte fonti di errori, ecco molti scogli, nei quali la ragione va ad urtare, ecco molti abissi, nei quali essa piomba e si perde. La sua face si spegne, e la verità ci scomparisce dagli occhi. Quanto è frequente per l'uomo questa sventura ! Quanto è raro che egli la tema ! Noi dormiamo tranquillamente mentre l'errore ci è sopra e ci preme le pupille. Fino la filosofia è divenuta per noi una sorgente di errori. Fino l'incredulità è divenuta madre di pregiudizj più perniciosi di quelli che la credulità ha mai prodotti. Ad onta eterna del nostro secolo, che ha saputo render malvagio ciò che l'uomo può colle sue qualità naturali procacciarsi di più grande e di più bello, il nome di Filosofo è divenuto odioso alla più sana parte degli uomini. Omai esso non significa più che infedele ; esso non significa che uomo nemico dei suoi doveri, della Religione, della

qu'infidèle ; il ne signifie qu'homme chargé d'erreurs les plus grossières, les plus contraires au bien de la société, au bonheur du genre humain.

Et le livre se ferme sur un éloge enthousiaste de l'Eglise et de la Religion.

Ces tendances, au fond contradictoires, donnent au *Saggio* un intérêt considérable aux yeux de ceux qui veulent étudier le développement progressif de pensée leopardienne. Dans cet ouvrage plus que dans tout autre, l'étude de l'influence française est riche en résultats.

Après l'influence qui se manifeste par des compilations de textes, des recollections de faits historiques ou de connaissances scientifiques, nous touchons ici à une influence plus profonde : celle des idées. Les grands courants du XVIII^e siècle français ont pénétré, à la faveur de l'érudition, dans l'esprit de Giacomo et y ont laissé les germes de développements ultérieurs. Ces germes n'ont pas réussi à extirper d'un coup les vieilles opinions de Leopardi. Le jeune homme était soumis aux préjugés de son milieu, lorsque les idées de liberté spirituelle sont venues éveiller son intelligence. Une lutte acharnée s'est livrée en Giacomo entre le rationalisme, propagé et soutenu par les livres français, et le traditionalisme, déposé en lui par son père et développé par les ecclésiastiques ses professeurs.

Le *Saggio sopra gli Errori popolari* est un témoin fidèle de ces combats intérieurs, de ces heurts, de ces difficultés, de tout le travail psychologique qui s'opéra en Leopardi.

L'idée de l'ouvrage est venue à Leopardi d'un livre français, et le premier chapitre, où l'auteur nous explique ses intentions, est tout imprégné des idées françaises

patria, dello stato ; esso non significa che uomo carico degli errori i più grossolani, i più contrarj al bene della società, alla felicità del genere umano. Ibidem, pp. 354-355.

qui ont préparé la Révolution. On l'a vu par les citations que nous venons de donner.

Ces passages sont animés de la force impétueuse des idées nouvelles et tendent comme elles à l'affranchissement de l'esprit humain. Le comte et ses auxiliaires, les Torres, les Sanchini, les Vogel, sembleraient avoir le dessous. Mais le milieu où vivait l'auteur prend sa revanche dans le dernier chapitre. Giacomo paraît croire que la raison ne peut en rien porter atteinte à la vraie religion. Dans son esprit, Dieu et raison semblent s'allier sans difficulté. Il ne fait la guerre qu'à la superstition, aussi nuisible à la religion qu'à la vérité ; il lutte seulement contre la crédulité, le défaut d'esprit critique. Il blâme ceux qui, à force de se moquer des superstitions, ont fini par mépriser la religion, et, comme effrayé des pensées qui s'insinuaient en lui, il regagne le bercail de la foi. Il est heureux de retrouver ce refuge tranquille ; son esprit et surtout son cœur s'y reposent des émotions du doute.

Mais les dernières lignes du livre ont beau être un véritable hymne à la religion, le doute a passé sur Leopardi, et désormais il ne pourra plus goûter les joies sereines d'une foi inébranlable. Les études astronomiques qu'il a faites lui ont trop clairement montré combien de fables, combien d'abus, la religion a couverts de son nom. Elles lui ont même montré plus : le *Saggio* nous atteste que non seulement la pensée du jeune auteur a frisé l'incrédulité, mais qu'elle a touché même, un moment du moins, au scepticisme. Les divers savants, en soutenant des théories contradictoires, lui ont donné à penser que non seulement le peuple, mais les savants eux-mêmes ne sont pas en mesure de saisir la vérité¹. Cette constatation

1. Les anciens croyaient que les astres ont une âme. Quelques-uns des modernes même ont accepté cette croyance. Entre autres, Bodin, Ricio, *e quel che è più*, dit Leopardi en faisant un gallicisme, *Ticone il cittadino del cielo*, *Keplero il padre dell' astronomia moderna*, *il rigene-*

n'est pas sans le décourager. Aux réflexions poignantes qui assaillent son cerveau, Leopardi n'oppose que ces paroles : « *Per evitare questo inconveniente dimentichiamo queste tristi immagini.* » Et il semble bien les oublier pour cette fois, mais bientôt il se les rappellera avec tant de force qu'il en sera comme obsédé pendant toute sa vie.

Ce passage du *Saggio* est très important, car il nous montre qu'en dehors et à côté de la foi, qui lui venait du milieu, et de l'amour de la vérité, que lui inspiraient ses lectures françaises, on trouve déjà chez lui je ne sais quel accent de scepticisme. L'influence française va en partie le développer, mais, pour le moment, c'est un produit spontané.

Le *Saggio sopra gli Errori popolari* est le dernier ouvrage scientifique de Leopardi. Désormais il abandonne à jamais l'astronomie, que, faute de livres et d'instruments, il ne pouvait étudier et pratiquer avec fruit ; mais il en a déjà obtenu des résultats, qui nous permettent d'appré-

ratore della scienza celeste, il legislatore degli astri. Terribile esempio ! Esso ci farebbe quasi credere che gli errori, come le comete, abbiano un periodo ; che dopo qualche secolo, quando si è cessato di declamare contro di loro, ricompariscano essi sulla scena sotto un nuovo aspetto ; e che gli uomini sempre curiosi, sempre inquieti, sempre avidi di scoperte, dopo avere immaginate, adottate e rigettate successivamente opinioni e sistemi, tornino ad abbracciare ciò che aveano rifiutato, e a calcare, senza avvedersene, le pedate impresse dai loro maggiori. Questa riflessione ci condurrebbe a pensare che lo spirito umano non percorra una linea retta di cognizioni, allungata in infinito, ma un circolo limitato, e torni necessariamente di tempo in tempo sullo stesso luogo. Le osservazioni che alcuni intelletti torbidi hanno fatte intorno alla decisa antichità di molte scoperte, obbligate poscia e ora credute recenti, potrebbero appoggiare questa deduzione, la quale maturamente ponderata, ci farebbe considerare l'idea dei progressi quotidiani dello spirito umano come illusoria, metterebbe, in tutto il suo lume quel detto sì sovente ripetuto del più saggio dei Re : Nihil sub sole novum ; ci farebbe riguardare l'accrescimento reale della massa delle cognizioni come impossibile, e menerebbe per mano i filosofi alla disperazione. Per evitare questo inconveniente dimentichiamo queste tristi immagini...

Ch. x, *Degli astri*, pp. 210-211.

cier ce que sa formation intellectuelle doit à l'influence française.

Leopardi a acquis de nombreuses connaissances pour étudier l'histoire de l'astronomie, il a dû souvent tenir compte de toute l'histoire de la civilisation humaine et explorer les différents âges de l'histoire. Ces bagages, c'étaient autant de connaissances acquises, et acquises dans des livres français, c'était la base en quelque sorte, fondamentale de toutes les opinions qu'il allait émettre sur le monde ancien.

Un autre résultat de l'influence exercée par les érudits français sur l'esprit du jeune écrivain nous apparaît dès maintenant : c'est d'eux qu'il tient, — et ceci aussi est important, — ses méthodes de travail. Nous avons vu quels exemples de clarté et de précision Giacomo a su trouver dans les livres français. A fréquenter Rollin, Goguet, Pluche, pour ne parler que des principaux, il a pris l'habitude d'interpréter les faits les plus lointains, d'en dégager des conséquences importantes qu'un autre n'y aurait pas aperçues. Son goût de la méthode, son sens critique, sa perspicacité intellectuelle firent, à cette école, d'appréciables progrès.

Il ne faudrait pas croire que l'écrivain seul se formât en Leopardi à l'époque où il préparait et écrivait ses ouvrages de jeunesse : l'homme, avec sa personnalité morale et son tempérament intellectuel particulier, commençait à s'affirmer. Dès ce moment, un sentiment commence à dominer Giacomo : l'amour de la vérité. C'est en grande partie à ses lectures françaises, et aux méditations qui en dérivent, qu'il le doit : comme la plupart des jeunes hommes, Giacomo voulait tout comprendre, tout résoudre par la vertu de la logique. Formé par des maîtres scolastiques, il accorde d'abord une valeur illimitée à la logique pure, au raisonnement formel ; il est féru de syllogisme. Et toujours il lui restera quelque chose de cette première formation : il ne comprendra pas que l'on

puisse se tromper, il aura l'erreur en aversion. Il ferait sien, en lui donnant un sens philosophique plus que littéraire, le mot du poète :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Sous l'influence des savants français, il comprend la vérité non plus sous un aspect aussi formel, mais sous le jour de l'expérience. Son activité intellectuelle n'a qu'un but : rechercher la vérité par-delà tous les préjugés, tout ce qui peut fausser son jugement. Désormais, il ne croira plus tout ce qu'on lui dira, il soumettra tout à la critique. Les liens qui le retiennent à son milieu et aux traditions familiales commencent à se relâcher. Ils se briseront bientôt, et ce sera, pour une large part, sous l'action des idées françaises.

Les critiques leopardiens ont soutenu, les uns que l'affranchissement religieux de Leopardi s'est effectué sous un effort de sa pensée puissante, les autres, sous l'impulsion et la direction de Giordani. Que celui-ci ait converti, émancipé plutôt, son jeune ami, c'est une hypothèse contredite par les faits et par les dates. Lorsque Giacomo a connu le célèbre écrivain, son évolution religieuse était consommée. Que, si l'on admet comme plus probable le caractère nettement personnel de cette évolution, il faut l'entendre, après l'examen des faits que nous venons d'exposer, de façon nouvelle, de façon beaucoup moins absolue. C'est par sa propre pensée que Leopardi s'affranchit ; mais sa pensée, sa dialectique sont stimulées, soutenues, dirigées par les auteurs français dont il fait l'aliment de ses jeunes années.

C'est là un des points encore obscurs de la psychologie de Leopardi que l'influence française nous aide à éclaircir. Ce ne sera pas le dernier. Cette étude nous réserve d'autres surprises.

CHAPITRE VI

NOUVELLES LECTURES FRANÇAISE

INSUFFISANCE DU BAGAGE INTELLECTUEL DU POÈTE. — CONSEILS DE CARLO ANTICI. — TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES LECTURES FRANÇAISE DE LEOPARDI. — M^{me} DE STAEL. — MONTESQUIEU. — L'ABBÉ BARTHÉLEMY. — LA MARQUISE DE LAMBERT. — LAMENNAIS, ETC.

Bien que déjà « auteur », le jeune Giacomo était, cependant, loin de posséder une culture complète.² Il a dû le sentir lui-même pendant la composition de ses ouvrages de jeunesse. Son entourage n'était pas non plus sans s'en rendre compte. L'homme à tous égards respectable que fut Carlo Antici, oncle de Giacomo, profita d'une lettre qu'il écrivit à son neveu pour lui adresser quelques reproches : il le reprend affectueusement sur la mélancolie à laquelle il se laisse aller et lui conseille de ne pas s'entêter à vouloir quitter la maison paternelle ¹ :

... Vous avez, pour votre âge, de très grandes connaissances sur les langues classiques, la littérature, l'érudition et les choses anciennes. Mais possédez-vous l'histoire de l'Eglise, des Empires, des arts, des sciences ? Avez-vous bien analysé les grands écrivains de la France et de l'Angleterre ? Avez-vous approfondi les théories du goût et du beau selon les Batteux, les Blair, les Condil-

1. ... *Voi avete per la vostra giovanile età cognizioni infinite di lingue classiche, di letteratura, di erudizione, e di cose antiche. Ma possedete la storia della Chiesa, degl'Imperi, delle arti, delle scienze ? Avete sviscerati i grandi scrittori della Francia e dell'Inghilterra ? Avete approfondate le teorie del gusto e del bello secondo i Batteux, i Blair, i Condillac,*

lac, les La Harpe, etc., pour pouvoir promener un regard sûr dans les vastes champs des belles-lettres ? Vous avez suivi un cours de philosophie ; mais, si vous ne le recommencez pas selon les principes plus solides des penseurs modernes approuvés spécialement en Physique, Métaphysique et Ethique, vous ne pouvez pas dire que vous connaissez la Philosophie, et sans cela le grand érudit ne peut jamais être un vrai lettré. Mais vous devez encore connaître et vous approprier les principaux théorèmes, non seulement des lois civiles et canoniques, mais de la Théologie, du droit des gens et de l'Economie sociale, car un homme de lettres privé de ces secours pourra bien être un érudit, un traducteur, compilateur et glossateur, mais il ne deviendra jamais l'homme dont les œuvres méritent de flotter au-dessus des ondes du temps, lesquelles engloutissent continuellement tant de milliers de productions médiocres.

... Si vous aimez la vraie gloire, il vous reste encore beaucoup à faire pour elle. La vraie gloire d'un homme de lettres chrétien consiste à produire des œuvres qui puissent contribuer réellement à donner plus de moralité et de bien-être à ses semblables. Accumuler livres sur livres par vif désir de se faire un nom est une vanité, que non seulement Dieu, mais même les hommes refusent de récompenser... Laissez l'insupportable pédantisme de ces commentateurs des antiquités grecques et latines, expliquées déjà

i Laharpe ecc. per poter girare uno sguardo sicuro nei vasti campi della bella letteratura ? Voi avete fatto un corso di filosofia, ma se non lo rifate secondo i principi più saldi dei moderni pensatori approvati specialmente nella Fisica, Metafisica, ed Etica, voi non potete dire di conoscere Filosofia, e senza questa il grand' erudito non può esser mai un vero letterato. Ma voi dovete conoscere ancora e farvi propri i principali teoremi della Teologia, del diritto delle genti, e dell' Economia pubblica, non che delle leggi civili e canoniche, giacchè un uomo di lettere privo di questi sussidi, potrà essere un erudito, un traduttore, compilatore e glossatore, ma non diverrà mai quell'uomo, le di cui opere meritino di galleggiare sopra le onde del tempo, che continuamente ingoiano tante migliaia di mediocri produzioni..... Se voi amate la vera gloria, molto vi resta ancora a far per lei. La vera gloria di un letterato cristiano consiste nelle produzioni, che contribuiscono realmente alla maggiore moralità ed agiatezza dei suoi simili. Quel moltiplicar libri sopra libri per prurito di farsi un nome è una vanità, di cui non solo Dio, ma financo l'uomo ricusa la mercede.... Lasciate l'insoffribile pedantismo di questi enucleatori delle greche e latine antichità, già illustrate fino al

jusqu'à faire mal au cœur par tant d'insignes et de patients chercheurs. Descendez de la cime du Parnasse et étudiez à fond tout ce qui touche les hommes dans cette vallée de larmes... *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Les conseils que Carlo Antici prodiguait à Giacomo étaient ceux de la raison. Cet excellent homme voyait juste, surtout quand il jugeait que l'instruction de son neveu n'était ni complète, ni adaptée aux nécessités du temps. Par malheur, Giacomo ne prit pas au sérieux cet avertissement¹. Il fit de nombreuses lectures, mais sans y apporter de méthode ni d'esprit de suite. Aussi, devait-il devenir un de ces esprits qui « ont des clartés de tout », mais dont les connaissances manquent trop de consistance et de profondeur pour légitimer et soutenir de grandioses ambitions.

Qu'il s'agît de philosophie, de science, de politique ou de philologie même, ses connaissances n'offraient pas une base suffisamment solide aux spéculations qu'il allait entreprendre. Leopardi fut un demi-savant et, comme presque tous les demi-savants, il devait souffrir des lacunes de son bagage intellectuel. Nous ne lui en faisons point grief : à Recanati et avec les professeurs qui le guidèrent, il ne pouvait guère en être autrement. Il avait, il est vrai, à sa disposition la belle bibliothèque de son père. Mais, pour se retrouver dans ce labyrinthe

voltastomaco da tanti insigni e pazientissimi indagatori. Discendete dalla vetta del Parnaso, ed internatevi entro le cose che muovono gli uomini in questa valle di lacrime (Rome, 26 décembre 1818). Cette lettre a été publiée par CAMILLO-ANTONA TRAVERSI dans le volume intitulé : *I genitori di Giacomo Leopardi*, Recanati, Simboli, 1891, II^e vol., p. 67.

1. Il se froissa de ce que son oncle voulait le décider à rester à Recanati. Il écrivait à propos de cette lettre à Giordani :

(Egli) ha avuto la sfacciataggine di dirmi più volte spontaneamente che sapeva di non potere educare bene i suoi figli, se non fuori di qui, e poi scrivermi una lunga lettera per provarmi che io la fo da ignorante e da stolto pensando solamente uscire da Recanati (19 janvier 1819).

de livres, de tendances si contradictoires, un guide avisé aurait été nécessaire. Il lui fit défaut, et ses lectures s'en ressentent. Enfin, n'oublions pas que, vers 1899, Giacomo sortait épuisé des « *sette anni di studio matto e disperatissimo* ». Sa santé, toujours plus précaire, ne lui permettait plus de surmenage. Elle le forçait à vivre sur son acquis. Néanmoins, il lit tant qu'il peut. Par désir d'apprendre et pour s'étourdir à la fois, il passe ses journées dans la bibliothèque paternelle.

Celle-ci était très riche, mais plus de la moitié des ouvrages qu'elle contenait ne pouvaient aider un jeune homme à compléter son éducation. Si l'on parcourt la liste des livres italiens de Monaldo, on reste étonné du nombre d'œuvres médiocres ou insignifiantes qui y figurent. A part les grands noms de la littérature, il n'y a parmi les livres italiens presque rien qui puisse servir à augmenter le capital de connaissances d'un cerveau. La plupart des livres didactiques, scientifiques et philosophiques qui appartenaient à Monaldo sont des traductions du français ou des livres français¹. C'est sur ces ouvrages que se porte l'attention de Giacomo. Mais les a-t-il tous lus ? Et, s'il a procédé à un choix, dans quel ordre l'a-t-il fait et d'après quel critérium ? Nous avons essayé de répondre à ces questions en dépouillant le *Zibaldone*. Les indications précieuses que nous y avons trouvées nous ont permis de dresser le tableau suivant, qui donnera au lecteur, pensons-nous, un aperçu rapide et une idée claire à la fois des lectures françaises de Leopardi : grâce à ce tableau, on pourra se rendre compte de ce que Leopardi a lu pendant plus de dix années, non seulement à Recanati, mais aussi pendant ses séjours à Rome, Pise, Bologne et Florence.

1. Voir la liste des livres français de la bibliothèque de Monaldo que nous donnons en Appendice.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

LECTURES FRANÇAISE DE GIACOMO LEOPARDI

d'après le *Zibaldone*¹. (1817-1832)

DATE	AUTEUR	LIVRE
1817	NOËL et DELAPLACE	<i>Leçons de littérature et de morale.</i>
1818-1819		
?	BOSSUET (Noël)	<i>Oraisons funèbres.</i>
?	MONTESQUIEU	<i>Essai sur le goût.</i>
?	—	<i>Grandeur et Décadence des Romains.</i>
Déc. (fin)	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
	(Longues et nombreuses citations).	
1820		
8 Janv.	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
20 —	—	—
5 Juin ²	MONTESQUIEU	<i>Grandeur et Décadence des Romains.</i>
6 —	—	—
8 —	—	—

1. Nous avons considéré comme lus tous les livres dont Leopardi cite un passage en donnant la référence détaillée. Les points d'interrogation qui suivent une date, indiquent que nous ne connaissons pas le jour où cette lecture a été faite ; ceux qui viennent après le nom d'auteur, signifient que le passage cité ne permet pas de déduire avec certitude si Leopardi a lu effectivement le livre, ou bien s'il a trouvé le renseignement dans un autre auteur, ou encore s'il n'a fait que citer de mémoire, sans relire le livre en question. Le nom de *Noël* mis entre parenthèses à la suite du nom d'un auteur indique que Leopardi a lu cet auteur dans les extraits qu'en donnent NOËL et DELAPLACE dans leurs *Leçons de Littérature et de Morale*, Paris, Le Normant, 4^e édition, 1810 (édition possédée par Monaldo).

2. Et même avant le 5 juin, il cite le ch. vi.

DATE	AUTEUR	LIVRE
9 Juin	MONTESQUIEU	<i>Grandeur et Décadence des Romains.</i>
10 —	—	—
11 —	—	—
12 —	—	—
24 —	—	<i>Dialogue de Sylla et d'Eucrate.</i>
27 —	—	<i>Temple de Gnide.</i>
6 Juillet	—	<i>Essai sur le goût.</i>
8 —	Lady MORGAN	<i>La France.</i>
12-23 —	MONTESQUIEU	<i>Essai sur le goût.</i>
26 —	—	—
28 —	—	—
29 —	—	—
4-8 Août	—	—
9 —	—	—
13 —	THOMAS	<i>Essai sur les Eloges.</i>
20 —	BOSSUET (?)	
21 —	VOLTAIRE (?)	
22 —	BARTHÉLEMY (Noël)	<i>Voyage du jeune Anacharsis (Eschyle).</i>
23 —	MONTESQUIEU	<i>Essai sur le goût.</i>
25 —	MAURY (Noël)	<i>Discours sur l'Eloquence.</i>
6 Sept.	Lady MORGAN	<i>France.</i>
8 —	—	—
9 —	—	—
10 —	LA HARPE (Noël)	<i>Eloge de La Fontaine.</i>
18 —	Lady MORGAN	<i>France.</i>
28 —	—	—
14 Oct.	MONTESQUIEU	<i>Grandeur et Décadence des Romains.</i>
17 —	BUFFON (Noël)	<i>Histoire Naturelle.</i>
21 —	—	—
5 Nov.	M ^{me} DE LAMBERT	<i>Avis d'une mère à son fils.</i>
7 —	—	—
9 —	—	—
15 Nov. (et auparavant)	LAMENNAIS	<i>Essai sur l'indifférence en matière de religion.</i>

DATE	AUTEUR	LIVRE
16 Nov.	LAMENNAIS	<i>Essai sur l'indifférence en matière de religion.</i>
17 —	MABLY (Noël)	<i>Observ. sur l'hist. de France.</i>
21 —	LAMENNAIS	<i>Essai.</i>
23 —	—	—
25 —	—	<i>Essai sur l'indifférence en matière de religion.</i>
27 —	—	—
27 —	—	—
29 —	—	—
30 —	—	—
2 Déc.	—	—
7 —	—	—
22 —	—	—
24 —	MONTESQUIEU	<i>Grandeur et Décadence des Romains.</i>

1821

13 Janv.	VOLTAIRE (?)	<i>Contes en vers.</i>
7 Fév.	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
9 —	M ^{me} DE LAMBERT	<i>Œuvres complètes.</i>
10 —	—	—
12 —	D'ALEMBERT (?)	<i>Eloges de l'Acad. Franç.</i>
13 —	DE LAMBERT	<i>Œuvres complètes.</i>
14 —	—	—
15 —	—	—
16 —	—	—
17 —	—	—
18 —	—	—
20 —	—	—
26 Mars	LAMENNAIS	<i>Essai sur l'indifférence.</i>
30 —	—	—
4 Avril	—	—
6 —	—	—
20-22 —	THOMAS	<i>Essai sur les Eloges.</i>
25 —	ROGNIAT	<i>Conseils sur l'art de la guerre.</i>
13 Mai	MONTESQUIEU	<i>Grandeur et Décadence.</i>

DATE	AUTEUR	LIVRE
2 Août	DUCLOS	<i>Les Mémoires Secrets.</i>
3 —	THOMAS	<i>Essai sur les Eloges.</i>
22 —	BUFFON (Noël)	<i>Histoire Naturelle.</i>
29 —	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
30 —	—	—
31 —	MONTESQUIEU	<i>Grandeur et Décadence.</i>
1 Sept.	—	—
8 —	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
13 —	—	<i>De l'Allemagne.</i>
17 —	—	<i>Corinne.</i>
18 —	—	— ^{1.}
5 Oct.	—	<i>De l'Allemagne.</i>
6 —	—	—
19 —	—	—
21 —	—	—
2 Nov.	—	—
7 —	—	—
13 —	—	—
14 —	—	—
18 —	—	—

1822

30 Mai	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
30 Nov. ²	DUPATY	<i>Lettre sur l'Italie.</i>

1823

7 Fév.	BARTHÉLEMY	<i>Voyage du jeune Anacharsis.</i>
8 —	—	—
10 —	—	—
17 —	—	—
23 —	—	—
25 —	—	—
26 Mars	—	—
29 —	—	—

1. C'est à la date du 19 septembre 1821 que Leopardi a consigné dans son journal qu'il n'est devenu « philosophe » qu'après avoir lu *alcune opere di Madama di Staël. Zib.*, III, p. 343.

2. Depuis le 20 novembre Leopardi se trouvait à Rome. Il y resta jusqu'au 30 avril 1823.

DATE	AUTEUR	LIVRE
14 Avril	B. DE S-PIERRE	<i>Paul et Virginie.</i>
30 Mai	BUFFON (Noël)	<i>Histoire Naturelle.</i>
23 Juin	BARTHÉLEMY	<i>Voyage du jeune Anacharsis.</i>
11-17 Juillet	CHATEAUBRIAND	<i>Génie du Christianisme</i> ¹ .
20-21 Août	MONTESQUIEU	<i>Essai sur le goût.</i>
6 Sept.	VOLTAIRE	<i>Corresp. avec le roi de Prusse.</i>
19 —	Mme DE STAEL	<i>Corinne.</i>
8 Oct.	VOLTAIRE	<i>Corresp. avec le roi de Prusse.</i>
25 —	FRÉDÉRIC II	<i>Elogio di Voltaire.</i>
15 Nov.	—	<i>Œuvres complètes.</i>
19 —	—	—
20 —	—	—
22 —	—	—
28 —	—	—
8 Déc.	—	—
12 —	THOMAS	<i>Eloge de Descartes.</i>
16 —	FRÉDÉRIC II	<i>Œuvres complètes.</i>
19 —	—	—

1824

21 Janv.	VOLTAIRE	<i>Saggio dell'epica poesia.</i>
20 Fév.	GRESSET	<i>Vert-Vert.</i>
21 Mars	VOLTAIRE	<i>Delle lingue. Opere Scritti.</i>
21 Avril	—	<i>Secolo di Luigi XIV.</i>
26 —	—	—
24 Juin	THOMAS	<i>Essai sur les femmes.</i>
27 —	—	—
2 Juillet	THOMAS	<i>Eloge de Descartes. Œuvres.</i>
25 Août	—	<i>Œuvres.</i>
26 —	—	—

1825

5-6 Avril	VOLNEY	<i>Les Ruines.</i>
9 —	—	—
26 Oct. ²	LA BRUYÈRE	<i>Caractères de Théophraste.</i>
21 Nov.	—	—

1. Lu et cité par Leopardi dans la *Storia dell' Astronomia*.

2. Depuis le 29 septembre Leopardi se trouvait à Bologne.

1826

DATE	AUTEUR	LIVRE
23 Mars	VOLTAIRE	<i>Dictionnaire Philosophique.</i>
24 —	—	—
22 Avril	—	<i>Epître sur le Désastre de Lisbonne.</i>

1827

29 Mars ¹	RAYNAL (Noël)	<i>Histoire Philosophique, etc.</i>
2 Avril	BUFFON (Noël)	<i>Discours de Réception à l'Académie.</i>
7 —	ROUSSEAU (Noël)	<i>Emile.</i>
13 —	—	—
18 —	—	—
17 Déc.	D'ALEMBERT	<i>Disc. prél. de l'Encyclopédie.</i>

1828

17 Avril	D'ALEMBERT	<i>Eloge de M. Jean Bernoulli.</i>
8 Mai	—	<i>Essai de trad. de quelques morceaux de Tacite.</i>
10 —	—	<i>Reflexions sur l'usage et l'abus de la Philosophie dans les matières de goût.</i>
15 —	—	<i>Reflexions sur l'histoire.</i>
19 —	—	<i>Essai sur les éléments de la Philosophie.</i>
19 —	GINGUENÉ	<i>Hist. de la litt. ital., t. VI.</i>
23 Juillet	<i>Bulletin de Férussac</i>	

1. Leopardi partit de Bologne le 3 novembre pour Recanati, où il passa l'hiver. Le 27 avril 1827, nous le retrouvons à Bologne et, le 29 juin de la même année, il arrive à Florence pour partir de nouveau, le 9 novembre 1827, pour Pise. Il y demeura durant l'hiver. Mais, dans les premiers jours de juin 1828, il revint à Florence, qu'il quitta pour Recanati (novembre 1828). Le 29 avril 1830, il abandonne la maison paternelle pour ne plus jamais y revenir. Il alla d'abord à Florence (1830-31), ensuite à Rome (5 octobre 1831-17 mars 1832). A cette date il revint dans la ville des Médicis, d'où il partit pour Naples en septembre 1833.

DATE	AUTEUR	LIVRE
24 Juillet	<i>Bulletin de Férussac.</i>	
25 —	—	—
26 —	—	—
27 —	—	—
28 —	—	—
29 —	—	—
30 —	—	—
31 —	—	—
10 Août	—	—
11 —	—	—
12 —	—	—
13 —	—	—
22 —	P.-L. COURIER	<i>Prospect. d'une nouvelle trad. d'Hérodote. (Préface).</i>
31 —	<i>Bulletin de Férussac.</i>	
2 Sept.	—	—
9 —	—	—
10 —	—	—
11 —	—	—
13 —	—	—
14 —	—	—
16 —	—	—
17 —	—	—
29 —	<i>Journal des Savans.</i>	
3 Oct.	—	—
12 —	BENJAMIN CONSTANT	<i>De la religion.</i>
13 —	—	—
14 —	POUQUEVILLE	<i>Voyage en Morée.</i>
15 —	<i>Journal des Savans</i>	
17 —	—	—
23 —	MONTAIGNE	<i>Essais.</i>
26 —	Ch. NODIER	<i>Questions de litt. légale.</i>

1829

28 Mars	ROUSSEAU	<i>Pensées.</i>
29 —	—	—
31 —	—	—

DATE	AUTEUR	LIVRE
3 Avril	M ^{me} DE STAEL	<i>Corinne.</i>
6 —	—	—
19 —	—	—
20 —	ROUSSEAU	<i>Pensées.</i>
21 —	—	—
26 —	VOLTAIRE	<i>Hist. de Charles XII.</i>
6 Mai	ROUSSEAU	<i>Pensées.</i>
7 —	—	—
8 —	—	—
9 —	—	—
10 —	—	—
17 —	—	—

Ce qui frappe d'abord quand on examine d'un peu près le tableau précédent, ce sont les lacunes que présentent les lectures de Leopardi. Lorsqu'on connaît le nombre des ouvrages français possédés par Monaldo, on est surpris du nombre relativement restreint des livres que Giacomo a mis à profit. Surtout on s'explique avec peine que le jeune homme, qui manifestait dans les premières années d'étude un si vif appétit de savoir, ait pu vivre à côté des œuvres de Beaumarchais, Boileau, Corneille, Descartes, La Bruyère, La Rochefoucauld, Marivaux, Maupertuis, Mercier, Pascal, sans céder à la tentation de les lire. Aussi inexplicables nous paraissent d'autres lacunes, qui, pour n'être pas totales, n'en sont pas moins notables. Aucun passage du *Zibaldone* ne nous permet de croire que Leopardi ait lu les *Dix années d'exil* de M^{me} de Staël, le *Traité de l'Education des Filles* de Fénelon, le *Traité de la pluralité des mondes* et les *Dialogues des Morts* de Fontenelle; les *Lettres persanes*, l'*Esprit des Lois*, les *Lettres d'une Turque*, de Montesquieu; enfin, de Rousseau¹, *La Nouvelle Héloïse*, le *Contrat Social*, les *Confessions*, le *Discours de l'Inégalité*.

1. *Emile* ne figure pas dans la bibliothèque de Monaldo.

Car, si l'on conçoit difficilement qu'il n'ait pas lu ces œuvres, on admet plus malaisément encore qu'il les ait lues sans en recevoir une excitation intellectuelle. On peut, il est vrai, supposer que Leopardi lut ces ouvrages sans prendre de notes, sans en transcrire des fragments. Cela n'est pas impossible, mais tellement peu probable ! En effet, si nous considérons attentivement les citations que Leopardi insère dans son *Zibaldone*, nous remarquons que celles-ci se ramènent à trois catégories différentes. Il existe des citations que ne suit aucun commentaire. Ces citations, Leopardi les a faites uniquement pour retenir une idée qu'il fait sienne *sans restriction*. D'autres fois, la citation est suivie d'un commentaire où Leopardi rectifie ou contredit l'opinion contenue dans le passage en question. Enfin, et c'est le cas le plus fréquent, il fait une citation et la commente en poussant jusqu'à ses extrêmes conséquences logiques le développement de l'idée ébauchée. C'est ce qui le conduit à affirmer que, dans leurs écrits psychologiques, les auteurs modernes, tels que l'abbé de Saint-Pierre et Chateaubriand, « *si fermano molto più presto del fine a cui potrebbero arrivare* »¹.

Quant à leur contenu, les citations se réfèrent à des controverses relatives à la querelle des Anciens et des Modernes, à des questions d'esthétique, de philologie et surtout de psychologie.

Giacomo demande aux livres un aliment intellectuel. Mais surtout il y cherche les hommes, il s'y cherche soi-même. Il faut se replacer dans l'état d'esprit et dans la situation de Leopardi pour prendre conscience de l'importance qu'avaient pour lui ces lectures. Cantonné à Recanati, presque enfermé dans la maison paternelle, n'ayant personne à qui communiquer ses pensées, avec qui échanger ses vues, il attend tout des livres. Ce sont eux

1. *Zib.*, I, 160.

qui lui feront connaître les hommes, qui lui donneront de la vie et du monde comme un avant-goût, assez amer en vérité. Dans les livres, il apprend à juger ses semblables, et, partant, à se juger soi-même. Il se cherche dans ses lectures : il note les conditions de vie qui ressemblent aux siennes, il relève les analogies existant entre ses sentiments ou ses pensées et ceux qu'il découvre dans les auteurs qu'il fréquente.

A tant d'exigences les auteurs italiens répondaient mal. Si nous en exceptons Dante, Petrarque, Boccace, Tasse et Foscolo, il n'y en avait pas qui pussent fournir une nourriture substantielle à son esprit, qui continssent surtout la description des états d'âmes complexes et des synthèses géniales d'une civilisation ou d'une époque. La littérature italienne s'est peu tenue en contact avec la société. Les figures qu'elle anime ne se rattachent que de loin au commun des mortels. Leopardi ne pouvait pas s'y attarder ; aussi bien, les délaissa-t-il bientôt pour se tourner vers les livres français, comme ceux de M^{me} de Staël et de Voltaire, qui portent en eux toute une société, ou comme ceux de Montesquieu, de d'Alembert et des Encyclopédistes, qui font le procès du passé et embrassent dans le présent la pensée universelle.

Or, s'il est vrai qu'il demandait à ses lectures de quoi nourrir son esprit, s'il y cherchait une foi, une notion exacte de la société, comment aurait-il pu lire Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld ou *l'Esprit des Lois* sans en être frappé, sans y rencontrer des points de vue nouveaux, les uns acceptables, les autres à rejeter ? S'il est vrai qu'il se cherchait lui-même et avec soi les hommes, comment aurait-il pu lire *la Nouvelle Héloïse* sans s'y reconnaître, sans y retrouver ses semblables ? Comment cette œuvre, dont l'influence se prolongea sur plus d'un siècle de littérature mondiale, aurait-elle été sans effet sur l'imagination de Giacomo, que M^{me} de Lambert arrivait si facilement à intéresser ?

Cela nous semble bien invraisemblable et, jusqu'à preuve du contraire, nous considérons les ouvrages que nous venons de mentionner comme non lus par Leopardi... à moins que la lecture de la plupart de ces livres n'ait été interdite à Giacomo par son père et qu'alors il les ait lus en cachette et sans prendre de notes, pour ne pas laisser de traces de sa désobéissance.

Ce n'est qu'en faisant l'analyse des idées principales de Leopardi et en les confrontant avec les idées des auteurs français qu'on pourra éclaircir ce doute.

Si nous abandonnons ces recherches négatives pour considérer ce que Leopardi a positivement lu, nous remarquons que, dès la première année, deux auteurs se disputent la place d'honneur dans ses préoccupations : ce sont M^{me} de Staël et Montesquieu.

MADAME DE STAËL

La préférence que Leopardi marque pour M^{me} de Staël ne saurait étonner personne : elle s'explique par les conditions générales de la littérature italienne du temps, aussi bien que par des circonstances particulières à notre poète. C'est une étude passionnante que celle de l'influence de M^{me} de Staël en Italie, et nous nous y arrêterions volontiers si nous apportions quelque élément de nouveau à la connaissance du sujet. Mais les nombreux ouvrages et articles publiés sur ce sujet ont presque épuisé la question dans ses aspects généraux. Aussi y renvoyons-nous le lecteur ¹. Nous ne nous occu-

1. CHARLES DEJOB : *Madame de Staël et l'Italie*, avec une bibliographie de l'Influence française en Italie de 1796-1814, Paris, Armand Colin, 1890.

GUIDO MUONI : *Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a Madama di Staël ed al romanticismo in Italia* (1816), Milano, Società editrice libraria, 1902.

MARIA TERESA PORTA : *M^{me} de Staël e l'Italia*, Firenze, F. Gonnelli, 1909.

perons que des conjonctures qui ont amené Giacomo Leopardi à lire M^{me} de Staël ¹.

Giacomo était trop jeune pour avoir entendu parler de M^{me} de Staël lors du premier voyage de celle-ci en Italie. Ce n'est qu'en 1816 qu'il prononce pour la première fois le nom de la baronne. M^{me} de Staël avait publié dans le premier numéro de la *Biblioteca Italiana* de Milan ² un article sur « l'esprit des traductions ». Cet article fut considéré par la critique du temps comme le véritable manifeste du romantisme en Italie : il exhortait les Italiens à renoncer à l'imitation trop servile des Anciens et à rajeunir leur littérature par l'étude des littératures étrangères. Cet article fit beaucoup de bruit. En ce temps-là plus que jamais, le patriotisme des Italiens, refoulé en politique, s'était réfugié dans les lettres. Les armes françaises avaient dominé l'Italie, la littérature française avait éclipsé les œuvres italiennes, les formes du gouvernement révolutionnaire avaient remplacé le régime débonnaire des petits Etats italiens ; mais la langue tenait bon. Menacée et, à un moment même, fortement entamée, elle avait su se ressaisir, résister et par cela même vaincre : le toscan reçut ses lettres de noblesses de la main même de Napoléon ³. Cette reconnaissance avait communiqué aux lettrés italiens une sorte de fierté nationale. C'est d'abord dans la langue et dans

1. M^{me} SOFIA RAVASI a publié une étude très sérieuse sur *Leopardi et M^{me} de Staël* (Milano, 1910). L'auteur fait presque tous les rapprochements qu'on peut établir entre les écrits de Leopardi et ceux de M^{me} de Staël et met en lumière l'influence de cette dernière sur l'esprit du poète reanatais. Nous nous en sommes plus d'une fois servi pour la composition de notre chapitre. Pour nous épargner de trop nombreux renvois, nous le déclarons ici une fois pour toutes.

2. Voir, à propos de sa fondation et du succès de cette revue, les deux études de A. LUZIO : *La Biblioteca italiana*, dans la *Rivista st. Risorg. Italiano*, 1895 et G. ACERBI E LA BIBL. ITAL., dans la *Nuova Antologia*, 1896.

3. Voir Paul Hazard, *op. cit.*, p. 317 et suivantes.

la littérature que prit corps l'esprit italien, l'idée d'une Grande Italie ; aussi était-ce risquer gros que de venir dire aux Italiens : « Abandonnez vos ancêtres les Romains et mettez-vous à l'école de l'étranger. » Les écrivains et les publicistes italiens se levèrent en masse et combattirent avec acharnement les théories cosmopolites de Mme de Staël ; on alla jusqu'aux insultes. Mme de Staël ne daigna répondre qu'à un article de Giovanni Gherardini¹. Elle se défendit d'avoir voulu déprécier la littérature italienne et réclama une interprétation plus loyale de sa pensée : elle n'entendait pas pousser les Italiens à une imitation servile, mais leur conseillait simplement de puiser dans les littératures étrangères les éléments nécessaires à un rajeunissement de leur littérature nationale. Le directeur de la revue, G. Acerbi, en publiant la réplique de Mme de Staël, invita ses lecteurs à y répondre :

« Nous sommes fort éloignés de croire que la lettre de Mme de Staël n'admette pas de réponse. Nous espérons même que des Italiens voudront bien nous en envoyer ; nous les recevrons avec gratitude et nous les publierons fidèlement² ».

Giacomo avait suivi la polémique soutenue par Mme de Staël : il avait lu son premier article³, ainsi que la réfutation qu'en avait tentée Gherardini. La réponse de Mme de Staël et l'invitation du directeur de la *Biblioteca Italiana* le décidèrent à dire son mot. Sans se laisser rebuter par l'insuccès d'une première démarche, il adressa

1. *Bibl. Ital.*, t. II, p. 3.

2. *Ibid.*, t. II, p. 417.

3. *Io feci plauso in mio cuore a quel detto della Sig. di Staël (Bibl. Ital., num. 1) che gl'Italiani non vorranno per innanzi tradurre la Iliade tradotta da Monti : Lettera ai Compilatori della Bibl. Italiana, Milano (da Recanati, 7 Maggio 1816). Cette lettre ne fut pas publiée. Mestica l'a reproduite dans les Scritti lett. di G. L., II^e vol., pp. 81-88, Firenze, Le Monnier, 1899.*

« ai Signori Compilatori della Biblioteca Italiana » une lettre, datée du 18 juillet 1816, « in risposta a quella di Mad. la Baronessa di Staël-Holstein ai medesimi ».

Ce document, les rédacteurs de la revue ne le jugèrent pas digne de voir la lumière, et ils n'avaient pas tout à fait tort. Leopardi n'apportait dans la question aucune clarté nouvelle. Ce qui nous intéresse et qu'il faut retenir pour l'instant, c'est que c'est à cette controverse que Giacomo dut de connaître le nom de Mme de Staël. Mais ce n'était pour lui qu'un nom : pas un mot dans sa lettre ne nous autorise à croire qu'il avait lu les ouvrages de la femme-auteur. Aucune allusion à Corinne, dont Mme de Staël invoque le témoignage pour démontrer son amour de l'Italie. Leopardi parle, cependant, de Mme de Staël en des termes empreints de respect et même d'admiration¹. Nous pouvons compter qu'il lira ses ouvrages dès qu'il pourra se les procurer. Accaparé par ses travaux de philologie (Traduction du II^e livre de l'*Enéide*, 1816 ; *Iscrizioni greche Triopee*, 1816 ; *Della fama di Orazio presso gli Antichi*), découragé par l'état de sa santé (*Appressamento della morte*, fin 1816), emporté dans les rafales de sa première passion (*Diario d'amore*, 1817), brisé par cette triste expérience amoureuse, décidé à chercher une diversion dans l'expression véhémement d'un patriotisme débordant de lyrisme (*Canzoni*, 1818), Leopardi vécut plus de deux ans sans revenir à Mme de Staël. Ce n'est qu'en décembre 1819 qu'il se mit à lire *Corinne*. Il en poursuivit la lecture jusqu'au 20 janvier

1. En note à sa lettre, Leopardi récrimine contre les voyageurs superficiels, qui ne savent pas apprécier l'Italie comme il convient. *Giuro*, continue-t-il, *all' Europa che se il Cielo vorrà mai che io viaggi in Francia, o in Inghilterra o in altro paese, scriverò Trattati sopra la letteratura Francese o inglese o d'altro popolo, pieni di osservazioni tanto sode e profonde, da sembrar proprio scritte da un Francese*. Poche son le cose che non soffrono eccezzuazione, ed io non vo' qui parlare della nostra Dama.

A la fin de la lettre, il qualifie Mme de Staël de *preclarissima*.

et peut-être au-delà. Giacomo avance lentement, mais sûrement. Il ne dévore pas, il fait mieux : il assimile et « rumine ». Les citations de *Corinne* partent du livre Ve (*Zib.*, I, 185) et vont en ordre, jusqu'à l'avant-dernier (*Zib.*, I, 212), ce qui prouve qu'elles ont été faites au cours de la lecture.

L'influence que cet ouvrage exerça sur l'esprit de Leopardi apparaît considérable. Ce fut pour lui comme un trait de lumière : ce livre venait à son heure, et comme à point nommé, dans la vie de Leopardi. Giacomo passait par une grande crise, morale et physique à la fois.

Il était plus malade qu'auparavant, plus abattu par l'impossibilité de sortir de Recanati et la certitude de n'y pouvoir conquérir aucune gloire durable ; plus désespéré par sa laideur et par le dénouement malheureux de sa première idylle, et par le besoin plus aigu d'affection qui lui en était resté... Il se trouvait, enfin, à ce moment de sa sensibilité qu'il nous a décrit lui-même dans ces vers :

E già nel primo giovanil tumulto
Di contenti d'angoscie et di desio
Morte chiamai più volte

(*Le Ricordanze*, 104-6.)

On imagine facilement quelle impression devait produire sur une âme aussi tourmentée le livre de M^{me} de Staël. Cette impression dut être d'autant plus vive et plus profonde que c'était le premier roman sentimental que lût Leopardi, le premier livre, à sa connaissance, qui donnât au sentiment la place qui lui revient dans la vie des hommes. L'idée de l'importance de l'amour, Leopardi la possédait déjà : *Corinne* ne fit que l'en persuader davantage. Cette âme supérieure à tant d'égards qu'est *Corinne*, qui, avec de si fortes raisons d'être heureuse, finit pourtant par mourir du mal d'aimer ; cette

appréhension de la mort qui drapé d'un voile lugubre toute l'œuvre, qui alanguit les gestes et étouffe les paroles ; ces plaintes continuelles sur la jeunesse qui passe et sur l'impossibilité d'être heureux sur terre quand on a une âme sensible, — tout cet ensemble de considérations purement romantiques et qui sont en réaction contre le rationalisme du XVIII^e siècle ; — voilà autant de faits nouveaux pour Leopardi, autant de similitudes de situation entre lui et l'héroïne de M^{me} de Staël. Il n'est pas jusqu'aux souffrances endurées par Corinne dans le petit village du Northumberland qui n'offrent une réelle analogie avec les tristesses du reclus de Recanati. Le caractère d'Adélaïde Leopardi ne le cédait en rien à celui de Lady Edgermond ¹. Aussi Giacomo devait-il se retrouver dans le livre de M^{me} de Staël et sympathiser avec ses héros. Comment eût-il pu lire sans tressaillir des passages comme les suivants : « Nous ne connaissons l'infini que par la douleur... mon âme me tourmentait comme une flamme inutile, qui me dévorait moi-même, n'ayant plus d'aliment au dehors... tout le malheur de ma situation venait de vivre dans une petite ville, reléguée au fond d'une province du Nord ² ». Lord Nelvil, bien que différent de Giacomo, souffrait cependant, comme lui, du « mal du siècle ». Il se faisait avec « ses propres réflexions un mal irréparable » (*Corinne*, ch. I, p. 4) ; « l'image de

1. Giacomo lui-même a remarqué l'analogie entre sa situation et celle de Corinne. *La cagione per cui trovo nelle osservazioni di Mad. di Staël del libro 14 della Corinna, anche più intima e singolare e tutta nuova naturalezza e verità, è, oltre al trovarmi io presentemente nello stessissimo stato ch'ella describe, il rappresentare ella, quivi il genio considerante se stesso, e non le cose estrinseche né sublimi, ma le piccolezze stesse e le qualità che il genio poche volte ravvisa in se, e forse anche se ne vergogna e non se le confessa o le crede aliene da se e provenienti da altre qualità più basse, e perciò se n'affligge ; onde, con minore sublime ed astratto, ha maggior verità e profondità familiare in tutto quello che dice Corinna di se giovanetta.* Zib., I, 193.

2. *Corinne*, pp. 303, 307, 314.

l'infini » l'attirait sans cesse, et la mort, « qui vient sans
 « que le courage l'ait cherchée, cette mort des ténèbres,
 « qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus
 « cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras et
 « vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et
 « de la nature », cette mort lui « inspirait du mépris pour
 « la destinée humaine, pour l'impuissance de la douleur,
 « pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la
 « nécessité ». C'est là une manière toute nouvelle d'envisager la vie et la mort, et qui contraste bien avec celle que les livres anciens offraient à Leopardi ¹.

En un mot, Leopardi se met, comme on dit vulgairement, « dans la peau » de M^{me} de Staël ; dès lors, la pensée de cet auteur lui devient lumineuse : « Je n'ai jamais trouvé obscurs, remarque-t-il, ou du moins intelligibles, les écrits de Madame de Staël, que tous donnent pour très obscurs ². » Il comprend pleinement l'œuvre de M^{me} de Staël et il aperçoit tout ce qu'elle contient de vie en puissance : tout ce qu'il y a de sentimental et de poétique en lui en est magnifié.

Bien plus : après le poète, c'est le penseur que M^{me} de Staël éveille en Leopardi. Le prestige des analyses psychologiques qui remplissent *Corinne* donne un crédit presque aussi grand aux observations et aux discussions politiques, littéraires et esthétiques qui font aujourd'hui encore l'intérêt du livre de M^{me} de Staël. Giacomo y

1. On pourrait continuer à l'infini ces rapprochements entre l'état d'âme de Giacomo et celui de Lord Nelvil. Ils se ressemblent dans de nombreux détails qui tiennent de la sentimentalité et de la mélancolie, caractéristiques du mal du siècle. Oswald arrivant à Rome « ne sentait que le profond isolement qui serre le cœur quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez cette multitude de personnes à qui votre existence est inconnue, qui n'ont aucun intérêt en commun avec vous. » *Corinne*, I, I, ch. v, p. 27.

Giacomo a ressenti le même sentiment. Voir à ce propos les nombreuses lettres qu'il écrit à son père et à son frère durant son séjour à Rome.

2. *Zib.*, I, 408 (22 novembre 1820).

prêta beaucoup d'attention. C'était un air vivifiant et frais qui, avec M^{me} de Staël, entraît à Recanati, dans cette bibliothèque vieillote et austère. Tout un monde nouveau y pénétrait sur ses pas.

Il ne me manquait, écrit Giacomo, ni la capacité de réflexion, d'attention, de comparaison, de raisonnement, ni la profondeur, ni rien autre ; mais je ne me suis cru philosophe qu'après la lecture de quelques œuvres de Madame de Staël¹.

En d'autres termes, les observations politiques, littéraires et esthétiques de M^{me} de Staël ont invité Leopardi à sortir des traductions et des travaux philologiques où il se cantonnait et à s'intéresser à la politique, à la société, à la vie. C'est dans ce sens qu'il emploie le mot de *philosophe*, et cette interprétation mérite d'être signalée, car elle nous aidera à comprendre maints passages équivoques du *Zibaldone*.

Ce que nous venons de dire de *Corinne* peut s'appliquer au livre *De l'Allemagne*, que Leopardi a lu une année après le premier. L'influence de cette dernière œuvre est, cependant, moins profonde sur le cerveau de Leopardi que celle qu'y exerça *Corinne* : elle est d'ordre purement littéraire.

Il semble que Giacomo ait lu également *Delphine*. Du moins, en 1825, dans le *Preambolo* des *Annotazioni alle dieci canzoni* (*Nuovo Ricoglitore*, 1825), il écrit :

Une [de ces *canzoni*], qui a pour titre *Ultimo canto di Saffo*, entend représenter l'infélicité d'une âme délicate, tendre, sensible, noble et ardente, placée dans un corps laid et jeune ; sujet si difficile que je ne puis me rappeler ni parmi les anciens, ni parmi les

1. *Io non mancava della capacità di riflettere, di attendere, di paragonare, di ragionare, di combinare, della profondità ec ; ma non credetti di esser filosofo se non dopo lette alcune opere di Madama di Staël. Zib., III, 343.*

modernes, aucun écrivain fameux qui ait eu la hardiesse de le traiter, excepté Madame de Staël, qui le traite, mais de tout autre façon, dans une lettre au commencement de *Delphine* ¹.

Cette indication n'a pas la précision à laquelle Giacomo nous a habitués, et l'on pourrait croire, comme le *Zibaldone* ne nous en parle point, que Leopardi n'a pas lu l'ouvrage de M^{me} de Staël. Nous devons, cependant, tenir compte de ce que Leopardi a pu lire beaucoup d'ouvrages avant de commencer son journal (juillet ou août 1817), et, parmi ceux-ci, *Delphine*. C'est d'autant plus probable que M^{me} de Staël avait attiré son attention dès 1816. On pourrait en chercher une autre preuve dans le *Diario d'amore*, où Giacomo dit que la lecture des ouvrages qui traitent des amours d'autrui lui est odieuse. Or, les romans d'amour étaient alors plutôt rares : *Werther*, *Jacopo Ortis*, *Delphine* et la *Nouvelle Héloïse* sont les seuls qui méritent ce titre (Leopardi ne possédait ni la *Princesse de Clèves* ni *Adolphe*). Et il ne serait pas impossible que le dégoût de Leopardi vînt des situations inextricables où M^{me} de Staël se plaît à jeter les héros de son roman.

On trouve dans le *Zibaldone* beaucoup de citations de *Corinne* et de *l'Allemagne*, mais on n'en lit aucune qui soit empruntée à *De l'influence des Passions*, à *Dix années d'exil* ou à *De la littérature*. Il est vrai que M^{me} Sofia Ravasi fait quelques rapprochements assez frappants entre les œuvres de Leopardi et *De l'influence des Passions* ² et *De la littérature*. Remarquons, cependant, que

1. *Una, ch'è intitolata* Ultimo canto di Saffo, *intende di rappresentare la infelicità di un animo delicato, tenero, sensitivo, nobile e caldo, posto in un corpo brutto e giovane ; soggetto così difficile, ch'io non mi so ricordare né tra gli antichi né tra i moderni, nessuno scrittore famoso che abbia ardito di trattarlo, eccetto solamente la Signora di Staël, che lo tratto in una lettera in principio della Delfina, ma in tutto'altro modo.* (I^{re} année, p. 659.)

2. Voir SOFIA RAVASI : *Leopardi et M^{me} de Staël*, op. cit., pp. 62-63 et ailleurs.

la bibliothèque de Recanati ne contient ni *De l'influence des Passions*, ni *De la littérature*. Resterait la possibilité d'un emprunt, ou d'une lecture faite hors de Recanati ; mais alors nous nous heurtons à une autre difficulté : l'absence de toute trace de ces lectures dans le *Zibaldone*, ce qui est peu admissible¹. N'oublions pas, enfin, que Leopardi affirme avoir lu « *alcune opere di Madama di Staël* », et non pas toutes ses œuvres. De même, il ne semble pas qu'il ait lu les *Dix années d'exil*. Cette œuvre a paru en 1821 et c'est cette édition que Monado possédait dans sa bibliothèque. Mais y est-elle entrée peu de temps après son apparition, ou bien plus tard ? Giacomo est muet sur ce point, et, si des rapprochements de textes que nous allons opérer ne ressort point la preuve du contraire, nous serons obligés de conclure que les « *alcune opere* » dont parle Leopardi ne sont que *Corinne*, *De l'Allemagne* et *Delphine*.

Les citations puisées à ces deux œuvres et que nous retrouvons dans le *Zibaldone* portent en grande partie sur les différences existant entre les Anciens et les Modernes et sur des questions d'esthétique. Dans le même ordre d'idées, Leopardi cherche à se documenter dans les livres de Montesquieu.

MONTESQUIEU

L'auteur de *l'Esprit des lois*, comme d'ailleurs tous les autres philosophes français qui ont précédé immédiatement la Révolution², était bien connu en Italie. Ses œuvres, réprouvées par les cléricaux, exaltées par

1. Il s'agit probablement de la 7^e lettre de la I^{re} partie, où M^{lle} d'Albemar écrit à Delphine : « Vous savez que j'ai l'extérieur du monde le moins agréable : ma taille est contrefaite, et ma figure n'a point de grâce ; je n'ai jamais voulu me marier... une femme disgraciée de la nature est l'être le plus malheureux lorsqu'elle ne reste pas dans la retraite », etc... *Delphine*, Bibl. Charpentier, Paris, s. d., pp. 23-25.

2. Voir P. Hazard, *op. cit.*, pp. 107 et 164.

les libres-penseurs, étaient répandues dans toute la péninsule. Monaldo lui-même possédait les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, le *Temple de Gnide*, l'*Essai sur le goût* (en un seul volume), les *Lettres Persanes* et l'*Esprit des lois*. Mais, en fidèle sujet du Pape, il avait rangé ce dernier volume parmi les livres prohibés.

Giacomo, curieux de tout ce qui touchait au monde latin, lut dès 1820 les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Cette lecture l'absorba durant presque un mois (3-24 juin). Il lit, il médite, et confie jour par jour ses impressions à son *Zibaldone*. Du 24-27 juin, il continue par le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Du 27 juin au 6 juillet et au delà, c'est le *Temple de Gnide* qu'il feuillette, tandis que l'*Essai sur le goût* entretient sa méditation jusqu'au 9 août. Nous insistons sur le temps que Leopardi a mis à faire ces lectures, car c'est là un fait matériel qui montre la conscience qu'il apportait à pénétrer la pensée des auteurs dont il entreprenait l'étude.

Le temps relativement long que Leopardi met à lire les œuvres de Montesquieu pourrait, il est vrai, s'expliquer aussi par le mauvais état de sa santé, qui ne lui permettait pas une trop 'grande application ; mais ce qui nous paraît bien plutôt avoir ralenti la lecture de Leopardi, ce sont les nombreuses réflexions que Montesquieu devait inspirer à notre poète. Même une fois leur lecture achevée, Giacomo revient souvent à ces livres et fait appel à leur témoignage ¹.

Il n'y a que l'*Esprit des lois* qu'il ne cite point, mais c'est pour la bonne raison qu'il ne l'a pas lu ; du moins, pas à la même époque. On trouve dans l'œuvre maîtresse de Montesquieu tant de remarques profondes sur le monde grec et le monde romain et sur la constitution des

1. Voir plus haut le « Tableau Chronologique ».

premières sociétés, qu'on ne peut admettre qu'elles aient passé sous les yeux de Leopardi sans solliciter son attention ni frapper son esprit, étant donné surtout que toutes ces questions l'intéressaient au plus haut degré. L'explication de cette lacune nous est, d'ailleurs, fournie par une indication du catalogue : l'*Esprit des lois* était *prohibito*. On ne peut que regretter cette circonstance, qui empêcha Giacomo de puiser dans l'*Esprit des lois* les idées qui ont orienté d'une manière décisive la pensée de ses contemporains. Le fossé qui, en politique du moins, a séparé ceux-ci de Leopardi, s'en fût peut-être trouvé comblé.

Dans la connaissance du monde ancien, Leopardi a été aidé aussi par le livre de l'abbé Barthélemy. Le grand renom dont cet ouvrage jouissait en France, où il avait accéléré le mouvement néo-classique qui caractérise la littérature et l'art français à l'aube du xix^e siècle, n'avait pas tardé à franchir les Alpes¹. Leopardi commence à Rome la lecture de cet ouvrage, et il la continue à Recanati, ce qui semble indiquer qu'il a fait l'acquisition du volume pendant son séjour dans la Ville Eternelle. Mais il se sert du livre de l'abbé Barthélemy surtout comme d'un livre à consulter. Le *Zibaldone* n'en porte que peu de traces.

Plus grande paraît avoir été l'influence de M^{me} de Lambert. Celle-ci révélait à Leopardi une société plus civilisée, plus policée, plus brillante, qui lui paraissait plus apte à réaliser le bonheur de l'individu. La France et les Français ont de tout temps piqué la curiosité de Leopardi. Aussi lit-il avec attention tous les ouvrages qui en parlent. C'est surtout par le livre d'une Irlandaise, Lady Morgan, intitulé *La France*, que Leopardi complète ce qu'il savait déjà des Français par M^{me} de Staël. A

1. Voir Hazard, *op. cit.*, p. 280.

cet égard, les œuvres de Frédéric le Grand lui sont d'un précieux secours. C'est par ces œuvres qu'il fait connaissance plus intime avec d'Alembert et Voltaire, qu'il avait peu fréquentés dans les premières années.

Si, à ces auteurs, nous ajoutons Lamennais, dont *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* n'a pas pu avoir grande influence sur Giacomo, nous aurons terminé la liste des auteurs dont la lecture est mentionnée dans le *Zibaldone*. Certes, comme nous le démontrerons plus tard, il y a des auteurs dont Leopardi ne cite rien dans son journal et que, cependant, il a lus. De même, on trouve dans le *Zibaldone* des citations d'auteur que Giacomo n'a pas lus et qu'il ne cite que de seconde main. Tels, par exemple, Bossuet, Buffon, Molière, Racine, Delille, Jean-Baptiste Rousseau, que Leopardi apprend à connaître par les extraits qu'en donnent Delaplace et Noël dans leur « Cours de littérature et de morale » si répandu.

D'autres, comme Pascal et Jean-Jacques Rousseau, sont cités d'après les ouvrages de M^{me} de Staël, de la marquise de Lambert ou d'après Thomas.

Dans ces auteurs, Leopardi cherche surtout des notions d'esthétique, de philosophie et de politique, ainsi que des éléments d'appréciation sur les hommes et la société. Mais il arrive aussi qu'il prenne à quelques-uns d'entre eux plus que des bribes de connaissances : il leur emprunte leur manière propre d'envisager le monde et l'activité humaine.

C'est sous ces deux différents aspects que nous allons examiner le parti que Leopardi a tiré des lectures françaises qu'il a faites.

CHÂPITRE VII

LEOPARDI ET LA CULTURE FRANÇAISE

Les nombreuses lectures françaises que Leopardi fit depuis sa plus tendre enfance jusqu'aux dernières années de sa vie ne restèrent pas sans profit pour lui. Non seulement, il en retira des méthodes de travail et des connaissances scientifiques, mais il leur dut de vivre dans la zone d'influence de la littérature française. Nous relevons les traces de cette forte influence française dans tous les domaines où l'activité de notre poète s'est donnée carrière. C'est la recherche de ces traces qui fera l'objet des chapitres suivants : nous allons essayer, par des rapprochements de textes, de déterminer ce que Leopardi doit aux auteurs français. Ces rapprochements sont choisis parmi les plus concluants, ils sont assez nombreux pour que nous nous permettions de négliger les autres. Avant de les soumettre au lecteur, nous tenons à l'avertir que les textes français que nous confrontons avec le texte leopardien n'ont pas été pris au hasard, ni même seulement parce qu'ils attestent une rencontre de pensée, qui pourrait être fortuite. Les rapprochements que nous faisons se fondent, dans la plupart des cas, sans parler de l'analogie présentée par les idées, sur des considérations d'ordre chronologique ou d'autres indications d'ordre matériel. Pour plus de clarté, nous les avons classés, selon leur contenu, en trois groupes : cosmopolitisme, art et littérature, philosophie et morale.

COSMOPOLITISME

ANCIENS ET MODERNES. — PEUPLES DU NORD ET MÉRIDIONAUX. — ITALIENS.
ALLEMANDS. — ANGLAIS. — FRANÇAIS.

L'influence du climat sur le caractère des peuples et sur leur civilisation, — idée chère à Montesquieu, — fut un des articles de foi de Mme de Staël. Dans *Corinne* d'abord, et dans son livre *De l'Allemagne* surtout, elle s'applique à mettre en relief les traits caractéristiques des Septentrionaux par rapport aux habitants du Midi, des Anciens par rapport aux Modernes. Ces idées de Mme de Staël se répandirent en Italie, surtout après la publication dans la *Biblioteca Italiana* d'une sorte de manifeste : *De l'esprit des traductions*.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, à quelle polémique ce manifeste donna naissance et comment Leopardi fut amené à y prendre part par une lettre adressée au directeur de la *Biblioteca Italiana*. Bien que cette lettre n'ait pas eu les honneurs de l'insertion, elle ne semble cependant pas sans valeur, et il nous paraît intéressant de résumer ici son argumentation.

Giacomo soutient que la représentation sur la scène italienne des pièces françaises entraînerait la décadence du théâtre national. De même, il juge inutile pour les poètes italiens la connaissance des idées et des sentiments étrangers. Si la littérature italienne menace d'être frappée de stérilité, croit-on, demande Leopardi, que les littératures septentrionales puissent lui rendre sa fécondité ? Si les cerveaux italiens sont froids, comment espérer que la bise du Nord les échauffera ?

Les Italiens se modèlent actuellement sur les Anciens ; c'est ce qui empêche les écrivains médiocres d'être originaux. Eh bien, s'écrie Leopardi, ouvrons tous les canaux des littératures étrangères... et l'Italie en restera sub-

mergée à jamais. Les idées nouvelles deviendront vite banales et le remède sera pire que le mal. Continuons, plutôt, à lire les Anciens, qui renferment assez de beautés pour alimenter longtemps encore notre littérature. Je ne vois pas, conclut-il, comment les auteurs italiens pourraient acquérir l'originalité par l'imitation étrangère ¹.

Telles sont les théories que professe en 1816 Leopardi sur l'étude et l'imitation des littératures étrangères.

Cinq années plus tard, il se rétractera et, détail piquant, c'est précisément sous l'influence de M^{me} de Staël qu'il fera amende honorable. L'originalité devient pour lui une qualité qu'on acquiert par la lecture, et, pour donner plus de force à son sentiment, il l'appuie sur le témoignage de celle qu'il avait jadis si âprement contredite.

Le contraste des nouvelles opinions de Leopardi avec celles qu'il émettait en 1816 n'apparaît nulle part aussi frappant que dans le *Zibaldone*. Il se demande quelle manie ont les Italiens de vouloir rester en tout pareils aux Anciens, de vouloir être des Homère en des temps si changés ².

En 1824, il reproduit entièrement dans son journal un passage de M^{me} de Staël où celle-ci affirme que « nous avons tous besoin les uns des autres », que « la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées ³ » ; et, après son voyage à Rome, s'apercevant de la pauvreté de la littérature italienne, il exhorte ses compatriotes à s'inspirer des littératures

1. Le texte intégral de cette lettre se trouve dans les *Scritti vari inediti di G. L. dalle Carte Napoletane*, Firenze, Le Monnier, 1906, pp. 156-164.

2. *Che smania è questa dunque di voler fare quello stesso che facevano i nostri avoli, quando noi siamo così mutati ?... Diranno che gl' Italiani sono per clima e natura più immaginosi delle altre nazioni e che perciò la facoltà creatrice della immaginativa... vive in loro. Vorrei che così fosse... e vedo... che non è vero* (Zib., II, 153).

3. Zib., III, 335 et *Corinne*, l. VII, ch. 1, p. 141.

étrangères, spécialement de la littérature française¹.

Ainsi donc, en 1823, la manière de voir de Leopardi s'est modifiée du tout au tout. Les idées étroites et le chauvinisme mesquin qu'il tenait du milieu ambiant s'élargissent sous l'action constante des livres français. De plus en plus Leopardi laisse se relâcher ses attaches napolitaines et s'apprête à devenir un citoyen du monde.

Mais, pour comprendre le développement des idées de Leopardi, nous devons passer en revue ses opinions sur les Anciens et les Modernes, tout en démêlant, chemin faisant, la part qui revient dans cette conversion à M^{me} de Staël ou à d'autres écrivains français.

C'est d'abord dans l'*Histoire ancienne* et dans l'*Histoire Romaine* de Rollin que Leopardi apprit à connaître les Anciens. Plus tard, il étudia avec ardeur le livre de Montesquieu : *Grandeur et Décadence des Romains*, ainsi que le *Voyage du Jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy. En outre, Giacomo note soigneusement tout ce qu'il trouve, dans ses lectures, d'intéressant sur les Anciens. Il arrive ainsi à se former du monde antique une vision qu'il doit pour beaucoup à des écrivains français.

L'étude de l'histoire ancienne plaît à Leopardi, parce qu'elle éveille en lui un plaisir semblable à celui que nous donnent les souvenirs de notre enfance. Cette manière bien romantique de comprendre l'antiquité, Leopardi l'a prise à M^{me} de Staël².

1. *Se vuol dunque l'Italia avere una filosofia ed una letteratura moderna e filosofica, le quali finora non ebbe mai, le conviene di fuori pigliarle, non crearle da se ; e di fuori pigliandole, le verranno principalmente dalla Francia* (Zib., V, p. 238).

Cfr. aussi *Discorso sullo stato presente*, etc. dans les *Scritti vari inediti*, op. cit., pp. 333-4 en note.

2. *Il piacere che ci danno un certo stile semplice e naturale (come l'omerico), le immagini fanciullesche, e quindi popolari, circa i fenomeni, la cosmografia ec. ; insomma il piacere che ci dà la poesia, dico la poesia antica e d'immagini ; tra le sue cagioni, ha per una delle principali, se non la principale assolutamente, la rimembranza confusa della nostra*

Ailleurs, Giacomo rapporte une lecture de Montesquieu, il en cite un passage et il explique le plaisir qu'il y prend par les multiples sentiments qu'éveille en nous l'étude de l'antiquité¹. Mais la raison principale de sa prédilection pour les Anciens vient de ce qu'il les croit plus près de la nature et, partant, plus heureux que les Modernes. La preuve en est que, tandis que les Modernes se suicident par mélancolie, par tristesse, les Anciens ne se donnent la mort que par un désespoir noble, vertueux.

L'horreur et la crainte de la fatalité et du destin, dit Leopardi, sont plus marquées dans les âmes fortes et grandes que chez les gens médiocres. Un homme de caractère poursuit avec ardeur son but et les obstacles de la fatalité ne peuvent le détourner de son dessein, quand même il ne peut l'atteindre ; il y renonce d'autant plus difficilement que sa grandeur d'âme ne lui permet pas de changer de principes ni de régler ses actions d'après les événements. Les âmes médiocres, au contraire, plient devant le sort et, par cela même, échappent à sa persécution².

fanciullezza che ci è destata da tal poesia. La qual rimembranza è, fra tutte, la più grata e la più poetica ; e ciò, principalmente forse, perché essa è più rimembranza che le altre, cioè a dire, perché è la più lontana e più vaga (Zib., VII, pp. 360-1).

Et M^{me} de Staël :

... nelle tradizioni, ne' costumi, nelle opinioni, in tutte le sembianze di quel tempo omerico ci è qualche cosa di primitivo che insaziabilmente diletta ; c'è un principio del genere umano, una gioventù de' secoli che leggendo Omero ripete ai nostri animi quell'affezione di che ognora ci commove il rimembrare della nostra fanciullezza ; e questo interno commovimento, che si mescola colle immagini dell'aureo secolo, fa che il più antico de' poeti sia da noi anteposto a tutti gli altri poeti (Bibl. Italiana, t. I, p. 13).

1. Zib., I, 296-7, et MONTESQUIEU : *Essai sur le goût. Des diverses causes qui peuvent produire un sentiment* (cité par Leopardi). Cfr. aussi Zib., IV, pp. 253-3, où Leopardi, à propos de la même idée, cite Chateaubriand.

2. Zib., I, 200-1 ; cfr. aussi II, 19.

L'idée de la lutte que l'homme doit mener contre la fatalité ainsi que celle du rapport étroit qui unit la grandeur et la souffrance vient de M^{me} de Staël ; Leopardi cite même le passage qui lui a suggéré ces réflexions ¹.

La différence de l'âme antique avec l'âme moderne intéresse notre poète surtout relativement au bonheur. Les Anciens étaient plus heureux, car ils croyaient au bonheur : ils considéraient leurs malheurs comme un obstacle à la félicité, et non pas comme des maux inhérents à la nature humaine et, partant, inévitables ². Ils jouissaient mieux de la vie, parce qu'ils entretenaient en eux par des exercices corporels la vigueur morale, le

1. Corinne, dans une improvisation à laquelle elle se livre dans la campagne de Naples, après avoir évoqué les ombres des Grands Romains qui ont tragiquement péri sur les ruines du lieu, s'écrie : « La fatalité... ne poursuit-elle pas les âmes exaltées, les poètes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir ? » (*Corinne*, l. XIII, ch. iv, p. 298).

MONTESQUIEU et THOMAS pensent de même sur la question du suicide des Anciens. Il n'est pas sans intérêt de les rappeler ici, car Leopardi a certainement lu les passages où ils en traitent.

« On pourrait ajouter une grande facilité dans l'exécution ; l'âme, tout occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la passion fait sentir et jamais voir... Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instants échapper à toute autre puissance. » MONTESQUIEU : *Grandeur et Décadence des Romains*, ch. xii, t. II, pp. 217-8.

« Le Romain, fier et courageux, voyant approcher les tyrans, choisit la mort pour barrière. Alors il crut avoir trouvé une ressource contre le malheur et par ce sentiment bizarre mais vrai, le pouvoir de se donner la mort, fit braver la mort même. L'exemple avait commencé par les Brutus, les Cassius, etc..., tous ceux qui formèrent de grands projets, et qui échouèrent, tous ceux qui aspirèrent au trône et qui furent vaincus, choisirent le même asyle. Survivre à la défaite eut passé pour une lâcheté ; et le suicide fut presque un devoir d'honneur pour les malheureux. La religion chrétienne changea ces idées. » (THOMAS : *Essai sur les Eloges*, t. I, ch. xxii, pp. 306-7.)

2. *Zib.*, I, pp. 188-90.

courage, les illusions, l'enthousiasme¹. La mélancolie leur était inconnue, des sentiments plus doux habitaient leur âme². Ils ne savaient pas se reposer sur la douleur³. Enfin, les Anciens aimaient si passionnément la vie qu'ils s'en servaient même pour se consoler de la mort. Leurs monuments funéraires représentent surtout des scènes, des images et des emblèmes qui rappellent la vie⁴.

1. *Gli esercizi con cui gli antichi si procacciavano il vigore del corpo non erano solamente utili alla guerra o ad eccitare l'amor della gloria, ec., ma contribuivano, anzi erano necessari a mantenere il vigor dell'animo, il coraggio, le illusioni, l'entusiasmo che non saranno mai in un corpo debole.* (Zib., I, p. 226.)

Et M^{me} de Staël :

« Il semble qu'il y avait une union plus intime entre les qualités « physiques et morales chez les Anciens, qui vivaient sans cesse au « milieu de la guerre. La force du corps et la générosité de l'âme, la « dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature « et l'autorité du commandement, étaient des idées inséparables. » (Corinne, l. VIII, ch. II, p. 180.)

2. *In cambio di quel sentimento che ora è tutt'uno col malinconico, avevano altri sentimenti, entusiasmi ec. più lieti e felici.* (Zib., I, pp. 188-90.)

La douleur de nos temps modernes... est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme... Mais il y avait dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur... L'être moral avait une organisation si saine chez les Anciens... qu'il n'existait presque jamais, comme de notre temps, des âmes mal à l'aise. (Corinne, l. VIII, ch. II, p. 177.)

3. Je vous l'ai dit souvent, la douleur me tuerait ; il y a trop de lutte en moi contre elle ; il faut lui céder pour n'en pas mourir. (Corinne, l. XIV, ch. III, p. 322.)

Leopardi, citant ce passage de M^{me} de Staël, ajoute : *E da questo veniva che gli antichi, ... erano vinti dall'infelicità in modo che esprimevano la loro disperazione cogli atti e le azioni più terribili, e la sventura li mandava fuori di se stessi e gli uccideva.*

Et se rappelant d'une idée chère à Rousseau, il ajoute : *Quel se reposer (sic) sur sa douleur quel piacere perfino provato dai moderni per la stessa sventura e per la considerazione di essere sventurato, era cosa ignota a quelli che, secondo l'istinto della natura non ancora del tutto alterato correvano sempre dritti alla felicità, non come a un fantasma, ma cosa reale...* (Zib., I, p. 198.)

4. ... *La consolazione degli antichi non era nella sventura ; per esempio un morto si consolava cogli emblemi della vita, coi giuochi i più energici,*

Telle est la vision philosophique que Leopardi avait du monde ancien. Les rapprochements que nous donnons en note nous montrent qu'il la doit à Mme de Staël. On comprend dès lors pourquoi Leopardi regrettait les temps anciens et pourquoi il les présumait plus heureux que les modernes.

L'influence de Mme de Staël se manifeste aussi dans la conception que Leopardi se fait de la littérature ancienne. Le trait distinctif des arts anciens lui paraît être la prédominance de l'imagination. Partant de l'idée que l'illusion est nécessaire à la poésie, il considère l'imagination comme la source de toute création littéraire. Aussi admire-t-il les Anciens, qui « laissaient beaucoup à la fantaisie et au cœur du lecteur ou du spectateur ». Ils dédaignaient, comme inutiles, les minutieux détails où s'arrêtent si complaisamment les Modernes¹. En peignant par petites touches et en ne dévoilant qu'une partie des objets, ils permettaient à l'imagination d'errer dans le vague exquis où se meut l'imagination des enfants², tandis que nous, les Modernes, nous nous trompons en

colla lode di avere incontrata una sventura minore o nulla morendo per la patria, per la gloria, per passioni vive, morendo dirà quasi per la vita. La consolazione loro anche della morte non era nella morte, ma nella vita. (Zib., I, p. 490.)

Les sarcophages même chez les Anciens, ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-reliefs sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie était le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts. (*Corinne*, l. VIII, ch. II, p. 177.)

1. Zib., I, pp. 165-6.

2. *È cosa osservata degli antichi poeti ed artefici... che solevano lasciar da pensare allo spettatore o uditore più di quello ch'esprimessero... non andavano come i moderni dietro alle minuzie della cosa..., tra gli effetti di questo costume... è notabilissimo quello del rendere l'impressione della poesia o dell'arte bella, infinita laddove quella dei moderni è finita... i moderni, determinando ogni oggetto e mostrandone tutti i confini, son privi quasi affatto di questa emozione infinita.* (Zib., I, pp. 210-11.)

Mme de Staël dit également... « la poésie antique ne dessinait que

croyant obtenir le même résultat par l'emploi de la mythologie. Celle-ci ne parle plus à nos cœurs, ses fictions sont les plus glacés des mensonges ¹.

De nos temps, seule la poésie mélancolique a chance d'être comprise ².

Ainsi, sous l'influence de M^{me} de Staël, s'opère chez Leopardi le passage de l'état ancien à l'état moderne, suivant sa propre expression. Il est vrai qu'il situe cette évolution en 1819, mais il ne s'en rend compte qu'en 1820, après qu'il a déjà plusieurs fois cité *Corinne* dans son journal. Lorsqu'il assure que le « changement total » s'est accompli, en 1819, il pense aux souffrances qui ont affaibli son imagination. Mais, dans le même passage, il nous avoue, sans y prendre garde, que ce changement s'est fait avec l'aide de M^{me} de Staël. Le symptôme qui l'avertit de son passage de l'état ancien à l'état moderne est, dit-il, que toutes ses pensées roulaient sur des sujets sentimentaux. « Je ne devins sentimental, continue-t-il, « que lorsque, ayant perdu la fantaisie, je devins insensible à la nature et tout adonné à la vérité, en un mot « philosophe ³. »

Philosophe et sentimental sont tout un dans la pensée de Leopardi ⁴. Aussi, lorsqu'il affirme, une année plus

« les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir
« les intervalles, à suppléer les développements : en tous genres, nous
« autres modernes, nous disons trop. » (*Corinne*, l. IV, ch. II, p. 69.)

Cfr. WERTHER, Lettre 50 fin.

1. *Zib.*, I, pp. 367-8. Et M^{me} de Staël affirme la même chose : *De l'Allemagne*, II^e P., ch. XI, pp. 167-8.

2. *Zib.*, VI, pp. 347-8. Cfr. M^{me} de Staël : *De l'Allemagne*, II^e P., ch. XI, p. 168. « La poésie des anciens est plus pure comme art, celle des modernes « fait verser des larmes. » De même dans son livre : *De la littérature*, elle écrit : « A l'époque où nous vivons, la mélancolie est la véritable « inspiration du talent ; qui ne se sent pas atteint par ce sentiment, « ne peut prétendre à une grande gloire comme écrivain. » (II^e P., ch. V, p. 338).

3. *Zib.*, I, pp. 250-1.

4. Dans le même passage, Leopardi dit : ... *in rigor di termini, poeti*

tard, qu'il ne se « considéra comme philosophe » qu'après avoir lu quelques œuvres de M^{me} de Staël, il faut prendre le mot *philosophe* dans l'acception que nous lui donnions plus haut, c'est-à-dire dans le sens de poète sentimental, romantique, par opposition aux poètes anciens.

Telle est la portée de l'influence de M^{me} de Staël sur Leopardi. Ne nous pressons pas, cependant, d'en apprécier l'ampleur, car nous ne sommes pas encore au bout des emprunts que notre poète a faits à l'illustre femme-écrivain.

La différence des Anciens d'avec les Modernes est, pour M^{me} de Staël, connexe de celle qui sépare les peuples du Nord de ceux du Midi. L'examen des différences d'époques s'achève par celui des différences des climats. Dans cette direction encore, l'action exercée par M^{me} de Staël sur le poète recanatais est avérée.

Peuples du Nord et habitants du Midi. — La première réflexion que l'on rencontre dans le *Zibaldone* touchant l'influence du climat sur le caractère des peuples apparaît en 1819. Mais elle n'est que la paraphrase d'un passage de *Corinne*, dont l'idée principale est que les peuples du Midi ont une âme très riche en contrastes ¹. Sur ces con-

non erano se non gli antichi, e non sono ora se non i fanciulli, o giovanetti, e i moderni che hanno questo nome non sono altro che filosofi, p. 251.

1. Una delle cagioni del gran contrasto delle qualità degli abitanti del mezzogiorno notata dalla Staël (*Corinne*, l. VI, ch. II, p. 246, 3^e édition, 1812), oltre quella « qu'ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société » com'ella dice ivi, onde la natura anche per questo capo resta più varia, e non così obbligata e avvezza alla continua uniformità, come succede per lo spirito di società e d'eccessivo incivilimento in Francia è che, il clima meridionale essendo il più temperato e la natura quivi, come dice la stessa più volte, in grande armonia, essa si trova più spedita, più dégagée, più sviluppata; onde, siccome le circostanze della vita son diversissime, così trovandosi i caratteri meridionali per la detta cagione pieghevoleissimi e suscettibili d'ogni impressione, ne segue il contrasto delle qualità che si dimostrano nelle contrarie circostanze, e il rapido passaggio ec. Laddove negli altri climi, la natura trovandosi meno mobile, più inceppata e dura, il violento difficilmente mostra pacatezza, e l'indolente non divien quasi mai attivo, in somma la qualità dominante

trastes, Leopardi revient en 1821 et, à ce propos, il cite un autre passage de M^{me} de Staël. « Ailleurs, c'est la vie « qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de « l'âme ; ici (*parla dei contorni di Napoli*) ce sont les « facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie et la « surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence dont on se rend à peine compte en l'éprouvant « (M^{me} de Staël, *Corinne*, l. XI, ch. I. Paris, 1812, 5^e édition, t. II, p. 176) ¹. »

Il observe que la différence qui existe entre les Anciens et les Modernes est du même ordre que celle qu'on remarque entre les peuples du Nord et ceux du Midi. Aujourd'hui, comme alors, les patries de la Beauté ² sont la Grèce et l'Italie. Parlant des peuples modernes, Leopardi oppose les Italiens aux Allemands et aux Anglais, tandis qu'il considère les Français comme tenant un juste milieu entre ces deux extrêmes. L'étude des idées de Leopardi sur ces trois peuples nous aideront à mieux comprendre la distinction qu'il établit entre les Septentrionaux et les habitants du Midi.

Italiens. — Giacomo observa beaucoup ses compatriotes.

domina più assolutamente e tirannicamente di quello che faccia nel mezzogiorno ; dove non perciò si dee credere che manchino le qualità dominanti nel tale e tale individuo, ma che in proporzione lascino più luogo alle altre qualità, alla varietà loro ec. (Zib., I, pp. 186-7.)

Les peuples du Midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos ; c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse mise à l'activité la plus infatigable, ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup d'œil, car les qualités comme les défauts les plus opposés se trouvent en eux. Si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que dans un autre ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore ; enfin ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives. (*Corinne*, ch. II, pp. 117-118.)

1. Zib., II, p. 98.

2. Zib., II, pp. 275-6.

De cette étude sortit l'opinion qu'il s'est faite sur la méchanceté de l'homme : il a regardé et jugé ceux qu'il approchait par rapport à soi-même. Mais, comme il n'avait pas voyagé hors d'Italie, qu'il n'avait pas connu un grand nombre d'étrangers, force lui est, dès qu'il veut mettre les Italiens en parallèle avec les autres peuples, de se documenter dans les livres. Aussi ne doit-on pas se montrer trop surpris de voir qu'il cherche dans les livres français les éléments d'une appréciation sur les Italiens.

Les Italiens, dit Leopardi, grâce à leur vive imagination, étaient très enthousiastes et très actifs. Aujourd'hui, grâce à la même vigueur imaginative et aux riches sensations qui en découlent, ils ne s'aperçoivent pas de l'inaction où ils s'immobilisent. Ils passent leur vie dans une espèce de *rêve*¹, comme les enfants livrés à eux-mêmes, *chose continuellement répétée par M^{me} de Staël*. Par contre, les Septentrionaux, ne trouvant pas en eux une telle source de vie intérieure, où puiser des consolations, sont portés à sortir d'eux-mêmes, à s'extérioriser par le travail².

Mais cette pensée de Leopardi n'est qu'un préliminaire. Il exposera toutes ses idées, — c'est-à-dire, en somme, celles de M^{me} de Staël, — dans un *Discours sur l'état présent des mœurs des Italiens* (1824)³.

Après une introduction, où, notamment, Giacomo fait l'éloge de *Corinne* et célèbre les bienfaits de l'influence française, il aborde de front son sujet.

Les croyances et les illusions sur lesquelles, dit-il, se fondaient les vertus sont presque mortes (p. 337). Les

1. En français dans le texte.

2. *Zib.*, I, pp. 282-3. Il n'y a ici d'émulation pour rien : la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur.

3. *Scritti vari inediti*, op. cit., pp. 332-376. Voir, à propos la condition de l'esprit de Leopardi à l'époque de la composition de ce discours, le chapitre ix de ce livre, p. 237 et suiv.

lois ne suffisent plus à maintenir la haine des hommes. Dans cette débâcle, la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont un principe conservateur. C'est la société elle-même (il veut dire : *la vie de société*) (p. 338). Cette société « étroite », comme l'appelle Leopardi, a le plaisir pour but : par lui, elle veut remplir le vide de la vie et en chasser l'ennui. Les hommes qui la composent forment une sorte de famille nombreuse dont les membres s'aident mutuellement à supporter la vie (p. 339).

A la longue et grâce à cette vie de société, les hommes apprennent à s'estimer. On regarde son semblable comme nécessaire à son bonheur et c'est par son prochain qu'on satisfait son amour-propre. C'est ce qu'on appelle l'ambition ; celle-ci est le pilier de la société moderne (p. 340). Jadis cette ambition était la gloire. Aujourd'hui, c'est dans l'honneur qu'on la place. Par le besoin qu'elle entretient de l'estime d'autrui, par ses préceptes de « bon ton » et de « bienséance », la société « étroite » crée artificiellement de bonnes mœurs. Ces principes posés, Leopardi passe à l'examen du peuple italien.

Les Italiens sont, eux aussi, privés de morale par la philosophie et la raison (p. 344). Mais, par surcroît, ils n'ont pas de société « étroite ». Le climat doux du Midi les fait vivre au dehors une grande partie de la journée, et leur donne le goût des plaisirs des sens préférablement à ceux de l'esprit. Ils n'ont pas de vie domestique, ce qui fait qu'ils ne craignent point de paraître différents les uns aux autres (p. 345). Donc, fatalement, il n'y a pas de *bon ton* italien, d'opinion publique italienne, de bienséance italienne. De même, les Italiens ne prennent point souci de l'honneur (p. 340), ils n'ont cure de l'opinion publique (p. 347-8). D'autre part, les Italiens n'ont devant eux aucune perspective de progrès, parce qu'ils n'ont pas d'occupations civiles, et, de ce fait, ils éprouvent, plus que les étrangers, la vanité des choses humaines et de la vie (p. 353-54). Aussi, bien que ne se piquant guère de

philosophie, sont-ils, en pratique, plus philosophes que les autres peuples.

Mais, par cela même, leurs mœurs n'en sont que plus à déplorer. Leur indifférence est si profonde qu'elle touche au cynisme. Dans la situation où ils se trouvent, il ne reste aux Italiens qu'une ressource : c'est de rire de tout et de tous. La raillerie et le persiflage tiennent lieu, en Italie, de toute conversation.

Cette manière de vivre en société entraîne après elle une conséquence fort regrettable : pour se soustraire au ridicule, les délicats se replient sur eux-mêmes et la plupart des hommes inclinent ainsi à l'égoïsme. De la sorte, la société au lieu d'être sensible à l'amour du prochain, ne l'est qu'à la haine des autres.

Toutes ces raisons font que les Italiens n'ont pas, à proprement parler, de mœurs. Ils ne possèdent que des usages et des habitudes. Cette absence de mœurs a pour corollaires deux conséquences, qui peuvent, au premier abord, sembler paradoxales, mais qui, au fond, sont très réelles. La première est que la moralité des habitants des grandes villes est supérieure à celle des gens de la campagne ; la seconde, que plus les hommes sont civilisés, moins ils sont immoraux.

Enfin, l'examen du peuple italien nous affermit dans cette conviction que plus les peuples sont vivants, plus ils sont voisins de l'indifférence et de la froideur. Si rien ne parle à leur imagination, leur indifférence est absolue, leur froideur glaciale (p. 370). Or, comme l'Italie se trouve dans un état on ne peut plus défavorable aux illusions, les Italiens, qui sont par nature la nation la plus vive, la plus sensible, sont devenus aujourd'hui très froids, très philosophes, très apathiques. Tandis que les peuples du Nord sont tout le contraire (p. 371-2), se distinguent par les qualités opposées. Si jadis les peuples méridionaux ont dépassé tous les autres en imagination et, partant, en civilisation, aujourd'hui ce sont les peuples du Nord

qui, doués d'un esprit plus inventif, tiennent la tête du progrès.

Telles sont, en résumé, les idées maîtresses de ce long discours ; pour la plupart, ces idées viennent directement de Mme de Staël.

C'est Mme de Staël, en effet, qui dit que dans le Midi il n'y a pas de société, car, là, le soleil, l'amour et les beaux-arts remplissent la vie ¹.

Pour elle, les Italiens n'aiment pas la méditation, car ils se flattent de tout deviner par l'imagination ². On s'embarrasse peu des distinctions de rang en Italie. Comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout ³. L'usage veut qu'on y puisse faire en société tout ce qui vous plaît ; il n'y a pas un code rigoureux de convenances, on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. Oswald dit des Italiens qu'ils se moquent de l'opinion publique ⁴, et Corinne accuse la noblesse romaine « de paresse et d'oisiveté », ce qui fait de Rome, ajoute-t-elle, le séjour le plus agréable « pour tous ceux qui n'ont plus ni « ambition ni la possibilité de jouer un rôle dans le monde ⁵. »

Mme de Staël insiste sur le détachement que les Italiens montrent à l'égard de l'honneur.

« Les idées de considération et de dignité sont beaucoup « moins puissantes, et même beaucoup moins connues, « j'en conviens, en Italie que partout ailleurs. *L'absence* « *de société et d'opinion publique en est la cause* ⁶. »

Elle soutient que, dans une société où les arts et les sciences n'occupent pas les esprits, on tombe forcément dans le commérage, dans les futilités ⁷. Lorsque Corinne

1. *De l'Allemagne*, I^{re} P., ch. ix, p. 68.

2. *Corinne*, l. II, ch. II, p. 36.

3. *Ibid.*, l. VI, ch. II, p. 117.

4. *Ibid.*, ch. III, p. 119.

5. *Ibid.*, p. 126.

6. *Ibid.*, p. 128.

7. « Dans une société où l'on manque tout à la fois d'intérêt pour les « sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination

s'ennuyait dans un petit bourg perdu au fond du Northumberland, elle rêvait de la « société distinguée » des grandes villes ¹. Dans son livre *De l'Allemagne*, M^{me} de Staël achève sa pensée. Là, de même qu'en Italie, « comme
« il n'y a point de capitale où se rassemble la bonne compagnie de toute l'Allemagne, l'esprit de société y exerce
« peu de pouvoir ; *l'empire du goût et l'arme du ridicule*
« y sont sans influence ² ».

Lorsque « les hommes, dit-elle, sont condamnés de quelque manière à l'oisiveté ou à la servitude, ils tombent d'autant plus bas qu'ils devaient s'élever plus haut ».

Enfin, en de nombreux passages, M^{me} de Staël proclame, en prenant pour critérium l'imagination, la supériorité des peuples du Nord sur ceux du Midi.

Leopardi s'empare de toutes ces idées, les arrange à sa façon, les développe et écrit son discours sur les mœurs de ses compatriotes. Il n'y a entre lui et M^{me} de Staël d'écart que sur un point, mais ce point est essentiel : en lisant *Corinne*, on se forme une opinion favorable du peuple italien, tandis que Leopardi nous présente ses compatriotes sous des couleurs plus sombres, qui étaient peut-être celles de sa vision, mais qui ne correspondaient certes pas à la réalité.

Anglais et Allemands. — Aux Italiens, Leopardi oppose les Anglais et les Allemands.

Sur les Anglais et les Allemands, il sait peu de chose, mais il désire beaucoup se renseigner. Déjà, en 1820, il appelle, après M^{me} de Staël, l'Allemagne, « la patrie de la pensée ³ » ; mais la première note du *Zibaldone* qui ait

« enfin n'occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minusculeuses, qui font nécessairement le sujet des entretiens ; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation ont quelque chose d'étroit, de susceptible et de contraint, qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades. » (*Corinne*, l. XIV, ch. 1, p. 313.)

1. *Corinne*, l. XIV, ch. 11, p. 314.

2. *De l'Allemagne*, 1^{re} P., ch. 11, p. 34.

3. *Zib.*, I, p. 409.

trait aux Allemands date de 1821. Il était alors tout pénétré de Rousseau et considérait les philosophes, — les philosophes allemands surtout, — comme les plus grands ennemis de l'homme et de son bonheur ¹.

Trois jours plus tard, il cite ce passage de M^{me} de Staël : « ... il (l'esprit allemand) est presque nul à la superficie ; il a besoin d'approfondir pour comprendre ; il ne saisit rien au vol » ; et ajoute : « Ces Allemands si « généralement et si profondément appliqués, depuis « environ deux siècles, aux méditations abstraites et à « celles-ci presque exclusivement, ont certainement déve- « loppé de nombreuses vérités qui avaient été découvertes « par d'autres, ont apporté de la clarté à beaucoup de « choses obscures, ont trouvé de grandes et nombreuses « vérités secondaires, ont en somme aidé extrêmement « aux progrès de la métaphysique et des sciences exactes, « matérielles ou non ; mais quelle grande découverte, « surtout en métaphysique, est jusqu'à présent sortie de « tant d'écoles allemandes, etc., etc... ² »

Or, M^{me} de Staël a dit tout le contraire ³, et l'opinion de Leopardi nous prouve que l'influence de Rousseau était encore toute-puissante sur lui. Giacomo prise médiocre-

1. *Zib.*, III, pp. 394-5.

2. *Questi tedeschi sì generalmente e sì profondamente applicati da circa due secoli alle meditazioni astratte, e queste quasi esclusivamente ; hanno certo sviluppato delle verità non poche, scoperte da altri, hanno recato chiarezza a molte cose oscure, hanno trovato non piccole e non poche verità secondarie, hanno insomma giovato sommamente ai progressi della metafisica e delle scienze esatte, materiali o no ; ma qual grande scoperta, specialmente in metafisica, è finora uscita dalle tante scuole tedesche, ec. ?* (*Zib.*, III, p. 404.)

3. On s'est accoutumé à la considérer (la philosophie) comme destructive de toutes les croyances du cœur ; elle serait alors la véritable ennemie de l'homme ; mais il n'en est point ainsi de la doctrine de Platon, ni de celle des Allemands : ils regardent le sentiment comme un fait, comme le fait primitif de l'âme, et la raison philosophique comme destinée seulement à rechercher la signification de ce fait. (*De l'Allemagne*, III^e P., ch. 1, pp. 412-3.)

ment les bienfaits de la raison. Cependant, M^{me} de Staël n'est pas tout à fait étrangère à cette idée de Leopardi. Celui-ci reproche à la philosophie allemande de trop analyser, de trop diviser, sans tenir compte de la nature, qui est synthétique et demande à être vue dans son ensemble. Or, M^{me} de Staël a reproduit plusieurs fois dans ses livres les griefs qu'on peut adresser aux analyses trop poussées. On arrive entre les deux auteurs à des rapprochements de textes topiques¹. Giacomo ne connaît pas la langue allemande ; il ne s'interdit pas pour cela d'en parler. Mais, bien entendu, ce qu'il en dit ne peut avoir le mérite de l'originalité.

Dès le premier passage du *Zibaldone* qui traite de la langue allemande, Giacomo rappelle M^{me} de Staël.

« La langue allemande, dit-il, passe pour être très
« susceptible d'épouser le caractère et la forme d'une
« autre langue quelconque, de n'importe quel écrivain
« ou de n'importe quel style. Je ne sais pas d'ailleurs,
« poursuit-il, si cette faculté réside réellement dans l'es-
« prit du style ou dans la forme seule, comme semble
« le penser M^{me} de Staël dans son article sur les traduc-
« tions². »

1. L'analyse, ne pouvant examiner qu'en divisant, s'applique comme le scalpel, à la nature morte ; mais c'est un mauvais instrument pour apprendre à connaître ce qui est vivant... (*De l'Allemagne*, III^e P., ch. II, p. 118.)

L'anatomie ne peut sexercer sur un corps vivant sans le détruire ; l'analyse, en s'essayant sur des vérités indivisibles, les dénature, par cela même qu'elle porte atteinte à leur unité. (*De l'Allemagne*, III^e P. ch. VI, p. 452.)

Et Leopardi : *Chiunque esamina la natura delle cose colla pura ragione, senz'aiutarsi dell'immaginazione né del sentimento, né dar loro alcun luogo, ch'è il procedere di molti tedeschi nella filosofia, come dire nella metafisica e nella politica, potrà ben quello che suona il vocabolo analizzare, cioè risolvere e disfar la natura, ma e' non potrà mai ricomporla...* La natura così annalizzata non differisce punto da un corpo morto... (*Zib.*, V, pp. 264-5.) Cfr. sur les Allemands : *Zib.*, IV, 337 ; VI, 103, ainsi que les notes du *Discorso sullo stato presente dei costumi degl' Italiani*.

2. *Zib.*, I, p. 390.

Ailleurs, il constate que la langue allemande est de formation plus récente que le français ; qu'elle n'a été fixée ni par une académie, ni par un dictionnaire, et que, par conséquent, elle n'est pas encore au terme de son évolution et n'a rien perdu de sa variété ¹.

Peu de temps après, Giacomo revient sur ce sujet. Il cite ce passage de M^{me} de Staël :

« Les écrivains français ont besoin d'animer et de
« colorer leur style par toutes les hardiesses qu'un senti-
« ment naturel peut leur inspirer, tandis que les Alle-
« mands, au contraire, *gagnent à se restreindre*. La réserve
« ne sauroit détruire en eux l'originalité ; ils ne courent
« risque de la perdre que par l'excès même de l'abon-
« dance ². »

Cela signifie, explique Leopardi, que la langue allemande n'est pas encore assez formée, et c'est même ce qui en fait l'infinie richesse : chacun la manie à son gré.

A ces conditions, continue-t-il, se rattache ce que l'auteur dit immédiatement auparavant.

« Les dialectes germaniques ont pour origine une langue
« mère dans laquelle ils puisent tous. Cette source com-
« mune renouvelle et multiplie les expressions d'une
« façon toujours conforme au génie des peuples. Les nations
« d'origine latine ne s'enrichissent pour ainsi dire que
« par l'extérieur ; elles doivent avoir recours aux langues
« mortes, aux richesses pétrifiées pour étendre leur em-
« pire. Il est donc naturel que les innovations en fait de
« mots leur plaisent moins qu'aux nations qui font sortir
« ces rejetons d'une tige toujours vivante ³. »

Mais, ajoute Leopardi, la langue latine fut une langue formée, morte aujourd'hui, tandis que le vieil allemand n'a, pour ainsi dire, point vécu.

1. *Zib.*, III, p. 375.

2. *De l'Allemagne*, II^e P., ch. ix, p. 155.

3. *Ibid.*

Aussi les langues néo-latines, bien que d'origine récente, ont en elles-mêmes quelque chose de vieux, de caduc, qui engendre je ne sais quelle gêne ¹, absente du grec ou de l'allemand.

Dans les pages qui suivent, Leopardi continue à s'occuper de la langue allemande, et il ne fait que citer ou paraphraser M^{me} de Staël. Aussi, dans l'impossibilité où nous sommes de les reproduire ici, nous y renvoyons le lecteur qui désirerait de plus amples détails ².

La connaissance de l'allemand ayant fait défaut à Giacomo, il s'ensuit que l'influence de M^{me} de Staël sur l'élaboration de ses idées est bien moins intéressante en ce qui concerne cette langue que lorsqu'il s'agit du français et des Français.

Les Français. — Nous avons essayé de déterminer, au début de cet ouvrage, l'atmosphère nettement hostile à la France que respira le jeune Giacomo. Les premières opinions de Leopardi sur les Français sont fortement imprégnées de ces sentiments gallophobes. Elles percent dans le discours intitulé *Agl' Italiani, orazione di Giacomo*

1. En français dans le texte.

2. Voir le *Zib.*, IV, pp. 42-58 et *De l'Allemagne*, I^{re} P., ch. XII et II^e P., ch. IX.

Remarquons cependant que Leopardi put aussi trouver des renseignements sur la langue allemande dans l'écrit de Frédéric le Grand, *De la littérature allemande. Des défauts qu'on peut lui reprocher, quelles en sont les causes et par quels moyens on peut les corriger*. Notons en passant une similitude d'impression entre M^{me} de Staël et le Roi de Prusse.

« La multitude des consonnes dont les mots sont composés les rendent « plus bruyants que sonores... et cela donne souvent une monotonie « d'énergie au style. » *De l'Allemagne*, II^e P., ch. IX, p. 156.)

« Commençons par la langue allemande, laquelle j'accuse d'être « difforme, difficile à manier, peu sonore et qui manque, le plus, de « cette abondance de termes métaphoriques si nécessaires pour fournir « de tours nouveaux et pour donner des grâces aux langues polies. » (*Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, Berlin, chez Rodolphe Decker, 1847, t. VII, p. 101.)

Leopardi in occasione della liberazione del Piceno ¹.

L'Italie passait alors par une crise aiguë de gallophobie. La chute de Napoléon avait donné libre cours aux ressentiments et aux haines longtemps comprimés. C'est à ce moment que Joachim Murat, roi de Naples, essaya de doter l'Italie de l'union pour se décerner ensuite la couronne. Les échos de ce mouvement d'affranchissement arrivèrent jusqu'à Recanati et ils eurent, entre autres effets, celui d'inspirer à Leopardi l'idée de ce discours.

Giacomo, qui avait alors dix-sept ans à peine, est franchement défavorable à l'entreprise de Murat. Non seulement il ne croit pas que la liberté puisse être un bienfait pour l'Italie ² dans les circonstances présentes, mais il se révolte surtout à l'idée que c'est un *étranger* qui réclame la liberté pour les Italiens.

Du point de vue qui nous occupe, ce discours est du plus haut intérêt. Giacomo brosse un tableau émouvant des maux que les Italiens ont eu à endurer sous la domination napoléonienne.

« La France, conclut-il, en pesant son poids immense
 « sur nous nous contraignait à gémir dans nos chaînes,
 « dans un silence impuissant ; mais le nouveau tyran en
 « nous contraignant à l'obéissance par ses forces mesquines
 « qui ne sont grandes qu'en comparaison de notre fai-
 « blesse, excitait notre indignation et nous faisait mordre
 « les liens de l'esclavage ³. »

1. Ce discours fut composé entre les derniers jours de mai et les premiers jours de juin 1815, après l'échec de la dernière tentative de Murat pour reconstituer le royaume d'Italie.

2. C'est une idée que Leopardi prend dans *Coyer* qu'il cite en note : « Il importe peut-être au repos de l'Europe qu'elle (l'Italie) reste divisée, comme elle est, en différentes souverainetés (*sic*) ; car si toutes tombaient au pouvoir d'un seul, et que ce Monarque eût la rage et le génie des conquêtes, que ne tenterait-il pas avec tous les moyens qu'il trouverait dans un tel pays ? » (COYER : *Voyage d'Italie, vue générale sur l'Italie*, ch. 1.)

3. *La Francia, gravitando col suo immenso peso sopra di noi, ci costringeva a gemere in un silenzio impotente fra le catene, ma il nuovo*

Plus loin, il affirme que la France est l'objet de l'exécration de tous les autres peuples.

Les Français reconnaissent-ils, au moins, leurs torts envers les Italiens ? Point du tout. Ils considèrent leur capitale comme la capitale du monde civilisé et prétendent en faire le musée de l'Europe. Selon eux, Rome, dans sa noble indigence, doit tenter maintenant de remplacer les monuments qu'elle a cédés à l'héritière d'Athènes¹. « Vils usurpateurs ! s'écrie Leopardi. Nous ne vous avons rien cédé et nous ne vous céderons jamais rien. Nous détestons votre Athènes, qui a pour chefs, non plus des Periclès, mais des « Pisistrates ».

Tout Français est digne de haine, parce qu'aucun Français ne reconnaît les crimes de sa nation. Aveuglés par l'amour envers leur patrie, ils ne savent pas confesser qu'ils ont tort. Ils appellent grandeur d'âme ce qui n'est qu'orgueil effréné, sensibilité ce qui n'est que fanatisme. Leurs armées n'ont pas été vaincues ; elles sont les meilleures d'Europe ; la France est la première nation de l'univers, et les Français nés pour commander, méritent la vénération de tous les sages. Quelle frénésie ! tous leurs malheurs ne les ont pas guéris de l'ambition d'être les maîtres du monde².

tiranno costringendoci all'obbedienza colle sue meschine forze, grandi solo in rispetto alla nostra debolezza, eccitava la nostra indignazione e ci facea mordere i lacci della schiavitù. (Scritti letterari di G. L., op. cit., p. 359.)

1. Leopardi fait allusion à ce fameux passage de Chateaubriand, qu'il cite en note : « Pour dernier trait de cet amour des arts, si naturel « aux chefs de l'Eglise, le successeur de Pie VI en même temps qu'il « rend la paix aux fidèles, trouve encore, dans sa noble indigence, « des moyens de remplacer, par de nouvelles statues, les chefs-d'œuvre « que Rome tutrice des beaux-arts a cédés à l'héritière d'Athènes. » MR. DE CHATEAUBRIAND : *Génie du Christianisme*, IV^e P., lib. VI, ch. vi.

2. *Ogni Francese è degno di odio, perché niun Francese riconosce i delitti della sua nazione. Accecati dall'amore verso la loro patria, essi non sanno confessare che ella ha avuto dei torti. Chiamano grandezza d'animo ciò che è orgoglio sfrenato, sensibilità ciò che è fanatismo. Le loro armate non sono state vinte, esse sono le migliori d'Europa ; la Francia è la prima nazione dell'universo, e i Francesi nati per comandare meritano*

Puissent les nations de l'Europe, s'écriait un Français¹, y rassembler (en France) leurs états généraux et ne faire avec nous qu'une seule famille dont il (le Roi) soit le chef.

Oui, Français ! Les souverains de toute l'Europe se réuniront pour la seconde fois dans votre capitale, mais escortés par un million de soldats, pour vous enlever à jamais l'espoir de devenir la capitale du monde...

La France et l'Italie, disait, il n'y a pas longtemps, un Français, devraient renoncer pour toujours l'une à l'autre². Un peu de patience, Français, et vos désirs seront accomplis ! Nous irons parmi vous l'épée à la main, nous combattons jusqu'à ce que nous ayons assuré une tranquillité durable à nos familles, une paix solide à notre patrie, et ensuite nous vous abandonnerons pour toujours.

Nous laissons de côté ce qu'il y a de puérilité, d'outrance et d'emphase dans ce discours, pour n'insister que sur la haine qu'il trahit de la France et des Français. Il est à remarquer, cependant, que cette haine provient chez Leopardi des mortifications subies par l'orgueil national et, pourrait-on ajouter, par son propre orgueil. Ce qui l'indigne, ce n'est pas tant la liberté confisquée par les Français, ni même les trésors artistiques ravis par eux, que la prétention qu'affichent les Gaulois d'être la première nation de l'Europe.

Leopardi ne peut souffrir que Paris se réclame d'Athènes, ni qu'il aspire à voir se tenir dans ses murs comme un congrès de tous les souverains du monde. La grandeur de Rome et de l'Italie ancienne est sans cesse devant

la venerazione di tutti i saggi. Qual frenesia ! malgrado tutte le loro sventure essi non sanno rinunziare all'ambizione di essere i signori del mondo. (Scritti letterari, op. cit., pp. 371-2.)

1. En note, Leopardi donne le texte français que nous reproduisons et qu'il a pris dans l'abbé de SAINT-PIERRE. (*Vœux d'un solitaire pour servir de suite aux « Etudes de la Nature ». Vœux pour les Nations.*)

2. En note Leopardi reproduit ces paroles : « La France et l'Italie devraient enfin se connoître et renoncer pour toujours l'une à l'autre. » M. DE CHATEAUBRIAND : *De Bonaparte, des Bourbons.*

ses yeux et il est persuadé que seul le peuple italien possède des titres à cette magnifique succession. Toute velléité, de la part d'un autre peuple, de revendiquer la même gloire lui paraît une sorte de vol commis au préjudice de son pays.

En politique, Giacomo n'a aucune vue originale. On ne peut pas dire qu'il aime ses compatriotes. Cependant, sous la poussée de l'orgueil, il a eu de violents accès de patriotisme. Il ne voit pas bien comment remédier aux malheurs de sa patrie. Le bien-être de ses concitoyens l'intéresse médiocrement. Ce qu'il veut, ce que, plus tard, il demandera dans des vers admirables, c'est que son pays soit grand, c'est que les Italiens soient glorieux, au moins autant que leurs ancêtres les Romains. C'est pourquoi il néglige les iniquités des Français pour ne s'occuper que de leurs prétentions, de cette « frénésie » qu'ils ont de « dominer le monde ».

Ce patriotisme à base d'orgueil amène Leopardi, comme alors beaucoup de ses compatriotes et aujourd'hui quelques Italiens encore, à prendre ombrage de tout jugement porté en France sur l'Italie, alors qu'il se désintéresse de ce que les autres peuples peuvent penser de son pays. Que les Allemands s'aventurent jusqu'à soutenir que l'Italie n'est pas une nation civilisée ou que la langue italienne n'atteint pas à la perfection, voilà qui le laisse froid. Mais qu'un Français se permette de trouver à reprendre quoi que ce soit à l'Italie ou qu'il n'aille pas jusqu'à dénier toutes qualités aux Français et tous mérites à la langue ou à la littérature française, voilà qui met hors de lui notre poète. On ne peut laisser passer impunément de pareilles assertions : Leopardi se doit d'y faire une réponse vengeresse. Il n'y manque pas. Déjà, à propos des *Epigrammes*, nous avons vu avec quelle âpreté Giacomo combat Girard, qui fait l'éloge de la langue française, et quelle joie maligne il prend à le réfuter avec des phrases tirées de Voltaire lui-même.

En étudiant les sources des opinions de Leopardi sur la France et les Français, nous verrons que ce même orgueil italien commande la plupart de ses appréciations. Le côté piquant de cette étude sera de montrer que, par une utilisation imprévue, il fait servir au dénigrement des Français leurs propres ouvrages, en sorte que les Français eux-mêmes lui fournissent des verges pour se faire battre. Dès la première pensée sur le caractère des Français, s'accuse l'orgueil irrité de Leopardi.

Il est à remarquer, dit Leopardi, que les Français, quoiqu'étant la nation la plus moderne, gardent encore des Anciens cette caractéristique : le mépris des étrangers. Ce préjugé désuet, que les autres peuples modernes ont rejeté, contraste singulièrement avec le désir excessif de modernité que les Français font paraître. Il est d'autant plus risible, que les Grecs, qui n'ont connu les Romains que très tard ¹, avaient mille bonnes raisons de se croire supérieurs à leurs voisins. Quant aux Romains, ils enlevaient de sa rigueur à leur xénophobie en adoptant nombre d'usages en honneur chez les étrangers ².

Cependant, s'ils se montrent arrogants avec les autres, les Français sont « timides » dans leurs rapports entre eux. Ils écrivent comme ils parlent, ce qui est un signe de timidité ou, plutôt, de lâcheté. Car telle doit être la

1. A l'appui de cette affirmation Leopardi cite Montesquieu (*Grandeur et Décadence*, etc., ch. v, p. 48). Il fait probablement allusion à ce passage : « Il y avoit dans ces temps-là comme deux mondes séparés ; « dans l'un combattoient les Carthaginois et les Romains ; l'autre « étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre. « On n'y pensoit point à ce qui se passoit en Occident. » Et en note : Il est surprenant, comme Joseph le remarque dans le livre contre Appion (I, ch. iv), qu'Hérodote ni Thucydide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres (t. II, p. 151).

2. *Zib.*, I, p. 230. — Corinne dit également au comte d'Erfeuil : « Je retrouve en vous cet orgueil national qui caractérise souvent vos compatriotes : Dans ce pays nous sommes plus modestes : nous ne sommes ni contents de nous comme des Français, ni fiers de nous comme des Anglais. » (*Corinne*, l. III, ch. 1, p. 50.)

nation auprès de laquelle un trait ridicule fait oublier toute autre impression, si sérieuse soit-elle. En France, la règle est de *vivre et de faire comme tout le monde*¹ : aussi toute audace y est-elle payée plus cher qu'ailleurs².

Mais, vers la fin de 1821, Leopardi incline à plus d'indulgence à l'égard des Français. Il leur rend cette justice que leur esprit et leurs mœurs sont et seront toujours modernes. La cause en est que la nation française est la plus sociable de toutes. La France apparaît comme la patrie de la société par excellence, les Français ne vivent qu'en société. De là vient que les Français se communiquent vite leurs manières les uns aux autres et que toute la société revêt ainsi un aspect uniforme. Mais cette identité n'existe qu'entre les contemporains, et non pas entre une génération et ses devancières. C'est ce qui explique que toute nouveauté s'acclimate avec rapidité et se généralise à toute la société, qui, à son tour, l'impose aux autres nations³.

C'est en vain qu'on chercherait trace de ces opinions

1. En français dans le texte.

2. *Zib.*, I, p. 318. — « Il faut faire comme tout le monde » ... un homme de poids avance une parole grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe sur le nouvel objet... A moins, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne déranger cette gravité, car alors chacun renchérit ; tout part à l'instant et il n'y a pas moyen de reprendre son sérieux...

M^{me} de Staël dit aussi : « Les Français ont fait peur à l'Europe, « mais surtout à l'Allemagne, par leur habileté dans l'art de saisir et « de montrer le ridicule. » (*De l'Allemagne*, I^{re} P., ch. ix, pp. 67-8.) Et un peu plus haut : « En France, on se sert de la terrible arme du « ridicule pour se combattre mutuellement ».

De même Rousseau : « Les bienséances, les modes, les usages qui « dérivent du luxe et du bon air, renferment le cours de la vie dans la « plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des « autres est perdu pour tout le monde : on ne l'a ni pour eux ni pour « soi ! Le ridicule, que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours « à côté d'elle pour la tyranniser et pour la punir. » (*Emile*, l. IV, p. 424, éd. Garnier.)

3. *Zib.*, IV, pp. 1-3.

dans les auteurs français. Elles ne peuvent venir que d'un esprit ignorant de la société française. Il est exact, cependant, que ces réflexions ont leur point de départ dans des auteurs français, dans Montesquieu entre autres, suivant qui le Français semble être fait uniquement pour la vie de société¹, et dans M^{me} de Staël, qui, tant dans *Corinne* que dans *De l'Allemagne*, parle souvent du plaisir que les Français ont à vivre en société, à faire de l'esprit, à se moquer des autres, et s'accorde avec Leopardi pour regarder la France comme la patrie de la conversation².

Une autre idée chère à Giacomo est que les Français ignorent ce que c'est que la grâce. Les Français ont du mal à concevoir la grâce, et certainement leurs écrivains ne savent pas en quoi elle consiste. Il leur manque pour cela « cette sensibilité tendre et pure » et cet « instrument facile et souple³ », que sont, par exemple, le grec et l'italien. Thomas en convient dans son *Essai sur les Eloges*⁴. Cependant, un passage de Lady Morgan l'amène,

1. « On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce point-là, « il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre ; c'est « l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour « la société. » (*Lettres persanes*. Lettre LXXXVII au début, t. I, p. 285).

2. Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. (*De l'Allemagne*, I^{re} P., ch. XI, p. 73.) Cfr. aussi : Ch. x et III^e P., ch. XXI.

3. En français dans le texte. *Zib.*, I, pp. 310-311.

4. Il fait sans doute allusion au passage suivant :

« Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paroissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages et qu'on « définit si peu ; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au « statuaire et au peintre... que sous Louis XIV, La Fontaine presque « seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la « beauté) dont aucun de nos écrivains en prose ne se doute, excepté « Fénelon, et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre « climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous

bientôt après, à reconnaître que cette incapacité des Français à se hausser jusqu'à la grâce n'est que relative ¹.

La simplicité non plus n'est pas le fait des Français. Mme de Staël remarque que, dans la société française, « l'esprit naturel se tourne en épigramme plutôt qu'en poésie ». Leopardi, citant cet aphorisme, ajoute que le même esprit de société empêche les écrivains français d'être simples. Il est même étrange de constater que ceux-ci voient en La Fontaine un modèle de naturel ². Cependant, revenant sur ce point quelques mois plus tard, Giacomo semble avoir changé d'avis sur la simplicité de La Fontaine. Ce revirement est dû à la lecture qu'il a faite entre temps de l'*Eloge de La Fontaine* par La Harpe. Ce critique, disant du grand fabuliste qu'il « n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté » ; qu'il était « un homme d'une simplicité rare, qui, sans doute, ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas, et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite ».

Leopardi, reproduisant ce jugement, y souscrit sans réserves et note qu'il peut également s'appliquer à Xénophon ³.

Les idées de Leopardi sur les Français, que nous

« donner ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet ins-
« trument facile et souple qui la peut rendre ; enfin cette grâce, ce don
« si rare, etc... étoit le mérite dominant des écrits de Xénophon. »
(THOMAS : *Œuvres*, Paris, Moutard, 1773, t. I, pp. 96-7, 4 vol.)

1. *Zib.*, I, pp. 332-3. — Le passage de Lady Morgan que cite Leopardi est le suivant : « Il faut pourtant accorder beaucoup à la différence des manières nationales ; et celles de la femme française la plus amie du naturel doivent porter avec elle ce qu'un Anglois dans le premier moment jugera une teinte d'affectation, jusqu'à ce que l'expérience en puisse mieux juger. » (*La France*, t. I, l. III, p. 257.)

2. *Zib.*, I, p. 202.

3. *Zib.*, I, p. 333. — Leopardi n'a pas pris directement dans La Harpe le passage cité. Il l'a trouvé dans NOEL et DELAPLACE qui ont

venons d'exposer, témoignent de la part de leur auteur d'une certaine hostilité vis-à-vis de la France. Cette hostilité, où il faut faire une part considérable à l'influence du milieu, s'atténue peu à peu sous l'effet du revirement d'opinion qui s'était produit en Italie, en faveur de la France, et surtout grâce aux nombreuses lectures françaises faites par Leopardi. Vers 1821, les préventions de Leopardi commencent à tomber. En 1823, il ne fait pas de difficulté pour reconnaître, avec M^{me} de Staël, que la littérature française a engendré la littérature des Anglais du temps de la reine Anne, celle des Suédois, des Russes, etc.¹ Une année plus tard, dans ce *Discours sur les mœurs des Italiens*, tout pétri de la pensée de M^{me} de Staël, Giacomo constate que la France, rabaissée par de nombreux échecs, est devenue plus juste et plus tolérante pour les étrangers². Il va jusqu'à convenir que, grâce à l'influence et à la domination des étrangers, « surtout des Français », l'Italie s'est élevée presque au niveau de culture des autres peuples³.

Ce n'est donc qu'en 1824, — année où s'opère un changement presque total dans la pensée leopardienne, — que Giacomo se soustrait à l'influence anti-française exercée par son milieu et se montre plus équitable envers ceux qui ont constamment offert à sa pensée un aliment et une assise qu'il aurait en vain demandés aux siens.

A mesure que son patriotisme perd de son caractère agressif et que Leopardi devient citoyen du monde, ses sentiments envers les Français se font plus bienveillants et plus sympathiques. Vers la fin de sa vie, même, il exprime à De Sinner le désir d'aller chercher en France,

inséré dans leurs *Leçons de littérature et de morale* une partie de l'*Eloge de La Fontaine*. T. I, p. 359. (Le Normant, Paris, 1804.)

1. Zib., V, p. 365. Cfr. : *De l'Allemagne*, pp. 6-7.

2. *Discorso sopra lo stato presente dei costumi degl'Italiani. Scritti vari inediti*, op. cit., p. 332.

3. *Ibidem*, p. 337.

à Paris même, un repos et une gloire qu'il avait, croyait-il, inutilement attendus des Italiens ¹. Malheureusement, la mort le surprit, — si, toutefois, on peut dire qu'elle surprend un homme qui l'appelle de tous ses vœux, — et ce rêve *in extremis* ne put se réaliser. Nous ne pouvons que déplorer cette fin prématurée. Elle a enlevé Leopardi juste au moment où il commençait, non pas, sans doute, à revenir sur sa théorie de l'*infelicità*, mais à lui ôter de son absolu ; alors qu'il était arrivé à entrevoir la nécessité où les hommes se trouvent de vivre ligüés contre la malice du sort ; alors, enfin, qu'il reconnaissait l'utilité de la recherche de la Vérité. Elle l'a saisi à l'instant précis où il manifestait l'intention de venir en France, dans ce pays auquel, dans sa fougue juvénile, il avait voué tant de haine, mais dont la courtoise hospitalité eût certainement allégé les maux cruels qui tourmentèrent ses dernières années. Ranimée par des jours meilleurs, la vive et riche nature de Leopardi eût éprouvé, au contact de la société et de la civilisation française, les réactions les plus imprévues et les plus heureuses. L'évolution qui s'ébauchait en lui dans le sens d'une conception de vie plus humaine se fût précipitée, sur le sol abondant de la France, où la mort semble bannie des préoccupations des hommes, où tout crie la vie, où tout chante la joie de vivre intensément.

A la rigueur, Leopardi pouvait se dispenser de faire en France le voyage qu'il projetait. Comme on l'a vu par ce qui précède, il était jusqu'aux moelles imprégné de la culture française. Non seulement il entretenait un commerce constant avec nos grands écrivains, mais il avait tellement contracté l'habitude de réfléchir sur les mœurs et la littérature française qu'il y appliquait sans cesse son esprit et que tous les chemins de sa pensée l'y ramenaient.

1. Voir ci-après le chapitre *Louis de Sinner et Leopardi*, pp. 265 et suiv.

Entreprind-il de démontrer que les grands hommes ont presque tous été d'un tempérament maladif ? Ce n'est pas dans la littérature italienne, mais dans la littérature française qu'il va chercher ses exemples. Les noms de Descartes, de Pascal, de Voltaire, lui viennent tout naturellement à l'esprit¹. Veut-il prouver que le génie des grands hommes est fait surtout de leur puissance d'imagination ? C'est Mme de Staël et Rousseau qu'il évoque. Lorsqu'il médite d'écrire un livre contenant les « Eloges des Italiens », c'est l'*Eloge de Descartes* par Thomas qu'il se propose pour modèle. S'il a l'intention de composer un traité de philosophie ou un ouvrage d'érudition, il juge à propos d'adopter la méthode que suit Fontenelle lorsqu'il écrit son *Histoire des Oracles* à l'aide de l'érudition de Van Dale².

Tous ces traits nous révèlent quelle place éminente la littérature française tenait dans la vie intellectuelle de Leopardi. C'était au point que Giacomo ne pouvait plus penser à la littérature ou à la politique italiennes sans immédiatement les comparer avec la littérature et la politique françaises. Mais la forte influence française que nous relevons dans les idées cosmopolites de Leopardi apparaît plus évidente dans le domaine de l'esthétique, de la philosophie et de la morale. Cette influence ne se restreint pas à des idées secondaires, elle affecte les directions générales de la pensée. Nous espérons être assez heureux pour le montrer.

1. *Zib.*, I, p. 309.

2. Voir *Abbozzi ed appunti per opere da comporre*, dans les *Scritti vari inediti*, op. cit., pp. 394-401. A ce propos il est intéressant de remarquer que Giacomo suit dans sa *Crestomazia della lingua italiana* exactement le même plan que Noël et Delaplace dans les *Leçons de littérature et de morale*. Le premier volume contient les proses, le second les poésies. Le contenu de ces volumes est divisé en plusieurs parties selon les sujets traités. Ces différentes catégories portent des titres identiques à ceux que nous trouvons dans Noël et Delaplace, tels que « Narrazioni », « Descrizioni ed Immagini », « Eloquenza », « Lettere », etc...

CHAPITRE VIII

ART ET LITTÉRATURE

BEAU ABSOLU ET BEAU RELATIF. — IMITATION DE LA NATURE. — ESTHÉTIQUE
DU VAGUE. — SENTIMENT ET ART. — M^{me} DE STAEL ET LEOPARDI.

Le problème du beau est un des premiers qui se soient posés à l'esprit de Leopardi. Dans l'étude de cette question, Giacomo a pour initiateurs l'écrivain Dati, puis, peu après, Martignoni, et, d'une manière passagère, Camper, avec son livre *Dissertation sur le beau physique*¹. Ses réflexions esthétiques aboutissent à cette conclusion que l'art a pour fin non pas l'Utile ni le Beau, mais le Vrai, c'est-à-dire l'imitation de la Nature². En 1818, il a foi encore dans ce principe du Beau absolu, qu'il fait consister dans l'imitation de la nature.

« La nature n'étant pas différente de ce qu'elle était autrefois, et même ne pouvant pas changer, il s'en suit que la poésie qui imite la nature ne peut pas non plus changer³. »

Or, cette idée qui forme en quelque sorte le noyau du discours polémique, où Leopardi réfute les théories

1. P. CAMPER : *Dissertation sur le beau physique*, trad. du hollandais, par D. B. Quatremère-Disjonval, Utrecht (Paris), 1792.

2. Voir *Zib.*, I, pp. 76, 77, 78, 104-5.

3. ... *diletto derivato dalla imitazione della natura, ch'è il fine della poesia ; di maniera che non essendo la natura cambiata da quella ch'era anticamente, anzi non potendo variare seguita che la poesia la quale è imitatrice della natura, sia parimente invariabile.* (Discorso di un italiano intorno alla poesia romantica *dans les* Scritti vari inediti di G. L. dalle Carte Napoletane, op. cit., p. 226.

romantiques ¹, semble déjà un peu ébranlée chez lui, vers 1819, et cela, dans une certaine mesure, grâce à M^{me} de Staël. Racontant la visite que Corinne fait avec lord Nelvil au Vatican, M^{me} de Staël écrit, en effet :

« Les plus belles statues des Grecs n'ont presque
« jamais indiqué le repos. Le Laocoon et la Niobé sont
« les seules qui peignent des douleurs violentes ; mais
« c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les
« deux et non des passions nées dans le cœur humain.
« L'être moral avait une organisation si saine chez les
« Anciens, l'air circulait si librement dans leur large
« poitrine et l'ordre politique était si bien en harmonie
« avec les facultés, qu'il n'existait presque jamais, comme
« de notre temps, des âmes mal à l'aise : cet état fait
« découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point
« aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples
« affections, les éléments primitifs des sentiments, qui
« peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel. »

Et, plus loin, elle ajoute :

« La religion grecque n'était point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants : elle voulait la gloire, le triomphe ; elle faisait, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme ². »

Passant de la sculpture à la peinture, Corinne dit que celle-là était l'art du paganisme, tandis que celle-ci est l'art du christianisme ; et « que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et moderne. Les œuvres modernes supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakespeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence

1. Voir à ce propos SOFIA RAVASI : *Leopardi et M^{me} de Staël*, Milano, Tipografia sociale, 1910, p. 83. Mais le rapprochement que fait l'auteur est incomplet.

2. *Corinne*, l. VIII, pp. 177-8.

« énergique et simple, tandis que la peinture indique les
 « mystères du *recueillement et de la résignation*, et fait
 « parler l'âme immortelle à travers des passagères cou-
 « leurs... les sentiments religieux des Grecs et des Ro-
 « mains, la disposition de leur âme en tout genre ne
 « pouvant être la nôtre, il nous est impossible de créer
 « dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur
 « terrain. L'on peut les imiter à force d'étude, mais
 « comment le génie trouverait-il tout son essor dans un
 « travail où la mémoire et l'érudition sont si néces-
 « saires ¹ ?... »

Dans ce passage, Leopardi saisit très bien la différence qu'établit M^{me} de Staël entre la douleur antique et la douleur moderne ; tout comme elle, il l'attribue à la religion ² et affirme que la souffrance des Anciens manquait des consolations de la sensibilité et de la résignation qui adoucissent les maux des Modernes ³. La douleur des Anciens était faite tout entière de désespoir. C'est pourquoi, conclut Leopardi avec M^{me} de Staël, le poète moderne doit traiter des sujets modernes ⁴, car il n'aura qu'à gagner s'il impressionne les Modernes plutôt que de se contraindre à l'exactitude misérable dans l'érudition ⁵.

Donc, les canons de beauté admis par les Anciens ne sont plus les mêmes pour les Modernes. Mais l'idée de la

1. *Corinne*, I, VIII, pp. 181-2.

2. *L'espressione del dolore antico, per esempio nel Laocoonte, nel gruppo di Niobe, nelle descrizioni di Omero ec., doveva essere per necessità differente da quella del dolor moderno. Quello era un dolore senza medicina, come ne ha il nostro...* (Zib., II, pp. 88-9.)

3. ... *il dolor loro era disperato... senza il conforto della sensibilità, senza la rassegnazione dolce alle sventure...* (Ibidem.)

4. ... *per cui con ragione si raccomanda al poeta artista ec. moderno di trattar soggetti moderni, non potendo a meno, trattando soggetti antichi, di cadere in uno di questi due, o violare il vero...* (Ibidem.)

5. Sarà ... *sempre meglio farsi intendere e colpire i moderni, che assoggettarsi ad una miserabile esattezza erudita che non farebbe nessuno effetto.* (Ibidem.)

relativité du Beau ne se forme pleinement chez Leopardi qu'après la lecture de l'*Essai sur le goût*, de Montesquieu, qui lui apprend que les règles de la littérature et des beaux-arts ne peuvent être universelles. Les hommes ont, il est vrai, quelques principes généraux d'esthétique qui leur sont communs. Mais il y a, d'un individu à l'autre et d'un siècle au suivant, des différences secondaires nombreuses. Par conséquent, « le type ou la forme du « Beau n'existe pas et n'est autre chose que l'idée de la « convenance ».

La relativité du goût se constate, dit Leopardi, à la disparité qu'offrent entre elles la poésie orientale et la poésie occidentale. La même différence existe entre les peuples d'Europe. Surtout, il ne faut pas condamner une littérature pour cela seul qu'elle est différente d'une autre que l'on considère comme classique. Pas plus que Montesquieu, Leopardi ne croit aux idées innées de Platon. Nos contemporains, dit-il, conservent encore la conception d'un type imaginaire du Beau. Cependant, bien que l'idée de *convenienza* soit universelle, le goût dans les arts et la littérature dépend des opinions, des caractères, des mœurs ¹.

1. Voici le texte de Leopardi et les passages de l'*Essai sur le goût* qu'il a mis à profit :

... le regole della letteratura e belle arti non possono affatto essere universali e adattate a ciascheduno. Bensì è vero che la maniera di essere di un uomo nelle cose principali e sostanziali è comune a tutti, e perciò le regole capitali delle lettere e arti belle sono universali. Ma alcune piccole o mediocri differenze sussistono tra popolo e popolo, tra individuo e individuo, e massimamente fra secolo e secolo. Se tutti gli uomini fossero di vista corta, come sono

Tous les ouvrages de l'art ont des règles qui sont générales, qui sont des guides qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Mais comme les lois sont toujours justes dans leur être général mais presque toujours injustes dans leur application ; de même les règles, toujours vraies en théorie, peuvent devenir fausses dans l'hypothèse...

Quoique chaque effet dépende d'une cause générale, il s'y mêle tant d'autres causes particulières,

Ainsi, Montesquieu aide Leopardi à rejeter la théorie des idées innées absolues, des Anciens, et à se rapprocher sensiblement de la conception moderne. L'idée de relativité, qui deviendra bientôt la base de presque toute la

molti, l'architettura in molte sue parti sarebbe difettosa, e converrebbe riformarla. Così al contrario. Intanto ella è difettosa veramente rispetto e quei tali. Gli orientali avevano ed hanno più rapidità, vivacità, fecondia, ec. di spirito che gli europei. Perciò quella soprabbondanza che notiamo nelle loro poesie ec., se sarebbe difetto tra noi, poteva non esserlo o esser minore appresso un popolo più capace per sua natura di seguire e di comprendere coll' animo suo quella maniera del poeta. Lo stesso dite dell'oscurità, del metaforico eccessivo per noi, delle sottigliezze, delle troppe minuzie, dell'ampoloso, ec. ec. E questa distinzione fatela anche tra i popoli europei, e non condannate una letteratura perché è diversa da un'altra stimata classica. Il tipo o la forma del bello non esiste, e non è altro che l'idea della convenienza. Era un sogno di Platone che le idee delle cose esistessero innanzi a queste, in maniera che queste non potessero esistere altrimenti (vedi Montesquieu, ivi, capo I, p. 366), quando la loro maniera di esistere è affatto arbitraria e dipendente dal creatore, come dice Montesquieu, e non ha nessuna ragione per esser piuttosto così che in un altro modo, se non la volontà di chi le ha fatte....

(Zib., I, pp. 260-1.)

que chaque effet a, en quelque façon, une cause à part. Ainsi l'art donne les règles et le goût les exceptions...

(Des règles, t. VII, pp. 142-3.)

Notre manière d'être est entièrement arbitraire, nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement... Si notre vue avoit été plus foible et plus confuse, il auroit fallu moins de moulures et plus d'uniformité dans les membres de l'architecture ; si notre vue avoit été plus distincte et notre âme capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornements...

... Si la constitution de nos organes les avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention ne seroient plus. (Des plaisirs de notre âme, t. VII, pp. 117-8.)

... Ils (les anciens) regardoient comme des qualités relatives de notre âme ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse : car tous ces raisonnements tirés sur le bon, le beau, le parfait, le

philosophie de Leopardi, se révèle à notre poète par l'esthétique.

Désormais l'imitation des Anciens ne lui apparaît plus comme le but de l'art moderne ; d'où bouleversement total dans son système littéraire ¹.

Si le goût varie d'un peuple au peuple voisin, d'un homme à son prochain, et si cette différence provient des mœurs, du climat, il s'ensuit que le goût et l'idéal du Beau dépendent, pour chaque individu, des circonstances extérieures et, partant, de ses habitudes. « L'habitude » est prise en considération par Leopardi dès le commencement du *Zibaldone*, et une lecture de Montesquieu, auquel notre auteur nous renvoie, ne fait que le pénétrer davantage de l'importance qu'il convient d'accorder à l'habitude ². La relativité du Beau, ainsi que le grand

sage, le fou... traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

(Introduction, t. VII, pp. 114-5, en note.)

E similmente osservate quanto sia vano il pensare così assolutamente che la musica, perché diletta sommamente l'uomo, debba fare effetto sulle bestie.

(Ibidem. p. 262.)

Si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instruments de musique.

(Des plaisirs de l'âme, t. VII, p. 118.)

1. Les idées morales de Leopardi s'élargissent. Le caractère purement relatif qu'il a reconnu au Beau, il tend à l'admettre pour le Bien et son contraire, le Mal. Voir à ce propos le passage significatif du *Zib.*, I. p. 414 : *Così nel bello tutti hanno la nozione della convenienza*, etc... De même il déduit de la relativité du Beau, la relativité des plaisirs. (*Zib.*, I, p. 284.)

2. *Zib.*, I, p. 284. — Le passage auquel Leopardi renvoie est le suivant : « Presque toujours les choses nous plaisent et déplaisent à différents égards... Souvent notre âme se compose elle-même des raisons « de plaisirs, et elle y réussit surtout par les liaisons qu'elle met aux « choses... Nous sommes tous pleins d'idées accessoires... » (*De la sensibilité*, t. VII, pp. 131-2.)

rôle que l'accoutumance joue dans la formation de notre goût, deviennent le *credo* esthétique de Leopardi ¹.

L'évolution qu'on discerne dans les idées de Leopardi quant à la nature du Beau s'accompagne d'autres changements dans les jugements qu'il porte.

Il avait commencé par penser que le but de l'art est avant tout l'agréable, et parfois seulement l'utile ². Mme de Staël l'affermir dans cette opinion, et lui enseigne, en outre, que tout but étranger à l'art et au plaisir de la beauté ne peut que nuire aux ouvrages d'imagination ³; Montesquieu, également, n'entend pas confondre l'utile et l'agréable ⁴. Mais, au début, pour Leopardi, le plaisir que les arts nous procurent vient exclusivement de l'imitation exacte de la nature : Giacomo ne mesure pas la perfection d'une œuvre d'art au degré de beauté qu'elle présente, mais au plus ou moins de fidélité avec lequel elle reproduit la nature ⁵. Cette opinion, que nous trouvons exprimée dans les premières pages de son journal, ne va pas tarder à se modifier. La nature reste toujours, pour Leopardi, la meilleure source de l'inspiration artistique, mais il ajoute qu'en dehors du plaisir procuré par une rigoureuse imitation, on peut en concevoir et en goûter d'autres. Déjà, en 1819, un passage de Mme de Staël le force à reconnaître que ni la musique ni l'architecture ne peuvent imiter la nature ⁶. Un autre

1. Cfr. *Zib.*, II, pp. 469-70, 478.

2. *Zib.*, I, p. 82.

3. « Il (Alfieri) a voulu marcher par la littérature à un but politique : « ce but était le plus noble de tous sans doute ; mais n'importe, rien « ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. » (*Corinne*, l. VII, p. 150.)

4. « ... Lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une « utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne ; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir sans que nous y démêlions une utilité pré-sente, nous l'appelons belle. » (*Essai sur le goût*. Introduction, t. VII, p. 115.)

5. *Zib.*, I, p. 78 ; cfr. aussi pp. 82 et 84.

6. *Le altre arti imitano ed esprimono la natura da cui si trae il senti-*

l'amène à faire grief aux romantiques de ce que, sous prétexte de se tenir près de la nature, ils négligent complètement de garder à l'art la noblesse et la sévère tenue qui lui sont nécessaires. Leopardi va même jusqu'à affirmer que l'imitation servile de la nature plaît bien moins qu'une imitation qui respecte la beauté idéale ¹ et que l'artiste a marquée de son génie personnel.

Ayant énoncé ces réserves, il découvre que les arts disposent d'autres ressources pour nous toucher. Telle, par exemple, la faiblesse qui est une chose *amabilissima a questo mondo* ², ou bien la grandeur de certains objets privés de beauté, réelle, mais auxquels leurs dimensions

mento, ma la musica non imita e non esprime che lo stesso sentimento in persona, ch'ella trae da se stessa e non dalla natura, e così l'uditore. Ecco perché la Staël (Corinne, l. IX, ch. II) dice : « De tous les beaux arts c'est (la musique) celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée, celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure. » La parola nella poesia ec. non ha tanta forza d'esprimere il vago e l'infinito del sentimento, se non applicandosi a degli oggetti, e perciò producendo un'impressione sempre secondaria e meno immediata, perché la parola, come i segni e le immagini della pittura e scultura, ha una significazione determinata e finita. L'architettura per questo lato si accosta un poco più alla musica, ma non può aver tanta subitanità ed immediatezza. (Zib., I, pp. 190-1.)

1. *Dice la Staël (Corinne, l. XVIII, ch. IV) parlando « de la statue de Niobé : sans doute dans une semblable situation, la figure d'une véritable mère serait entièrement bouleversée ; mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir ; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'âme conserve sur ce malheur. » Bellissima condanna del sistema romantico, che, per conservare la semplicità e la naturalezza e fuggire l'affettazione, che dai moderni è stata pur troppo sostituita alla dignità facile agli antichi ad unire colla semplicità che ad essi era sì presente e nota e propria e viva, rinunzia ad ogni nobiltà ; così che le loro opere di genio non hanno punto questa gran nota della loro origine, edde essendo una pura imitazione del vero, come una statua di cenci con parrucca e viso di cera ec. colpisce molto meno di quella che insieme colla semplicità e naturalezza conserva l'ideale del bello e rende straordinario quello ch'è comune. (Zib., I, pp. 196-7.)*

2. *Zib., I, pp. 219-20.*

imposantes confèrent une sorte de prestige ¹. Car la grandeur étonne, et l'étonnement est encore un moyen très efficace pour produire l'effet artistique ². Pour que les arts surprennent, il faut qu'ils aient de la variété ; mais cette variété ne doit pas être exagérée ; sinon, par son excès même, elle deviendrait monotonie ³. Le pire ennemi de la variété, c'est l'affectation. En effet, l'affectation, qui est le contraire du naturel, implique et engendre l'uniformité ⁴.

Mais le principal facteur de plaisir dans l'art semble bien le vague, l'indéterminé, l'infini. Nous sommes mal à l'aise pour pouvoir donner ici une idée de l'importance que Leopardi attribue à l'indéterminé, au vague. L'entreprendre, ce serait nous mettre dans l'obligation de citer un tiers du *Zibaldone*. Pour notre poète, l'existence des être finis est si pauvre et si bornée que la vue de la réalité toute nue ne nous émeut jamais, tandis que ce qui est lointain nous semble toujours plus beau. En art, en poésie surtout, il faut *il bello aereo* ⁵, le nuageux, le flou ; un paysage plaît lorsqu'une colline ou un autre écran nous en cache la vue ⁶. De même, « une plaine très inclinée,

1. ... *la grandezza anche delle cose non piacevoli per se stesse diviene un piacere, per questo solo ch'è grandezza* (Zib., I, p. 278). Cfr. MONTESQUIEU : *Essai sur le goût. Progression de la surprise*.

2. *La meraviglia similmente rende l'anima attonita, l'occupa tutta e la rende incapace in quel momento di desiderare. Oltre che la novità inerente alla meraviglia, è sempre grata all'anima.* (Zib., I, pp. 278 et 293.) Cfr. MONTESQUIEU : *Essai sur le goût : Des plaisirs de la variété. Des contrastes et des plaisirs de la surprise*.

3. Zib., I, p. 1, p. 157. Cfr. MONTESQUIEU : *Essai sur le goût. Des contrastes de la variété*, t. VII, pp. 123-4.

4. Zib., I, pp. 294-5. Cfr. MONTESQUIEU : *Essai sur le goût. Des contrastes*, t. VII, pp. 126-8.

5. Zib., I, p. 276.

6. ... *alle volte l'anima desidererà ed effettivamente desidera una veduta ristretta e confinata in certi modi, come nelle situazioni romantiche... L'anima s'immagina quello che non vede, che quell'albero, quella siepe, quella torre gli nasconde, e va errando in uno spazio immaginario, etc...* (Zib., I, p. 278.)

« une file d'arbres dont l'extrémité se perd dans le lointain ou bien dans un pli du terrain produisent en nous les sensations de l'indéterminé ³. »

La sensation de l'infini peut encore être suggérée par une chanson qu'on entend de loin ou qui va s'affaiblissant, surtout « lorsque l'endroit et l'écho sont plus vastes ».

Toutes ces images « sont toujours très belles en poésie : « d'autant plus belles qu'elles sont négligemment jetées « et qu'elles touchent le sujet sans divulguer l'intention « de l'auteur ⁴ ».

Et, en effet, toutes les poésies de Leopardi attestent le souci qu'il prenait d'éveiller en nous la sensation de l'infini. Il jette « négligemment » des images évocatrices par leur brièveté. S'il emploie des épithètes abstraites (*verecondo raggio, cadente luna*) ou des comparaisons d'ordre auditif (*placida notte, taciturne piante, chete stanze*) ou olfactif, ce n'est que pour faire naître en nous le sentiment de l'indéterminé, du vague, de l'infini ; et non pas, comme des pathologistes l'ont si injustement prétendu, parce qu'il avait la vue « dégénérée » et l'ouïe hypertrophiée ¹.

Poussant à l'extrême, jusqu'au système, les conséquences de sa théorie, Leopardi en est même venu à voir, dans notre goût pour l'histoire ancienne, un signe de notre prédilection pour le lointain, l'infini.

Or, c'est Montesquieu qui a révélé à Giacomo l'importance de la sensation de l'infini dans l'art. Ne lit-on

3. *Zib.*, III, p. 156. Cfr. *L'infinito*.

4. *Zib.*, III, pp. 446-7. L'amour du vague est un trait caractéristique des romantiques de la première heure. SENANCOUR, notamment, écrit dans son *Obermann* : « Plusieurs de ces collines lointaines, à divers points de l'horizon ramenaient des souvenirs douloureux et des regrets inénarrables (*I^{re} Rêverie*)... les chants d'une voix lointaine nous accablent d'un sentiment indéfinissable de nos pertes (*III^e Rêverie*). »

1. Voir pour les troubles visuels chez Leopardi, G. L. PATRIZI : *Saggio psico-antropologico su Giacomo Leopardi*, Torino, Bocca, 1896.

pas, en effet, dans l'*Essai sur le goût* de cet auteur :

« Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace ; enfin notre âme fuit les bornes, et elle voudrait, pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence : ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire ? Dans les villages, notre vue est bornée par des maisons ; dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles (De la curiosité) ¹. »

Toujours dans Montesquieu, Leopardi a recueilli cette idée que l'étendue et la multiplicité des sensations ajoutent au plaisir qu'on en retire ².

Les limites de cet essai ne nous permettent pas de nous étendre sur l'ampleur des emprunts que Leopardi a faits à Montesquieu, ni de suivre dans les œuvres du poète recanatais tous les développements qu'il en a tirés et toutes les conséquences qu'il en a déduites. Mais il serait fort intéressant de se livrer à ce travail et nous prenons la liberté de le recommander aux curieux qui se sentent attirés par ce genre de recherches.

C'est encore Montesquieu que nous retrouvons à l'ori-

1. Voir, dans le chapitre suivant, pages 213-228, de cet ouvrage, tout ce que l'*Essai sur le goût* a inspiré à Leopardi.

2. *Zib.*, I, p. 278. Cfr. MONTESQUIEU : *Essai sur le goût*. « Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'âme lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir. » (*De la curiosité*, t. VII, p. 120.)

« L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs organes à la fois ; et si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs, et ceux qui ont plu davantage, sont ceux qui ont excité dans l'âme plus de sensations en même temps. » (*Des diverses causes qui peuvent produire un sentiment*, t. VII, p. 130.)

Cfr. aussi M^{me} DE STAEL : *Corinne*, l. VIII, p. 184... « L'effet produit par les tableaux, doit être immédiat et rapide, comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts », et *De l'Allemagne*, II^e P., ch. ix au commencement, qui inspire à Leopardi un passage du *Zibaldone* (III, pp. 466-7).

gine des réflexions sur le gracieux qui occupent sept pages du *Zibaldone*¹. Giacomo tombe d'accord avec son modèle que, dans les ingrédients de la grâce, il entre une sorte de surprise, mais il ajoute que cela n'est vrai que dans certains cas, sans quoi tout ce qui nous surprend devrait être gracieux.

Tout ce long discours de notre poète est composé avec des éléments tirés de l'*Essai sur le goût*. Telle, par exemple, l'idée qu'un visage joli, gracieux, nous plaît plus qu'une beauté classique et que les grandes passions sont rarement provoquées par les grandes beautés².

Si Leopardi est tellement sensible à la grâce, surtout s'il place tout ce qui concourt à produire le vague, l'indéterminé, au-dessus de tout autre moyen artistique, c'est parce qu'il demande aux arts de suggérer des sentiments. L'esprit de Giacomo resta toujours assez fermé à la beauté des lignes ou des formes elles-mêmes. On sait combien peu les merveilles sculpturales de Rome parlèrent à son imagination et à son cœur. On sait aussi qu'il n'a jamais parlé des immenses trésors artistiques de Florence. Il n'aimait dans l'art que ce qui était susceptible de l'émou-

1. *Zib.*, I, pp. 301-307.

2. Voici sur ce sujet les passages principaux de l'*Essai sur le goût* :
 « Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme
 « invisible, une grâce naturelle qu'on n'a pu définir, et qu'on a été
 « forcé d'appeler le « je ne sais quoi ». Il me semble que c'est un effet
 « principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce
 « qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord
 « devoir nous plaire, et nous sommes agréablement surpris de ce
 « qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent et que
 « le cœur ne croit plus. Voilà pourquoi les femmes laides ont très sou-
 « vent des grâces, et qu'il est rare que les belles en aient : car une belle
 « personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions
 « attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous
 « avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal ; mais l'impression
 « du bien est ancienne, celle du mal nouvelle : aussi les belles personnes
 « font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées
 « à celles qui ont des grâces, c'est-à-dire des agréments que nous
 « n'attendions point et que nous n'avions pas sujet d'attendre... Les

voir, les œuvres qui, soit par les évocations auxquelles elles donnaient naissance, soit par les associations d'idées qu'elles provoquaient en lui, mettaient en branle son imagination et faisaient battre son cœur. Il ne comprend pas, par exemple, le charme d'un tableau représentant un paysage inanimé, une nature morte ¹. A la poésie, il demande surtout des sentiments. C'est ce qui explique le peu d'estime où il tient Byron, qui alourdit ses vers de considérations historiques, qui les farcit d'érudition, et dont les personnages sont des êtres d'exception, retranchés de la vie courante ². L'ardeur naturelle du lyrisme byronien fait place petit à petit à la sèche précision d'un traité d'histoire ; au lieu d'émouvoir le cœur et l'imagination, il arrive à n'exciter plus que l'intelligence ³.

« grâces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage : car un beau visage paroît d'abord, et ne cache presque rien ; « mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, et autant qu'il veut : il peut se cacher pour paroître, et donner cette espèce de surprise qui fait les grâces.

« Les grâces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières ; car les manières naissent à chaque instant, et peuvent à tous les moments créer des surprises : en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon : mais elle est jolie de cent mille », (*Du je ne sais quoi*, t. VII, pp. 133-4.)

1. *Zib.*, III pp. 401-2. Leopardi est en désaccord avec M^{me} de Staël qui dit : « Ce qui vaut mieux, en ce genre, c'est la manière de Salvator Rosa qui représente, comme vous le voyez en ce tableau, un rocher, des torrents et des arbres, sans un seul être vivant, sans que seulement le vol d'un oiseau rappelle l'idée de la vie ». Et avec un sentiment vraiment leopardien elle ajoute : « L'absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que serait cette terre ainsi délaissée ? Œuvre sans but, et cependant œuvre si belle, dont la mystérieuse impression ne s'adresserait qu'à la Divinité. » (*Corinne*, l. VIII, pp. 194-5). Leopardi s'est-il rappelé de ce passage lorsqu'il a imaginé son dialogue de Malambruno et Tarfarello ?

2. M^{me} de Staël adresse le même reproche à Alfieri (*Corinne*, l. VII, p. 148).

3. *Zib.*, I, pp. 323, 324, 325, 334 et 351, où Leopardi compare Byron à Gœthe : *Io so che letto Werther, mi sono trovato caldissimo nella mia disperazione ; letto lord Byron freddissimo e senza entusiasmo nes-*

Aussi le lyrisme est-il, pour Leopardi, le sommet, le paroxysme de la poésie ; celle-ci elle-même lui apparaît le plus parfait des arts de la parole ¹. Comme de juste, l'ode est la forme poétique qu'il apprécie le plus. En passant, il donne un coup de griffe aux Français, qui ont, à ses yeux, le tort de n'être pas un peuple lyrique. En 1821, au cours de la lecture qu'il fait de *De l'Allemagne*, il note dans son journal qu'il est « vrai que la poésie sentimentale est propre à l'époque moderne ² ».

Certes, Leopardi était très sentimental de son naturel, et la poésie du cœur devait fatalement trouver un écho dans son cœur à lui. Cependant, il n'est pas douteux que M^{me} de Staël, dont on connaît la sentimentalité, l'a confirmé dans ces dispositions natives et encouragé dans cette voie. Il y a dans *Corinne* et surtout dans *De l'Allemagne* maintes pages que Giacomo ne pouvait pas négliger, auxquelles il ne pouvait pas ne pas prendre garde :

« L'observation du cœur humain, dit la créatrice de Delphine et de Corinne, est une source inépuisable pour la littérature ³ ». Pour elle, le poète ne fait que dégager le sentiment latent au fond de l'âme ⁴. Qui dit poésie sentimentale dit implicitement poésie mélancolique.

sumo ; molto meno consolazione. E certo lord Byron non mi rese mente più sensibile alla mia disperazione : più tosto mi avrebbe fatto più insensibile e marmoreo.

1. La lirica si può chiamare la cima, il colmo, la sommità della poesia, la quale è la sommità del discorso umano. Però i francesi che sono rimasti molte miglia indietro del sublime nell'epica, molto meno possono mai sperare una vera lirica, alla quale si richiede un sublime d'un genere tanto più alto. Il Say nei Cenni sugli uomini e la società chiama l'ode la sonata della letteratura. È un pazzo se stima che l'ode non possa esser altro, ma ha gran ragione se intende parlare delle odi che esistono, massime delle francesi. (Zib., I, p. 339.)

2. Zib., III, p. 166.

3. *Corinne*, l. VII, p. 145.

4. *De l'Allemagne*, ch. x. De la poésie, p. 162. Cfr. aussi Leopardi, *La poesia malinconica, è un respiro dell'anima*, etc. (Zib., I, p. 243 et suiv.)

M^{me} de Staël a écrit : « A l'époque où nous vivons, la « mélancolie est la véritable inspiration du talent ; qui « ne se sent pas atteint par ce sentiment ne peut prétendre « à une grande gloire comme écrivain ¹ ». Leopardi n'est pas moins catégorique : pour lui, comme pour elle, l'ode constitue « l'apothéose du sentiment ² ». A cela M^{me} de Staël ajoute : « Il faut pour concevoir la vraie grandeur de la poésie lyrique errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste, et considérer l'univers entier comme un symbole de l'âme ³ ».

Sur un seul point, Leopardi s'écarte de la doctrine esthétique de M^{me} de Staël. Il s'agit du mouvement et de sa valeur dans la sculpture. M^{me} de Staël observe, dans *Corinne*, que « toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil ou seulement dans l'attitude d'un repos complet offrent une image de l'éternelle tranquillité ⁴... » Leopardi est d'un avis contraire. Une statue plaît davantage si elle reproduit un geste vif et hardi ⁵.

En littérature, le sentiment s'allie généralement à

1. *De la littérature*, II^e P., ch. III.

2. *Non è propria de' tempi nostri altra poesia che la malinconica, né altro tuono di poesia che questo, sopra qualunque subbietto ella possa essere. Se v'ha oggi qualche vero poeta, se questo sente mai veramente qualche ispirazione di poesia e va poetando seco stesso o prende a scrivere sopra qualunque soggetto, da qualunque causa nasca detta ispirazione, essa è certamente malinconica, e il tuono che il poeta piglia naturalmente o seco stesso o con gli altri nel seguir questa ispirazione (e senza ispirazione non v'è poesia degna di questo nome) è il malinconico.* (Zib., VI, p. 347.)

3. *De l'Allemagne*, ch. x, p. 163.

4. *Corinne*, I. VII, p. 178.

5. *Piacere della vita. Una statua, una pittura, ec. con un gesto, un portamento, un moto vivo, spiccato ed ardito, ancorché non bello questo, né bene eseguita quella, ci rapisce subito gli occhi a se, ancorché in una*

l'imagination et à l'enthousiasme. C'est encore Mme de Staël qui a pénétré de cette idée notre poète. « Rome, montrée par vous, dit Lord Nelvil à Corinne, Rome, interprétée par l'imagination et le génie, *Rome, qui est un monde animé par le sentiment sans lequel le monde lui-même est un désert.* » Et, en note, Mme de Staël nous avertit que ces vers sont de Goethe, poète et philosophe dont « l'originalité et l'imagination sont les plus remarquables¹ ». Pour elle comme pour Leopardi, l'imagination est une des rares sources du bonheur humain. Quand elle n'occupe pas le cerveau des hommes, « ce sont ces petits faits, ces critiques minutieuses, qui font nécessairement le sujet des entretiens² ». Par contre, quand on est doué d'imagination, on est véritablement grand, et même c'est dans l'imagination que réside la vraie supériorité. Il y a, sans doute, un degré où les mathématiques elles-mêmes exigent cette puissance lumineuse de l'invention, sans laquelle on ne peut pénétrer dans les secrets de la nature. Au sommet de la pensée, l'imagination d'Homère et celle de Newton semblent se rejoindre³.

L'antiquité, de même, plaît par l'effort continuel

galleria d'altre mille, e ci diletta, almeno a prima vista, più che tutte queste altre, s'elle sono di atto riposato ec., sieno pure perfettissime. E in parità, di perfezione, quella, anche in seguito, ci diletta più di queste. Così non la pensa la Staël nella Corinna, dove pretende che sia debito e proprio della pittura e scultura il riposo delle figure, ma s'inganna, testimonio l'esperienza ec. ec. (Zib., VI, p. 397.)

1. *Corinne*, l. IV, p. 73.

2. *Corinne*, l. XIV, p. 313.

3. *De l'Allemagne*, I^{re} P., l. XVIII. Leopardi évidemment inspiré par Mme de Staël dit la même chose :

La facoltà inventiva è una delle ordinarie e principali e caratteristiche qualità e parti dell'immaginazione... E si può dire che da una stessa sorgente, da una stessa qualità dell'animo diversamente applicata... vennero i poemi di Omero e di Dante e i principii matematici della filosofia naturale di Newton, Zib., IV, pp. 68-69.

De même dans *Il Parini* : Tous les grands hommes doivent avoir de l'imagination. Descartes aurait pu être poète et Homère, Dante, philosophes. *Parini*, 125.

qu'elle impose à notre imagination et par la sensation de l'infini qu'elle nous donne.

« L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait ; enfin, remonter jusqu'aux temps les plus reculés pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant, c'est un effort continu de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler ¹. » Car l'infini est pour M^{me} de Staël un des principaux agents du plaisir que nous procurent les arts ; il constitue, en même temps, une des plus constantes et des plus angoissantes préoccupations de l'homme.

« L'enthousiasme que le beau idéal nous fait éprouver, écrit-elle, cette émotion pleine de trouble et de pureté tout ensemble, c'est le sentiment de l'infini qui l'excite... Quand nous contemplons le ciel étoilé où des étincelles de lumières sont des univers comme le nôtre, où la poussière brillante de la voie lactée trace avec des mondes une route dans le firmament, notre pensée se perd dans l'infini, notre cœur bat pour l'inconnu, pour l'immense. »

Et un peu plus loin : « Le sentiment de l'infini, écrit-elle, est le véritable attribut de l'âme ; tout ce qui est

1. *Corinne*, l. XI, p. 252. Cfr. Leopardi : ... *L'antico non è eterno e quindi non è infinito, ma il concepire che fa l'anima uno spazio di molti secoli produce una sensazione indefinita, l'idea di un tempo indeterminato, dove l'anima si perde, e sebben sa che vi sono confini non vi discerne e non sa quali sieno...* (Zib., III, pp. 155-6.)

« beau dans tous les genres excite en nous l'espoir et le
 « désir d'un avenir éternel et d'une existence sublime ;
 « on ne peut entendre ni le vent dans la forêt, ni les
 « accords délicieux des voix humaines sans être pénétré
 « de religion et d'immortalité ¹... »

On reconnaît facilement la parenté qui existe entre ces lignes et les poèmes de Leopardi, *l'Infini* surtout ². Comme M^{me} de Staël, notre poète affectionnait l'indéterminé, le vague, l'infini. Son âme inquiète errait sur les bords du chaos sans pouvoir y pénétrer, mais non sans ressentir l'angoisse qui en monte. La séparation lui fait mal : « Il n'y a peut-être pas au monde quelqu'un d'assez
 « indifférent pour nous, qui ne nous émeuve et ne produise en nous une sensation plus ou moins triste lorsqu'il vient prendre congé de nous en nous disant : Nous
 « ne nous reverrons jamais plus. » « L'horreur, explique Leopardi, et la crainte que l'homme a d'une part du
 « néant et de l'autre de l'éternité, se manifeste partout
 « et ce jamais plus ne peut pas être entendu sans une
 « certaine émotion ³. »

1. *De l'Allemagne*, IV^e P., ch. 1, pp. 347-8.

2. *L'Infini* a été écrit en 1819, alors peut-être que Giacomo ignorait encore M^{me} de Staël. Aussi croyons-nous que Leopardi a été aidé dans la composition de cette poésie par un passage de Rousseau qui est reproduit dans l'anthologie de NOEL et DELAPLACE et que Leopardi avait lu bien avant de connaître M^{me} de Staël. Il y a, en effet, entre ce passage et la poésie *l'Infini*, une rencontre d'idées qui ne peut pas être fortuite :

« Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases, qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système, avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit et ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées, et circoncrive son imagination, pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçait d'embrasser. » (J.-J. ROUSSEAU : *Œuvres posthumes* : NOEL et DELAPLACE, *op. cit.*, I vol., p. 52.)

3. *Zib.*, II, pp. 110-111.

Mais, pour comprendre combien l'état d'âme de Leopardi procède des Romantiques, et surtout de M^{me} de Staël, il faut prendre garde à ce passage du *Zibaldone* dans lequel Leopardi nous confie la douleur qu'il ressent chaque fois qu'il change d'habitation, qu'il perd le contact avec « l'âme des choses ». « J'étais, dit-il, toujours « triste n'importe où, durant les premiers mois ; et avec « le temps je me voyais devenir content ; n'importe quel « endroit, grâce au souvenir, devenait pour moi presque « un lieu natal ¹. »

Et, comme pour lui faire écho, M^{me} de Staël écrit :

« On finirait par mourir de pitié, si l'on se bornait en « tout à la terrible idée de l'irréparable : aucun animal « ne périt sans qu'on puisse le regretter, aucun arbre ne « tombe sans que l'idée qu'on ne le reverra plus dans sa « beauté excite en nous une réflexion douloureuse. « Enfin, les objets inanimés eux-mêmes font mal, quand « leur décadence oblige à s'en séparer : la maison, les « meubles qui ont servi à ceux que nous avons aimés, « nous intéressent, et ces objets excitent en nous quel- « quefois une sorte de sympathie indépendante des sou- « venirs qu'ils retracent ; on regrette la forme qu'on leur « a connue, comme si cette forme en faisait des êtres qui « nous ont vu vivre, et qui devaient nous voir mourir. »
(*De l'Allemagne*, IV^e P., ch. ix, p. 606).

On pourrait multiplier à volonté ces rapprochements ². Mais nous croyons en avoir assez dit pour montrer que non seulement M^{me} de Staël a doté Leopardi d'un système

1. *Zib.*, VII, p. 232.

2. Notamment il faut comparer *A Silvia*, *Le Ricordanze* et toutes les poésies où Giacomo parle des regrets de la jeunesse perdue avec les chapitres vi (De la douleur) et ix (Contemplation de la nature) de *l'Allemagne*, IV^e partie. A rapprocher aussi tous les passages du *Zibaldone* où il est question d'enthousiasme (I, 347-9, 349-51 ; II, 146-7, etc.) de ce que dit M^{me} de Staël dans le chapitre xi (De l'enthousiasme) de *l'Allemagne*, IV^e partie, et des autres nombreux passages où elle

esthétique, mais qu'elle lui a communiqué les germes du Romantisme. Apo théose du sentiment, engouement pour la poésie lyrique, exaltation de l'imagination et de l'enthousiasme, goût de l'indéterminé et du vague, angoisse de l'infini et du néant, qu'est-ce que tout cela, sinon la quintessence du romantisme ? C'est pourquoi Giacomo s'exprime improprement lorsqu'il dit que la lecture des œuvres de M^{me} de Staël l'a rendu philosophe : c'est *romantique* qui eût été le mot juste.

D'ailleurs, à cela ne se borne pas l'influence exercée sur Leopardi par M^{me} de Staël. Avec sa riche culture générale, avec la connaissance approfondie qu'elle possédait de plusieurs langues étrangères, l'auteur de *Corinne* fut un esprit essentiellement cosmopolite. On pourrait lui appliquer (elle-même s'en faisait l'application), ce qu'elle dit du cabinet de travail de *Corinne* : « Il (Nevil) « y remarquait dans chaque détail un mélange heureux « de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois « nations, française, anglaise et italienne : le goût de la « société, l'amour des lettres, le sentiment des beaux-arts ¹. »

Depuis lors, la réaction réciproque des littératures européennes les unes sur les autres est devenue un facteur important de notre civilisation. Non seulement M^{me} de Staël révéla l'Allemagne à la France, non seulement elle présenta une Italie nouvelle et, en quelque sorte, inconnue aux Français, qui en étaient restés sur ce chapitre aux opinions périmées contenues dans le livre du Président de Brosses et qui continuaient à vivre sur des idées toutes faites ; mais, en Italie même, elle contribua beau-

parle du rôle de l'enthousiasme dans la création de l'œuvre d'art. Quelques-uns de ces rapprochements ont été notés par M^{me} SOFIA RAVASI (*Leopardi et M^{me} de Staël, op. cit.*), mais il y en a beaucoup d'autres qui lui ont échappé. Son livre, quoique sérieux, est incomplet sous ce rapport.

1. *Corinne*, l. III, ch. 1, p. 49.

coup à l'introduction de l'influence allemande et, partant, du Romantisme ; elle contribua, — ce que trop souvent on perd de vue, — à entretenir le mouvement gallophobe qui avait suivi la retraite des troupes françaises.

Certes, le comte d'Erfeuil n'est pas aussi chargé que Riccaut de La Marlinière ¹. Au moins est-il honnête et ne cherche-t-il pas à « corriger la fortune » comme celui-ci. Mais précisément parce que l'exagération de ses défauts n'est pas outrecuidante, il ne semble que plus près de la vérité. Léger, insouciant, sceptique, désœuvré et surtout « incapable des affections profondes », d'Erfeuil est en plus très fier de sa nationalité. En un mot, il incarne toutes les apparences défavorables sous lesquelles un Français peut se montrer aux yeux des étrangers peu clairvoyants ou prévenus. Giacomo, qui ne manquait pas de clairvoyance, mais qui était prévenu, commença par y croire. Mais, plus tard, à force de réflexion et grâce aux livres français, il revint à des opinions plus justes : avec le « Discorso sopra i costumi », nous sommes bien loin de la gallophobie et du patriotisme exclusif des premières « Canzoni » et certes le mérite du poète qui a su se soustraire aux préjugés du milieu est très grand. C'est précisément cette indépendance d'esprit de Leopardi qui a porté les critiques à voir en lui un vrai philosophe. Mais est-ce là une raison suffisante pour une telle conclusion ? Seul l'examen impartial du développement de la pensée leopardienne peut nous donner une réponse satisfaisante.

1. Héros de triste mémoire d'un des drames de LESSING : *Minna von Barnhelm*.

CHAPITRE IX

LA PENSÉE DE LÉOPARDI ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

LÉOPARDI PHILOSOPHE ? — RELIGION ET PHILOSOPHIE.

INFLUENCES INDIRECTES. — MONTESQUIEU. — ROUSSEAU. — FRÉDÉRIC LE GRAND.

On s'est souvent demandé si Leopardi méritait le titre de philosophe, si sa qualité dominante résidait dans le talent poétique ou dans une remarquable aptitude à la spéculation. Les critiques ne sont pas tout à fait d'accord sur ce point¹. Leopardi lui-même se pose à maintes reprises la question et ses réponses, hésitantes au commencement, se font ensuite plus fermes.

Tantôt, il condamne la manie qu'ont les hommes d'édifier des systèmes, pour affirmer ensuite que tout esprit capable d'une pensée indépendante ne peut pas se passer de système², un système étant « indispensable, naturel à l'homme, et nécessaire ; inséparable de la philosophie ». Tantôt, présentant le rôle que devait accorder

1. BOUCHÉ-LECLERCQ (*Leopardi, sa vie et ses œuvres*, Paris, Didier, 1874) ; E. ROD (*Études sur le XIX^e siècle*, 1888, in-8) ; E. KRANTZ (*Le pessimisme de G. Leopardi*, dans la *Revue Philosophique*, juillet-décembre 1880) ; F. DE SANCTIS (*Studio su G. Leopardi*, op. post., 4^e ed., Napoli, Morano, 1911), pour ne citer que ceux-là, sont d'avis que Leopardi a été principalement poète. Par contre F. A. AULARD (*Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de G. Leopardi*, Paris, Thorin, 1877) et E. CARO (*Le pessimisme au XIX^e siècle*, Hachette, 1878), voient en lui un philosophe. A. GRAF (*Foscolo, Manzoni Leopardi*, Torino, Loescher, 1898), dit que les deux opinions peuvent se soutenir selon le sens qu'on attribue au mot « philosophe ».

2. Voir le long passage qui traite de l'utilité des systèmes dans le *Zibaldone*, II, p. 287.

à l'intuition la philosophie moderne, il écrit, sous l'inspiration de d'Alembert, qu'il vaut mieux penser que lire et qu'on peut devenir métaphysicien sans avoir lu ni compris Kant ; qu'on peut se contenter de connaître « parfois » les résultats auxquels ont abouti les métaphysiques célèbres, pour en refaire ensuite par ses propres moyens la démonstration, ou pour se convaincre de leur insuffisance ¹.

En conformité de cette manière de voir, Leopardi trace plusieurs ébauches de système. De temps à autre, il essaie de résumer les connaissances qu'il a acquises, ainsi que ses réflexions personnelles, dans des synthèses générales. L'expression « mon système » revient souvent sous sa plume. Il parle de « son système » comme d'un tout cohérent : il le confronte avec les autres philosophies et s'efforce d'établir qu'il s'accorde tour à tour avec les systèmes de l'antiquité, avec le christianisme, avec le matérialisme. Cette entreprise de conciliation, si difficile qu'elle apparaisse, n'est, cependant, pas pour étonner de la part de Leopardi. Celui-ci, en effet, commença de très bonne heure à jeter ses pensées sur le papier. Aussi ses écrits portent-ils le témoignage des changements que le temps, les lectures nouvelles et l'expérience de la vie devaient inévitablement opérer dans ses idées. A vrai dire, des écrits de Leopardi ne se dégagent pas un système unique : on y en démêle plusieurs, qui se font suite, s'enchevêtrent, se contredisent, n'ayant pour trait commun que « l'affirmation du malheur universel ». On sent que Leopardi a une haute idée de « son système », qu'il le croit supérieur à bien d'autres et qu'au fond il se regarde comme un véritable philosophe. Lui-même dit : « Il ne « me manquait, ni la capacité de réflexion, d'attention,

1. *Zib.*, VII, pp. 350-2. Giacomo ne fait qu'appliquer à la métaphysique ce que d'Alembert dit de la géométrie dans son *Eloge de M. Jean Bernoulli*.

« de comparaison, de raisonnement, ni la profondeur, ni
« rien d'autre ; mais je ne me suis cru philosophe qu'après
« la lecture de quelques œuvres de M^{me} de Staël¹. »

Toutefois il ne suffit pas, pour que nous reconnaissons à Leopardi la qualité de philosophe, qu'il ait professé plusieurs systèmes ni même qu'il ait fait preuve d'une certaine aptitude à raisonner. Moins encore inclinons-nous à admettre qu'il soit devenu philosophe à la suite de la lecture de M^{me} de Staël. Celle-ci a pu lui découvrir de larges horizons, comme nous le verrons plus loin, mais non en faire un philosophe, pour la bonne raison qu'elle-même ne l'était point. Leopardi entend par philosophe un homme qui raisonne, qui combine, qui réfléchit, qui compare, qui s'intéresse à la métaphysique, à la philosophie, à la morale, à l'esthétique. Retrouvant en lui toutes ces qualités et toutes ces préoccupations, il se place de lui-même au rang des sages de l'humanité. C'est là une illusion qui, pour emprunter son langage, a dû lui procurer beaucoup de plaisir et de consolation. Mais enfin, ce n'est qu'une illusion dont il finit lui-même par revenir.

Bien que Leopardi soit constamment obsédé par l'idée de la vie éternelle, du néant, de la mort, du malheur, nous ne pouvons nous décider à le reconnaître pour un vrai philosophe. M. Giulio Levi² affirme que Leopardi

1. *Io non mancava della capacità di riflettere, di attendere, di paragonare, di ragionare, di combinare, della profondità ec. ; ma non credetti di esser filosofo se non dopo lette alcune opere di Madame di Staël.* (Zib., III, 343.) C'est, en effet, M^{me} de Staël qui lui a fait prendre confiance en lui-même et en sa propre pensée : « Dès qu'on est capable de réflexion, « on résout, ou plutôt on croit résoudre à sa manière les questions « philosophiques qui peuvent expliquer la destinée humaine ; mais « il n'a été accordé à personne de la comprendre dans son ensemble ; « chacune en saisit un côté différent ; chaque homme a sa philosophie, « comme sa poétique, comme son amour. Cette philosophie est d'accord « avec la tendance particulière de son caractère et de son esprit. » (*De l'Allemagne*, III^e P., ch. v, pp. 439-40.)

2. *Storia del Pensiero di Giacomo Leopardi*, Torino, Fratelli Bocca, 1911.

était presque totalement dénué d'aptitude à l'analyse, et, certes, il y a dans le *Zibaldone* maints passages qui peuvent nous donner cette impression. Il est juste de remarquer, cependant, que Leopardi donne en d'autres endroits des analyses tellement minutieuses, tellement déliées qu'il nous semble bien difficile de lui dénier la faculté d'analyse. Si l'on parcourt avec attention le *Diario d'Amore*, on y rencontre des observations psychologiques, des notations d'état d'âme d'une telle finesse et d'une telle profondeur qu'on ne sait plus d'abord ce qu'il faut admirer davantage, du bouleversement qui s'y peint de ce cœur sensible entraîné par les rafales de la passion, ou bien de la sérénité de cet esprit pénétrant, qui dissèque avec une délicate sûreté les états complexes et toujours un peu confus des âmes exaltées par l'amour. Et, si l'on n'est point satisfait encore, qu'on prenne tout simplement l'*Infini*, cette poésie de quinze vers, où Leopardi décrit, avec une maîtrise incomparable, cet état d'âme rebelle entre tous à l'analyse : la sensation du vague et de l'infini : on estimera alors à sa juste valeur la puissance de pénétration psychologique de Giacomo.

Aussi, le jugement de M. Levi nous paraît-il erroné, du moins sous la forme où il est énoncé. Leopardi possédait toutes les qualités d'un profond psychologue : il se montrait analyste subtil, chaque fois qu'il pratiquait la méthode d'introspection ; mais, dès que son investigation s'appliquait au monde extérieur, l'analyse se faisait hésitante, incomplète, contradictoire... C'est qu'en effet il lisait dans les replis les plus intimes de son âme, alors qu'il n'avait qu'une connaissance bornée du monde extérieur.

Ce qui lui faisait défaut, c'étaient moins les aptitudes, que la culture générale. Ses notions de l'Univers, de la nature de l'homme restaient trop imparfaites, trop fragmentaires. Elles n'offraient aucune base solide à ses raisonnements. Leopardi n'avait pas reçu la forte éducation

scientifique d'un Descartes, d'un Pascal, d'un Newton ou d'un Kant. Il ne possédait même pas les connaissances générales et l'expérience du monde d'un Rousseau, par exemple. Il semble bien qu'il n'ait pas eu conscience de la première de ces lacunes ; quant à la seconde, il pensait la combler par ce que les livres lui apprenaient.

Faute de base suffisante, Leopardi n'a réussi à aucun moment à mettre sur pied un système durable ou à envisager l'activité humaine dans son ensemble ; lorsqu'il s'y est risqué, il a été obligé d'emprunter à d'autres philosophes les lignes directrices de son entreprise. Les lacunes de son bagage intellectuel l'ont, d'autre part, induit en de nombreuses contradictions, qui, si elles ont arraché des cris inoubliables au poète, ne sont, certes, point pour rehausser le mérite du philosophe.

Leopardi emprunte¹ à droite et à gauche quelques opinions générales, telles que « la nature est bonne », « la raison est mauvaise », « l'homme n'a d'autre but que le bonheur », « tout dans l'homme est amour-propre », qui à la longue se transforment chez lui en autant d'idées fixes. Il les commente, il en cherche la vérification dans sa propre vie et dans les livres qu'il lit. Il se fait fort d'expliquer par elles toute notre vie, tout notre malheur, tout l'univers. C'est là une prétention exagérée, et l'on ne peut s'empêcher de trouver que Leopardi s'abuse, de la meilleure foi du monde d'ailleurs. Il ne voit des choses que l'aspect qui sourit à ses parti-pris, et il aboutit ainsi à prendre des positions que de Sanctis a pu qualifier de « fantastiques¹ ».

Leopardi, qui en était venu à ne plus croire à rien, garda toujours foi dans sa propre pensée. Il était difficile de le faire changer d'avis. L'opinion du moment avait pour lui la force d'une idée fixe. Les objections qu'on

1. FRANCESCO DE SANCTIS : *Studio su G. L.*, op. post., Napoli, Morano, 1911, 4^e édit., p. 325.

pouvait lui faire qu'il s'adressait à lui-même, il les réfutait avec une partialité parfaitement sereine. Il a fallu plus de dix années de réflexions continuelles pour ruiner sa croyance en la bonté et la perfection illimitée de la nature. Jamais il ne se résolut à avouer franchement que la pensée humaine n'est pas foncièrement mauvaise : il se contente de nous le donner à entendre dans ses dernières œuvres ¹.

Un obstacle, autre encore que les lacunes de ses connaissances, empêchait Leopardi de devenir un philosophe profond : nous voulons parler de son excessive sentimentalité. Le sentiment, par trop intense chez lui, ne lui a pas permis de sortir longtemps de sa personnalité. Bien qu'il essayât d'étendre sa pensée à tout l'univers, Leopardi ne put jamais s'oublier. Il était même soumis au caprice des dispositions passagères. Lui-même nous confesse, — car il apparaît très sincère et, quand il s'est trompé, ce fut toujours de bonne foi, — que, selon l'humeur du moment, il comprend bien ou mal les livres, que souvent il lui arrive d'admirer un livre qui l'avait ennuyé auparavant, et que le contraire n'est pas moins fréquent. Souvent aussi, il lui arrive de tomber d'accord avec un auteur qu'il lit et, peu de temps après, d'adhérer aux conclusions, tout opposées, d'un autre ². Cela s'explique. L'insuffisance de son instruction ne pouvait l'acheminer qu'à l'indécision et de là au doute. Leopardi se découragea de ne jamais rien comprendre, si ce n'est que l'homme (lisez Leopardi) est malheureux et que son malheur ne connaît pas de remède.

Nous ne nous dissimulons pas ce qu'une négation aussi absolue peut avoir de philosophique en soi. De véritables philosophes y sont arrivés. Mais, quand Leopardi y est conduit par insuffisance d'instruction et défaut de crité-

1. *La Ginestra*.

2. *Zib.*, I, p. 326. Voir aussi *Parini*, 115.

rium, ainsi que par des raisons personnelles, comme son sentimentalisme, qui ne lui permettait d'oublier ni ses désirs inassouvis ni ses souffrances continuelles, cette négation peut être retenue pour le lyrisme élevé qui s'en dégage, mais on n'y saurait voir le résultat d'un développement progressif de la pensée comme chez un philosophe ¹.

Leopardi a été un grand poète, doublé d'un dillettante en philosophie. C'est l'impression qui se dégage de la lecture de ses œuvres et, surtout, du *Zibaldone*.

Cette impression s'affirme définitivement lorsqu'on recherche les sources de la pensée léopardienne. L'originalité de Leopardi comme penseur en sort bien entamée. N'ayant pas la possibilité de vivre d'une vie active et riche en sensations, Giacomo s'est réfugié dans les livres, surtout dans les livres français, et il a beaucoup vécu dans leur commerce. Nous avons essayé, dans les chapitres précédents, de montrer ce que son éducation scientifique devait aux livres français. Nous allons tâcher de voir dans celui-ci l'étroit rapport qui relie sa pensée à celle des écrivains français.

RELIGION ET PHILOSOPHIE

Giacomo a commencé par être religieux. Monaldo, Adélaïde surtout, catholiques pratiquants et fervents, avaient destiné leur aîné à la carrière ecclésiastique. Le futur poète porta même, selon la coutume du temps, la robe noire du séminariste. Jeune homme, il reste un chrétien convaincu. En 1815, à l'âge de 17 ans, il écrit

1. C'est cependant l'opinion de MM. Aulard, Challemel-Lacour, Zumbini, pour n'en citer que les critiques les plus considérables.

à la fin du *Saggio sopra gli errori* un hymne à la religion *amabilissima*, devant laquelle « l'erreur fuit comme le loup à la montagne, poursuivi par le pâtre » et dont la main « nous conduit au salut ». Mais, comme nous l'avons montré, cet ouvrage contient déjà les germes d'une évolution vers l'athéisme et surtout vers le scepticisme.

Giacomo bataille, au nom sacré de la Vérité, contre l'ignorance et la superstition ; au nom de la religion aussi, car celle-ci est l'ennemie de l'erreur et de la superstition, et partout, l'incrédulité des philosophes reste sans excuse ni prétexte : aussi le nom de philosophe est-il devenu odieux à tous les hommes de bon sens ¹. Mais les contradictions que présentent les opinions des astronomes de tous les temps, le crédit inexplicable, d'autre part, dont elles ont joui auprès des hommes, ébranlent la confiance de Giacomo dans la vérité absolue. Cette crise intellectuelle eut même un ressentiment douloureux sur le moral de notre poète ².

Telles sont les idées religieuses de Leopardi vers la fin de 1815. Pendant les deux années suivantes, il est malaisé de reconstituer le processus de la pensée leopardienne. Les documents nous font défaut. Certes, durant ce laps de temps, Giacomo a fait de nombreuses lectures. Mais lesquelles ? C'est ce que nous ne pouvons savoir. Ce n'est qu'à partir de juillet 1817 ³, date où il a eu l'heureuse idée d'entreprendre son journal, que nous pouvons suivre le développement de la pensée du poète. Il écrit

1. *Saggio sopra gli errori popolari*, op. cit., Ricapitolazione, p. 355.

2. *Saggio sopra gli errori popolari*, op. cit., ch. x, pp. 240-1.

3. Il est à remarquer que la première date que nous retrouvons dans le *Zibaldone* est de « Luglio o agosto 1817 ». Cela prouve que Giacomo n'a mis cette date que bien plus tard et probablement le 8 janvier 1820. En effet toutes les notes écrites entre ces deux dates ne portent aucune indication de l'époque où elles ont été composées. C'est seulement dans le cours de son journal et alors que la composition en était déjà assez avancée qu'il s'est, sans doute, avisé d'en dater le commencement.

peu, d'abord ; mais, à mesure que ses connaissances augmentent, à mesure surtout que les problèmes qui occupent son esprit se font plus angoissants, il confie plus volontiers au papier ses impressions, ses idées, ses souffrances.

Les premières pages du *Zibaldone* contiennent surtout des réflexions relatives à la littérature italienne et à l'esthétique. Giacomo, qui est alors très imbu d'un auteur italien, *Dati*, affirme, d'accord avec ce dernier, que le but de l'art, — de l'art plastique, s'entend, — n'est pas le Beau, mais le Vrai, c'est-à-dire « l'imitation de la nature, car, si c'était le beau, on arriverait à la perfection métaphysique », laquelle, « au lieu de plaire, engendre le dégoût ¹ ». Aussi la perfection d'une œuvre d'art ne se mesure pas à sa beauté, mais à l'imitation plus ou moins exacte de la nature qu'elle nous offre ². Et Leopardi ajoute ces paroles, qui ne sont pas sans nous surprendre :

« Nous devrions avoir plus de plaisir à voir une plante
« ou un animal naturels qu'à les voir peints ou imités
« de quelque autre façon ; car il n'est pas possible
« que dans l'imitation il ne reste rien à désirer. Mais il
« est manifeste que c'est le contraire qui arrive ; d'où il
« appert que la source du plaisir dans les arts n'est pas
« le beau mais l'imitation ³. »

Certes la conclusion de Giacomo est inadmissible. Si l'exemple dont il fait état prouve quelque chose, c'est précisément le contraire de ce qu'il en tire. Leopardi cependant ne perçoit pas la contradiction : il est aveuglé par le système qu'il vient d'exposer. Nous nous arrêtons

1. *Zib.*, I, pp. 76-77 (pages 2-3 du manuscrit).

2. *Zib.*, I, p. 78.

3. *Più ci diletterebbe una pianta o un animale veduto nel vero che dipinto o in altro modo imitato, perché non è possibile che nella imitazione non resti niente a desiderare. Ma il contrario manifestamente avviene ; da che apparisce che il fonte del diletto nelle arti non è il bello, ma l'imitazione.* (*Zib.*, I, p. 78.)

une fois pour toutes sur ce détail, pour montrer la force que prenait en Giacomo l'idée qui le possédait. Souvent l'esprit de système fausse son jugement.

Nous venons de parler de la conception que Leopardi se faisait des arts plastiques ; pour ce qui concerne la poésie, notre poète déclare que son but n'est pas l'Utile, mais l'Agréable ¹. A la sixième page du Journal, il expose déjà son « sistema di belle arti ». Le voici :

« But : l'agréable et quelquefois secondairement, l'utile. « Objet ou moyen pour atteindre le but : l'imitation de « la nature, mais pas nécessairement du beau. Raison « primordiale du but,... l'étonnement. Raison primitive « de l'agrément procuré par les beaux-arts, l'horreur de « l'ennui naturel à l'homme, etc., etc... ² ».

Telles sont, entremêlées d'appréciations peu favorables sur les Français, les idées principales que présente d'abord le journal de Leopardi ; lorsque, tout à coup et sans que rien l'ait fait pressentir, nous rencontrons à la page 14 du manuscrit les lignes suivantes :

Grandes vérités, mais il faut bien les pondérer. La raison est ennemie de toute grandeur ; la raison est ennemie de la nature ; la nature est grande, la raison est petite. Je veux dire qu'un homme sera d'autant moins et d'autant plus difficilement grand, qu'il sera plus dominé par la raison. Peu d'hommes en effet peuvent être grands ; mais dans l'art et la poésie, aucun, peut-être, ne peut le devenir s'il n'est dominé par les illusions ³.

1. Zib., I, p. 78.

2. *Fine — il diletto ; secondario alle volte, l'utile. — Oggetto o mezzo di ottenere il fine — l'imitazione della natura, non del bello necessariamente. — Cagione primaria del fine... la meraviglia... Cagione primitiva del diletto destato dalle belle arti — l'orrore della noia naturale all'uomo, ec. ec.* (Zib., I, p. 82.)

3. *Gran verità, ma bisogna ponderarle bene. La ragione è nemica d'ogni grandezza ; la ragione è nemica della natura ; la natura è grande, la ragione è piccola. Voglio dire che un uomo tanto meno o tanto più difficilmente sarà grande, quanto più sarà dominato dalla ragione ; che pochi possono esser grandi, e nelle arti e nella poesia forse nessuno, se*

Car, continue-t-il :

Nous sommes dans le siècle de la raison (non pour autre chose si ce n'est parce que le monde plus vieux a plus d'expérience et de froideur) ; et peu d'hommes peuvent aujourd'hui être grands et, en effet, peu le sont, surtout dans les arts. Même ceux qui sont vraiment grands savent peser aujourd'hui et connaître leur grandeur ; ils savent analyser de sang-froid leur caractère, examiner le mérite de leurs actions, pronostiquer sur eux-mêmes, écrire leur vie en détail, avec les réflexions les plus subtiles et les plus profondes. Ce sont là des ennemis très grands, des obstacles terribles à la grandeur ; car les illusions même sont reconnues très clairement aujourd'hui comme telles, et on les crée avec une certaine complaisance d'elles-mêmes, tout en sachant cependant très bien ce qu'elles sont. Comment est-il donc possible qu'elles soient durables et fortes autant qu'il faut, étant ainsi reconnues ? qu'elles poussent à de grandes choses ? et sans les illusions quelle grandeur peut-il y avoir ou peut-on espérer ?

Pour nous convaincre de la vérité de ces assertions, il nous donne un exemple, dont l'effet involontaire et imprévu est de nous montrer que ces idées ne lui appartiennent pas en propre. Il s'agit d'un malade voué à une mort prochaine. Ses parents font des sacrifices pour le bien soigner. Que dit, dans ce cas, la raison ? Que c'est folie de s'imposer des sacrifices pour quelqu'un qui va mourir. La nature, au contraire, nous pousse à lui pro-

non sono dominati dalle illusioni... noi siamo nel secolo della ragione (non per altro se non perché il mondo più vecchio ha più speranza e freddezza) ; e pochi ora possono essere e sono gli uomini grandi, segnatamente nelle arti. Anche chi è veramente grande sa pesare adesso e conoscere la sua grandezza, sa sviscerare a sangue freddo il suo carattere, esaminare il merito delle sue azioni, pronosticare sopra di se, scrivere minutamente colle più argute e profonde riflessioni la sua vita ; nemici grandissimi, ostacoli terribili alla grandezza ; che anche le illusioni ora si conoscono chiarissimamente esser tali, e si fomentano con una certa compiacenza di se stesse, sapendo però benissimo quello che sono. Ora come è possibile che sieno durevoli e forti quanto basta, essendo così scoperte ? e che muovano a grandi cose ? e, senza le illusioni, qual grandezza ci può essere o sperarsi ? (Zib., I, pp. 93-4.)

diguer des soins. Donc, conclut Leopardi, la raison est en contradiction avec la nature ¹. « C'est donc la nature « qui « pousse les grands hommes aux grandes actions, mais la « raison les retient ; la raison est donc ennemie de la nature ; la nature est grande et la raison est petite ². »

Quelques pages plus loin, les mêmes idées sont reprises par Leopardi. Pour lui, l'avarice, la luxure, la fainéantise dérivent du progrès de la raison et de la civilisation, ainsi que de l'absence ou de l'affaiblissement des illusions, sans lesquelles il n'y aura jamais ni pensées élevées, ni force, ni ardeur, ni actions d'éclat.

Quand chacun est bien éclairé ³, au lieu de rechercher des plaisirs et des biens qui sont vains (ou de l'imagination) comme

1. L'exemple que Giacomo apporte offre dans son principe une grande analogie avec celui qu'allègue Rousseau, lorsqu'il veut prouver que « la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. Or, il « est évident, continue-t-il, que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion « qui la fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle « qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige. C'est la philosophie « qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme « souffrant : Péris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les « dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du « philosophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger « son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses « oreilles, et s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui se « révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme « sauvage n'a point cet admirable talent ; et faute de sagesse et de « raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment « de l'humanité. » (*Disc. sur l'orig. de l'Inégalité*, etc., pp. 60-61, éd. Garnier.)

2. *La natura dunque è quella che spinge i grandi uomini alle grandi azioni, ma la ragione li ritira ; e però la ragione è nemica della natura ; e la natura è grande, e la ragione è piccola...* (Zib., I, p. 94.)

3. *Quando ognuno è bene illuminato, in vece dei diletti e dei beni vani, come sono la gloria, l'amor della patria, la libertà, ec. ec. cerca i solidi, cioè i piaceri carnali osceni ec., in somma terrestri, cerca l'utile suo proprio... diventa egoista necessariamente, né si vuol sacrificare per sostanze immaginarie...*

la gloire, l'amour de la patrie, la liberté, etc..., etc... il recherche des plaisirs solides, matériels, c'est-à-dire les plaisirs charnels, obscènes, etc... terrestres en somme ; il recherche son propre intérêt : il devient égoïste, nécessairement et ne veut pas se sacrifier pour des biens imaginaires... De là l'avarice, la luxure et la paresse, et de ces défauts, la barbarie qui suit tout excès de civilisation. Donc il n'y a pas de doute que les progrès de la raison et l'anéantissement des illusions produisent la barbarie ; un peuple extrêmement éclairé ne devient aucunement très civilisé, comme le rêvent les philosophes de notre temps, Madame de Staël et d'autres, mais au contraire barbare : ce à quoi nous nous acheminons à grands pas et à quoi nous sommes presque arrivés. La plus grande ennemie de la barbarie n'est pas la raison mais la nature (quand on la suit cependant comme il faut) ; elle nous procure les illusions qui, arrivées au degré voulu, font un peuple vraiment civilisé... Les illusions sont dans la nature, inhérentes au système du monde ; si on les supprime tout à fait, ou presque tout à fait l'homme est contre nature... Et la raison, laquelle nous fait aimer notre propre intérêt et supprime les illusions qui nous lient les uns aux autres, dissout absolument la société et rend les hommes cruels.

Ces « gran verità », que Leopardi juge nécessaire de bien peser, ont-elles été découvertes par notre poète ? Nous ne le croyons pas. Leur apparition est trop soudaine, trop inattendue. Rien dans le *Zibaldone* ne nous décèle

Quindi l'avarizia, la lussuria e l'ignavia, e da queste la barbarie che vien dopo l'eccesso dell'incivilimento.

E però non c'è dubbio che i progressi della ragione e lo spegnimento delle illusioni producono la barbarie, e un popolo oltremondo illuminato non diventa mica civilissimo, come sognano i filosofi del nostro tempo, la Staël ec., ma barbaro ; al che noi c'incamminiamo a gran passi e quasi siamo arrivati. La più gran nemica della barbarie non è la ragione ma la natura (seguita però a dovere) ; essa ci somministra le illusioni che quando sono nel loro punto fanno un popolo veramente civile...

Le illusioni sono in natura, inerenti al sistema del mondo ; tolte via affatto o quasi affatto, l'uomo è snaturato...

E la ragione, facendoci naturalmente amici dell'utile proprio e togliendo le illusioni che ci legano gli uni agli altri, scioglie assolutamente la società e inferocisce le persone. (Zib., I, pp. 106-108.)

le travail d'une pensée qui cherche, qui, tout en hésitant, s'élève vers la vérité. Dès le début, nous trouvons en présence d'un système achevé et clos. Il ne peut donc être question que d'une influence. Or, nous ne connaissons qu'un seul auteur auquel on puisse attribuer la paternité de cette conception de la vie et du monde : c'est Jean-Jacques Rousseau. C'est lui qui a dit que nos âmes se corrompent dans la mesure où nos sciences et nos arts se rapprochent de la perfection ; c'est lui qui a dénoncé, comme leur effet le plus certain, la « dépravation réelle ¹ ». C'est Rousseau qui expliquait la bravoure des Grecs aux Thermopyles et la vaillance des Romains par la pureté de leurs mœurs et leur puissance d'illusions ; qui affirmait que les secrets que la nature nous cache sont autant de maux dont elle nous garantit.

« Si les sciences sont vaines, dans l'objet qu'elles se proposent, écrit-il, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour ². » C'est l'auteur du *Contrat Social* qui se levait contre les philosophes, lesquels « armés de leurs funestes paradoxes sapent les fondements de la foi et anéantissent la vertu ». C'est lui, enfin, qui « priait Dieu tout puissant de nous délivrer des lumières de l'esprit et de nous rendre l'ignorance, l'innocence et la pauvreté ³ ».

Mais, pour être justes, nous devons reconnaître que Leopardi ne semble pas avoir puisé ces idées directement dans Rousseau. Si ces réflexions lui étaient venues à la lecture du *Discours sur les sciences et les arts* ou du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* ou de tout autre ouvrage du grand Genevois, elles auraient été plus complètes et mieux développées. Nous inclinons

1. *Discours sur les sciences et les arts*, p. 6, éd. Garnier.

2. *Discours sur les sciences et les arts*, p. 13.

3. *Discours sur les sciences et les arts*, p. 22.

donc à croire, qu'il s'agit là plutôt d'une influence indirecte, transmise par la voie d'un disciple italien de Rousseau, ou, ce qui est plus probable encore, de la lecture d'un simple article de revue ou de journal, d'un compte rendu quelconque, qu'il ne nous a pas été possible de retrouver¹. Nous sommes les premiers à le regretter, et nous devons nous contenter de constater l'analogie, en attendant qu'un chercheur plus heureux puisse trouver le fin mot de cette énigme. Il n'en reste pas moins que, directement ou indirectement, Leopardi a mis à contribution une pensée étrangère, celle de Rousseau, et qu'il en a pris trois idées fondamentales :

1. — La nature est la source de tout bien.
2. — La raison, son ennemie, la source de tout mal.
3. — Les illusions sont les mobiles des actions des hommes.

Ces trois axiomes serviront de bases à toutes les spéculations intellectuelles de Leopardi, jusqu'en juillet 1820, moment où la pensée leopardienne franchit une nouvelle

1. Foscolo a pu lui donner comme un avant-goût de Rousseau. L'auteur de *Jacopo Ortis* était un admirateur convaincu du philosophe genevois. En 1796 il trace un plan d'études dans lequel il se propose de lire la *Nouvelle Héloïse* et nous fait savoir qu'il a déjà traduit en italien le *Contrat Social* (*Un autografo di Ugo Foscolo* etc. pubbl. a cura di L. BENVENUTI, 1884). L'influence de Rousseau est visible dans le *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, et, certes, Leopardi n'a pu lire sans en être frappé des passages comme ceux-ci :

... *Cos' è l'uomo se tu lo abbandoni alla sola ragione fredda, calcolatrice ? Scellerato e scellerato bassamente...* (P. 11, édition Baudry, Paris, 1825.)

Temo che la Natura abbia costituita la nostra specie quasi minimo anello passivo dell'incomprensibile suo sistema, dotandone di cotanto amor proprio, perché il sommo timore e la somma speranza creandoci nella immaginazione una infinita serie di mali e di beni, ci tenessero pur sempre affamati di questa esistenza breve, dubbia, infelice. E mentre noi serviamo ciecamente al suo fine, essa ride del nostro orgoglio che ci fa reputare l'universo creatòssolo per noi, e noi soli degui e capaci di dar leggi al creato. (P. 48-9.)

étape. Dans les 150 pages de journal que Leopardi a remplies jusqu'à cette date, il insiste souvent sur des détails de ce système. Les idées de Rousseau reviennent chez lui dans une forme très voisine de celle sous laquelle le penseur français les exprima pour la première fois.

Avec Rousseau, Leopardi croit que ¹ :

dans l'ordre naturel, l'homme peut être heureux même dans ce monde, en vivant selon la nature et comme les bêtes, c'est-à-dire sans de grands, de particuliers et vifs plaisirs, mais avec une félicité et un contentement toujours plus ou moins égaux et tempérés, en un mot, comme sont heureuses les bêtes quand elles ne sont pas victimes de malheurs accidentels... Mais je suis loin de penser que nous avons plus d'aptitude à cette félicité quand nous avons connu le vide des choses, les illusions et le néant de ces mêmes plaisirs naturels, toutes choses que nous ne devons pas même soupçonner. « Tout homme qui pense est un être corrompu », dit Rousseau. C'est bien ce que nous sommes... L'homme bon par nature qui se corrompt nécessairement dans la société, voilà de quoi fonder ce système, comme de voir les bêtes n'éprouver le besoin d'une société que pour certaines nécessités...

On se demande ce que sont devenues les croyances religieuses de Giacomo. Notre poète est très sobre de remarques sur tout ce qui touche à la religion. Un instant, il essaie de tout concilier : le fait que les animaux sont heureux et l'homme malheureux prouve que celui-ci pos-

1. ... nell'ordine naturale l'uomo possa anche in questo mondo esser felice, vivendo naturalmente e come le bestie, cioè senza grandi né singolari e vivi piaceri, ma con una felicità e contentezza sempre, più o meno, uguale e temperata... insomma come sono felici le bestie quando non hanno sventure accidentali, ecc. Ma non già credo che noi siamo più capaci di questa felicità da che abbiamo conosciuto il vòto delle cose e le illusioni e il niente di questi stessi piaceri naturali, del che non dovevamo neppur sospettare : « Tout homme qui pense est un être corrompu » dice il Rousseau e noi siamo già tali... E l'esser uomo buono per natura, e guastarsi necessariamente nella società, può servir di prova a questo sistema, e il veder che le bestie non hanno tra loro altra società che per certi bisogni... (Zib., I, pp. 164-165.)

sède l'immortalité : « Notre infélicité, dit-il, est une preuve de notre immortalité ¹ ».

Le conflit de la nature et de la raison *queste due gran madri delle cose* ne peut être résolu, dit Leopardi, que par la religion, laquelle seule, en proposant l'amour des choses invisibles, de Dieu, etc... et l'espoir de récompense dans la vie future, a concilié, avec une harmonie admirable, la grandeur, la générosité, la sublimité, apparente folie des actions... avec la raison : harmonie qui, hors de la religion, ne peut exister si ce n'est en vains mots, etc... ²

Cependant, quelques pages plus loin, il constate que le christianisme a, en partie du moins, rendu les hommes plus mauvais. Un chrétien, lorsqu'il commet un crime, est plus coupable qu'un Ancien, car il agit contre sa conscience, tandis que les païens ne faisaient que suivre leurs impulsions et leurs instincts. A l'appui de ses dires, Leopardi cite le chapitre xxii de la *Grandeur et Décadence des Romains* de Montesquieu ³.

Leopardi accuse encore le christianisme d'avoir contribué, en propageant la superstition, à rendre l'humanité plus barbare ; tandis que la religion païenne, plus conforme à la nature qu'à la raison, aurait concouru à conserver un peu de « nature » au sein de la barbarie générale. « Le Christianisme, continue Leopardi, a donné au vice un caractère métaphysique, a épaissi les ténèbres de la

1. *Zib.*, I, p. 146.

2. *Zib.*, I, pp. 132-3 (La Religione)... *sola proponendo l'amore delle cose invisibili di Dio, ecc. e la speranza di premio nella vita futura, ha conciliato con mirabile armonia la grandezza, generosità, sublimità, apparente pazzia delle azioni... colla ragione : armonia che fuor della religione non si può trovare se non a parole, etc...*

3. *Zib.*, I, p. 191. — La citation de Montesquieu ne doit pas nous faire méprendre sur l'origine de cette réflexion de Leopardi : Ce n'est pas à la suite de la lecture de la *Grandeur et Décadence des Romains* que Leopardi conçoit ces griefs contre le christianisme ; c'est plutôt sous l'inspiration de ce que dit M^{me} de Staël dans *Corinne*, l. VIII, ch. II et III, pp. 175-186.

barbarie, et a changé la méchanceté inhérente aux hommes en scélératesse profonde ¹. »

Une religion sur laquelle on professe de pareilles opinions ne peut plus être considérée comme vivante et agissante dans le cœur de celui qui la professe. Si Leopardi n'en est pas encore à nier Dieu, du moins se garde-t-il d'en affirmer l'existence. Quant au christianisme, il avait perdu toute importance à ses yeux : ce n'est plus pour lui la *religione amabilissima* ², mais une théorie qu'il étudie dans un esprit critique et dont il juge les effets, qu'il trouve, d'ailleurs, désastreux.

A ces idées viennent s'en ajouter d'autres, empruntées à différents auteurs. Ainsi, la lecture de *Werther* (en traduction, car il ne savait pas l'allemand), outre les modèles d'effusion sentimentale et de désespoir ³ qu'elle lui propose, lui communique l'idée de la puissance de l'imagination chez les Anciens ⁴ et chez les Modernes ⁵, et le persuade davantage encore de l'importance, dans l'art, de l'imitation de la nature, ainsi que de la supériorité de celle-ci sur la raison ⁶.

1. *Zib.*, I, pp. 240-41.

2. *Saggio degli errori popolari* (à la fin).

3. Nous laissons de côté toutes les ressemblances qu'on peut facilement discerner entre *Werther* et Leopardi, pour ne noter, entre autres, que ce passage, dont Leopardi fera le thème principal de son lyrisme :

Posai dunque sotto a quell'arbore, ch'era stato nella mia fanciullezza meta e confine de'miei passeggi. Che cambiamento ! nella mia felice ignoranza, io desiderava allora d'entrare nello sconosciuto mondo, dove mi lusingava che il mio core trovato avrebbe tutto l'alimento, e tutto il contento di cui mi sentiva spesso abbisognare. Dal gran mondo io ritornava ora, ed, oh amico, con quante speranze tronche, con quanti piani annullati ! (*Lettre* 50, p. 114 de la traduction italienne, Venise, 1796, chez Giuseppe Rosa : édition possédée par Monaldo.)

4. Voir toujours la cinquantième lettre (9 mai) que Giacomo cite dans le *Zib.*, I, pp. 165-6.

5. Lettre 38, p. 96, *ibidem*. Cfr. Lettre 7, p. 28.

6. ... *Da ciò mi raffermarai nella risoluzione di restar sempre per l'avvenire attaccato alla semplice natura ; ella soltanto è infinitamente ricca ; solo essa è quella che forma i grandi artisti. Nelle arti si parla lungamente*

De Mme de Staël il connaissait *Corinne*, dont il fait plusieurs citations et qui lui inspire plusieurs réflexions sur des points secondaires. Montesquieu lui avait révélé les causes de la grandeur et la décadence des Romains et le bonheur dont jouissaient les adorateurs de Vénus dans l'île de Gnide, comme nous allons le montrer plus loin.

Tel était le bagage intellectuel de Leopardi et telle son attitude philosophique vers le commencement de juillet 1820.

A cette date et, pour être précis, depuis le 6 juillet, Leopardi lisait un opuscule : l'*Essai sur le goût*, de Montesquieu¹, dont voici quelques extraits :

L'âme, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, et qui lui sont propres : tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence, opposée au sentiment du néant, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, etc... *Ces plaisirs sont dans la nature de l'âme indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense...* Si notre âme n'avoit point été

in favor delle regole, come in società si calca moltissimo sull'osservanza de' doveri civili. L'artista che si formerà sulla norma d'esse, non produrrà giammai cos'alcuna che sia assolutamente trista e disgustosa, come l'altro, che rigido osservatore de' costumi e della politezza, non diverrà mai un molesto e insopportabil vicino, né un scelerato famoso e distinto ; ma con tutto questo sostengo in faccia a tutti, che le scrupolose regole distruggono la vera, la pura, la viva espressione della natura. (Lettre 8, p. 31.) Cfr. LEOPARDI, *Zib.*, I, pp. 93-4, 106, 132-33.

1. Leopardi aurait pu lire l'*Essai sur le goût* dans le tome VII, pp. 758-61, de l'*Encyclopédie*, à la suite de l'article de « M. de Voltaire » sur le « Goût ». Dans cet article Voltaire écrit entre autre cette phrase qui peut-être n'a pas été sans effet sur l'esprit de Leopardi : « Cependant « combien n'arrive-t-il pas que le désir surcharge la puissance, surtout « chez les hommes ? C'est qu'ils suivent moins les simples mouvemens « de leurs organes, de leurs puissances, que ne font les animaux ; « c'est qu'ils s'en rapportent plus à leur vive imagination augmentée « encore par des artifices et que par là ils troublent cet ordre établi « dans la nature par son auteur. »

unie au corps, elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connaissons pas.

Notre manière d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous verrions autrement... (Des plaisirs de notre âme, t. VII, pp. 116-7).

Notre âme est faite pour penser, c'est-à-dire pour apercevoir : or un tel être doit avoir de la curiosité ; car, comme toutes les choses sont dans une chaîne ou chaque idée en précède ou en suit une autre, *on ne peut jamais voir une chose sans désirer d'en voir une autre ; et si nous n'avions pas ce désir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.*

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre ; *c'est pour cela que l'âme cherche toujours des choses nouvelles, et ne se repose jamais.*

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'âme lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir... Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace ; *enfin notre âme fuit les bornes*, et elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence : ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. (*De la curiosité, t. VII, pp. 120-1.*)

... S'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété ; *sans cela l'âme languit*, car les choses semblables lui paroissent les mêmes... ; il faut faire voir à l'âme des choses qu'elle n'a pas vues... *Une longue uniformité rend tout insupportable... L'âme aime la variété. (Des plaisirs de la variété, t. VII, p. 123.)*

Si la partie de l'âme qui connoît aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins : car l'âme ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations... *Ainsi tout nous fatigue à la longue, et surtout les grands plaisirs* : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris... *Notre âme est lasse de sentir ; mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable.* On remédie à tout en variant ses modifications ; elle sent, et elle ne se lasse pas. (*Des contrastes, t. VII, 127-8.*)

Souvent notre âme se compose elle-même des raisons de plaisir, et elle y réussit surtout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle... Tout cela fait une espèce de mélange qui forme et produit un plaisir. (De la sensibilité, t. VII, pp. 131-2.)

Un lecteur superficiel n'aurait rien remarqué d'extraordinaire dans l'ouvrage de Montesquieu. Pour Leopardi, cependant, ce fut comme un éclair aveuglant de lumière. Il y vit plus peut-être qu'il n'aurait fallu. Depuis longtemps déjà il avait sondé la profondeur du malheur humain, mais il n'avait pu encore en démêler la cause. Ces lignes de Montesquieu la lui révélèrent et, comme jadis Archimède, il put crier *Eurêka!* Il avait trouvé. Tout son être frémit, son intelligence s'illumine, les pensées affluent à son cerveau, et, sans plus attendre, il les jette toutes brûlantes dans son journal. Pendant dix-sept grandes pages, il reprend les idées de Montesquieu, enrichit leur signification, élargit leur portée et arrive ainsi à constituer tout un système philosophique. Nous devons renoncer à le reproduire en entier. Cependant, l'importance du contenu de ces pages nous fait un devoir d'en donner de larges extraits. Le début du morceau est saisissant ¹ :

Le sentiment de la nullité de toutes choses, l'insuffisance de tous les plaisirs à remplir notre âme et notre tendance vers un infini que nous ne comprenons pas vient peut-être d'une raison très simple et plus matérielle que spirituelle. L'âme humaine (et il en est de même pour tous les êtres vivants) désire toujours essentielle-

1. *Il sentimento della nullità di tutte le cose, la insufficienza di tutti i piaceri a riempierci l'animo, mo, e la tendenza nostra verso un infinito che non comprendiamo, forse proviene da una cagione semplicissima, e più materiale che spirituale. L'anima umana (e così tutti gli esseri viventi) desidera sempre essenzialmente, e mira unicamente, benché sotto mille aspetti, al piacere, ossia alla felicità, che consideraldola bene, è tutt'uno col piacere. Questo desiderio e questa tendenza non ha limiti, perch'è ingenita o congenita coll'esistenza, e perciò non può aver fine in*

ment le plaisir ou, si on veut, le bonheur qui, bien considéré, ne fait qu'un avec le plaisir — et y tend uniquement, bien que sous mille aspects différents. Ce désir et cette tendance n'ont pas de limites car ils sont innés ou intimement unis à l'existence ; aussi ne peuvent-ils prendre fin dans tel ou tel plaisir qui ne peut être infini, mais ils ne finissent qu'avec la vie. Et ils n'ont pas de limites : 1^o ni dans leur durée ; 2^o ni dans leur étendue. Donc il ne peut y avoir aucun plaisir qui égale : 1^o leur durée, car aucun plaisir n'est éternel ; 2^o leur étendue, car aucun plaisir n'est immense ; mais il est dans la nature des choses que tout existe d'une manière limitée et que tout ait un terme et soit circonscrit. Ce désir du plaisir n'a pas de limites dans sa durée, parce que, comme je l'ai dit, il ne finit qu'avec l'existence, et par suite, l'homme n'existerait pas s'il n'éprouvait pas ce désir. Il n'a pas de limites dans son étendue, parce qu'il est en nous en substance non comme le désir d'un ou de plusieurs plaisirs mais comme le désir du plaisir même.

Or une nature de ce genre porte en elle-même matériellement l'infinité, parce que tout plaisir est circonscrit, mais non le plaisir, dont l'étendue est indéterminée et l'âme aimant substantiellement le plaisir, elle embrasse toute l'étendue imaginable de ce sentiment sans même pouvoir le comprendre car elle ne peut se former une idée claire d'une chose qu'elle désire d'une façon illimitée. Venons aux conséquences. Si on désire un cheval, on croit le désirer comme cheval et comme un plaisir déterminé, mais en

questo o quel piacere che non può essere infinito, ma solamente termina colla vita. E non ha limiti : 1^o né per durata ; 2^o né per estensione. Quindi non ci può essere nessun piacere che uguagli, 1^o né la sua durata, perché nessun piacere è eterno. 2^o né la sua estensione, perché nessun piacere è immenso, ma la natura delle cose porta che tutto esista limitatamente, e tutto abbia confini e sia circoscritto. Il detto desiderio del piacere non ha limiti per durata, perché, come ho detto, non finisce se non coll'esistenza, e quindi l'uomo non esisterebbe se non provasse questo desiderio. Non ha limiti per estensione, perché è sostanziale in noi, non come desiderio di uno o più piaceri ma come desiderio del piacere. Ora una tal natura porta con se materialmente l'infinità, perché ogni piacere è circoscritto, ma non il piacere, la cui estensione è indeterminata, e l'anima, amando sostanzialmente il piacere, abbraccia tutta l'estensione immaginabile di questo sentimento, senza poterla neppur concepire, perché non si può formare idea chiara di una cosa ch'ella desidera illimitata. Veniamo

réalité on le désire comme un plaisir abstrait et illimité : quand on arrive à posséder le cheval on éprouve un plaisir nécessairement circonscrit et on sent un vide dans l'âme, parce que ce désir qu'on avait, en réalité, n'est pas satisfait. Et même si c'était possible qu'il fût satisfait en étendue, il ne pourrait pas l'être en durée, car la nature des choses fait qu'il y a une cause matérielle qui a donné ce plaisir-là, une fois. En admettant que l'objet reste toujours (par exemple on a désiré la richesse, on l'a obtenue, et pour toujours) il resterait matériellement, mais non plus comme cause de ce plaisir, car c'est là une autre propriété des choses, que tout s'use, que toutes les impressions peu à peu s'effacent et que l'habitude, de même qu'elle ôte la douleur, fasse cesser le plaisir. Il faut ajouter à cela que, même si un plaisir éprouvé une fois durait toute la vie, l'esprit pourtant n'en serait pas satisfait, car son désir est aussi infini en étendue ; de sorte que ce plaisir, même s'il égalait la durée du désir, comme il ne peut en égaler aussi l'étendue, le désir subsisterait toujours, ou de plaisirs nouveaux, comme cela arrive en effet, ou d'un plaisir qui remplisse toute l'âme. On peut donc facilement concevoir à quel point le plaisir est une chose vaine toujours, ce dont nous nous étonnons beaucoup, comme si cela venait d'une nature particulière à lui.

En fait, lorsque l'âme désire une chose agréable, elle désire la satisfaction d'un désir infini qu'elle éprouve, elle désire vraiment le plaisir et non un plaisir déterminé ; or, dans la réalité, comme elle trouve un plaisir particulier, et non abstrait et qui comprenne

alle conseguenze. Se tu desideri un cavallo, ti pare di desiderarlo come cavallo e come un tal piacere, ma in fatti lo desideri come piacere astratto e illimitato. Quando giungi a possedere il cavallo, trovi un piacere necessariamente circoscritto e senti un vuoto nell'anima, perché quel desiderio che tu avevi effettivamente non resta pago. Se anche fosse possibile che restasse pago per estensione, non potrebbe per durata, perché la natura delle cose porta ancora che niente sia eterno. E posto che quella material cagione, che ti ha dato, un tal piacere una volta, ti resti sempre (per esempio, tu hai desiderato la ricchezza, l'hai ottenuta, e per sempre), resterebbe materialmente, ma non più come cagione neppur di un tal piacere ; perché questa è un'altra proprietà delle cose, che tutto si logori, e tutte le impressioni a poco a poco svaniscano, e che l'assuefazione, come toglie il dolore, così spenga il piacere. Aggiungete che quando anche un piacere provato una volta ti durasse tutta la vita, non perciò l'animo sarebbe pago, perché il suo desiderio è anche infinito per estensione ; così

toute l'étendue du plaisir, il en résulte que, son désir n'étant pas satisfait de beaucoup, le plaisir est à peine un plaisir, car il s'agit, non d'une petite mais d'une extrême infériorité au désir et en outre à l'espoir. Ainsi tous les plaisirs doivent être mêlés de déplaisirs, comme nous l'éprouvons, car l'âme en les obtenant cherche avidement ce qu'elle ne peut pas trouver, c'est-à-dire une infinité dans le plaisir, ou la satisfaction d'un désir illimité.

Ayant ainsi expliqué l'incapacité radicale de l'homme à satisfaire complètement son désir du plaisir, Giacomo continue :

Venons au penchant de l'homme vers l'infini. Indépendamment du désir du plaisir, il existe chez l'homme une faculté imaginative qui peut concevoir ce qui n'est pas et d'une façon contraire à la réalité. En considérant la tendance innée de l'homme pour le plaisir, il est naturel que la faculté imaginative fasse une de ses principales occupations de l'imagination du plaisir. Et, étant donnée ladite propriété de cette force imaginative, elle peut se représenter des plaisirs qui n'existent pas et se les représenter infinis : 1^o en nombre, 2^o en durée, 3^o en étendue. Le plaisir infini qu'on ne peut trouver dans la réalité, se trouve ainsi dans l'imagination dont dérivent l'espérance, les illusions, etc...

che quel tal piacere, quando uguagliasse la durata di questo desiderio, non potendo uguagliarne l'estensione, il desiderio resterebbe sempre, o di piacere sempre nuovi, come accade in fatti, o di un piacere che riempiesse tutta l'anima. Quindi potrete facilmente concepire come il piacere sia cosa vanissima sempre, del che ci facciamo tanta meraviglia, come se ciò venisse da una sua natura particolare, quando il dolore, la noia, ec., non hanno questa qualità. Il fatto è, che quando l'anima desidera una cosa piacevole, desidera la soddisfazione di un suo desiderio infinito, desidera veramente il piacere e non un tal piacere ; ora nel fatto, trovando un piacere particolare, e non astratto e che comprenda tutta l'estensione del piacere, ne segue che, il suo desiderio non essendo soddisfatto di gran lunga, il piacere appena è piacere, perché non si tratta di una piccola ma di una somma inferiorità al desiderio e oltracciò alla speranza. E perciò tutti i piaceri debbono esser misti di dispiacere, come proviamo, perché l'anima nell'ottennerli cerca avidamente quello che non può trovare, cioè un'infinità di piacere, ossia la soddisfazione di un desiderio illimitato...

Veniamo alla inclinazione dell'uomo all'infinito. Indipendentemente dal desiderio del piacere, esiste nell'uomo una facoltà immaginativa, la quale

Et Leopardi de déduire :

1^o Que l'espoir vaut plus que le bien ; 2^o Que le bonheur n'existe que dans l'imagination et les illusions.

Cela établi, il tente une conciliation entre ce système naturaliste et ses propres théories ¹ :

Il faut donc considérer la grande miséricorde et la grande habileté de la nature, qui, d'un côté, ne pouvant dépouiller l'homme et aucun être vivant de l'amour du plaisir, lequel est une conséquence immédiate et connexe de l'amour de soi et de la conservation de soi-même nécessaire à la subsistance des choses, d'autre part ne pouvant leur procurer des plaisirs réels infinis, a voulu y suppléer : 1^o par les illusions... ; 2^o par l'immense variété.

C'est ainsi que l'idée de la bonté de la nature et de l'utilité des illusions, loin de s'opposer au nouveau système de Leopardi, ne fait que le compléter ². De même,

può concepire le cose che non sono, e in un modo in cui le cose reali non sono. Considerando la tendenza innata dell'uomo al piacere, è naturale che la facoltà immaginativa faccia una delle sue principali occupazioni della immaginazione del piacere. E stante la detta proprietà di questa forza immaginativa, ella può figurarsi dei piaceri che non esistono, e figurarseli infiniti : 1^o in numero ; 2^o in durata ; 3^o in estensione. Il piacere infinito, che non si può trovare nella realtà, si trova così nella immaginazione, dalla quale derivano la speranza, le illusioni ec. (Zib., I, pp. 271-74.)

1. *Quindi bisogna considerare la gran misericordia e il gran magistero della natura, che da una parte, non potendo spogliar l'uomo e nessun essere vivente dell'amor del piacere, che è una conseguenza immediata e quasi tutt'uno coll'amor proprio e della propria conservazione necessario alla sussistenza delle cose, dall'altra parte non potendo fornirli di piaceri reali infinite, ha voluto supplire : 1^o colle illusioni... 2^o coll'immensa varietà. (Zib., I, p. 274.)*

2. Il convient encore de remarquer la partialité avec laquelle Leopardi énonce le problème. Selon la logique commune, la question devrait être formulée ainsi : Si la nature est bonne, comment aurait-elle permis que l'homme soit dans l'impossibilité d'être heureux ? La réponse s'impose aussi logiquement : la nature n'est pas aussi bonne qu'on le croit. Cependant, Leopardi tient tant à son idée que pas un seul instant il n'en met en doute la justesse. Il arrive ainsi à excuser les défaillances de la nature et à lui attribuer même un rôle bien-faisant.

la conception de la raison ennemie de la nature lui paraît pouvoir rentrer dans le nouveau système.

Qu'on déduise donc les conséquences habituelles de la supériorité des Anciens sur les Modernes en ce qui concerne le bonheur. 1^o L'imagination, comme je l'ai dit, est la première source du bonheur humain. Plus elle règnera chez l'homme, plus l'homme sera heureux. Nous le voyons chez les enfants. Mais elle ne peut régner sans l'ignorance, au moins une certaine ignorance comme celle des anciens. La connaissance du vrai, c'est-à-dire des limites des définitions des choses, circonscrit l'imagination ¹.

Abandonnant cet ordre de préoccupations, Leopardi pénètre dans le domaine de l'esthétique ² :

Du reste, le désir du plaisir étant matériellement infini en étendue, non seulement chez l'homme, mais dans tout être vivant, la peine que l'on a quand on éprouve un plaisir est d'en voir tout de suite les limites, limites que l'homme qui n'est pas très profond aperçoit seulement de près. Nous voyons donc manifestement

1. *Quindi deducete le solite conseguenze della superiorità degli antichi sopra i moderni in ordine alla felicità. — 1^o L'immaginazione, come ho detto, è il primo fonte della felicità umana. Quanto più questa regnerà nell'uomo, tanto più l'uomo sarà felice. Lo vediamo nei fanciulli. Ma questa non può regnare senza l'ignoranza, almeno una certa ignoranza come quelle degli antichi. La cognizione del vero, cioè dei limiti e definizioni delle cose, circoscrive l'immaginazione. (Zib., I, pp. 274-75.)*

2. *Del resto, il desiderio del piacere essendo materialmente infinito in estensione (non solamente nell'uomo, ma in ogni vivente), la pena dell'uomo nel provare un piacere è di veder subito i limiti della sua estensione, i quali l'uomo non molto profondo gli scorge solamente da presso. Quindi è manifesto : 1^o Perché tutti i beni paiano bellissimi e sommi da lontano e l'ignoto sia più bello del noto : effetto della immaginazione determinato dalla inclinazione della natura al piacere ; effetto delle illusioni voluto dalla natura. 2^o Perché l'anima preferisca in poesia, e da pertutto, il bello aereo, le idee infinite. Stante la considerazione qui sopra detta, l'anima deve naturalmente preferire agli altri quel piacere ch'ella che non può abbracciare... 3^o Perché l'anima nostra odii tutto quello che confina le sue sensazioni... Quindi, vedendo la bella natura, ama che l'occhio si spazi quanto è possibile. La qual cosa il Montesquieu (Essai sur le goût De la curiosité, pp. 374-475) attribuisce alla curiosità. Male. (Zib., I, pp. 276-7.)*

1^o pourquoi tous les biens paraissent très beaux et très grands de loin et pourquoi l'inconnu est plus beau que le connu : effet de l'imagination déterminé par le penchant de la nature au plaisir ; effet des illusions voulu par la nature ; 2^o pourquoi l'âme préfère en poésie et partout, le beau nuageux, les idées indéfinies ; en considération de ce que nous venons de dire, l'âme doit naturellement préférer aux autres le plaisir qu'elle ne peut embrasser... ; 3^o pourquoi notre âme hait tout ce qui limite ses sensations... C'est ainsi que, à la vue de la belle nature, elle aime que le regard s'étende autant que possible. C'est ce que Montesquieu (*Essai sur le goût, De la curiosité*, p. 374-375) attribue à la curiosité.

Pour Leopardi, c'est tout le contraire, c'est-à-dire : la curiosité, loin d'être la cause de notre amour de l'infini, n'en est que l'effet...

Et, plus loin, après avoir fait différentes applications et tiré diverses conséquences de ces données, Leopardi loue la nature, qui, par la variété qu'elle offre, écarte de l'homme l'ennui : « C'est une grande leçon pour ceux « qui ne veulent pas reconnaître la nature comme source « presque unique de bonheur et ses altérations comme « une cause, pour ainsi dire, de malheur ¹. » C'est toujours la nature qui a voulu soulager nos maux par le bienfait de l'imagination. Poursuivi par le souvenir de *Corinne*, Giacomo nous explique comment l'imagination, d'une part, nous incite à l'action et comment, d'autre part, elle peut aussi nous rendre agréable l'inaction. A ce propos, l'exemple des peuples méridionaux, comparés aux habitants des pays du Nord, est des plus probants, dit Leopardi :

Puisque les Italiens : 1^o de même que, autrefois, leur enthousiasme fils d'une imagination vive et plus riche que profonde, était pour eux une cause de très grande activité, ainsi aujourd'hui

1. *Gran lezione per chi non vuol riconoscere la natura come sorgente quasi unica di felicità e l'alterazione di lei come certa cagione d'infelicità.* (Zib., I, p. 282.)

une des causes qui les empêche de s'apercevoir ou du moins de se désespérer complètement de leur vie toujours uniforme et de leur parfaite inaction est encore cette même imagination également riche et variée et la surabondance des sensations qui en dérivent. Cette imagination les plonge sans qu'ils s'en aperçoivent dans une espèce de « rêve » comme font les enfants quand ils sont seuls. Ceci est continuellement inculqué par Madame de Staël ; alors que les hommes du Nord, n'ayant pas cette source d'occupation intérieure apte à les consoler recourent nécessairement à une source extérieure et deviennent très actifs ¹...

Une page plus loin, Leopardi cite encore Montesquieu et reconnaît avec lui que : « l'idée respective de la beauté « dépend des habitudes, des mœurs, opinions ²... » Mais, après avoir montré la relativité de la beauté, notre jeune penseur s'aperçoit que, de tout ce qu'il vient de dire, on pourrait déduire que la nature, en refusant à l'homme le contentement de ses désirs, a voulu le malheur des mortels. Et, comme il croit fermement à la bonté de la nature envers l'homme, il s'empresse de résoudre cette apparente contradiction ³ :

1. *Giacché gl'italiani, 1° come una volta per il loro entusiasmo figlio di un'immaginazione viva e più ricca che profonda, erano attivissimi, così ora una delle cagioni per cui non si accorgono o almeno non si disperano affatto di una vita sempre uniforme e di una perfetta inazione è la stessa immaginazione ugualmente ricca e varia e la soprabbondanza delle sensazioni che ne deriva, la quale gl'immerge senza che se n'avvedano in una specie di rêve, come i fanciulli quando son soli ec., cosa continuamente inculcata dalla Staël, laddove i settentrionali, non avendo tal sorgente di occupazione interna atta a consolarli, per necessità ricorrono all'esterna e divengono attivissimi...* (Zib., I, pp. 282-3.)

2. ... l'idea rispettiva della bellezza dipende dalle assuefazioni, costumi, opinioni, ec. (Zib., I, p. 284.)

3. *E la natura ha posto nell'uomo diverse qualità, delle quali altre si sviluppano necessariamente, altre o si sviluppano o restano chiuse e inattive secondo le circostanze. E di queste seconde, altre la natura voleva o non proibiva che si sviluppassero, altre non voleva e, sviluppandosi, rendono l'uomo infelice. E la cagione per cui le ha poste nell'uomo, non volendo che sviluppassero, starà nel sistema profondo della natura, e probabilmente si potrebbe scoprire, se non ci fermassimo adesso sul gene-*

La nature a donné à l'homme différentes qualités ; de celles-ci les unes se développent nécessairement, les autres, ou bien développent ou bien elles restent renfermées et inactives selon les circonstances. Et parmi ces dernières, pour les unes la nature voulait, ou ne défendait pas, qu'elles se développassent ; pour les autres elle ne le permettait pas et, en ne se développant pas, elles rendent l'homme malheureux. Et la cause pour laquelle elle les a données à l'homme, tout en ne leur permettant pas de se développer, est sans doute dans le système profond de la nature : et probablement pourrions-nous le découvrir, si nous ne nous arrêtions pas maintenant sur le général. Selon ces différentes qualités, l'homme trouve agréables différentes choses, et l'homme civilisé éprouve des plaisirs différents de ceux de l'homme primitif ; il aura des plaisirs que l'homme primitif n'avait pas tandis que beaucoup de ceux que l'homme primitif éprouvait, il ne les sentira pas. C'est pourquoi, du fait que maintenant, certaines choses nous sont agréables dont le plaisir dépend de notre civilisation excessive, nous ne devons pas déduire que cela était voulu par la nature. Et si maintenant, par exemple, l'excessive curiosité du vrai nous procure beaucoup de plaisirs quand nous arrivons à le connaître, nous ne devons pourtant pas estimer que c'est la nature qui a voulu que nous fussions si curieux, ni que ces plaisirs soient naturels, ni qu'ils aient manqué beaucoup à l'homme naturel ou qu'il n'ait pas su très bien se contenir dans ce désir, ni par conséquent que le malheur de l'homme fût nécessaire et vienne de la nature absolue de l'homme, alors qu'il vient de notre nature

rale. Secondo queste diverse qualità, l'uomo trova piacevoli diverse cose, e l'uomo incivilito prova diversi piaceri dal primitivo e sentirà dei piaceri che il primitivo non provava e non proverà molti di quelli che il primitivo provava. E perciò dall'esserci ora piacevole una cosa, il cui piacere dipenda dal nostro eccessivo incivilitamento, non deduciamo che questo era voluto dalla natura. E se ora, per esempio, l'eccessiva curiosità del vero ci procura molti piaceri, quando arriviamo a conoscerlo non perciò dobbiamo stimare che la natura ci volesse così curiosi, né che questi piaceri sieno naturali, né che l'uomo naturale ne avesse gran vaghezza o non sapesse benissimo contenersi in questo desiderio, né per conseguenza che l'infelicità dell'uomo fosse necessaria, e provenga dalla natura assoluta dell'uomo, quando proviene dalla nostra rispettiva e corrotta. Perché molte circostanze che hanno sviluppato in noi questa o quella qualità non erano volute dalla natura, e provengono dall'uomo e non da lei. (Zib., I, pp. 284-5.)

respective et corrompue. Car bien des circonstances qui ont développé en nous telle ou telle qualité n'étaient pas voulues par la nature et viennent de l'homme et non de la nature.

On s'attendait à ce que, ayant ainsi concilié la bonté de la nature avec l'impossibilité pour l'homme d'être pleinement heureux, Leopardi passât à un autre genre de préoccupations. Il n'en est rien. Sans laisser à sa pensée le temps de reprendre haleine, il revient à la théorie du plaisir, qu'il rattache à l'instinct de conservation, et, dans une conclusion qui est une brillante charge finale, il en fait le centre de tout un système de la nature et de l'homme ¹.

Tout ce qui a été dit ci-dessus sur la théorie du plaisir est un nouvel argument pour prouver combien on pourrait simplifier la théorie de l'homme et des choses et que le système entier de la nature se base sur très peu de principes qui produisent les effets infinis et très variés que nous voyons ; une fois ces principes établis, on dirait que la nature a eu peu de mal à se donner parce que les conséquences en sont dérivées nécessairement et comme spontanément. Les phénomènes de l'esprit humain notés par les modernes psychologues ne causeraient plus aucun étonnement, lequel étonnement dérive ordinairement de l'ignorance de la

1. *Tutto il sopradetto intorno alla teoria del piacere è un nuovo argomento del quanto si potrebbe semplificare la teoria dell'uomo e delle cose e del come il sistema intero della natura si aggiri sopra pochissimi principii, i quali producono gli infiniti e variatissimi effetti che vediamo, e stabiliti i quali, si direbbe che la natura ha avuto poco da faticare, perché le conseguenze ne son derivate necessariamente e come spontaneamente. I fenomeni dell'animo umano notati dai moderni psicologi perderebbero tutta la maraviglia, la quale deriva ordinariamente dall'ignoranza della relazione e dipendenza che hanno gli effetti particolari colle cause generali. Per esempio, quei fenomeni che ho analizzati e spiegati di sopra derivano immediatamente da un principio notissimo, che è l'amor del piacere. E questo amor del piacere è una conseguenza spontanea dell'amor di sè e della propria conservazione. Questo è principio anche più noto e universale, e quasi finale. Tuttavia, quantunque la natura potesse separar queste due cose, esistenza e amor di lei, e perciò l'amor proprio sia una qualità posta da lei arbitrariamente nell'essere vivente, a ogni modo la nostra*

relation et de la dépendance qu'ont les effets particuliers avec les causes générales. Par exemple, ces phénomènes que j'ai analysés et expliqués plus haut, dérivent immédiatement d'un principe très connu qui est l'amour du plaisir. Et cet amour du plaisir est une conséquence spontanée de l'amour de soi et de sa propre conservation. Ce dernier est un principe même plus connu et universel et presque final. Toutefois, bien que la nature eût pu séparer ces deux choses, existence et amour de l'existence, et que par suite l'amour de soi-même soit une qualité mise arbitrairement par la nature dans l'être vivant, pourtant notre manière de concevoir les choses nous permet à peine de comprendre comment une chose qui est n'aime pas être, car il nous semble que le contraire de cet amour serait comme une contradiction avec l'existence. C'est pourquoi l'amour de soi peut se considérer lui aussi, dans la nature telle que nous la voyons comme une conséquence de l'existence ; et cela, d'une certaine façon, même chez les êtres inanimés. Maintenant, descendons : Existence — amour de l'existence (par suite de la conservation de cette existence et de soi-même) — amour du plaisir (conséquence immédiate de l'amour de soi, car celui qui s'aime naturellement est déterminé à désirer son bonheur qui ne fait qu'un avec le plaisir, à vouloir être dans un

maniera di concepir le cose appena ci permette d'intendere come una cosa che è non ami di essere, parendo che il contrario di questo amore sarebbe come una contraddizione coll'esistenza. Perciò l'amor proprio si può considerare ancor esso, nella natura quale la vediamo, come una conseguenza dell'esistere ; e questo in certo modo anche negli esseri inanimati. Ora discendiamo. Esistenza — amore dell'esistenza (quindi della conservazione di lei e di se stesso) — amor del piacere (è una conseguenza immediata dell'amor proprio, perché chi si ama naturalmente è determinato a desiderarsi il bene, che è tutt'uno col piacere, a volersi piuttosto in uno stato di godimento che in uno stato indifferente o penoso, a volere il meglio dell'esistenza ch'è l'esistenza piacevole, invece del peggio o del mediocre ec.) — amore dell'infinito ec., colle altre qualità considerate di sopra. Così queste qualità che paiono disparatissime e particolarissime vengono dirittamente dal principio generale dell'amor proprio, e tanto necessariamente e materialmente che si può dire che la natura, dato che ebbe all'uomo l'amor proprio, e, secondo la nostra maniera di concepire, data che gli ebbe l'esistenza, non ebbe da far altro ; e le dette qualità, delle quali ci facciamo tanta meraviglia, senza opera sua vennero da loro. (Zib., I, pp. 287-8.)

état de jouissance plutôt que dans un état indifférent ou pénible, à vouloir le mieux de l'existence — qui est l'existence agréable — plutôt que le pire ou le médiocre, etc.) — amour de l'infini, etc., et les autres qualités considérées plus haut. Ainsi, ces qualités qui paraissent très différentes et très particulières dérivent directement du principe général de l'amour de soi et cela si nécessairement et matériellement qu'on peut dire que la nature, une fois qu'elle eut donné à l'homme l'amour de soi, et, d'après notre manière de concevoir, une fois qu'elle lui eut donné l'existence, n'eut plus autre chose à faire ; ces qualités, dont nous nous étonnons tant vinrent d'elles-mêmes sans son aide ¹.

Les longues citations de Montesquieu et de Leopardi que nous venons de faire pourront sembler oiseuses à un lecteur impatient. Elles sont, cependant, indispensables à la clarté de notre démonstration, car les conséquences que nous pouvons en tirer sont de la première importance.

Si nous considérons avec attention les passages de Montesquieu que nous venons de citer, nous pouvons en dégager sept affirmations principales :

1. — Le plaisir, — et, partant, le désir du plaisir, — est inné dans l'homme.

2. — Ce désir du plaisir ne peut jamais être satisfait. Plus le plaisir que nous recevons est grand, plus les désirs de notre âme s'accroissent. Ce désir du plaisir est infini.

3. — Ce désir sans limites nous incline à étendre notre vue très loin : nous aimons l'infini, l'indéterminé, le vague.

4. — Pour satisfaire notre désir du plaisir, il faut de la variété ; autrement, l'ennui est inévitable.

5. — Même les plus grands plaisirs finissent par nous lasser.

1. Les pensées de Leopardi que nous venons d'analyser se trouvent dans le *Zib.*, pp. 271-288. Elles ont été écrites du 12 au 23 juillet 1820.

6. — Les plaisirs réels ne suffisent pas à notre bonheur ; grâce à l'imagination, l'âme en trouve d'autres.

7. — Le beau est relatif.

Leopardi s'empare de toutes ces idées et les incorpore à sa substance. Mais il élargit leur signification et, par cela même, augmente leur portée. Il rattache notre désir du plaisir à l'instinct de conservation. Il insiste sur l'impossibilité où nous sommes de contenter notre désir du bonheur et, partant, notre amour-propre. Pour la première fois, les grands mots de *nullità delle cose* et d'*infelicità*, si proprement leopardiens, tombent de sa plume. Ils ne sont mitigés que par le rôle que Leopardi concède à l'imagination et aux illusions consolatrices.

Or, pour peu qu'on ait étudié Leopardi, il est facile de remarquer que ces idées forment la base de presque tout son système, de ce système que M. Aulard a justement appelé la *teoria dell'infelicità*. De même, toutes les théories esthétiques de notre poète reposent sur le désir du plaisir, sur l'amour de l'infini, du vague, de l'indéterminé, sur la nécessité de la variété dans l'art.

Toute la pensée de Leopardi va découler de ces prémisses : aussi, croyons-nous devoir insister sur l'importance que cette constatation confère à l'influence de Montesquieu sur la pensée du poète du désespoir. Car il est indubitable que ces idées dérivent directement de Montesquieu. Si l'analogie des idées ne semble pas péremptoire, nous tenons en réserve d'autres arguments, d'ordre matériel ceux-là. Une première preuve, c'est que les pages du *Zibaldone* qui contiennent les réflexions de Leopardi ont été écrites entre le 12 et le 23 juillet 1820. Or, le 5 juin, Leopardi avait commencé la lecture des œuvres de Montesquieu et, du 6 juillet au 12 août, il ne fait que citer l'*Essai sur le goût*. Une autre preuve, — et celle-là concluante, — est que, avant le 12 juillet, il n'y a aucun passage du *Zibaldone* qui indique chez Leopardi l'existence d'idées ayant quelque rapport avec

celles exprimées à cette date. Giacomo présente toutes ces idées à la fois, sous la forme d'un système qu'il expose en 18 pages. Il ne peut donc être question d'élaboration lente : nous sommes en présence d'une influence qui se fait brusquement sentir, d'une assimilation vertigineuse. Le texte de Montesquieu fut une vraie révélation pour notre poète. Il contenait en germe les éléments nécessaires à une conception générale de la vie humaine, et Leopardi ne manqua pas de se les approprier.

Certes, Montesquieu ne s'est jamais douté des conclusions qu'on pouvait tirer de ses ouvrages, et plus d'un les a lus sans y trouver la démonstration du malheur universel. Il fallait une âme qui portât le malheur en elle, comme celle de Leopardi, pour y voir tout ce qui apparut au regard de notre poète. Aussi, n'est-ce pas la douleur humaine ni son intensité que Leopardi a retenues de Montesquieu. Il y a trouvé l'explication de son propre malheur. Jusqu'alors celui-ci était resté pour lui une énigme angoissante. Maintenant le mystère fait place à une évidence plus désolante encore peut-être, mais qui, du moins, est une évidence. Leopardi peut désormais raisonner son malheur, il en a pris conscience. Dans le passé, il pouvait prêter à ses souffrances une cause personnelle ; mais, maintenant qu'il peut les rattacher à la condition même de l'âme humaine en général, il aboutit tout naturellement à cette conclusion que les autres hommes sont aussi malheureux que lui. Il n'attribue plus l'impossibilité du bonheur à une particularité de son être, mais à une fatalité qui courbe sous son arrêt impitoyable le genre humain tout entier. La douleur personnelle est devenue, sous l'action de Montesquieu, la *teoria dell'infelicità*.

Il n'y manquait plus que la négation de la bonté de la nature. Dès le premier moment, Leopardi s'aperçoit de la contradiction de ces deux conceptions et il s'efforce tout aussitôt de les concilier. Mais, l'opposition étant

irréductible, la conciliation ne pouvait être qu'apparente et notre poète tôt ou tard devait s'en rendre compte. Il s'en est rendu compte, en effet, mais relativement tard. Pendant plus de deux années il ne change presque rien sur ce point aux idées essentielles de son système. Au contraire, il se rapproche de plus en plus de Rousseau, par l'affirmation de la bonté de la nature opposée aux méfaits de la raison ; idée qu'il reprend, commente et explique maintes fois ¹.

Ce n'est que vers la fin de 1822, qu'apparaît une restriction, de peu d'importance en elle-même, mais symptomatique d'un prochain changement d'opinion : Leopardi reconnaît que le Vrai peut, lui aussi, satisfaire en partie l'âme humaine ². En 1823, il trouve « douloureux » que les hommes soient obligés de perdre, à détruire une erreur, le temps qu'ils pourraient employer à faire de nouvelles découvertes ³. Le 10 juillet de la même année, il remarque :

ce qui existe n'est certainement en soi ni vil ni petit : il en est de même pour une grande partie de ce qui est fait par l'homme. Mais les choses en elles-mêmes et leur grandeur et leurs qualités ne sont pas telles que l'homme les voudrait, ou les croit nécessaires à son bonheur... Ainsi, les choses existantes, et aucune œuvre, qu'elle soit naturelle ou humaine, ne sont aptes au bonheur humain. Non qu'elles n'aient aucune valeur, mais elles ne sont pas telles que l'homme les voudrait d'une façon indéterminée et telles qu'il les juge confusément avant de les avoir expérimentées. Ainsi elles ne sont rien par rapport au bonheur de l'homme, tout en étant quelque chose par elles-mêmes ⁴.

1. *Zib.*, I, 474-5 ; II, 105-6, 115-6 ; III, 123, 231-4 ; etc...

2. *Zib.*, IV, 355 (Rome, 13 décembre 1822).

3. *Zib.*, IV, 388-9.

4. *Le cose ch'esistono non sono certamente per se né piccole né vili : né anche una gran parte di quelle fatte dall'uomo. Ma esse e la grandezza e le qualità loro sono di un altro genere da quello che l'uomo desiderebbe, che sarebbe, o ch'ei pensa esser necessario alla sua felicità... E così le cose esistenti, e niuna opera della natura né dell'uomo, non sono atte alla*

Le lendemain, il concède que l'impuissance de la raison n'est pas aussi totale qu'on le croit.

La vérité est toute-puissante et, pour s'en assurer, il suffit de comparer l'esprit et l'intelligence d'un grand philosophe à ceux d'un sauvage ou d'un enfant ou de ce même philosophe avant son premier usage de la raison ; il suffit aussi de comparer le monde civilisé présent, tant matériel que moral, au monde sauvage présent et, plus encore, au monde primitif. Que ne peut la raison humaine dans la spéculation ? Ne pénètre-t-elle pas jusqu'à l'essence des choses qui existent et même d'elle-même ? Ne monte-t-elle pas jusqu'au trône de Dieu et n'arrive-t-elle pas à analyser, jusqu'à un certain point, la nature de l'Etre suprême ¹ ?

Et il conclut que la raison n'est pas mauvaise en elle-même. Seulement, elle a pour effet de rendre l'homme plus malheureux. Le 25 octobre, Leopardi commence, dans son journal, un long développement qu'il poursuit cinq jours durant ². C'est tout un discours, qui compte trente-deux pages et qui traite de questions sociales... L'idée fondamentale de ce discours est que l'homme n'est point sociable, comme on le dit ³. Il est même anti-social,

felicità dell'uomo (10 luglio 1823). Non ch'ella sieno cose da nulla, ma non sono di quella sorte che l'uomo indeterminatamente vorrebbe, e ch'egli confusamente giudica, prima di sperimentarle. Così elleno son nulla alla felicità dell'uomo non essendo un nulla per se medesima. (Zib., V, pp. 87-88.)

1. *Il principal difetto della ragione non è, come si dice, di essere impotente. Il verità ella può moltissimo, e basta per accertarsene il paragonare l'animo e l'intelletto di un gran filosofo con quello di un selvaggio o di un fanciullo, o di questo medesimo filosofo avanti il suo primo uso della ragione : e così il paragonare il mondo civile presente sì materiale che morale, col mondo selvaggio presente, e più col primitivo. Che cosa non può la ragione umana nella speculazione ? Non penetra ella fino all'essenza delle cose che esistono, ed anche di se medesima ? non ascende fino al trono di Dio, e non giunge ad analizzare fino ad un certo segno la natura del sommo Essere ? (Zib., V, p. 91.)*

2. Zib., VI, 164-196.

3. Cfr. ROUSSEAU : *Discours sur l'origine de l'Inégalité*, etc., I^{re} P.
« Quoi qu'il en soit de ces origines, on voit, du moins, au peu de soin
« qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels

car il possède l'amour de soi-même, il a tendance à tout s'approprier¹. « Depuis que le genre humain a dépassé
« les limites de cette très petite et très grande société
« que la nature lui avait destinée²... philosophes, poli-
« ticiens et cent genres de personnes se sont continuelle-
« ment occupés à trouver une forme de société parfaite... »
Et, continuant à paraphraser Rousseau, Leopardi nous explique que, par société parfaite, il n'entend rien d'autre que « une forme de société, dans laquelle les individus
« qui la composent, en raison de cette société même, ne
« se nuisent pas les uns aux autres, ou, s'ils se nuisent,
« que ce soit accidentellement et non immanquablement ;
« une société dont les individus ne cherchent pas tou-
« jours et inévitablement à se faire mal les uns les autres³ ».

Or, une telle société est impossible à cause de la contradiction existant entre la sociabilité et l'égoïsme de l'individu. D'où il faut déduire que les hommes ne sont pas faits pour vivre en société ou, pour être plus exact, que leur destin les condamne à vivre dans une communion relative, où l'on s'aide sans se combattre. Une telle société

« et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé
« leur sociabilité, et combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils
« ont fait pour en établir les liens. » (P. 56.)

1. Cfr. pour les idées contenues dans ces pages du *Zibaldone*, le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, notamment aux pages 77, 102, 103, etc... ainsi que le *Contrat Social*, p. 250. La seule différence qui soit entre Rousseau et Leopardi est que le premier voyait dans la pitié innée dans l'homme un palliatif à son égoïsme, tandis que le second semble exclure ce sentiment du cœur de l'homme ; du moins il ne le fait pas entrer en ligne de compte dans ces pages.

2. Cfr. au *Discours sur l'origine de l'inégalité*, p. 73.

3. *Da che il genere umano ha passato i termini di quella scarsissima e larghissima società che la natura gli avea destinata... filosofi, politici e cento generi di persone si sono continuamente occupati a trovare una forma di società perfetta... una forma di società, in cui gl'individui che la compongono, per cagione della stessa società, non noccano gli uni agli altri, o se noccano, ciò sia accidentalmente, e non immancabilmente ; una società i cui individui non cerchino sempre e inevitabilmente di farsi male gli uni agli altri.* (Zib., VI, pp. 164-6.)

primitive n'est pas sans exemple, mais elle n'a pu durer, et, en dépit d'efforts plusieurs fois millénaires, aucune autre n'a pu s'établir à sa place.

En vertu de la nature humaine, une société étroite produit nécessairement l'inégalité parmi les hommes¹. Elle ne peut exister qu'en excitant « les passions de « l'envie, de l'émulation, de la rivalité, de la jalousie, « conséquences nécessaires, ou plutôt, espèces et nuances « de la haine contre les autres, naturelle à tout être qui « s'aime naturellement soi-même. Or, qu'y a-t-il de plus « anti-social que ces passions² ? »

Toutes ces passions n'auraient pu naître dans la société primitive telle que l'a instituée la nature : alors, l'« in-
« galité entre les hommes, que la société rend naturelle-
« ment extrême et de mille genres différents, n'aurait
« presque rien été et aurait été limitée à bien peu de
« choses. En effet, parmi les autres animaux dont la
« société est peu nombreuse, l'inégalité entre individus

1. *Zib.*, VI, 168. Cfr. aussi MONTESQUIEU : Sitôt que les hommes sont en société, ils perdent le sentiment de leur faiblesse ; l'égalité qui étoit entre eux cesse et l'état de guerre commence. (*Esprit des lois*, l. I, ch. III, p. 7.)

2. ... *le passioni dell'invidia, dell'emulazione, della gara, della gelosia, conseguenze necessarie, o piuttosto specie e nuances dell'odio verso gli altri, naturale ad ogni essere che ami naturalmente se stesso. Or qual cosa è più antisociale di queste passioni ?* (*Zib.*, VI, p. 168.)

Cfr. ROUSSEAU : *Emile*, l. II, pp. 75 et suivantes, éd. Garnier. « Il « est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on « n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, « la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les « passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter et les « plus propres à corrompre l'âme, même avant que le corps soit formé... « (et un peu plus loin) ... à nous est bon et utile ; et comme il n'a « point de rapport nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement « indifférent : il ne devient bon ou mauvais que par l'application « qu'on en fait et les relations qu'on lui donne. *Jusqu'à ce que le guide « de l'amour-propre, qui est la raison, puisse naître*, il importe donc « qu'un enfant ne fasse rien parce qu'il est vu ou entendu, rien en un « mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui « demande ; et alors il ne fera rien que de bien. »

« est rare et elle existe toujours très peu ; tels sont les « avantages des uns sur les autres ¹. »

Toujours poursuivi par le souvenir de Rousseau, Leopardi continue pendant plusieurs pages à affirmer l'impossibilité où l'homme se trouve de vivre heureux en société ². Dans la société primitive, les forts n'avaient ni l'occasion ni même le désir d'exercer leur supériorité ; dans la société des âges suivants, c'est tout le contraire qui se produit. La société, mettant en contact les individus, « donne nécessairement essor à la haine innée de l'homme ». Cela n'a, certes, pas été dans l'intention de la nature, ni même dans celle de la « raison absolue », car il est inadmissible qu'elles aient voulu que les hommes se haïssent entre eux et qu'ils hâtent leur fin en se faisant la guerre ou en se suicidant.

L'amour-propre que la nature a mis en nous est un bien, en un certain sens. Mais, dans la vie en société, l'amour-propre engendre la haine pour autrui et devient ainsi la source de beaucoup de maux ³. La haine de l'homme pour l'homme, à laquelle Leopardi croit plus fermement encore que Rousseau, explique à ses yeux l'impossibilité pour les philosophes de trouver une forme parfaite de société. « L'homme, dit Leopardi, est plus « anti-social que les animaux mêmes : de la sorte, la

1. *La disuguaglianza tra gli uomini che la società rende naturalmente somma e di mille generi sarebbe stata quasi nulla e limitata a ben poche cose. Infatti fra gli altri animali, fra cui la società è scarsa, la disuguaglianza fra gli individui è rara e sempre scarsissima ; così i vantaggi degli uni sugli altri.* (Zib., VI, p. 169.)

2. L'influence de Rousseau se fait sentir même dans le détail. Les ressemblances sont tellement nombreuses et tellement frappantes que, pour les mettre en relief, ici, il nous faudrait citer tout le texte de Leopardi et presque tout le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. Aussi préférons-nous renvoyer le lecteur à cette dernière œuvre.

3. Cfr. ROUSSEAU : *Emile*, l. IV, pp. 238-40, éd. Garnier. PASCAL dit aussi : « Tous les hommes se haïssent, naturellement. » (*Pensées* LXXVII, p. 207.)

« guerre n'est pas un accident parmi eux, mais un mal
« inévitable. La société étroite en est la cause. Il n'y a
« pas de peuple, si peu corrompu qu'il soit, qui n'ait à
« supporter des guerres, du moment qu'il possède une
« société. »

C'est sur ce ton, et suivant pas à pas Rousseau, que Leopardi écrit les vingt premières pages de son discours. Mais tout ce que dit Leopardi ne présente point encore de contradiction avec ses opinions antérieures. Ce n'est que vers la vingt-unième page (VI, 184-85) que des idées nouvelles apparaissent. Après avoir répété que la société ne fait qu'aggraver la haine de l'homme pour ses semblables, il ajoute deux lignes plus bas ¹ :

Je remarque que, généralement parlant, les cruautés en question, etc., sont d'autant plus fréquentes et plus grandes et les guerres d'autant plus féroces et continues et meurtrières, etc., que les peuples sont plus près de la nature. En faisant abstraction de la haine et de ses effets, on ne trouvera aucun peuple si sauvage, c'est-à-dire si près de la nature, dans lequel, s'il y a une société établie, il ne règne des mœurs, des superstitions, etc., d'autant plus contraires à la nature et plus éloignées d'elle que l'état de leur société en est plus près, c'est-à-dire plus primitif ²... On considère donc

1. Comme Leopardi a mis cinq jours consécutifs à composer ce discours, il est à présumer qu'une nuit de réflexion sépare les deux passages, qui sont d'un esprit si différent.

2. *Io noto che, generalmente parlando, le dette crudeltà ec. tanto sono più frequenti e maggiori, e le guerre tanto più feroci e continue e micidiali ec., quanto i popoli sono più vicini a natura. E astraendo dall'odio e dagli effetti suoi, non si troverà popolo alcuno così selvaggio, cioè così vicino a natura, nel quale se v'è società stretta, non regnino costumi, superstizioni ec. tanto più lontani e contrarii a natura quanto lo stato della lor società ne è più vicino, cioè più primitivo...* Onde con ragione si considerano tutte le società primitive e principianti, come barbare, e così generalmente si chiamano, e tanto più barbare quanto più vicine a' principii loro. *Né mai si trovò, né si trova, né troverassi società come si dice, di selvaggi, cioè primitiva, che non si chiami, e non sia veramente, o non fosse, affatto barbara e snaturata (o vogliansi considerar quelle che mai non furono civili, o quelle che poscia il divennero, quelle che il sono al presente ec. ec.). Dalle quali osservazioni si deduce per cosa certa e*

avec raison toutes les sociétés primitives et commençantes comme barbares, et c'est ainsi qu'on les appelle généralement et d'autant plus barbares qu'elles sont plus près de leur commencement. Et jamais on ne trouva, on ne trouve ou on ne trouvera de société, comme on dit, de sauvages, c'est-à-dire primitive, qui ne s'appelle, ne soit pas ou n'ait pas été complètement barbare et dénaturée, (soit qu'on considère celles qui n'ont jamais été civilisées, ou celles qui le devinrent par la suite, celles qui le sont aujourd'hui, etc., etc.). De ces observations, on déduit comme certain et indiscutable que l'homme n'a pu arriver à cet état de société qu'on considère aujourd'hui comme lui étant convenable et naturel et comme étant parfait ou moins imparfait, qu'en passant par des états évidemment très contraires à la nature. De sorte que, si une nation quelconque se trouve dans cet état de société qu'on appelle aujourd'hui bon, si elle est ou a jamais été, comme on dit, civilisée, on peut affirmer avec certitude qu'elle a été et pendant très longtemps vraiment barbare, c'est-à-dire dans un état tout à fait contraire à la nature, à la perfection, au bonheur de l'homme, et même à l'ordre et à l'analogie générale de la nature. Les premiers pas que l'homme a faits ou fait vers une société établie le conduisent tout-à-coup si loin de la nature et à un état qui lui est si contraire que seulement, ensuite, au cours de très longues années et à l'aide de très nombreuses circonstances et de hasards infinis (qui se présentent bien difficilement) il peut revenir à un état qui ne soit pas tout-à-fait contraire à la nature, etc...

incontrastabile che l'uomo non ha potuto arrivare a quello stato di società che or si considera come a lui conveniente e naturale, e come perfetto o manco imperfetto, se non passando per degli stati evidentemente contrarissimi alla natura. Sicchè se una nazione qualunque si trova in quello stato di società che oggi si chiama buono, s'ella è o fu mai, come si dice, civile, si può con certezza affermare ch'ella fu, e per lunghissimo tempo, veramente barbara, cioè in uno stato contrario affatto alla natura, alla perfezione, alla felicità dell'uomo, ed anche all'ordine e all'analogia generale della natura. I primi passi che l'uomo fece o fa verso una società stretta lo conducono di salto in luogo così lontano dalla natura, e in uno stato così a lei contrario, che non senza il corso di lunghissimo tempo, e l'aiuto di moltissime circostanze e d'infinita casualità (e queste difficilissime ad accadere) ei si può ricondurre in uno stato, che non sia affatto contrario alla natura ec. (Zib., VI, pp. 184-7.)

Et, dans une page véhémente, qui trahit l'émotion de l'auteur, dans une page faite de périodes qui se suivent précipitamment et sur un ton de plus en plus élevé, Leopardi se demande comment il est possible que la nature nous ait destiné un bonheur si difficile à atteindre, une perfection et un bonheur qui comportent l'imperfection et le malheur, qui supposent enfin la corruption de toute l'espèce humaine pendant plusieurs siècles. Comment la nature a-t-elle voulu que l'homme plonge si longtemps dans la barbarie ? comment a-t-elle permis que les hommes se tuent, s'entre-dévorent même ? Car toutes ces choses sont « selon la nature, comprises par « la nature, supposées, voulues, ordonnées par la nature ; « non des accidents, non des désordres, mais selon l'ordre, « et dérivant du système naturel et des principes naturels, nécessaires à l'obtention et à la réalisation de la « perfection et du bonheur de l'espèce ¹ ».

Il semblerait qu'après ces réflexions Leopardi dût se lever contre la nature et l'accuser des malheurs dont elle a gratifié l'humanité. Eh bien, non ! Il suit docilement Rousseau et, s'appuyant sur l'exemple des Californiens, qui, n'ayant pas de société, sont « sauvages et ne sont pas barbares, c'est-à-dire qu'ils ne font rien de contraire à la nature », il conclut que ce n'est pas la nature, mais « la société établie qui fait que tous les autres sauvages « ont, ou ont eu, une vie et des penchants si contraires « à la nature ² ».

Mais c'est déjà se déjuger, pour Leopardi, que de dire

1. ... sono cose secondo natura, intese dalla natura, supposte, volute, ordinate dalla natura ; non accidenti, non disordini, ma secondo l'ordine, e derivanti dal sistema naturale e da' naturali principii ; necessarie al conseguimento ed effettuamento della perfezione e felicità della specie. (Zib., VI, p. 188.)

2. ... sono selvaggi e non sono barbari, cioè non fanno nulla contro natura... la società stretta la qual fa che tutti gli altri selvaggi sieno o non sieno stati di vita e d'indole così contrari alla natura La scambievole comunione, voglio dire una società stretta, non può menomamente inco-

que « l'homme civilisé, est plus près de la nature que le sauvage ». Il avait si souvent, et en des termes si catégoriques, affirmé le contraire ! La faute — nous voulons dire la responsabilité, — en est à Rousseau. Car c'est Rousseau — mal interprété, il est vrai, par Leopardi, — qui a amené celui-ci à considérer le progrès comme nuisible ; c'est sous l'influence de Rousseau, — mieux compris, cette fois, — que Leopardi rectifie sa pensée ¹.

Désormais, avec le théoricien du *Contrat Social*, il regrettera l'âge d'or de l'homme, mais il préférera la société actuelle à celle qui a suivi l'âge d'or. Loin de nier le progrès, il applaudira aux efforts déployés par les hommes en vue du progrès de l'humanité. C'est approximativement à cette date, et toujours dans le même ordre d'idées, que doit être placée la composition de cet ouvrage unique en son genre dans l'œuvre de Leopardi : *Discorso sopra lo stato presente dei costumi degli Italiani*.

Ce discours, qui, par la critique qu'il fait des mœurs italiennes, se propose de les amender, suppose chez son auteur la foi dans une amélioration de la société. Chez Leopardi, cette opinion est de nature à surprendre si l'on n'en demande pas l'explication aux théories que nous

minciare in un pugno d'uomini, che ciascheduno di questi non ne divenga subito, non che lontano e diverso, come siam noi, ma contrario dirittamente alla natura. Tanto la società stretta fra gli uomini è secondo natura. (Zib., VI, p. 489.)

1. En effet Rousseau, après avoir vanté le bonheur de cet âge où chacun voudrait que l'homme se fût arrêté, dit que : « La société naissante fit place au plus horrible état de guerre ; le genre humain avili, désolé, ne pouvant plus retourner sur ses pas, ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites et ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine. » (*Discours sur l'origine de l'Inégalité*, p. 78.)

Et, dans les notes de cet ouvrage, Jean-Jacques, se refusant à aller jusqu'au bout de sa pensée, s'écrie : « Quoi donc ! faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien, le mien et retourner dans les forêts avec les ours ?... » Non, ce n'est point cela qu'il veut dire. Il termine en disant que les hommes, ayant une fois vécu en société, ne peuvent plus se passer d'elle : ils doivent s'arranger à être, dans son sein, le moins mal-

venons d'exposer et dont le *Discorso sopra i costumi* n'est que la mise en pratique.

« Les lois, dit Leopardi, n'étant pas capables d'enrayer « le mal, il ne reste à l'humanité pour le combattre « qu'une vie étroite de société ¹. » Cette société étroite a le plaisir pour but. Par le plaisir, elle arrive à remplir le vide de nos vies, « qui provient de l'absence des besoins « primordiaux de l'existence ».

Or, si la société sauvegarde les mœurs, il est naturel qu'il y ait « des mœurs meilleures ou moins mauvaises « dans les capitales et les grandes villes d'Italie, que dans « les provinces et les villes secondaires et les petites « villes ² ». Cela semble un paradoxe. Pourtant, ce n'en est pas un, dit Leopardi, car dans le monde ce sont les nations, les provinces, les individus les plus cultivés qui sont les moins immoraux. Pour Leopardi qui, à l'occasion, ne dédaigne point le paradoxe, cela revient à dire que « pour ce qui concerne les mœurs, la société répare en « quelque sorte ses propres méfaits... c'est pourquoi on

heureux possible en honorant surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler. (P. 108.)

C'est encore Rousseau qui écrit, dans la première partie de son *Discours sur les sciences et les arts*, que l'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges, que « les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance. » (P. 3.)

1. Rousseau rêve aussi de rassembler « une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres... Là... nous nous trouverions livrés à des foule d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. » (*Emile*, I. IV, p. 425.)

La seule différence — très importante, d'ailleurs, — est que Rousseau place cette vie de société à la campagne, tandis que Leopardi ne pense la trouver que dans les grandes villes.

2. ... *o'ha migliori o men cattivi costumi nelle capitali e città grandi, d'Italia, che nelle provincie, e nelle città secondarie e piccole.* (Scritti vari inediti, op. cit., p. 368.)

« ne peut faire mieux que la consolider et l'étendre autant que possible¹ ».

Le *Discorso* contient d'autres idées secondaires, prises pour la plupart dans l'œuvre de Mme de Staël. Mais nous n'avons cité que les passages tendant à prouver que la foi dans une action réparatrice de la société, dans le progrès, a été à un moment donnée assez profonde chez Leopardi. En effet, ce *Discorso sopra i costumi*, ainsi que les pages du *Zibaldone* que nous venons d'examiner, sont tout à fait exceptionnels dans la vie de notre poète. La fin de l'année 1823 est, à ce point de vue, une date importante dans l'histoire de la pensée de Leopardi. Aussi l'influence de Rousseau mieux interprété, à laquelle nous devons sans doute ce changement d'opinion, mérite-t-elle que nous la prenions en considération.

Cependant, elle n'est pas de longue durée. Voici qu'intervient le souvenir de l'impossibilité où l'homme se trouve de satisfaire son plaisir. Par un retour sur soi-même, qui n'est pas sans exemple dans sa vie, Giacomo ne peut se décider à croire sérieusement à une amélioration de la société : il revient à ses premières opinions. Il semble que Pascal ne soit pas étranger à cette évolution. Les idées de Giacomo présentent avec la pensée pascalienne une analogie trop frappante pour être fortuite. Examinons les textes. Le 31 octobre, Leopardi rapporte ses opinions politiques à sa théorie de l'incapacité de l'homme à atteindre le bonheur (théorie dont Montesquieu lui avait donné la clef), non sans avoir d'abord identifié la nature avec la vie, et la vie avec la pensée. « La nature est la vie. Elle est l'existence même... Il ne peut donc y avoir de but plus naturel, ni plus naturelle-ment aimable, désirable et digne d'être recherché, que

1. ... *la civiltà ripara oggi quanto ai costumi in qualche modo i suoi propri danni... e pero non può farsi cosa più utile ai costumi oramai che il promuoverla e diffonderla più che si possa...* (Scritti vari inediti, op. cit., pp. 369-70.)

« l'existence et la vie, qui ne font qu'un presque avec
« la nature ¹. »

Aussi, conclut Leopardi, l'homme ne peut moins faire que de s'aimer le plus possible et par-dessus tout ; s'il éprouve du plaisir, c'est parce qu'il s'aime lui-même ². Mais, lorsque « l'homme pense, il désire », parce que « autant il pense, autant il s'aime ³ ». Descartes avait dit : « Je pense, donc je suis » ; Locke : « Je sens, donc j'existe » ; Leopardi affirme : « Je m'aime, donc j'existe ».

« Aussitôt que l'être vivant s'aperçoit de l'existence, « et d'autant plus qu'il la sent davantage, il s'aime lui-même par une succession continuelle et non interrompue « d'actes d'autant plus vifs que ledit sentiment est à ce « moment ou habituellement plus grand. » Or, lorsque l'homme s'aime, il ne fait que désirer le bonheur, et il le désire : « toujours et dans tous les instants où il s'aime « effectivement lui-même, il désire son bonheur et il le « désire effectivement par une série continuelle d'actes « de désirs, ou par un désir toujours présent, et, non « seulement potentiel, mais toujours réalisé en acte, « d'autant plus vif que etc., comme ci-dessus ⁴. »

1. *La natura è vita. Ella è esistenza... Quindi non vi può esser cosa né fine più naturale, né più naturalmente amabile e desiderabile e ricercabile, che l'esistenza e la vita, la quale è quasi tutt'uno colla stessa natura.* (Zib., VI, p. 199.)

2. Zib., VI, pp. 198-200 (31 octobre 1823).

3. Zib., VI, pp. 225-6 (6 novembre 1823). Cfr. PASCAL : « L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite... l'ordre de la pensée est de commencer par soi. » (*Pensées*, p. 229.) Et plus loin : « La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi, et de ne considérer que soi. » (*Ibidem*, p. 234.)

4. *Sempre che il vivente si accorge dell'esistenza e tanto più quanto ei più la sente, egli ama se stesso, et sempre attualmente cioè con una successione continuata e non interrotta di atti, tanto più vivi, quanto il detto sentimento è attualmente o abitualmente maggiore. Sempre e in ciascuno istante ch'egli ama attualmente se stesso, egli desidera la sua felicità, e la desidera attualmente, con una serie continua di atti di desiderio, o con un desiderio sempre presente, e non sol potenziale, ma posto sempre in atto, tanto più vivo, quanto ec. come sopra.* (Zib., VI, p. 230.)

Mais, ajoute Leopardi, l'homme ne peut jamais atteindre le bonheur, car il le désire infini, comme nous l'avons montré ailleurs. Conclusion ¹ :

L'être vivant n'obtient jamais et ne peut jamais obtenir l'objet de son désir. Pendant tout le temps qu'il désire, il est donc nécessairement malheureux, justement parce qu'il désire en vain, même si on exclut toute autre cause de malheur, car un désir non satisfait produit un état pénible, donc un état malheureux. Dès qu'il s'aime il la désire : et tant qu'il sent qu'il existe il ne peut, même pour un instant, cesser de s'aimer ; et plus il sent qu'il existe, plus il s'aime et plus il désire. La théorie du bonheur de l'homme et de n'importe quel être vivant se réduit donc, en toute évidence, à ces termes et à cette conclusion. Une espèce d'êtres vivants en comparaison d'une autre ou des autres généralement, etc., est d'autant plus heureuse, c'est-à-dire moins malheureuse, a d'autant moins de malheur positif qu'elle sent moins qu'une autre son existence, c'est-à-dire qu'elle vit moins et se rapproche davantage des genres non animés.

Et un individu, par rapport à lui-même, est d'autant plus heureux qu'il sent moins sa vie et se sent moins lui-même ; donc dans un état d'ivresse léthargique, dans l'assoupissement causé

1. ... *il vivente non ottiene mai e non può mai ottenere l'oggetto del suo desiderio. Sempre pertanto ch'ei desidera, egli è necessariamente infelice, perciò appunto ch'ei desiderainutilmente, esclusa anche ogni altra cagione d'infelicità ; giacché un desiderio non soddisfatto è uno stato penoso, dunque uno stato d'infelicità... sempre ch'ei si ama, ei la desidera ; e mentre ch'ei sente di esistere, non può, né anche per un istante, cessare di amarsi ; e più ch'ei sente di esistere, più si ama e più desidera. Il discorso dunque della felicità umana e di qualunque vivente si riduce per evidenza a questi termini e a questa conclusione. Una specie di viventi rispetto all'altra o all'altre generalmente ec. è tanto più felice, cioè tanto meno infelice, tanto più scarsa d'infelicità positiva, quanto meno dell'altra ella sente l'esistenza, cioè quanto men vive e più si accosta ai generi non animali...*

E un individuo rispetto a se stesso allora è più felice quando meno ei sente la sua vita e se stesso ; dunque in una ebbrietà letargica, in uno alloppiamiento, come quello de'turchi, debolezza non penosa ec., negl'istanti che precedono il sonno o il risvegliarsi ec... O distrazione o letargo : ecco i soli mezzi di felicità che hanno e possono mai aver gli animali. (Zib., VI, pp. 230-1.)

par l'opium, comme celui des Turcs, dans un état de faiblesse non pénible, etc., dans les instants qui précèdent le sommeil ou alors qu'il va se réveiller, etc... ou distraction, ou léthargie : voilà les seuls moyens de bonheur que possèdent ou puissent jamais posséder les êtres animés ¹.

Lorsqu'on a de telles idées sur le malheur des hommes, on ne peut, sans se mettre en contradiction avec soi-même, croire à une amélioration sérieuse de l'humanité. En effet, le 28 novembre, Leopardi écrit que « l'état de « l'homme civilisé est indubitablement de beaucoup inférieur à celui des sociétés les plus sauvages et les plus « brutales, plus éloigné incomparablement de la nature « et, à cet égard, non moins que par lui-même, infiniment « plus malheureux ² ».

1. L'idée de l'impossibilité où se trouve l'homme d'être satisfait n'est pas nouvelle chez Leopardi. Mais elle s'accompagne d'une autre, qui, celle-là, est toute récente. Plus l'homme est occupé, c'est-à-dire plus il est distrait de soi-même, moins il sent son malheur. Cette idée, comme aussi la forme sous laquelle elle nous est présentée, nous rappelle de près Pascal, qui l'a exprimée avec beaucoup plus de force encore. « Ce lui est (à l'âme) une peine insupportable d'être obligée de « vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier « soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans « réflexion, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser... « L'âme ne trouve rien en elle qui l'a contenté ; elle n'y voit rien qui « ne l'afflige quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre « au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures « à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet « oubli, et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et « d'être avec soi. » Et Pascal développe cette idée pendant huit pages. (*Pensées*, pp. 250-9.)

Ailleurs il ajoute : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être « dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, « sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffi- « sance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il « sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, « le dépit, le désespoir. » (*Ibidem*, p. 259.)

2. ... lo stato dell'uomo civile è indubitatamente di gran lunga inferiore a quello delle più selvagge e brutali società, e più lontano incomparabilmente dalla natura, e sotto questo rispetto non meno che per se medesimo infinitamente più infelice. (*Zib.*, VI, 306.)

Après avoir essayé de montrer, au cours d'un long développement, que tous les efforts spirituels auxquels l'homme se livre pour vaincre la matière contrarient la nature, il cite Rousseau à l'appui de son opinion : « *Tout homme qui pense est un animal dépravé. Donc l'homme et la société civilisés le sont plus que jamais et cela d'autant plus qu'ils sont plus civilisés, n'étant presque pas autre chose qu'un esprit et un être pensant ou une réunion d'êtres de ce genre* ¹. »

Et, le lendemain, il ajoute que la civilisation, qui rend l'homme « *tout esprit* » et *augmente ainsi la force de son amour-propre*, aggrave du même coup son malheur :

De même transporter de mille façons l'action de la matière à l'esprit, l'activité, l'énergie, etc. ; mettre mille obstacles à la réelle et effective activité corporelle (les soins de direction, les coutumes, le manque de besoins, la diminution de forces, le goût de l'étude, etc., etc.) et diminuer le degré, la force et la fréquence des sensations, passions, actions et plaisirs matériels et la capacité de ceux-ci, etc. ; tout cela concentre horriblement l'amour de soi, le tend tout entier sur soi-même et en soi-même, par conséquent l'augmente au-delà de tout ce qu'on peut croire, le dépouille ou l'appauvrit de distractions et d'occupations, etc. Le sauvage, par la nature à la fois de son corps et de ses mœurs et de sa société, vivant moins par l'esprit c'est-à-dire en réalité vivant moins, est moins malheureux que l'homme civilisé, sans comparaison aucune. De même le paysan, l'ignorant, l'homme irréfléchi, l'homme obtus, stupide et dont, soit par nature soit par habitude, l'esprit, l'imagination, le cœur, etc... sont inertes, en comparaison de l'homme, etc... La civilisation augmente démesurément chez l'homme la somme de vie (vie interne s'entend) en diminuant en proportion l'existence (c'est-à-dire la vie externe). La nature n'est pas vie, mais existence et elle tend à celle-ci, non à celle-là ².

1. Tout homme qui pense est un animal dépravé. *Dunque l'uomo e la società civile lo è più che mai, e tanto più quanto più civile, non essendo quasi altro che spirito ed essere pensante, o adunanza di tali esseri.* (Zib. VI, 306-9.)

2. *E similmente in mille modi trasportando l'azione dalla materia allo spirito, l'attività, l'energia ec. e, mettendo mille ostacoli all'attuale*

Il s'ensuit encore de ces principes, que la vie active, étant plus matérielle et contenant plus d'existence que de vie proprement dite, la vie riche de sensations, etc... est naturellement et selon la nature tant particulière qu'universelle, plus heureuse que la vie contemplative, etc... laquelle est tout le contraire ¹.

Nous voilà donc loin de la thèse soutenue dans le *Discorso sopra i costumi*. Pour la troisième fois, Rousseau se montre tout-puissant sur l'esprit de Leopardi ².

ed effettiva attività corporale (i governi, i costumi, la mancanza di bisogni, lo scemamento di forze, il gusto dello studio ec. ec.), e scemando il grado e la forza e la frequenza delle sensazioni, passioni, azioni e piaceri materiali, e la capacità di essi ec.; riconcentra orribilmente l'amor proprio, lo rivolge tutto sopra se stesso e in se stesso, per conseguenza l'aumenta sopra ogni credere, lo spoglia o impoverisce di distrazione ed occupazione ec. ec. Il selvaggio e per natura del suo corpo e de'suoi costumi e della sua società, essendo men vivo di spirito cioè propriamente men vivo, è meno infelice del civile, senza paragone alcuno. Così il villano, l'ignorante, l'irriflessivo, l'uomo duro, stupido, è, o per natura o per abito, inerte di mente, d'immaginazione, di cuore ec. ec. a paragone dell'uomo ec. La civiltà aumenta a dismisura nell'uomo la somma della vita (s'intende l'interna), scemando a proporzione l'esistenza (s'intende la vita esterna). La natura non è vita, ma esistenza, e a questa tende, non a quella... Segue ancora da questi principii che la vita attiva, come più materiale e abbondante più di esistenza che di vita propria, la vita ricca di sensazioni ec. è naturalmente, e secondo la natura sì propria sì universale, più felice che la contemplativa ec. la quale è in contrario. (Zib., VI, pp. 309-10).

1. Zib., VI, pp. 309-10.

2. ROUSSEAU affirme aussi que le progrès, la spiritualisation de l'homme a pour effet la dégénérescence de l'individu. Il admire les républiques de la Grèce qui « avec cette sagesse qui brilloit dans la « plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous « les métiers tranquilles et sédentaires qui en affaissant et corrompant « le corps, énervent sitôt la vigueur de l'âme. » Et plus loin il ajoute que « si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, « elle l'est encore plus aux qualités morales ». (*Disc. sur les sciences et les arts*, p. 18.) Dans le même ordre d'idées, il écrit :

« Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il con-
« noisse, il l'emploie à divers usages, dont par le défaut de l'exercice,
« les nôtres sont incapables... » (*Disc. sur l'orig. de l'inég.*, p. 43.)

C'est toujours Rousseau, qui montre les ravages de la civilisation dans l'esprit de l'homme ; qui accuse les sciences d'avoir privé les habitants de la terre d'activité extérieure et d'avoir, en revanche, intensifié leur vie intérieure. « Mais, sans recourir aux témoignages incertains

Remarquons, toutefois, que Leopardi ne parle point de la pitié innée, par laquelle le philosophe genevois corrigeait les effets désastreux de l'amour de soi. Il ne la fait pas intervenir dans les raisonnements que nous venons d'analyser. Ailleurs, même, il nie qu'elle puisse exister. Cette divergence de vues, en apparence assez mince, conduit cependant à des conclusions sensiblement différentes. En l'admettant capable de pitié, Rousseau rend bon l'homme sauvage ; en lui refusant ce sentiment, Leopardi ne laisse à notre race que « l'amour de soi ». C'est reconnaître impossibles une vie heureuse en société et, par suite, le progrès et le bonheur dans l'avenir. Ainsi, d'une part, l'existence de « l'amour de soi », que la société et le progrès humain n'ont fait qu'exaspérer ; d'autre part, l'impossibilité pour l'homme de satisfaire cet amour de soi, acheminent Leopardi au désespoir, ou, pour être plus exact, expliquent à notre poète pourquoi il souffre, pourquoi il souffrira, pourquoi ses semblables doivent forcément être aussi malheureux que lui.

La fin de l'année 1823 marque la fin des hésitations de Leopardi. Désormais, il n'essayera plus de justifier le progrès humain, car il a cessé d'y croire. Leopardi commence en 1824 la composition des œuvres morales qui consacreront sa gloire et lui valurent le titre de philosophe pessimiste. Dans ces dialogues, nous retrouvons, exprimées sous une forme dramatique et sous de multiples

« de l'histoire, qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme sauvage
 « la tentation et les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne
 « lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien... Son âme que rien n'agite
 « se livre au seul sentiment de son existence actuelle sans aucune idée
 « de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être ; et ses projets bornés
 « comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. »
 (*Ibidem*, p. 50.) Cfr. *Emile* : « Un corps débile affaiblit l'âme... Plus le
 « corps est faible, plus il commande, plus il est fort, plus il obéit. »
 (P. 24.)

symboles, la théorie de l'impossibilité pour l'homme d'atteindre le bonheur, et la négation du progrès.

Mais nous y trouvons aussi des éléments nouveaux. Tout d'abord, la Nature n'est plus, pour notre poète, la source de tout ce qu'il y a de bon dans le monde, de tout ce qu'il y a de grand. Elle lui apparaît parfaitement indifférente au bonheur de l'homme et n'ayant en vue que la continuation de l'espèce. L'homme a beau se réfugier dans son sein : il y est aussi malheureux qu'au milieu de la société. Dans cette triste extrémité, il ne reste même pas aux mortels la consolation de connaître leur persécuteur pour le maudire. Car la nature elle-même n'est pas coupable : elle n'est qu'un instrument aveugle, qu'un jouet entre les mains de cet être caché, de cette force obscure et méchante qui a voué l'homme à la souffrance : le Destin. De quelque côté qu'on se tourne, on constate que le malheur guette l'homme. L'homme est malheureux parce que la nature le poursuit dès sa naissance : par les intempéries, par les maladies, par les accidents, et surtout par la vieillesse, elle l'entretient dans un état de souffrance continuelle. Il est malheureux du fait de ses semblables. Car les hommes, au lieu de s'entr'aider, s'ingénient à se nuire les uns aux autres. Il est, enfin et surtout, malheureux parce qu'il porte en lui une éternelle insatisfaction. Il n'échappe à la douleur que pour tomber dans l'ennui, état pire encore. Dans cette situation désespérée, il ne reste aux hommes qu'une consolation, bien faible il est vrai, mais une consolation quand même : l'amitié et la bienveillance des hommes les uns envers les autres. Quant au Destin, sourd à nos prières, nous n'avons plus qu'à le mépriser et à le braver par un sourire ironique et dédaigneux.

Nous voilà donc en présence d'une nouvelle attitude de Leopardi, attitude plus sincère dans sa désespérance et plus philosophique, en ce sens qu'elle exclut toute idée contradictoire. C'est en cette posture de pessimiste,

révolté contre le sort, que Leopardi a terminé sa vie. C'est ce visage que lui connaît la postérité et qu'elle admire. Il fut, en effet, le premier grand poète qui ait pris la misère humaine pour Muse et qui, poussant à son paroxysme la volupté de la souffrance, ait exprimé, dans une forme inoubliable, l'apothéose du désespoir. Cela nous inclinerait à penser que, dans cette dernière attitude, Leopardi échappe aux influences extérieures, que c'est grâce au développement naturel de sa pensée, grâce à une intuition personnelle, qu'il est arrivé à désespérer de tout. Certes, l'élément personnel entre pour une large part dans cette suprême évolution de la pensée leopardienne ; et, pourtant, ce changement ne s'est pas accompli en dehors de toute influence étrangère : Leopardi ici a été stimulé et dirigé par un auteur dont le nom prononcé à propos du poète italien peut surprendre, — par Frédéric le Grand.

Dans les œuvres de Frédéric II, Leopardi a pu trouver un premier modèle de ces dialogues philosophiques où il a mis la quintessence de son pessimisme. Le Roi de Prusse a, en effet, écrit trois dialogues, d'une morale peu optimiste, où il fait converser les morts illustres de son siècle ou des siècles antérieurs. Un d'entre eux, notamment, qui traite de la gloire, s'achève par ces paroles, que Frédéric met dans la bouche de Malborough et du Prince Eugène :

Malborough. — A quoi nous ont servi tant de travaux, tant de soins, tant de peines ?

Eugène. — Vanité des vanités, vanité de la gloire ¹.

On ne peut pas lire ce dialogue sans penser à la disser-

1. Dialogue des morts entre le Prince Eugène, Milord Malborough et le prince de Lichtenstein. *Œuvres de Frédéric le Grand*, Berlin, Decker, 1846-57, 31 vol., t. XIV, pp. 247-59.

Les deux autres dialogues sont : le *Dialogue des morts entre le Duc de Choiseul, le Comte de Struensee et Socrate* et le *Dialogue entre Marc-Aurèle et un Recollet*. (*Ibidem*, pp. 247-59.)

tation de Leopardi intitulée *Il Parini ovvero della Gloria*.

Mais l'analogie de pensée entre Frédéric et Leopardi est plus sensible encore à d'autres égards. Le Roi incrédule, épuisé par une vie d'efforts, de combat, et aussi, il faut bien le dire, de jouissances débilitantes ; harcelé par les ennemis de sa nation et par ceux qu'il s'était faits dans son pays et jusque dans son propre palais ; désespéré surtout par les maladies continuelles qui ont attristé les dernières années de sa vie, — ce grand parmi les grands de la terre avait sombré dans le plus profond pessimisme.

Il souffre mille maux, et la description qu'il fait de son état à Voltaire ne laisse pas que d'être émouvante :

Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plus tôt ou plus tard ; les ressorts sont usés ;
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux blessés ;
De sourds et de perclus, la gente moribonde
Transportent en ballots par bonne occasion
Leur gros bagage en l'autre monde,
Jusqu'à la dissolution
Qui rassemble le tout dans le séjour immonde ².

(*Épître à Voltaire*, t. XIII, p. 26.)

Mais il sait qu'il n'a rien à envier à personne et que les autres ne sont pas plus heureux que lui. Nombreux sont les passages où il dépeint la misère humaine. L'impossibilité d'atteindre le bonheur lui paraît être le sort de l'homme, éternellement berné de songes et d'illusions.

O mortels mécontents ! O raisonneurs coupables !
De vous-mêmes, des dieux ennemis implacables,
Des moindres accidents consternés, accablés,
Toujours séditieux, incertains et troublés,
Sous vos palais dorés ou sous vos toits de chaume
Du bonheur fugitif embrassant le fantôme,
De son image en vain vous occupant toujours,
En soins infructueux vous consommez vos jours :

Ecartez ces brouillards et laissez-vous instruire.
 La nature ici-bas vous plaça sous l'empire
 Des songes, des erreurs et des illusions ;
 Votre bonheur dépend de vos opinions.
 Vos désirs insensés, guidés par l'ignorance,
 Ont pris pour le vrai bien sa trompeuse apparence.
 (*Le Stoïcien*, t. XII, p. 81.)

Ce n'est pas la justice qui règne dans le monde, mais la force ¹ ; tout est mauvais ici-bas, et, dans un vers tout leopardien, il jette ce cri :

La terre à mes regards est un amas de boue ².

Et Frédéric de se demander d'où vient le mal physique, d'où vient le mal moral, qui dominant le monde et font que

A moins d'être un enfer, il ne seroit pas pire ³.

Enfin les vices, la douleur, les maladies accablent tellement l'homme que personne ne voudrait recommencer à vivre :

Le vice est mon tyran, mes vertus sont restreintes ;
 Quel cœur assez cruel peut condamner mes plaintes ?
 La douleur me pénètre en déchirant mon corps,
 Le chagrin de l'esprit use enfin les ressorts,
 L'avenir me prédit des maux d'une autre espèce,
 Dont la caducité menace ma vieillesse ;

1. Ainsi dans les palais, ou dans les champs de Mars,
 En ce monde maudit il n'est que des hasards.
 Malgré tous les calculs qui règlent sa conduite,
 L'orgueilleuse raison se trouve enfin réduite
 A confesser ici que l'homme, en tout borné,
 Suit le torrent du sort dont il est entraîné.
 (*Epître sur le Hasard. A ma sœur Amélie*, t. XII, pp. 68-9).
2. *Le Stoïcien*, t. XII, p. 187. Leopardi dit aussi :
 ... e fango è il mondo. (*A se stesso*.)
3. *Epître à M. Mitchell*, t. XII, p. 199.

De périls renaissans, de maux environné,
 Je suis dans des tourmens à vivre condamné.
 Ah ! quel mortel voudroit, dans la nature entière,
 Renaître et parcourir de nouveau sa carrière.

(*Épître à M. Mitchell*, t. XII, p. 201.)

Comment Dieu, s'il est juste, a-t-il permis cela ¹ ?
 C'est que, nous explique Frédéric, Dieu n'a en vue que
 la continuation de l'espèce, et non point le bonheur de
 l'homme.

Supposez avec moi, sans toucher aux autels,
 Que l'univers et Dieu sont tous deux éternels.
 L'homme animal pensant, et le reptile insecte
 Sont tous deux composés d'une matière abjecte ;
 Cette imperfection n'a pu se démentir,
 Et les êtres divers ont dû s'en ressentir.
 Dès qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,
 Le mal est nécessaire et devient mon partage.
 On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer,
 Quand je vois la vertu gémir et soupirer,
 Et le crime insolent, dans la cruelle ivresse,
 De son triomphe injuste accabler la faiblesse.
 Sans doute un créateur s'y devoit opposer ;
 Mais Dieu jusques à nous ne peut se rabaisser,
 Il borne son pouvoir à des lois générales,
 A la fécondité dont ses mains libérales
 Raniment l'univers dans son épuisement,
 Au principe inconnu de ce grand mouvement,
 Qui pousse et qui retient dans sa course rapide
 Ces globes enflammés qui nagent dans le vide ².

(*Épître à M. Mitchell*, t. XII, p. 199.)

1. Je veux savoir comment un Dieu juste, équitable
 Fait souffrir l'innocent ainsi que le coupable.

(*Épître à M. Mitchell*, t. XII, p. 199.)

2. Cfr. M^{me} DE STAEL : *Corinne*, l. XIII, p. 296 : « O terre ! toute baignée
 de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des
 fleurs ! Es-tu donc sans pitié pour l'homme et sa poussière retourne-
 t-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir ? »

Cependant il se défend d'incriminer Dieu, il préfère s'en prendre à la matière :

Le mal est dans le monde, il n'est que trop certain ;
On ne peut l'en bannir, on le déguise en vain ;
Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,
J'en charge la matière, elle en est la victime.

(*Epître à M. Mitchell*, t. XII, p. 200.)

Il est vrai qu'en un autre endroit, le roi-poète met nettement Dieu en cause, et l'accuse d'impassibilité hautaine à l'égard de ses créatures :

Non, vous ne croyez point que l'humaine misère
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire
Et c'est avec raison : de sa félicité
Rien ne peut altérer l'impassibilité.
Ce Dieu, sourd à nos vœux, ignore nos demandes,
Et lorsque ses autels fument de nos offrandes,
Insensible aux parfums dont on vient l'encenser,
Sans daigner nous punir, sans nous récompenser,
A d'aussi vils objets loin d'attacher sa vue,
Ne gouvernant qu'en grand cette masse étendue,
Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,
Aux primitives lois il soumet l'univers.
Mais quelle, direz-vous, est la source féconde
Des destins différens que l'homme a dans le monde ?

Et Frédéric de conclure :

Le monde est donc, ma sœur, l'empire du hasard ;
Il élève, il détruit : bizarre à notre égard,
Il usurpe les droits de notre prévoyance.
Ne vous figurez-vous point cette aveugle puissance,
Ce dieu du paganisme, émule du destin,
Qui dispose de tout sans choix et sans dessein.
Le hasard est l'effet de ces causes secondes
Dont les ressorts couverts de ténèbres profondes
Sous leur déguisement sachant nous échapper,
Par leur fausse apparence ont l'art de nous tromper.

(*Epître sur le Hasard. A ma sœur Amélie*, t. XII, pp. 57-9.)

A un pareil traitement, à une force aussi aveugle et qui reste à ce point sourde aux supplications des humains, que peut-on opposer ? Que faire pour soulager nos souffrances ? Frédéric propose le même remède que Leopardi. Il faut, dit-il, nous unir contre le sort ingrat : à la communauté de notre malheur, nous devons faire face par l'accord de nos volontés et de nos âmes, par la vertu et par la fraternité :

L'homme est-il pour lui seul dans l'univers jeté,
Ou tient-il aux liens de la société ?
Nos désastres égaux, nos communes misères
Hélas ! prouvent assez que nous sommes des frères,
Et que par nos secours adoucissant nos maux,
Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.
D'un si noble désir entretenez la flamme,
Placez dans la vertu le bonheur de votre âme.
C'est le souverain bien, vous pouvez le trouver ;
Mais en le possédant, il le faut conserver ¹.

(*Le Stoïcien*, t. XII, p. 182.)

1. Leopardi aussi dit que, si les hommes étaient vertueux, c'est-à-dire affectueux, bienveillants, compatissants, le malheur des hommes en serait diminué de beaucoup. (Lettre à Jacopssen.)

Et, dans *la Ginestra*, il indique l'importance de la fraternité dans la lutte contre la nature :

*Costei chiama inimica ; e incontro a questa
Congiunta esser pensando,
Siccom'è il vero, ed ordinata in pria
L'umana compagna,
Tutti fra se confederati estima
Gli uomini, e tutti abbraccia
Con vero amor, porgendo
Valida e pronta ed aspettando aita
Negli alterni perigli e nelle angosce
Della guerra comune.*

(V. 126-135.)

Et plus loin :

*E quell'orror che primo
Contra l'empia natura
Strinse i mortali in social catena...*

(V. 147-9.)

La vertu et la fraternité sont des moyens collectifs qui peuvent nous rendre moins dure la lutte contre la fatalité. Quant aux moyens individuels, Frédéric n'en aperçoit pas. Ceux qu'il préconise sont plutôt négatifs, ou, plus exactement, ce sont des attitudes dont il ne peut nous venir aucun soulagement, mais qui donnent à notre défaite un caractère de noblesse. Il est vain de lutter contre la fatalité. Ce qui est écrit arrivera ¹. Il ne nous reste qu'à patienter tout en pratiquant la vertu ². Ne nous inquiétons pas des intentions du destin : contentons-nous de supporter ses arrêts sans en être abattu. Il faut apprendre à se soumettre et apprendre à mourir ³. La mort est notre seul asile et notre dernier sort ⁴.

1. Tes efforts sont perdus, âme dure et rétive,
Ce qui doit arriver, également arrive ;
Et tel étant l'arrêt de la fatalité,
Apprends à te soumettre à la nécessité.
Notre course ici-bas est courte et passagère ;
Nous traversons en hâte une terre étrangère,
Où rien ne nous est propre, où tout a dû rester ;
Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.
(*Le Stoïcien*, t. XIII, pp. 184-5.)
2. Souvent sa patience a lassé la fortune.
Elle attend tout du temps, mais sans le prévenir,
Et jamais son orgueil ne règle l'avenir.
Laissons donc le destin dans ses demeures sombres
Nous voiler ses arrêts d'impénétrables ombres ;
En souffrant les revers, sans en être abattu,
Il faut s'envelopper, ma sœur, dans sa * vertu.
(*Épître sur le Hasard. A ma sœur Amélie*, p. 69.)
3. Esprit séditieux ! spectateur plein d'orgueil !
Entouré de débris, assis sur un écueil,
Si tandis que tu vis tout ce que tu contemples,
De la destruction t'offrit les grands exemples,
Apprends à te soumettre, à respecter ton sort.
La vie étoit pour toi l'école de la mort.
(*Le Stoïcien*, t. XII, p. 188.)
4. Sortez de cette terre en maux inépuisables,
Et ne respirez plus sa vapeur exécrable.

* Les éditions antérieures portent : la vertu (*Œuvres posthumes de Frédéric le Grand, Roi de Prusse*, Berlin, Decker, 1788).

Telle est, dans ses lignes générales et pour autant qu'elle concorde avec les idées de Leopardi¹, la morale du roi-philosophe. Elle se rapproche beaucoup du « système » auquel Leopardi s'arrête à la fin de l'année 1823. Du moins, renferme-t-elle toutes les idées nouvelles qui caractérisent la dernière évolution du poète recanatais : l'indifférence de la nature, qui n'est pas maîtresse de ses actes, étant elle aussi soumise à la fatalité, au hasard ; la fraternité humaine devant le malheur commun ; et, enfin, le silence orgueilleux et le sourire détaché, seule réponse digne à la fatalité aveugle, sont autant de conceptions communes aux deux poètes.

Ces analogies de pensée nous portent à croire que Frédéric II n'est pas étranger à la dernière évolution de Leopardi. Des raisons d'ordre chronologique achèvent de nous en convaincre. Il résulte, en effet, du *Zibaldone* que Leopardi a lu les œuvres de Frédéric, presque sans interruption du 8 octobre jusqu'au 19 décembre 1823, et peut-être même au delà de cette date². Si l'on tient compte du fait que les *Operette morali*, qui reflètent les changements d'opinions de Leopardi ont été écrites,

Qu'est l'homme en ce séjour frivole et décevant ?
C'est une âme qui traîne un cadavre vivant ;
Par ses distractions toujours hors d'elle-même,
Et qui sans réfléchir végète sans système.
D'un regard intrépide envisagez la mort
C'est notre seul asile et notre dernier port.

(*Ibidem*, p. 187.)

1. Nous n'avons noté que les analogies les plus importantes. Mais on peut en découvrir encore beaucoup d'autres qui portent sur des questions de détail. On peut, par exemple, rapprocher le *Discours de Caton d'Utique* de tout ce que Leopardi écrit dans son journal sur le suicide chez les Romains. De même, les lettres à *D'Alembert* (7 mai, 30 novembre 1771 et 6 octobre 1772) contiennent des appréciations sur les Français que Leopardi a faites siennes. On peut, enfin, faire des rapprochements décisifs entre les pages du *Zibaldone* écrites entre le 15 novembre et le 19 décembre 1823 et les œuvres de Frédéric.

2. Voir le tableau chronologique des lectures françaises de Leopardi, ch. vi de cet ouvrage.

moins quelques-unes, entre la fin de 1823 et la fin de 1824, l'influence de Frédéric II sur Giacomo semblera plus que probable : elle apparaîtra tout à fait avérée. Leopardi, il est vrai, ne cite des œuvres de Frédéric aucun des passages que nous venons d'examiner, et, quant à ceux qu'il reproduit dans son journal, ils portent sur des questions de détail. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Ne savons-nous pas que Leopardi n'avoue pas volontiers tout ce qu'il prend à un auteur ? Nous avons déjà pu constater qu'une citation insignifiante cache en général un emprunt considérable.

Il nous resterait à démontrer que l'influence de Frédéric II est bien une influence française. Mais les écrits du roi-philosophe, sans parler de son éducation française ¹ et des relations qu'il a entretenues avec Jourdan, Voltaire, d'Alembert, Maupertuis, attestent tout ce qu'il y avait de français dans les goûts et les idées de Frédéric. Il chérissait d'autant plus tout ce qui venait de France, que son père lui faisait payer plus cher cette prédilection. A ceux qui prétendraient voir en lui un auteur représentatif de la pensée et de la littérature allemandes, nous n'avons qu'à rappeler son écrit : *De la Littérature allemande* ². Quant à nous, nous le tenons pour un disciple des encyclopédistes français, et, à ce titre, nous le rangeons parmi les auteurs français qui ont agi sur le développement intellectuel de Leopardi ³.

1. Dès son âge le plus tendre, il fut confié à une gouvernante française, la huguenote de Roucoulles. Devenu adolescent, il eut pour précepteur un fils de réfugié français, Duhan de Jandieu.

2. *Œuvres de Frédéric le Grand*, op. cit., t. VII, p. 89 et suiv.

3. A l'influence de Frédéric II, nous devons ajouter aussi, pour la période de 1823-24, celle de VOLNEY. Celui-ci, dans ses *Ruines* et surtout dans la *Loi naturelle*, affirme en termes très explicites, comme plus tard Leopardi, que l'amour de soi, le désir du bien-être, est le centre de la vie humaine : *L'amour de soi, le désir du bien-être, l'aversion de la douleur, ont été les lois essentielles et primordiales imposées à l'homme par la Nature même* (*Les Ruines*, ch. v, p. 25) ; et plus loin : *L'amour de soi, principe de tout raisonnement devint le moteur de tout art et de*

Nous avons essayé de montrer comment les écrits de Rousseau amènent Leopardi à considérer le progrès comme funeste au bonheur de l'homme ; comment, d'un opuscule de Montesquieu, il déduit l'impossibilité de l'homme à être pleinement satisfait ; comment, enfin, sous l'influence de Frédéric II, il proclame l'indifférence de la nature envers l'homme, parachevant ainsi son système de négation. Il serait, toutefois, exorbitant de prétendre expliquer un pessimisme aussi profond, une infortune aussi réelle, aussi sincère que celle de Leopardi, uniquement par des influences livresques. Giacomo, il est vrai, a beaucoup vécu dans les livres. Mais, avant d'être cet infatigable liseur, avant même d'écrire, il était homme, il a vécu d'une vie personnelle. Si nous le voyons adopter la partie négative des théories de Rousseau, si nous le voyons tirer d'un livre d'esthétique l'explication

toute jouissance. (Ibidem, pp. 29-30). De même Volney remarque que « *l'amour de soi... porte sans cesse l'homme contre son semblable et tend par conséquent à dissoudre la société* » (ch. ix). Cfr. LEOPARDI : *Zib.*, p. 164 et suiv.)

Mais la meilleure preuve que le mérite de la « conversion » de Leopardi revient pour une part à Volney, nous est fournie par le poète lui-même. Giacomo confie qu'il a formé le dessein d'écrire un « *Dialogo della natura e dell'uomo, sul proposito di quella parlata della natura e all'uomo, che Volney le mette in bocca nelle « Ruines » sue la fine, o vero nel « Catéchisme » (Abbozzi e appunti per opere da comporre, dans *Scritti vari inediti, op. cit.*, p. 400).*

Or, ce dialogue a été effectivement écrit et il figure parmi les *Operette morali* sous le titre de *Dialogo della natura e di un'anima*. Par son contenu, cet opuscule est un des plus significatifs : il renferme en résumé toute la théorie de l'*infelicità* de l'homme. Mais, l'idée principale que Leopardi y développe est précisément celle de l'indifférence de la nature envers l'homme, idée qui se trouve, pour ainsi dire, à la base de toutes les réflexions auxquelles Volney se livre dans son *Discours sur la loi naturelle*. Voici un exemple, entre autres : « Comme le bonheur est un état accidentel qui n'a lieu que dans son développement des facultés de l'homme et du système social, il n'est point le but immédiat et direct de la nature ; c'est pour ainsi dire un objet de luxe, surajouté à l'objet nécessaire et fondamental de la conservation. » (Ch. III, p. 66.)

Une autre similitude non moins frappante existe entre un passage de la loi naturelle et une page du *Zibaldone*. Volney dit : « Ainsi ce

d'un malheur sans bornes et sans remèdes, c'est qu'il y avait, à côté de l'homme qui pense, l'homme qui sent, l'homme qui vit, l'homme qui souffre avant même de se demander pourquoi il souffre et de quoi il souffre ; lorsqu'il en apprend enfin la cause, son malheur ne diminue pas pour cela. Aussi est-ce dans la vie même de Leopardi qu'il nous faut chercher l'origine de son état malheureux. C'est par l'apport d'une hérédité que des ancêtres névrosés et mystiques lui ont transmise¹, par sa constitution débile, qu'une vie peu hygiénique n'a fait qu'aggraver ; par son éducation incomplète et presque autodidactique, qui l'a mal préparé à la vie en faisant de lui un inadapté par excellence à la société ; par la maladie toujours croissante, qui l'empêchait de « réaliser » la force intérieure dont la nature l'avait doté, qu'il faut expliquer la sincérité, l'entêtement et la volupté que Leopardi a mis à affirmer le malheur universel.

Mais il y a plus ; il y a pis. Nous entrevoyons dans la vie de Leopardi une souffrance d'ordre plus intime, une souffrance que l'on a de la peine à avouer, mais qui n'en est pas moins réelle : celle qui a sa laideur pour origine.

Par une de ces contradictions tragiques dont la nature s'est montrée cruellement prodigue envers Leopardi, notre poète était un grand sentimental. Il avait au

désordre que son imprudence (de l'homme) avait produit, sa propre sagesse le répara ; et cette sagesse en lui fut encore l'effet des lois de la nature dans l'organisation de son être. » (*Les Ruines*, ch. ix, p. 48.)

Et Leopardi, lui aussi, affirme que *la civiltà ripara oggi quanto ai costumi in qualche modo i suoi propri danni quando ella sia in un certo grado...* Cfr. M^{me} DE STAEL : Les inconvénients des lumières ne sont évités que par un haut degré de lumières.

Il est cependant étonnant et regrettable que le pessimisme foncier de Leopardi n'ait pas été ébranlé par le persuasif plaidoyer de Volney en faveur du progrès humain. On a rarement écrit de livre de philosophie pratique aussi utile et aussi apte à inspirer confiance dans l'intelligence de l'homme.

1. Voir à ce propos M. L. PATRIZI : *Saggio psico-antropologico su Giacomo Leopardi e la sua famiglia*, Torino, Bocca, 1896.

cœur un besoin immense d'amour. L'amour est tout pour lui : c'est l'illusion la plus réelle, la seule que la raison et le malheur apparaissent impuissants à détruire. C'est la pensée dominante, sans laquelle toutes les œuvres humaines n'ont pas de sens, la seule excuse du sort qui nous a voués à la souffrance. Leopardi a été un grand sentimental : s'il a dit que la pensée le tuait, c'est parce qu'il pensait, qu'il intellectualisait ses sentiments.

L'amour a opéré dans la vie de Leopardi tout un renversement de valeurs. La gloire, qui, jusqu'à l'arrivée à Recanati de Gertrude Cassi, avait été l'idéal de la vie de Leopardi, cède le pas aux impulsions du cœur¹. On lui avait dit que toute la noblesse de l'homme réside dans l'esprit. Il apprend par l'amour, et à ses dépens, que le corps et la beauté physique ont leur prix dans la vie. Sa difformité, qu'il avait aggravée par son acharnement au travail, lui apparaît comme un malheur irréparable, et, précisément parce que ce malheur est irréparable, Giacomo s'entête dans la poursuite de l'amour.

L'amour a été le plus grand désir de Leopardi et, en même temps, celui qu'il n'a jamais pu satisfaire d'une manière durable. Le vide affreux de son cœur lui avait fait sentir profondément la vanité des choses (qui, sans amour, perdent tout prix), et ce sentiment a creusé devant lui le gouffre effroyable de la solitude et de l'an-

1. Le *Diario d'Amore* ne laisse aucun doute à cet égard. « Si c'est l'amour, car je l'ignore, écrit Giacomo au plus fort de sa passion, c'est la première fois que je l'éprouve sérieusement... Je vois bien que l'amour doit être quelque chose de bien amer, et (je parle de l'amour tendre et sentimental) je serai toujours par trop son esclave. » (Dimanche 14 déc. 1817.) Et, le lendemain, il continue par ces lignes : « Quant à l'étude elle n'a plus d'appât pour moi et ne remplit plus le vide de mon âme. La gloire but de ce travail ne me semble plus être la grande chose de jadis. J'en vois maintenant une autre bien plus grande. Ainsi la gloire devenue maintenant un bien secondaire ne m'intéresse plus assez pour que je coure après toute la journée et ne m'empêche pas de penser à l'amour. »

goisse du néant : il lui a frayé les voies de la poésie ¹.

C'est parce qu'il a sondé la misère du cœur humain, parce qu'il a éprouvé la douceur de l'amour, la poésie du souvenir et le charme de la mélancolie sentimentale, parce qu'il a su exprimer dans une forme impérissable la douleur de la séparation éternelle, que Leopardi a bien mérité l'admiration de la postérité. On a eu tort d'isoler en lui le philologue, le philosophe et le poète, — il n'a été que poète. On peut facilement anéantir les deux premiers aspects de ce triple personnage : le dernier est inébranlable, les siècles passeront sans l'entamer.

A la fin de cet essai, nous tenons de la façon la plus essentielle à rappeler à nos lecteurs que, par l'étude des sources françaises, nous n'avons à aucun moment prétendu diminuer, de si peu que ce soit, la gloire du grand poète italien. Tout au contraire, nous avons voulu débarrasser sa renommée de ce qu'elle avait de factice, de surfait, pour rendre plus pur et plus radieux l'éclat de ce poète souverainement humain. Leopardi est de ceux auxquels la vérité ne peut nuire : il l'a cherchée vainement par la réflexion, il l'a trouvée par sa poésie.

1. Nous étudions le rôle que le sentiment a joué dans la vie de notre poète dans l'ouvrage, maintenant sous presse, intitulé : *Leopardi sentimental*.

DEUXIÈME PARTIE

LEOPARDI EN FRANCE

DEUXIÈME PARTIE

LEOPARDI EN FRANCE

L'étude comparée des littératures européennes nous fait assister à de curieux retours. Tel auteur qui doit à la pensée et aux lettres d'un pays voisin le fonds sur lequel s'est développée sa personnalité, les formes dans lesquelles il a exprimé sa pensée originale, qui s'est affranchi, par conséquent, de ses premiers modèles, de ses premières sources, apparaît, après sa mort et quelquefois de son vivant même, comme un pur représentant de sa propre nation, comme le poète ou l'écrivain élu pour orienter les aspirations et exprimer les sentiments de ses compatriotes. Les pays se rendent ce qu'ils ont reçu l'un de l'autre. Et ces restitutions, si l'on peut dire, s'accomplissent généralement par l'œuvre d'un grand écrivain, ou autour d'elle. Les influences réciproques et les échanges alternés ont besoin de centres.

A la fin du Moyen-Age et au début de la Renaissance, l'œuvre de Pétrarque constitue un de ces points autour desquels s'exercent et s'irradient l'influence de la France sur l'Italie, puis celle de l'Italie sur la France. Formé à l'école de l'antiquité, le grand poète italien n'en est pas moins l'exposant le plus parfait de ce que toute la poésie lyrique italienne et lui-même doivent aux littératures française et provençale du Moyen-Age. Or, nous voyons, peu de temps après la mort de Pétrarque, les manifestations d'un mouvement de retour qui ramène en France, magnifiées par le génie et enrichies par l'art, les formes et les sentiments empruntés. Nous n'avons pas à suivre

ici la longue voie qui nous ferait reconnaître jusque chez Marot, Louise Labbé, Maurice Scève, et chez les écrivains de la Pléiade, l'influence profonde de Pétrarque. Un simple rappel de ce mouvement littéraire qu'on a appelé le « pétrarquisme » suffit à expliquer ici notre pensée.

Leopardi nous fournit un exemple moins marqué peut-être, mais significatif encore, d'un poète recevant de l'étranger la matière de son inspiration, l'orientation de sa pensée, conquérant parmi les écrivains de son pays un des premiers rangs, pour restituer finalement à la littérature dont il fut nourri le meilleur de lui-même et de son œuvre. Le poète de Recanati, dont nous avons étudié jusqu'ici la formation morale et intellectuelle sous des maîtres comme Montesquieu et Rousseau, comme Rollin et les auteurs de l'*Encyclopédie* ; que nous avons vu tributaire de notre pays, pour ses idées et quelques-uns de ses sentiments, a exercé aussi en France, de son vivant même, une influence toujours accrue, a donné naissance ensuite à toute une littérature critique sur sa vie et son œuvre. Par là, il mérite l'étude qui permettra de retrouver les agents, — hommes et livres, — les manifestations et les conséquences, dans l'histoire littéraire et dans les œuvres d'imagination, de son influence en France.

CHAPITRE PREMIER

LOUIS DE SINNER ET GIACOMO LEOPARDI

Ayant, un jour, à dissenter de la fortune d'Horace chez les Anciens, Leopardi s'attacha à établir que la renommée classique du poète latin ne parvint pas du premier coup à se fixer et que, dans le siècle même qui suivit celui d'Auguste, le poète n'avait pas encore obtenu la considération qu'il méritait.

On pourrait, toutes proportions gardées, en dire autant de Leopardi. Le poète italien fut, durant sa vie et même après sa mort, peu goûté et longtemps incompris. Ceux mêmes, qui l'appréciaient et qui l'aimaient, admiraient en lui des qualités qui, maintenant, semblent bien devoir passer au second rang ; ils ne voyaient en lui qu'un côté, aujourd'hui plus effacé, de sa personnalité.

L'histoire littéraire est riche en exemples de cette sorte : il arrive couramment qu'une génération n'aperçoit dans un auteur que ce qui convient à son propre esprit. Si l'auteur est riche en aspects variés, il peut être, à différents titres, l'interprète de plusieurs générations, même si leurs tendances sont opposées. C'est ce qui s'est produit pour Leopardi. Ses contemporains et la génération du *Risorgimento*, admiraient en lui, qui le patriote, qui l'incroyant. Les générations suivantes ont porté attention surtout au philosophe, tandis que, de nos jours, seul le poète jouit d'une gloire sans réserves. Telle a été, dans ses très grandes lignes, la fortune de Leopardi parmi ses compatriotes.

A l'étranger, il fut plus mal et moins vite connu.

Avant 1831, pas de traces publiques d'une connaissance de son œuvre. Le premier écho qui ait franchi les Alpes fut porté, en Allemagne aussi bien qu'en France, par le philologue suisse Louis De Sinner. C'est grâce à ce dernier que la gloire de Leopardi se répandit en Europe, presque en même temps qu'en Italie. Nul essai de glorification du poète italien hors d'Italie avant 1850 qui ne procède, au moins indirectement, de ce critique. Aussi, avons-nous jugé nécessaire, avant d'étudier l'influence de Leopardi en France, de rappeler dans ses grandes lignes l'activité littéraire de Louis De Sinner et de faire l'historique de ses relations avec Leopardi. Nous pourrons, ainsi, reconnaître par quelles voies la gloire de Leopardi s'est propagée dans le monde intellectuel français et allemand.

*
* *

Louis De Sinner ¹ naquit à Aarlberg, dans le canton de Berne, en 1801. Il compléta ses études à l'Université de Tubingue, d'où il sortit docteur en philologie. Muni de ce titre, il vint en 1828 à Paris, où l'attiraient ses goûts et l'espoir du succès ², et s'y fit surtout remarquer comme helléniste. Il joua le rôle qui est généralement celui des lettrés suisses installés en France : il facilita les échanges intellectuels entre les écrivains et les érudits français et allemands.

Ses mérites furent appréciés. Nous le voyons en relation avec Berger de Xivrey, Fix, Hase et d'autres hellénisants de marque. Les éditeurs lui confient des travaux de longue haleine. C'est ainsi qu'il prend part, avec Fix, à

1. Dans la copie de l'acte de baptême qui se trouve à la Bibl. nationale de Florence, la particule *de* manque. Voir à ce propos les lettres de Nannette de Sinner à Vieuzeux du 25 avril 1860, que nous publions en Appendice.

2. Voir en Appendice la pétition de Louis De Sinner au Ministre de l'Instruction publique de France. Elle nous montre que De Sinner aspirait à voir ses aptitudes mieux rémunérées.

la publication du *Thesaurus græcæ linguæ ab Henrico Stephano constructus* (Firmin-Didot, 1831). Mais il se retira peu de temps après, laissant Fix continuer seul l'œuvre commencée. Il semble que d'autres entreprises de De Sinner aient eu le même sort. Il devait manquer d'esprit de suite dans ses projets. Ses goûts, en tout cas, étaient nomades. Venu à Paris en 1828, il se trouve en 1830 à Florence ; l'année 1831 le surprend en Hollande. En 1832, il quitte encore ce pays, et se rend en Allemagne. L'année suivante, il voyage en Suisse. Ce n'est que la nomination au poste de sous-bibliothécaire de la Sorbonne, le 1^{er} janvier 1843, qui le fit demeurer d'une manière plus sédentaire à Paris ¹.

Mais, en 1844, il part de nouveau pour la Suisse, où il séjourne peu de temps. En 1845, il y retourne encore, cette fois avec une mission officielle. Le Ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, l'avait chargé d'y faire un voyage historique et littéraire. De Sinner prétend que ce voyage a été fait à ses frais, mais cela nous semble peu probable, car il a été trop continuellement dans une situation embarrassée pour se permettre un tel luxe ². Au retour de ce voyage, qui avait duré près de deux mois (18-juillet-30 septembre), De Sinner publia son *Rapport adressé à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique sur un voyage littéraire dans quelques cantons de Suisse* (Paris, imp. Dupont, 1846).

1. La date de sa nomination à la Sorbonne nous est fournie par une lettre inédite dans laquelle un de ses élèves de Strasbourg le félicite chaleureusement. La lettre est signée I. B. et porte la date du 8 janvier 1843. (Voir ms. de la Bibliothèque nationale de Florence. Série Sinner.)

2. Dans une lettre à Vieusseux (28 juin 1856) il écrit : « *Forcé de faire encore un voyage historique-littéraire, je partis pour la Suisse* ». Quant à ses embarras financiers, il suffit de parcourir sa correspondance avec le sénateur de l'Empire russe, M. Murawieff Apostol, pour s'en convaincre. (Bibliothèque nationale, Florence. Mss. Série Sinner.) Nous avons publié dans le volume intitulé *Lettres inédites relatives à G. Leopardi*, op. cit., la plupart des lettres de De Sinner à Vieusseux.

Outre ce rapport, De Sinner a publié une étude sur les relatifs ὃς, ἃν, ὅς, ἄν dans Lucien¹, il a annoté une *Vie de Notre-Seigneur* (texte grec)² et édité un choix des Pères grecs du iv^e siècle³. Enfin, il a annoté plusieurs livres grecs didactiques et écrit plusieurs articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*. Mais, tous ces travaux n'auraient, certes, pas suffi à sauver le docteur de Tubingue de l'oubli, et son plus grand titre de gloire est son amitié avec Leopardi.

De Sinner eut l'occasion d'aller à Florence, mais nous ne savons pas au juste dans quel but. C'est peut-être pour voir Murawieff-Apostol, sénateur de l'empire russe, avec lequel il était depuis longtemps en correspondance, ou tout simplement pour sa propre instruction⁴. Il s'installa chez Murawieff-Apostol, grâce auquel il se fit rapidement d'illustres relations. C'est ainsi qu'il connut Vieusseux, qui, à son tour, l'introduisit auprès de Leopardi.

« Le souvenir du 23 octobre 1830, — écrit De Sinner, « vingt-six ans plus tard, — n'est jamais sorti de ma « mémoire, et mon cœur n'oubliera jamais qu'à 2 heures « de l'après-midi de ce jour vous m'avez conduit chez « G. Leopardi, qui était dès lors mon meilleur ami⁵. »

De Sinner fut tout étonné de l'érudition du poète italien, et il dut faire part de son étonnement à ceux qui n'étaient pas à même de juger des connaissances philologiques de Leopardi. De son côté, Leopardi était enchanté

1. *De relativorum ὃς, ἃν, ὅς, ἄν et similium varia constructione apud Lucianum dissertatio*. In-12.

2. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, extraite des quatre Evangiles (texte grec), avec Sommaires et Vocabulaires à l'usage des commentateurs. Paris, Eug. Belin, 1849, in-18. (La première édition est de 1841.)

3. *Novum SS. Patrum Græcorum sæculi quarti delectus, recensuit et adnotatione intruxit*. L. de Sinner. Paris, Hachette, 1842, 12°.

4. Voir en appendice la lettre de Murawieff Apostol à De Sinner du 30 septembre 1830.

5. Lettre à Vieusseux. Berne, 14 avril 1856.

d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui le comprît. Dans cette Florence, où il se sentait dépaycé au milieu des politiciens, des économistes et des statisticiens, il devait être heureux de se voir enfin apprécié, et apprécié par un savant étranger ; et cela d'autant plus que De Sinner ne faisait pas mystère de ses impressions enthousiastes et les communiquait à tout venant. Il faut croire que les éloges de De Sinner ne furent pas sans flatter Leopardi, puisque le poète recanatais, qui d'ordinaire se livrait si difficilement, accorda à De Sinner toute sa confiance. Au bout de deux semaines de relations, il remettait à De Sinner tous ses manuscrits philologiques¹. Dans les lettres envoyées à son père et à sa sœur, on peut voir quelle joie et quels espoirs avaient éveillé dans l'âme de Leopardi les paroles flatteuses et les promesses empressées du philologue suisse :

« Vous ne pouvez pas savoir, écrivait-il de Florence, « quelle consolation a été pour moi cet événement : il « m'a rappelé pendant plusieurs jours les idées de ma « première jeunesse que, avec la volonté de Dieu, je « considérais depuis de nombreuses années comme com- « plètement perdues, à cause de l'impossibilité de mener « à bien en Italie de pareils travaux, à cause du mépris « que l'on a chez nous pour les études de ce genre, à « cause surtout de mon état physique². »

Et, quelques jours plus tard, il écrivait à sa sœur :

« Cara Pilla, cet étranger qui a voulu l'Eusèbe est un « philologue allemand, auquel, après de nombreuses « entrevues, j'ai confié formellement tous mes manus- « crits philologiques, commentaires, notes, etc..., à com- « mencer par le Porphyrius. Il les rédigera s'il plaît à « Dieu, les complètera, et les fera publier en Allemagne.

1. Monaldo n'a pas le même enthousiasme pour De Sinner et met en garde son fils contre « l'étranger » et ses promesses exagérées.

2. *Epistolario*, t. II, p. 151.

« Il m'en promet de l'argent et un grand nom. Cet
 « étranger m'a trompé à Florence comme étant un
 « trésor caché, un philologue supérieur à tous les philo-
 « logues français (des Italiens, on n'en parle pas, et il
 « vit à Paris) ; et il dit qu'il veut me tromper ainsi par
 « toute l'Europe ¹. »

A la traduction qu'il donne de cette lettre ² et que nous reproduisons textuellement, M. Bouché-Leclercq ajoute :
 « Leopardi n'avait pas la main heureuse : il ne pouvait
 « guère choisir de dépositaire plus distrait et plus insou-
 « cieux de ses intérêts que M. De Sinner. Né avec un
 « esprit souple et des aptitudes remarquables mais indo-
 « lent, léger, prompt à concevoir et à abandonner les
 « projets les plus divers, tyrannisé par des habitudes qui
 « l'enlevaient trop souvent à l'austère compagnie des
 « Muses, et ne pouvant se résoudre à soutenir par le
 « travail sa renommée précoce, M. De Sinner ne sut
 « jamais aller jusqu'au bout d'un engagement ou d'une
 « idée, ni arrêter devant une tâche sérieusement entre-
 « prise le cours de sa mobile existence. » Nous verrons
 jusqu'à quel point ces reproches sont mérités.

Parti de Florence le 11 novembre 1830, De Sinner puise déjà en 1831 dans les manuscrits de Leopardi des notes dont il se sert pour l'édition du *Thesaurus Græcæ linguæ* qu'il publiait en collaboration avec Fix. Dans l'introduction, les éditeurs parlent avec éloges des « savants manuscrits » de G. Leopardi ³.

En 1833, De Sinner donne dans une revue littéraire de Paris, *Le Siècle*, la traduction de trois dialogues de Leopardi ⁴.

Deux années plus tard, il en publia, dans le *Rheinisches*

1. *Epistolario*, t. II, p. 153.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ : *Giacomo Leopardi. Sa vie et ses œuvres*, Paris, Didier, 1874.

3. Voir ci-après, p. 295.

4. Voir ci-après, p. 305.

*Museum*¹ des manuscrits philologiques de Leopardi, qu'il jugeait intéressants. En outre, De Sinner, avec une indéniable bonne volonté, mit à la disposition de ceux qui pouvaient s'en servir les documents qu'il possédait. Il en envoya même une partie au docteur en philologie Thilo, à Halle, pour qu'il les étudiât et les publiât en Allemagne. Mais celui-ci lui répondit sans détour que les notes de Leopardi étaient des travaux « par trop juvéniles », qui ne pouvaient en aucun cas être imprimés².

Creuzer est du même avis. Il se sert des notes de Leopardi pour les *addenda* d'un de ses ouvrages, mais ne croit pas que le travail de Leopardi soit assez au point pour pouvoir être imprimé à part³. Selon lui, une édition allemande n'aurait pas de succès : la publication n'aurait de valeur que dans sa forme italienne et en considération de la jeunesse d'un philologue qui n'avait que 17 ans. En tout cas, il lui semble que l'auteur ne pourrait retirer de cette publication qu'un bénéfice moral, mais non pas un profit matériel⁴.

Devant des réponses aussi décourageantes, venant d'hommes compétents en la matière, on comprend que De Sinner n'ait pas pu tenir envers Leopardi la promesse qu'il lui avait faite de lui procurer un avantage pécu-

1. *Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardi comitis Bonnæ*, 1835, dans le *Rheinisches Museum für philologie* herausgegeben von F. G. WELKER und A. G. NACKE. Bonn, 1835. Dritter Jahrgang.

A propos de cette publication De Sinner écrit à Vieusseux (18 juin 1856) : « Quand vous aurez examiné la copie des *Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardi*, corrigée par l'auteur lui-même, puis par « moi, vous les trouverez importantes. C'est mon ami Dübner, à qui « on en doit la rédaction et la publication dans le Musée Rhénan, t. III, cahier 1, p. 6 sqq. ; mais il fallait alors mon nom et non celui d'un « commençant. Cependant il doit y rester si on le réimprime. »

2. Voir sa lettre du 2 déc. 1835 dans le volume : *Lettres inédites relatives à Giacomo Leopardi*, Paris, Champion, 1913.

3. Voir plus loin, page 296.

4. Voir lettre inédite du 28 déc. 1831. (*Lettres inédites relatives à Giacomo Leopardi*, op. cit., pp. 12 et suiv.)

naire. Du moins, à défaut d'argent, lui donna-t-il la réputation : grâce à lui, Leopardi fut connu de bonne heure dans les milieux hellénisants de France et d'Allemagne. Si les érudits s'en tinrent là et ne surent pas, ou ne voulurent pas, découvrir la personnalité poétique de Leopardi, faut-il en accuser De Sinner ? Pour lui, il a essayé de leur rappeler que Leopardi n'est pas seulement un érudit, mais aussi un philosophe et un poète. Il proposa, en 1831, à Leopardi de traduire quelques-unes de ses œuvres en prose, et, en 1833, il publia, en effet, la traduction de trois de ses dialogues ¹.

Comment De Sinner, au lieu de continuer la publication des manuscrits philologiques, a-t-il été amené à traduire des œuvres philosophiques et poétiques de Leopardi ? Un examen sérieux lui avait-il fait reconnaître que les travaux de Leopardi, si précieux par le détail, n'offraient, cependant, pas l'unité nécessaire à une publication importante ? Ou bien Leopardi l'avait-il pressé, et De Sinner, pour satisfaire son ami, lui a-t-il suggéré l'idée d'une traduction de ses œuvres en français ou en allemand ? On est porté à le croire, lorsqu'on lit cette lettre de Leopardi à De Sinner :

« Je conçois qu'une traduction bien faite, en allemand
« ou en français, de quelqu'un de mes petits morceaux
« de littérature en prose ou en vers pourrait nous être
« PLUS utile ² ».

Il est vrai que De Sinner a attendu deux années pour publier la traduction de trois dialogues, et nous ne voyons pas comment on pourrait expliquer ce retard, si ce n'est, négligence mise à part, par son voyage en Allemagne ou par le refus des revues du temps de publier les proses pessimistes de Leopardi. Le fait est que les traductions parues dans *Le Siècle* passèrent inaperçues. De Sinner,

1. Voir ci-après, ch. III, p. 307.

2. 17 février 1834.

découragé et peut-être trop peu convaincu de la valeur littéraire des œuvres de son ami, crut devoir s'en tenir là. Ce n'est qu'après la mort du poète, lorsque l'Italie plaça son fils malheureux « au premier rang » parmi les écrivains du temps, que De Sinner se voua corps et âme à la cause leopardienne. Lorsque le projet d'une édition parisienne des œuvres du poète fut définitivement abandonné, il eut l'heureuse idée de s'adresser à Sainte-Beuve. Il mit à la disposition du grand critique tous les renseignements et tous les documents qu'il possédait. Aussi, sommes-nous en droit de dire que l'article de Sainte-Beuve, qui révéla Leopardi au public français, est encore dû à la sollicitude de De Sinner. C'est ainsi que, si l'ami ne procura pas à Leopardi le gain immédiat qu'il lui avait fait espérer, il prit soin toutefois d'établir et de consolider sa gloire en France.

Ayant proclamé ses mérites « à son de trompe » en France aussi bien qu'en Allemagne, De Sinner aurait pu se tenir pour satisfait. Il ne fit que redoubler de zèle amical. Nous le voyons faire démarche sur démarche pour obtenir la publication d'une édition complète ou partielle des œuvres de Leopardi. Son nom est même injustement mêlé aux jalousies qui divisèrent les admirateurs de Leopardi après la mort de ce dernier.

Déjà, en 1838, De Sinner espérait publier une édition des œuvres du grand poète italien. « Vous m'avez rendu « la vie en me faisant savoir que vous vous occupez à Paris « à préparer une édition complète des œuvres de Leopardi « et que vous la ferez précéder d'une notice biographique de « votre main, lui écrit Gioberti ¹. » Cette édition devait être faite d'accord avec Ranieri, qui écrivait à De Sinner en 1837 (28 juin) qu'il désirait aller à Paris pour s'entendre avec lui à ce sujet. De Sinner entreprend même des

1. Lettre du 27 août 1838 dans G. PIERGILI : *Nuovi Documenti*, op. cit., p. 4.

démarches auprès de Baudry¹ et envoie à Ranieri le plan de la publication qu'il a en vue. Ranieri répond (2 septembre 1837) en acceptant le projet de De Sinner dans ses grandes lignes, mais en formulant aussi des réserves de détail.

Cette édition devait contenir *I Canti*, mais sans les notes de l'édition de Bologne (suivant le désir exprimé par Leopardi, que Ranieri allègue partout), les *Operette morali* augmentées de trois dialogues inédits, *I Paralipomeni della Batracomiomachia*, qui sont d'une pureté, d'une propriété et d'une *perfection sans exemple* (souligné dans le texte), ainsi qu'un choix d'aphorismes tirés du *Zibaldone*. Malheureusement cette édition, si riche en promesses, ne vit pas le jour. Ranieri ajourna continuellement son voyage à Paris, croyant sa présence en Italie indispensable à la gloire de son ami. Le 25 avril 1838, il était encore à Naples et attendait une réponse de Louis De Sinner pour se mettre en route. Cette réponse vint-elle ? On a lieu de le croire, car De Sinner avait tout intérêt à l'envoyer. S'est-elle perdue en cours de route ? C'est bien possible, étant donné la mauvaise organisation de la poste de ce temps-là, dont Ranieri se plaint si fort dans ses lettres. Toujours est-il que Ranieri reste six ans sans récrire à De Sinner.

Le 12 mars 1844, après cette longue interruption, Ranieri rentre en rapports avec De Sinner, par une lettre dans laquelle il lui rappelle les pourparlers entamés avec Baudry et le met au courant de l'édition des œuvres de Leopardi qui allait bientôt paraître à Florence². Il

1. Voir la lettre de Ranieri à De Sinner du 2 septembre 1837 dans les *Nuovi doc., op. cit.*, pp. 269-75.

2. Voici le début de cette lettre :

Pregiatissimo signore, V. S. si ricorderà di quale amicizia io fui lungamente stretto al defunto conte Giacomo Leopardi. Si ricorderà ancora che dopo la sua prematura morte, io ebbi l'onore di essere in corrispondenza con V. S. per la stampa di tutte le sue opere edite ed inedite. Questa

ressort de cette lettre, qu'entre 1838 et 1844, aucune correspondance n'a été échangée entre Ranieri et De Sinner et que, si l'édition ne se fit pas à Paris, ce ne fut point de la faute de De Sinner. Celui-ci n'a pas même été tenu au courant des pourparlers ultérieurs. Ranieri semble, pour des raisons que nous n'arrivons pas à préciser, avoir ignoré complètement De Sinner. On ne peut donc s'en prendre à celui-ci si ce très opportun projet d'édition n'aboutit pas. On doit bien plutôt le féliciter de n'avoir pas gardé rancune à Ranieri, qui ne se souvenait de lui que lorsqu'il avait un service à lui demander. En effet, si Ranieri donne signe de vie à De Sinner après un silence de huit années, c'est pour solliciter de son obligeance des renseignements pour l'édition florentine de 1845. De Sinner répond ¹ en lui donnant les renseignements réclamés et en lui conseillant de publier aussi les œuvres secondaires de Leopardi. En outre, il lui offre plusieurs passages inédits, sinon tous ², des manuscrits dont il avait la garde.

Ranieri écrivit encore à De Sinner le 7 août 1845, cette fois pour l'entretenir de ses propres ouvrages et le prier

stampa non ebbe più luogo, sì per vari accidenti pubblici e privati, sì perché il signor Baudry, richiestone espressamente da un mio amico venuto costà, si mostrò al tutto alieno del voler tenere la parola che pur pareva d'aver data. Allora il mio amico, per non caricarmi della troppa spesa di tutta la stampa, pubblicò costì la più importante delle cosette inedite (9 Paralipomeni della Batracomiomachia), etc... PIERGILI, *Nuovi Documenti*, op. cit., p. 278.

1. Nous ne possédons pas la lettre de Louis de Sinner, mais nous pouvons en deviner la teneur par la réponse de Ranieri (11 août 1844). *Nuovi Doc.*, op. cit., p. 281 et suiv.

2. Voir les lettres de Ranieri à De Sinner du 1^{er} et du 31 janvier 1845 (PIERGILI, *Nuovi Doc.*, op. cit., pp. 294 et 299), ainsi que le passage suivant d'une lettre de Louis de Sinner à Ranieri, que celui-ci rappelle au premier :

« Voi, nella carissima nostra del 13 novembre ultimo mi dicevate : « Dans l'incertitude où je me trouve, ne sachant pas où vous êtes en ce moment, je ne veux rien vous envoyer des 13 morceaux que je conserve pour le second volume, qui pourra p. e. s'imprimer à Paris

de les défendre dans la presse française. A cette date, se termine la correspondance de Ranieri et de De Sinner, correspondance bien précieuse pour nous, car elle nous explique pourquoi le projet d'une édition complète de Leopardi à Paris a avorté et nous permet d'établir que De Sinner n'est pour rien dans cet échec. D'ailleurs, celui-ci ne s'était pas tenu pour battu. Pendant les six années où il resta sans nouvelles de Ranieri, outre le mérite d'avoir inspiré à Sainte-Beuve son article fameux, il eut celui de tenter l'édition des œuvres philologiques de Leopardi.

En 1847, De Sinner propose à la princesse de Belgiojoso, amie de Musset, la publication, dans l'*Ausonio*, des notes philologiques de Leopardi. En plus de ces notes, des ébauches poétiques et des lettres que De Sinner avait reçues de Leopardi devaient trouver place dans cette publication, à laquelle De Sinner avait même songé à donner plus d'ampleur. A cet effet, il avait demandé à Gioberti, qui se trouvait alors à Paris, de rassembler et transcrire ses souvenirs sur Leopardi et de les porter chez la princesse Belgiojoso ¹.

sous mes yeux.» (*Ibidem*, p. 303.) Voir pour la liste complète de ces morceaux le manuscrit de De Sinner à la Bibliothèque nationale de Florence ou bien la copie qu'en donne Piergili à la page 49 de ses *Nuovi Doc., op. cit.*

1. Gioberti s'excusa par la lettre suivante : De Paris, 27 juillet 1847, 19, allée d'Antin aux Champs-Élysées.

Mon excellent et respectable Ami,

Je réponds par lettre à votre aimable billet dans la crainte de ne pas vous rencontrer chez vous. Il m'est impossible d'aller voir pour le moment M^{me} la Princesse Belgiojoso, car ma santé est toujours souffrante et je suis accablé par le travail. J'ai déjà manqué une fois de parole à mon éditeur quant à l'ouvrage dont je m'occupe ; et je ne voudrais pas réitérer ma faute car j'ai promis de lui donner à la fin d'août et je crains de ne pas y réussir, en voyant que mes forces s'affaiblissent tous les jours davantage. Exprimez à M^{me} la Princesse le regret que j'éprouve à ne pas pouvoir me rendre immédiatement chez elle pour lui offrir mes faibles services et la remercier de la confiance dont elle m'honore. Lorsque l'impression de mon ouvrage sera achevée (ce sera, je crois, à

Mais, cette fois encore, Leopardi n'a pas eu de chance : De Sinner reçut bien les épreuves du manuscrit, qu'il avait donné à l'impression, mais il ne voulut point les renvoyer. Voici ce qu'il écrit à Vieusseux à ce sujet ¹ :

« Vers le commencement de 1847, Madame la Princesse « Belgiojoso m'offrit son Journal *Ausonio* pour y insérer « des morceaux, des lettres et même des variantes du « *Saggio* que M. Viani venait de publier. Je commençais « par lui faire la copie des lettres et lui remis les mor- « ceaux qu'en 1831 Leopardi m'avait envoyés par M. Cas- « telnuovo. Mon excellent ami Gioberti, revenu en « automne 45 de Bruxelles à Paris, m'offrit affectueu- « sement son importante collaboration. Mais *forcé* de « faire encore un voyage historique-littéraire je partis « pour la Suisse le 18 juillet. Le spécimen de l'impression « de l'*Ausonio* m'avait déjà souverainement déplu. « Revenu à Paris vers la fin de l'année j'y trouvai une « admirable lettre de Gioberti, mais la princesse m'avait « renvoyé tous les mss. et même le fameux spécimen, et « elle, comme Gioberti, n'était plus à Paris. Tout cela « me fit enrager. Gioberti eût été le plus admirable pro- « tecteur de Giacomo et lui qui en avait déjà si admira- « blement parlé dans la *Teorica del Sovrannaturale*... lui « Gioberti eût par son court Essai sur le génie et les « opinions philosophiques de notre illustre et malheureux

la fin d'Octobre) je mettrai sur le papier mes pensées sur Leopardi, et même si M^{me} la Princesse le jugera à propos, je pourrai lui offrir un court Essai sur le génie et les opinions philosophiques de notre illustre et malheureux ami, où sans trahir mes opinions et les intérêts de la vérité, j'observerai tous les égards qui sont dus à une mémoire qui nous est si chère.

Agréez, mon excellent Monsieur de Sinner, les sentiments de haute et affectueuse estime d'un homme qui est heureux de pouvoir se dire

Votre très dévoué et affectionné et Ami,

V. Gioberti.

1. Lettre à Vieusseux du 28 juin 1856, *Nuovi Doc.*, pp. 11-19. Voir aussi « *Lettres inédites relatives à G. Leopardi*, Paris, Champion, 1913, pp. 199 et suiv.

« ami, effacé dans tous les cœurs des lecteurs religieux-
 « chrétiens les souvenirs que leur avait voulu imprégner
 « l'athée Parmesan ¹. »

De son côté, la princesse Belgiojoso donne de ces faits une version toute différente, comme on le verra par cette lettre ² :

« Monsieur, lorsque vous avez eu la bonté de me pro-
 « poser de publier dans l'*Ausonio* les manuscrits de notre
 « grand poète Leopardi qui sont en votre possession,
 « j'acceptai avec reconnaissance et je vous offrais en
 « échange de faire imprimer à mes frais les mêmes
 « manuscrits dans un volume à part, me réservant seu-
 « lement de rentrer dans mes débours... et vous aban-
 « donnant le surplus. Lorsque vous m'avez autorisé à
 « en informer le public je vous considérais comme engagé
 « vis-à-vis de moi, de même que je me tenais comme
 « engagé vis-à-vis de vous.

« Cependant et sous prétexte d'une imperfection dans
 « les caractères grecs que mon imprimeur employait,
 « vous avez gardé pendant trois semaines les épreuves
 « qui vous avaient été remises pour la correction et vous
 « avez nié que ces épreuves fussent entre vos mains, de
 « manière à arrêter la publication de l'*Ausonio* et à me
 « compromettre vis-à-vis du public. Je ne puis, Monsieur,
 « m'exposer à manquer par la faute d'autrui aux enga-
 « gements que j'ai contractés envers le public et cette
 « considération m'oblige à renoncer à l'avantage de
 « donner dans l'*Ausonio* les manuscrits que vous possédez.
 « Je le regrette infiniment, Monsieur, rien n'aurait pu
 « me résoudre si ce n'était la conviction que l'arrange-
 « ment pris entre vous et moi avait cessé de vous con-
 « venir. Agréez, Monsieur, mes compliments. »

Nous nous trouvons en présence de deux versions

1. Voir la lettre de Gioberti à Louis de Sinner, du 27 juillet 1847.

2. Citée par Piergili dans les *Nuovi Doc.*, *op. cit.*, p. x.

absolument contradictoires. Les vers de Musset et l'article de Sainte-Beuve avaient jeté trop de lustre sur le nom de Leopardi, pour qu'un directeur de journal renoncât facilement à l'avantage d'en publier des inédits. D'autre part, il est possible que le voyage que De Sinner fit en Suisse, ou, sans chercher plus loin, l'incurable négligence de L. De Sinner, ait découragé la princesse. Cependant De Sinner semble avoir la conscience tranquille. Lorsqu'il envoie ses manuscrits à Vieusseux il ajoute à la lettre de la princesse la note suivante : « à lire et à rire, Gioberti excepté, qui... » Il faut savoir, de plus, que la princesse avait offert à De Sinner des conditions fort avantageuses. Un refus de la part de celui-ci est donc incompréhensible, si l'on n'admet pas l'explication des mauvais caractères employés par l'imprimeur. Ainsi motivée, l'attitude de De Sinner n'a rien qui doive nous surprendre ; elle montrerait une fois de plus la haute conscience qu'il apportait aux tâches dont il se chargeait, *ainsi que* le respect qu'il témoignait à la mémoire et aux œuvres de Leopardi, dont le soin, joint au souci de sa propre réputation, l'empêchait de donner une édition mal venue.

A part la tentative que nous venons de raconter, De Sinner a fait plusieurs démarches pour propager la gloire de son grand ami. Il essaya de publier en Suisse quelques fragments des manuscrits leopardiens « mais, écrit-il, « depuis la mort de mon célèbre maître, M. J.-B. d'Orelli, « on n'imprime plus rien de philologique en Suisse. Déjà, « en 1849, mon ami Thilo m'avait renvoyé de Halle à « Lucerne tout ce que je lui avais remis de Leopardi « en 1832, m'écrivant qu'en Allemagne tout était à « l'extrémité, que lui-même ne continuait, ni son *Synecismus*, ni son *Codex apocryphus Novi Testamenti*. Il « mourut le 17 mai 1853. »

Ainsi, De Sinner, loin de garder jalousement les manuscrits dont il avait le dépôt, les a généreusement mis à la disposition de tous les savants qu'il connaissait, en

insistant sur l'intérêt qu'ils présentent¹ et en les priant d'essayer d'en publier ce qui leur semble bon. Avant de penser à son intérêt personnel, il a eu en vue celui de Leopardi et, lorsqu'il s'est senti impuissant à lui être utile, il s'est offert à lui rendre les manuscrits que celui-ci, sûr de l'affection de De Sinner, refusa, d'ailleurs, de reprendre. Aussi, espérons-nous que, dorénavant, on se pressera moins d'accabler d'accusations injustes cet ami si dévoué de Leopardi. Au fond, la légende de la trahison de De Sinner n'a pour fondement que deux faits, que nous relevons immédiatement, afin de les mettre en leur vraie lumière, qui, disons-le dès maintenant, n'est pas défavorable à De Sinner.

Ranieri donna, en 1845, une édition des œuvres de Leopardi, pour laquelle il refusa le concours de Giordani. Celui-ci se décida alors à publier, la même année, avec Pietro Pellegrini, un autre volume contenant les études philologiques de Leopardi. A cet effet, les deux collaborateurs demandèrent à De Sinner de mettre à leur disposition les manuscrits de Leopardi qui se trouvaient en sa possession. De Sinner n'accéda pas à leur demande. Notre premier mouvement, devant ce refus, est de croire que De Sinner attendait un gain quelconque de la publication de ces manuscrits. Mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité, De Sinner a fait preuve, dans cette affaire, du plus louable désintéressement. S'il ne donna pas satisfaction à Giordani, c'est parce qu'il était lié avec Ranieri, pour lequel il nourrissait des sentiments de grande admiration², et parce que Ranieri s'était plaint à De Sinner des vexations auxquelles il avait été en butte de la part

1. Voir ses lettres à Creuzer, à Thilo et aux autres savants allemands, dans notre volume intitulé : *Lettres inédites relatives à G. Leopardi*, *op. cit.*

2. Voir la lettre de Ranieri à De Sinner (Naples, 11 août 1844), *A questa santa opera* (l'édition florentine de 1845) *io desideravo di essere aiutato da V. S. Ma dopo averle esposto la necessità di dividere le opere*

de Giordani. De plus, Ranieri s'était engagé avec De Sinner pour une édition des œuvres philologiques de Leopardi, qui devait être faite à Florence au printemps de 1845. Lorsqu'il eut connaissance de la démarche de Giordani, il pria De Sinner de ne pas y donner suite¹. Aussi, De Sinner, qui considérait Ranieri comme devant être le seul héritier des papiers de Leopardi, fit-il la sourde oreille à la requête de Giordani et Pellegrini. Il s'en explique à Vieusseux² :

« A la fin de l'année 44, Monsieur Pellegrini par lettre
 « du 26 novembre me pria d'envoyer imprimés et Mss.
 « de Leopardi à Monsieur Pietro Giordani à Parme. Je
 « ne voulus pas. *Leopardi ne désirait pas une impression*
 « *de ses essais de jeunesse ; Ranieri seul avait le droit de*
 « *me demander les papiers inédits* destinés à la publication
 « par l'auteur et par moi. Giordani ne devait pas, à mes
 « yeux et à tous ceux de nos amis communs, redevenir
 « le protecteur de Leopardi. *De mortuis nil nisi bene.*
 « Mais déjà à Florence, Gênes, Turin et Milan en 1830
 « on m'avait parlé de ces protecteurs. A Paris on m'en
 « parla encore plus clairement. Ses *Studi filologici* arri-
 « vèrent à Paris ; la page ix du Proemio me parût inso-
 « lente pour moi ; mais les pages XIX-XXXIX produisirent
 « sur tous mes amis une impression des plus fâcheuses
 « et l'on me remercia d'avoir dit « non ».

En vérité, que subsiste-t-il du reproche capital que l'on dirige contre De Sinner ? Le second n'est pas plus fondé. De Sinner opposa la même fin de non-recevoir à Prospero Viani, qui donnait en 1849 une première édition

propriamente dette dalle cose filologiche, pare che V. S. potrebbe rimettere il suo aiuto alla primavera epoca nella quale io mi propongo di recarmi nuovamente in Firenze per l'edizione delle cose puramente filologiche (souligné en original). Cela se passait trois mois avant que Pellegrini et Le Monnier aient écrit à De Sinner !

1. Lettres de Ranieri à De Sinner du 31 janvier et 4 février 1845.

2. Lettre du 28 juin 1856.

de l'*Epistolario di Giacomo Leopardi*¹, et voici comment il se justifie dans une lettre qu'il écrit à Viesusseux² :

« Dans ces derniers jours de 1845 je reçus de M. Viani
« de Reggio (duché de Modène), 7 décembre, une lettre
« très gracieuse dans laquelle il me demandait la commu-
« nication des lettres de notre immortel ami. Cette copie
« se fit ; mais le 24 février 1848 il n'y eut plus moyen de
« les envoyer à Reggio d'une manière sûre. C'est cette
« copie qui vous est arrivée le 11 mai 1856, mais relue,
« revue, retouchée par moi. »

Cette excuse vaut ce qu'elle vaut et nous ne saurions l'accepter comme parole d'Évangile. Il se peut que De Sinner soit sincère, et qu'il ne soit coupable que de négligence. Nous regrettons que, cette fois encore, il n'ait pas pu ou voulu faciliter la tâche de ceux qui essayaient de répandre les écrits de Leopardi. Mais nous ne devons pas oublier que De Sinner était lui-même homme de lettres et pensait, peut-être, utiliser personnellement les lettres de Leopardi, dont maintenant il appréciait mieux la valeur.

Ce qui nous paraît probable, c'est que la vigueur intellectuelle de De Sinner avait déjà commencé à baisser en 1848. Entre le De Sinner du début, jeune, intelligent, souple, promis à une gloire certaine, et le vieillard décrépité, paralytique, incapable de travail et, pour tout dire, déchu moralement comme physiquement, il y avait un abîme. C'est Viesusseux lui-même qui constate le grand changement qui s'est opéré en De Sinner³.

1. Viani se plaint de ce refus dans l'introduction : « Je ne puis taire que je crois qu'un grand nombre de lettres remarquables doit être en la possession de l'illustre professeur Louis de Sinner, de nationalité allemande (*sic*), domicilié à Paris, lequel là dessus signifie sa volonté à Gioberti et à moi par un silence éloquent. » (*Epistolario*, préface).

2. De Berne, 28 juin 1856, dans les *Lettres inédites relatives à G. Leopardi*, *op. cit.*, p. 201.

3. Voir la lettre de Viesusseux à Nannette de Sinner du 22 février 1859 que nous publions en Appendice.

Nous touchons ici à la partie la plus douloureuse de la vie de De Sinner. Nous la laisserions volontiers dans l'ombre si le sort des papiers leopardiens n'y était étroitement lié.

En 1847, nous ne savons comment, De Sinner est nommé professeur ordinaire de langue et littérature grecques à l'Académie de Lausanne, avec un traitement annuel de 2.200 francs ¹.

De Sinner, qui se trouve à Paris, accepte, mais en disant ne pas pouvoir commencer son cours avant le 15 juillet, et sollicite pour le transport de sa bibliothèque, de 3.000 volumes, une indemnité, laquelle lui est accordée ².

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! Nous trouvons, dans les manuscrits de Florence, une copie faite par De Sinner d'une lettre à lui adressée par un pasteur de Lausanne, G. Monod, et dont voici le contenu :

Monsieur,

Veuillez excuser une démarche qui n'a rien d'officiel et qui est faite non seulement par un mouvement spontané de ma part, mais même à l'insu de notre gouvernement et de mes collègues. Je crois cette démarche conforme à votre intérêt comme à celui de notre pays, c'est pourquoi je la fais. Votre avenir à Lausanne est compromis. Il se fait, de la part d'un respectable ami de notre église nationale et de nos institutions publiques et de ma part (je dois le dire avec une franchise chrétienne) des démarches pour que votre vocation à l'une de nos chaires soit annulée. Je crois que vous épargnerez à mes amis les efforts qui nous sont pénibles et à vous-même peut-être le chagrin, si vous retirez votre accep-

1. Le décret de nomination signé par le Président du Conseil d'Etat du canton de Vaud du 20 février 1847, se trouve parmi les papiers de De Sinner à la Bibliothèque nationale de Florence (Série Sinner). Voir l'Appendice III.

2. Lettre de De Sinner au conseil d'instr. du canton de Vaud. Voir l'Appendice III.

tation de l'appel honorable pour vos talents que vous a adressé notre gouvernement.

Recevez, Monsieur, l'expression de mon dévouement respectueux.

G. Monod, 22 juin 1845 ¹.

De Sinner ne se le fait pas dire deux fois. Nous n'avons pas trouvé le texte de sa lettre de démission, mais nous avons connaissance de la réponse, en date du 29 septembre 1847, par laquelle le Conseil d'instruction publique du canton de Vaud lui accuse réception de sa lettre et déclare accepter sa démission, « envoyée il y a deux mois ».

Nous serions bien en peine d'indiquer la raison des protestations soulevées à Lausanne par la nomination de Louis De Sinner et de dire pourquoi son avenir y était compromis. Nous ne pouvons croire que ce soit sa mauvaise conduite ou ses vices qui lui aient enlevé la confiance des habitants de Lausanne. Le Conseil d'instruction publique en aurait eu vent, avant de désigner De Sinner. En outre, celui-ci, loin d'en prendre si facilement son parti, se serait défendu, aurait protesté, comme il l'a fait avec Vieusseux, dix ans plus tard, lorsque celui-ci se permit quelques allusions légères à son genre de vie.

L'intervention d'un pasteur dans cette affaire et la crainte que ce pieux personnage manifeste pour « l'intérêt de l'Eglise nationale et des institutions publiques » nous conduit à penser, qu'il y avait à cette nomination un obstacle d'ordre religieux dont nous ne possédons pas le secret. Est-ce peut-être, parce que le pasteur suisse connaissait les sympathies de De Sinner pour la religion catholique, à laquelle, d'ailleurs, le philologue suisse s'est converti peu de jours avant sa mort ? Ce n'est pas impos-

1. De Sinner a écrit au bas de cette lettre : « reçue le 26 ».

sible, car il semble que De Sinner ne faisait pas mystère de ses préférences ¹.

Sur ces entrefaites, la révolution éclata à Paris. L'avènement de la République, en 1848, « déplut souverainement » à De Sinner, qui se fit mettre en congé et partit pour la Suisse le 29 juillet. Mais, le 24 août, il reçut à Berne une lettre de Le Bas, conservateur en chef de la bibliothèque de l'Université de Paris, qui lui enjoignait de reprendre immédiatement son service.

« Furieux », De Sinner envoya sa démission, qui fut acceptée « non sans colère ² ».

Mais, ses fonctions résignées, il ne lui restait que peu de ressources. Il s'adressa à sa famille, mais sans doute il montra peu de mesure dans ses dépenses, car il fut pourvu d'un conseil judiciaire, qui était, en l'espèce, un avocat de Berne, Kœnig ³.

Nous n'avons aucun autre renseignement sur la vie de Louis De Sinner jusqu'à avril 1856. A ce moment, malade et se croyant en danger de mort, il tint à mettre en sûreté les manuscrits de Leopardi et à faire son devoir d'ami jusqu'au bout. Il écrivit à J.-P. Vieusseux la lettre suivante, que, pour achever de réhabiliter De Sinner aux yeux des leopardisants d'aujourd'hui, nous tenons à reproduire textuellement :

Berne, le 14 avril 1856.

Monsieur, très honoré ami et patron,

Le souvenir du 23 octobre 1830, n'est jamais sorti de ma mémoire et mon cœur n'oubliera jamais qu'à 2 h. de l'après-midi de ce jour vous m'avez conduit chez G. Leopardi qui était dès lors mon meilleur ami.

1. Voir en Appendice la lettre de Kœnig à Vieusseux du 18 avril 1859.

2. Lettre de De Sinner à J. P. Vieusseux du 28 juin 1856.

3. Voir la correspondance inédite avec Vieusseux (Bibliothèque nationale de Florence, Carteggio Vieusseux), en Appendice.

Très malade depuis plusieurs mois et dans une maison de santé, ayant les yeux faibles et la main tremblante, je ne puis vous expliquer que ce que je fais pour vous et pour moi en ce moment, et vous annoncer ce que je veux faire.

Je vous adresse la copie très exacte de 18 lettres, de 18 lettres que notre immortel ami m'a adressées de 1831 à 37.

Elles contiennent mon apologie parfaite. *Vous en ferez ce que vous voudrez*. Si on les publiait, il faudrait les imprimer textuellement et y joindre celles de Ranieri auquel, s'il vit encore, on demanderait la permission.

Puis je vous prie en grâce de vouloir bien faire prendre chez moi tous les manuscrits philologiques que G. Leopardi m'avait remis. La personne que vous chargerez de cette commission me remettra en mains propres votre lettre puis écrira sous mes yeux son accusé de réception, et emportera lui-même la petite caisse contenant tout ce que je vous annonce dans ma notice très exacte. Seulement vous me préviendrez par la poste, avant que je remette le tout. Acceptez mon cadeau avec bienveillance. Un suisse qui n'a jamais été *tedesco*, doit rendre à un si excellent compatriote, comme vous, ce don d'un homme, duquel il a beaucoup reçu sans jamais pouvoir lui rendre que l'honneur de la savante réputation.

Veuillez répondre aussitôt que vous aurez examiné les papiers ci-joints. Adressez votre lettre à mon patron ecclésiastique, M. le pasteur Molz, sous enveloppe. Vous obligerez de tout cœur, Monsieur, très honoré patron, votre tout dévoué ami,

Louis de Sinner.

Le 13 juin, en effet, le professeur Fellenberg-Rivier, parent de Vieusseux, se présentait chez De Sinner et prenait possession des manuscrits posthumes de Leopardi. Ainsi, après tant d'années, les papiers de Leopardi rentrèrent à l'Italie, non sans avoir, partout où ils avaient passé, rendu témoignage du génie précoce et pénétrant du grand Recanatais.

Mais De Sinner ne cesse pas de s'inquiéter de ce que deviennent ces manuscrits. Il écrit de longues lettres à Vieusseux, lui prodiguant des conseils pour leur publica-

tion. Il aurait, même, voulu suivre de près la préparation de cette publication.

« Si, écrit-il, je n'étais pas si vieux, âgé de 55 ans, et
« si j'avais plus de fortune que ma petite rente viagère
« de 2.000 francs par an, je viendrais volontiers à Flo-
« rence pour y finir mes jours ¹. »

Et, six mois plus tard, le 19 décembre 1856, il revient sur le même sujet :

« La chose la meilleure (pour avoir une bonne édition
« des œuvres de Leopardi. *Note de l'auteur*) serait que
« je vienne moi-même à Florence ; ma santé va bien,
« mais la question d'argent est difficile à résoudre. Ma
« rente viagère de 2.000 francs de France par an m'est
« payée trimestriellement par 500 francs tous les trois
« mois ; c'est là l'embarras. Puis il me faudrait pouvoir
« oser faire venir chez vous ma superbe et célèbre biblio-
« thèque de plus de 4.000 volumes. Mais qui sait si ma
« bibliothèque après ma mort restait tout entière à la
« Magliabecchiana, peut-être que S. A. R. votre Grand-
« duc me permettrait de venir... »

En post-scriptum, il ajoute ces lignes dont la poétique prédiction s'est complètement réalisée :

« Le soleil est si majestueux aujourd'hui, qu'il me
« semble donner un beau présage leopardisant. »

Vieusseux, qui connaissait De Sinner depuis vingt-six ans, était heureux de voir s'installer à Florence un philologue de sa valeur, et il encouragea son ami à venir dans la ville des Médicis. Effectivement, De Sinner y arriva le 2 novembre 1857 ², avec l'espoir d'y obtenir une chaire à l'Université de Florence ou de Turin.

Mais De Sinner, de plus en plus malade, dut renoncer à ce projet. Deux jours après son arrivée à Florence, il

1. Lettre à Vieusseux du 28 juin 1856.

2. Voir lettre de Vieusseux du 2 nov. 1857, dans les *Lettres inédites relatives à G. L.*, op. cit., p. 223.

reçut de Viesseux tous les manuscrits de Leopardi. Le libraire florentin accompagne l'envoi d'une lettre d'une délicatesse charmante, dont voici un passage :

« Dans un mouvement de mélancolie, voulant contre
« toute éventualité mettre en sûreté les manuscrits de
« Leopardi, vous eûtes l'aimable idée de m'en faire
« cadeau, cadeau que ma vénération et mon amour pour
« la mémoire d'un homme dont l'Italie doit être fière,
« me fit accepter avec reconnaissance et empressement ;
« et je vous donnais l'assurance que ce précieux dépôt
« ne sortirait de mes mains que pour aller dans une biblio-
« thèque publique de Florence. Mais maintenant que
« votre sort est fixé, que vous vous faites florentin, je
« croirais abuser de votre bienveillance pour moi si je
« gardais ces manuscrits, qui seront beaucoup mieux
« dans vos mains que dans les miennes et qui pourront
« vous aider pour le placement le plus avantageux de
« votre bibliothèque. »

Lorsqu'il écrivait cette lettre, Viesseux, âgé de 80 ans, n'avait encore jamais vu De Sinner. Quand il put se rendre compte de la déchéance du savant suisse, il n'eut plus qu'une pensée : secourir le vieil ami de Leopardi.

Il parla à F. Palermo, bibliothécaire du Grand-Duc, des livres de Louis De Sinner et des manuscrits de Leopardi, et finit par le décider à acheter le tout pour la bibliothèque palatine. De Sinner reçut en échange une pension de 100 livres toscanes par mois (environ 80 francs).

Mais l'opération n'alla pas sans difficultés de toutes sortes. La bibliothèque de De Sinner se trouvait à Berne, et son propriétaire n'avait pas l'argent nécessaire au transport des 4.000 volumes qui la composaient. En outre, il était trop malade pour pouvoir y veiller en personne.

Ce fut Viesseux, en dépit de son âge, qui se chargea de cette affaire. Mais ce ne fut pas assez pour Viesseux de ces ennuis matériels : il lui fallut lutter contre les

mauvaises habitudes de De Sinner. Craignant que son protégé ne se fût discrédité aux yeux du Grand-Duc, il lui écrit à la date du 25 juin 1858 pour lui demander s'il a eu l'audience promise par le souverain, et il ajoute :

« Je crains, mon cher De Sinner, que votre manière
« de vivre et certaines habitudes vous fassent du tort
« dans l'opinion des personnes dont vous pourrez avoir
« besoin. Faites-y attention. »

De Sinner fut piqué au vif par cette lettre. Il y répondit le jour même :

« Je suis surpris plus que vous ne sauriez le croire du
« dernier paragraphe de votre lettre et plus spécialement,
« car je n'ai pas su l'interpréter, du passage qui se réfère
« à ma conduite privée. Je vous prie de vous expliquer
« mieux ; et en effet, comme il me semble avoir toujours
« tenu convenablement ma place dans la société, mes
« principes sont complètement exempts de toute souillure
« et de toute bassesse. Quel est mon genre de vie ? quelles
« sont mes habitudes ? Je demande explication et justi-
« fication. »

D'autres difficultés surviennent : Kœnig, le conseil judiciaire de De Sinner, n'envoie plus la pension qu'il doit servir à son client, lequel justement en a plus besoin que jamais. De Sinner est très malade, au physique comme au moral. Frappé de paralysie, il perd l'usage du bras droit, au point de ne plus pouvoir signer les reçus ; il est atteint d'autres infirmités, qui nécessitent des soins continuels.

Sur ces entrefaites, la bibliothèque de De Sinner arriva enfin. Elle fut achetée par le Grand-Duc aux conditions indiquées plus haut, mais De Sinner ne put pas jouir longtemps de la munificence ducal. Il baissait de plus en plus. Peu de jours avant sa mort, il embrassa le catholicisme. A Vieusseux, qui demandait pourquoi il avait ainsi changé de religion, De Sinner répondit que telle avait été l'intention de sa mère. Mais sa sœur démentit

cette allégation. Protestante convaincue, elle ne veut s'expliquer cette conversion *in extremis* que par l'état de décrépitude de son frère. Quant à nous, hors quelque sympathie pour le catholicisme, nous ne voyons pas quel mobile a pu le décider, sinon la haine qu'il a dû garder aux pasteurs de l'Eglise réformée, depuis la lettre de G. Monod et la cabale ourdie contre lui pour le forcer à donner sa démission du poste de professeur à l'Université de Lausanne.

La conversion de De Sinner n'eut pas pour effet de prolonger ses jours. A peine avait-il « pris son billet pour le paradis », suivant l'expression de Chiarini, qu'il rendit le dernier soupir, le 16 mai 1860. Il fut enterré dans l'église San Miniato. Sur son tombeau on lit cette épitaphe :

HONORI. ET. MEMORIAE
 ALOISII. GABR. F. DE SINNER
 DOMO. AROELAE MONTE. IN. PAGO. BERNENSI
 QUI. PRAESTANTIA. INGENII. AC. DOCTRINAE. COPIA
 GENERIS. NOBILITATEM. SVPERGRESSVS
 INTER. PHILOGOS. PROBATISSIMOS
 THESAVRO. GRAECAE. LINGVAE. DENVO. ADORNANDO.
 EDENDOQVE
 PARISIIS. ADLECTVS
 SANCTORVM. IDEM. PATRV. CHRYSOSTOMI. ET. BASILII
 CODICVM. ADIVMENTO. CERTOQVE. IVDICIO. FRETVS
 OPERA. IBI. EDIDIT. CASTIGATISSIMA
 QVORVM. ASSIDVA. COMMENTATIONE. EDOCTVS
 FORTI. ANIMO. DIVINOQVE. INSTINCTV
 CATHOLICAM. PROFESSIONEM. FLORENTIAE. AMPLEXVS. EST
 NATVS. AN. LIX
 APOPLEXIAE. MORBO. PLVRES. PER. MENSES. TOLERATO
 PIVS. OBIIT. XVI. KAL. MAII. AN. MDCCCLX
 TE ✠ IN PACE.

Nous ne nous sommes étendus si longuement sur les dernières années de De Sinner, que pour bien établir que l'ami de Leopardi n'a pas fait commerce des papiers du poète recanatais. Il les avait offerts gracieusement à Vieusseux, sans penser à en tirer profit. S'il les a cédés au Grand-Duc, n'oublions pas qu'il lui a vendu en même temps les 4.000 volumes de sa bibliothèque et dans des circonstances si désespérées qu'on ne saurait le lui reprocher. Le jugement que M. Aulard a porté sur lui nous semble peu conforme à l'équité ¹.

Tout aussi imméritée nous paraît l'appréciation de M. Bouché-Leclercq ². Si De Sinner a fait preuve d'insouciance et d'incurie dans la gestion de ses propres affaires, du moins, il n'a jamais négligé le soin de la gloire de Leopardi. Pour un ami qu'il a connu en tout pendant 20 jours, auquel il a toujours rendu des services sans jamais en recevoir en échange, De Sinner nous semble avoir fait plus que son devoir. Loin de nous la pensée de

1. « Les personnes qui ont connu le correspondant du candide et « confiant Leopardi n'estimeront pas qu'il ait pris de son vivant, « assez de soin de sa réputation, ni même de son honneur pour qu'on « puisse croire, sans hésitation, à la justification posthume qu'il a « glissée dans les manuscrits. Était-il bien scrupuleux, l'homme qui, « établi à Florence et négligé, non sans raison, par les philologues « français, vendit à prix d'argent au gouvernement italien vers 1866, « les manuscrits de Leopardi ? Il obtint, nous a-t-on dit, à Florence, « une rente assez considérable qui lui fut payée jusqu'à sa mort. »

(F. A. AULARD : *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi*, Paris, E. Thorin, 1877. Introduction, p. 7.)

2. « Quant à ses manuscrits philologiques il les confia à un savant « dont il venait de faire la connaissance et qui lui promettait de les « faire imprimer en Allemagne. Léopardi n'avait pas la main heureuse : « il ne pouvait guère choisir de dépositaire plus distrait et plus insoucieux de ses intérêts que M. de Sinner. Né avec un esprit souple et « des aptitudes remarquables, mais indolent, léger, prompt à concevoir et à abandonner les sujets les plus divers, tyrannisé par des « habitudes qui l'enlevaient trop souvent de l'austère compagnie des « Muses et ne pouvant se résoudre à soutenir par le travail sa renommée « précoce, M. de Sinner ne sut jamais aller jusqu'au bout d'un engage-

diminuer les mérites de M. Bouché-Leclercq : nous partageons pleinement les sentiments de reconnaissance que les leopardisants d'aujourd'hui lui gardent pour le beau monument qu'il a élevé à la gloire de leur maître. Il est clair que notre éminent devancier ne pouvait pas, alors qu'il écrivait son livre, avoir connaissance de tous les documents dont nous nous sommes servis pour réhabiliter De Sinner.

Si, en effet, au bout d'une vie de déboires et de chagrins, De Sinner aliène au bénéfice de l'Etat italien les manuscrits dont il était, en quelque sorte, le conservateur, est-ce forcer la signification de cette vente tant critiquée que d'y voir comme une précaution louable de la part du philologue suisse, comme le plus sûr moyen, dans son idée, de soustraire l'héritage leopardien aux vicissitudes sociales, en les mettant sous la protection des pouvoirs publics ? En fin de compte, nous pensons que Louis De Sinner a fait pour la gloire de Leopardi plus que n'ont fait la plupart des autres admirateurs et amis, italiens ou étrangers, du grand Recanatais.

De Sinner vient au premier rang après Giordani et Ranieri, — et bien qu'assez loin derrière eux, — dans la trop courte série de ceux qui ont témoigné une sympathie agissante à Leopardi et qui lui ont rendu des services effectifs. Aussi ne pouvons-nous, pour notre part, nous associer aux reproches dont on a poursuivi De Sinner. Bien plutôt, il nous paraît juste que la postérité oublie ses travers, ses vices mêmes (il en a payé suffisamment la

« ment ou d'une idée, ni arrêter devant une tâche sérieusement entre-
 « prise le cours de sa mobile existence. Il publia en 1834 dans le *Rhei-
 « nisches Museum* quelques extraits des manuscrits de Leopardi et
 « s'en tint à cette marque de bonne volonté. Il ne put jamais se résoudre
 « par la suite ni à rendre ce dépôt aux vieux amis et éditeurs de Leo-
 « pardi : Pellegrini, Viani, Giordani, ni à en tirer parti et il excusait
 « son incurie en disant qu'après tout Leopardi tenait assez peu à passer
 « aux yeux de la postérité pour un philologue. » BOUCHÉ-LECLERCQ :
Giacomo Leopardi. Sa vie et ses œuvres, p. 231).

rançon de son vivant), pour ne se rappeler, avec gratitude, que les efforts accomplis par le philologue suisse pour signaler l'illustre poète à l'admiration des lettrés. On peut dire que c'est à Louis De Sinner que Leopardi est redevable de sa première renommée hors d'Italie, d'une manière générale, et, plus particulièrement, en France.

CHAPITRE II

ÉDITIONS

Nous classons, sous cette rubrique générale *Editions*, d'une part, les publications des œuvres de Leopardi faites en France dans leur langue originale ; d'autre part, les traductions françaises des œuvres non encore publiées en italien. Contre toute attente, et, en dépit des plaintes que Leopardi a élevées contre la France et l'indifférence des Français pour les œuvres d'érudition, la France a publié plusieurs de ses écrits encore inédits.

Déjà, en 1831, De Sinner se servait, dans le *Thesaurus linguæ græcæ*¹, dont il avait la direction, de notes puisées dans les manuscrits que Leopardi lui avait confiés. C'est l'introduction de cet ouvrage qui mentionne, pour la première fois en France, le nom de Leopardi :

« L'Italie, où il existe encore tant d'érudition, écrit
« l'éditeur, sera honorablement représentée par les tra-
« vaux de M. le Chevalier Peyron... et par le dépouille-
« ment des savants manuscrits que M. le Comte J. Leo-
« pardi a bien voulu mettre à la disposition de M. De
« Sinner lors de son voyage en Italie (pages III et IV)² ».

Quatre ans plus tard, Frédéric Creuzer, dans les

1. *Thesaurus linguæ græcæ, ab Henrico Stephano constructus*, publié sous la direction de G. R. LUD. DE SINNER et THEOBALDUS FIX, Paris, Firmin Didot, 1831.

2. Ce n'est pas dans cet ouvrage que se trouvent les observations que Fix a faites sur l'anacréontique de Leopardi, dont il est question dans la lettre de celui-ci à De Sinner (Rome, 24 déc. 1831).

œuvres de Plotin ¹, publiait les *Addenda et corrigenda ad Porphyrium de Vita Plotini*. Nous y lisons :

Præmonitum : Biennio fere, posteaquam Plotiniana omnia una cum hoc scripto Porphyrii Oxonium transmiseram, communicavit mecum, annuente auctore, G. R. L. Sinner Bernas V. Cl. libellum, quem vir illustris Jacobus Leopardi Comes Florentinus (*sic*) admodum juvenis, necdum septendecim annos natus, neque in græcis litteris ullo magistro usus, ad editionis modum concinnaverat hoc titulo : « Porphyrii de Vita Plotini et ordine librorum « ejus Commentarius Græce et Latine, Ex Versione Marsilii Ficini « emendata Græca illustravit et Latina emendavit Jacobus Leopardi 1814. » Quæ res ut admiranda est digna ingenio ejus viri, qui sequentibus annis cum carminibus tum aliis scriptis doctorum hominum laudes promeruit : ita eadem ad me hanc vim habere debet, ut ne ὄλεω τῷ θυλάκῳ effundam in hæc Addenda, quæ ille, quod bona ipsius pace ac venia dictum sit, pæne puer in chartas conjecerat, sed ut insigniora duntaxat seligam, et hac data occasione in publicum emittam. (T. III, p. 409.)¹

A la suite de ces paroles flatteuses se trouvent les notes de Leopardi qui remplissent les pages 500, 501 et 502.

En 1836, un autre érudit, Berger de Xivrey, dans son livre *Traditions tératologiques* ², écrit à la page LX des *Prolégomènes* :

« M. le Comte Leopardi a composé un traité encore « inédit intitulé *Saggio sopra gli errori popolari degli* « *antichi* ³. Nous avons profité avec empressement de la « communication que nous en a donnée M. De Sinner

1. FREDERICUS CREUZER : ΠΛΩΤΙΝΟΥ ΑΠΑΝΤΑ Plotini | opera omnia | Porphyrii liber de vita Plotini | cum | Marsilii Ficini commentarius | et ejusdem interpretatione castigata, etc., Oxonii, e Typographæo Academico, 1835, 3 vol. in-4^o.

2. *Traditions Têratologiques* ou Récits de l'Antiquité et du Moyen Age en Occident sur quelques points de la Fable du Merveilleux et de l'Histoire Naturelle, publiées... par JULES BERGER DE XIVREY. Paris, Imprimerie Royale, 1836.

3. Berger de Xivrey donne en note les titres des dix-neuf chapitres qui composent le *Saggio sopra gli errori*.

« et nous en avons fait un extrait de plusieurs pages sur
 « les Pygmées. Nous l'avons encore consulté ailleurs »,
 — c'est-à-dire à la page 33, dans les notes à l'article
Hypocentauri. — « M. le Comte Leopardi, continue l'au-
 « teur, dans son ouvrage manuscrit intitulé *Saggio sopra*
 « *gli errori popolari degli antichi*, dont nous devons com-
 « munication à M. De Sinner, traite avec une ample
 « érudition la question des Hypocentaures. En refusant
 « de croire à la réalité de celui de Phlégon, il cite l'expli-
 « cation que donne M. Féret. »

Mais l'emprunt principal se trouve à la page 102, à propos des Pygmées. « Nous devons, dit le savant éditeur, profiter ici de la permission que nous a donnée M. De Sinner de faire usage du beau travail manuscrit de M. le Comte Leopardi, que nous avons déjà cité. En donnant ici textuellement le morceau plein d'érudition qu'il consacre aux Pygmées, nous offrirons à nos lecteurs le meilleur complément de cette matière, en même temps qu'un échantillon d'un ouvrage très savant : *Oltre Erodoto in Euterpe*, lib. II, cap. xxxii... » (suivent six pages de citations qui s'achèvent sur ces mots : « *Sono pigmei, cioè guerrieri ed attissimi a combattere... in Ezechiel, l. VIII, ad loc. cit.* » Le chapitre des Pygmées est reproduit presque en entier ; il occupe les pages 102 à 108¹ de l'ouvrage de Berger de Xivrey.

Le même savant avait publié en 1823 une traduction de la *Batrachomyomachie*. Lors de la réédition de cet ouvrage en 1837², Berger de Xivrey fit précéder sa traduction de la dissertation que G. Leopardi avait écrite sur le même sujet.

1. Le passage publié par Xivrey se trouve dans les *Scritti lett.*, op. cit., t. I, pp. 300-307.

2. *La Batrachomyomachie*, traduite en français par J. BERGER DE XIVREY, 2^e édition, augmentée d'une dissertation sur ce poème, traduite de l'italien de M. le Comte Leopardi et de la guerre comique, ancienne imitation en vers burlesques. Paris, Arthus-Bertrand, 1837, in-18, avec 1 portrait.

De 1837 à 1841, aucune publication leopardienne en italien, du moins à notre connaissance. A cette dernière date, le libraire Baudry, éditeur de la *Biblioteca Italiana*, imprime les poésies de Leopardi, sous le titre *I Canti di G. L.*¹ A. Ronna, qui dirigea cette publication, suivit l'édition donnée par Leopardi à Naples en 1835, qui contient en tout 39 morceaux. Il la fit précéder d'un avertissement *al lettore*. La publication des poésies de Leopardi devait, selon lui, donner satisfaction au vif désir des industriels italiens résidant à Paris, et répondre aux accusations de Giordani. Celui-ci, « induit en erreur », avait dans ses écrits vitupéré les Italiens de Paris pour avoir, à ce qu'il croyait, repoussé l'idée d'une reproduction des livres de Leopardi, auquel il accordait, lui, une place d'honneur parmi les poètes italiens.

Cette édition des poésies leopardiennes, bien qu'en italien, a contribué à faire connaître en France le grand poète. Sans parler des Italiens qui étaient demeurés en France, après les traités de Vienne, comme Carlo Botta, édité lui aussi par Baudry, et qui mourut précisément en 1837, sans parler des Italiens réfugiés en France pour échapper à la réaction qui suivit les soulèvements de 1821 et surtout de 1831, les Pellegrino Rossi, les Giuseppe Ferrari, tous ceux qui se retrouvaient dans les salons de la comtesse de Belgojoso, nombreux étaient les Français qui s'occupaient alors de la vie artistique et littéraire de l'Italie, et qui possédaient suffisamment l'italien pour n'avoir pas besoin d'une traduction. Victor Hugo en était encore à sa période d'engouement exotique : il goûtait la littérature italienne, à l'égal de la littérature anglaise, et mettait l'Arioste, Cervantès et Rabelais, sur le même rang, celui des « Homères bouffons ». Nodier,

1. *Biblioteca Italiana continuata da quella del Buttura*, tomo XXXVII (continuazione tome VII) *Canti di Giacomo Leopardi e poesie scelte di U. Foscolo, I. Pindemonte, C. Arici et T. Mamiani*. Parigi, Baudry, Libreria Europea, 3, Quai Malaquais, 1845.

fureteur et voyageur, s'éprenait par accès de l'Italie. Antony Deschamps traduisait Dante; Barbier ne retrouvait plus, après 1831, la fougue satirique qui anime *La Curée* et *l'Idole*; par contre, il s'intéressait aux littératures étrangères, comme Sainte-Beuve, qui devait quelques années plus tard écrire la première étude critique un peu complète qui ait paru en France sur Leopardi. Enfin, Musset et George Sand avaient fait en 1833-1834 à Florence et à Venise leur fameux voyage; le premier en rapportait le scénario de son drame *Lorenzaccio* et cette connaissance plus exacte de la littérature italienne, qui lui fit, par la suite, emprunter plusieurs fois son inspiration à un Boccace et à un Bandello...

Les éditeurs de Leopardi étaient donc assurés de trouver même en France une clientèle. Aussi, en 1838, Baudry éditait-il une autre œuvre poétique de Leopardi, une œuvre inédite cette fois, les *Paralipomeni della Batracomiomachia*. Cette publication est trop importante pour qu'on puisse passer sous silence les événements qui l'ont préparée.

On sait que, durant son séjour à Naples, Leopardi avait eu l'idée d'aller passer le reste de sa vie à Paris. A cette occasion, il demanda à De Sinner s'il croyait qu'une nouvelle collection de classiques italiens, qu'il eût dirigée et annotée, pouvait l'occuper utilement là-bas. Sinon, il le priait de rechercher et de lui proposer « quelque autre tâche plus appropriée et plus utile ». De Sinner, qui lui-même ne vivait pas sur un lit de roses, lui répondit en mai (*Epist.*, III, p. 2) que le seul moyen de gagner de l'argent en faisant de la littérature, à Paris, était de collaborer à une revue. Sur ces entrefaites, un libraire de Naples, Starita, entreprit la publication d'une nouvelle édition des œuvres de Leopardi. Mais, après le premier volume (il devait en paraître trois), la publication fut suspendue par l'interdiction de la censure (*Epist.*, III, 19-30). Leopardi conçut alors l'idée de faire paraître ses

œuvres à Paris. A ce propos, il posait à De Sinner, dans une lettre du 22 décembre 1836, cette question : croyait-il, qu'en en voyant soit un exemplaire de ses poésies ou de ses écrits en prose, avec beaucoup de corrections et d'additions inédites, soit un *livre complètement inédit*, il trouverait à Paris un libraire, comme Baudry ou un autre, pour en donner à son compte une édition, sans compensation pécuniaire de la part de l'auteur ? On ne connaît pas la réponse, mais d'une lettre ultérieure de Leopardi (2 mars 1837), il ressort que De Sinner lui avait demandé une courte notice sur l'édition qu'il devait proposer au libraire¹. Le poète lui envoya le feuillet suivant :

Je ferai à mes *Operette morali* les additions que je promets dans la Notice qui les précède dans l'édition de Naples. Elles consistent en trois opuscules d'une étendue assez considérable. On peut voir leurs titres dans la Notice que j'ai citée¹. J'ajouterai aussi à mes poésies des morceaux inédits². En Italie, j'aurais donné quelque traduction inédite : par exemple, une traduction du Manuel d'Epictète, une traduction des quatre Discours moraux d'Isocrate, etc.³... Tout cela n'est bon à rien en France. Je veux publier un volume inédit de Pensées sur les caractères des hommes et sur leur conduite dans la société ; mais je ne veux pas m'obliger à le donner au même libraire qui publiera le reste, si auparavant je n'ai pas vu du moins le premier volume imprimé, afin de pouvoir juger de l'exécution. Au reste, je ne tiens en aucune manière à ce que l'édition soit faite sous le titre général d'Œuvres. On peut et même on devrait publier un volume sous le titre indépendant de Canti et deux autres sous celui de *Operette morali*. Je ferai des améliorations nombreuses à tous ces trois volumes.

1. Voir cette notice dans le 1^{er} volume des *Scritti letterari*, etc., op. cit., p. 386. Les trois opuscules sont : *Frammento Apocrifo di Stratone di Lampsaco*, *Il Copernico* et le *Dialogo di Plotino e di Porfirio*.

2. Il fait, probablement, allusion aux poésies, *La Ginestra*, *Il Tramonto della Luna*, *I Nuovi Credenti*.

3. Ces traductions ont été publiées par Ranieri en 1845. (Éd. Le Monnier.)

Quelle fut la réponse de De Sinner ? Fit-il des démarches ? Le fait est, qu'il s'en fallut de peu que ne revînt à la France l'honneur d'une édition complète des œuvres, en partie inédites, de Leopardi, du vivant même de ce dernier.

Trois mois plus tard, Leopardi mourait. Ranieri reprit, en son lieu et place les pourparlers engagés avec De Sinner. Dans une lettre que le grand ami napolitain de Leopardi écrivait peu après à Monaldo ¹, on lit : « Je n'en « puis disposer autrement, selon la volonté expresse de « notre cher défunt, qu'en m'en servant avec soin pour « l'édition complète de ses œuvres *qui doit d'ici peu* « *paraître à Paris* et dont il m'a imposé, durant sa maladie, de devenir, s'il plaisait à Dieu, l'éditeur. »

Pour satisfaire aux volontés de son ami, Ranieri se mit immédiatement en relations avec De Sinner ; il avait même l'intention de se rendre lui-même à Paris, pour travailler avec celui-ci à l'édition que devait publier la librairie Baudry. Mais il ne put faire le voyage et, De Sinner s'étant lui-même absenté de Paris, il chargea un ami qui s'y rendait de traiter avec le libraire. Mais celui-ci, sur les conseils de Tommaseo, qui habitait cette ville à cette époque, reprit sa parole. C'est alors que Ranieri, par l'intermédiaire de l'ami dont nous avons déjà parlé, fit imprimer à Paris à ses frais *I Paralipomeni* et se mit en quête d'un éditeur italien pour les autres œuvres. Les recherches que nous avons faites dans les bibliothèques de Paris et auprès des successeurs de Baudry ont été infructueuses. Il nous a été impossible de retrouver trace de la correspondance échangée à ce sujet, mais nous avons des raisons de croire que l'ami employé comme intermédiaire par Ranieri n'était autre que Francesco Paolo Ruggiero. C'est ce qui résulterait, du moins, d'une attestation de celui-ci à Ranieri ².

1. Voir *Nuovi Documenti*, etc., pp. 252-253.

2. Nous publions cette attestation dans le volume intitulé *Lettres inédites relatives à G. Leopardi*. Paris, Champion, 1913, p. 158.

L'édition des *Paralipomeni*, dont Ranieri assumait les frais, parut chez Baudry en 1842 sous le titre de *Paralipomeni della Batracomiomachia di G. Leopardi*. Elle ne contient, — chose assez curieuse, — que le texte de l'œuvre leopardienne : ni avertissement critique, ni introduction biographique, ni, au cours de l'œuvre, les notes qui sont cependant nécessaires pour faire comprendre les allusions du poète.

Nous trouvons encore des fragments inédits dans l'article de Sainte-Beuve sur Leopardi. Outre plusieurs passages de la correspondance adressée à De Sinner, Sainte-Beuve donne en note¹ le texte italien de deux projets de poèmes appartenant aux *Inni cristiani*², la conclusion du *Saggio sopra gli errori popolari*, alors encore inédit, ainsi que plusieurs lettres de Leopardi.

Avec les *Paralipomeni* se clôt, pour longtemps, le cycle des publications leopardiennes en France. Les compilateurs des anthologies italiennes publiées en France montrent un dédain inexplicable pour Leopardi. Dans les *Lezioni di letteratura italiana o nuova scelta di prose* aussi bien que la *Nuova scelta di Poesie* publiées par G. Serra (Nantes, 1837-8), Leopardi n'est point mentionné, bien que Monti, Foscolo, Botta, G. Napione, Manzoni, Pellico, Perotti, Sebastiani, soient représentés. Il en va de même de toutes les autres anthologies publiées pendant les trente années qui suivirent la mort du poète. Ce n'est qu'en 1868, dans le *Fiore di letture italiane in prosa ed in poesia*³, que Giuseppe Zirardini juge à propos d'insérer, à côté des œuvres des autres poètes italiens, des vers de

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1844 : G. Leopardi.

2. Projets publiés de nos jours dans les *Scritti vari inediti di G. L.*, Florence, Le Monnier, 1906, pp. 93-95.

3. *Fiore di letture Italiane in prosa ed in poesia* scelte da GIUSEPPE ZIRARDINI ed ordinate dal Decimonono al Decimoterzo secolo. Parigi, Libreria Europea, Baudry, 1868, 2 volumes (qu'on retrouve aussi réunis en un seul).

Leopardi. Dans la préface du premier volume (page vi), Zirardini écrit :

« La canzone *A Angelo Mai* pose la question de savoir
« si Giacomo Leopardi l'emporte par l'élévation de sa
« pensée, par la noblesse de son art, par la générosité de
« sa colère contre la lâcheté italienne. En manifestant
« aux élèves les beautés du canto sur *La Ginestra*, le
« maître ne voudra pas contredire le jugement de Gior-
« dani qui l'estimait un ineffable poème, si supérieur par
« la matière et par la forme, à tous les poèmes modernes
« et anciens, le poète tout en éclairs, en tonnerres, en
« lueurs qu'il clama au pied du Vésuve au soir de sa brève
« et douloureuse journée. » En effet, à la page 41 du
deuxième volume, on trouve les deux pièces ainsi annon-
cées. Mais, et ceci mérite d'être signalé comme un con-
traste frappant avec l'appréciation si flatteuse de Man-
zoni pour la prose leopardienne, Zirardini ne pense pas
devoir faire à celle-ci le même honneur. Il ne fait dans le
volume de prose aucune mention de l'écrivain recanatais.

On constate la même omission dans les *Morceaux choisis en prose et en vers des classiques italiens*, publiés par Louis Ferri la même année¹. A la page 157, nous trouvons le texte italien de la poésie de Leopardi : *Le moineau solitaire*. Dans la notice biographique qui précède cette poésie, Ferri dit pourtant que les *Pensées* (*Pensieri*) sont l'œuvre d'un prosateur éminent et d'un moraliste qu'on admirerait complètement sans le doute désolant qui s'y trahit. Cette abstention de la part de compilateurs d'anthologies s'explique, probablement, par des préoccupations morales. Les recueils que nous venons de mentionner s'adressaient surtout à la jeunesse des écoles et les œuvres en prose de Leopardi ne possèdent guère les qualités requises pour cette sorte d'ouvrages.

1. *Morceaux choisis en prose et en vers des classiques italiens*, publiés par LOUIS FERRI. Paris, Hachette, 1868.

En 1877, Leopardi recevait la consécration d'une thèse en Sorbonne et, à cette occasion, M. F.-A. Aulard publiait, à la fin de son *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi*¹, plusieurs œuvres inédites de Leopardi, qui ont été publiées depuis séparément en brochure².

M. F.-A. Aulard a eu entre les mains les manuscrits de Leopardi que De Sinner vendit, à la fin de sa vie, au gouvernement italien. C'est ce qui lui a permis de se tailler un domaine enviable dans un champ exploré en tous sens par la critique italienne. Il restait bien peu à découvrir dans l'œuvre de Giacomo ; aussi s'explique-t-on que depuis lors il n'ait plus été publié, en France tout au moins, d'œuvre inédite de Giacomo Leopardi, et que ce soient surtout des traductions qui, après 1877, ont servi à propager en France la connaissance de Leopardi³.

1. 1 vol in-8. Ernest Thorin, 1877.

2. *Œuvres inédites de Leopardi. Ebauches de poésies, Pensées, Lettres à M. de Sinner*, recueillies et publiées d'après les manuscrits de la Bibl. Nationale de Florence par F. A. AULARD, Paris, Ernest Thorin, 1877, p. 46.

3. Il convient cependant de signaler une édition récente dont l'existence est significative. Dans un petit volume : *L'Italien au brevet supérieur*, un professeur de lycée, M. Paoli, appliquait sa grande expérience de l'enseignement de l'italien à mettre à la portée des jeunes gens et jeunes filles aspirant au brevet supérieur *Il Parini, ovvero della gloria*. Après une notice de quelques pages, M. Paoli donnait le texte très heureusement annoté de l'écrit leoparden. (M. PAOLI : *L'Italien au brevet supérieur*. 1910-1912 : *Tasso, Goldoni, Alfieri, Leopardi*, Paris, Didier, s. d. La partie concernant Leopardi va de la page 90 à la page 123.)

CHAPITRE III

TRADUCTIONS

Les rééditions dans le texte original ou les éditions d'œuvres inédites de Leopardi ont, certes, contribué à familiariser le monde lettré français avec le nom du poète. Mais elles ne pouvaient révéler le grand pessimiste italien qu'à ceux-là seuls qui possédaient la langue de Dante. Quant aux autres, — et ce sont ceux-là qui comptent surtout, car ils constituent la majorité, — c'est grâce aux traductions et aux articles critiques qu'ils ont pu prendre contact avec la pensée et l'art leopardiens. Il convient donc d'établir aussi le bilan de ces sortes de publications.

Ici encore, c'est De Sinner qui ouvre la série. Il publie successivement en 1833, dans la revue *Le Siècle*, sous la rubrique « Littérature italienne », trois dialogues traduits des *Operette morali*. Le premier, le *Dialogue entre F. Ruysch et ses momies*, parut dans un des premiers numéros de la revue, le 2 mars. Il était précédé d'une longue introduction et signé de l'initiale S¹.

Cette initiale cache très probablement la personnalité de De Sinner. M. Aulard n'avait pas réussi, en 1877, à retrouver la collection du *Siècle* ; il ne faisait que mentionner, d'après les biographies de Leopardi, cette traduction

1. *Le Siècle, Revue critique de la Littérature, des Sciences et des Arts*, dirigée par M. ARTAUD, Paris, 1833. C'est dans le numéro du 2 mars 1833 (t. I, p. 264) que l'on trouve sous la rubrique *Littérature italienne* la traduction du *Dialogo di Federico Ruysch e delle sue Mummie*. Voir l'Appendice, IV.

supposée du philologue suisse¹. Trois ans plus tard, quand il publiait la traduction des œuvres du poète², il avait connaissance de cette traduction du *Dialogue entre F. Ruysch et ses momies*, du *Dialogue entre la nature et un islandais*, de la *Gageure de Prométhée*. Bien que De Sinner ait donné cette traduction comme l'œuvre d'un jeune homme qui désirait garder l'anonyme, M. Aulard, s'appuyant sur l'autorité de Sainte-Beuve, ne lui en attribue pas moins la paternité de ce travail. On a eu connaissance, depuis, d'une lettre de Louis De Sinner à Vieusseux (11 avril 1833), qui soulève un nouveau doute³. « Je vous adresse sous bande, écrit le critique bernois « au directeur de l'*Antologia*, un numéro d'un nouveau « journal, *Le Siècle*, dans lequel j'ai fait insérer une traduction d'un des morceaux en prose de Leopardi. Les « lignes d'introduction sont du rédacteur, la traduction « est faite sous mes yeux par un de mes élèves, M. Vendryès⁴. Je pense continuer ces traductions. » Nous avons demandé à M. Vendryès, professeur à la Faculté des Lettres à l'Université de Paris, si l'on conservait dans sa famille la trace et la preuve de cette collaboration de son père à l'œuvre de De Sinner. Il nous a répondu qu'effectivement M. Firmin Vendryès⁵ a été l'élève de De Sinner au temps où celui-ci était suppléant à l'Ecole normale

1. *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de G. L.*, p. 237, note.

2. *Œuvres de G. L.*, traduites par F.-A. AULARD. Paris, Lemerre, 1880, 1^{er} volume, p. 5, note.

3. Cette lettre a été publiée pour la première fois par M. GIUSEPPE PIERGILI dans les *Nuovi Documenti intorno agli scritti e alla vita di G. L.*, Firenze, 1892, p. 9. Nous la reproduisons dans notre recueil de *Lettres inédites relatives à G. L.*, Paris, Champion, 1913.

4. Le texte de M. Piergili porte « Vendoyes » mais c'est sans doute une faute de lecture ou plutôt d'impression.

5. VENDRYÈS (J.-B. Firmin) né à Paris le 2 déc. 1809, mort le 6 janvier 1893, fut reçu élève à l'Ecole Normale en 1829. Pour les détails plus amples, voir VACHEROT, *Annuaire des Anciens Elèves de l'Ecole Normale*, 1894, p. 5.

supérieure. On a donc tout lieu de croire, puisque De Sinner, dans l'introduction qui parut en tête du premier dialogue, en attribue la traduction à un de ses jeunes amis, qu'il avait confié à ce collaborateur la tâche provisoire de faire une première version ; il l'aura revue lui-même comme il a revu la traduction des deux autres dialogues, s'il ne l'a pas faite lui-même, ainsi qu'il en marquait l'intention : « Nous nous proposons, disait-il, de continuer ces traductions ; nous donnerons aussi « quelques-unes des poésies. »

Reste maintenant ce fait, que De Sinner donne cette introduction comme l'œuvre du rédacteur du *Siècle*. Si nous nous rappelons, toutefois, que ces pages d'information et de critique étaient les premières qui parussent en France sur Leopardi, que De Sinner fut chez nous comme le révélateur du poète italien, que, d'autre part, les Italiens et le principal intéressé lui-même ne se trompèrent pas sur l'auteur ou tout au moins sur l'origine de cet article, nous pouvons admettre que Leopardi avait raison de remercier De Sinner comme il le fit par une lettre du 18 août 1833, et que l'initiale de la signature représentait, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur de la rédaction. Que De Sinner l'ait composée lui-même, ou qu'il ait laissé au « rédacteur » le soin d'utiliser les indications orales ou écrites que dans ce cas il lui aurait fournies, c'est toujours à Louis De Sinner que revient le mérite de cette introduction, comme lui appartient l'initiative des traductions du *Siècle*. Nous en avons une preuve, au surplus, dans la forme toute personnelle de l'introduction, et aussi dans une autre lettre de Leopardi à son ami, antérieure de deux ans à la publication en français des Dialogues. Répondant probablement à une proposition de De Sinner, le poète écrivait : « Je conçois « qu'une traduction bien faite en allemand ou en français « de quelqu'un de mes petits morceaux de littérature en « prose ou en vers, pourrait être fort utile. »

L'introduction comporte une biographie sommaire de Giacomo Leopardi et étudie très brièvement les deux petits volumes, l'un en prose, l'autre en vers, qui ont établi en Italie le renom du poète. Jugeant la nature de l'inspiration leopardienne, le critique écrit : « Quelquefois « son scepticisme est empreint de la teinte caustique de « Lucien ; mais le plus ordinairement il est grave comme « le sujet qui l'occupe. » Il expose alors son dessein et ajoute : « Plus tard, nous communiquerons à nos « lecteurs la place que le poète italien nous semble « devoir occuper à côté de Lord Byron, de Lamartine et « de quelques autres génies poétiques contemporains... « C'est alors peut-être que nous pourrons faire voir que, « de nos jours, la poésie mélancolique, philosophique et « désespérante ne peut être jugée et goûtée que *lorsqu'on « se rend bien compte du point d'où sont partis les poètes.* « Le dégoût des plaisirs, le besoin d'une religion positive, « le vide que laisse dans le cœur l'étude approfondie de « la science, voilà trois grandes expériences qui forcent « l'homme à rentrer en lui-même. Qui n'a pas échoué sur « ces écueils ¹ ? Tout homme est poète dans le sanctuaire « de son âme. Mais tout homme qui a médité n'est pas « poète pour autrui. »

Et De Sinner finit par ces lignes : « Quant à nous, en « publiant ces extraits du comte Leopardi, nous rempli- « rons un devoir sacré. Avoir vécu pendant un mois dans « l'intimité de cet homme distingué est pour nous le « souvenir le plus cher à notre cœur. »

Cette introduction ne manque pas d'habileté. De Sinner ne se répand pas en louanges hyperboliques, il ne s'attaque pas non plus au fond du dialogue qu'il va présenter au public : il se contente de faire briller aux yeux des lecteurs le renom dont Leopardi jouissait en Italie.

1. Nous devons rappeler que De Sinner n'avait pas été à l'abri de l'angoisse métaphysique, comme le prouve sa conversion *in extremis* au catholicisme.

Bien que l'auteur ne pénètre pas jusqu'au cœur de son sujet et que son étude puisse paraître aujourd'hui superficielle, ses intentions n'en étaient pas moins méritoires et son effort utile. Leopardi semble l'avoir compris, et il exprime à De Sinner sa vive reconnaissance pour cet article. Il lui écrit de Florence le 18 avril 1833 : « Je « dois aussi vous remercier pour le beau volume de Have-
« lock et surtout pour votre article du *Siècle*. J'y ai
« reconnu, avec les sentiments de la plus vive gratitude,
« la douce affection qui l'a dicté. »

Quant à la traduction, elle apparaît fidèle au texte et non dépourvue d'élégance. Elle est précédée d'une note biographique sur Ruysch.

Un deuxième article de Louis De Sinner se trouve dans le tome II, à la page 12. Il contient, en tête de la traduction de la *Gageure de Prométhée*, une introduction qui n'est que la suite et, en quelque sorte, la réalisation des promesses contenues dans la première notice. Ici encore, il croit devoir faire des réserves.

« Nous sommes loin, écrit-il, de partager les préven-
« tions de Leopardi contre la civilisation : nous croyons,
« au contraire, que le progrès est la loi de l'humanité ;
« nous croyons à la perfectibilité sociale. » Il annonce
encore son intention de comparer Leopardi à Byron, à
Lamartine et à Chateaubriand, et répète ce qu'il avait
déjà dit : « Nous nous efforcerons d'expliquer son décou-
« ragement et son scepticisme en nous plaçant au point
« de vue d'où il est parti. » Cette question du point de
départ lui tenait au cœur. Qu'entendait-il par là ? On ne
sait au juste, car il ne devait jamais prendre la peine ou
trouver le loisir de s'expliquer à ce sujet. C'est seulement
dans l'article qu'il publia dans l'*Encyclopédie des Gens
du Monde* qu'il touche à cette question ; encore le fait-il
bien superficiellement. Quoi qu'il en soit, voici les lignes
qui peuvent, jusqu'à un certain point, dévoiler la pensée
de De Sinner :

« Le Comte Leopardi, né avec une constitution malade, affligé des dissentiments politiques qui éloignaient de lui son père, attristé par le sort malheureux de sa belle patrie qu'il chérissait tant, ne put soutenir plus longtemps le poids de ses grands travaux. Il tomba sérieusement malade pour ne plus se relever. » Et, plus loin : « Mais un problème psychologique a beaucoup occupé ses amis comme ses ennemis. On a voulu savoir pourquoi Leopardi, cet homme si doux, si modeste, si aimant, si vertueux dans toute sa carrière, pourquoi enfin ce profond penseur, ce grand écrivain avait pu vivre de la vie de l'âme, tout en désespérant de lui-même, de l'humanité entière et même de la Providence. »

Le problème est éloquemment et nettement posé ; mais De Sinner se dérobe lorsqu'il s'agit d'en donner une solution : « Nous n'essaierons point, dit-il, de soulever ce voile. »

La troisième et dernière traduction de Leopardi parut dans le fascicule suivant. On la trouve dans le même tome, à la page 106. Elle présente au public français le *Dialogue entre la Nature et un Islandais*. Nous avons affaire, cette fois, à une traduction, sans plus. Cette absence de toute notice et de tout commentaire n'est pas sans signification. Déjà, la deuxième publication était imprimée en petits caractères ; elle témoignait du peu d'enthousiasme que l'éditeur semblait y mettre. Les noms des personnages qui parlent ne sont indiqués que par des initiales. Au lieu de reprendre à la ligne à chaque changement d'interlocuteur, la typographie a fait de tout le dialogue une masse compacte, de lecture pénible. Il semble que les directeurs de la revue n'aient guère prisé la prose du pessimiste italien et que De Sinner en ait été déçu. N'est-ce pas un écho de ce mécontentement que l'on trouve dans l'article de Sainte-Beuve, quand celui-ci, inspiré par De Sinner, se plaint que les traductions de

1833 aient passé inaperçues ? Le fait est que De Sinner arrêta là ses tentatives en France. Il s'adressa dès lors, pour faire connaître les théories philosophiques de son ami et les mérites de sa poésie, au public d'Allemagne et à des revues allemandes, comme le *Rheinisches Museum für Philologie*, où, dès 1834, il publiait un choix des œuvres philologiques de Leopardi ¹.

La date de 1833 marque à la fois un point de départ et le commencement d'un long arrêt dans les efforts accomplis en France pour faire connaître, par le moyen des traductions, l'œuvre de Leopardi. Après De Sinner, il faut attendre trente-quatre ans avant qu'une œuvre détachée du poète italien trouve un traducteur, et quarante-sept ans avant que l'on publie une version de ses œuvres complètes.

Mais, si les traductions se donnant comme telles manquent pendant cette longue période de temps, on trouve cependant des traductions partielles dans les différents articles que les critiques consacrèrent au poète recanatais au milieu du xix^e siècle. C'est ainsi que Theil, dans une chronique de littérature italienne publiée dans *La France littéraire*, agrémentait une courte esquisse de la personnalité de Leopardi de la traduction complète de l'ode *All'Italia* ². C'est ainsi surtout que, en 1844, Sainte-Beuve, publiant, dans la *Revue des Deux-Mondes*, (25 septembre) un article sur Leopardi, illustre la biographie du poète et la critique de son œuvre par la traduction des différents passages qu'il jugeait le plus significatifs.

Le grand critique reprend la plume que Joseph Delorme avait jadis honorée et traduit en vers : l'*Infini*, le *Soir*

1. *Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardii, Comitibus*, dans le *Reinisches Museum*, vol. III, c. 1, p. 611, Bonn, 1834.

2. *La France littéraire*, 7^e année, 28^e livraison, deuxième série, décembre 1838.

du *Jour de Fête*, l'*Anniversaire* (*Alla luna*), le *Passe-reau* (*Il passero solitario*) et l'*Amour et la Mort*. Etudiant ces essais de traduction, M. Aulard écrit : « Nul n'est « entré plus avant que le grand critique dans la pensée « du poète. Il profite souvent des similitudes des deux « langues pour donner d'ingénieux équivalents. Voici, « dans la traduction de l'ode *Amore e Morte*, la plus heureuse de ces rencontres :

Quando novellamente
Nasce nel cor profondo
Un amoroso affetto, etc...

Lorsque nouvellement au sein d'un cœur profond
Naît un germe d'amour, du même instant, au fond
Chargé d'une fatigue insinuante et tendre
Un désir de mourir tout bas se fait entendre.

« Mais, ajoute M. Aulard, plus tard, Sainte-Beuve « n'est pas toujours si heureux. Partout où Leopardi est « simple et vrai, il échoue. D'ailleurs, mettre en alexandrins les vers lyriques italiens, n'est-ce pas déjà com- « mettre un premier contre-sens ? »¹

Rien de plus judicieux que ces observations. Sainte-Beuve, en effet, a pénétré plus que tout autre le sens intime des vers leopardiens. Mais, souvent, il est plus prolix et montre plus de recherche que Leopardi. Cela tient à ce que la tâche est ardue, qui consiste à traduire des vers libres en alexandrins et surtout à traduire en vers, voire en prose² française, la poésie de Leopardi, sans lui enlever de sa sobriété et de son énergie. Leopardi est d'une concision qui doit faire le désespoir de tout traducteur. Et, comme la valeur de ses vers réside surtout

1. Préface à la traduction des œuvres de Leopardi, Paris, Lemerre, 1880.

2. Sainte-Beuve a traduit aussi en prose des fragments de poésies comme la « canzone » *All' Italia*, comme *Sopra il Monumento di Dante*, comme *Ad Angelo Mai*.

dans la forme, quand le mérite de celle-ci disparaît, le charme de l'original s'évanouit en grande partie.

A l'article de Sainte-Beuve vint s'ajouter bientôt une brochure de Eugène de Montlaur¹. Or, ce critique insère, lui aussi, dans son étude la traduction en prose de quelques passages poétiques. Cette fois-ci, ce sont le *Risorgimento* et les *Ricordanze* qui sont mis à contribution. A l'imitation de Sainte-Beuve, De Montlaur donne aussi la traduction en vers, intégrale, de quelques pièces : l'*Infini*, par exemple : *A la Lune*, et le *Samedi*. Leo Joubert², dans un autre exposé critique de l'œuvre de Leopardi, donne quelque temps après la version en prose, partielle, de *Il Passero Solitario*, de *Consalvo*, de *Amore e Morte*, et celle complète du *Soir d'un jour de Fête* ; on trouve aussi dans son article quelques passages de *L'histoire du genre humain*.

C'est encore dans la *Revue des Deux-Mondes* que De Mazade³ consacre une étude à Leopardi. Soit qu'il estime le texte des *Canti* suffisamment accessible au public français, soit qu'il ne veuille pas renouveler l'expérience des critiques que nous venons de nommer, il ne donne pour son compte qu'une traduction en prose, d'ailleurs incomplète, du *Coucher de la Lune*. Octave Lacroix⁴, dans ses impressions sur Leopardi, revient au système de la traduction en vers. C'est ainsi qu'il donne en entier : *A se stesso*, *A la Lune*, pièce qu'il croit révéler aux lecteurs de la revue, alors que Sainte-Beuve et Montlaur l'avaient déjà traduite, et un passage de la deuxième Elégie. De plus, il traduit en prose *Le Samedi du Village*, un

1. E. DE MONTLAUR : *Giacomo Leopardi*, Moulins, Imp. Desrosiers 1846.

2. LÉO JOUBERT : *Essai de critique et d'histoire*. Paris, Didot, 1863. Article publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, juin 1860.

3. CHARLES DE MAZADE : *Les souffrances d'un penseur italien*, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1861.

4. OCTAVE LACROIX : *Giacomo Leopardi*, *Revue Française* du 10 août 1860, 3^e année, t. X, pp. 66-74.

fragment des *Ricordanze*, et la pièce *A Silvia* en entier.

Mais toutes ces versions fragmentaires, qu'il fallait chercher dans des articles de revue ou dans des brochures devenues rares, ne donnaient qu'une idée incomplète et imparfaite de l'œuvre poétique de Leopardi. Le besoin se faisait sentir d'une traduction intégrale. Aussi, en 1867, Valery Vernier¹ donnait-il au public français les *Poésies Complètes* de Leopardi. Le traducteur, dans sa préface, donne du poète une biographie quelque peu fantaisiste, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Il nous fait savoir qu'il a eu sous les yeux l'édition de Antonio Ranieri (Florence, Felice Le Monnier, 1865) dont, ajoute-t-il, « nous avons suivi le texte du plus près possible, laissant aux tours de phrases et aux épithètes toute leur originalité, précaution sans laquelle il n'est pas, croyons-nous, de vraie traduction... » « C'est pour l'avoir oublié que » M. Valery Vernier s'est mépris parfois sur le sens général « de certaines odes et, quoique très versé dans la langue » italienne, a méconnu, nous croyons-nous, l'esprit intime « des poésies² ».

L'ordre chronologique que nous suivons dans l'énumération des adaptations françaises des œuvres de Leopardi nous ramène, après Valery Vernier, à des traductions partielles. M. Bouché-Leclercq, dans son ouvrage sur le poète des Marches, traduit pour ses lecteurs plusieurs passages des œuvres leopardiennes. Nous y trouvons une traduction complète en prose des *Canti* suivants : *All' Italia*, *Per l'Inno al Redentore*, *A Silvia*, *L'Infinito*, *Aspasia* et *A se stesso*, et la traduction partielle des poèmes que voici : *Per il monumento di Dante*, *Ad Angelo Mai*, *A un vincitore nel pallone*, *Alla sorella Paolina*, *Bruto Minore*,

1. Sa biographie : Leopardi traduit de l'italien ; Poésies complètes, Lib. Centrale, 1867.

2. F.-A. AULARD : *Introduction à la traduction des œuvres de G. Leopardi*, op. cit.

Vita Solitaria, Canto di un pastore errante, Amore e Morte, la Ginestra.

Ces traductions sont remarquables et, chose rare, les traducteurs qui viennent ensuite, et les critiques français et italiens, n'ont pour elles que des louanges. « Nous « devons beaucoup, écrit E. Carré ¹, à la belle étude que « M. Bouché-Leclercq a publiée sur Leopardi et qui « contient des traductions remarquables de plusieurs « poésies » (Didier, 1874). C'est aussi un jugement favorable que porte Mario Turiello, généralement sévère pour les essais d'adaptation de Leopardi : « Les traductions « en prose dont M. Bouché-Leclercq coupe de temps en « temps son exposé, sont peut-être les seules à peu près « fidèles et presque partout impeccables qu'on ait faites « en France ². »

Amiel, dans son recueil de poésies traduites de diverses littératures, *Les Etrangères* ³, donne, en 1876, la traduction de deux poèmes leopardiens : *L'Infini* et *Le Soir d'un Jour de fête*, qui sont respectivement les XI^e et XXXIX^e de son anthologie. C'est une traduction en vers qui essaye de reproduire exactement le rythme des originaux.

Nous n'avons vu, jusqu'ici, que des traductions fragmentaires et incomplètes ; la plus étendue, celle de Valéry Vernier, ne comportait que les œuvres poétiques. Nous n'avons relevé, comme contributions à la connaissance en France du génie de Leopardi, que des articles de circonstance, des études de courte haleine. C'est à M. Aulard que Leopardi doit la première traduction complète qui ait paru en France de ses poésies et de ses œuvres en

1. Voir ci-après, p. 318.

2. *Giacomo Leopardi : Choix d'œuvres en prose*, trad. par MARIO TURIELLO, Paris, Perrin, 1904, p. xv.

3. H.-FRÉD. AMIEL : *Les Etrangères*, poésies traduites de diverses littératures, p. 41 et 147, Paris, Sandoz et Fischbacher, s. d. (L'achevé d'imprimer à la p. 283, porte la date du 4 août 1876), 1 vol. in-16, 284 p.

prose. L'*Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi* est illustré de nombreux extraits traduits des lettres, des poésies, des œuvres en prose de Leopardi. L'ouvrage s'achève par des essais de traduction, dont voici la liste : *Histoire du genre humain* ; *Dialogue d'un follet et d'un gnome* ; *Dialogue de Timandre et d'Eléandre* ; *Dialogue d'un marchand d'almanachs et d'un passant* ; *Dialogue de Tristan et d'un ami* ; *Comparaïson des pensées de Brutus et de Théophraste* ; *Manuel d'Epictète*, préambule du traducteur.

Ce n'était là qu'un commencement. Trois ans plus tard, M. Aulard donnait une traduction complète des *Poésies et Œuvres morales de Leopardi*¹. De ce recueil, M. Aulard excepte à juste titre les *Paralipomeni della Batracomiomachia*, trop pleins d'allusions à l'histoire et à la vie italiennes, pour être compris du public français, et toutes les œuvres secondaires qui n'étaient qu'une traduction d'auteurs anciens ou étrangers. « Notre traduction des poésies, écrit M. Aulard dans son introduction, aura peut-être ceci de nouveau qu'elle a été faite, pour ainsi dire, à la lumière des écrits philosophiques. La vraie source de l'inspiration de Leopardi est dans sa philosophie, comme le montrera l'Essai que l'on va lire. » M. Aulard estime que c'est ce qui fait la valeur principale de sa traduction. Mais certains critiques lui contestent avec énergie ce mérite ; M. Turiello, par exemple, estime qu'il est difficile de se tromper plus complètement. Tenir compte de la pensée philosophique de Leopardi, c'est bien, pense M. Turiello ; mais il ne faudrait pas oublier ses mérites d'écrivain et de poète ; et la traduction de M. Aulard ne les met pas assez en relief. Parlant de la traduction des œuvres morales,

1. *Poésies et œuvres morales de Leopardi*. Première traduction complète, précédée d'un *Essai sur Leopardi*, par F.-A. AULARD, 3 vol., Alph. Lemerre, 1880.

M. Turiello écrit ¹ : « L'inimitable perfection, l'élégance
 « pompeuse et superbe, l'abondance, la sonorité de la
 « langue, voilà ce qui suffirait à immortaliser ces pages
 « (les œuvres en prose) et voilà ce dont on ne soupçonne
 « rien en lisant la traduction de M. Aulard. Pourtant,
 « grâce, dignité, élévation, richesse, richesse surtout, ce
 « sont là des qualités auxquelles le Français peut pré-
 « tendre à son tour. Or, rien n'est plus humiliant pour
 « cette admirable langue qu'une comparaison attentive
 « entre la prose magnifique de Leopardi et la prose timide
 « et anémique de M. Aulard. Est-ce le grand écrivain,
 « est-ce la langue française qui aurait le plus à se plaindre
 « du traitement qu'il leur a imposé, c'est ce que nous
 « aurions quelque peine à préciser. »

Quant à la traduction des poésies, Lacaussade² la trouve trop littérale, trop servile. Pour lui, M. Aulard est trop soucieux de ne pas trahir son modèle ; sa traduction, si elle a le mérite de la fidélité, ne rend pas suffisamment la valeur poétique du texte italien.

Dans la même année 1880, presque en même temps que le livre de M. Aulard, paraît la traduction des *Opuscules et Pensées de Leopardi* par Auguste Dapples³. Dans la préface, l'auteur soutient, avec M. Aulard, que Leopardi a été avant tout un philosophe et défend l'idée que se sont faites et qu'ont donnée de Leopardi Sainte-Beuve, Marc Monnier, Bouché-Leclercq, et jusqu'au traducteur allemand, Paul Heyse. Mais cette traduction n'est qu'un choix. Il y manque : *Il Parini ovvero della Gloria, Elogio degli uccelli, Canto del Gallo Silvestre, Frammento apocrifo*

1. Giacomo Leopardi : *Choix d'œuvres en prose*, par MARIO TURIELLO, Paris, Perrin, 1905, 2^e édition. Introduction, p. xiii.

2. AUGUSTE LACAUSSE : *La poésie de G. Leopardi en vers français*, Paris, Lemerre, 1889.

3. G. LEOPARDI : *Opuscules et pensées*, traduits de l'italien et précédés d'une préface par AUGUSTE DAPPLES, Paris, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, Germer Baillière, 1880.

di Stratone di Lampsaco, Il Copernico, Comparazione delle sentenze di Bruto minore e di Teofrasto vicini a morte, ainsi que cinquante-sept pensées.

En 1887, Eugène Carré donne une traduction des poésies de Leopardi ¹. C'est une traduction en prose avec le texte italien, qui suit l'édition publiée par Le Monnier, à Florence. Ce travail mérita les éloges de Lacaussade et provoqua une « étude sur les poésies de Leopardi et la traduction de M. Eugène Carré ² ». Jules Forni, l'auteur de cet article, donna lui-même des fragments traduits de *All'Italia*, de *Sopra il Monumento di Dante*, des *Ricordanze*, de *Amore e morte*. Le courant d'admiration pour Leopardi ramène le public vers son œuvre poétique. Ceux-là mêmes, qui admirent et approuvent en lui le philosophe, reconnaissent un écho éclatant de sa pensée dans les *Canti*. Trouvant dans les doctrinaires, comme Schopenhauer, un exposé plus systématique du pessimisme, les critiques et les poètes préfèrent retenir de son œuvre, non plus les Dialogues ou les Pensées, mais l'expression lyrique de ses idées et de ses sentiments. Aussi, deux ans après celle de Carré, voit-on paraître une nouvelle traduction de ses poésies. Cette fois, c'est une traduction en vers. Nous la devons à un poète trop déprécié aujourd'hui : Auguste Lacaussade ³. Lacaussade reprend, en la complétant, la tentative de son ancien maître et ami, Sainte-Beuve. Il met les vers libres de Leopardi en alexandrins français, suivant une méthode qu'il indique lui-même : « Notre travail, dit-il, est moins « une traduction littérale qu'une sympathique interpré-

1. *Poésies de Giacomo Leopardi*. Traduction nouvelle par EUGÈNE CARRÉ, avec le texte en regard, une introduction et des notes et deux eaux-fortes de F. Dumoulin, Paris, Petite Bibliothèque Charpentier, 1887.

2. Extrait de la *Gazette des Tribunaux* du 11 juin 1887, Paris, Alcan-Lévy, 1887, in-8, 26 p.

3. *La poésie de G. Leopardi en vers français*, avec une introduction et notes par A. LACAUSSE, Paris, A. Lemerre, 1889.

« tation, une adaptation en vers français de la pensée et
« du sentiment du poète, de ce qui constitue en propre
« l'originalité du grand lyrique moderne d'Italie¹. » On
comprend dès lors que Lacaussade se soit cru le droit et
se soit vu dans l'obligation de s'éloigner parfois du texte
italien ; mais on ne saurait s'en plaindre. Quelle que soit
la valeur du principe qu'il a adopté, il faut reconnaître
qu'il use le moins possible des libertés concédées aux
adaptateurs ; il reste fidèle à son auteur et surtout il a
des trouvailles heureuses qui font pardonner les écarts
qu'il n'a pas pu éviter. Comme M. Aulard, Lacaussade
a négligé la *Batracomiomachia*. Il a laissé de côté, aussi,
ce qui, dans l'œuvre du poète, n'était que traductions
d'auteurs anciens ou modernes, ainsi que deux poésies
originales, les fragments *Odi Melisso : io vo' contarti un
sogno* et *Io qui vagando al limitare intorno*.

Le travail de Lacaussade est la dernière traduction
en vers qui ait paru jusqu'à ce jour. Dès lors les traduc-
teurs reviennent à la prose. Ce n'est pas la traduction de
l'œuvre, ou d'une partie de l'œuvre leopardienne, qu'en-
treprit, consécutivement à Lacaussade, M. Victor Barru-
cand. Etudiant à son tour dans un article de revue² la
personnalité littéraire de Leopardi, il veut donner de
celui-ci une biographie commentée. Il agrémenté d'exem-
ples son exposé et, dans ce but, traduit une poésie : *Il
Sogno (Le Rêve)* et des fragments de *Alla Sorella Paolina* ;
il cite ensuite un certain nombre de fragments d'après
la traduction de Lacaussade. Ce qui vaut à cette publi-
cation d'être rappelée ici, c'est qu'elle donne une esquisse
et un spécimen d'une certaine méthode de traduction :
« Ne pourrions-nous pas, demande M. Barrucand, pour
« l'intelligence d'un texte, nous prêter à cette complai-

1. LACAUSSE. *Op. cit.* Introduction.

2. *Leopardi*, par VICTOR BARRUCAND, dans la *Quinzaine*, 7^e année,
n° 12, Paris, 1^{er} août 1889.

« sance indispensable de forcer notre verbe à la réflexion
« exacte d'un autre parler ? » Et, pour son compte, il
s'essaye à ce « procédé de fidélité littéraire » et il croit
même en voir résulter « une saveur très particulière qui
« donne, en décalque, non seulement la pensée du poète,
« mais le génie de sa langue. » Il traduit ainsi le *Rêve* :

C'était le matin, et à travers les clos volets
Par un balcon insinuait le soleil
Dans mon aveugle chambre sa première blancheur...

Cette méthode, employée volontiers aujourd'hui, produit pour Leopardi des résultats moins heureux encore que pour Petrarque et Dante, à qui elle a été appliquée depuis.

En 1898, M. Clément San Giorgi¹ reprend les méthodes courantes dans sa traduction de quelques poésies de Leopardi. Nous la mentionnerons seulement pour mémoire, car ce recueil, composé et publié par un Italien en Italie, n'a pu avoir en France qu'un faible écho, qu'une influence restreinte. Dans le choix qu'il a fait, M. San Giorgi omet avec raison des poésies qui, par leur contenu, sont trop italiennes (*Per il monumento di Dante, A Angelo Mai, Nelle Nozze della Sorella Paolina, Ad un vincitore nel pallone, Inno ai Patriarchi*), mais nous ne voyons pas pourquoi il applique le même traitement à *Bruto Minore, alla Primavera* et surtout à l'*Ultimo Canto di Saffo* et au *Primo Amore*.

Plus près de nous, ce sont de nouveau les œuvres philosophiques qui ont attiré l'attention des traducteurs.

En 1900, une Italienne, M^{me} Linda Caramelli², entreprit de faire connaître les *Pensées* de Leopardi. Elle

1. CLÉMENT SAN GIORGI : *Choix de poésies de Jacques Leopardi*, traduites en prose française, Faenza, 1898.

2. GIACOMO LEOPARDI. *Pensées choisies*. Traduction française par L. CARAMELLI, Grenoble, A. Gratier, 1900, p. 67.

expliquait ainsi comment elle en avait conçu le projet : « Le professeur de philosophie à l'Université de Gre-
« noble, traitant un jour dans une conférence du pessi-
« misme de Leopardi, regrettait qu'il n'y eût pas de tra-
« duction française des Pensées du poète. L'idée me vint
« alors d'entreprendre cette traduction... » L'intention est louable, bien que l'assertion de l'inspirateur ne fût pas tout à fait exacte en 1900. M^{me} Caramelli suit dans ses grandes lignes le choix de *Pensieri* édité en Italie par M. Fornaciari. Elle y ajoute pourtant quelques pensées qui, à son avis, caractérisent « d'une manière frappante la philosophie parfois bien sombre et bien amère de notre Leopardi, — *il poeta del dolore*. » En ce qui concerne la traduction, l'auteur a préféré, elle le dit elle-même, « sacrifier l'élégance du style à l'exactitude, aux nuances, aux finesses de la pensée ». M. Barrucand, lui, péchait par le défaut contraire.

Enfin, en 1905, M. Mario Turiello ¹ donne la traduction d'un choix des œuvres en prose de Leopardi. Cette publication contient sept dialogues ², douze pensées ³ et quatre passages du *Zibaldone*. Dans sa très intéressante introduction, que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin, M. Turiello nous fait savoir que la méthode qu'il a adoptée est exactement le contre-pied de celle qu'a suivie M. Aulard... Nous croyons, dit-il, que, « s'il est indispensable de « respecter la pensée de Leopardi, il faut aussi qu'elle « soit exprimée d'une façon aussi française que possible ; « qu'une traduction en français tâche de ne pas renoncer

1. *Giacomo Leopardi : Choix d'œuvres en prose (Dialogues et pensées)*. Traduction de l'italien avec introduction et commentaire par MARIO TURIELLO. Deux. édition, Paris, Perrin et Comp., 1905.

2. Dialogue de Tristan et d'un ami. Dialogue de la Nature et d'une âme. Complainte du coq Silvestre. Dialogue d'un Physicien et d'un Métaphysicien. Conversation de Fr. Ruysch et de ses momies. Dialogue de Plotin et de Porphyre. Dialogue de Timandre et d'Eléandre. Extraits du *Dits Mémorables de Philippe Ottonieri*.

3. *Pensées*, 1, 89, 57, 86, 26, 74, 24, 80, 13, 67, 68.

« à un seul des avantages, des précieuses ressources que
 « cette langue lui offre : la clarté, — qu'elle explique donc,
 « tout en le traduisant, ce qui est obscur dans l'original
 « — la concision — qu'elle coupe court à des longueurs
 « dont elle ne saurait s'accommoder sans en souffrir, —
 « la souplesse et la légèreté : qu'elle ne manque aucune
 « occasion d'éviter la lourdeur, la monotonie, la longueur
 « de la période, et ne s'immobilise pas pendant dix pages
 « dans une même attitude. » Nous n'avons pas à prendre
 parti pour ce système de traduction plutôt que pour tel
 autre, nous n'avons pas à souscrire aux critiques, quel-
 quefois très vives, que M. Turiello formule contre ses
 devanciers ; constatons seulement que sa traduction
 s'approche fort de l'idéal qu'il définit, et regrettons aussi
 qu'elle ne soit pas complète.

Incomplète, la traduction de M. Turiello a donné par
 là à un critique qui rendait compte de son ouvrage
 l'occasion de traduire, pour sa part, un Dialogue qui
 méritait, à son sens, d'être connu. M. Remy de Gourmont,
 dans une de ses *Promenades philosophiques*¹, étudiant
 le pessimisme de Leopardi, trouvait le *Dialogue du Pas-
 sant et du Marchand d'Almanachs* significatif de la psy-
 chologie et de la pensée du poète. « Comme ce Dialogue...,
 s'il a déjà été traduit, est resté enfoui dans d'illisibles
 volumes », l'écrivain donne « une version toute neuve
 de cette page très jolie, quoique un peu amère ».

Une sixième traduction importante est celle que nous
 a donnée M. Victor Orban et qui nous est présentée par
 M. A. Séché². M. Orban traduit en prose tous les « Canti »
 auxquels il ajoute la traduction de cinq dialogues³ et

1. *Promenades Philosophiques* (première série), Paris, *Mercure de France*, 1905. Le Pessimisme de Leopardi, p. 54.

2. *Bibliothèque des poètes français et étrangers. Leopardi*. Traduction inédite de VICTOR ORBAN. Notice biographique et bibliographique, par ALPHONSE SÉCHÉ, Paris, Louis Michaud (sans date).

3. Les cinq dialogues sont : *Dialogue du Passant et du Marchand*

de quarante et une pensées. La traduction, bien que présentée sous une forme modeste, ne manque pas d'élégance et suit de près le texte italien. Le prix modique du livre et son but de vulgarisation sont faits pour répandre les œuvres de Leopardi dans la masse du public.

*
* *

C'est une tâche ingrate, mais utile, que de traduire, pour les besoins d'un public qui ne pratique que son idiome national, les chefs-d'œuvre d'une langue étrangère ou d'une langue ancienne. Au temps de la Renaissance, par exemple, les traducteurs contribuèrent pour une large part à l'enrichissement de la langue et à l'élargissement de l'inspiration littéraire... Grâce à Amyot, à La Boétie, les Français s'incorporèrent le meilleur de Plutarque et de Xénophon ; grâce à Antoine Le Maçon, pour ne parler que de son principal et plus fidèle traducteur, ils connurent et goûtèrent Boccace, et l'œuvre même de certains manœuvres de la traduction, comme Gabriel Chappuys, ne fut pas vaine, puisqu'elle fit connaître chez nous les littératures étrangères : italienne, espagnole, allemande. Mais, depuis, les erreurs de méthode qu'on releva dans les « belles infidèles », la suprématie à laquelle atteignirent les lettres françaises, la perfection et la richesse de notre langue furent autant de causes de discrédit pour les entreprises des traducteurs. Ils durent, pour arriver au succès, s'attacher à des œuvres d'une valeur incontestée et on leur pardonna le caractère artificiel et ingrat de leur activité, en considération des génies ou des talents indiscutés qu'ils révélèrent.

Il faut donc louer les écrivains qui, bravant l'opinion, ont tenu à faire connaître en France l'œuvre de Leopardi,

d'almanachs. — Dialogue de la nature et d'un islandais. — Eloge des oiseaux. — Dialogue de Malambrun et de Farfarello. — Dialogue de la nature et d'une âme.

en dépit des difficultés spéciales que présentait une pareille traduction.

Le génie de la langue italienne diffère assez sensiblement de celui de la langue française. Ces deux langues, d'origine commune, si proches l'une de l'autre par l'étymologie et par la syntaxe, se différencient nettement dès qu'elles se font le véhicule d'une pensée un peu profonde, dès qu'elles servent à l'expression d'une vérité nouvelle, d'une philosophie qui se cherche, dès qu'elles se parent des beautés du style, dès que, pour tout dire, elles se mettent au service des grands écrivains. La langue, comme la littérature, porte la marque d'une nation, elle en reflète également le caractère et la vie. Aussi trouvons-nous entre le français et l'italien les différences qui existent entre la psychologie respective des deux peuples.

La langue de Corneille et de Voltaire, de Vaugelas et de La Harpe, vise à la clarté et à la sobriété, sobriété qui ne va pas quelquefois sans raideur et sans sécheresse ; en Italie, au contraire, la langue de la poésie, comme celle de la prose, se modèle sur la période latine, se prête volontiers à l'abondance, au balancement cadencé des parties, au jeu des incidentes. Autant la brièveté de l'une implique de simplicité et de clarté, autant la recherche réaliste de l'autre aboutit à la complexité. C'est, dans le domaine du vocabulaire, de la grammaire et du style, la synthèse, opposée à l'analyse ; ce sont la richesse et la souplesse, opposées à la concision et à la rigueur.

M. Mario Turiello, qui a connu toutes ces difficultés, notamment quand il s'est agi, par exemple, de donner un équivalent français des *Dialogues* ou de quelques-uns des *Pensieri*, exprime très bien ce qu'un tel travail comporte de délicatesse quand il écrit ¹ : « L'attention sou-

1. *Choix d'œuvres en prose de Giacomo Leopardi, op. cit.* Introduction, p. VI, VII, VIII.

« tenue, opiniâtre, qu'exige l'interprétation de la plupart
« de ses pensées, la finesse, le tact, la connaissance
« approfondie des deux langues que demande, de la part
« de tout traducteur, une version passable, c'est plus
« qu'il n'en faut pour décourager les plus résolus. Un
« seul mot fera juger de cette difficulté, que nous n'au-
« rions aucune raison d'exagérer : Leopardi est obscur
« pour bon nombre de ses lecteurs italiens ; même parmi
« les esprits cultivés, il en est bien peu qui n'aient besoin
« de lire à plusieurs reprises chacune de ses pages et de
« la méditer pour s'en rendre absolument maîtres...
« ... On peut s'étonner, à juste titre, que la plupart des
« critiques français n'aient soufflé mot de ces difficultés
« et de ces obstacles : il eût été aussi indiqué qu'utile,
« dans l'espèce, de faire appel à l'indulgence du lec-
« teur. »

Mieux encore que l'indulgence, les différents écrivains qui se sont attachés à faire connaître au moyen des traductions l'œuvre de Leopardi à ceux qui ne pouvaient la goûter dans l'original, méritent la reconnaissance des amis du poète et, en général, du public lettré. Cela d'autant plus que ces traductions, partielles ou complètes, ont provoqué l'attention et facilité la tâche de la critique littéraire. C'est là un nouvel aspect et non des moins intéressants de la fortune de Leopardi en France.

CHAPITRE IV

ARTICLES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

C'eût été peu de traduire les œuvres de Leopardi. Les poètes et les critiques qui aimaient sa poésie et sa pensée se devaient, les uns, d'ajouter aux traductions qu'ils donnaient leur impression et leur jugement ; les autres, utilisant l'œuvre des premiers, de commenter et d'apprécier les manifestations du génie leopardien. Les articles d'exposition ou de critique, les articles biographiques et les dissertations concernant notre poète sont, à un titre plus éminent encore que les traductions, les témoignages de la fortune dont il a joui en France. Il ne faudrait pas juger du succès qu'ont eu, chez nous, Shakespeare et Goethe par les seules traductions qui ont été faites de leurs livres. Ajouter les imitations, les adaptations, l'influence proprement littéraire qu'on peut retrouver d'eux dans notre littérature, ne serait pas encore suffisant. Le nombre et l'efficacité des traductions et la répercussion qu'elles ont eu sur notre production nationale s'expliquent aussi en partie par l'œuvre des critiques, les Lacroix et les Montégut, par exemple, pour Shakespeare ; et, pour Goethe, par les études innombrables qui lui ont été consacrées, depuis M^{me} de Staël jusqu'à M. Baldensperger.

De même, les ouvrages, les opuscules et les articles consacrés en France au grand poète italien, nous donnent la mesure de son succès dans ce pays. On pourrait les classer, suivant leur nature, en articles d'encyclopédie,

articles de revues, préfaces de traductions, études d'ensemble. Cet ordre satisferait mieux aux exigences de la logique ; mais il ne rendrait pas compte des préoccupations successives auxquelles a obéi la critique leopardienne, de l'évolution qu'elle a suivie. C'est par périodes que les jugements sur le poète ont été formulés et répandus en France ; aussi suivrons-nous ici encore l'ordre chronologique, en distinguant dans notre énumération les grandes étapes par lesquelles a passé la pensée des biographes et des commentateurs, en insistant sur les études qui expliquent le mieux la formation des idées du poète et offrent le plus d'intérêt, du point de vue de la littérature comparée.

*
* * *

Nous avons étudié déjà la préface que De Sinner, sous sa simple initiale, a mis en tête de ses traductions du *Siècle* (1833). Nous avons largement reproduit les louanges que Frédéric Creuzer décerna à Leopardi. Nous avons montré comment celui-ci contribua à établir parmi les savants français la renommée d'érudit précoce qui fut d'abord celle de Leopardi, et comment celui-là fut en France l'initiateur des études leopardiennes. On sait que le bref travail de Louis De Sinner a été utilisé par Sainte-Beuve. Ce n'est pas le seul dont l'auteur des *Lundis* se soit servi : Sainte-Beuve cite également un article de Theil publié, assure-t-il, le 4 mars 1837 dans le journal *La Paix*.

A Theil, nous devons aussi une autre esquisse, parue dans la *France littéraire* l'année suivante¹ ; c'était un an et demi après la mort de Leopardi. Le critique exaltait le patriotisme du poète et, passant à la philosophie, analysait le caractère du désespoir leopardien : « C'est un

1. *La France Littéraire*, 7^e année, deuxième série, 28^e livraison, Paris, décembre 1838, pp. 366-376.

« désespoir résigné, tranquille et, pour ainsi dire, fatigué,
« qui n'éclate pas en imprécations, en blasphèmes, mais
« vient expirer sur les lèvres, dans un amer et dédaigneux
« sourire. »

La première biographie nous est donnée par A. Ronna dans l'avant-propos, écrit en italien, de l'édition de 1841 des *Canti*¹. Nous avons vu, déjà, à quelles préoccupations répondait cette publication. Nous ne retiendrons ici que l'appréciation de Ronna sur le contenu des poésies leopardiennes. Ronna nous fait savoir que les Italiens de Paris admirent Leopardi et qu'ils désirent ardemment une édition de ses œuvres. Il n'entend pas défendre les opinions philosophiques du poète. Il veut seulement en expliquer la genèse, et il l'explique comme on le faisait généralement à l'époque. Il est comme l'interprète des amis du poète, quand il écrit que Leopardi « renfermait
« dans un corps déformé une âme ardente, passionné-
« ment éprise de l'Italie... Ce sont les douleurs corpo-
« relles qui ont déterminé son pessimisme », *il suo umore melanconico*. Et Ronna se réjouit de ce que, dans la pratique, Leopardi a été toujours en contradiction avec ses doctrines.

C'était, en somme, l'époque où la gloire de notre poète lui venait moins de ses sentiments et de ses idées personnelles que des enthousiasmes qu'on lui prêtait, parce qu'ils étaient communs à sa génération. Le pessimiste disparaissait devant le patriote. Les Italiens qui préparèrent l'Unité italienne — et on sait qu'ils étaient nombreux même en France — voyaient en lui ce qui correspondait à leurs sentiments; ils entendaient surtout, dans sa poésie, ce qui était un écho de leurs propres âmes.

Une année après l'édition de Ronna, en 1842, De Sinner

1. *Canti di Giacomo Leopardi e poesie scelte di U. Foscolo, I. Pindemonte, C. Arici e T. Mamiani. Biblioteca poetica italiana continuata da quella del Buttura*, Paris, Baudry, 1841.

publie dans l'*Encyclopédie des gens du monde*¹ un article sur Leopardi. Bien que, du fait de l'amitié qui liait les deux écrivains, l'étude de Louis De Sinner ne puisse servir à mesurer de façon rigoureuse et certaine la faveur dont Leopardi jouissait auprès du public français, elle conserve néanmoins un indéniable intérêt : c'était le premier essai biographique sérieux ; c'est d'elle que devaient s'inspirer les articles qui allaient suivre pendant plusieurs années. Relativement court, cet article est très nourri de faits et d'idées². De Sinner fait ressortir, tout d'abord, la précocité de Leopardi ; après quoi, il analyse les causes de son pessimisme. D'après lui, elles résideraient dans l'aridité des grands travaux qu'il avait entrepris, dans ses dissentiments politiques avec son père, dans le triste sort de sa patrie, dont il était fort affecté, et surtout dans sa constitution malade. Notons que le philologue suisse évite avec soin de donner une appréciation personnelle sur la valeur des œuvres du poète. « Il ne nous appartient pas, dit-il, de juger Leopardi « comme poète et prosateur italien. Nous savons seulement que tous ses compatriotes le placent au premier « rang. »

De Sinner ne se départ pas donc dans cet article de la discrétion qu'il avait déjà observée dans la notice dont il avait fait précéder les traductions publiées en 1833 dans *Le Siècle*. Il semble que Giacomo, par son génie et en vertu de l'amitié qui l'unissait à De Sinner, méritait mieux que cette réserve : un jugement, — approbation ou critique, — explicitement formulé. Soit qu'il ait

1. *Encyclopédie des gens du monde*, t. XVI, Paris, Treuttel et Würtz, 1842. Art. Leopardi, pp. 419-421.

2. Notons pourtant ces lignes où la vérité est estropiée : « Au mois d'octobre 1822, cédant aux instances de quelques amis, il quitta pour la première fois Recanati et se rendit à Rome. » On sait que Leopardi désirait abandonner Recanati, plus que tous ses amis ne le désiraient pour lui.

manqué de confiance dans son propre jugement, soit qu'il ait manqué de loisirs ou de constance, le savant suisse n'a jamais accordé à son malheureux ami le tribut que, si l'on s'en souvient, il lui avait formellement promis. Du moins, se donna-t-il dans cette mission un illustre remplaçant, et il faut lui savoir gré de s'être adressé à Sainte-Beuve pour continuer, avec une autorité déjà reconnue, la révélation de l'œuvre leopardienne.

En même temps que le tome XVI de l'*Encyclopédie des gens du monde*, paraissait à Paris, dans la *Biographie Universelle*, publiée sous la direction de Michaud, un autre article dû à la plume de Parisot¹, mais inspiré, semble-t-il, par De Sinner. « Leopardi, y lit-on, eût sans « doute succombé plus tôt sans le sublime dévouement « d'un ami, Ranieri, dont le nom est désormais insépa- « rable du sien. Le comte Leopardi, malgré son extrême « impressionnabilité, avait beaucoup de douceur et de « modestie. Il était vertueux, aimant : il vivait surtout « de la vie de l'âme. »

On reconnaît là la pensée de De Sinner. Un autre indice nous porte à croire que l'auteur de l'article a dû s'aider d'indications écrites, ou plutôt verbales, fournies par l'ami du poète. La suite donne sur certains manuscrits de Leopardi des renseignements qui ne peuvent guère venir que d'un familier du poète. Mentionnant le manuscrit de la *Vie de Plotin*, Parisot nous fait savoir que « transmis en 1810 par M. De Sinner, qui l'avait « entre ses mains, à Creuzer... il a fourni à l'auteur de la « célèbre *Symbolique* les matériaux d'une partie des « *Addenda et corrigenda* qui terminent son édition, « laquelle pourtant ne parut que bien longtemps après « l'envoi de M. De Sinner². »

1. *Bibliographie universelle* (Michaud), t. XXIV, 1842, pp. 195-7, art. Leopardi.

2. Notons cependant une légère erreur. L'ouvrage de Creuzer parut, comme nous l'avons vu, en 1835. Or, De Sinner avait communiqué à

Pour l'auteur de cet article, Leopardi, « né avec une
« constitution malade, épuisé par ses travaux, mais
« plus encore par ses souffrances personnelles et par le
« chagrin que lui causaient la situation politique de
« l'Italie et les dissentiments qui l'avaient brouillé avec
« son père... était alors miné par une phtisie presque
« incurable, et, dès 1830, sentant que la vie ne pouvait
« être bien longue pour lui, il avait confié le dépôt de ses
« manuscrits philologiques à un ami. »

Suit une liste des ouvrages de Leopardi déjà publiés, complétée par l'énumération des ouvrages manuscrits alors détenus par De Sinner, dont le plus remarquable, dit Parisot, est une épopée satirique en huit chants¹. Et l'article finit sur cette assurance bien faite pour nous surprendre, à savoir que Gioberti venait de donner une édition des œuvres complètes de Leopardi. Ce détail est erroné, car l'édition dont il est parlé n'a jamais vu le jour. Mais nous avons là une preuve que l'auteur du *Primato morale e civile degli Italiani*, qui allait paraître l'année suivante, avait l'intention si fermement arrêtée de publier l'ensemble des œuvres de Leopardi que les bibliographes donnaient ce travail comme déjà accompli.

*
* *

Jusqu'ici, nous n'avons rencontré que de minces notices, que des biographies sommaires. Croirait-on que la mort même de Giacomo ne suscita aucune étude d'ensemble sur son œuvre ? Les revues et les journaux quotidiens de l'époque témoignèrent, pour ce qui de nos jours eût été un grand deuil littéraire, une surprenante indifférence. Il fallut la publication à Paris de l'édition de 1841 pour

Creuzer le manuscrit peu avant, et non en 1810, comme le prétend Parisot. En 1810, Leopardi n'avait alors que 12 ans. C'est probablement là une erreur d'impression.

1. Allusion à la *Batrachomyomachie*, publiée dans la même année par Ranieri chez Baudry, 1842.

attirer l'attention du public français sur le poète, mort cinq ans auparavant ; il fallut les instances de Louis De Sinner auprès de Sainte-Beuve pour que le talent de Leopardi reçut enfin la consécration éclatante à laquelle il avait droit.

L'illustre critique fut donc le premier à donner du poète un aperçu de quelque étendue, une étude de quelque importance. C'est par là que son article sur Leopardi, paru dans la *Revue des Deux-Mondes* le 15 septembre 1844¹ mérite une particulière attention. L'intérêt de cet écrit s'accroît encore de ce que son auteur présentait pour la première fois une idée moins imparfaite et moins inexacte de Giacomo, et de ce qu'il envisageait en lui le poète et l'artiste, et non plus seulement le savant ou le patriote.

Au cours de son activité de critique, Sainte-Beuve eut fréquemment à s'occuper de littérature italienne, ancienne ou moderne. Il parla de Dante à propos des études de Fauriel, de la traduction de Brizeux, des illustrations de Gustave Doré, des articles de Littré. Il parla aussi de Pétrarque, de Boccace, de l'Arioste et, d'une façon moins incidente, d'Alfieri dont il apprécia les tragédies, de Monzoni et de ses œuvres plus significatives : *Les Fiancés* et *La Carmagnole*, d'autres encore ; mais une des études les plus complètes qu'il ait écrites, en matière de littérature étrangère, est celle qu'il a consacrée au poète de Recanati. L'auteur des *Lundis* avoue qu'il n'a aucun titre spécial à parler de Leopardi, à moins qu'on ne veuille considérer ainsi « le hasard ou, plutôt, la bienveillance » qui a réuni entre ses mains des pièces manuscrites du plus haut intérêt.

Nous avons dit déjà que Sainte-Beuve tenait ces documents de L. De Sinner. Il devait aussi avoir reçu de lui, soit par des notes écrites, soit au cours de conversa-

1. L'article de la *Revue des Deux-Mondes* a été recueilli dans les *Portraits contemporains*, IV^e volume, Paris, Lévy, 1876, in-16, pp. 363-422.

tions amicales, des indications précises sur la personne physique et morale du poète, car il ébauche ce portrait :
 « Leopardi, sous plus d'un aspect, semblait primitive-
 « ment destiné par la nature à la force, à l'action, à la
 « beauté virile : le feu de son regard, son accent vibrant,
 « le timbre pénétrant de sa parole, une sorte de fascina-
 « tion involontaire qui s'exerçait d'elle-même sur ceux
 « qui l'approchaient, et dont la nature a fait l'une des
 « prérogatives du génie, tout semblait le convier à l'ex-
 « pansion de la vie, au charme des relations partagées. »

Tous ces détails supposent une connaissance personnelle, intime de l'homme ainsi dépeint, et, par conséquent, l'intermédiaire de quelqu'un qui a été en relations directes avec Giacomo. La conclusion de l'article ne nous laisse aucun doute sur le rôle inspirateur de De Sinner :

« Que si, écrit Sainte-Beuve, il nous a été possible en
 « ce moment de payer un tribut bien tardif à la mémoire
 « d'un si grand esprit, d'un si vrai poète, nous le devons
 « à cet autre ami de Leopardi, déjà cité plus d'une fois
 « et qui nous en a donné l'idée en même temps que le
 « secours ; si nous avons eu l'honneur de *verser un tom-*
 « *beau*, comme disaient les Grecs, sur cette noble victime
 « du sort, il ne serait que juste d'inscrire sur la petite
 « colonne du monument le nom de M. De Sinner autant
 « que le nôtre. »

Dans son fond, l'article n'est autre chose qu'une biographie, mais une biographie faite selon la méthode de Sainte-Beuve. Un Villemain, qui ramenait volontiers la critique littéraire à l'histoire, eût montré, avec plus d'éloquence peut-être, mais suivant le même esprit qui animait la critique de l'époque, les relations de l'œuvre leopardienne avec la vie italienne ambiante. Sainte-Beuve, lui, s'attache davantage aux individus, et il cherche dans la poésie de Leopardi l'expression, non pas d'une société, mais d'un tempérament particulier. Il retrace les grandes époques de la vie de Leopardi en y

rattachant les différentes parties de son œuvre ; il montre jusqu'à l'évidence que ceci s'explique par cela ; mieux, que, sous peine de n'y rien comprendre, on ne peut séparer ceci de cela.

Il serait sans grand intérêt de refaire, à la suite du critique, l'histoire de cette vie si tourmentée. Voyons plutôt sous quel aspect en ressortent la physionomie morale et la personnalité littéraire de Leopardi. Sainte-Beuve commence, lui aussi, par mettre en relief la précocité du génie de Leopardi, et il montre en celui-ci l'éruudit et le philologue :

« On a souvent remarqué cette alliance... du génie « poétique et du génie philologique ; mais ici elle a cela de « plus particulier encore que le poète énergique et brûlant « qui va nous apparaître ne finit point par la philologie, « ne s'y retira point après son premier feu jeté, qu'il « débuta par là et que si des souffrances précoces ne « l'avaient impérieusement détourné des études suivies, « c'est de ce côté sans doute qu'il aurait avant tout « frayé sa voie et poussé sa peine patiente. »

Le philosophe, qu'alors déjà on apercevait, et que depuis surtout on s'est plu à voir en Leopardi, ne retient pas beaucoup l'attention de Sainte-Beuve. Si le critique essaie de pénétrer jusqu'au secret de l'âme du poète italien, il ne vise pas à aller au fond de ses doctrines. En d'autres termes, il n'examine en Leopardi le penseur qu'à travers le poète, il ne considère sa philosophie qu'à travers de son art. Il fait ici, pour reprendre une de ses définitions, l'histoire naturelle d'un esprit. Donc, pas de ces analyses, de ces discussions qui alimenteront plus tard la critique leopardienne ; mais l'esquisse, — et mieux qu'une esquisse : un tableau, — du génie poétique de Leopardi. Nous en retiendrons les points essentiels.

Comment écrire, en 1844, un article critique sur un poète tel que Leopardi sans se poser la question, alors obligatoire : classique ou romantique ? « Il nous semble,

« répond Sainte-Beuve, que, si, par ses audaces et ses « rajeunissements de langage, par son culte de la forme « retrouvée, Leopardi appartient à l'école des novateurs, « il était du moins le classique par excellence entre les « romantiques. »

Or, l'étude des opinions littéraires de Giacomo, l'étude plus approfondie de son œuvre qui a été faite depuis, ne fait que corroborer ce jugement. On y voudrait, cependant, plus de précision, une distinction plus nette de la forme, qui est classique, d'avec l'inspiration, qui est plutôt romantique.

« C'est autour de la pièce intitulée *Bruto Minore* « (Brutus le jeune, celui de Philippes) qu'il faut surtout « nous arrêter, parce qu'ici est la clef de toute la philo- « sophie négative de Leopardi, le cachet personnel et « original de son genre de sensibilité poétique. »

C'est là une vue très juste, qui devait être reprise par De Sanctis¹ et que devait, quoique d'un point de vue un peu différent, confirmer G. Carducci².

Sainte-Beuve, ensuite, semble croire que le fond de l'inspiration de l'auteur de *Bruto Minore*, c'est un paganisme naturaliste qui fait de lui, si moderne sous tant d'autres rapports, un classique ou, plus exactement, un ancien : « Leopardi garde en lui, nous le répétons, ce trait « distinctif qu'il était né pour être positivement un ancien, « un homme de la Grèce héroïque ou de Rome libre, et « cela sans déclamation aucune et par la force même de « sa nature. »

Le pessimisme même du poète de Recanati se colore, aux yeux du critique français, des teintes de la philosophie ancienne, et l'expression du désespoir leopardien

1. *Studio su Giacomo Leopardi, Opera postuma curata da Raffaele Bonari*, Naples, Morano, 1911, p. 198.

2. Le Canto de *Bruto Minore* « è tra le poesie del Leopardi, di quelle che più danno la misura dell'ingegno e dell'animo suo ». *Jaufré Rudel*. (Bologne, 1888).

conserve toujours, pour lui, cette mesure qui caractérise le classicisme. « Au milieu de ses plaintes les plus tendres et de ses mélancoliques élégies, la sobriété mettra le cachet ; pas une parole n'excédera le sentiment et le stoïcien invincible se retrouvera au fond, jusque dans les amertumes les plus épanchées. »

Et, en effet, ce qui constitue pour Sainte-Beuve l'essence du génie de Leopardi et la source habituelle de son inspiration, c'est bien « ce sentiment stoïque du calme fondé sur l'excès même du désespoir. »

S'il s'agissait, pour nous, d'apprécier la valeur de cet article, nous pourrions, très licitement, nous retrancher derrière le caractère tout relatif et temporaire qu'ont ces sortes d'études. Nous n'avons plus de la critique littéraire la même conception que Sainte-Beuve, et, bien qu'il ait et qu'il donne du poète italien une idée très compréhensive et, partant, d'une constante justesse, nous ne voyons plus Leopardi avec les mêmes yeux que lui. Il sera donc à la fois utile et conforme à notre enquête de déterminer quelle répercussion cet écrit eut à l'époque. Le commentaire dont nous avons accompagné la recherche des traductions françaises de Leopardi nous a permis déjà d'en juger partiellement. Nous allons voir bientôt l'influence exercée sur les critiques français qui vinrent après. Disons tout de suite que le bruit de cette publication ne tarda pas à passer les Alpes. Une lettre de Ranieri nous apporte un écho de l'émotion soulevée par elle.

« Vous avez raison, écrit l'ami du poète le 31 janvier 1845¹, de trouver que Sainte-Beuve s'est adroitement tiré de cette difficulté (*da quel ginepraio*). C'est très vrai et je vous prie, si ce n'est pas trop vous demander, de lui faire de ma part les plus vives et les plus sincères félicitations. Mais qui peut vous dire le concert

1. *Lettere inedite di Antonio Ranieri al prof. Luigi de Sinner*, dans les *Nuovi Documenti...*, op. cit., p. 300-301.

« d'animosité (*il vespaio*) soulevé en Italie par cet « article ?... » et l'éditeur et ami de Leopardi semble insinuer que cet écrit a réveillé la vigilance des censeurs qui mirent un moment opposition à la publication des œuvres de Leopardi. Le résultat eût été inattendu...

*
* * *

Dans son article de la *Revue des Deux-Mondes*, Sainte-Beuve citait, comme un des lointains échos éveillés par l'infortune de Leopardi, sur la lyre de nos poètes, le vers suivant :

Leopardi dont l'âme est comme un encensoir

Il l'avait lu peu de temps avant dans « l'album poétique d'un spirituel voyageur », mais il n'en nommait pas l'auteur. Cette comparaison, neuve alors, était empruntée à un poème paru la même année. Nous l'avons retrouvée dans un recueil de vers et de proses dû à la plume romantique de Eugène de Montlaur¹. Cet écrivain, qui connaissait l'Italie et quelques poètes italiens, s'engagea deux ans plus tard dans la voie frayée par Sainte-Beuve. Il publia un opuscule² qui devait être, en 1852, réuni en volume avec d'autres études de littérature étrangère³.

Montlaur déclare, pour commencer, qu'il y a lieu de s'étonner et de se plaindre tout à la fois, quand on aime la littérature italienne, du peu de retentissement qu'ont chez nous les travaux sérieux des écrivains italiens

1. *Essais littéraires. Portraits, paysages et impressions*, par le comte EUGÈNE DE MONTLAUR, Paris, Charles Josselin, 1844, p. 357 prose, p. 74 poésies. Le vers en question appartient à la poésie intitulée *Aux poètes d'Italie*.

2. *G. Leopardi*, Moulins, impr. Desrosiers, 1846.

3. *De l'Italie et de l'Espagne, études critiques et historiques*, par le comte EUGÈNE DE MONTLAUR, Paris, Garnier frères ; Moulins, Desrosiers, 1852, pp. 109-160.

modernes. Et, quand il s'agit d'un Leopardi, l'indifférence est encore plus impardonnable. L'écrivain recanatais mérite d'être placé au rang des premiers poètes de l'Italie contemporaine.

Au sujet de la gloire dont jouissait alors Leopardi, Eugène de Montlaur fait cette constatation qui mérite d'être retenue, comme un des rares témoignages impartiaux d'un contemporain du poète.

« La gloire qui rayonne aujourd'hui autour du nom
« de Leopardi s'est faite avec lenteur ; elle n'est que
« d'hier dans tout son éclat. Il y a six ans, nous traversions l'Italie ; à peine avait-on entendu parler de
« Leopardi, et nos questions sur lui restaient presque
« toujours sans réponse. A Recanati, bourg sombre et
« triste (la patrie du poète), au milieu des Apennins,
« c'était surtout sa science et ses connaissances linguistiques qu'on exaltait. L'auteur des *Ricordanze* semblait
« bien monotone et on lui pardonnait difficilement ses
« accès de misanthropie et de désespoir et son dédain de
« la vie. Mais un grand changement s'est opéré depuis
« un petit nombre d'années. A Florence, cet admirable
« sanctuaire de l'âme et de la poésie, nous avons entendu,
« il y a quelques mois, louer Leopardi par tous, et comme
« poète, et comme penseur, et comme savant. A Naples,
« sur la route de Pausillippe, dans la petite église de
« San Vitale, au-dessous de ce jardin embaumé où dort
« Virgile, nous avons vu de jeunes écrivains s'agenouiller
« devant la modeste tombe où la main d'un ami bien
« cher, Antonio Ranieri, a gravé quelques lignes et le
« triple emblème de l'éternité, de l'âme qui s'envole, du
« travail nocturne et silencieux. »

De Montlaur passe en revue plusieurs poésies de Leopardi et les caractérise ainsi : « Ce qui distingue, au point
« de vue de l'art, ces études si complètes malgré leur
« brièveté ordinaire, c'est la perfection, l'étonnante correction, la sobriété des images, la sévérité avec laquelle,

« tout au contraire des coloristes prodigues des trésors
 « de leur palette, il se refuse toute parure inutile ; comme
 « dans les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, la
 « pensée du poète est nue et belle de sa propre beauté. »

Il analyse et traduit en vers les poésies idylliques, mais il glisse rapidement sur les poésies philosophiques. Sous l'influence, qui se prolongeait encore, de l'article de Sainte-Beuve, Montlaur néglige en Leopardi le penseur. Les poèmes où apparaît ce côté de la personnalité de l'écrivain sont plus que sommairement examinés. La question est traitée en huit lignes ¹.

L'article « Leopardi » de *La littérature française contemporaine* ² de Bourquelot et Maury, et les quelques

1. MM. Bouché-Leclercq, Aulard et, après eux, plusieurs critiques mentionnent un ouvrage de Borel d'Hauterive sur Leopardi, qui daterait de cette époque, 1850 environ. Or, en dépit de nombreuses recherches, il nous a été impossible de découvrir cette publication. Borel d'Hauterive est l'auteur de quelques insignifiants *Annuaire de la Pairie et de la Noblesse de France*, mais il n'a jamais rien écrit sur Leopardi. Nous nous en sommes convaincu lorsque nous avons trouvé à la bibliothèque de l'Université de Paris une brochure sur Leopardi, que le catalogue indiquait comme œuvre d'un anonyme. En réalité, cet article est tout simplement la brochure de Montlaur. La couverture manquait et, comme le volume n'offre aucune indication d'auteur, on a cru qu'il s'agissait d'un anonyme. De là l'indication du catalogue. Par un hasard curieux, la reliure a réuni dans un même volume cet opuscule avec quelques *Annuaire* de Borel d'Hauterive. Il semble bien que l'erreur de MM. Bouché-Leclercq et Aulard, qui ont probablement travaillé à la Bibliothèque de l'Université de Paris et de ceux qui les ont cités de seconde main, provienne de ce voisinage fortuit. Jusqu'à ce qu'on donne au sujet de cet ouvrage de Borel d'Hauterive des indications bibliographiques précises, nous pouvons donc le tenir pour une pure et simple supposition.

2. BOURQUELOT et A. DE MAURY : *La Littérature Française contemporaine*, tome V, 1854, art. Leopardi. On y trouve une courte biographie de Leopardi et une petite bibliographie des publications françaises sur Leopardi. Il est à noter que ni Quérard, ni Otto Lorenz (*Catalogue de la librairie française*, t. III, 1892) ne citent Leopardi. Ce n'est que dans le t. VI (1877), à la page 141, que Leopardi est rappelé, ainsi que dans le t. X (1887), p. 140.

lignes que Brisset consacre au poète¹, valent tout juste une mention ; ils nous amènent à l'étude de Léo Joubert².

C'est par la précocité et les souffrances de Leopardi que Joubert se sent attiré. Aussi prend-il à tâche de raconter, pour les lecteurs français, la vie du pessimiste italien. Son article est sérieux, mais n'apporte rien de nouveau, ni de personnel ; de propos délibéré, l'auteur s'y abstient de formuler un jugement d'ensemble.

Marc Monnier³, dans le généreux plaidoyer pour l'Italie qu'il écrivit au lendemain de Magenta et de Solferino, parle longuement de notre poète. Le premier après Sainte-Beuve, il le compare à Voltaire, avec lequel il a de commun la raillerie, et à P.-L. Courier, pour ses traités de morale et de politique. Il le montre aussi fervent admirateur des Grecs que Chénier, aussi aimant et passionné que Byron. Il consacre tout un chapitre à la vie

1. PAUL BRISSET : *La poésie et les poètes contemporains en Italie* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1859. L'auteur parle des « formistes » qui se réclament de Leopardi. A propos de celui-ci, aux pp. 85 et 86, on trouve une appréciation sommaire de son talent. Brisset dit qu'on peut bien faire des réserves sur le scepticisme de Leopardi, mais pour cela « on n'admira pas moins ces vers éloquentes et poétiques, où la force, l'exactitude et la profondeur du sens le disputent à la pureté rare, à la nerveuse élégance, à l'énergique concision du style ».

2. LÉO JOUBERT : *Essai de critique et d'histoire*, Paris, Didot, 1863, pp. 344-90.

3. MARC MONNIER : *L'Italie est-elle la terre des Morts ?* Paris, Hachette, 1860. Nous avons trouvé parmi les papiers de Vieusseux qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale de Florence la lettre suivante par laquelle Ranieri recommandait Marc Monnier à la bienveillance du Directeur du Cabinet littéraire :

Carissimo Vieusseux,

Questa letterina vi perverrà alle mani assai dopo scritta, perchè il sig. Marco Monnier, ch'io v'indirizzo e raccomando con essa, va prima in Piemonte poi in Svizzera, e poi torna per la Toscana. A ogni modo, ora per allora, io ve lo presento come uno dei miei più cari e più leali amici. Benchè oriundo francese, egli è come fissato qui, e, quel ch'è più, è di cuore e di sensi italianissimo. Corre quasi ogni anno i sei o sette mesi l'Europa,

de Leopardi, un autre à ses œuvres, un dernier enfin à sa fortune littéraire après sa mort ¹. Pour Marc Monnier, le trait dominant de Leopardi n'est pas le doute, mais la douleur, qui provient de l'adversité. « Ce cœur ému des « plus délicates émotions, cette imagination vraiment « grecque, amoureuse de grâce, et de toute beauté, cet « esprit ivre d'amour, étaient logés dans un corps misérable... voilà pourquoi Leopardi finit par douter de « tout. »

Plus longuement que Sainte-Beuve, Marc Monnier s'arrête sur les dialogues, auxquels il semble attacher plus de prix qu'aux poésies. Il goûte plus le philosophe que le poète, ou, du moins, le philosophe, par la nouveauté de sa pensée, l'attire plus que le poète.

Un article d'Octave Lacroix ², paru la même année, « n'est point une étude, mais une simple impression de « lecture, tout ce qu'il y a de moins apprêté et de plus « spontané sur un noble et beau livre qui nous a procuré « des heures douces et fécondes. » C'est très vrai ; trop vrai, même, car l'article n'apporte rien de nouveau et ne constitue même pas une étude, à proprement parler :

massime la Francia e la Germania. E questa volta volendo fare uno studio speciale sul Piemonte e sulla Toscana, io l'ho inviato colà al nostro Tommasi, e lo indirizzo costà a voi, che siete sempre il centro di quanto vi ha di più scelto dalla parte intellettuale. Egli ha già un bel nome in molte delle più accreditate riviste dell'idioma francese e, per lo più, le sue nobili fatiche sono sempre state in pro dell'Italia. Sono certissimo che la sua speciale visita di questa volta alla Toscana le frutterà belli ed amorosi articoli. Ed io vi prego, in somma, di accoglierlo come un uomo selon mon cœur. A voi sarà facile di presentarlo a coloro de' quali i suoi studi potrebbero fargli un bisogno o un acconcio di conoscere. Intanto abbiatevi i saluti di Paolina e miei e credetemi

Aff. vostro devotissimo,

A. Ranieri.

Napoli, 22 Giugno 1858.

(Mss. de la Bibliothèque nationale de Florence. *Carteggio Vieusseux*).

1. Respectivement les chapitres VIII (p. 126), IX (p. 140), etc.

2. OCTAVE LACROIX : *Giacomo Leopardi*, dans la *Revue Française*, 3^e année, t. X, 1860, pp. 65-74.

c'est l'œuvre d'un critique plus enthousiaste que renseigné.

On peut en dire autant des pages publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* par Charles de Mazade ¹. L'auteur tombe dans une singulière erreur lorsqu'il considère Leopardi comme un des soldats de cette « légion de citoyens d'Italie idéale », à côté des Manzoni, Balbo, Troya, « tous grands conspirateurs de l'ordre spirituel ». Il est plus près de la vérité lorsqu'il décrit les souffrances de Leopardi. « Agité de tous les instincts d'activité, il « était, prématurément, condamné à une mortelle inaction par une maladie organique qui envahissait tout « son corps. Sentant en lui la puissance d'aimer, il ne « pouvait ni aimer, ni être aimé, ou, si son cœur s'agitait, « c'était pour lui infliger le supplice des aspirations « inassouvies. »

De même, si son esprit, dès son jeune âge, s'assignait les plus longues et les plus lourdes tâches, ce labeur n'était destiné qu'à lui faire oublier ses maux. Plus loin, nous trouvons une remarque très judicieuse, et qui a été faite trop rarement : Leopardi « est de cette race des lutteurs « de la vie pour qui tout est sérieux, tout est passion. « Les hommes de cette race ne peuvent trouver le bonheur « dans le repos et n'ont jamais connu cet heureux équilibre de sentiments ou de pensées qui se résout quelquefois en indifférence ou en calme superbes. Ce que « d'autres prennent légèrement en restant maîtres d'eux-mêmes, il le prennent avec une inextinguible ardeur, « en y engageant leur âme tout entière ; leur vie morale « est un drame permanent plein de péripéties et de « crises. »

Et Mazade conclut en montrant le côté social du génie

1. CHARLES DE MAZADE : *Les souffrances d'un penseur italien (Leopardi et sa correspondance)*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} avril 1861, pp. 706-726.

de Leopardi : « Je ne sais comment il faudra appeler cette « vie. Ce fut bien une passion dans le sens élevé du mot, « la passion d'un homme qui portait en lui le drame, non « seulement de ses souffrances personnelles, mais encore « des anxiétés morales de son temps et des luttes intimes « de son pays. »

*
* * *

Un travail moins « littéraire », à coup sûr, mais fait avec beaucoup de conscience, est l'article sur Leopardi que Léo Joubert ¹ a donné à la *Nouvelle Biographie Universelle*, à laquelle est attaché le nom de Michaud, son fondateur. Joubert suit la voie ouverte par Sainte-Beuve. Malgré sa brièveté, sa notice donne de l'écrivain une idée assez complète : elle envisage celui-ci sous trois aspects : le philologue, le poète, le philosophe. Joubert parle avec compréhension de la vie de Leopardi : « Depuis Pascal, « dit une de ses phrases les plus heureuses, on n'avait pas « d'exemple d'une aussi grande intelligence si cruellement « opprimée par les infirmités du corps. »

L'article s'achève par une longue liste des œuvres de Leopardi, nomenclature qui témoigne d'autant d'érudition que de conscience.

En l'année 1863, nous avons à enregistrer un article de Bourbon del Monte dans *le Correspondant* ². Pour Bourbon del Monte, le découragement général survenu en Europe après 1789 est la cause principale du pessimisme de Giacomo. Il nous présente encore Leopardi patriote, en donnant des analyses sommaires de poésies comme *All'Italia*, *Ad Angelo Mai* et de quelques morceaux en prose.

1. LÉO JOUBERT, art. Leopardi dans le t. XXX (1862) de la *Nouvelle Biographie Universelle* publiée par F. Didot, sous la direction de Hœfer, pp. 766-76, Paris, Didot, 1862. M. Bouché-Leclercq attribue, sans nous donner ses raisons, cet article à E. Bégin.

2. *Un poète italien, G. Leopardi*, dans *Le Correspondant*, nouvelle série (1^{er} juillet 1863), pp. 491-513.

En 1866 (et non 1870, comme le dit M. Bouché-Leclercq), c'est un théologien qui s'occupe de Leopardi. L'abbé Louis Baunard, aujourd'hui Mgr Baunard, publie un livre intitulé *Le Doute et ses Victimes dans le Siècle présent*¹. Le livre s'inspire de préoccupations apologétiques : il a pour but de montrer quelles souffrances le doute apporte dans la vie des hommes. L'auteur appuie ses réflexions d'exemples empruntés au domaine de la philosophie et de la littérature. Il étudie de son point de vue Jouffroy, Maine de Biran, Pellico, Byron, Schiller et Leopardi.

Si l'on jugeait de la valeur historique de la biographie que trace le digne auteur par le renseignement, pour le moins inattendu, contenu dans cette phrase : « Les historiens ne parlent pas avec assez de détail de sa mère, « Adélaïde Antici, à laquelle *sans doute* il fut très redevable, mais qu'il perdit fort jeune », on pourrait concevoir des doutes sérieux, en ce qui concerne la force démonstrative de l'ouvrage. Analysant les causes de pessimisme du poète, Baunard veut que « la première disposition qui porta atteinte à sa foi fût un superbe dégoût de toutes les choses natales. » Il prend la défense de Monaldo et prétend que « le malheur de Leopardi fut « d'avoir eu comme ami Giordani, un des plus fameux « rhéteurs de l'Italie, un artiste de beau langage, plus « disert qu'éloquent, mais capable de séduire un jeune « esprit curieux de formes élégantes et d'élocution pure. « Il flatta Leopardi et par toutes ces flatteries l'orgueil « était venu et la foi s'était enfuie par le même chemin. »

Certes, Mgr Baunard donne cette cause au pessimisme de Leopardi, parce que c'est celle dont la religion a le moins à pâtir. Mais il n'est pas tout à fait dans le faux quand il émet l'opinion que l'orgueil est pour beaucoup dans l'attitude de Leopardi et que les froissements de sa

1. LOUIS BAUNARD, pp. 259-286.

vanité n'ont pas été pour peu dans son pessimisme.

Au-dessous du poète, c'est l'homme que l'auteur veut voir, l'« homme seul, loin du théâtre où il pose et il chante ». Il faut avouer qu'ici il côtoie d'assez près la vérité.

« Qu'il le sache ou ne le sache pas, Leopardi se trompe « totalement sur lui-même. Il se croit saturé, il n'est « qu'inassouvi ; il se croit de l'expérience, il n'a que des « espérances inquiètes et renaissantes ; il croit avoir « vécu et il aspire à vivre. »

Et l'auteur d'énumérer les raisons qui eussent dû engager Leopardi à croire.

*
* *

Ainsi nous voyons, à la fin du second Empire, les études sur Leopardi se multiplier dans des proportions appréciables. Il n'est pas d'année qui n'apporte quelque article critique, quelque traduction. Est-ce à la suite de la campagne de 1859, est-ce par suite des relations de la France avec Rome ? Mais l'on constate à cette époque une curiosité plus grande, un intérêt plus vif pour tout ce qui touche aux lettres italiennes. C'est, comme nous l'avons vu, à ce moment que paraît la première traduction intégrale des poésies de Leopardi (1867)¹.

L'auteur, Valéry Vernier, fait précéder son travail d'une préface de vingt pages. La biographie qu'il donne du poète est parfois fantaisiste. Voulant retracer le premier stade de la pensée du poète, Vernier écrit : « Une fois son génie orné des dépouilles de ce génie grec, « éternellement riant et jeune, Leopardi se prépara à la « vie comme à un jour de fête. Ses premiers chants furent « pour bénir les hommes et la nature ; tant les hommes lui « paraissaient bons, intelligents et artistes à travers les

1. Voir plus haut, p. 314.

« souvenirs de l'Antiquité ; tant la nature lui semblait
« compatissante. »

On serait curieux de savoir à quels « premiers chants » Valéry Vernier fait allusion. Leopardi n'a jamais eu, du moins jamais exprimé, des pensées aussi favorables à l'homme et à la nature. C'est sans doute par amour du contraste, c'est certainement aux dépens de la vérité, que l'auteur avance pareille assertion. La même fantaisie le pousse à dire que Leopardi passait son temps à Rome, le jour, en cataloguant les manuscrits de la Bibliothèque et, « le soir, interrogeant le silence solennel des ruines, exhumant le cadavre de cette grande morte, la Rome antique ». Faut-il rappeler que Leopardi songeait moins à exhumer le cadavre de la Rome antique qu'à admirer la grâce des jeunes Romaines qu'il pouvait voir pleines de vie ? Elles étaient, mieux que des ruines inanimées, l'objet de son attention et de ses désirs ¹.

La causticité acerbe qui caractérise les articles critiques ² de Barbey d'Aurevilly, n'a pas épargné Leopardi. Dans un article paru à l'occasion des *Poésies complètes* traduites par V. Vernier, et recueilli ensuite dans les *Œuvres complètes*, l'auteur des *Diaboliques* dirige sur le pessimiste italien sa verve fougueuse et truculente ³.

« Si son nom disait vrai, à celui-là, au lieu d'un triste-
« à-pattes, ce devrait être un terrible-à-griffes littéraire ;
« car il s'appelle Leopardi ! Leopardi ! Quel nom pour
« faire rêver les imaginations vives à distance ! Quelle
« appellation superbe et commode pour les cent mille

1. Trois ans plus tard, Vernier publiait dans *Le Constitutionnel* (9 février 1870) un article sur les œuvres en prose de Leopardi.

2. D'abord dans *Le Pays*, journal de l'Empire ; ensuite dans *Le Réveil*.

3. *Le XIX^e siècle* (deuxième série). *Les œuvres et les hommes*, par J. BARBEY-D'AUREVILLY. *Littérature Etrangère* (t. XII des *Œuvres complètes*). Paris, Lemerre, 1890, pp. 321-330.

« bouches de la gloire ! A ce nom, tous les rapports sur-
« gissent entre l'animal royal, sultanesque (Sultan Léo-
« pard, dit La Fontaine), tout puissant, magnifique, cruel
« et gracieux, que ce nom exprime, et le génie du poète
« à qui le Hasard l'a donné... Eh bien, c'est ce nom (et
« quelques circonstances) qui a fait (chez nous du moins)
« à Leopardi son commencement de renommée... »

Ainsi débute l'article. Ce commencement est prometteur. Parmi les « quelques circonstances » qui, à part son nom, ont contribué au succès de Leopardi en France, Barbey met l'ascendant exercé par Musset. « ... C'est
« lui, Alfred de Musset qui le premier, en France, nous
« apprit le nom fascinant et menteur de Leopardi...
« Sous le rayon de quelques vers de De Musset, lueur de
« lampe dans un caveau funèbre, le poète italien brillait
« mystérieusement, depuis ce temps-là, dans la pénombre
« d'une langue étrangère, toujours d'accès plus ou moins
« difficile ou désagréable à l'esprit français. Protégé par
« cette demi-obscurité et peu éclairé par ce lampadaire,
« le nom, violemment pittoresque, ne se détachait que
« mieux, et tous les ignorants, qui rivalisent parfois avec
« les savants en pédantisme, ne manquaient jamais
« l'occasion, quand elle se présentait, de citer ce nom de
« Leopardi, qui faisait bien dans la phrase et qui surtout
« faisait croire qu'ils l'avaient lu... Telle était, en France,
« la position de Leopardi. Elle n'était pas mauvaise...
« Sa gloire mijotait... La gloire se fait comme du bouillon,
« quand elle n'éclate pas comme la poudre. »

De tous temps et en tous pays, il est arrivé que des gens pressés ont cité des auteurs sans les avoir lus. Rien de plus vrai. Mais il convient, surtout en ce qui concerne Leopardi, de ne pas généraliser. Barbey semble n'avoir point connu les traductions de Louis De Sinner, ni l'article de Theil, ni celui de Montlaur, ni le livre de Marc Monnier, ni même la belle étude de Sainte-Beuve ; sans quoi, il n'eût pas attribué pas à Musset seul le mérite du crédit

que le poète italien avait trouvé auprès du public français. Plutôt qu'un cas général, il semble que c'est son cas personnel que Barbey nous énonce ; et, en effet, n'était-il pas lui-même de ceux qui basaient leur admiration pour Leopardi, seulement sur le poème de Musset et surtout sur le symbolisme qu'offre le nom de Leopardi ? Ne pouvant pas lire celui-ci dans l'original, ne laissait-il pas « mijoter » en son esprit, à lui, la gloire du poète ?

« Mais voici, reprend notre critique, une traduction « des poésies complètes de Leopardi, et nous allons voir « ce que va devenir son commencement de renommée, « dans le plein jour d'un texte facilement accessible à « tous. Nous allons voir si le Leopardi d'imagination que « nous avons tous dans la tête et qui nous avait griffé « la cervelle, n'est pas tué net sur place — non par la « trahison, mais par la fidélité de son traducteur. »

La traduction de Valéry Vernier laisse notre critique froid ; mais Barbey en impute la faute à Leopardi : il connaît, en effet, assez Valéry Vernier pour savoir qu'il « aime la couleur et qu'il est capable d'en broyer ». Il le connaît même si bien, qu'il croit pouvoir écrire qu'il a dû « cruellement s'ennuyer pendant qu'il faisait ce *pensum* « d'une traduction de Leopardi, imposé par de Musset. « Une fois la chose achevée, M. Vernier ne pouvait mieux « se venger de l'ennui qu'elle lui avait causé qu'en la « publiant... » Et si le traducteur a loué Leopardi dans sa préface, c'est que pour l'écrivain : « Son *traduit*, dans l'ordre littéraire, est à peu près ce qu'est son *petit* dans l'ordre sentimental et paternel. »

Mais Barbey n'a pas traduit Leopardi : il ne se sent point l'obligation de le vanter. Il « ne trouve pas l'Italie de ces derniers temps grande dans autre chose que dans l'opéra et dans le ballet » et il se permet « de nier résolument le grand poète qu'on nous fait de Leopardi. »

« Dans un pays de nationalité forte comme le nôtre... « il y a dix poètes pour le moins, à cette heure, de la

« force ou plutôt de la faiblesse de Leopardi, et dont on
 « ne s'occupe pas avec raison, du reste, mais par la seule
 « raison qu'ils ne sont pas des Italiens. »

Valéry Vernier avait cru pouvoir comparer Leopardi
 à Dante et aux prophètes. « Oimè ! s'exclame Barbey
 « d'Aurevilly, mais on n'est pas Dante, on n'est pas un
 « prophète, on n'est pas un grand poète, par cela seul
 « qu'on est un grand artiste. Il faut encore que la tristesse
 « ait un caractère, une puissance, une fécondité. La tris-
 « tesse de l'aigle dans son aire, n'est pas celle du pin-
 « gouin, et Leopardi n'est qu'un pingouin. C'est un
 « triste-à-pattes littéraire. Et entendez-moi bien ! Je dis
 « littéraire : je ne dis pas poétique ! »

Car le critique français dénie à Leopardi même la
 qualité de poète : « Etre poétique dans un degré quel-
 « conque, c'est avoir dans un degré quelconque quelque
 « chose de spontané, d'élancé, d'involontaire dans la
 « pensée. Et Leopardi n'a rien de tout cela. C'est un
 « rhétoricien qui fait des vers à la petite mécanique de
 « l'habitude et du souvenir. Cette grande âme n'a rien
 « de vivant. S'il n'y avait pas une littérature en Italie,
 « Leopardi ne la commencerait pas. »

A cette occasion, le terrible critique lance quelques coups
 de griffe aux autres contemporains de Leopardi : « Venu
 « après Alfieri, l'autre païen, le stoïque de la pensée en
 « fer creux, et après Ugo Foscolo, ce faux Goethe, qui
 « refit *Werther* en italien, il fut un triste comme eux,
 « et même la tristesse de ses poésies ne lui appartient
 « pas... »

« Tenez, cherchez ! ajoute Barbey. Voilà le volume.
 « Trouvez-moi seulement en cet homme une pensée, un
 « sentiment ou une image d'une intensité assez passionnée
 « pour que nous puissions dire tous deux : ceci vérita-
 « blement est d'un poète. »

Misanthrope et même un tantinet impie à ses heures,
 Barbey d'Aurevilly comprend la misanthropie et l'im-

piété, et il ne « repousserait jamais un sentiment quand
« son expression sera énergique, le plus haut point de
« sa vérité !... Un poète peut être grand Satan pour son
« compte. Mais Leopardi ! Il ne sait pourquoi la vie est
« mal faite et il a la peur (qui le ratatine déjà) d'être
« vieux ! Ne voilà-t-il pas des sources de poésies bien
« fières ?... C'était, en vérité, bien de la peine de s'ap-
« peler du beau nom de Leopardi ! »

En bref, pour Barbey, Leopardi n'est qu'un « triste »,
« le triste-à-pattes de l'humanité », qui n'a été que triste.
« C'est le génie qui lui a manqué ».

Ces passages sont la critique la plus vive que nous ayons relevée dans le dépouillement des écrits consacrés par des Français à Leopardi. Il faut évidemment faire la part du tempérament propre du critique. Vif et puissant, Barbey n'était guère apte à goûter la poésie d'un pessimiste comme Leopardi, l'eût-il même comprise sans commettre les contresens que nous révèle son article. Paradoxal, il exprime des jugements dont l'outrance n'est pas seulement verbale. Mais, par certains côtés, la chronique dont nous avons retenu, avec l'essentiel, nombre de jugements accessoires et de détails d'expression, est significative aussi de ce que, il y a quelque cinquante ans, les Français pouvaient penser du poète des Marches. La philosophie de Schopenhauer n'était connue que d'une petite minorité de lettrés. Chaillemel-Lacour ne devait la révéler à un public plus étendu qu'en 1870. Les sujets de Louis-Philippe ou de Napoléon III étaient guéris du *mal du siècle*. Une ère de prospérité matérielle et de romantisme apaisé s'était ouverte, où les plaintes et les imprécations pessimistes devaient être mal entendues. L'article de Barbey marque la réaction de l'esprit français, à une époque donnée, contre une pensée avec laquelle il n'avait, dans l'ensemble, qu'une familiarité restreinte.

En 1869, Leopardi philosophe attire encore l'attention,

— mais si peu ! — de Louis Ferri, qui écrit un *Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie* ¹.

A deux reprises, Ferri évoque le nom de Leopardi, mais c'est pour exprimer les deux fois un même jugement sommaire : le cœur du poète était « débordant d'idéal » ². La lecture de ces quelques lignes permettra de voir la place minime que Ferri croyait devoir attribuer à Leopardi dans l'histoire de la philosophie italienne au XIX^e siècle.

*
* *

En 1870, le nom de Leopardi apparaît pour la première fois dans une histoire de la littérature italienne qui soit l'œuvre d'un français. C'est à Amédée Roux ³, qu'en revient le mérite. L'auteur commence par opposer Manzoni à Leopardi. Il divise les poésies de celui-ci en poésies patriotiques, amoureuses et philosophiques. Il reproduit des traductions en vers de Leopardi. Selon Roux « tous ses chants d'amour respirent l'apaisement qu'on ne trouve que dans les régions paisibles de la pensée pure » ⁴.

1. Paris, Ducas-Didier, 1869, 1^{er} volume.

2. « Deux grands poètes, Foscolo et Leopardi, avec un esprit débordant d'idéal, se débattaient dans les étreintes d'une philosophie incapable de l'expliquer et se jetaient dans le scepticisme. » (P. 10.)

« Ainsi il est certain que l'idéal d'une société plus parfaite a été un des principaux ressorts des poésies de Foscolo et de Leopardi ; mais ce qui les rend vraiment émouvantes et dramatiques c'est le conflit qui éclate à chaque accent de leur muse entre cet idéal et leurs croyances philosophiques, malheureusement trop d'accord avec leur expérience. » (P. 90.)

3. *Histoire de la littérature italienne contemporaine*, par AMÉDÉE ROUX, Paris, Durand et Laubiel, 1870, pp. 172-184.

4. Si, au lieu de suivre les ouvrages qui touchent à Leopardi dans l'ordre de leur apparition, nous nous basions sur la date de leur composition, nous devrions dès maintenant parler d'une étude de Challengel-Lacour, écrite très probablement avant la chute de l'Empire. Qu'il nous suffise pour l'instant de signaler le fait et de relever que l'admiration pour Leopardi s'étendait jusque parmi les hommes politiques. On trouvera plus loin l'examen de l'œuvre ici mentionnée, p. 376.

Après les nombreux articles de revues, ou notices parus sur Leopardi, nous trouvons enfin, en 1874, une étude complète, un livre tout entier, consacré à notre poète : c'est celui de M. Bouché-Leclercq ¹.

Ce fut tout d'abord par ses travaux de philologie, que Leopardi se fit connaître à M. Bouché-Leclercq. Mais, sous le savant, celui-ci a eu bientôt l'intuition du poète. Il s'est senti attiré par l'homme, et s'est attaché à comprendre sa souffrance, à pénétrer ses sentiments. Nous ne pouvons songer à analyser ici, même sommairement, les vingt-trois chapitres dans lesquels M. Bouché-Leclercq étudie la vie et les œuvres de Leopardi. Nous nous contenterons de relever, au long d'un ouvrage excellent sur beaucoup de points, les solutions proposées à quelques problèmes débattus par la critique leopardienne.

M. Bouché-Leclercq croit que le pessimisme de Leopardi est dû à des causes multiples : hérédité, mauvaise santé, circonstances défavorables. Quant au caractère du génie leopardien, il est pour lui plus poétique que philosophique.

« La nature avait fait Leopardi poète. Elle lui avait
« donné la sensibilité délicate et l'imagination vive dont
« la réunion constitue le tempérament poétique. » L'auteur blâme l'excès de zèle des amis de Leopardi, qui ont forcé « son œuvre à remplir une sorte de trilogie factice
« et à justifier trois titres : grand philologue, grand poète,
« grand philosophe... Autant il serait injuste de contester
« à Leopardi son mérite de philologue et sa gloire de
« poète, autant il y aurait de complaisance à le placer
« à côté des grands amants de la sagesse... La philosophie
« de Leopardi est toute destructive... Elle est mort-
« née ². La morale est plus étrange encore : c'est du

1. *Giacomo Leopardi. Sa vie et ses œuvres*, par A. BOUCHÉ-LECLERCQ, Paris, Didier et C^{ie}, 1874.

2. Il est évident que M. Bouché-Leclercq a peu de goût pour le pessimisme. Cela lui a valu assez de reproches de la part de Mario Turiello.

« stoïcisme auquel la main d'un poète a ajouté quelques « paradoxes. " La société étant une ligue des coquins « contre les honnêtes gens », ceux qui se consacraient « à son service par dévouement feraient une folie et « ceux qui le font par intérêt se préparent des déceptions. »

En philosophie, Leopardi est resté poète. Cette philosophie, M. Bouché-Leclercq la cherche patiemment dans les œuvres morales et dans les poésies, où elle est éparse.

Ce qui est à remarquer dans cette étude, comme dans celles qu'on a publiées en France sur Leopardi, c'est l'absence presque totale d'appréciations sur l'art de l'écrivain. Les souffrances qui éclairent la vie de Leopardi de reflets magiques et sa philosophie si excessive dans la négation, ont fait négliger trop généralement l'esthétique qui se dégage de son œuvre et l'artiste qu'il était en réalité.

Tout différent de celui de M. Bouché-Leclercq était le but que, l'année suivante, poursuivait L. Etienne¹. Après l'ouvrage spécial et complet de celui-là, les deux pages que celui-ci consacre à Leopardi dans son *Histoire de la Littérature Italienne* semblent bien insignifiantes. L'auteur juge Leopardi inférieur à Manzoni, mais il concède que les *canzoni* misanthropiques de Leopardi répondaient aux souffrances des âmes que ne touchaient pas les hymnes chrétiens de l'auteur de *la Risurrezione*. Etienne n'envisage que le poète. En dépit même du jugement de Manzoni, c'est à peine s'il mentionne le prosateur.

L'ordre que nous avons adopté jusqu'ici nous amène à parler, à cette place, d'une étude d'Emile Gebhart²

Pourtant ce critique et la plupart des critiques italiens regardent le travail de M. Bouché-Leclercq comme le meilleur qu'on ait publié en français sur Leopardi.

1. *Histoire de la Littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par L. ETIENNE, Paris, Hachette, 1875.

2. *De l'Italie. Essais de critique et d'histoire*, par EMILE GEBHART, ch. VIII, Paris, 1876.

contenue dans ses *Essais de critique et d'histoire*. Cette étude avait probablement paru antérieurement dans une revue ou un journal. On sait que l'éminent critique, qui a tant contribué à faire connaître en France la littérature italienne, collaborait à cette époque, non seulement à des revues, mais à plusieurs journaux, et sous des pseudonymes divers. C'est ainsi qu'il donnait au *Temps* des articles signés « Atticus ». Nous n'avons pu nous assurer si la chronique dont il s'agit, écrite à propos de l'édition italienne parue en 1864-65, chez Le Monnier, était, dans les *Essais* de 1876, une publication inédite ou une simple reproduction. La question, au surplus, est de minime importance.

Gebhart commence par situer Leopardi dans l'Italie de son temps. Il estime que les cris du grand écrivain ont tiré de son sommeil la nation italienne ; mais il ne s'étend pas sur ce point et en vient aux souffrances du poète, à sa philosophie. « Il a fallu d'aussi grandes misères
« et un martyre aussi continu pour *former la philosophie*
« de Leopardi et *inspirer sa poésie*. L'humeur chagrine
« et l'irréremédiable découragement de Leopardi l'ont jeté
« dans la philosophie du désespoir... Sans cesse, il déve-
« loppait et prouvait cet article fondamental de sa phi-
« losophie négative : que l'homme est nécessairement
« condamné au malheur et que tout en lui-même et
« autour de lui concourt à former son infortune. »

Les idées développées par Gebhart, et qui peuvent se résumer dans les lignes que nous venons de citer, servent de transition entre les jugements formulés jusqu'alors sur le génie de Leopardi et ceux qu'allait exprimer la critique ; elles annoncent l'ouvrage de M. Aulard, qui fait de la doctrine de l'*infelicità* le fond de la philosophie et la source de l'inspiration leopardiennes.

Est-ce le maître qui a influé sur l'élève, ou bien Gebhart, qui, à cette date, pouvait déjà avoir connaissance du manuscrit de M. Aulard, en avait-il retenu l'idée princi-

pale ? Quoi qu'il en soit, le chapitre des *Essais de critique et d'histoire* qui se terminait par ces vigoureuses paroles : « Doubter et aimer, telle fut la destinée de G. Leopardi et la vocation de l'Italie », ouvrait les voies à l'étude de M. Aulard ¹.

*
* *

M. Aulard recherche les rapports de la poésie de Leopardi avec sa philosophie. Cette philosophie, il ne se propose pas de l'étudier en elle-même et pour elle-même. Il s'applique à montrer que, « bonne ou mauvaise, sérieuse « ou puérile, elle est comme inspiratrice et créatrice de « celles des poésies qui ont un caractère original »... Selon lui, les autres, celles qui ne servent pas de développement poétique à une pensée philosophique, n'ont, « sinon aucun intérêt, du moins presque aucune originalité ». Il n'entre ni dans notre rôle, ni dans notre dessein, de faire ici une analyse critique complète de cet ouvrage. Nous nous bornerons à mettre en relief ce qu'il apportait d'original.

M. Aulard doute fort que Leopardi ait été aussi malheureux qu'on a voulu le faire croire, il réfute « la sombre légende créée par quelques-unes des biographies du poète ». Il est, dès lors, en droit d'affirmer que, si jamais pensée naquit librement dans un cerveau, ce fut bien dans celui de Leopardi, puisque, au milieu de ses misères, il vécut de la seule vie où l'on trouve la liberté : la vie intellectuelle ². Pour M. Aulard, toute la philosophie de Leopardi se résume en une formule unique :

1. F.-A. AULARD : *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi*, Paris, E. Thorin, 1877.

2. M. Aulard confond la liberté de la vie intellectuelle par rapport aux autres, que personne n'a contestée à Léopardi, avec la liberté intellectuelle du poète envers lui-même, de laquelle tous les biographes de Leopardi s'accordent à reconnaître qu'il a été privé. Le pessimisme de Leopardi est si bien en corrélation avec ses souffrances que, pour lui, moins que pour tout autre, on ne pourrait affirmer que sa vie intellectuelle est indépendante des souffrances du corps.

l'infelicità, doctrine d'après laquelle tout et tous sont voués à la souffrance irrémédiablement.

Fondement de la philosophie leopardienne, l'idée de *l'infelicità* constitue encore pour le poète l'unique source d'inspiration. Dès qu'il veut s'y soustraire, il tombe dans le médiocre. A preuve, « les poésies dites patriotiques, « qui ne sont point sincères tant qu'elles veulent être « patriotiques, et qui ne sont plus patriotiques quand « elles deviennent sincères, mélange incohérent d'imita- « tions serviles ou maladroites et de contradictions qui « les rendent, si on ne connaît pas *l'infelicità*, incom- « préhensibles... »

A preuve encore, les poésies amoureuses, où il chante l'amour « comme il a chanté la patrie et comme il eût « chanté la religion, si la rapide éclosion de sa pensée lui « en avait laissé le temps. Il ne sera original que quand « il sera lui-même, c'est-à-dire quand il célébrera sa « pensée, inconciliable avec le sujet de ses poésies amou- « reuses, qui est emprunté à la tradition. Tant qu'il « chantera l'amour comme on le chante, il sera banal ou « médiocre et il écrira trop comme tant d'autres ont « écrit avant lui. Mais, à mesure qu'apparaîtra sa pensée, « ses vers deviendront plus personnels et d'autant plus « beaux, d'autant plus touchants qu'ils deviendront phi- « losophiques ».

Ainsi les poésies philosophiques (*Bruto Minore, Canto d'un pastore...*, *La Ginestra*) réalisent l'accord parfait entre la philosophie et la poésie. « Mais toute la verve lyrique « de Leopardi s'était épuisée dans cet effort. Il ne pouvait « recommencer sans se répéter et il était trop sincère « pour éviter d'être monotone. Aussi pourrait-on dire « que la mort, quoique hâtive, ne l'a enlevé que quand « il n'avait plus rien à nous dire, si sa pensée n'avait eu « à son service une autre forme non moins appropriée, « non moins heureuse, les poésies philosophiques, sati- « riques ».

Et, jusque dans la conclusion de son ouvrage, lorsqu'il établit un parallèle entre Musset et Leopardi, M. Aulard écrit : « Musset est l'esclave docile des caprices « de son cœur et de son imagination. Le cœur et l'imagination de Leopardi sont soumis, dans les pièces où il « est lui-même, à une pensée dominante et qui ne change « pas. »

Nous avons là un exemple de l'esprit de système qui peut animer la critique. Il ne nous appartient pas de faire ressortir l'antagonisme des vues ainsi artificiellement construites, avec la réalité, telle que nous la montrent les documents et une interprétation dépourvue d'idées préconçues. Rappelons seulement que cet ouvrage a été critiqué et réfuté souvent en Italie. Les admirateurs de Leopardi ont été choqués de voir ainsi dénaturée l'inspiration et dépréciée la valeur artistique du poète, et M. Mario Turiello s'est fait leur interprète véhément ¹.

En France, au contraire, malgré leur caractère ou, plutôt, à cause de leur caractère de simplification à outrance, les jugements de M. Aulard ont eu une certaine portée. La même année, E. Caro, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* ² remerciait M. Aulard « de s'être « appliqué à mettre en relief la pensée du philosophe, « trop souvent effacée par l'éclat sombre du poète et le « lyrisme du patriote, et d'en avoir fait comme le point « central de son étude. J'aurais souhaité plus de hardiesse « et de décision dans l'exécution de cette idée. Qu'importe « que Leopardi soit moins dogmatique que les philosophes « allemands, qu'il n'ait pas de système et que son pessimisme dérive d'une négation universelle, au lieu d'être « la déduction d'une théorie métaphysique. »

1. MARIO TURIELLO, préface à la traduction déjà citée des *Œuvres morales*.

2. 15 septembre 1877. *La maladie du pessimisme au XIX^e siècle*, article repris en 1878 sous le titre : *Le pessimisme au XIX^e siècle : Leopardi, Schopenhauer, Hartmann*, Paris, Hachette.

E. Caro, étudiant en philosophe la pensée de Giacomo, adopte le point de vue de M. Aulard et, se plaçant sous le même angle, il veut faire de Leopardi l'exposant d'un pessimisme très spécial, un pessimisme que nous pourrions appeler réaliste, le pessimisme de l'expérience.

« Qu'il y ait un lien entre les malheurs de cette vie et
« la dure philosophie dans laquelle se réfugia le poète
« comme dans un dernier asile, cela n'est pas douteux :
« il n'est pas possible de détacher la figure souffrante de
« Leopardi du fond monotone de ses peintures et de ses
« doctrines ; mais il faut reconnaître que, par un effort
« méritoire de liberté intellectuelle, il efface, autant qu'il
« est possible, ses souvenirs personnels dans la solution
« qu'il donne au problème de la vie. »

« Il élève cette solution à un degré de généralité où
« commence la philosophie ; son pessimisme est bien un
« pessimisme systématique, non une apothéose de sa
« misère. »

A la fin de son article, Caro compare Leopardi à Schopenhauer, et c'est pour trouver le poète plus philosophe que le pessimiste allemand. Tandis que Schopenhauer prétend déduire la nécessité du mal d'un principe, la volonté, et arrive à des théories « absolument arbitraires, quand elles ne sont pas inintelligibles », Leopardi, lui, se contente d'établir par l'observation la loi universelle de la souffrance sans prétendre en faire la dialectique transcendante : il sent ce qui est, sans essayer de démontrer que cela doit être ainsi. Et il termine en louant Leopardi, qui a trouvé par pure intuition tous les éléments de cette philosophie du désespoir. Il est à la fois le prophète et le poète de cette philosophie, il en est le *vates*, dans le sens antique et mystérieux du mot.

Cet article, d'un style sobre et vigoureux, contient des vues de détail fort exactes et même quelques jugements d'ensemble intéressants ; mais on ne peut pas ne pas reprocher à son auteur d'avoir omis d'expliquer les con-

traditions du philosophe et d'avoir oublié tout ce qui, dans la vie et dans l'œuvre de Leopardi, n'a qu'un rapport fort lointain avec ses idées philosophiques. Caro, lui aussi, a trop perdu de vue le poète. A cette époque, cependant, on continuait, dans le public, à s'intéresser à la poésie de Leopardi. La première édition de ses poésies complètes traduites par Valéry Vernier était épuisée. Celui-ci, à la veille de donner une nouvelle édition de son ouvrage, publie un article sur Leopardi dans *La Vie Littéraire*¹. C'est une simple notice biographique avec quelques impressions personnelles dont l'apport original est nul.

A. Dapples, dans la préface dont il fit précéder sa traduction des *Operette Morali*, soutient également la thèse de MM. Aulard et Bouché-Leclercq contre Sainte-Beuve, Marc Monnier, Caro, Paul Heyse, etc... La traduction de Dapples a donné à M. Emile Krantz l'occasion d'étudier la philosophie de Leopardi². M. Krantz part de cette constatation : l'idée fixe qui domine les systèmes pessimistes leur donne une apparence spécieuse et décevante de force et de simplicité. De là, sans doute, la facilité avec laquelle on accorde aux doctrines pessimistes une haute valeur philosophique.

Le pessimisme est plus radical que l'optimisme. Il dit « tout est mal », et nous savons d'avance que rien n'échappera à cette condamnation *à priori*.

Toute la doctrine est renfermée dans cet axiome original et cette philosophie s'épuise dès qu'on l'énonce. M. Krantz juge « intéressant, à propos de Leopardi, de pénétrer cette forme et d'analyser cette impression ». C'est tout l'objet de son article. « Leopardi est le pessimiste qui se livre le plus, car il est moins en garde contre « les difficultés métaphysiques de la théorie, à cause de « sa foi pratique, moins soucieux de la logique, en raison

1. *La vie littéraire*, 13 décembre 1877, 3^e année, n^o 50.

2. E. KRANTZ : *Revue philosophique*, octobre 1880.

« de sa sincérité et, de plus, bien autrement sympathique
« que les artistes au pessimisme, en raison de sa doulou-
« reuse expérience. »

Aussi, c'est à lui surtout qu'on peut demander si le système est aussi clair, aussi simple, aussi fort qu'il paraît ; s'il a vraiment cette valeur philosophique qu'on lui reconnaît trop couramment et « si l'on n'est pas dupe
« d'un effet littéraire quand on accepte son invariable
« qualification des choses, toute subjective et acciden-
« telle, pour une explication impersonnelle et scientifique
« de la vie du monde ». C'est là, en effet, la question qui se pose le plus impérieusement à propos de Giacomo. Retenons la réponse de Krantz, en regrettant que cette réponse ne s'appuie que sur l'examen des opuscules traduits par Dapples.

« A quelque point de vue que l'on étudie Leopardi,
« dit M. Krantz, il faut commencer par accorder une
« attention particulière et une importance extrême à ce
« subjectivisme maladif. C'est là le trait saillant de son
« caractère. Le subjectivisme, qui a fait l'originalité du
« poète, a nui au philosophe. Leopardi, renversant l'ordre
« naturel et l'emploi normal des facultés, a mis plus
« d'intelligence que de sensibilité dans ses vers et plus
« de sensibilité que d'intelligence dans sa philosophie.
« Sa doctrine a souvent la confusion qui vient du senti-
« ment, quand il est assez violent pour interrompre et
« dominer l'idée. Au lieu de dire en philosophe : « Le
« monde est mauvais, c'est pourquoi je suis malheu-
« reux », il dit : « Je souffre, donc tout est mal. »

Quant à la métaphysique qui sous-tend la doctrine de Leopardi, M. Krantz ne voit en elle ni force, ni nouveauté. La doctrine de l'*infelicità* n'est pas une théorie, elle n'explique rien, elle ne fait qu'affirmer. De même la cause efficiente « est incomplète dans son système ».

« Aussi, conclut-il, la forme poétique de l'*infelicità*
« fait illusion sur la valeur philosophique de la théorie.

« Nous prenons pour unité logique ce qui est plutôt
« monotonie de forme et d'accent, et pour force de démons-
« tration ce qui n'est guère que véhémence d'affirma-
« tion. »

Chez Leopardi, comme chez Lucrèce, le philosophe est peu de chose auprès du poète. Le contraste et l'inégalité du système, assez pauvre et sur beaucoup de points banal, avec un tempérament poétique original et puissant constitue ce qu'on pourrait appeler le drame de ces deux génies. Il vaut mieux, pour la gloire de Leopardi, ne pas considérer son œuvre comme la défense d'un système, mais comme une autobiographie pathétique.

La même année, 1880, M. Aulard revient, dans un article de revue, sur celui qui lui avait fourni le sujet de sa thèse¹. L'auteur prend prétexte des publications récemment parues en Italie pour compléter sur certains points son ouvrage antérieur. L'importance que présente pour nous cet article vient de ce que l'auteur y engageait Thérèse Leopardi, la veuve de Carlo, à retracer à l'aide de renseignements inédits la vie du poète, qu'elle devait connaître par les confidences de son mari.

Or, la comtesse Leopardi s'acquitta quelques mois après de cette tâche (1881) et, qui plus est, elle écrivit en français, comme l'y invitait M. Aulard². C'est celui-ci qui présenta le livre au public. Dans son avant-propos, il demande si « la famille de Leopardi est responsable des malheurs et des ennuis du poète ». Il affirme que l'honneur de toute cette famille est engagé dans ce débat. Cet honneur, la comtesse Leopardi entreprenait justement de le défendre. Nous devons ajouter que Thérèse, personne très religieuse, a par la même occasion défendu

1. *Revue politique et littéraire*, 18 sept. 1880, *Etudes nouvelles sur Leopardi*.

2. Comtesse TERESA LEOPARDI : *Notes biographiques sur Leopardi et sa famille*, avec une introduction par F.-A. AULARD, Paris, A. Lemerre, 1881.

ses convictions contre son glorieux beau-frère. Etant donné son but et sa nature, ce livre pêche par le manque de sincérité. Il nous apporte, pourtant, des faits nouveaux, qui, utilisés avec discernement, peuvent éclairer la critique leopardienne. L'opuscule étudie successivement la famille des Leopardi à la fin du XVIII^e siècle, l'enfance de Giacomo, ses frères et leur entourage, sa vie de 1810 à 1822, les voyages de Giacomo et sa mort, et enfin ceux des membres de sa famille qui lui ont survécu.

Un peu avant cette publication, et à propos de la traduction de M. Aulard, un autre compatriote de Leopardi, M. Angelo de Gubernatis, avait donné à la *Nouvelle Revue*, sur Leopardi¹, un article qui se ressent fâcheusement de l'insuffisante préparation de son auteur. L'auteur compare la traduction allemande de P. Heyse à celle de M. Aulard. Il trouve que la première est supérieure par l'art, mais que la deuxième l'emporte par la profondeur. Il s'élève ensuite contre les indiscretions commises par les biographes qui ont publié les lettres intimes de Leopardi. Mais ce qui frappe le plus dans cet article, c'est l'affirmation que les poésies de Leopardi : *Il risorgimento* et *A Silvia*, appartiennent à la première jeunesse du poète, « qui les sauva seules du naufrage, en sacrifiant sans doute les autres beaucoup plus nombreuses ». Parmi ces poésies sacrifiées se trouvaient, selon Angelo de Gubernatis, six strophes, qu'il reproduit dans son article. Il trouve une ressemblance saisissante entre ces vers et les poésies de Leopardi. A. de Gubernatis se montre bien accueillant, pour ne pas dire naïf. La personne qui lui a envoyé de Naples ces vers, comme étant une pièce authentique de Leopardi, a abusé de sa bonne foi. Les vers, en effet, n'ont rien de leopardien. Qu'on en juge d'après ces premières strophes :

1. *La Nouvelle Revue*, 1880, t. XII, pp. 606-15, *Giacomo Leopardi. Etudes et indiscretions*.

Queste piante rinverdite
 Questa tremula corrente
 Quante cose, ahimè, sparite
 Mi richiamano alla mente.

Qui soave mi sorrise
 Qui parlavami d'amore
 Qui piangeva, qui s'assise
 Qui spogliava all'onde un fiore.

D'ailleurs, ce n'est pas là le principal reproche qu'on peut adresser à Gubernatis. Son article est l'œuvre d'un dilettante et manque par trop de rigueur scientifique.

*
 * *

Toutes ces études faisaient connaître petit à petit l'œuvre de Leopardi. Le nom du poète trouvait un écho jusque dans l'enceinte de nos Académies de province, et, en 1887, l'abbé Franqueville¹ profitait d'une séance solennelle de l'Académie d'Amiens pour faire une lecture sur ce sujet. Leopardi est, pour lui, « une âme en proie à « une maladie très répandue en Europe depuis une centaine d'années et que nous nommons avec tristesse la « *maladie du siècle* ». L'auteur retrace les grandes lignes de la vie du poète des Marches, biographie de seconde main, bien entendu, mais assez impartiale (ce qui fait honneur à cet ecclésiastique), où l'on nous présente un Leopardi « connaissant sa valeur et en même temps « défiant de lui-même, à la fois fier et, sinon modeste, « du moins timide ».

Franqueville est aussi le premier en France à parler de la manière dont le pessimiste italien a compris et traité la nature. Passant à la philosophie de Leopardi,

1. Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens. *Etude sur Leopardi*. Lectures faites dans les séances du 27 mars et du 10 avril 1885, par l'abbé E. FRANQUEVILLE, Amiens, typ. Yvert, 1887.

il se demande d'abord si celui-ci mérite vraiment le titre de philosophe ; encore faudrait-il s'entendre sur le sens de ce vocable. A tout prendre, Franqueville croit que Leopardi est poète. « Lorsque Leopardi écrit, ce n'est « pas surtout sa raison qu'il exerce, c'est son cœur oppressé qu'il soulage ; ce n'est pas un regard d'investigation qu'il jette autour de lui, c'est un regard de « mépris et de colère qu'il laisse tomber sur des êtres « indignes de son estime. »

Passant aux œuvres en prose, il ne manque pas de les comparer à la prose de Voltaire. Après avoir caractérisé la verve comique de celui-ci, il continue : « Leopardi, au contraire, se montre bien italien. Or l'Italien est tragique. Il ne conçoit pas qu'on pense de grandes choses « que l'on éprouve de grands sentiments, sans faire de « grands gestes, sans multiplier les grands mots. »

Le mémoire expose ensuite les idées de Leopardi, mais ne s'étend pas beaucoup sur ce sujet. L'auteur ne nous cache pas les motifs de sa précipitation. Nous les citons, car ces lignes nous serviront bientôt ; elles aident à faire comprendre la fortune de Leopardi en France. « Nous « ne nous attarderons pas plus longtemps à écouter les « éternelles plaintes de Leopardi. Si le peu que nous « venons d'en entendre, nous paraît monotone au point « d'exciter peut-être l'ennui et la fatigue, que serait-ce « si nous nous condamnions à recevoir toutes ses lugubres « confidences ? Sans doute il s'exprime en une langue « d'une pureté parfaite et d'une élégance exquise ; sans « doute il nous présente parfois des aperçus ingénieux ; « sans doute souvent il a des mots piquants, bien venus, « il nous offre des observations profondes ; il n'en reste « pas moins qu'il ne nous entretient que de ruines et de « débris ; ce sont les seuls spectacles qu'il évoque ; il « nous fatigue de ses sombres images. Quel que soit le « talent dépensé à orner un tombeau, à rendre attrayante « la corruption, notre cœur, à cette vue, se soulève bien

« vite de dégoût et nous avons besoin de nous détourner
 « pour chercher autour de nous, malgré les railleries des
 « désolés, quelques traces de vie ; pour nous ranimer, ne
 « serait-ce qu'en respirant le parfum de la plus petite
 « des fleurs. »

L'auteur énumère ensuite les causes du pessimisme leopardien, qui sont, à son sens, l'idéalisme, le désir d'inciter, par sa mélancolie, de la sympathie chez les autres, et la nature affectueuse de son cœur. Giacomo vivait beaucoup par le cœur, le malheur voulut que ce cœur se brisât à jamais.

Mentionnons encore, pour mémoire, la hâte assez superficielle avec laquelle le critique anglais James Sully ¹ étudie le pessimisme de Leopardi. Son livre, qui ne fait pas au poète italien la place qu'il mérite, a été traduit en français par M. Alexis Bertrand. Rappelons au même titre l'introduction de E. Carré ² à sa version en prose des poésies de Leopardi. Citons encore un article d'Alphonse Daudet ³, paru dans un recueil d'écrits commémoratifs édité à l'occasion du cinquantenaire de la mort du poète. Publié en Italie, l'article est en français et présente par là de l'intérêt. N'oublions pas enfin une étude qui considère en Leopardi le malade. Comme en Italie, des savants, ont, en France, étudié sa personnalité et son œuvre au point de vue de la pathologie. Albert Deschamps ⁴, dans une conférence sur « les névroses et le pessimisme », parue en 1888, mentionne Leopardi, sans tirer de cet exemple tout ce qu'il était possible d'en tirer.

La même année nous apporte un article remarquable

1. JAMES SULLY : *Le pessimisme*, trad. de l'anglais par MM. ALEXIS BERTRAND et PAUL GÉRARD, Paris, Germer Baillière, 1882.

2. E. CARRÉ : *Poésies de Giacomo Leopardi*, traduction nouvelle avec le texte en regard, une introduction et des notes, 2 eaux-fortes de F. Dumoulin, Paris, G. Charpentier, 1887.

3. A. DAUDET : *A Giacomo Leopardi*, Rome, 1887, 25 juin.

4. ALBERT DESCHAMPS : *Les névroses et le pessimisme*, O. Doin, Paris, 1888, conférence faite le 4 mars 1886.

de E. Rod¹. Ce compatriote de De Sinner a été pendant plus d'un quart de siècle un observateur attentif et intelligent des littératures étrangères. Il est revenu avec complaisance sur la littérature italienne. Il était, entre les critiques de langue française, l'un des plus qualifiés pour exprimer, même après les multiples études de ses prédécesseurs, un jugement original sur le grand poète italien. Rod tient compte de tout le labeur accumulé avant lui par la critique leopardienne. Il sépare les biographes et les commentateurs en deux classes : ceux, comme P. Heyse, Sainte-Beuve, Marc Monnier, M. Bouché-Leclercq, qui ont vu en Leopardi un pessimiste de hasard, dont des circonstances plus heureuses auraient atténué l'amertume et changé le caractère ; ceux qui ont donné pour base au pessimisme du poète des idées philosophiques indépendantes de ses souffrances personnelles, comme M. Aulard, comme Caro et Dapples. Rod se range parmi les premiers : il croit que Leopardi, « qui passait sa vie à se regarder penser », n'a pas vu clair en lui-même et il a protesté contre ceux qui donnaient pour cause à son pessimisme les maladies dont il a souffert. Pour le prouver, le critique analyse les motifs de tristesse que l'on reconnaît dans la vie de Leopardi, et il conclut, en définitive, que la « poésie de Leopardi en réalité a sa source dans le cœur même de Leopardi non point dans ses diverses mésaventures »... Ce n'est pas l'infortune, mais un excès maladif de sensibilité, qui donna naissance au pessimisme de Giacomo. Le rôle de son intelligence consista simplement à élargir la sphère de douleurs dans laquelle il se mouvait et à dégager les traits généraux de l'infélicité humaine.

Avec l'article d'Edouard Rod, la critique leopardienne française élargit ses vues et s'appuie sur la psychologie. Elle entre dans une voie plus humaine et tend à juger le

1. E. ROD : *Etudes sur le XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 1889.

poète non pas seulement comme une abstraction géométrique, mais comme un être complexe qu'on ne peut pas définir en formules simplistes. Auguste Lacaussade et M. Paul Bourget, tout assujetti qu'il est à un point de vue exclusif, en apportent la preuve. Lacaussade était, comme nous l'avons dit déjà, un poète de mérite. Il s'est occupé de Leopardi non par curiosité littéraire, mais attiré vers lui par une sorte de fraternité poétique. Lacaussade a senti Leopardi. Il a revécu sa poésie ; il en a subi l'influence et il a, par sa traduction¹ en vers et la notice qui l'accompagne, essayé de la faire comprendre aux Français. Lacaussade continue la réaction contre le jugement de M. Aulard : pour lui Leopardi a été plutôt poète que philosophe.

C'est d'Ancône — 13 novembre 1890 — que sont datées les pages de « Sensations d'Italie »², consacrées à Recanati et à Leopardi. Nous y trouvons le récit d'un « pèlerinage vers la maison de ce poète non moins illustre « et aussi infortuné que le philosophe de La Haye », Spinoza. Le disciple de Taine rattache le génie de Giacomo au milieu où il vécut. Le Palais Leopardi « dut « faire à la jeunesse du poète un cadre de beauté un peu « sévère et de grandeur, les deux caractères qui se re- « trouvent dans son style d'une facture hautaine et « rare ». Le caractère de la vieille demeure explique « la « nuance si particulièrement intellectuelle de son pessimisme. La bibliothèque où il passa la plus grande partie « de sa jeunesse est demeurée telle que son père, le comte « Monaldo, l'avait formée. Elle indique si bien quels « durent être les soucis de cette jeunesse. C'est une galerie « vaste et haute, distribuée comme en plusieurs cellules « garnies de livres. Tous les volumes qui peuvent servir

1. Voir ci-dessus, page 317.

2. PAUL BOURGET : *Sensations d'Italie (Toscane, Ombrie, Grande-Grèce)*, Paris, A. Lemerre, 1891, pp. 148-65.

« à la connaissance approfondie de l'histoire, de la philosophie, de la théologie et des diverses littératures sont réunis sur ces planches. Dans ce merveilleux laboratoire de travail le poète s'emprisonna, docteur Faust de vingt ans, à la fois candide et passionné, méditatif et malade... C'est là, parmi ces vieux volumes aux couvertures de parchemin, que le large fleuve de cette poésie nihiliste a pris sa source. C'est à lire ces livres que le jeune noble de Recanati est parvenu, dès sa vingt-cinquième année et avant d'avoir vécu, à la plus définitive condamnation de l'existence qui ait été formulée dans le siècle de Schopenhauer et de Byron. »

Mais, pour M. P. Bourget, la douleur de Leopardi n'est pas « une douleur tout individuelle » et l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* insiste encore sur ce qu'il y a de christianisme persistant dans le pessimisme résigné du poète des Marches. Puis, comparant le sort du palais et de la bibliothèque leopardiens au sort de la maison et des papiers de Balzac, vendus aux enchères quelque temps auparavant, M. Bourget se félicite d'avoir pu visiter cette sorte de musée leoparden, honneur d'une petite cité et d'une famille.

Léo Jouvin¹ pense que Leopardi, érudit et poète, est pessimiste systématiquement mais sans système... « On ne connaît sa théorie, mais seulement ses plaintes ; l'infirmité a pesé sur lui et il n'a pas eu la force de la porter. » A Leopardi, Jouvin préfère Musset qui « n'a pas eu la gloire d'être pessimiste, qui n'a été que sceptique ».

En 1893, un illustre criminologue italien dont les théories étaient déjà connues en France, C. A. Lombroso, appliquait à la personnalité de Leopardi ses méthodes d'investigation². Il admettait avec Zola que « le tronc

1. LÉO JOUVIN : *Le pessimisme*, Paris, Perrin et C^{ie}, 1892, pp. 39 et suiv.

2. *Revue des Revues*, déc. 1893, vol. VII, n° 6, p. 885-7.

explique les feuilles » et voulut exposer aux lecteurs de la *Revue des Revues* l'apport de l'hérédité de Leopardi dans son « génie ». Il fait le dénombrement des mystiques, des kleptomanes, des demi-fous qu'il croit découvrir chez les ancêtres de Giacomo et ouvre la voie à l'étude que son disciple, M. Patrizi, devait publier peu de temps après.

Avec l'opuscule de M. Giuseppe Gramegna ¹, nous revenons à l'étude de Leopardi poète. Dans ces quelques pages, M. Gramegna touche à tout sans rien approfondir. L'amour chez Giacomo, sa mort, sa sensibilité, ses voyages, l'art dans ses poésies, sont traités pêle-mêle. Il semble que M. Gramegna incline à croire que les plus grandes souffrances du poète sont dues à l'insatisfaction de ses aspirations amoureuses. Mais ceci ne ressort pas très clairement de l'étude en question. C'est une hypothèse à la fois mal formulée et mal établie.

Nous trouvons dans la librairie française jusqu'à la trace du travail qui s'accomplit dans les universités étrangères. C'est ainsi qu'en 1896, un élève de l'Université de Königsberg, M. Hjalmar Hahl ² donne une étude de psychologie sur « le poète de la mort ». Il fait l'histoire des opinions critiques émises sur Leopardi et pose ensuite deux questions auxquelles il veut répondre dans son ouvrage : Leopardi a-t-il été malheureux ? Si oui, quelle a été l'influence de ses souffrances sur sa philosophie ?

L'auteur reprend l'étude des ancêtres de Leopardi — étude déjà faite avant lui par M. Patrizi ³. Il passe ensuite aux souffrances personnelles du poète qui « ne se réduisent

1. GIUSEPPE GRAMEGNA : *Le poète de la Mort. Psychologie léopardienne*. Paris, Bibl. des modernes, 1895, p. 16.

2. *Les tendances morales de l'œuvre de Leopardi*, par HJALMAR HAHL, Helsingfors, 1896.

3. PATRIZI : *Saggio psico-antropologico su Giacomo Leopardi*, Torino, Bocca, 1896.

pas à une seule » mais qui trouvent, pour suivre l'ordre de l'auteur, leurs causes dans la douleur physique, dans la tristesse de la vie à Recanati, dans l'absence d'une mère aimante. Ce qui suit n'est que l'histoire des tendances morales de Leopardi et tient de la biographie spirituelle. L'auteur conclut que Leopardi « très malheureux et « excessivement sensible, [il] ne souffrait pas seulement « de sa propre misère ; il ressentait aussi les douleurs de « son époque discordante et de son pays abaissé, en « prenant sa part de toute la puissance de son âme, « comme tout esprit élevé »...

Deux grandes idées ressortent de son œuvre : la pitié vers ceux qui souffrent et l'idée de l'élargissement et « l'enrichissement de la vie individuelle, de celle des autres et cela par une noble fraternité, l'amour du prochain ». Si le livre témoigne de beaucoup de lectures, il n'apporte, somme toute, rien de nouveau et pèche par un défaut de composition qui rend obscure l'idée principale.

En 1897, paraissait une publication encyclopédique due à un groupe d'italianisants variés : Gebhart, Dejob, Eugène Müntz, Charles Maurras : *L'Italie géographique... historique... littéraire*, etc... M. Charles Dejob, chargé du chapitre sur la littérature italienne, consacre à Leopardi deux pages¹ qui pouvaient difficilement être plus substantielles. Pour commencer, une déclaration de principe : « Le fond de la poésie de Leopardi est monotone, faux, « dangereux, puisque c'est le pessimisme. » « Mais si la « doctrine du poète ne nous convainc pas, continue « M. Dejob, le sentiment qui la lui inspire nous touche « parce qu'il est profond. Nous avons pitié de l'infortuné

1. RENÉ BAZIN, CHARLES DEJOB, FRANTZ DESPAGNET, etc... : *L'Italie géographique, ethnologique, historique, administrative, économique, religieuse, littéraire, artistique*, etc..., Paris, Larousse, s. d., pp. 530-531.

« jeune homme dont les études intempérantes ont ruiné
 « la santé, déformé le corps, qui obtient trop tard la
 « permission de sortir de la petite ville où son talent
 « n'excite pas même de la jalousie, pour mener une vie
 « errante, pauvre, douloureuse et suspecte à ses propres
 « parents... Tout plein qu'il est de ses misères, il ne
 « s'inspire pas d'une basse jalousie ; son mépris procède
 « de sa commisération pour l'humanité ; il s'impatiente
 « de voir les hommes s'imaginer qu'ils allègeront le poids
 « de leur malheureuse condition. » Quant au style de
 Leopardi, ses mérites sont tels que l'auteur croit pouvoir
 écrire : « La poésie de sa nation condamnée depuis deux
 « siècles à l'alternative d'être obscure ou superficielle,
 « recouvre avec lui le secret d'exprimer clairement des
 « idées profondes. »

En 1897, nous trouvons aussi, dans le *Journal des Débats*, un article d'Arvède Barine¹, article inspiré par l'apparition du livre de Franco Ridella². L'auteur essaie de ruiner la gloire de Ranieri en se servant des arguments de Ridella.

A propos de l'apparition du livre de M. Ridella sur « une mésaventure posthume » de Giacomo, signalons encore un article de M. G. Valbert³, qui reprend la question des rapports entre Leopardi et Ranieri. Nous y pouvons noter une connaissance étendue des publications leopardiennes.

*
* *

En 1899, une autre publication italienne donne occasion à M. Henri Hauvette⁴ de débiter dans la critique

1. *Journal des Débats* du 8 septembre 1897 (en feuilleton), sous le titre *Hors de France. L'ami de Leopardi*, par ARVÈDE BARINE.

2. FRANCO RIDELLA : *Primo centenario di Leopardi : Una sventura postuma di Giacomo Leopardi*, Turin, Carlo Clausen, 1897.

3. *Leopardi et son ami Antonio Ranieri*. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1897, pp. 205-216.)

4. *Revue Universitaire*, 1^{re} année, n^o 7, 1899, juillet, pp. 138-45. *Leopardi et le sentiment de la nature*.

leopardienne. Son article sur *Leopardi et le sentiment de la nature* transportait en France un écho du scandale provoqué au delà des Alpes par les affirmations de G. Sergi. Celui-ci avait osé déclarer¹ que Leopardi — nous citons M. Hauvette — « avait été un être psychologiquement « imparfait, dont les sens avaient subi un retard et même « un arrêt dans leur développement, en sorte qu'il n'eut « jamais qu'une perception incomplète du monde extérieur ».

C'est contre ces « exagérations inacceptables » que s'élève M. Hauvette. Pour nous prouver leur inanité, il étudie les nombreuses notations de nature contenues dans les poésies leopardiennes. Il en fait ressortir la précision et surtout la « savoureuse concision ».

Cependant M. Hauvette reconnaît que dans la boutade de Sergi il y a aussi du vrai. Le sentiment de la nature tel que le révèlent les poésies de Leopardi a en effet un caractère particulier. Ce que le poète recanatais « aime « par-dessus tout dans la nature, c'est la demi-teinte, le « clair obscur, le silence, le recueillement ; le soleil l'éblouit « et offense sa douleur ». En outre, « le spectacle de la « nature éveillait dans la pensée de Leopardi des idées « vagues et indéfinies, c'était quelque chose d'indéterminé, d'incertain, qui n'a jamais pu lui procurer que « des joies incomplètes. »

Poursuivant l'évolution du sentiment de la nature chez Leopardi, M. Hauvette affirme que jusque dans les dernières années, Leopardi fut « plus poète et moins philosophe qu'il ne se plaisait à le croire ». Si ces poésies nous charment, « en dépit de leur âcre saveur », c'est surtout par la sincérité du sentiment qu'elles expriment et par leur forme « nerveuse et sévère ». — C'est ainsi que Leopardi, à une époque où trop généralement on le

1. G. SERGI : *Le origini psicologiche del pessimismo leopardiano* (*Nuova antologia*, 16 avril, 1898).

considérerait sous un point de vue tout exclusif, celui de la philosophie par exemple ou de la psychiâtrie, était jugé comme il le méritait en poète et en artiste.

*
* *

En 1900, Fierens Gevaert¹ consacre au pessimiste italien un chapitre de son livre sur *la Tristesse Contemporaine*. Fierens constate que « le cygne noir de Recanati » est le premier en Europe qui ait nié les joies du monde « faisant la somme exacte et terriblement forte de toutes nos douleurs » et montrant la vie comme un « mal sans remède ». L'auteur de *l'Histoire du genre humain* fut réellement le fondateur du pessimisme dogmatique.

« Il n'était pas seulement, somme l'a dit Sainte-Beuve, « un grec dépaycé, doublé d'un spleenétique de la race « des Byron et des Musset ; ni, comme le pense M. Marc « Monnier, un croyant hors de sa voie et un patriote « exaspéré par l'inertie lâche de son pays, ni, — comme « l'assure M. Leclercq, qui donne raison à l'opinion « vulgaire — un hyponcondriaque et un enfant gâté : « il était tout simplement un croyant infailible qui dès « ce moment avait conscience de nos malheurs futurs et « qui, après avoir considéré notre passé en regard de « cet avenir gros de nuages, crut pouvoir conclure à « l'inutilité de notre existence.

« La misère profonde de la vie — non pas seulement « de sa vie à lui — explique son pessimisme. Sa grande « faute fut, non d'avoir diagnostiqué nettement le mal, « mais de l'avoir déclaré sans remède et d'avoir conseillé « l'annihilation complète de notre volonté dans le désir « d'une mort prompte. »

C'est ce dernier point que dans la dernière partie de son article, l'auteur prend à tâche de réfuter.

1. *La tristesse contemporaine. Essais sur les grands courants moraux et intellectuels du XIX^e siècle*, par H. FIERENS-GEVAERT, Paris, Alcan, 1899.

M. A. Oriol¹ a consacré deux années de suite un article du *Bulletin italien* à étudier certains points de contact entre Leopardi et la France. Il a voulu notamment tirer du *Zibaldone* récemment paru, ce qui pouvait nous renseigner sur les opinions de Leopardi touchant la littérature et la langue françaises. Restreinte à ces limites précises, l'enquête est menée avec sérieux. M. Oriol met en parfaite lumière les reproches que Leopardi adressait à la littérature française, et fait ressortir un fait dont nous avons donné les raisons en étudiant la composition de la bibliothèque leopardienne et les études de Giacomo, à savoir que le grand poète italien a ignoré l'essor de la poésie lyrique française au début du XIX^e siècle.

En 1901, Le Bourdellès nous donne aussi un article sur Leopardi². M. Le Bourdellès est allé sur les lieux de naissance du poète. Pourtant les pages qu'il nous présente ne témoignent pas d'une étude approfondie, elles n'apportent rien d'original. On pourrait même y relever quelques erreurs. Il y est dit par exemple que le dernier amour de Leopardi se place à Bologne, en 1831. Pour M. Le Bourdellès, le pessimisme de Leopardi doit être attribué au déplorable état de santé qui le priva de la plupart des joies de ce monde. « Nous sommes, ajoute « l'auteur, de ceux qui pensent que si Leopardi avant « rencontré sur le chemin de la vie une femme décidée « à oublier son disgracieux physique et à n'envisager en « lui que les mérites du cœur, les qualités de l'esprit et « un caractère naturellement porté à l'affection, ses idées « pessimistes, sans disparaître complètement, eussent « cependant perdu une partie de leur intensité. »

1. A. ORIOL : *Leopardi et la langue française. Bulletin Italien*, oct.-déc. 1901. *Leopardi et la littérature française. Ibidem*, oct.-déc. 1902, p. 303-336.

2. RAYMOND LE BOURDELLÈS : *Etudes littéraires sur les grands classiques italiens et étrangers. G. Leopardi*, Paris, Pédone et Fontemoing, 1901, pp. 1-95.



La critique leopardienne s'enrichissait encore en 1901 d'une étude inattendue, d'un ouvrage posthume de Paul Challemel-Lacour. On connaît surtout l'activité politique de Challemel-Lacour, mais son rôle d'écrivain et de philosophe n'est pas négligeable : *Les réflexions d'un pessimiste*, publiées par les soins de M. Joseph Reinach, ont été écrites sous le second Empire, entre 1861 et 1869. En effet, l'auteur y fait allusion à la mort de Schopenhauer (21 septembre 1860) ; et d'autre part quelques phrases de son manuscrit ont été utilisées dans une étude sur le même philosophe allemand parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 mars 1870.

Le livre, comme beaucoup de ceux que nous avons mentionnés, n'est pas exclusivement consacré à Leopardi, mais il revient à plusieurs reprises sur lui et lui consacre un important chapitre. Après une « Oraison funèbre de l'auteur qui ne contient pas l'apologie de ses défauts », qui sert d'introduction et qui est une profession de foi pessimiste, viennent des « considérations sur la maladie et la santé et la supériorité de la première démontrée par un illustre exemple ». Le chapitre a pour épigraphe les mots désabusés de Leopardi : « Ho la fortuna di parere un coglione a tutti quelli che trattano meco giornalmente », et c'est Leopardi qui fournit l'illustre exemple dont il s'agit.

L'auteur avait lu l'article de Henschel dans *l'Hesperus*¹, journal allemand de Stuttgart, et ce premier contact indirect l'avait encouragé à la lecture complète des œuvres du poète recanatais, à l'étude de sa vie. « Il ne

1. *Ueber G. Leopardi*. (Notten und Henschel) 9 avril 1832, n° 55, pp. 219-20. Le 10 avril (n° 56, pp. 222-4) la suite par Henschel. Le 11 avril (n° 57, pp. 227-8) Notten donne la traduction en allemand du « Sogno » et enfin le 12 du même mois, Henschel traduit « Il Canticò del Gallo Silvestre (pp. 230-2).

« me répugne pas d'interroger ceux qu'on n'interroge
« guère, les fous, les malades, les dédaignés, les calom-
« niés ; aussi n'ai-je rien eu de plus pressé que de m'as-
« surer si vraiment Leopardi avait été malade, et j'ai
« été, je l'avoue, satisfait au delà de mon attente ; sa vie
« a été une longue torture, un enchaînement de souff-
« frances sans nom ; j'ai trouvé, là où je n'espérais qu'une
« maladie ordinaire, un malheur prodigieux ; et tant
« d'infortune m'a fait pressentir aussitôt tout un trésor
« inconnu de vérité !...

« Le malheur de Leopardi ne résulte pas de ces acci-
« dents qui font les biographies pathétiques. » Mais ses
souffrances « intérieures, obscures, indescriptibles, sont
« de celles qui dévorent sans bruit, qui tuent sans éclat,
« parce que, à part une maladie physique qui ne le dis-
« tingue en rien des infortunés qui peuplent les hôpitaux,
« elles résidaient tout entières dans son âme ardente et
« agitée, sur qui tout porte à fond au lieu de glisser.
« Leopardi a eu du génie dès l'enfance et c'est là son
« premier malheur. Au lieu d'être nourri comme nous,
« de lait et de contes de fées, d'apprendre des mots et de
« lire des romans, il approcha, sans que nul le retînt,
« ses lèvres encore vierges du breuvage de l'antiquité
« et il y but non l'ivresse et la folie, mais la mort, car il
« ne s'amusa point, comme tant de nous l'ont fait, à
« rêver la reconstruction de républiques anéanties, le
« retour des grandeurs disparues, l'imitation des vertus
« mythologiques ; il comprit que ces choses n'étaient plus
« de ce monde. Mais, comparant la société qu'il songeait
« avec la société qu'il touchait, il reconnut que celle-ci
« n'était pas faite pour lui et il se sentit dans un éternel
« exil. »

Challemel-Lacour continue à tracer, dans ses lignes
générales, l'histoire de la vie de Leopardi, ou plutôt de
ses souffrances. Il fait preuve d'une très intelligente sym-
pathie, se met dans la psychologie du poète, revit et dra-

matise toutes ses misères. Un tel souci le conduit parfois à l'exagération et à l'erreur ; il représente Monaldo comme un « vieillard moitié gentilhomme, moitié paysan » et Carlo, le frère de Giacomo, « gros, membru et puissant », comme un objet de douloureuse comparaison pour celui-ci, alors que le comte Monaldo était en réalité assez cultivé et que son fils Carlo fut pour Giacomo une constante affection.

Après avoir énuméré les souffrances du poète, Challemel-Lacour écrit, toujours avec de faux airs de paradoxe :

« A vrai dire, naître avec une intelligence prodigieuse
« au lieu d'être un idiot, dans une maison riche et titrée
« et non dans une famille esclave de la glèbe ou flétrie
« par la misère, féconder son esprit au lieu de labourer
« la terre, vivre sous un ciel ravissant et poétique au
« lieu d'être condamné à subir les rigueurs du pôle ou
« des tropiques et même avoir été trompé ou dédaigné
« par sa maîtresse, il n'y a pas dans tout cela de quoi se
« désespérer ; tous les jours on se console des malheurs
« plus grands que ceux que je viens d'énumérer. Mais il
« faut avoir le don d'oublier et d'ignorer, véritable et
« unique recette pour être content : Leopardi ne l'avait
« pas. »

Ainsi Leopardi n'a pas été pessimiste, parce qu'il a été malade, mais on le considère comme malade parce qu'il a été pessimiste. C'est parce qu'il a nié le progrès, qu'il s'est attiré tant d'anathèmes de la part des fervents du progrès. « Une profession de foi, si courte qu'elle fût et quelques éloges adroits aux chefs du parti libéral en Italie, auraient mis Leopardi à l'abri de ces persécutions ; il n'y songea pas et ce fut une faute ».

Dans un chapitre suivant, consacré à Henri Heine, Challemel-Lacour revient sur Leopardi et établit un parallèle entre les deux poètes : « Tous deux ont eu
« à un haut degré cet amour du beau. Tous deux ont

« connu les douleurs propres à l'âme moderne, doute
« pleins d'angoisse, ténèbres, discordes avec soi-même et
« avec les autres, isolement, impuissance. Tous deux ont
« passé par cette école privilégiée de la maladie, où
« l'homme découvre dans ses insomnies fiévreuses tant
« de choses que ne sauront jamais ceux dont le corps
« est robuste jusqu'à la fin. Tous deux ont été poètes et
« pessimistes. »

Quant aux différences, le moraliste français les exprime ainsi : « Par tempérament, Heine aimait la vie et la volupté, son pessimisme résulte des leçons forcées de l'expérience. Celui de Leopardi est une intuition immédiate. Aussi pourrait-on croire, si l'on tenait trop de compte des lamentations de Heine, que son pessimisme, très sincère pourtant, est une rancune d'ambitieux déçu, tandis que le pessimisme de Leopardi a le calme et l'inflexibilité d'un arrêt. » La même opposition se retrouve entre leurs deux systèmes philosophiques : Heine a une philosophie d'emprunt qu'il abandonne en la désavouant par des injures ; Leopardi a tiré toute sa philosophie de sa seule pensée.

Et Challemeil-Lacour insiste encore sur la fusion intime entre la poésie et la pensée de Leopardi. Pour celui-ci : « La poésie est la vérité même, non pas atteinte péniblement par les procédés abstraits et incomplets de la raison, mais aperçue par une intuition directe, dans laquelle toutes les forces humaines sont en jeu. Il n'a pas scindé l'homme, s'adressant en lui à l'imagination qui s'ébat comme une bacchante ivre, tandis que la pensée se tait ou sommeille ; il prend l'homme tout entier par le cœur, par les oreilles, par l'imagination, par l'intelligence et il le porte d'une main à la fois douce et puissante au seuil du sanctuaire sombre où repose la Vérité. »

Sans doute, la pensée et la poésie de Leopardi ne peuvent être séparées radicalement de l'époque où il a vécu, ni

des époques antérieures, sans doute elles ont des liens étroits avec des systèmes et des tendances qui les débordent infiniment; il est bon d'établir ces relations, mais encore ne faut-il pas pour cela oublier la personnalité de Leopardi, ni fausser la nature de son génie en le prenant comme exemple pour démontrer la vérité de telle conception philosophique, de telle construction historique. C'est ce qu'a fait Challemel-Lacour et c'est ce qu'a fait aussi M. Georges Dumesnil¹.

Dans un livre, où il s'essaie à dégager la philosophie de l'Histoire littéraire, nous trouvons encore quelques pages sur Leopardi. L'auteur qui, dans un précédent ouvrage avait voulu « tracer rapidement la marche de « la pensée depuis les religions primitives jusqu'aujourd'hui », est probablement ce professeur de philosophie dont les leçons encouragèrent M^{lle} Caramelli à traduire un choix des *Pensieri*². Pour nous en tenir à son ouvrage, nous y voyons Leopardi, dans une période contemporaine de la littérature, caractérisée par « la réintégration du surnaturel », occuper avec Gœthe et Balzac, Chateaubriand et Musset, Vigny et Sully-Prudhomme, d'autres encore, une place parmi les victimes des « désordres et ébranlements de la personnalité ».

« Envisageons, écrit après une courte biographie du « poète, M. Dumesnil, envisageons l'homme en lui-même, cherchons en lui la raison de son malheur actuel « et perpétuel et de son impuissance historique à les « sentir. Cette raison, elle réside immédiatement là où « Rousseau l'a mise et où Leopardi la retrouve, dans le « sentiment de l'infini d'une part et d'autre part dans la « connaissance de la vérité qui raplatit notre imagination

1. GEORGES DUMESNIL : *L'âme et l'évolution de la Littérature, des origines à nos jours*, Paris, Société franç. d'impr. et de libr., 1903, vol. II, pp. 94-109.

2. Voir page 320.

« infinie, c'est-à-dire dans la disproportion incommensurable de ces deux termes. »

« La vraie substance vitale, la moelle de sa pensée », c'est « qu'il faut dominer l'infélicité par le désespoir même, s'acharner contre l'espérance qui est néant, trouver sa consolation dans la pensée qu'il n'y a pas de consolation ni dans le présent ni dans l'avenir, qu'il n'y a pour nous qu'un don, la mort ». Et pour l'auteur, « cet amour de la mort respire le plus effréné amour de la vie qui puisse être inspiré par l'ardente et admirable nature de l'Italie à un de ces hommes qui, en gardant une raison haute et avisée, sont comme pétris de passion ».

Puisqu'il a écrit en français et que son livre a paru en France, M. Mario Turiello a droit à figurer au nombre de ceux qui ont contribué à faire mieux connaître de ce côté des Alpes l'œuvre de Leopardi. Nous avons parlé déjà de la traduction de M. Turiello¹. La préface dont il l'a fait précéder mérite aussi une mention. L'auteur critique fort vivement M. Aulard, Caro et Dapples pour avoir vu en Leopardi un philosophe de profession, pour avoir soutenu que ses souffrances ont été sans grande portée sur l'orientation de sa pensée, pour avoir écrit, entre autres approximations d'une « critique fantaisiste », que « la Nérine des *Ricordanze* n'est qu'une figure de convention, formée de traits empruntés à toutes les héroïnes de la poésie italienne ». Et, pour finir, M. Turiello veut établir la parfaite indépendance mutuelle de Leopardi et de Schopenhauer.

C'est de l'ouvrage de M. Turiello que prend occasion un article de M. Remy de Gourmont qui a pris place depuis dans les *Promenades philosophiques*². Nous avons

1. M. TURIELLO : *Choix d'œuvres en prose de Giacomo Leopardi*, op. cit. Introduction.

2. REMY DE GOURMONT : *Promenades philosophiques* (première série), Paris, *Mercur de France*, 1905. *Le Pessimisme de Leopardi*, pp. 45-63.

dans cette chronique un exemple curieux de ce que peut penser un essayiste voltairien du xx^{e} siècle du génie de Giacomo Leopardi. Aiguisé et moins paradoxal qu'à l'ordinaire, M. Remy de Gourmont écrit du poète italien : « En « prose comme en vers, c'est un pessimiste de nature, plus « que de raisonnement. Sa sensibilité parle plutôt que « son intelligence. Il n'a construit aucun système ; il « résume ses impressions, ses observations, en s'efforçant « non sans arbitraire, de les généraliser. Sa philosophie « est toute physiologique : le monde est mauvais, parce « que sa vie à lui est mauvaise. Il s'en fait une représen- « tation affreuse, et il suppose que si les hommes n'en « jugent pas comme lui, c'est qu'ils sont fous... »

« ... Leopardi, qui était un philologue distingué, un « helléniste excellent, un grand poète et un philosophe « ingénieux, au verbe éloquent, ne sut découvrir ni le « bonheur, ni même la paix dans l'exercice de ces dons « multipliés... » La cause n'en est pas dans la maladie, ni dans l'incompréhension d'autrui, mais dans le caractère « et la physiologie du poète ».

*
* * *

En 1906, M. Henri Hauvette publiait dans la collection des « Histoires des Littératures » une *Littérature italienne* où Giacomo Leopardi est en belle place¹. On sait que l'ouvrage de M. Hauvette est composé d'un point de vue synthétique, si l'on peut dire. Il y est distingué quatre grandes époques de la Littérature italienne et dans chacune de ces périodes, au lieu d'une sèche nomenclature de faits, d'une analyse chronologiquement ordonnée des œuvres et des influences, on trouve des tableaux où quelques personnages centraux figurent les caractères essentiels d'une époque. C'est ainsi que, après un chapitre

1. HENRI HAUVETTE : *Littérature italienne*, Paris, A. Colin, 1906, quatrième partie, ch. v, pp. 437-457.

où le « romantisme » de Manzoni est présenté comme un des éléments constitutifs de la « littérature de la nouvelle Italie », l'œuvre de Giacomo Leopardi qui « échappe à toutes les délimitations d'école », qui « les domine de la hauteur de son génie » est donnée comme un autre aspect plus complexe, moins collectif que personnel, du xix^e siècle italien. Le livre est destiné plutôt à des élèves ; mais il n'a rien d'un manuel scolaire. Les pages consacrées à Leopardi sont une biographie qui illustre le commentaire des œuvres et qui s'illustre par lui. C'est, dans un ordre plus didactique, ce qu'avait fait Sainte-Beuve.

M. Hauvette suit le poète depuis ses premières études et ses premiers travaux d'érudition jusqu'à ses premières relations avec Giordani ; il étudie ensuite les poésies composées entre 1816 et 1823 : pièces patriotiques, idylles, poésies du désespoir ; puis les années qui s'écoulent en voyage jusqu'au dernier séjour à Recanati, années où parurent les *Operette morali* et le *Risorgimento*, enfin, les sept dernières années, l'ultime passion qui inspira au poète *Amore e Morte* et *Ad Aspasia*, le séjour à Naples, le poème *La Ginestra*, dont une page donne un commentaire suggestif, et la mort.

Etudiant l'évolution de la pensée italienne dans la période qui a suivi la chute de Napoléon, M. Julien Luchaire eut à s'occuper, lui aussi, de Leopardi ¹.

Après avoir parlé de Guerrazzi, il passe au poète recanatais qu'il considère avec raison comme un exemple frappant du pessimisme qui caractérise la littérature italienne au début du xix^e siècle. A la suite de M. Aulard et de M. Zumbini, M. Luchaire voit en Leopardi un philosophe dont la doctrine fut « une progression régulière, « rigoureuse, d'un pessimisme qui devint à la fin une « conception générale... » Cette vue sur la philosophie

1. JULIEN LUCHAIRE : *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830*, Paris, Hachette, 1906, pp. 292-320.

du grand poète italien entraîne l'auteur à affirmer que l'engouement de Leopardi pour la poésie du cœur et de l'imagination ne sont qu'un « thème littéraire à la mode « du jour » ; que les « traits de moralité romantique : la sublimité de l'ennui, la beauté de la méchanceté ne sont chez Leopardi qu'accessoires ». Ailleurs, M. Luchaire relève des contradictions flagrantes entre différents passages du *Zibaldone* et à ce propos il ajoute que ces contradictions sont aussi dans la pensée de Leopardi.

Cette dernière remarque est très exacte, mais elle s'accorde mal avec le passage où est définie la progression régulière et rigoureuse qu'aurait suivie, dans sa constitution, la pensée de Giacomo ; en tout cas, elle n'est pas pour rehausser le mérite de la « philosophie » de Leopardi.

M. Luchaire parle aussi des influences qu'a subies le poète recanatais, mais cette question est à ses yeux d'une « importance secondaire ». Aussi passe-t-il rapidement sur ce sujet, sauf quand il établit la relation entre Vigny et Leopardi et qu'il fournit à ce sujet des rapprochements de textes très précis. D'ailleurs, nous ne devons pas oublier que Leopardi n'est traité qu'incidemment dans l'ouvrage de M. Luchaire et, partant, on ne doit pas y chercher les solutions des problèmes leopardiens ¹.

*
* *

La sèche nomenclature des éditions et des traductions françaises de Leopardi, des études critiques parues sur son œuvre et sur sa vie appellent quelques observations générales. Les catalogues et les listes bibliographiques

1. De même, M. PAUL HAZARD qui publia à propos de l'ouvrage de M. Luchaire un article sur *l'Ame italienne de la Révolution Française au Risorgimento* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1910), consacre quelques paragraphes au poète recanatais, mais il ne fait que montrer comment le pessimisme leopardien concourait pour une part à la psychologie de l'Italie vers 1830.

comportent quelquefois des leçons qu'il convient de dégager. Notons tout de suite que ces observations s'établissent sur deux plans différents. Sans doute, les résultats obtenus par la publication des inédits et des ouvrages traduits correspondent, à certains moments et sur certains points, à l'influence des études critiques, mais, d'une façon générale, celle-ci suit une marche différente de ceux-là ; c'est pourquoi nous les distinguerons encore, comme nous avons distingué jusqu'ici les deux ordres de travaux.

Nous avons pu constater que Leopardi a été d'abord connu en France sous les traits d'un érudit hellénisant. Nous voyons ses opinions respectées, commentées et reproduites par des savants remarquables comme Creuzer, Berger de Xivrey, Fix. Et, comme si l'autorité du savoir ne suffisait pas, Leopardi possédait à leurs yeux un autre mérite et comme une auréole : la précocité.

Après ses dissertations philologiques et les notes d'érudition, ses œuvres poétiques ont été révélées les premières au public français. Les strophes de Musset, les traductions des quelques poésies contenues dans des études critiques, notamment dans l'article de Sainte-Beuve, et dans le livre de Bouché-Leclercq, sont les signes avant-coureurs de cette pénétration lente, mais sûre de la poésie leopardienne, qui aboutit, en 1867, à la traduction de Valéry Vernier. Si cette première version complète des *Canti* n'a paru que trente ans après la mort du poète, les traductions se sont multipliées depuis : nous en pouvons compter aujourd'hui jusqu'à six dont une en vers, celle de Lacauzade.

L'attention des éditeurs français et des traducteurs ne se porta qu'en dernier lieu sur la partie philosophique de la production leopardienne. Sans doute, De Sinner avait traduit dès 1833 quelques dialogues ; mais, contre son attente, cette publication était passée inaperçue. Dans les premières études parues sur le poète, les cita-

tions des œuvres en prose sont, nous l'avons vu, beaucoup moins nombreuses que les passages extraits et traduits des poèmes. C'est en 1877 seulement que M. Aulard présente un essai de traduction de quelques dialogues en prose et, en 1880, treize ans après la traduction des poésies par Valéry Vernier, une traduction complète des œuvres en vers et en prose de Leopardi. Sous cette impulsion, diverses traductions paraissent encore : l'une presque immédiatement, celle de Dapples, les autres à treize ans et plus d'intervalle : M^{me} Linda Caramelli donne un modeste choix des *Pensées* et M. Mario Turiello traduit la plupart des *Operette morali* et quelques passages du *Zibaldone*.

En résumé, les écrits philologiques ont été, à cause de leur état fragmentaire et grâce à l'intervention de Louis de Sinner, plus vite et mieux connus en France qu'en Italie ; les écrits philosophiques n'ont été traduits que tard ; seules les poésies de Leopardi ont trouvé des interprètes enthousiastes et relativement nombreux.

La répercussion de l'œuvre leopardienne dans la librairie française ne manque donc pas d'étendue. Reste à savoir si elle a la même profondeur. L'ensemble de toutes ces publications pouvait constituer un instrument efficace pour la connaissance de l'œuvre leopardienne et la propagation de sa pensée. Nous avons énuméré ceux qui ont utilisé cet instrument ; nous avons vu dans quelles circonstances, avec quel esprit, dans quelle mesure ils l'ont fait. Il s'agit maintenant d'établir un bilan et de répondre à une autre question : quel profit la critique a-t-elle tiré de ce travail et en quoi a-t-il servi à la mémoire et à l'influence de Leopardi en France ?

*
* *

Un bilan est d'autant plus nécessaire, que pour passer en revue la série des articles consacrés à Leopardi, nous

avons dû nous arrêter sans marquer suffisamment les différences sur une foule d'écrits d'importance et de valeur bien diverses. Nous avons rencontré, au cours de cette revue, plus de cinquante écrivains de toutes tendances, des poètes et des médecins criminalistes, des journalistes et des ecclésiastiques, des hommes politiques et des professeurs d'Université, des philologues et des critiques de profession. C'est dire l'extrême variété des points de vue adoptés et des jugements exprimés. Toutefois, ici encore il n'est pas impossible de grouper toutes ces études par grandes catégories, par époques approximativement délimitées. A divers moments, il y eut dans le domaine de la critique leopardienne, en France, des foyers de lumière autour desquels s'étend comme une nébuleuse d'écrits secondaires : chroniques de revue ou comptes rendus de journaux¹. Quelques ouvrages ressortent ainsi de l'ensemble, soit à cause de leur valeur intrinsèque, soit à cause de l'influence exercée.

Alors que les traducteurs et les éditeurs tendent, du vivant même de Leopardi et quelque temps après sa mort, à montrer en lui l'érudit, le philologue, la critique néglige, elle, cet aspect dépourvu d'éclat. La plupart des biographes vantent la grande, l'immense érudition de Leopardi sans en donner des preuves, des exemples. Seules, certaines histoires de la Littérature italienne et certains articles encyclopédiques fournissent sur ce point quelques détails.

Chronologiquement, la considération pour Leopardi philosophe ne vient qu'assez tard. Sainte-Beuve avait laissé de côté cette face de la personnalité du poète. Il fallut attendre l'ouvrage de M. Aulard pour la mettre en lumière, et qui pis est, pour la faire prédominer arbitrai-

1. Signalons parmi les plus importants de ces dernières années les articles de M. MAURICE MURET au *Journal des Débats*, 24 avril 1900, de M. ANDRÉ BEAUNIER au *Figaro*, 1911-1912.

rement sur les autres. L'*Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi* marque une étape importante. Il venait après la révélation en France d'une certaine philosophie allemande et à une époque où le positivisme n'avait pas encore envahi la philosophie. Les idées qui y sont exposées avaient été entrevues par Challemel-Lacour dans un livre qui n'est fantaisiste qu'en apparence. Elles devaient inspirer les études de philosophes tels que Caro et Dapples, et créer un mouvement auquel on doit plusieurs traductions des Œuvres morales et des Pensées. Cette école tend à montrer un Leopardi intellectualiste parvenu au pessimisme par un progrès naturel et nécessaire de sa pensée, indépendamment des circonstances extérieures de sa vie. On peut y rattacher aussi un courant de la critique, influencé par les recherches psycho-physiologiques, qui donne comme origine de la pensée et de l'inspiration leopardiennes, le caractère et le tempérament du poète, courant représenté en dernier lieu par M. Remy de Gourmont.

Mais les critiques de cette école sont encore en minorité. Avant eux, les voyageurs qui revenaient d'Italie, les Français qui pouvaient lire les œuvres de Leopardi dans le texte italien, les Italiens qui vivaient exilés à Paris et dans les autres centres de réfugiés, avaient contribué à faire connaître Leopardi comme poète. C'est ce côté de son génie qui apparaissait dès lors prédominant en Italie, c'est celui qu'Alfred de Musset met en lumière dans le poème qu'il dédie à Leopardi, et qu'étudie Sainte-Beuve dans son article. C'est ce dernier écrit, surtout, qui imprime à la critique la direction qu'elle devait garder prédominante souvent, ferme toujours, malgré l'opposition du courant contraire. Et en effet, les articles de Eugène de Montlaur, de Léo Joubert, de Charles de Mazade, d'Octave Lacroix, se suivent à intervalles réguliers, s'inspirant de l'esprit et de la méthode de l'auteur des *Lundis* : une biographie commentée et mêlée d'extraits traduits. Plus tard, quand

les Français eurent à leur disposition les traductions intégrales de Valéry Vernier et de M. Aulard, M. Bouché-Leclercq, Franqueville, Krantz, Lacaussade, Rod se refusèrent à considérer en Leopardi le philosophe à la manière de Schopenhauer que voyaient Challemel-Lacour ou M. Aulard. Ceux mêmes qui ne répugnaient pas complètement à cet exclusivisme, n'en acceptaient que sous réserve les conclusions. Qu'ils admissent ou non le trinôme : Leopardi érudit, philosophe, poète, — ils subordonnaient les deux premiers de ces aspects au troisième.

Le lyrisme de Leopardi retient donc plus généralement l'attention. C'est un fait. Mais, quelques remarques s'imposent encore. C'est plutôt du malade qu'on s'occupe que du poète. Comme la poésie de Leopardi est en très étroite liaison avec sa vie, c'est surtout cette dernière qui prête au développement des critiques. On dirait que les biographes prennent du plaisir ou que, du moins, ils recherchent les effets artistiques dans la description des misères du Recanatais. Ils se rendent compte que Leopardi, avec son génie précoce, ses privations parfois révoltantes, ses souffrances continuelles et toujours touchantes, offre la matière d'un roman captivant et ils ne perdent pas l'occasion de l'écrire.

D'autre part, et cela surprendra moins ceux qui connaissent la fortune de Leopardi en Italie, le poète est considéré souvent, comme un Simonide italien, un martyr presque de la cause nationale. Les premiers critiques se plaisent à englober le fils de Monaldo dans le nombre des écrivains qui, de son temps, préparèrent, avant de le chanter, le *Risorgimento* et font de l'auteur de *La Ginestra* un précurseur de la Troisième Italie. C'est ainsi qu'il nous apparaît dans les articles de Ronna, de Marc Monnier, de Mazade, et de Gebhart lui-même.

Dans tout cela, la valeur d'art et l'influence rénovatrice de Leopardi sur la poésie lyrique de son pays sont bien longtemps oubliées. C'est de nos jours seulement, si

l'on excepte quelques passages de l'article de Sainte-Beuve, de l'opuscule d'Eugène de Montlaur et du livre de M. Bouché-Leclercq, que la critique leopardienne en France rend à ce point de vue à l'œuvre du Recanatais l'hommage qui lui revient. Ce retour à une notion plus juste et plus complète du génie poétique de Leopardi est dû en grande partie à l'influence de l'Université. Nous en voyons les signes surtout dans les études citées de MM. Dejob et Hauvette, au moins autant que dans la préface de M. Turiello.

Ainsi donc quand M. Remy de Gourmont écrit ¹ : « Leopardi n'a jamais été très lu en France, tandis que « Schopenhauer est arrivé à une sorte de popularité littéraire, Leopardi est demeuré même pour les lettrés dans « la pénombre », il méconnaît trop facilement la riche littérature critique suscitée en France par l'œuvre et le génie du grand poète italien. Au cours de ce chapitre, nous avons pu suivre la marche progressive de l'influence leopardienne dans le domaine de la librairie et de la critique en France. Alors qu'en 1838, l'anthologie de Serra ², ouvrage d'un Italien publié en France en italien, ne faisait aucune place à notre poète, nous avons vu par la suite les écrivains les plus divers accorder à Leopardi un moment au moins de leur activité littéraire. On pourrait, par une incursion dans la littérature d'imagination et dans la vie sociale, compléter l'enquête que nous avons menée dans le domaine de la critique. On trouverait des pièces de théâtre prenant argument d'un épisode de la vie de Giacomo ³, des poèmes comme cette *Agonie de*

1. *Promenades philosophiques*, op. cit., p. 45.

2. G. SERRA : *Lezioni di Letteratura italiana o nuova scelta di prose e di poesie*, Nantes, 1838. On trouve dans cet ouvrage des morceaux de Monti, Foscolo, Batta, etc., et même d'auteurs encore vivants comme Manzoni, Pellico, Perotti et Sebastiani ; mais rien de Leopardi.

3. CAMILLE DE BAINVILLE : *Le dernier jour de Leopardi*, drame en un acte, Paris, Chaix, 1894.

*Leopardi*¹, où Armand Le Bailly faisait du poète un martyr prématuré du *Risorgimento*, des articles de journaux tout récents, où un polémiste qui se montra autrefois critique de talent, prétend tirer du « nationalisme » de Leopardi des leçons pour la France, comme il en a tiré du patriotisme de Dante ; on verrait enfin l'œuvre de Leopardi mise au programme des études et à la portée des jeunes Français. Et, dans tous ces indices, nous aurions une preuve de plus que la France n'est pas restée aussi étrangère qu'il semble à première vue à l'œuvre du grand poète italien. Elle a apporté au contraire une large contribution aux études leopardiennes et fourni en même temps les instruments de pénétration et de rayonnement pour ceux de ses poètes et de ses écrivains qui, attirés par ce génie, ont pu lui emprunter certains thèmes d'inspiration et d'une façon générale subir son influence.

1. ARMAND LE BAILLY : *Italia mia*, Paris, Garnier, 1860. *L'Agonie de Leopardi* occupe dans ce recueil de poèmes à la louange de l'Italie les pp. 162 et suiv.

CHAPITRE V

ESSAI SUR L'INFLUENCE DE LÉOPARDI EN FRANCE

OBSERVATIONS GÉNÉRALES. — ALFRED DE MUSSET ET LEOPARDI. — ESSAI SUR ALFRED DE VIGNY ET LEOPARDI. — LE FÈVRE DURIEU. — M^{me} ACKERMANN, AUGUSTE LACAUSSE.

Le xix^e siècle est, pour la littérature française, l'époque des influences étrangères. Nous n'entendons point dire par là que l'originalité lui ait fait défaut ; bien au contraire. Mais, pendant cette période, le cosmopolitisme, que l'on aperçoit en germe dans l'idée fondamentale de l'Encyclopédie et dont Voltaire donne la première formule avec ses *Lettres philosophiques*, devient la raison d'être de Mme de Staël et contribue pour une bonne part à l'originalité des premiers romantiques. Depuis, la littérature française a toujours gardé le contact avec les littératures étrangères, auxquelles elle donne beaucoup et dont elle reçoit un peu en échange.

Mais, à mesure que les écrivains français puisaient aux trésors des lettres allemandes et surtout anglaises, leurs emprunts à la littérature italienne se faisaient plus rares. Celle-ci, en tout cas, pendant la première moitié du xix^e siècle, trouve peu de faveur auprès du public français.

Les *Promessi sposi* de Manzoni et les *Mie Prigioni* de Pellico passent les Alpes, mais leur succès est éphémère. Seules, les œuvres de Leopardi, bien que de très peu postérieures, réussirent à créer un mouvement plus durable, qui se continue encore de nos jours. Tout Français, même de culture moyenne, connaît au moins de nom le

grand pessimiste italien. Les traductions des œuvres de Leopardi dépassent en nombre les traductions des autres auteurs italiens. Bien plus, Leopardi est le seul auteur de son époque qui, de nos jours, tente encore le zèle des traducteurs. Enfin, l'on peut dire que, seul d'entre les écrivains italiens du *xix^e* siècle, il a exercé une influence réelle sur la pensée française. Nous nous empressons de dire, toutefois, que l'influence de Leopardi en France n'est pas aussi considérable qu'on pourrait le supposer. Le Français n'a jamais aimé l'esprit de négation. Il reste trop amoureux de la vie pour se complaire dans la contemplation du néant ou la volupté de la mort. Signe de légèreté, diront ses ennemis ; marque de bon sens, peut-on répondre. Quoi qu'il en soit, on ne peut, au demeurant, nier que les doctrines pessimistes, en vogue durant les premiers temps du Romantisme, qui virent les *Obermann* et les *Adolphe*, ne parvinrent cependant jamais à pousser de fortes racines dans le sol de France.

Aussi Leopardi devait-il rencontrer chez nous beaucoup d'admiration, plus encore de compassion ; mais il ne fut que peu imité. Les recherches relatives à son influence sont assez difficiles à mener, car ce qui complique les choses, c'est qu'il doit lui-même beaucoup aux écrivains français, à Montesquieu, à Rousseau, à M^{me} de Staël. Comment arriver à établir que telle idée qui offre une certaine analogie avec le système leopardien vient, effectivement, de Leopardi ? Elle a pu être prise directement chez les modèles français du grand poète italien, — chez Montesquieu, chez Rousseau ou chez M^{me} de Staël. Un exemple entre mille suffira :

Sully-Prudhomme écrit ces vers qui rappellent, à première vue, la théorie de l'*infelicità* :

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes ¹.

1. *Les Chaînes*.

En réalité, ce n'est point Leopardi qui a inspiré ce distique, mais bien Rousseau, qui écrit : « L'homme tient « par ses vœux à mille choses et par lui-même il ne tient « à rien, pas même à sa propre vie ; *plus il augmente ses « attachements, plus il multiplie ses peines* ¹. »

Dans ces conditions, la recherche de l'influence de Leopardi exige une grande circonspection. Elle demande surtout de nombreuses études préliminaires. Avant de rechercher les influences, il faut, — si l'on veut se garder de toute méprise, — déterminer où, quand et comment l'auteur en question a connu Leopardi. Ces recherches doivent être faites à propos de chaque écrivain et l'on comprend pourquoi nous ne pouvons les entreprendre dans ces pages : elles occuperaient toute une vie et fourniraient matière à plusieurs volumes. Nous nous bornerons donc à donner ici un exemple de l'utilité de ces études préliminaires, dans la personne du premier poète français chez lequel il puisse être question d'influence leopardienne, chez Alfred de Musset.

ALFRED DE MUSSET ET LEOPARDI ²

Paul de Musset, dans la biographie qu'il nous a laissée de son frère, dit que, parmi les hommes de génie, seuls Rousseau et Byron ont poussé aussi loin qu'Alfred de Musset le « courage de la franchise ». Pourtant, s'il avait

1. *Emile*, l. V, p. 548.

2. Voir sur Alfred de Musset et Leopardi les ouvrages suivants :

ALESSANDRO D'ANCONA : *Varietà storiche e letterarie*, Milano-Treves, 1883. Prima serie (*Alfredo di Musset e l'Italia*, pp. 185-196).

VINCENT DEL MASTRO : *Le pessimisme de deux poètes contemporains : Jacques Leopardi et Alfred de Musset*, Napoli, Piero, 1896.

URBAIN MENGIN : *L'Italie des Romantiques*, Paris, Plon-Nourrit, 1902.

MAURICE MIGNON : *Etudes de littérature italienne*, Paris, Hachette, 1912. (Alfred de Musset et l'Italie, pp. 155-190.)

mieux connu Leopardi, sans doute n'aurait-il pas manqué de lui reconnaître la même qualité à un degré équivalent. Il y a là un point de ressemblance entre le pessimiste italien et le « léger » Musset. Nous verrons bientôt que ce n'est pas le seul.

On a souvent comparé Leopardi à Musset, en Italie aussi bien qu'en France, mais le parallèle a presque toujours tourné au désavantage du second.

Sainte-Beuve, qui a donné à Musset plus d'une raison de souffrir, fut le premier à s'aviser de ce rapprochement. Il écrivait à propos des vers de Musset *Après une lecture* : « ... Mais, assurément (je ne puis m'empêcher « encore d'ajouter ceci), la plus criante incohérence dans « le cas présent, c'est d'avoir fait intervenir de but en « blanc le plus noble, le plus sobre, le plus austère des « poètes, pour appuyer une théorie où il est question « de *Lisette* et de *Margot*, et où, pour tout idéal sérieux, « l'Enfant d'Epicure et d'Ovide s'écrie :

Vive d'un doigt coquet le livre déchiré
Qu'arrose dans le bain le robinet doré !

« En vérité, il semble, à voir cette théorie d'alcôve et « de baignoire, que M. de Musset n'a pas fait une seule « lecture, mais deux lectures à la fois, et qu'il a commencé « avec Crébillon fils la boutade à Gavarni, qu'il couronne « par Leopardi ¹. »

Et il ajoutait en note : « On peut se demander après quelle lecture ont été écrits ces vers. Serait-ce après une lecture de Leopardi ? Le début de la pièce ne l'indiquerait guère, quoique la fin semble le faire soupçonner. »

L'exemple donné par l'auteur des *Lundis* fut suivi par la plupart des critiques ². De leurs appréciations, il ressort, — comme des lignes de Sainte-Beuve, — que le

1. *Portraits contemporains*, t. IV, pp. 363-422.

2. Entre autres MM. F.-A. Aulard et M. Mignon.

léger Musset ne pouvait guère comprendre le profond Leopardi.

Certes, si l'on compare la philosophie des œuvres morales aux boutades, énoncées sur un ton de badinage, mais quand même parfois assez profondes, des vers de Musset, on conçoit que ce dernier puisse faire contraste avec le poète italien,

Mais, si, par contre, on examine de près l'âme des deux poètes et, dans une certaine mesure, leurs *poésies*, Leopardi et Musset ne paraîtront plus aussi distants l'un de l'autre. De nombreux points de contact apparaîtront avec évidence à quiconque y regardera sans idée préconçue. Nous irons même jusqu'à soutenir que Musset est parmi ceux qui pouvaient le mieux comprendre son frère italien. Pour le prouver, il suffirait de rappeler qu'il fut, de tous les poètes français, le premier à deviner la valeur de Leopardi. Bien que ne possédant pas les documents de De Sinner, il s'était indigné, lui qui ne faisait pas profession de critique, de l'injustice que le public commettait en ignorant Leopardi, et avait résolu, deux ans avant Sainte-Beuve, d'écrire dans la *Revue des Deux-Mondes* un article sur le lyrique italien. C'en serait assez, avec le témoignage de son frère Paul, pour que l'on ne refuse plus à Alfred de Musset la possibilité de comprendre Leopardi. Mais, puisque la question est controversée, nous nous proposons de montrer qu'il y a entre Musset et Leopardi une vraie communion d'âme.

N'est-ce pas, en effet, Musset qui a écrit, comme Leopardi dans une certaine lettre : « Adieu, Marraine, aimez-moi un peu, le plus possible. J'ai froid au cœur. J'ai besoin qu'on m'aide un peu à vivre ¹ ? » Musset et Leopardi furent tous les deux de grands sentimentaux, des assoiffés d'amour ! Dans leurs douleurs s'exhale la même

1. Lettre à sa marraine. 23 nov. 1842. A. DE MUSSET, *Correspondance* (Leon Séché), Mercure de France, 1907, p. 219-21.

rancœur amoureuse, dans leurs exaltations les mêmes élans du cœur. On pourrait également faire à Leopardi l'application de ces vers de Musset :

L'histoire de ma vie est celle de mon cœur,
C'est un pays étrange où je fus voyageur ¹.

¹ Il n'y a qu'une différence : c'est que Musset a fait le voyage, tandis que Leopardi s'est borné à le rêver et a décrit une île de Cythère imaginaire, tout comme Musset chantait l'Italie avant de l'avoir vue.

Musset voulait avant tout « ouvrir son cœur et pénétrer dans le cœur du lecteur : émouvoir en étant ému, voilà toute sa doctrine ² ». Leopardi ne demandait pas autre chose à une œuvre poétique, il dit cela en maints endroits ; et il n'aime pas Byron parce qu'il le trouve « froid ». Leopardi ne prend-il pas aussi pour matière de sa poésie « la souffrance qu'il a ressentie d'avoir aimé ? ³ » Qui pourrait nier que Leopardi a, comme Musset, « puisé « dans l'amour et dans la douleur ses plus belles inspirations ? ⁴ » Tous les deux avaient désespéré de l'existence : Musset pour en avoir épuisé les jouissances, Leopardi pour n'avoir jamais connu la joie de vivre. Musset dit, — et Leopardi aurait pu signer ce vers, —

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

ou encore : « Telle est la misère humaine, que la douleur qui s'engourdit ressemble à une jouissance autant « que le bonheur qui nous arrive. »

1. *La coupe et les lèvres.*

2. LANSON : *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1906, 9^e éd., p. 949.

3. *Ibidem*, p. 450.

4. PAUL DE MUSSET : *Biographie de A. de Musset. Sa vie et ses œuvres*, Paris, Charpentier, 1877, p. 4.

Mais, pour s'en tenir à leurs vies, — car de leurs œuvres nous aurons bientôt l'occasion de parler, — Musset n'a-t-il pas connu quelques-uns des nombreux maux dont a souffert le solitaire de Recanati ? Malheureux en amour (ou se croyant tel, ce qui revient au même), — Musset n'a-t-il pas éprouvé l'ingratitude du public autant que le poète italien ? N'a-t-il pas ressenti ce mécontentement de soi-même qui torturait la conscience de Leopardi et qui lui faisait sentir les angoisses de l'inadaptation sociale ?¹ Tous les deux jugeaient la société inapte à leur offrir la vie qu'ils désiraient vivre, et tous les deux regrettaient la Grèce et ses *favole antiche* ².

Enfin, s'il est vrai que Musset est « le seul d'entre les romantiques qui ait eu l'intuition psychologique ³ » et que « ses compositions se ressentent des aspirations à la vérité ⁴ », ne peut-on apercevoir là encore une ressemblance entre les deux poètes ?

Certes, nous ne prétendons pas affirmer l'identité de Leopardi et Musset. Jamais deux hommes ne furent identiques, deux poètes moins encore. Il existe entre eux de grandes dissemblances. Mais ces dissemblances, on peut les négliger lorsqu'on compare deux poètes : ce qui est intéressant dans cette sorte d'examen, ce sont précé-

1. PAUL DE MUSSET, p. 74.

2. Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie
De mes vœux insensés éternelle patrie
J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.
Je suis citoyen de tes siècles antiques.
Vissero i fiori e l'erbe
Vissero i boschi un dì. Conscie le molli
Aure, le nubi e la titania lampà
Fur dell'umana gente allor che ignuda
Te per le piagge e i colli
Ciprigna luce, etc...

3. LANSON : *Histoire de la littérature française*, op. cit., p. 950, en note.

4. PAUL DE MUSSET : *Biographie d'Alfred de Musset*, op. cit., p. 68.

sément les points communs, les autres ne surprenant personne.

Si on a cru Musset incapable d'apprécier ce qu'avait de profond la poésie de Leopardi, c'est parce que l'auteur des *Nuits* s'est fait tort à lui-même, en mettant surtout en lumière les parties les plus évidemment futiles de son âme. Musset « a pu être à la fois le tendre Célio, l'épicurien Octave, le frivole Valentin, le rieur Fantasio, le passionné Fortunio et le philosophe de la *Confession d'un enfant du Siècle*¹ ». Mais le public et même les critiques le jugeaient surtout par sa première manière, celle des *Contes d'Espagne et d'Italie*. S'ils avaient bien voulu se souvenir de Célio ou encore de Lorenzaccio, ils auraient pu admettre que Musset portait en lui de quoi comprendre Leopardi et même qu'il était capable de faire entendre des accents analogues à ceux de notre poète. Lorenzaccio, en partie et Célio, sans restriction, l'un avec son idéalisme patriotique, l'autre avec son idéalisme amoureux, tous les deux par leurs airs sombres, sont des caractères qu'aurait tout aussi bien pu créer Leopardi.

On nous accordera donc, nous l'espérons, qu'il n'y avait pas chez Alfred de Musset, d'incapacité à comprendre son frère italien. Il lui suffisait d'ouvrir les œuvres de Leopardi pour reconnaître d'un coup d'œil, grâce à son intuition psychologique, que leurs âmes étaient sœurs.

Quand Musset a-t-il pu faire cette découverte ? Nous ne saurions le dire exactement. Nos longues recherches pour trouver, dans tout ce qu'il a écrit et dans toutes les gloses que son œuvre a suscitées, une indication précise sur l'époque où il a lu pour la première fois Leopardi, n'ont donné aucun résultat. Aussi, en sommes-nous réduits aux suppositions et aux probabilités.

Musset avait appris l'italien dès l'âge de huit ans. Il était avec son frère Paul aux Clignets, à proximité de la

1. PAUL DE MUSSET : *Biographie d'Alfred de Musset*, op. cit., p. 138.

forêt de Carnelle, sous la surveillance d'un précepteur nommé Bouvrain. Celui-ci savait l'italien : « Nous l'apprenions en causant », écrit Paul de Musset ¹. De telle heure à telle autre, il était défendu de parler français, et, lorsqu'un mot italien nous manquait, le maître nous passait son dictionnaire de poche. »

L'enseignement de Bouvrain dura deux ans et ses leçons semblent avoir porté leurs fruits. Du moins, s'il faut en croire Paul de Musset, elles étaient « bien plus douces et aussi profitables que celles du collège ».

De retour à Paris, les leçons continuèrent. En 1819, les deux Musset, enflammés d'amour pour la chevalerie, demandèrent à grands cris des romans. « On nous donna, dit Paul de Musset, la *Jérusalem délivrée*. Nous n'en fîmes qu'une bouchée. Il nous fallut le *Roland furieux*, et puis *Amadis*, *Pierre de Provence*, *Gérard de Nevers*, etc... ² »

Les enfants, — ils étaient âgés de neuf ans, — pouvaient-ils déjà comprendre la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux* en italien, ou bien ont-ils lu ces œuvres dans des traductions françaises, comme Paul de Musset semble l'indiquer ? Nous ne saurions le dire avec certitude ³. Mais il est probable que, s'ils les avaient lus dans l'original, Paul de Musset n'aurait pas manqué d'en faire la remarque, ne fût-ce qu'à la gloire de son frère ! Quoi qu'il en soit, Musset savait assez d'italien pour pouvoir s'en servir. « C'est, affirme Léon Séché, ce qui lui avait suggéré l'idée d'aller en Italie. »

Et, en effet, Musset « avait ramené d'Italie une espèce de domestique, perruquier de son état, qui l'avait soigné tant bien que mal durant le voyage, et *qui ne savait pas*

1. PAUL DE MUSSET. *Biogr. d'Alfred de Musset*, op. cit., p. 41.

2. *Ibidem*, p. 45.

3. M. Urbain Mengin croit même que le vers :

Lorsque j'ai lu Pétrarque étant encore enfant...
peut s'appliquer aussi bien à Musset qu'au fils du Titien.

un mot de français. Les services de ce garçon lui étaient agréables, quoique ce fût un valet de chambre assez mauvais. Souvent il appelait Antonio pour *lui faire parler le dialecte de son pays*; mais Antonio gagna dans ces entretiens une nostalgie si intense qu'il fallut le renvoyer à Venise »¹.

Donc, là-dessus, pas de doute : Musset savait assez d'italien pour s'en servir en voyage et même pour comprendre le dialecte vénitien. Mais, comme la langue courante et l'italien dont on se sert dans les hôtels et les auberges diffère assez de la langue littéraire, il est nécessaire de rappeler que Musset avait aussi l'intelligence de cette dernière. Cela ressort des études des vieux livres italiens (Varchi, entre autres) qu'il a eu besoin de consulter pour son théâtre, ainsi que du fait qu'il possédait au nombre de ses livres de chevet « les quatre grands poètes italiens en un seul volume »². Ces quatre grands sont probablement Dante, Pétrarque, Arioste et Le Tasse, que les éditeurs italiens se sont plu souvent à publier ensemble. Musset était donc capable de comprendre un texte italien classique. Il était nécessaire que nous nous en assurions avant de rechercher à quelle époque Musset lut Leopardi, parce que la langue du poète recanatais présente plus d'une obscurité à un lecteur étranger.

Pour déterminer l'année où Musset a lu Leopardi, il faut encore s'en référer au livre de son frère. Celui-ci écrit qu'Alfred, de retour d'Italie, avait « purgé » sa bibliothèque, n'y laissant que « les classiques français et les quatre poètes italiens en un volume, Boccace, etc... Le petit volume de Leopardi fut ajouté plus tard à cette collection choisie ». Ce n'est donc pas en Italie que Musset a connu Leopardi, car, dans ce cas, il aurait acheté les œuvres du poète et il les aurait possédées au moment

1. PAUL DE MUSSET : *Biographie d'Alfred de Musset*, op. cit., p. 130.

2. PAUL DE MUSSET : *Biographie d'Alfred de Musset*, op. cit., p. 135.

où il « purgeait » sa bibliothèque, c'est-à-dire vers 1834. Le « plus tard » est assez vague et il est regrettable que Paul de Musset n'ait pas été plus précis sur un point si important. En tout cas, ce ne peut être qu'avant 1842, année de la publication de *Après une lecture*. Ce ne peut pas être non plus avant 1840. A cette date, Musset a remanié un peu, pour l'édition des *Comédies et proverbes*, publiés en un seul volume par Charpentier en 1840, les *Caprices de Marianne*, déjà parus en 1833. Mais les changements qu'il y a apportés sont insignifiants et ne comprennent pas les vers de Leopardi que nous trouvons dans l'édition de 1851. On est donc, jusqu'à plus ample informé, en droit de considérer les années 1840-1842 comme date probable de la lecture par Musset des œuvres de Leopardi.

On pourrait supposer, comme on l'a fait d'ailleurs, que Musset connut Leopardi durant son voyage en Italie. Nous n'en croyons rien, cependant. Le voyage en Italie dura trop peu et se déroula dans de trop mauvaises conditions pour que l'auteur français ait eu l'occasion de se renseigner sur les poètes contemporains de l'Italie. Et puis, Musset était surtout avide d'impressions amoureuses. Il portait en lui une Italie ; au lieu d'aller voir la vraie Italie, il partait chercher celle de ses rêves. Enfin, il ne faut pas oublier que George Sand l'accompagnait ; les premiers jours furent trop heureux, et à cause d'elle les derniers se transformèrent en désastre. Dans ces circonstances, qu'allait devenir l'Italie aux yeux de Musset ? Il devait la voir à travers un prisme moins déformateur, en rapporter des visions plus exactes de couleur locale ; mais, malgré tout, son imagination devait garder, ainsi que nous le montre le poème dédié à son frère, *En revenant d'Italie*, la même impression de pays des bals, des palais antiques et du grain de folie.

A Florence, Musset visite les palais ou feuillette un vieux livre. S'il avait su que Leopardi y avait aimé la

Targioni, ne s'en serait-il pas souvenu ? le gracieux fantôme d'Aspasie aurait-il pu ne pas frôler son imagination ?

S'il y a des victoires qui sont de simples voyages, on peut dire que ce voyage fut une défaite pour Musset. Or, peut-on admettre qu'en le faisant, et après son douloureux retour, le poète ne se soit pas rappelé, — s'il l'avait connu, — les souffrances que son frère en les Muses avait enduré sous l'ironie du même ciel limpide ? Plus tard, enfin, dans les poésies composées avant 1842, aurait-il manqué de parler de Leopardi ? Lorsque, par exemple, il écrit :

Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et les chants des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ¹ ?

Ne sent-on pas qu'à ce mot de *sanglots*, le nom de Leopardi serait venu naturellement à l'esprit de Musset ?

De même, dans le long exposé des idées métaphysiques des philosophes que contient l'*Espoir en Dieu*, Musset aurait-il omis de mentionner Leopardi, qui, le premier parmi les poètes, fait preuve d'un scepticisme si complet ? Nous avons de la peine à le croire.

Enfin, sur quelles raisons se fonde l'hypothèse que Musset a connu Leopardi avant 1842 ? Nous n'en voyons pas, à moins de supposer que les vers :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

pourraient s'appliquer à merveille aux poésies de Leopardi. Celles-ci, plus que celles de Pétrarque ou de Byron, auxquels Musset a probablement voulu faire allusion, sont, en effet, de « purs sanglots ».

1. *La Nuit d'Octobre* (1837).

On peut encore prétendre que les vers :

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux ?
Ou faut-il croire hélas ! ce que disaient nos pères :
Que, lorsqu'on meurt si jeune, on est aimé des dieux ¹ ?

sont inspirés par l'épigraphe de *Amore e Morte*, poésie que Musset traduira plus tard : *Muor giovane colui ché al cielo è caro*. Mais cette épigraphe est une citation de Ménandre, et, s'il n'est pas chez Musset un souvenir classique, il peut très bien être une réminiscence des croyances populaires. L'idée que les Dieux rappellent auprès d'eux ceux qu'ils aiment existait dans l'antiquité et est passée telle quelle dans le christianisme. C'est tout ce que nous pouvons trouver, dans l'œuvre de Musset avant 1842, qui porte à croire que celui-ci connut Leopardi avant 1842 ; et, on nous l'accordera facilement, c'est peu.

Resterait à réfuter les analogies que M. d'Ancona ont cru découvrir entre les poésies de Musset avant 1842 et celles de Leopardi.

M. d'Ancona ² croit que la poésie intitulée *Lucie*, écrite en 1835, « lorsque le poète avait déjà fait l'*infausto viaggio d'Italia* avec George Sand et qu'il pouvait, par conséquent, connaître les chants de Leopardi dans l'édition de 1831 », est une réminiscence des vers intitulés *A Silvia*.

Voici les deux passages auxquels M. d'Ancona fait allusion :

1. *A la Malibran*, Stances, xiv^e str. (1836).

2. D'ANCONA (ALESSANDRO) : *Alfredo di Mussei e l'Italia*, dans *Varietà storiche e letterarie*, Milano-Treves, 1883, 2 vol. Prima serie, pp. 185-196.

Nous étions seuls pensifs et nous avions quinze ans...
 Telle, ô ma chaste fleur, tu t'es évanouie !
 Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie
 Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau...

(Lucie.)

*Tu pria che l'erbe inaridisse il verno,
 Da chiuso morbo combattuta e vinta,
 Perivi, o tenerella. E non vedevi
 Il fior degli anni tuoi ;
 Non ti molceva il core
 La dolce lode or delle negre chiome,
 Or degli sguardi innamorati e schivi ;
 Né teco le compagne ai dì festivi
 Ragionavan d'amore.*

(A Silvia, v. 40-8.)

Et le savant critique de conclure :

« Lucia sia ella personaggio storico o meramente
 « poetico, è una Silvia raggentilita... La mossa, l'into-
 « nazione del canto del Musset è, a veder nostro, in una
 « reminiscenza modificata del canto leopardiano. »

L'autre passage qui attire l'attention de M. d'Ancona est tiré du *Saule*, ce qui nous ramène en 1830, trois ans presque avant le voyage de Musset en Italie. « Pour voir la fraternité¹ des deux talents, on n'a qu'à lire, dit l'auteur, *Il Sabato del Villaggio* et le passage suivant du *Saule* de Musset » :

Mais la nuit à grands pas sur la terre s'avance,
 Et les ombres déjà, que le vent fait frémir,
 Sur le sol obscurci semblent se réunir.
 Le repos par degrés s'étend sur les campagnes ;
 L'astre baisse, — il s'arrête au sommet des montagnes,
 Jette un dernier regard aux cimes des forêts,
 Et meurt. — Les nuits d'hiver suivent les soirs de près.

1. Le texte italien porte *paternità*, mais c'est probablement une faute d'impression.

Quelques groupes épars d'oisifs, de jeunes filles,
 De joyeux villageois regagnant la cité
 Se distinguent encor, malgré l'obscurité.
 Sous le chaume habité par de pauvres familles,
 Des feux de loin en loin enfument les vieux toits,
 Noircis par l'eau du ciel dont dégouttent les bois.
 Tandis que des enfants la voix fraîche et sonore,
 Montant avec l'encens de la maison de Dieu,
 Au bruit confus des mers au loin se mêle encore,
 Et fait frémir au vent les vitraux du saint lieu,
 Quelques refrains grossiers que l'on entend à peine
 Rappelent au passant le jour du samedi.

Nous avons lu, en effet, le *Sabato del Villaggio* ; mais de cette lecture il ne ressort pas, pour nous, avec évidence qu'on soit fondé à établir une filiation, même lointaine, entre les vers de Musset et ceux de Leopardi. Quoique les situations présentent quelque analogie, Lucie est bien loin de Silvie et le Samedi de Musset n'est pas celui de Leopardi. Une vague parenté d'inspiration avec Joseph Delorme serait plus admissible.

L'inanité de ces rapprochements est, d'ailleurs, mise en relief par un autre critique, Nicola Cacudi¹, qui confronte, lui aussi, mais seulement à titre de rapprochement d'inspiration et non d'imitation, un autre passage de *Lucie* avec un passage de *A Silvia* :

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
 Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
 Et toi charme inconnu dont rien ne se défend,
 Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
 Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ?
 Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire !
 Adieu, ta blanche main sur le clavier d'ivoire
 Durant les nuits d'été, ne voltigera plus...

(LUCIE).

1. NICOLA CACUDI : Alfred de Musset e i suoi canti di dolore. Paravia, 1905, pp. 32-33.

... *Ahi come,*
Come passata sei,
Cara compagna dell'età mia nova,
Mia lacrimata speme !
Questo è quel mondo ? questi
I diletti, l'amor, l'opre, gli eventi
Onde cotanto ragionammo insieme ?
Questa la sorte delle umane genti ?
All'apparir del verno
Tu, misera, cadesti : e con la mano
La fredda morte ed una tomba ignuda
Mostravi di lontano.

(A. SILVIA).

Tels sont, entre Musset et Leopardi, les rapprochements que nous avons trouvés chez nos devanciers. Ni M. d'Ancona ne nous paraît être dans le vrai, ni la comparaison de M. Cacudi ne peut nous persuader. D'un examen attentif, on ne saurait déduire que Musset se soit inspiré de Leopardi ni surtout qu'il l'ait imité. Aussi, jusqu'à preuve du contraire, nous continuerons à croire que Musset n'a connu Leopardi qu'en 1842.

A cette date, Musset était en relations avec la princesse Belgiojoso, italienne d'origine, et qui plus est, amie de Ranieri et de Vieusseux. Nul doute, donc, que, dans ses nombreux voyages en Italie, cette dame n'ait entendu parler de Leopardi et n'ait lu ses œuvres. Il semble que le poète recanatais a su l'émouvoir, car la belle princesse a manifesté à plusieurs reprises le désir de travailler à la gloire de son compatriote. En 1842, elle songe à le faire connaître aux Français par la plume d'Alfred de Musset, à qui elle suggère l'idée d'écrire un article dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Musset ne nous dit pas quelle impression fit sur lui la première lecture du poète italien. Mais son frère Paul écrit ces lignes, qui contiennent des réminiscences et peut-

être même l'écho de quelque entretien entre les deux frères sur Giacomo :

« Comme il lisait le petit volume des poésies de Leopardi, il sentit son cœur s'animer à cette lecture. Giacomo Leopardi, peu connu de son vivant, même en Italie, disgracié de la nature et de la fortune, inconsolable de l'abaissement de son pays, avait été un des hommes les plus malheureux de ce siècle. Ses vers, où respire une tristesse navrante, se distinguent par des qualités françaises : la concision et la sobriété. Le poète des *Nuits* prit plaisir à lui payer un tribut d'admiration et de sympathie. » Et, ailleurs, il attribue à Alfred de Musset ces paroles :

« Ce livre si petit (les poésies de Leopardi) vaut tout un poème épique. » « Il sentait, ajoute Paul de Musset, que l'âme de Leopardi était sœur de la sienne. »

Nous ne pensons pas qu'il faille mettre en doute la bonne foi de Paul de Musset sur ce point ¹. L'impression que Leopardi fit sur Musset fut si forte, qu'il accepta d'écrire un article sur Leopardi dans la Revue et de faire connaître son émule italien au public français.

La princesse Belgiojoso fournit les documents nécessaires, c'est-à-dire des notes biographiques et des traductions ² des œuvres de Leopardi. Il serait du plus haut intérêt de savoir quels ont pu être ces documents. Il nous

1. On ne veut pas croire, en général, à cette affirmation de Paul de Musset, tellement l'idée de la « légèreté » de Musset fausse le jugement. Tout récemment encore, M. Mignon refuse de prendre à la lettre (et pourquoi ?) les affirmations de Paul de Musset et semble, — bien qu'avec quelques réserves, — trouver naturel que Musset n'ait pas vu dans Leopardi ce qu'il fut et ce qu'il reste en réalité : le plus grand poète de l'Italie après Dante, et qu'il n'ait pas souvent parlé de lui dans ses œuvres. *Etudes de littérature italienne*, Paris, Hachette, 1912. (*Alfred de Musset et l'Italie*, p. 184).

2. M. Mignon semble croire que les traductions dont il est question dans la correspondance de Musset sont des traductions de Leopardi faites par Musset même. Il n'en est rien, croyons-nous : il s'agit probablement des traductions publiées par De Sinner en 1833 dans *Le*

est permis de penser que, parmi eux, devait naturellement figurer ceux qu'il était facile de se procurer, tels que les traductions que De Sinner avait faites en 1833, ainsi que le volume contenant les vers de Leopardi, paru quelques mois auparavant, à Paris même¹. Ce qui nous fait croire que le mot « *traductions* » désigne les traductions des trois dialogues publiés dans *Le Siècle*, c'est que Musset savait assez bien l'italien pour pouvoir comprendre les poésies de Leopardi sans l'aide d'une traduction. Certes, le même argument vaudrait pour les écrits en prose : il convient de rappeler, cependant, que la publication de Baudry, à laquelle nous sommes redevables du mouvement d'idées qui s'est fait autour de Leopardi, ne contenait que les *Canti* et que, pour les écrits en prose, faute de l'original italien, on s'était contenté des traductions du *Siècle*.

De même, pour des raisons chronologiques et pour d'autres motifs que nous allons indiquer, le volume de vers édité à Paris devait faire partie des documents dont s'est servi Musset pour écrire son article sur Leopardi. Car Musset avait commencé son article sur le poète italien. Malheureusement, il ne l'a pas fini. Le travail traînait. La princesse Belgiojoso le pressait, mais inutilement. Elle fit intervenir la Marraine de Musset, mais sans plus de succès. Aux instances de sa marraine, le poète répondit :

Siècle et d'autres que peut-être la princesse avait fait faire. Musset parle en effet de « renvoyer » à la princesse les traductions. Il demande à sa marraine ce que la princesse compte faire de ces papiers, question qui ne serait pas venue à l'esprit de Musset s'il s'était agi des traductions faites par lui-même. Enfin, comment la princesse aurait-elle pu demander avec tant d'insistance des « papiers » qui ne lui appartenaient pas ? Voir lettre de Musset à sa marraine, novembre 1842. *Correspondance de A. de Musset*, p. 201.

1. *Biblioteca Italiana. Canti di Giacomo Leopardi e poesie scelte di U. Foscolo, I. Pindemonte, C. Arici et T. Mamiani*. Parigi, Baudry, Libreria Europea, 1841.

Voilà mon frère qui me dit,
Aujourd'hui vendredi,
Que vous lui avez dit
Que je devrais renvoyer au Port-Marly,
Les traductions de Leopardi.

Pardi !

Si la princesse les veut
Je ne demande pas mieux,
Mais qu'est-ce qui la presse,
Cette princesse ?

« Et dites-moi un peu ce qu'elle compte faire de ces « papiers ? Si elle a l'idée de charger quelqu'autre de « l'article, cela me paraît fort sage, mais c'est assez « inutile, attendu que la *Revue* ne l'admettrait pas, parce « j'ai dit que je le ferais. Je fais des vers en ce moment « présent et Leopardi est mort depuis assez longtemps « pour me faire la grâce d'attendre » (novembre 1842) ¹.

Mais il se soucie de moins en moins d'achever son travail. Quelques jours plus tard, il écrit à la même : « J'étais « assis sur un perron, et je venais de mettre 49 grains de « plomb (comptés) dans un morceau de papier gris, tout « en relisant les traductions de Leopardi, auxquelles je « souhaite le même bonsoir qu'à bien d'autres choses. »

Ces lignes s'accordent mal avec ce que nous dit Paul de Musset. Mais il ne faut y voir qu'une de ces boutades familières à notre poète, qui se plaisait parfois à être injuste envers lui-même. D'ailleurs, il ajoute immédiatement : « Il est certain que je suis horriblement amoureux ² », ce qui excuse ce bonsoir que Musset souhaite aux traductions et à bien d'autres choses.

Le peu d'enthousiasme de Musset pour les « traductions » ne saurait nous étonner, si nous admettons qu'il

1. ALFRED DE MUSSET : *Correspondance* (1827-1857), recueillie et annotée par Léon Séché, Paris, *Mercur de France*, 1907, pp. 201-202.

2. A. DE MUSSET : *Correspondance*, *op. cit.*, p. 215.

s'agissait des traductions des trois dialogues en proses publiés dans *Le Siècle*. Si Musset pouvait comprendre la poésie de Leopardi, où il retrouvait la saveur nostalgique du souvenir, les regrets d'une jeunesse trop rapidement envolée, et ce désespoir lyrique que par moments lui-même avait ressenti, comment aurait-il pu se plaire à la lecture des *Operette morali* ! Les trois dialogues qu'il avait sous les yeux marquent le point culminant du pessimisme leopardien. Musset pouvait admettre que le désespoir poétique fait de sanglots d'amour et de rêves perdus eût sa beauté et sa volupté spéciales. Mais, de là à condamner la vie, à penser que la nature nous a voués à la souffrance en nous créant, et que les hommes sont méchants, il y a un abîme, que Musset, dont la vie n'avait pas toujours été malheureuse, ne pouvait franchir aisément (et ce n'est, certes, pas nous qui l'en blâmerons).

Cependant, le désespoir peu humain des *Operette morali* ne fait pas oublier à Musset la douleur vivante des poésies de Leopardi. Musset y a pensé plus qu'il ne veut l'avouer, et, en même temps qu'il écrivait des boutades à sa marraine, il rédigeait l'article sur Leopardi, qu'il abandonna bientôt pour composer *Après une lecture*.

Cet article portait comme titre : *Le poète italien Leopardi*¹.

« Nous ne connaissons guère en France les poètes de « l'Italie moderne, dit Musset dès les premiers mots ; les « motifs en sont assez simples. On nous en parle à peine, « on ne nous les traduit pas. » Et, continuant par l'analyse des causes de ce regrettable phénomène, Musset ajoute : « Une autre raison de notre ignorance ou, pour mieux « dire, de notre indifférence à cet égard, c'est que les « Italiens eux-mêmes ne s'accordent pas entre eux sur « le mérite des gens qui honorent leur pays. Comme il

1. Publié par M^{me} MARTELLET (Adèle Colin) dans *Alfred de Musset intime, Souvenirs de sa gouvernante*. Paris, Juven (1906), p. 344-4.

« n'a pas de capitale (ce n'est pas sa faute assurément),
 « il s'ensuit que chaque petit Etat, presque chaque petite
 « ville, devient un centre à part. Pour un Vénitien, pour
 « un Florentin, il n'y a de chefs-d'œuvre qu'à Venise ou
 « à Florence. Il n'est pas rare de voir les esprits les plus
 « distingués être d'avis opposés sur ce qu'on fait chez
 « eux : en parlant d'un livre contemporain, l'un vous
 « dira : « C'est un patois informe » ; l'autre : « C'est la
 « plus belle chose du monde, depuis le Dante rien de
 « pareil, etc... etc... » L'étranger, pendant ce temps-là,
 « ouvre les yeux et les oreilles et ne sait pas trop à quoi
 « s'en tenir ; l'esprit de clocher démolit le temple ¹. »

Mais Musset n'a pas la prétention de révéler au public français toute la littérature moderne. « Nous ne voulons
 « parler, dit-il, que d'un seul écrivain qui vécut pauvre,
 « infirme, et qui est mort il y a peu d'années, en laissant
 « un petit volume de 180 pages qui sera immortel en
 « Italie. »

Sur ces mots, Musset commence la biographie de Leopardi, où l'on sent une insuffisance de documentation, bien explicable alors.

Notons, cependant, le passage sur les petites villes, qui montre que Musset avait d'un coup d'œil sûr jugé la vie des villes secondaires d'Italie : « Naître dans une
 « petite ville est une chose grave pour un Italien ; c'est
 « y vivre et y mourir, c'est s'y ennuyer ou s'y plaire,
 « mais ne rien connaître au delà ; c'est presque toujours
 « être pauvre et n'avoir pas le droit de montrer de l'ambi-
 « tion. »

Tout aussi intéressantes à lire sont les lignes où Musset résume les idées principales du poète recanatais :

Leopardi vivait seul avec les anciens. Il était doué d'une

1. Ne faut-il pas voir là un ressouvenir de la lecture de l'introduction que A. Ronna a mise en tête de l'édition des *Canti* parue chez Baudry en 1841 ?

mémoire prodigieuse, d'une curiosité pénétrante, d'une rare faculté de déduction, de passions ardentes et d'une âme intrépide ; il sonda et approfondit tour à tour les sources où les grands esprits de l'antiquité et de tous les temps avaient puisé l'adoration pour Dieu, l'amour des hommes, le dévouement à la patrie ; mais il reconnut d'abord que l'Italie était malheureuse et que, ne sentant pas toute l'étendue de ses malheurs, elle était incapable de les faire cesser. Les hommes lui semblèrent ensuite, comme à bien d'autres, remplis de folie et de vanité. Il ne comprenait ni leur ambition ni leurs efforts, ni leur impatience, et il pensait sans cesse au néant. Quant à ce qui regarde l'adoration divine et les idées religieuses, il ne put voir en Dieu qu'une cause sans raison, et, si quelquefois il se sentait porté à ne point lui refuser l'intelligence, c'était pour accuser sa méchanceté. Ainsi son esprit repoussa d'abord ces trois grands mobiles de la poésie : l'humanité, Dieu et la patrie. Son cœur l'y ramena souvent, mais pour s'en plaindre. Malgré de si tristes préventions, il eût pu trouver, dans des sentiments moins généraux, quelques douces émotions, mais la nature et les circonstances lui en avaient refusé tous les moyens. Il ne pouvait aimer son père, qui ne l'aimait pas et à qui les idées libérales du jeune Leopardi semblaient autant de crimes ; enfin, il était contrefait. En Italie, les femmes ne comprennent guère que l'esprit puisse se faire aimer. Elles l'apprécient sans doute et l'honorent, mais jamais un bossu, eût-il dans la tête tout le génie d'Apollon, ne vaudra pour elle celui qui en aura la forme. « La forme avant tout », comme dit Bridoison.

En demandant plus bas et en se contentant à moins, Leopardi eût pu facilement trouver des joies et des distractions, mais il dédaignait les jouissances qui nuisent à l'âme et ne pouvant être heureux dignement, il aimait mieux se respecter et souffrir ; aussi le désespoir paraît-il toujours dans ses écrits, le dégoût jamais.

Cet aperçu sommaire n'est peut-être pas très profond, mais on ne peut pas dire qu'il soit inexact. D'ailleurs, le ton même de Musset nous montre qu'il ne faisait pas grand cas du penseur et qu'il réservait son admiration

pour le poète. Malheureusement, l'article finit ou, pour être plus exact, s'interrompt avant que son auteur fût amené à en parler plus explicitement.

Musset n'avait rien d'un critique qui pâlit sur les textes et s'attache à découvrir l'homme sous les lignes qu'il scrute d'un œil exercé. Comme il arrive à tout véritable poète, l'intuition était chez lui plus rapide que la raison n'était pénétrante. Trop personnel pour s'oublier longtemps dans la contemplation d'autrui, au lieu de poursuivre le progrès du développement spirituel de Leopardi à travers ses différentes phases, il le juge d'un seul trait : il sent le poète, il l'aime. Leopardi a souffert par amour, il a su être bref, tout en étant grand ; — cela suffit à Musset. Le reste ne l'intéresse pas. Il n'a pas besoin de raisonner longtemps et il dit « bonsoir » à l'article. Mais il sent, et les vers lui viennent tout naturellement.

Aussi, pour connaître les sentiments de Musset sur Leopardi poète, faut-il s'adresser à la poésie intitulée *Après une lecture*. Cette pièce n'est pas, — on l'a dit souvent, — rigoureusement composée. Musset ne laisse aller au gré de sa fantaisie. Il ne faut donc pas lui demander une analyse dont sa légèreté le rend incapable. D'ailleurs, nous ne retiendrons que les vers qui peuvent nous éclairer sur l'opinion que Musset avait de Leopardi.

A ce point de vue, le début est plein de renseignements utiles.

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.
Au milieu des bavards qui se font imprimer,
Des grands noms inconnus dont la France est lassée
Et de ce bruit honteux qui salit la pensée,
Il est doux de rêver autant de le fermer,
Ton livre, et de sentir tout son cœur s'animer.

Dès la première strophe, Musset nous dit toute sa pensée : il aime Leopardi parce qu'il est sincère et concis.

Les dix-huit strophes suivantes ne parlent plus de

notre poète. Elles contiennent des réflexions de Musset sur la poésie, la gloire et le public. Malgré cela, elles ne sont pas dénuées d'intérêt. L'enchaînement des idées, les rêveries que rien ne détermine en apparence, portent, cependant, la marque de notre personnalité : le même objet suscite des rêveries différentes d'un individu à l'autre. Si Musset rêve de cette manière et non pas d'une autre, c'est que quelque chose l'y détermine, et ce quelque chose ne peut être, en ce cas, que l'impression que les œuvres de Leopardi ont faite sur lui.

Si, par exemple, il écrit que la gloire n'est point une récompense pour le poète ; que

Etre admiré n'est rien, l'affaire est d'être aimé

c'est que les souffrances de Leopardi sont présentes à sa mémoire et qu'il sait que la gloire a été impuissante à consoler le poète italien de l'absence d'amour. Si un titre d'un conte de Voltaire lui revient à la mémoire et s'il écrit :

Les femmes, j'en conviens, sont assez ignorantes.
On ne dit pas tout haut ce qui les rend contentes.

c'est qu'il pense à Leopardi, qui était contrefait et dont aucune Italienne n'a voulu. Ces vers ne sont que la transcription poétique des lignes suivantes de son article :

« En Italie, les femmes ne comprennent guère que
« l'esprit puisse se faire aimer. Elles l'apprécient sans doute
« et l'honorent, mais jamais un bossu, eût-il dans la tête
« tout le génie d'Apollon, ne vaudra pour elles celui qui
« en aura la forme. »

Lorsque Musset affirme que, parmi les femmes, on peut, par hasard, en trouver qui sont méchantes, ne pense-t-il pas aux expériences malheureuses de Leopardi ? Il les excuse, parce qu'« elles ont la beauté », parce que la « beauté, c'est tout », parce que « la beauté sur la terre

est la chose suprême ». Et, comme pour résumer sous une forme personnelle de nombreux passages des poésies de Leopardi, il met l'amour parmi le peu de bien que nous avons sur la terre et identifie la beauté à l'harmonie.

Quand le soleil entra dans sa route infinie,
A son premier regard, de ce monde imparfait;
Sortit le peu de bien que le ciel avait fait :
De la beauté l'amour, de l'amour l'harmonie.
Dans ce rayon divin s'élance le génie ¹...

Lorsqu'il en vient à décrire les symptômes à quoi l'on reconnaît qu'un poète est amoureux, Musset semble avoir plusieurs fois pensé aux poésies où Leopardi décrit les effets de ses passions.

Celui qui ne sait pas sortir « seul au hasard », dit Musset,

Celui qui ne voit pas dans l'aurore empourprée
Flotter, les bras ouverts, une ombre idolâtrée ;
Celui qui ne sent pas, quand tout est endormi,
Quelque chose qui l'aime errer autour de lui...

1. Et Leopardi :

... *Quest'uno*
Prepotente signore,
Dieder l'eterne leggi all'uman core.
Pregio non ha la vita
Se non per lui, per lui ch'all'uomo è tutto.
(*Il pensiero dominante*, v. 77-81.)

... *alle tacenti stelle*
Da soave armonia quasi ridesta,
Nell'alma a sgomentarsi ancor vicina
Quella superba vision risorge.
(*Aspasia*, v. 5-8.)

Raggio divino al mio pensier apparve
Donna la tua beltà. Simile effetto
Fan la bellezza e i musicali accordi
Ch'alto mistero d'ignorati Elisi
Paion sovente rivelar...
(*Aspasia*, v. 33-7.)

Celui qui n'a pas l'âme à tout jamais aimante
Qui n'a pas pour tout bien, pour unique bonheur
De venir lentement poser son front rêveur
Sur un front jeune et frais, à la tresse odorante...
Celui-là ne sera pas poète.

Or, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que tous ces symptômes se trouvent notés dans les poésies de Leopardi.

Dans la deuxième *Elégie*, nous le voyons sortir seul et errer sous la pluie, en proie à une sorte de délire amoureux ; dans la poésie intitulée *Il Sogno*, il nous dépeint précisément une de ces visions où, dans la pourpre de l'aurore (*il primo albore*), lui apparaît l'ombre idolâtrée (*stettemi allato e riguardommi in viso. Il simulacro di colei che amore prima insegnommi, e poi lasciommi in pianto*).

Enfin, Leopardi dit et répète maintes fois que l'amour est pour lui « l'unique bonheur ». Il nous paraît incontestable, donc, que cette rêverie, qui a valu à Musset l'anathème de Sainte-Beuve, entraînant à sa suite tous les autres critiques, jusqu'à M. Mignon, cette rêverie ou cette boutade, quelque nom qu'on lui donne, n'est pas si étrangère à Leopardi qu'on le croit. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit qu'elle a été écrite après la lecture des poésies de Leopardi et non pas après celle de Crébillon fils comme l'insinue Sainte-Beuve. La sincérité et la concision du Recanatais devait nécessairement frapper un poète comme Musset, car lui-même était un sincère et, si la concision n'apparaît pas sa qualité principale, il ne l'en appréciait pas moins. De là à saisir le contraste qui existait entre Leopardi et les poètes secondaires de son temps, il n'y avait qu'un pas. Musset n'a pas manqué de le faire, et l'on ne devrait pas le lui reprocher. Certes, il aurait pu chanter la gloire de Leopardi de mille manières, mais nous ne devons nous occuper que de celle qu'il a

choisie, et non de toutes celles qu'il pouvait adopter.

Enfin, le souci de justice nous oblige à ajouter que les quatre dernières strophes, où Musset s'adresse directement à Leopardi, contiennent les plus beaux vers qu'on ait jamais écrit à la louange du grand poète italien.

Or, si, de tous les poètes, français aussi bien qu'étrangers, c'est Musset qui a su le mieux chanter la gloire de son émule transalpin, nous ne voyons pas pourquoi on lui refuserait, précisément à lui, ce qu'on accorde facilement aux autres : la possibilité de comprendre Leopardi. Et c'est déjà une influence de celui-ci sur Musset que cette boutade : *Après une lecture*. Le chantre de Ninette et Ninon se persuade davantage que la sincérité et la sobriété font les grands poètes. Plus de *Namouna* ni de *Mardoche* après cette date. Musset sent mieux le prix de la concision et l'estime qu'il avait pour le mal d'amour s'en augmente. Aussi, deux années plus tard, ayant à remanier les *Caprices de Marianne*, il se souvient de Leopardi et met dans la main de Célio le volume de vers qui lui avait fait découvrir une âme sœur dans le chantre de Nérine ¹.

1. Voici le texte de Leopardi et, en regard, la traduction de Musset, qui, fidèle quand elle suit le texte, se change en résumé poétique quand elle s'en éloigne :

CELIO.

Mon ami, je l'ai devant les yeux.

OCTAVE.

La Mort ?

CELIO.

Oui, l'Amour et la Mort.

OCTAVE.

Qu'est-ce à dire ?

CELIO.

L'Amour et la Mort, se tiennent la main : celui-là est la source du plus grand bonheur que l'homme puisse rencontrer ici-bas ; celle-ci met un terme à toutes les douleurs, à tous les maux.

OCTAVE.

C'est un livre que tu as là ?

Mais, on chercherait en vain d'autres réminiscences leopardiennes chez le poète français. Dans toute l'œuvre de Musset postérieure à 1842, nous n'avons trouvé qu'une phrase de *Carmosine* qui décèle quelque parenté avec

CELIO.

Où, et que tu n'as probablement pas lu.

OCTAVE.

Très probablement. Quand on en lit un, il n'y a pas de raison pour ne pas lire tous les autres.

CELIO, lisant :

« Lorsque le cœur éprouve sincèrement un profond sentiment d'amour, il éprouve aussi comme une fatigue, et une langueur qui lui font désirer de mourir. Pourquoi ? je ne sais. »

OCTAVE.

Ni moi non plus.

CELIO, lisant :

« Peut-être est-ce l'effet d'un premier amour, peut-être que ce vaste désert où nous sommes effraye les regards de celui qui aime, peut-être que cette terre ne lui semble plus habitable, s'il n'y peut trouver ce bonheur nouveau, unique, infini, que son cœur lui représente. »

OCTAVE.

Ah ! ça, mais, à qui en as-tu ?

CELIO, lisant :

« Le paysan, l'artisan grossier qui ne sait rien, la jeune fille timide qui frémit d'ordinaire à la seule pensée de la mort, s'enhardit lorsqu'elle aime jusqu'à porter un regard sur un tombeau. » — Octave, la mort nous mène à Dieu et mes genoux plient quand j'y pense. Bonsoir, mon cher ami.

(*Les Caprices de Marianne*, acte II, scène II.)

Et Leopardi :

*Quando novellamente
Nasce nel cor profondo
Un amoroso affetto,
Languido e stanco insiem con esso in petto
Un desiderio di morir si sente :
Come, non so : ma tale
D'amor vero e possente è il primo effetto.
Forse gli occhi spaura
Allor questo deserto : a se la terra
Forse il mortale inabitabil fatta
Vede omai senza quella
Nova, sola, infinita*

les idées de Leopardi¹. C'est peu. Musset avait déjà produit la plus grande partie de son œuvre lorsqu'il a connu Leopardi ; le temps des tâtonnements était passé pour lui. Si nous en concevons quelque regret, par égoïsme, pour le sujet que nous traitons, du moins nous est-il permis d'applaudir le poète de la Parisienne, des Ninettes et des Suzons, d'avoir su rester lui-même et de n'avoir pas voulu effaroucher ses charmantes créations, faites de grâce et de légèreté, en jetant au milieu d'elles, comme un épouvantail, l'ombre lugubre du « cygne noir » de Recanati. Musset n'aurait fait qu'y perdre, et Leopardi n'y aurait rien gagné².

Felicità che il suo pensier figura :

*Fin la negletta plebe,
L'uom della villa, ignaro
D'ogni virtù che da saper deriva,
Fin la donzella timidetta e schiva,
Che già di morte al nome
Sentì rizzar le chiome,
Osa alla tomba, alle funeree bende,
Fermar lo sguardo di costanza pieno,
Osa ferro e veleno
Meditar lungamente,
E nell'indotta mente
La gentilezza del morir comprende.*

(*Amore et Morte*, v. 27-39, 62-74.)

1. C'est dans une scène où il est encore question d'amour et de mort qu'une demoiselle affirme que « l'espérance est le seul vrai bien qu'on puisse posséder ». Acte II, scène VI.

2. Nous reproduisons cette page de Sainte-Beuve, — un peu oubliée aujourd'hui, — où le grand critique décrit avec finesse la manière dont Musset imitait ses modèles. La phrase : « l'imitation chez lui est enlevée d'une aile si légère que bientôt on ne la distingue plus », s'applique parfaitement à la poésie *Après une lecture*.

« Alfred de Musset, le plus jeune d'entre tous, que je n'ai point « nommé jusqu'ici et à dessein, mériterait un article à part. Il y aurait « pour lui une exception à faire : son imagination, à l'origine, s'im- « prégnait sensiblement de ses lectures ; le poème ou le roman qu'il « avait feuilleté la veille n'était pas du tout étranger à la chanson ou « au caprice du lendemain. Il a visiblement songé à imiter Byron, il

Musset n'était pas foncièrement pessimiste, et il est explicable que Leopardi n'ait sur lui qu'une prise, réelle sans doute, mais limitée.

*
* *

Mais il y avait alors en France, à Paris même, un autre poète, ami de Musset et membre du *Cénacle*, qui, lui, était bien un poète pessimiste : c'est Alfred de Vigny. Il existe entre les doctrines de Vigny et celles de Leopardi, de nombreuses ressemblances. Leopardi a été si catégorique et si absolu dans la négation du bonheur humain qu'il est difficile d'être pessimiste sans lui ressembler, du moins sur certains points. Il y a, notamment, dans *la Maison du Berger* et dans les sept vers dont se compose *Le Silence*, de telles analogies avec les doctrines de Leopardi que la comparaison s'impose d'elle-même¹.

La recherche de ces analogies deviendrait bien plus intéressante encore si l'on pouvait établir que Vigny a connu les œuvres de Leopardi. M. Galletti ne se pose

« lui a pris de son ton, de son air et de l'allure de ses stances ; il s'est
« souvenu tantôt d'Ossian, tantôt de Leopardi et de bien d'autres ;
« mais certainement aussi il s'en est encore plus inspiré que souvenu ;
« l'écho d'une pensée étrangère, en traversant cette âme et cet esprit
« de poète si français, si parisien, devenait à l'instant une voix de plus,
« une voix toute différente, ayant son timbre à soi et son accent.
« L'imitation chez lui est enlevée d'une aile si légère que bientôt elle
« disparaît, et on ne la distingue plus. Le motif saisi au vol se trans-
« formait aussitôt. Il causait avec Henri Heine à la rencontre plus
« qu'il ne le lisait. Il savait l'italien et l'anglais, c'était tout : pas un
« mot d'allemand. »

(Lettre à M. William Réymond. *Sur le caractère de l'Ecole romantique française*. — C. A. SAINTE-BEUVE : *Nouveaux Lundis*, Paris, Michel Lévy, 1865, t. IV, p. 456.

1. Voir, pour tout ce qui concerne les analogies d'idées existant entre Leopardi et Alfred de Vigny, l'étude de M. A. GALLETTI dans les *Studi di letteratura straniera*, Verona, Drucker, 1903.

même pas cette question. Pour lui, les deux poètes sont restés inconnus l'un à l'autre ¹. Mais nous ignorons sur quoi peut bien se fonder cette belle assurance. Pour notre part, quoique n'étant pas en mesure d'affirmer le contraire, nous sommes loin d'être aussi catégorique que le distingué critique italien.

Le génie de Vigny est essentiellement original. Cependant, la belle étude de M. Estève nous montre, à propos de Byron, que le pessimiste français n'était pas à l'abri des influences étrangères. Or, pourquoi ce qui est vrai pour Byron, ne le serait-il pas pour Leopardi ? Raisonsnons un peu, c'est-à-dire examinons les faits. Alfred de Vigny, bien qu'épris de la solitude, n'était pas misanthrope. Il a connu les joies de l'amitié, il les a célébrées même. Après les amis du collège, après les camarades de l'armée, voici ceux du *Cénacle*. Ce sont les trois Deschamps, Jules Le Fèvre, auteur du *Clocher de Saint-Marc*, Victor Hugo, Charles Nodier, Dumas, Sainte-Beuve, David d'Angers, auxquels se joint bientôt le jeune Musset, — tous plus ou moins italianisants.

Aux amis du *Cénacle*, il faut ajouter ceux de la rédaction de *La Muse française*, qui publie plusieurs poèmes de Vigny, et ceux de *La Revue des Deux-Mondes*, que Buloz dirige, mais où Gustave Planche est passé factotum et où Sainte-Beuve fait la loi. Sur les relations de Vigny avec tous ces écrivains illustres de la période romantique, point n'est besoin d'insister. Elles ont été souvent étudiées, et, dernièrement encore, MM. Baldensperger, E. Dupuy et Léon Séché nous apportaient à leur sujet de nouvelles lumières.

Contentons-nous de remarquer que Vigny a été, durant son séjour à Paris, en relations constantes avec les

1. *Nati ad un anno di distanza sulla fine del Settecento, vissuti tra uomini, avvenimenti, occupazioni diverse, sconosciuti l'uno all'altro, essi rivelano nella loro poesia una sensibilità, etc...* *Op. cit.*, p. 72.

milieux littéraires de son temps. Il a publié des vers dans *La Muse française*. *La Revue des Deux-Mondes* lui avait largement donné l'hospitalité de ses colonnes ; il avait des accointances même dans les rédactions des revues moins connues, comme *Le Mercure du XIX^e siècle* et *L'Avenir*. En un mot, il se trouva mêlé à toutes les manifestations intellectuelles dont Paris fut le théâtre depuis 1820 jusqu'à 1867, année de sa mort.

Or, nous savons qu'en 1833 De Sinner publiait dans *Le Siècle*, revue de haute tenue et destinée, dans la pensée de ses rédacteurs, à rivaliser avec *La Revue des Deux-Mondes*, la traduction des trois dialogues de Leopardi, dont l'un, le *Dialogue de la Nature et d'un Islandais*, contient le résumé de tout le système leopardien. A cette date, Vigny avait déjà fait paraître *Les Poèmes* (1822), *Eloa* (1823), *les Poèmes antiques et modernes* (1826), *Cinq-Mars* (1826), *Stello* (1832), et, en 1833 justement, la petite bluette *Quitte pour la peur*. Il était avec Victor Hugo le plus grand écrivain du temps. Or, dans ces conditions, il est peu probable que les rédacteurs d'une revue qui avait les prétentions du *Siècle* aient négligé de solliciter sa bienveillance ou, du moins, ne lui aient pas fait parvenir le premier numéro de leur publication, comme la tradition s'en est établie dans la vie littéraire parisienne. Evidemment, il n'est pas impossible que Vigny n'ait pas eu connaissance de la traduction de De Sinner. Notons, pourtant, que le contraire est aussi probable et qu'on ne peut pas affirmer en toute certitude que Vigny n'a pas connu ces traductions de Leopardi.

Mais il y a plus : en 1841, Baudry publie une édition des *Canti* ; en 1842, il se produit, à *La Revue des Deux-Mondes*, un mouvement assez important autour du nom de Leopardi. Musset se charge d'écrire un article dans la Revue et il nous confie dans une de ces lettres, citée plus haut, que la direction est prévenue de son intention d'écrire cet article et qu'elle n'accepterait pas qu'un

autre le fit à sa place¹. Enfin, en novembre de la même année, les vers de Musset paraissent dans *La Revue des Deux-Mondes*, et, certes, Alfred de Vigny, l'ami de Musset, ne pouvait être le dernier à les lire. Or, est-il admissible que Vigny se soit désintéressé d'un poète dont il partageait en grande partie les idées, et que forcément il devait sentir très près de son cœur ? Est-il admissible qu'il s'en soit tenu aux vers de Musset, sans chercher à pénétrer plus loin dans la connaissance du poète italien ? Cela nous paraît d'autant plus difficile que Vigny lisait l'italien. Du moins, dans la partie de son journal publiée par Louis Ratisbonne, nous rencontrerons des mots italiens, des noms d'artistes italiens, et même une pièce en vers inspirée de Dante. Nous savons, toujours par son journal, que Vigny allait entendre les confréries italiennes, dont « les chants divins » le ravissaient². D'ailleurs, même si sa connaissance de la langue italienne ne lui permettait pas de lire Leopardi dans le texte, ne pouvait-il se reporter aux traductions de De Sinner, ou encore n'avait-il, parmi ses plus intimes amis, ce même Louis Ratisbonne, le traducteur de Dante ? Enfin, Vigny fréquentait le salon de Le Fèvre-Deumier, qui a connu Leopardi, qui a parlé de celui-ci avec enthousiasme et qui, au surplus, s'en est largement inspiré, comme nous allons le montrer³. Avec Musset, avec Le Fèvre-Deu-

1. Lettre à sa marraine, novembre 1842, *Correspondance*, op. cit., p. 201.

2. ALFRED DE VIGNY : *Journal d'un poète*, publié par Louis Ratisbonne, Paris, Michel Lévy, 1867, p. 78. Il semble que Vigny avait lu Manzoni, car il écrivait à Brizeux, le 2 août 1831 :

« ... Depuis la guerre d'Espagne, *Cinq Mars* vivait dans ma tête ; j'étais comme le Jésus de Manzoni *se souvenant de l'avenir*... »

3. A propos de ce salon, le marquis de Montlaur, qui, lui aussi, a connu Leopardi, écrit dans son livre : *Ecrivains contemporains. J. Le Fèvre-Deumier* (Moulins, Desrosiers, 1858) :

« Les soirées de la place Saint-Georges, dit M. de Montlaur, comme celles de la rue de la Ville-l'Evêque, chez Emile Deschamps, qu'elles ont continuées, n'ont pas été sans influence sur le développement

mier, avec Eugène de Montlaur et Paul Lacroix, Vigny se trouvait dans une atmosphère leopardisante, où le nom du poète italien devait souvent revenir.

En tout cas, il nous semble presque impossible que Vigny n'ait pas lu l'article de Sainte-Beuve, paru le 15 septembre 1844 dans *La Revue des Deux-Mondes*. Mais ce qu'il serait intéressant de prouver, c'est que Vigny eût connu Leopardi avant l'apparition de l'article de Sainte-Beuve. En effet, dans les poésies de Vigny publiées avant 1844, on chercherait en vain l'idée de l'indifférence de la nature envers l'homme. Cette idée fondamentale du pessimisme de Vigny n'apparaît qu'en 1844, avec *La Maison du Berger*, c'est-à-dire deux années après les vers de Musset et deux mois avant l'article de Sainte-Beuve. C'est là une coïncidence qui peut ne pas être fortuite et à laquelle, peut-être, Leopardi n'est pas tout à fait étranger. Nous savons, en effet, que le mouvement d'idées, provoqué autour de Leopardi par la publication des *Canti* chez Baudry et par les vers de Musset, a déterminé une influence de Leopardi sur Jules Le Fèvre-Deumier. Or, pourquoi ce qui s'est produit pour l'ami de Vigny, ne serait-il pas possible pour Vigny lui-même ? Nous ne pouvons, malheureusement, rien affirmer de précis, mais nous soumettons ce problème aux historiens des lettres qui ont étudié les œuvres du grand poète français. Nous avons voulu montrer seulement qu'il n'est pas impossible que Vigny ait connu Leopardi, qu'il est même probable qu'il l'a connu. Si cette hypothèse se vérifiait, nous aurions là un bel exemple d'influence littéraire,

de notre poésie lyrique. Tous les écrivains étrangers de passage à Paris ont traversé ce salon où l'on était assuré de rencontrer les plus célèbres de nos contemporains, où M. de Latouche, l'éditeur intelligent d'André Chénier, où le chantre des Méditations, où Alfred de Vigny qui venait d'écrire *Eloa* et achevait d'interroger les mystérieuses douleurs du désespéré Chatterton, ont tour à tour élevé la voix, le dos appuyé contre le marbre de la cheminée. Il s'est formé là des amitiés qui durent encore... »

et, si l'originalité de Vigny en devait être quelque peu entamée, celle de Leopardi ne ferait qu'y gagner, en revanche. Dans ce cas, il reviendrait à Vigny l'honneur d'avoir résumé en sa personne les deux maîtres pessimistes qui l'ont devancé : Byron et Leopardi, tout en sachant rester original devant des modèles si captivants.



Tel n'est pas le mérite de Jules Le Fèvre-Deumier, dont Vigny, nous l'avons dit, fréquentait le salon. On oublie un peu trop aujourd'hui cet « enfant perdu » du romantisme, comme dirait M. Henri Lardanchet¹. Le Fèvre, né en 1797, fut un disciple dévoué d'Alexandre Soumet, avec qui il fonda *La Muse française*. Il fut mêlé aux luttes les plus héroïques des romantiques, parmi lesquels il comptait de fortes amitiés.

Mais une femme passa... En proie à un immense désespoir d'amour, Le Fèvre partit, décidé à trouver une mort glorieuse sur les champs de bataille de Pologne. Il revint, portant les traces de plusieurs blessures et guéri de celle qu'il portait au départ. Il se maria et hérita de 100.000 francs de rentes, qui lui permirent d'ouvrir le salon littéraire de la place Saint-Georges. Il publia de nombreux ouvrages, bien délaissés aujourd'hui, et mourut le 4 décembre 1857². Le Fèvre-Deumier apprit à connaître Leopardi peu de temps avant 1842, et l'impression qu'il en reçut fut si forte qu'il donna en plein dans l'imitation. En effet, dès 1842, dans les *Œuvres d'un désœuvré*, l'influence de Leopardi se fait sentir. Nous retrouvons, dans un poème en prose sur Prométhée,

1. *Les Enfants perdus du Romantisme*, Paris, Perrin, 1905.

2. Voir pour la biographie de Lefèvre-Deumier et pour la liste de ses ouvrages le livre déjà mentionné de Eugène de Montlaur, ainsi que le très long article de PAUL LACROIX dans *La Biographie Universelle* (Michaud), t. XXIII, pp. 593-600.

l'idée principale du dialogue *La Scommessa di Prometeo*.

« Prométhée, dit Le Fèvre-Deumier, vola le feu et put
« faire des hommes. L'admirable larcin qu'a fait Promé-
« thée ! et quel triste chef-d'œuvre a produit sa dé-
« mence !... Père de l'homme, il l'est de ses passions et
« de ses vices. La famille de nos crimes est sa postérité...
« Auteur imprévoyant des misères terrestres, il en est
« aussi le symbole — Il n'y a et il ne peut y avoir de
« rédemption pour lui que le trépas universel... Le
« bourreau du Caucase, c'est le malheur de l'homme ¹. »

D'inspiration toute leopardienne est la pièce intitulée *L'Etoile*². Elle rappelle, d'une façon générale, toute l'œuvre de Leopardi et, spécialement, *Il Canto d'un Pastore errante*. L'idée, chère à Giacomo, que plus l'homme est grand, plus il est malheureux, se retrouve chez Jules Le Fèvre ³. Celui-ci pense, avec son maître italien, que :

1. *Œuvres d'un désœuvré. Les vespres de l'Abbaye du Val*, Paris, H. L. Delloye, 1842, t. I, pp. 81-3.

2. Partout où l'on existe, on doit verser de pleurs :
Hélas, s'ils sont peuplés, ces esquifs de lumière,
Où s'élance, le soir, votre âme prisonnière,
Sous leurs agrès de flamme est-il un passager,
Est-il un matelot, qui n'aspire à changer ?
Oh ! que ne pouvez-vous, y naviguant une heure
Contempler, de leur bord, votre humaine demeure !
Vous verriez comme l'astre, où vous vous égarez,
Rouler, pur et brillant, le globe où vous pleurez...
(*Œuvres d'un désœuvré*, t. I, *L'Etoile*, pp. 84-5.)

3. Le bonheur du poète, on l'a dit, est un rêve
Un songe commencé qui jamais ne s'achève
Je n'éprouve ici-bas de vrai que la douleur...
(*Le bonheur d'un poète*, t. I, pp. 148-9.)
Oh ! n'enviez jamais le présent du génie
Ce talisman de mort, ou plutôt d'agonie
Qui s'emparant de tout, au profit du chagrin
Dans la main du glaneur empoisonne le grain...
(*Imprécations*, t. I, pp. 193 et suiv.)

Cf. aussi : *Ennuis*, t. II, pp. 97-8 :

Plus un homme est complet et plus il souffrira...
Les désirs qu'on n'a pas, sont nos seules richesses.

L'ignorance a du prix : c'est la sœur de l'espoir¹.

Mais, où l'imitation leopardienne devient évidente, c'est dans le *Sonnet à la Mort*, qui n'est qu'une paraphrase de la poésie *Amore e morte*, et encore une paraphrase médiocre.

De l'antique Néant aïeule injuriée,
Pourquoi restes-tu sourde, ô Mort, à mes douleurs?
Du banquet des heureux déesse expatriée,
Pourquoi n'éteins-tu pas mon âme avec mes pleurs ?

Jamais par mon effroi je ne t'ai décriée :
Brodant ton noir manteau de leurs plus belles fleurs,
Mes vers, sœur du sommeil, avant lui t'ont priée :
Ne refuse donc pas ton ombre à mes malheurs.

Au lieu de voir en toi ce squelette difforme,
Dont le bras vermoulu tient les clefs du tombeau,
Je t'ai donné d'un ange et les traits et la forme :

Berce-moi, mon bel ange, afin que je m'endorme
Et de mes jours trop longs, toi, que j'ai fait si beau,
Par gratitude au moins, retourne le flambeau².

La poésie *Amore e morte* semble avoir fait grande impression sur Deumier, car, outre le *Sonnet à la mort*, elle lui inspire cette autre pièce, *Contradiction*.

CONTRADICTION.

Du feu des passions quand l'éclat nous inonde,
D'où vient que l'âme en deuil pense à changer de monde?

1. *Ignorer*, t. I, p. 268 (reprise dans *Le Couvre-feu. Dernières poésies*, Paris, Amyot, 1857, pp. 179-80).

2. Ce sonnet a été publié de nouveau par Deumier dans *Le Couvre-feu, Dernières poésies* (Paris, Amyot, 1857), avec de notables modifications : (au v. 6) ... *de leurs jeunes couleurs* ; (au v. 8) *Et je t'ai pour de l'ombre offert toutes mes fleurs* ; (au v. 11 et suivants) :

Prends-moi dans tes bras afin que je m'endorme
Viens, Séraphin sans nom, toi que j'ai fait si beau,
Souffler, dans un baiser, la nuit sur mon flambeau (P. 72).

Ne peut-on supporter leur mordante langueur ?
 Est-il, dans leur délice, un poison pour le cœur ?
 Ah ! sans doute qu'alors la triste expérience
 Veut, contre l'avenir, s'armer de prévoyance.
 Quand on sait que l'amour suit les chances du sort,
 Devant à ce désastre échapper par la mort,
 Ivre des biens chéris, qu'on va perdre peut-être,
 On veut mourir heureux, de peur de ne plus l'être.
 C'est que l'homme plutôt facile à s'éblouir
 Perd, au sein du bonheur, la force d'en jouir.
 Trop haut dans l'existence, il respire avec peine,
 Et, sans vouloir descendre, il demande la plaine.
 D'une double nature indocile vassal,
 C'est qu'il perçoit le bien avec le sens du mal :
 C'est que, faits pour la nuit, nos regards de poussière
 Ont tout à la fois peur et soif de la lumière.
 On dirait que, pressé par d'avidés ressorts,
 L'esprit veut s'affranchir de la gêne du corps :
 Et, comme le volcan étouffé sous la terre
 Cherche à se délivrer, en s'ouvrant un cratère,
 On dirait que du cœur l'ardente émotion
 Aspire, pour s'éteindre, à faire explosion ¹.

L'imitation est, ici, comme dans la poésie précédente, si visible que nous croyons pouvoir nous dispenser de rappeler en note le texte de Leopardi. Il est surprenant que le Fèvre-Deumier passe sous silence le nom du pessimiste italien, tandis qu'il cite souvent celui des écrivains français, anglais et allemands, qu'il traduit ou qu'il commente. Il n'est fait mention du nom du poète recanatais que dans *Le Livre du Promeneur* ou *Les Mois et les Jours* ².

Dans ce volume de prose poétique, l'analogie de pensée entre Deumier et Leopardi devient plus frappante encore.

1. T. II, pp. 352-3. Cette poésie a été reproduite sans modification dans *Le Couvre-feu, Dernières poésies, op. cit.*, pp. 183-4.

2. Paris, Amyot, 1854.

Le présent lui semble pénible, et le passé, « plus complaisant », lui offre un refuge plus sûr¹. Poursuivi par une réminiscence leopardienne, Le Fèvre écrit *Les Vœux de l'homme*, et qui ne sont que le résumé du *Dialogue entre la Nature et un Islandais* de Leopardi.

L'homme, toujours mécontent, aspire toujours à changer de place. Il n'est bien nulle part. Quand l'été qu'il désire s'allume, il voudrait fuir vers des contrées où la chaleur est attendue ; quand l'hiver qu'il demande assoupit les fleurs, il voudrait aller où le soleil les éveille. Quand le chagrin l'accable et l'attache à la terre, on conçoit qu'il aspire à se soulever, à changer d'âme en changeant de climat ; mais il en est de même heureux ; et, ignorant de la douleur, il voudrait s'envoler du bonheur qui le brûle pour aller se baigner dans quelque source lointaine dont il rêve la fraîcheur. C'est que l'homme a besoin de repos, et qu'il ne le trouve pas plus dans le malheur que dans la prospérité. Jaloux de l'oiseau, il lui envie ses ailes, et il ne s'aperçoit pas qu'il ne voudrait les ouvrir que pour avoir la joie de les fermer.

Deumier aimait la nature, mais il était rongé par le doute et goûtait, en outre, la volupté de la souffrance : il resta romantique jusque dans ses vieux jours. Pour lui, comme pour Leopardi, « la vie se passe entre deux riens et elle n'est peut-être pas davantage² ». Se souvenant d'un vers de Leopardi ou de Vigny, ou de tous les deux peut-être, il écrit : « Les philosophes se tuent à « répéter que l'homme est petit et que la terre est un « grain de sable. Ceux qui lui font le plus d'honneur « prétendent que c'est une fourmilière, dont nous « sommes les fourmis¹. »

Enfin, pour fêter le 1^{er} jour de mai, Le Fèvre traduit *L'Infinito*². Les trois années qui séparent le *Livre du*

1. *Les livres*, p. 7.

2. *Les calculs*, p. 93.

. *La Chalcédoine*, p. 80.

2. *L'Infini*. Traduction de Leopardi :

Elle me fut toujours chère, cette colline déserte et j'aime cette haie,

Promeneur de la dernière publication de Le Fèvre-Deumier : *Le Couvre-Feu*, n'ont rien diminué de son admiration pour Leopardi. Ce volume contient un choix de poésies déjà publiées, auxquelles vient s'ajouter un fragment inédit, intitulé *La Fin du Monde*. Dans la notice explicative qui accompagne ce fragment, Deumier écrit : « L'homme est le résumé du globe, et, quand il meurt, c'est comme si le monde mourait lui-même... « La mort semble à mes yeux entraîner celle de l'univers ¹. »

C'est là le contre-pied de l'idée exprimée par Leopardi dans son *Dialogue de Farfarello et de Malambruno*. De même, quelques pages plus loin, Deumier semble interpellé Leopardi, quand, dénonçant la réalité meurtrière des illusions, il s'écrie :

La terre a, dites-vous, perdu toutes ses fées !
 Sous le poids du réel les âmes étouffées
 N'ont plus, pour en sortir, droit à l'inattendu !
 Du Ciel devenu sourd, on n'est plus entendu !

 Ne vous croyez donc pas ainsi dépossédé ².

Mais ces courtes velléités d'indépendance ne peuvent rehausser à nos yeux le mérite de Le Fèvre-Deumier. Devant le grand poète italien, l'originalité du lettré français cède en grande partie. C'est là un résultat qui

ce fragile rempart qui suffit pour m'empêcher d'atteindre aux bornes de l'horizon. Assis là, je regarde, j'admire, et ce que je ne vois pas m'apparaît dans la pensée, et je parcours d'interminables espaces ; j'épie leur silence surnaturel et ce repos profond, dont le cœur se prend à frissonner. Puis, entendant le vent tempêter dans les arbres, je compare à cette voix d'orage l'infini de ce silence, et je me rappelle l'éternité, et les mortes saisons et la saison vivante d'aujourd'hui, et le bruit qu'elle fait, en allant les rejoindre. A travers toute cette immensité, ma pensée se noie : et le naufrage m'est doux sur cette mer. (P. 157).

1. P. 239.

2. *Les Magiciens et les Fées*, pp. 285-6.

se constate souvent dans les études des influences. Si c'est un grand poète qui prend un modèle hors de lui-même, il remâche, si l'on peut dire, la matière empruntée et se l'assimile, et ses œuvres n'en portent pas moins le sceau de sa personnalité. Tel est le cas de Musset. Tel pourrait être celui de Vigny.

Par contre, si c'est un poète secondaire qui fait appel à des lumières plus fortes que celles qu'il porte en lui-même, il en est comme ébloui : il a beau se débattre, il ne peut se soustraire à la fascination du maître qu'il s'est choisi ; il verse dans l'imitation. Tel est le cas de Le Fèvre-Deumier.

Ces deux aspects différents que présente l'influence de Leopardi chez les poètes romantiques se retrouveront chez quelques autres poètes français du *xix^e* siècle, tels que *M^{me} Ackermann*, *Auguste Lacaussade*, et bien d'autres de moindre importance, que nous nous proposons d'étudier dans un ouvrage à part. Dans ce chapitre, nous n'avons voulu donner qu'un essai de l'influence de Leopardi en France et en pressentir, si l'on peut dire, les formes générales.

Dès à présent, toutefois, nous pouvons remarquer que ce qu'on emprunte au pessimiste italien, ce n'est pas sa poésie, ce ne sont pas les images, ni même les symboles dont l'artiste se sert pour exprimer poétiquement ses sentiments et ses pensées. Celles-ci sont trop intimement liées aux conditions particulières qui ont aidé l'éclosion du génie leoparden ; elles sont aussi, il faut le dire, trop italiennes pour pouvoir, sans subir aucune altération, être transplantées dans une langue étrangère.

Ce qu'on emprunte au poète italien, ce sont encore ses pensées, ses vues désabusées, sa conception pessimiste de l'univers. Enfin, au regard des étrangers, c'est toujours le penseur qui l'emporte sur le poète ; et encore le penseur n'est-il compris que dans ce qu'il a de généralement humain. Quant à ce qui est spécifiquement italien en Leo-

pardi, ce qui est local, ce qui fait du poète recanatais le rédempteur d'une Italie en deuil, tout cela se perd dans la poussière des distances. Aussi, c'est bien en Italie, entre Recanati, Florence et Naples, que la poésie leopardienne garde toute sa beauté ; c'est là, au milieu de ses compatriotes auxquels il sut inspirer des sources nouvelles de vie, que les larmes les plus brûlantes atteindront son cœur en lambeaux.

CONCLUSIONS

Il n'est peut-être pas inutile de réunir en un bref exposé les conclusions qui ont dû s'imposer déjà, une à une, à l'esprit du lecteur au cours de cette étude.

Des chapitres préliminaires de notre travail, il ressortait que l'influence française sur l'esprit du poète recanatais s'est développée dans une atmosphère nettement hostile. Cette gallophobie ambiante, ainsi que la rigidité des opinions conservatrices et religieuses de Monaldo Leopardi, faussa dès le début l'action des idées françaises sur l'esprit de Giacomo et empêcha celui-ci de s'enthousiasmer pour les conquêtes récentes de la Révolution. L'étude peu méthodique du français vint ajouter aux conditions défavorables dans lesquelles l'influence française allait s'exercer sur le futur poète.

Néanmoins, grâce au nombre considérable de livres français que possédait son père, à cause aussi de l'indépendance d'esprit dont Giacomo fit preuve dès son enfance, l'influence française devait se manifester avec force dès ses premières œuvres littéraires. C'est par les ouvrages d'histoire (Rollin) et de science (Gouget, Pluche, etc.), sans parler de l'*Encyclopédie*, que la culture française s'impose à Leopardi. La fréquentation des érudits du XVIII^e siècle augmente l'étendue de ses connaissances scientifiques. S'il n'en profite que médiocrement, la faute n'en est certes pas aux livres français, mais au poète et à son impatience de fondre en volume des bribes de science encore mal assimilés. Plutôt qu'éru-

dit, il voulait être auteur, et c'est cette ambition qui l'empêcha d'atteindre à la profondeur. Il devait rester superficiel. Cependant, ses lectures françaises lui inspirèrent l'amour de la vérité, le souci de l'exactitude, ainsi que le goût des méthodes sérieuses de travail. Ses travaux d'érudition l'amènèrent souvent à méditer sur la création du monde et l'origine de la civilisation humaine, problèmes auxquels ne l'inclinait déjà que trop sa nature mystique. Dans la compagnie des auteurs français, il s'habitua à élucider, par les voies de la raison, des phénomènes que la religion enveloppait du mystère de ses livres sacrés : il fut surpris d'aboutir ainsi à des explications nouvelles et ne tarda pas à recourir de moins en moins à l'hypothèse divine. Malheureusement, il remarqua aussi les contradictions des savants aux différentes époques, et le premier germe de scepticisme naquit dans son esprit.

Durant cette première période d'influence française, Leopardi s'était montré surtout imitateur ; mais grâce à de nombreuses lectures son esprit se mûrit : vers 1817, sa personnalité commence à s'affirmer ; dès lors, l'influence française change d'aspect. Nos auteurs fournissent à Giacomo moins des faits que des idées, qu'il commente, rejette ou adopte. L'écrivain français qui inaugure cette période, et dont l'influence se marque profondément sur Leopardi, est Madame de Staël. Celle-ci, en lui révélant les effets que produit la différence des époques et du climat dans le développement de la civilisation, l'amena à croire à la relativité du Beau et l'habitua à saisir les différences entre Anciens et Modernes, entre peuples du Midi et habitants du Nord.

Mais l'influence de Madame de Staël tire surtout son importance de l'évolution foncière qu'elle détermina dans les idées de notre poète. Par ses théories esthétiques, par ses vues politiques, par la place éminente qu'elle

donne à l'imagination et à l'enthousiasme dans la création d'une œuvre d'art, et dans la vie en général, par l'auréole poétique dont elle entoure la mélancolie, par l'importance qu'elle donne au *moi*, et surtout par l'apothéose du sentiment, dont elle fait le centre de l'existence, l'auteur de *Corinne* communique à Giacomo les germes du romantisme. Elle le tire de l'admiration béate des Anciens, et modernise, en quelque sorte, son âme, encore figée dans les moules scolastiques. La philologie s'en fut à la dérive sous la poussée irrésistible d'un lyrisme jusqu'alors comprimé. Grâce à Madame de Staël, en un mot, Leopardi devint, non pas philosophe, comme il le dit, mais poète, poète du sentiment bien plutôt que de l'idée.

Pendant que Madame de Staël dirige Giacomo vers la poésie, Rousseau et Montesquieu alimentent l'esprit du penseur. Avec Rousseau, dont l'influence fut indirecte d'abord et s'exerça par la suite sans intermédiaire, Leopardi partage la croyance au dogme de la bonté de la nature, opposée à la raison, source de tous les malheurs des hommes. Cette conception fut pendant de longues années la clef de voûte du système philosophique de notre poète.

Montesquieu, si étonnant que cela puisse paraître, fournit à Leopardi l'explication du malheur universel. Sous l'action des théories de l'auteur de l'*Essai sur le Goût*, les souffrances personnelles de Giacomo se transformèrent en un système de négation presque absolue. Seule, la foi de Leopardi en la bonté de la nature l'empêcha de nier totalement le bonheur humain.

Giacomo résolut cette contradiction grâce à Frédéric II, qui attira son attention sur l'indifférence de la nature envers l'homme et qui lui apprit à répondre par un sourire dédaigneux aux persécutions du destin. On voit, par ce court aperçu, combien l'influence française sur Leopardi apparaît considérable. Depuis les premiers

essais littéraires jusqu'à l'attitude dernière, faite de désespoir et de stoïcisme, presque tout est dû à l'action constante des écrivains français. Outre ces résultats, l'étude de l'influence française, déterminant la part d'originalité de Giacomo, nous amène à mieux pénétrer son génie et à mettre en lumière plusieurs points obscurs de sa psychologie.

C'est ainsi que le patriotisme de Leopardi nous apparaît jusqu'à un certain point, comme l'effet de la mortification de son orgueil national par les ambitions dominatrices des Français.

De même cette étude nous amène à découvrir une nouvelle preuve de la délicatesse d'âme de Leopardi. L'esprit gaulois, dont notre littérature, — la littérature d'exportation surtout, — ne fut jamais exempte, n'eut pas de prise sur notre poète. Les histoires dont les maris trompés font les frais, ainsi que tout ce qui tend à ridiculiser les sentiments affectueux, n'ont jamais plu à l'amant de Nérine. Si, dans sa correspondance il s'est laissé aller à des confidences par trop intimes, nous ne connaissons dans son œuvre rien de trivial.

En étudiant l'influence française, nous voyons encore que le pessimisme leopardien a sa source dans les souffrances personnelles du poète. Celles-ci n'aboutissent à l'affirmation du malheur universel que sous l'action de ses lectures, facilitée par l'insuffisance de son éducation scientifique.

Enfin, l'impression générale qui ressort de cette étude est que les emprunts de connaissances érudités, de systèmes entiers et même d'attitudes, que le pessimiste italien fait à nos auteurs, ne sont pas sans entamer l'originalité de Leopardi comme penseur. Nous nous pressons, cependant, de répéter ici ce que nous avons déjà dit maintes fois au cours de cet ouvrage : à savoir que, diminuant le mérite du penseur, l'étude de l'influence française laisse intacte l'œuvre poétique de Leopardi

et, par cela même, rend un hommage éclatant au plus grand poète lyrique de l'Italie moderne.

*
* *

L'influence de Leopardi en France est, en quelque sorte, une brillante revanche posthume que prend le poète italien.

L'étude des éditions et des traductions qui furent faites en France des œuvres de Leopardi, et des articles critiques qu'elles y provoquèrent, nous montre que le philologue, le poète et le philosophe (ces trois aspects différents du grand écrivain italien) ont été connus successivement en France.

Le premier n'a joui que d'une gloire passagère. Quant au poète, ce qu'on a admiré en lui, c'est moins l'art dont il pare ses poèmes que leur contenu idéologique. En ce sens, on peut dire que la gloire du poète a été éclipsée par celle du philosophe.

L'art de Leopardi, si essentiellement italien, ne pouvait être goûté dans toutes ses finesses à l'étranger. Par contre, ses idées ne perdaient, dans la traduction, rien de leur valeur philosophique. Certes, le désespoir de Leopardi n'est pas de nature à déterminer des mouvements d'idées et des courants d'opinion durables. Son esprit de négation a été souvent pris en France pour un fait exceptionnel, auquel on s'intéresse, mais pour lequel on ne se passionne pas, qu'on étudie et qu'on commente, mais dont on ne fait pas une religion.

Les souffrances du poète, les péripéties de sa vie, et surtout le rapport qui unit son existence et sa philosophie, ont excité plus de curiosité que ses œuvres n'ont soulevé d'admiration. Les causes du pessimisme du grand italien ont retenu les critiques français plus que le pessimisme considéré en soi.

Quant aux écrivains français qui ont subi l'influence

de Leopardi, ils ne lui ont emprunté ni les symboles ni les images qui font de la poésie leopardienne un des monuments les plus somptueux du lyrisme italien. Mais, par une coïncidence qui ne laisse pas d'être piquante, ils prennent de ses œuvres, les idées maîtresses que Leopardi avait lui-même puisées, en grande partie, dans les écrivains français ; ils restituent à leur littérature nationale ce que celle-ci avait prêté à l'auteur du *Zibaldone*.

Enfin, en dehors de ces résultats, les recherches que nous présentons au public auront, nous l'espérons, l'heureux avantage de réformer l'opinion toute faite suivant laquelle la France aurait été indifférente envers Leopardi. Si les critiques ont tant redit que les lettres françaises n'ont pas accordé au grand poète italien l'hommage dont il était digne, c'est, tout simplement, qu'ils n'ont pas eu connaissance du nombre considérable des traductions qu'on a faites de ses œuvres et des notices critiques qu'on leur a consacrées. A la France revient même le mérite d'avoir révélé quelques manuscrits inédits de notre auteur. Leopardi a eu même les honneurs de la Sorbonne : son nom est souvent porté sur les programmes, parmi ceux des auteurs italiens à l'étude ; il n'est pas jusqu'à certains élèves des lycées et collèges de France qui, en vertu des modifications récemment apportées dans l'enseignement secondaire, ne traduisent et ne connaissent par cœur *Il Sabato del villaggio* ou *Il Passero Solitario* ou tel autre morceau plus accessible.

C'est, dans le domaine scolaire, la preuve du mouvement qui se manifeste dans la vie littéraire française. Il nous a été donné, au cours de ce travail, de retrouver parmi les critiques ou professeurs qui ont étudié notre poète, les noms d'écrivains regrettés comme Edouard Rod et Emile Gebhart, ceux de leurs continuateurs comme MM. Dejob et Hauvette. Nous savons que Gebhart préparait, quand il est mort, un livre sur Giacomo Leopardi, et nous croyons pouvoir annoncer que M. Paul

Hazard a repris ce projet et qu'il est sur le point de le réaliser. Notre tâche vient ainsi s'insérer dans un ensemble beaucoup plus vaste, dans l'effort qui se continue de nos jours, aussi vigoureux que jamais, en faveur des études léopardiennes.

Cet effort lui-même, — il convient, pour finir, de le noter, — n'est qu'une partie d'un labeur qui s'étend à toutes les branches de l'activité intellectuelle et artistique. On se prend de curiosité pour la philosophie italienne : Campanella et Vico, Léonard de Vinci et M. Benedetto Croce sont étudiés ou traduits. L'histoire de l'art s'alimente aux inépuisables trésors que recèle toute la péninsule italique. M. Romain Rolland étudie différentes époques de la musique italienne, M. Vincent d'Indy exhume les récitatifs musicaux des premiers *opéras*. Nos poètes et nos écrivains, depuis MM. Henri de Régnier, Anatole France et Maurice Barrès, jusqu'aux rédacteurs de nos plus jeunes revues, reviennent épris de l'Italie et célèbrent à l'envi son charme. Et, si la production littéraire de l'Italie contemporaine n'arrive pas en France avec la même abondance un peu désordonnée et la même rapidité que nous constatons dans le passage des œuvres françaises au delà des Alpes, il faut reconnaître que le courant des importations intellectuelles a changé. Il y a quelque vingt ans, les littératures slaves et scandinaves exerçaient chez nous une influence prépondérante. Aujourd'hui, il semble que les regards se tournent plus volontiers vers le Midi. Celui-là même qui par son livre sur le *Roman russe*, s'était fait l'introducteur des littératures septentrionales, célébrait, en 1895, comme une « renaissance latine », l'apparition et le triomphe d'un écrivain italien dont les romans ont eu peut-être plus de lecteurs en France qu'en Italie. Gabriele d'Annunzio, Antonio Fogazzaro, Mathilde Serao, sont des noms bien connus dans ce qu'on est convenu d'appeler le « grand public ».

La poésie même de Carducci, tout savante qu'elle est et quelque difficulté que présente pour des Français son interprétation, a trouvé, avec des traducteurs de talent, des admirateurs et des critiques éclairés.

En résumé, nous sommes les témoins d'un mouvement de curiosité et de sympathie qui pousse les Français à étudier toutes les manifestations de la vie intellectuelle italienne. Cette mutuelle attention et cette influence réciproque ne peuvent qu'affermir et fortifier les sentiments de fraternité qui unissent les deux nations latines.

S'il en doit être ainsi, et si, pour une part si modeste qu'elle soit, ce travail peut y contribuer, l'auteur, en sa qualité de latin d'Orient, s'estimera largement récompensé de son effort.

VU,

Le 21 avril 1913.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

APPENDICE I

NEL 1799. — SACCHEGGIO DI RECANATI

Extrait de l'AUTOBIOGRAFIA
Œuvre inédite de MONALDO LEOPARDI

Mentre eravamo malmenati in questi modi tanto dalla Repubblica Madre, quanto da quella vile e prostrata Serva, che si chiamava per derisione Repubblica Romana, la fortuna francese aveva incominciato a declinare da molte bande. Quindi i popoli nostri annojati per una parte dei mali trattamenti ormai insopportabili, e dall'altra incoraggiati dalle continue vittorie degli inimici di Francia, incominciarono ad alzare la testa. Altro non si sentiva quà e là che insurrezioni e rivolte, le quali però finivano sempre coi saccheggi, le contribuzioni e le stragi. Chi sa poi se gli stessi Francesi non fossero contenti di questi moti per avere pretesti al saccheggiare. Essi però, essendo rimasti in pochi, non potevano accorrere prontamente ovunque ne era il bisogno, e il popolo non calava a più modesti consigli e non si atterriva per gli esempi tardi e lontani, perchè, finchè non vede non crede. Inoltre nelle rivoluzioni e nei sussurri, l'ultima feccia del volgo ha sempre poco da perdere e qualcosa da guadagnare. Quindi un poco per una causa, un poco per un'altra lo spirito rivoltoso si era diffuso ancora nella Marca.

Inaspettatamente ai 16 di febbrajo del 1799 arrivò in Recanati una truppa o masnada di Montagnuoli, venendo dalle parti di Camerino e urlando a tutto fiato, *Viva Maria, Viva il Papa*. Venti o trenta Francesi che erano qui, se ne andarono alla volta di Ancona, e gli insurgenti sopravvenuti stritolarono gli alberi della libertà, calpestarono le bandiere e dispersero le coccarde tricolore. Tutti sanno che sotto il comando francese, ognuno era cos-

tretto a portare quel segno, e si vedevano le coccarde di tre colori ancora sopra le tonache dei Cappuccini.

Allora io avevo ventidue anni e non più, ma ero il capo della famiglia, e il popolo mi reputava del partito papale. Perciò i popolari di qui accompagnati con gli insurgenti suddetti, vennero a prendermi con molta turba e mi proclamarono Governatore della città. Condotta in mezzo alla folla sulla pubblica piazza, che non avevo mai toccate le armi neppur con le dita, che la mia natura eccedeva nella timidità, e perciò negli attuali frangenti non ero buono a fare il Governatore. Allora un incauto Signore alzò la voce dicendo : *Il governo delle cose di guerra la prendo io e voi sarete il Governatore politico e civile.* Subito poi quel Generale improntato con l'accompagnamento di molta plebe cittadina e straniera, marciò trionfalmente a Loreto, dove ricevuto al suono delle campane entrò in Chiesa, e in mezzo alla melodia degli organi, vi si cantò l'inno ambrosiano. Poi tutti ritornarono a casa senza far altro ; se non chè nell'andare avevano guastato gli acquedotti e levatone i piombi, per provvedersi di pane, e perchè i Lauretani se volevano apporre resistenza, dovessero morire di sete.

Quel trionfo però costò caro al comandante di guerra perchè al ritorno dei Francesi la sua casa fu saccheggiata e devastata e parmi ancora di sentire sotto piedi lo scricchiolio dei suoi vetri e cristalli, che cuoprivano la strada con i loro rottami.

Nel resto di quella sera procurai di sottrarre agli oltraggi ed ai pericoli alquanti cittadini, che per avere esercitato impiego sotto il Governo della Repubblica, erano invisibili alla moltitudine ed avevano nome di Giacobini. Il popolo di Recanati non era fiero e si ottenne che nessuno venisse menomamente offeso. Nulla dimeno ancor qui si udiva il grido di moda in quel tempo . *Morte ai Giacobini*, e nel sottrarre un povero impiegato tremante dalla folla, si spararono certe archibugiate e le palle mi passarono vicino al capo. Più tardi regalai venti scudi a un montagnolo che si diceva comandante degli insurgenti, affinchè commettesse la mia rinuncia dell'ufficio di Governatore, e mi ritirai a casa per aspettare il giorno e fuggire.

Al sorgere la mattina del 17, ci risvegliò lo sparo del cannone. Circa ducento Francesi, venendo non so bene da dove, si erano riuniti a Loreto, e marciavano a Recanati, mandando avanti le palle di un cannoncino di campagna. Gli insurgenti forastieri

erano tutti partiti ma una ventina di paesani impostatisi dietro le siepi lungo la strada nel piano di Varano tennero piede e non so se sparassero alcuni colpi. Intanto tutte le campane della città suonavano alle armi. I Francesi udito quello strepito e veduta quell'ombra di resistenza, immaginarono ciò che non era, e ritornarono indietro. Allora le campane suonarono a festa, e i Recanatesi crederono di aver vinto la battaglia di Maratona. I più paurosi e poltroni (ed erano quasi tutti) prima fuggiti o nascosti, uscirono, fuori intonando canti di gioia; drappelli di popolani andavano nelle chiese esigendo che i Preti benedicensero le loro bandiere e scorrevano baldanzosi le strade gridando *A Parigi, — A Parigi*. Intanto io stavo rifugiato con la mia giovane sposa in una casuccia campestre poco lungi dalla città.

I giorni successivi furono veramente giorni di confusione, di lutto e di vera anarchia non trovandosi più chi sapesse o volesse nè ubbidire, nè comandare. Da ogni parte della provincia tanto di giorno come di notte non si sentiva altro che il suono delle campane alle armi, lo sparo dei cannoni o fucili, seguito poi dal saccheggio o rovina di qualche terra.

In Recanati venivano ogni giorno torme di insurgenti stranieri, i quali facevano quattro gridi, consumavano viveri, poi se ne andavano. Anzi anche gli abitanti delle nostre campagne, imparata questa maniera facile di campare, venivano ogni giorno a migliaia in Città, gridando *Viva Maria*, volevano per amore o per forza la razione di pane, di vino e di carne, e poi se ne tornavano a casa: siccome poi era impossibile di riconoscerli tutti uno per uno, le razioni si raddoppiavano, si triplicavano ed era uno sciupio da non potersi immaginare. Per verità non si commisero eccessi; ma era tale il disordine che non si sapeva più come vivere e il ritorno dei Francesi veniva grandemente desiderato. Si sapeva bene che quel ritorno sarebbe accompagnato dal pianto ma chi geme sotto il dolore dei denti desidera il momento, ancorchè doloroso, della estrazione, che dovrà liberarlo. Così i Recanatesi non potendo più reggere a quella vita di palpiti e a quel disordine dell'anarchia, desideravano piuttosto qualunque male.

Ai 24 di Giugno i Francesi, preso già Osimo, dove gli insorti avevano opposto qualche ombra di resistenza, arrivarono senza contrasti a Loreto e si teneva per certo che il giorno dopo verrebbero a Recanati. Perciò in quella medesima sera si voleva spedire

una deputazione a placarli ed assicurarli che verrebbero ricevuti tranquillamente, ma gli insorti paesani e forastieri tenevano occupate le strade e a passare in mezzo a loro con quella incombenza, si arrischiava la vita. Nulla dimeno alcuni principali cittadini prevedendo che, all'appressarsi i Francesi, gli insurgenti sarebbero fuggiti secondo il solito, stabilirono di andare incontro alla truppa la mattina seguente, per mitigarne la furia e procurare il minor male della città. Invitarono me pure a quel passo, ma, o più prudente, o più pauroso di essi, ricusai di associarmi poco fidando nella discrezione e generosità dei soldati. Nella notte poi gli insurgenti stranieri scapparono, i nostri villani e popolani tornarono alle loro case, e la Città restò in calma. Anzi assicurandosi sempre più fermamente che i Francesi verrebbero la mattina seguente risoluti di dare il sacco, quasi tutti i cittadini fuggirono cercando ricovero nelle campagne.

La mattina del 25 di buonissim'ora arrivarono i Francesi in numero di 3 o 4 cento, e quei cittadini che si erano indettati la sera avanti, andarono ad incontrarli nella pianura di Varano agitando i fazzoletti bianchi in dimostrazione di pace, ma si rispose a quei saluti con le cannonate e le schioppettate. Allora quei poveri sgomentati fuggirono a rinchiudersi nel vicino convento dei Zoccolanti; e i Francesi, fattene aprire violentemente le porte spararono alla rinfusa ed uccisero un povero frate che non aveva alcuna parte in quelle faccende. Anche quei cittadini rimasero un poco feriti con la bajonette ma leggermente. In questo mentre arrivò un Ufficiale francese, *Lantelme*, il quale essendo stato in Recanati più mesi, conservava buona amicizia per noi, ed egli fattosi schermo a quei buoni cittadini, li ricondusse salvi alle loro case, e mitigò per quanto gli fu possibile i nostri danni.

Intanto la truppa era entrata in città senza incontrare la menoma resistenza, anche senza incontrare neppure abitanti perchè quasi tutti fuggiti. Nulla dimeno i Francesi sparavano qua e là, e pochi incauti, i quali in quel momento di furia comparvero imprudentemente nelle strade, furono uccisi. In quella funesta mattina morirono in tutto otto o dieci Recanatesi.

Poi si diede l'ordine del saccheggio che, a dire il vero, non fu nè troppo lungo, nè troppo crudele e credo che a moderarlo giovasse non poco gli uffici di Lantelme. Le monache erano fuggite, ancor esse, levate le Cappuccine che non vollero uscire dal Monas-

tero confidando nell'assistenza di Dio. Arrivati i Francesi ed aperta la porta del Claustro, quando videro quelle Sante schierate in due file immobili, silenziose, con i volti coperti dai veli e con le braccia incrociate sul petto, si abbandonò ogni baldanza, le pregarono di raccomandarli al Signore e le lasciarono in pace.

Mentre passavo questi momenti di terrore in un piccolo ritiro campestre come ho già detto, l'Ufficiale Lantelme che mi doveva qualche riconoscenza, mi avvisò con un biglietto di tenermi premurosamente nascosto, essendoci contro di me la condanna di morte perchè ero stato nominato Governatore degli insorti. Nascosi questo avviso a mia moglie per non metterla in troppa angustia e non potevo allontanarmi di più perchè essa era incinta e lontana quindici soli giorni dal parto. Ognuno può immaginare come passassi quelle ore con una pillola di tal natura riposta dentro lo stomaco. Nello stesso tempo udivamo i clamori delle case e famiglie vicine che venivano saccheggiate e dovevamo aspettarci una visita uguale dall'uno all'altro momento. Io non ho mai saputo neppure dove stia di casa il valore, ma anche l'animale il più timido, ridotto alla disperazione trova un poco di ardire. Erano con me mio Fratello ed un domestico. Nascondemmo tre grandi sciabole sotto la paglia con la fermissima risoluzione che se i Francesi venivano, pigliassero pure la roba, ma se stendessero la mano sulle persone, menare colpi da disperati e morire. Non so poi se i fatti avessero corrisposto a tali proponimenti, che Iddio per sua infinita misericordia ci preservò da questo estremo cimento. In questo mentre, si bandì in Recanati che tutti i fuggitivi dovessero ritornare e nell'istesso tempo l'Ufficiale Lantelme e mio Cognato Marchese Carlo Antici, i quali con altri amici si erano adoperati per me, fecero sapere che si era conosciuta la mia innocenza, e la condanna di morte erasi ritirata.

Nulla dimeno non mi fidavo di mettermi in cammino, perchè tutta la campagna era piena di saccheggiatori e soldati sbandati. Feci una spedizione alla Città, e si trovarono tre giovani coscritti francesi, probabilmente di buona nascita, i quali non amando il saccheggio, acconsentirono di accompagnarmi con la promessa di un premio ed in seguito custodirmi la casa. Vennero a prendermi in campagna e tornammo con la loro scorta in Città. Gli regalai sessanta scudi, stettero in casa nostra tre o quattro giorni, mi assisterono con fedeltà e mi liberarono da molti timori e pericoli

Vedendo poi le cautele che avevamo prese già prima per nascondere le nostre sostanze, si mettevano a ridere dicendo che niente sfugge alle ingorde ricerche del soldato. Soggiunsero bensì che per salvarsi in simili circostanze ci vogliono muri o buona fortezza e raddoppiamento di porte, perchè i saccheggi hanno sempre un tempo determinato ed i soldati non volendo perderlo a contrastare con i ripari, passano ad altre case. Appena allontanati noi dalla campagna, la casa del nostro ricovero fu saccheggiata. Comandante della truppa e della Città era un Capo battaglione, chiamato *Pontavice*, uomo disurbano, terrorista e crudele. Costui, trovato un povero giovane del volgo che veniva spedito, non so a chi nè da chi, con una lettera chiusa di cui ignorava il contenuto, lo fece fucilare sul fatto, come manutengolo degli insurgenti, e non ci fu via di salvarlo. Dicevasi di questo *Pontavice* che in Ascoli, al presentarglisi quel signore che aveva sostenuto l'ufficio di Governatore in tempo dell'insurgenza, gli aveva immersa la spada nel ventre senza altro preambolo, nè processo.

Qui, preso alloggio nel palazzo municipale, teneva sempre la spada nuda nelle mani, e quando gli conveniva deporla per usare la penna, la prendeva coi denti. Il nome di questo barbaro restò esecratamente scolpito nella memoria di tutti i viventi.

Dopo il saccheggio impose alla città una contribuzione di 14.000 scudi, metà in cavalli e buoi, metà in danaro da pagarsi dentro 24 ore. Lo ripartì esso medesimo ed io venni tassato per *mille scudi* oltre non so che bestie. Si pagò subito qualche cosa a buon conto ed io pagai 500 scudi. Nel giorno appresso tutti quelli che non avevano pagato l'intero ed eravano quasi tutti i tassati, furono levati dalle nostre case e condotti prigionieri in palazzo, nella camera lunga dietro alla sala del Consiglio. Fra gli altri eravi il Parroco di Me Morello, degnissimo sacerdote, tassato con 500 scudi perchè aveva dovuto benedire una bandiera degli insurgenti; si stava palpitando e temendo che lo stesso Pontavice venisse in quella camera a rinnovare le sue prodezze di Ascoli. Alcuni per prepararsi alla morte, si confessarono a quel parroco dietro alle tendine della finestra. Il segretario del comune aveva nome di essere partitante della Repubblica, ma in quella ed in altre circostanze si portò molto bene e rese importanti servizi così al pubblico, come ai privati. Ottenne 6 giorni di respiro e fummo rilasciati, sottoscrivendo le cambiali corrispondenti pagabili

dentro sei giorni. Poi il Marchese Roberti, recatosi in Ancona, ottenne dal Generale una dilazione ed in ultimo, sopravvenute diverse circostanze, quelle cambiali non si pagarono. Pochi giorni dopo il saccheggio di Recanati, le truppe francesi si volsero a Macerata, dominata ancor essa dagli insurgenti paesani e forastieri. Ivi però si chiusero le porte e i soldati della Repubblica furono respinti con le schioppettate, sicchè trovandosi in pochi, ritornarono indietro. Qualche dì appresso rinnovarono il tentativo ed ebbero la medesima sorte. Finalmente vi andò con maggior nerbo di gente il Generale Monnier, Comandante di Ancona. Atterrata la porta Romana col cannone e fuggiti gli insurgenti dalle altre porte, i soldati entrarono come furie e fecero man bassa sopra i poveri cittadini. Arrivarono a sparare cannonate a mitraglia dentro le chiese e in quel giorno perirono uccisi 460 Maceratesi. Gl'insorti tenendo chiusa la città fino all'ingresso dei Francesi non avevano permesso che i cittadini fuggissero. Dopo la strage venne il saccheggio e nei giorni seguenti i soldati che tornavano indietro, erano carichi di bottino e ne facevano mercato qui in Recanati, nel Claustro e nello spiazzo dei Padri Minori Osservanti.

APPENDICE II

LES OUVRAGES FRANÇAIS AYANT APPARTENU A MONALDO LEOPARDI

DELLA FORMAZIONE ED ACCRESCIMENTO DI QUESTA BIBLIOTECA ¹

Commentario.

Nella più tenera infanzia, non sò come, o da chi, mi venne ispirato desiderio grandissimo di sapere, e vaghezza somma di possedere quantità grande di Libri, non tanto per cavarne profitto Letterario, quanto per farne oggetto di ambizione, e nobile ornamento della famiglia. Per acquistare Dottrina lessi molto, e studiai pure alquanto ; ma non riuscii, perchè non seguii metodo giusto nè ebbi scopo determinato, e perchè nell'età d'anni 18 fatto capo e direttore della Famiglia, e talvolta della Città, mi mancarono il tempo, e la pace per accudire ordinatamente allo studio. Formare una Biblioteca era più facile, trattandosi di spendere più che ingegno, danaro ; e collo spenderne molto assai male, alquanto giudiziosamente, e col profittare di alcuni incontri favorevoli, e della cordialità degli Amici, ho radunata una Libreria abbastanza considerabile per un Privato della mia condizione, e per una Città in cui non credo ne fosse mai altra migliore. Per sodisfazione mia e de' miei figli, e per testimonio di riconoscenza verso coloro che mi hanno coadjuvato, ricordo qui i fatti e le circostanze che hanno dato aumento a questa Biblioteca, non man-

1. Aucune des notices dont nous pourrions faire précéder cette nomenclature ne saurait nous sembler-il, valoir en intérêt et en utilité le *commentaire* ci-dessus, écrit par Monaldo lui-même. C'est pourquoi nous croyons devoir le publier en tête de cette liste.

cando di singolarità l'essersi potuto formarla in una Città in cui non sono negozii di Libri, e da mè che non ho viaggiato, e mai quasi mi sono allontanato dalla Casa Paterna.

Non sò che la Famiglia nostra avesse mai soggetti Letterati, ma non ha mai dominato in essa lo spirito dell' ignoranza ; e tutti i miei Antenati ebbero più o meno qualche coltura. Tutti dunque lasciarono qualche libro, e mi pare di conservarne alcuni segnati col nome di Bernardino Leopardi seniore, vissuto nella prima metà del 1500. Trovai pertanto in Casa una piccola Camera destinata alla Libreria, nella quale stava qualche centinaio di Tomi adattati agli usi più giornalieri.

Il mio zio Pier Nicolò Leopardi Decano della Catedrale, poi Vescovo di Acona nelle Parti infedeli, uomo instruito assai e grande amatore dello studio, aumentò bastevolmente l'avito retaggio bibliografico, e frà i Libri comprati da Lui e poi donati a mè, conservo l'Enciclopedia Metodica, La Geografia di Busching col suo Atlante, Le Opere di Buffon, il Parnaso Italiano, la Storia di Rollin, ed altri molti. La memoria di quest' uomo dolcissimo, amabilissimo, e caro a tutti quelli che lo conobbero viva in eterna benedizione.

Nell' età di dodici o tredici anni, appena mi capitò in mano qualche denaro, cominciai a comprare libri, e sì per avere inteso che niente è inutile in una biblioteca, come principalmente perchè non avevo idea veruna di buono, e di cattivo, gettai per lo più il mio denaro comprando alla rinfusa quanto vedevo nelli banchetti, andando a spasso condotto dal pedante. Nulladimeno comprai in quell' età gli Annali del Muratori e il Dizionario Storico di Ladvocat.

Circa li 15 o sedici anni mi capitò una nota di Libri che si vendevano in Cesena dagli eredi di quel vescovo defunto. Ne scelsi e ne feci venire per il costo di trenta scudi. I Libri in verità erano buoni, ma non avevo quattrini per pagarli e provai angustie crudelissime. Non sò come ne uscissi, ma avrò ricorso al rifugio abituale della mia adolescenza, il Canonico Carlo Leopardi mio prozio che mi amava con tenerezza di madre, e che io ricorderò sempre con le lagrime del più sincero affetto e della più giusta riconoscenza. Frà i libri del Vescovo cesenate conservo le Cause Celebri, le rivoluzioni di Vertot, alcune opere di Maimbourg ed altri. Bello è che io comprava libri francesi, senza ancora inter-

derli ; ma stava nella mia testa che avrei col tempo appreso tutto lo scibile, e sarei diventato senza meno un grand'uomo. Poco male ; chi prende la mira un po' alta coglie meglio nel segno.

Fratanto nel 1794 compii gli anni 18, e poco auguratamente mi venne affidata la libera amministrazione di tutto il mio Patrimonio. Allora aprii corrispondenza col Zatta di Venezia e con altri librai esteri, e cominciai ad acquistare incessantemente tutti quei libri di cui mi veniva volontà, o dei quali sentivo parlare con lode. Sempre però con poco giudizio per mancanza di cognizioni.

Il signor Don Pietro Pintucci, buon sacerdote recanatese, fornito di un certo gusto Letterario corrispondente al suo esteriore bruttissimo, si era formata una cameretta di Libri vecchi e di operettaccie insulse o incomplete, che egli comprava allegramente per due bajocchi, purchè fossero stampate nel 1500. Taluno mi parlò di quel Letamaio Bibliografico come di un tesoro, ed io sentii che non avrei avuto pace senza acquistarlo. Andai a vederlo e niente atterrito dall' aspetto di quel sudiciume giudicai essere ignoranza mia il non conoscerne la preziosità e mi persuasi che il tempo e lo studio mi avrebbero reso capace di valutarla. Il buon sacerdote che forse amava di cuore la sua creatura, si fece un po' pregare, ma finalmente mi cedè tutta la Biblioteca per l'annua pensione vitalizia di quaranta scudi. Il canone di un semestre pagava generosamente tutta la raccolta. Il signor Don Pietro visse in buona salute 18 anni, ed io ho pagata l'inesperienza mia con settecentoventi bellissimi scudi. Successivamente ho gettati via quasi tutti questi Libri de' quali conservo il Museo Pisani, opera splendida e bella, caduta non sò come in quella Fogna.

Qui per altro ebbero fine i miei errori di questo genere. Il crescere degli anni, e con essi il migliore sviluppo delle facoltà intellettuali rettificarono il mio giudizio, e cominciai a cercare nei libri un merito intrinseco, ed una sostanziale utilità, e conservando sempre il pensiero di formare una biblioteca, sentii che questa non verrebbe costituita dalla massa cartacea ma dalla scelta giudiziosa delle opere. Negli anni 1795 e 1796 andai alla fiera di Sinigaglia, e nel 1796 andai a Roma e Bologna, ed ebbi campo di fare utilissimi acquisti. Anche la fiera nostra non ancora spenta del tutto mi diede campo di comprare molte buonissime opere.

Nel 1798 le armate Francesi invasero lo stato Pontificio e costituirono il Fantoccio politico, chiamato repubblica Romana. Questo

fù tempo felicissimo per l'acquisto di Libri, perchè se ne misero in commercio una massa immensa spettante non solo ai conventi soppressi, ma alli Cardinali, Prelati, avvocati, e gente di ogni Classe che sloggiò in folla da Roma. Io profittai di questi momenti fortunatissimamente. Spedii denari in Roma a Mons^r Fulvio Valventi mio buon amico il quale a prezzi vilissimi mi provèdè ottima ed abbondante scelta di Libri. Lo stesso fece il sig.^r D.^a Francesco Serrano exgesuita Spagnuolo, il quale, oltre quello che provide coi miei denari me ne mandò alcune Casse in dono. Quest' ottimo amico, il quale accettava stabile ospitalità in casa mia, dimostravami continuamente il suo gradimento con belli doni di Libri. Ricordo frà questi le opere di Wolfio, la Storia di Tillemont ed altri molti.

Nel 1799 capitò in Ancona una Barca Francese carica di libri presi in Corfù, non sò se in un saccheggio, o collo spoglio di quei Conventi. Io andai in Ancona, e feci con poco denaro bellissimi acquisti.

Nell'anno stesso morì l'altro mio amorosissimo zio Luigi Leopardi prima Decano della Cattedrale poi sacerdote della Congregazione di S. Filippo. Da Lui ereditai due scaffali di buoni e scelti Libri. Morì pure in quest' anno il dotto Canonico Penitenziere Don Giuseppe Petrelli, e tutta la sua Libreria mediocre ma scelta comprai a prezzo disfatto.

Nel 1801 andai nuovamente a Roma e quattunque il prezzo dei libri fosse rialzato, ebbi buone occasioni di farne acquisto. Successivamente continuai a provvederne ordinandoli direttamente ai negozi, e profittando delle circostanze che si presentavano talora nel mio stesso Paese. Alla morte del P. Maffei Conventuale maestro di Filosofia in questo Seminario comprai molti libri eccellenti, sozzi però come esso, che era quasi tanto sudicio, quanto dotto. Alla morte del mio bravissimo Medico Osimano Giovanni Cupini, comprai quasi tutti i Libri di Medicina che esistono in questa biblioteca. Alla morte pure del mio amatissimo parroco Don Francesco Gasparini comprai gran parte della sua Libreria scelta, e moderna.

Nel 1808 seguì per parte dei Francesi la nuova invasione delle Marche, nel 1809 quella del restante dominio Pontificio, e nel 1810 seguì la soppressione generale di tutte le corporazioni religiose. Mai fù e mai sarà tempo più felice all' acquisto dei libri, perchè,

li sacri segnatamente, di qualsivoglia merito e rarità, si vendevano in tutto lo Stato per un prezzo inferiore al valore intrinseco della carta. Io ne profittai estesamente e inseguì questa opportuna circostanza con una alacrità superiore al mio carattere assai riposato. Comprai all' asta o per trattativa quanto di buono avevano i nostri Conventi, e avevano del buono assai che giaceva negletto, e sconosciuto. Comprai gran parte della Libreria dei Cappuccini di Filottrano arricchita di belle rarità dal Dotto padre Angelico ; e in Macerata comprai alcuni carri di opere, scelte in una Montagna di Libri, e pagate a peso di carta. Tenni esatto registro di queste compre affinchè ripristinandosi gli ordini religiosi, potessi restituire i Libri o convenire cogli antichi Padroni giacchè non volevo incontrare le Censure Ecclesiastiche, ma Pio Settimo sanzionando le vendite seguite sotto il Governo Francese mi dispensò da questi doveri.

In questi giorni di saccheggio e desolazione era facile con cento Zecchini alla mano il formarsi una biblioteca stimabile, ma scorsi que' tempi sventurati i Libri tornarono in prezzo, e convenne limitare gli acquisti ad una certa necessità perchè non facessero alterazione alla domestica economia. Nulladimeno ho comprati, e compro giornalmente quei Libri che mi sembrano necessari a mantenere nella biblioteca un certo vigore di gioventù, e ne comprai molti greci per secondare gli studii di Giacomo mio Figlio maggiore, ed altri Inglesi per facilitare al secondo mio figlio Carlo l'esercitarsi in quella Lingua. Vivendo poi coll'occhio aperto non mancano talora occasioni di fare acquisti vantaggiosi. Comprai in Macerata da una privata famiglia gli atti dell'Accademia delle Scienze di Parigi, collezione rara di 170 Tomi, pagati da me 35 scudi. Un Musico di Rocca contrada era andato cantando in Alemagna e Russia, e tornato alla Patria recò circa 300 volumi quasi tutti Storici, di rare e buone edizioni. Li acquistai tutti per il prezzo di scudi sessanta. I Libri di Casa Massucci famiglia nostra patrizia che ebbe alcuni Letterati, si venderono a peso, ed io ne comprai il fiore due baiocchi e mezzi alla libra.

Né mancarono amici i quali mi fossero generosi di opere stimabili per effetto di animo spontaneamente liberale, o per gradimento di qualche servizio tenue reso da mè. Il Padre Paolo Sala Filipino mi donò tutte le opere del Segneri, e la splendida edizione della guerra di Fiandra del Davila. Il Padre Roberto Carradori

pur Filippino mi donò la Storia Letteraria di Andres. Il mio Cognato M^{se} Carlo Antici mi ha regalati in più occasioni molti Libri, e frà essi le opere di Algarotti, e la superba edizione Bodoniana del Kempis. Li Marchesi Coloredo, miei degnissimi amici, mi eccitarono a scegliere il meglio dall' antica Biblioteca Silvestri di Cingoli che essi avevano ereditata, e nella quale erano cose pregievoli. Mentre però una certa ritenutezza mia faceva ostacolo alla loro cordialità, capitò l'Avvocato Fusconi degnissimo ed onestissimo soggetto meno scrupoloso di mè, e fatta copiosa scelta di cose belle lasciò per mè quei Libri che non piacquero a lui, frà i quali ebbi tuttavia qualche cosa stimabile. Lo stesso Avvocato Fusconi aveva più volte sfiorata la piccola ma antica e ben fornita Libreria di Casa Roberti ottenendone molte rarità Letterarie. Nulladimeno il M^{se} Isidoro e la M^{sa} Volunnia sua Consorte mi hanno recentemente donato un centinaio di volumi quasi tutti interessanti e rari.

Finalmente non tacerò del mio amatissimo e rispettatissimo Precettore Don Giuseppe Torres, exgesuita di Vera Croce, il quale vissuto in casa mia per 37 anni e mortovi l'anno scorso mi lasciò con l'intiera sua eredità un buono scaffale di Libri.

Con tali messi ebbe origine e accrescimento questa mia Biblioteca numerosa oggi di circa 12 mila volumi, li quali complessivamente mi hanno costato una moneta rispettabile, ma inferiore assai al di loro valore attese le circostanze che ne hanno facilitato l'acquisto.

19 dicembre 1822.

(MONALDO LEOPARDI).

LISTE DES OUVRAGES FRANÇAIS AYANT APPARTENU A MONALDO LEOPARDI AVANT 1827

A

ABELLY (Lodovico). *Vita di S. Vincenzo di Paoli*. Trad. dal Franc. Venezia, 1740, in-8°.

Action de Dieu sur les créatures. Paris, 1713, 2 vol. in-4°.

AIMAR. *Histoire du chevalier Bayard*. Lyon, 1699, in-12.

ALBANI (Angelo)* *Paris e Vienna*. Romanzo. Loreto, 1777, in-12.

ALBERTI (Francesco da Villanova). *Dizionario Italiano e Francese*. Bassano, 1777, 2 vol. in-4^o.

Almanach de la Cour de France pour l'année 1751. In-8^o.

AMELINE. *Vita del Signor Francesco De la Lande, Curato in Francia con opinione di Santità*. Roma, 1781, in-8^o¹.

AMELOT DE LA HOUSSAYE. *Mémoires historiques, politiques et littéraires*. Amsterdam, 1737, 3 vol. in-12.

Anacréon avec Sapho, Bion, Moschus et le Pervigilium Veneris, trad. par Poinsinet de Sivry. De Rogatis, 1782, 2 vol. in-8^o.

ANTICI (Carlo). *Omilie di Monsignor Sailir*, tradotte da —, Roma, 1825.

ANTOINE (Paulus Gabriel). *Theologia Dogmatica*. Venetiis, 1764.

ANTONMARCHI. *Ultimi momenti di Napoleone*. Italia, 1827, 2 vol., in-8^o.

Apologie des Dames, appuyée sur l'histoire. A Paris, 1748, in-12.

ARNAUD (F. Th. Mar. de Baculard d'). *Il Conte di Commingia*, trad. da Rondinelli. Dramma. Venezia, 1767, in-8^o².

ARNAULD (Antoine). *De la fréquente communion*. Lyon, 1739, in-8^o (proibito).

ARGENS (J. B. de Boyer d'). *La Filosofia del buon senso, ossia idee naturali opposte alle sopranaturali*. S. d., t. II, 1 vol. in-24 (proibito).

— *Lettres Juives*. A La Haye, 1766, t. VIII, in-12 (proibito).

ARGENSON (R. L. de Voyer de Paulmy, marquis d'). *Considérations sur le Gouvernement ancien et présent de la France*. Amsterdam, 1765, in-12.

ARGENTON (d')³. *Memorie di Lodovico XI et Carlo VIII, Re di Francia*. Venezia, 1640, in-8^o.

1. Le titre de l'original français est le suivant : *Vie de M. de Lalande, curé de Grigny, dans le diocèse de Paris, mort en odeur de sainteté le 25 janvier 1772*. Paris, Valleyre, 1773, in-12^o.

2. Le titre de l'original français est le suivant : *Les amants malheureux, ou le comte de Comminge*, drame en 3 actes et en vers, 1765, in-8^o.

3. Pseudonyme de Philippe de Commynes.

Aristippe (L') moderne ou Réflexions sur les mœurs du siècle. Amsterdam, 1738, in-12.

ARISTOTE. *Les Politiques*, traduites de grec en françois avec expositions, etc., par Louis Le Roy. Paris, 1576, in-fol.

Art (L') de vérifier les dates des faits historiques, des chartes, des chroniques, etc. Paris, Alexandre Jombert, 1783-7, 3 vol. in-fol.

ARTAND (Barthélemi). *Traité de l'éducation des enfans avec une dissertation sur la civilité et sur les attributs de la vertu.* Vienne, 1797, in-8°.

AUBERY (Antoine). *Histoire du cardinal Mazarin.* Amsterdam, 1751, 4 vol. in-12.

AUBIGNÉ (Théodore Agrippa d'). *Mémoires de la vie de T. A. d'Aubigné, ayeul de Mme de Maintenon*, écrites par lui-même. Amsterdam, 1731, 2 t., 1 vol. in-12.

AUDAINEL¹ (Henri Alex.). *Dei mezzi impiegati dall'Assemblea Nazionale per distruggere nella Francia la religione cattolica* (Traduzione dal francese). 1791, in-8°.

AUGUSTIN (Saint). *De la correction et de la grâce*, par M. Antoine Arnaud. Bruxelles, 1675, in-16.

— *Les confessions sur l'édition des PP. Maurins.* Paris, 1716, in-8°.

B

BALTHUS (J. Fr.). *Défense des SS. Pères accusés de Platonisme.* Paris, Leconte, 1711, in-4°.

— *Jugement des SS. Pères sur la morale de la philosophie païenne.* Strasbourg, 1719, in-4°.

BALZAC (J. L. Guez de). *Lettere*, tradotte in italiano. Venezia, 1638, in-12.

BARKER. *Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne dans le traitement des maladies aiguës.* Trad. de l'anglais par M. Scomberg. Paris, 1768, in-12.

BARON (Jules). *L'Art héraldique contenant la manière d'apprendre facilement le blason.* Paris, Osmont, 1695, in-12.

1. Pseudonyme de Delaunay, comte d'Entraigues. Le titre français de l'ouvrage est le suivant : *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée Nationale pour détruire en France la religion catholique.* Londres (et Paris, chez l'auteur), 1791.

BARRUEL (Augustin de). *Istoria del Clero nella rivoluzione di Francia*. Imola, 1794, in-8°.

— *Memoria per servire alla Storia del Giacobinismo*. 1799-1800, 5 vol. in-8° ¹.

— *Le Elviennesi, ossia Lettere Provinciali filosofiche*. Venezia, 1801, t. VI, in-8°.

— *Du Pape et de ses droits religieux à l'occasion du Concordat*. Venise, 1804, 2 vol. in-8° ².

BARTHÉLEMY (L'abbé). *Viaggio d'Anacarsi il giovine nella Grecia verso la metà del IV secolo avanti l'era volgare*. Venezia, 1791, 12 vol. in-12.

BASAN (P. Fr.). *Catalogue raisonné des différens objets de curiosité qui composaient le cabinet de M. Mariette*. Paris, 1775, in-8°.

— *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes, etc.* Paris, 1789, in-8°.

BATAILLE (De la). *La nuova contadina incivilita, etc.* Venezia, 1753, in-12.

BEAUMARCHAIS (P. A. Caron de). *Œuvres choisies*. Paris, 1818, 4 vol. in-12.

BEAUMÉ (Antoine). *Elementi di Farmacia teorica e pratica*. Venezia, 1788, in-4°.

BEAURIER (Gaspard Guillard de). *L'élève de la nature*. Paris, 1793, 3 t. in-12.

BELGUNCE (de). *Les consolations d'Emilie*. Paris, 1788, 2 vol. in-12.

BELIDOR. *La science des ingénieurs militaires et civils*. Paris, 1739, in-4°.

— *Nouveau cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie et du génie*. Paris, Jombert, 1725, in-4°.

— *Le bombardier françois ou nouvelle méthode de jetter les bombes*. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1734, in-4°.

— *Dictionnaire portatif ed l'Ingénieur et de l'Artilleur*, totalmente changed, refondu et augmenté du quadruple, par Charles-Antoine Jombert. Paris, l'auteur, 1768, in-8°.

BELLETIER (G.-B.). *Il Cinonio francese ovvero delle particelle della lingua francese*. Venezia, 1781, in-8°.

1. La première édition française est de Londres, 1797-8.

2. La première édition à Paris, Leclère, 1803.

BERGIER (A. N. Sylvestre). *Opere contro gl'increduli moderni*. Roma, 1770, 7 vol. in-12 ¹.

— *Dizionario di Teologia*. Padova, 1793, 6 vol. in-4°.

BERNIS (Fr. J. Card. de). *La religione vendicata poema* tradotto da Alberto Catenacci. Foligno, 1802 ².

BEZOUT (Etienne). *Cours de mathématiques à l'usage des gardes du pavillon et de la marine ecc.* Paris, Pierres, 1784, 5 vol. in-8°.

Bible (*La Sainte*). Trad. sur les textes originaux avec les différences de la Vulgate, par M. Le Gros. Cologne, 1753, 5 vol. in-12.

Bible (*La*) en français, le latin à côté, avec des notes sur la concorde des Evangélistes, la chronologie, la géographie, etc. Liège, 1701, 2 vol. in-fol.

BOILEAU-DESPRÉAUX. *Œuvres*. Paris, imp. Mame, 1808, 3 vol. in-16 (Stéréotype).

BONARE (voir *Valmont*).

BONAIR (Henri-Stuart, sieur de). *Histoire de France avec les portraits des rois et des reines*. Paris, 1688, in-12.

BONAPARTE (Charles Lucien). *Charlemagne ou l'Eglise délivrée*. Poème épique. Rome, 1814, 2 vol. in-4°.

BONNET (Carlo). *Contemplazione della natura con le note di Lazzaro Spallanzani ed altri*. Catania, 1791, 4 vol. in-8°.

BONNET (L'abbé J.-E.). *Essai sur l'art de rendre les révolutions utiles*. Paris, Maradan, 1802, in-8°.

BORNE (Jacques). *Discours sur l'aumône*. Elbing, 1802, in-8°.

BORNIER (Philippe). *Conférences des ordonnances de Louis XIV, roi de France, avec les anciennes ordonnances du royaume*. Paris, 1737, in-4° (acheté en 1798).

BOSSUET (Jacques-Bénigne). *Discours sur l'Histoire universelle*. Lyon, 1780, 2 vol. in-12.

— *Idem*, tradotte da S. Canturani. Venezia, 1712.

— *Idem*, colla continuazione. Trad. di S. Canturani. Venezia, 1794 (La continuation est apocryphe).

— *Œuvres argentines*. Venise, dal 1736-1757, 10 vol. in-4°.

— *Opere tradotte*. Venezia, 1795-96, 18 vol. in-8°.

— *Politique tirée des propres paroles de la Sainte Ecriture*. Bruxelles, 1721, 2 vol.

1. L'original français (Œuvres de M. Bergier, etc. Paris, Humblot, 7 vol. in-16) est paru en 1769.

2. Première édition faite à Parme, dans le Palais Royal, 1795. Gr. in-4.

— *Conférence avec M. Claude, ministre de Charenton, sur la matière de l'Eglise*. Paris, 1727, in-12.

— *Liber Psalmorum, additis cum notis*. Venetiis, 1733, in-8°.

— *Esplicazione della Apocalissi*, trad. S. Canturani. Venezia, 1757, in-4°.

— *Catechismo*. Venezia, 1769, in-12.

BOUDON (Henri-Marie). *Les saintes voies de la Croix où il est traité de plusieurs peines intérieures et extérieures*, etc. Paris, 1671, in-12°.

BOUGARD. *Le petit flambeau de la mer, ou le véritable guide des pilotes côtiers*. Hâvre de Grâce, 1684, in-8°.

BOUGEANT (Guglielmo). *Catechismo*. Venezia, 1751, in-4°.

BOULOGNE (Etienne-Antoine de), évêque de Troyes. *Oraison funèbre de Louis XVI prononcée dans l'église royale de Saint-Denis*, etc. Paris, Leclère, 1817, in-8°.

BOUQUET (Simon). *Bref et sommaire recueil de tout ce qui a esté fait, et de l'ordre tenuë à la joyeuse et triumpante entrée du roy de France Charles IX à Paris*, etc. Paris, 1572, in-4°.

Bouquet historial (Le), recueilly des meilleurs auteurs grecs, latins et français. Paris, 1668, in-12.

BOURDALOUE (Louis). *Sermons*. Lyon, 1756, 15 vol. in-12.

— *Quaresimali tradotti*. Venezia, 1794, in-4°.

— *Esortazioni cristiane*. Venezia, 1777, in-4°.

— *Pensées de religion et de morale*. Bruxelles, 2 vol. in-12.

— *Idem* en italien. Venezia, 1752, in-4°.

— *Ritiramento spirituale ad uso delle comunità religiose*. Venezia, 1774, in-12.

— *Sermoni sopra i Misteri*. Venezia, 1771, in-4°.

— *Panegirici tradotti*. Venezia, 1778, in-4°.

— *Panegirici dell'Avvento*. Venezia, 1762, in-4°.

BOURSAULT (Edmé). *Lettres*. Paris, 1698, in-12.

BRANTÔME (Pierre). *Vies des hommes illustres de son temps*. Leyde, 1666, 2 vol. in-12.

BRETEVILLE (Etienne-Dubois de). *Saggi di Sermoni per le domeniche e per l'Avvento*, trad. dal francese. Padova, 1753, in-4°.

BRIANVILLE (Claude Oronce Finé de). *Giuoco d'armi e blasone*. Opera tradotta da Bern. Giustani. Napoli, 1692, in-16.

— *Giuoco d'armi e blasone*. Opera tradotta da Bern. Giustani. Napoli, 1677, in-16.

— *Histoire sacrée en tableaux, pour M. le Dauphin, avec l'explication suivant le texte de l'Ecriture*. Paris, 1693, 3 vol. in-12. Fig. de Séb. Le Clerc.

BRISSON (M. J.). *Trattato elementare ovvero principii di fisica*. Venezia, 1792, 5 vol. in-8°.

BUFFON (Jean-Louis-Leclerc, comte de). *Storia naturale, generale et particolare*. Venezia, 1782-1791, 59 vol. in-12.

BULLET (P.). *L'architecture*. Paris, 1691, in-8°.

BURKE (Edmondo). *Riflessioni sulla rivoluzione di Francia e sulle operazioni di alcune società a Londra risguardanti questo avvenimento*. Colonia, 1791, in-8°.

BUSSIÈRES (de). *Le Parterre historique ou Abrégé de l'histoire universelle*, traduction du latin. Lyon, 1667, 2 vol. in-12.

BUSSY (Roger de Rabutin de). *Lettres de Roger de Rabutin, comte de Bussy*. Paris, 1706, 7 vol. in-12.

C

CAILLÈRE (de). *Il cortigiano fortunato ossia la Storia del duca di Giojosa Cappaccino*, traduzione dal francese. Venezia, 1748, in-8°.

Calendrier des Princes et de la Noblesse de France pour l'année 1766. Paris, in-16.

CALMET (Dom Agostino). *Abrégé chronologique de l'histoire universelle sacrée et profane*. Paris, 1715, 5 vol. in-12.

— *Storia sacra e profana dal principio del mondo sino ai nostri Giorni*. Venezia, 1742, 11 vol. in-4.

— *Commentarius literalis in omnes S. Scripturæ Libros e Gallicis ad Latinas traditus litteras*, p. Io: *Dominicum Mansi. Venetiis*, 1734, 9 vol. in-fol.

— *Prolegomena et dissertationes in omnes et singulos scripturæ libros*. Venetiis, 1734, 2 vol. in-fol.

— *Dictionarium S. Scripturæ cum supplementis insertis et figuris*. Venetiis, 1747, 2 vol. in-fol.

— *Tesoro delle antichità sacre e profane tratto dai suoi commenti sulla scrittura*. Venezia, 1742, 6 vol. in-4°.

— *Storia universale sacra e profana dal principio del mondo sino ai nostri Giorni*. Venezia, 1742, 11 vol. in-4°.

— *Dell' apparizione de' spiriti, de' vampiri e redivivi*. Venezia, 1756, in-8°.

CALONNE (Charles-Alexandre de). *De l'état de la France tel qu'il paraît et tel qu'il doit être*. Londres, 1790, in-8°.

CAMPER (Pierre). *Dissertation physique sur les différences réelles que représentent les traits du visage chez les hommes de différents pays et de différents âges, etc.* (par Quatremère-Disjonval). Utrecht, 1791, in-4°.

— *Discours sur le moyen de représenter les passions qui se manifestent sur le visage, sur la conformité entre l'homme et les animaux et sur le Beau physique*. Utrecht, 1792, in-4°.

CAMUS (Pietro). *Lo spirito di S. Francesco di Sales*. Venezia, 1762, in-8°.

CARACCIOLI (L. Ant. de). *La grandeur d'âme*. Francfort, 1762, in-8°.

— *Vie de Joseph II, empereur d'Allemagne*. Amsterdam, 1790, in-8°.

— *Vita del sommo pontefice Clemente XIV*, trad. ital. Firenzè, 1776, in-8°.

CARACCIOLI (V. Francesco). *Les caractères de l'homme sans passions selon les sentiments de Sénèque*. Lyon, 1666, in-12.

CASTILLON (L'abbé de). *Prêches pour l'Octave du Saint-Sacrement*. Paris, 1669, in-8°.

Cause celebri. Memoria per gli eredi del dott. Douille di Fille-tière (Traduz. ital.). Venezia, 1786, in-8°.

Causes célèbres et intéressantes avec les jugements qui les ont décidées. Paris, 1739-1750, 20 vol. in-12.

CÉRIZIERS. *Il Tacito francese, o Sommario della storia di Francia*, tradotto da Massucci. Roma, 1680, in-12 (incomplet).

CERUTI (Giacinto). *Apologie de l'institut des jésuites*. 1763, in-12.

CHALARD (Joachim de). — *Sommaire exposition des ordonnances du Roy Charles IX sur les plaintes des états tenus à Orléans en 1560*. Lyon, 1567, in-16.

CHALES (de). *Traité du mouvement local et du ressort*. Lyon, 1682, in-12.

CHAMPAGNE (Jean). *Du sacre et du couronnement du roy de France*. Reims, 1575, in-8°.

CHANSIERGES. *Les aventures de Neoptolème, fils d'Achille*. A la Haye, 1719, in-12.

CHAPTAL DECHANTELOUP (J. A.). *Elementi di chimica*, tradotti da Floriano Caldini. Venezia, 1801, 2 vol. in-8°.

CHARDON (Mathias). *Storia de' Sacramenti*. Brescia, 1758, 3 vol. in-4°.

CHARLEVOIX (P. F.-Xavier de). *Histoire de l'île espagnole, ou de Saint-Domingue*, etc. Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12.

CHASTENET (de Puységur). *L'arte della guerra*. Napoli, 1753, 2 vol. in-4°.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme*. Paris, Le Normant, 1802, 5 vol. in-8°.

CHATOUNNIÈRES (Grenaille de). *Le théâtre de l'univers ou l'abrégé du monde, contenant les descriptions particulières de tous les états*, etc. Paris, 1643, 2 vol. in-8°.

CHATRES (de). *Jeux d'esprit et de mémoire ou anecdotes*, etc. Lyon, 1721, in-12.

CHEVREAU (Urbain). *Le tableau de la fortune*. Paris, 1645, in-4°.

CHIARI (Pietro). *Il genio ed i costumi del secolo corrente*, tradotto dal francese, ed accresciuto dall'ab. Pietro Chiari. Venezia, 1761, in-8°.

CHOMEL (Noël). *Dictionnaire économique ou petite encyclopédie*, avec figures de Picart. Amsterdam, 1732, in-fol.

CLAIRAC (L. de La Mamie de). *L'ingénieur de campagne ou Traité de fortification passagère*. Paris, 1757, in-4°.

CLÉMENCET. *L'art de vérifier les dates des faits historiques*, etc. Paris, I^{er} vol. (1783), II^e vol. (1784) et III^e (1787), in-fol.

Codice civile di Napoleone, con indice. Milano, 1806, 3 vol. in-8°.

Codice dei Francesi, versione italiana. Padova, 1806, in-8°.

Codice di Napoleone il grande peb regno d'Italia. Italiano, francese, latino. Milano, 1806, in-4°.

COEFFETAU (Nicolas). *Les merveilles de la Sainte Eucharistie discourues et défendues contre les infidelles*. Paris, 1632, in-8°.

COMBES (Jean). *Traicté des tailles et autres charges qui se lèvent en France*, etc. Paris, 1576, in-8°.

COMMINES (Philippe de). *Memorie contenenti la Storia di Lodovico XI e Carlo VIII*¹. Venezia, 1640, in-8°.

1. L'original de cette œuvre se trouve également à Recanati mais il n'a été acheté qu'en 1834 à Ancône.

Comparaison des poèmes d'Homère et de Virgile, par R. Y. Paris, 1664, in-12.

Comparaison des poèmes de Platon et d'Aristote, par R. Y. Paris, 1671, in-12.

Concile (Le Saint) de Trente, trad. en français par l'abbé Chanut. Paris, 1686, in-12.

CONDILLAC (Etienne de). *Cours d'études pour l'instruction du duc de Parme*. Paris, 1799, 16 vol. in-16 (le premier volume manque).

Contremines. Nouveau système sur la manière de défendre les places par le moyen des —, ouvrage posthume de M. D***. Paris, 1731, in-12.

CORNEILLE. *Le Théâtre de P. Corneille*. Revu et corrigé par l'auteur. A Lyon, chez Laurens, 1698, 5 vol. in-12.

CORIO (Gorini). *L'Anthropologie*, traité métaphysique. 1761, 2 vol. in-12.

COSTA (Jérôme). *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Francfort, 1684, in-12.

COSTE (Pierre). *Les caractères de Théophraste et de La Bruyère*. Paris, 1756, 2 vol. in-12.

COYER. *Voyage d'Italie et de Hollande*. Paris, 1775, in-8°.

CRESOLLIUS (Ludovicus). *Vacationes autumnales sive de oratoris actione et pronuntiacione et panegiricus Ludovico XIII regi Gallix. (Lutetiae Parisorum propr.)* Parisiis, 1620, in-4°.

CROISSET (Jean). *Les vies des saints pour tous les jours de l'année, avec de courtes réflexions morales*. Lyon, A. Boudet, 1729, 12 vol. in-12.

— *Vite de' Santi per tutti i giorni dell'anno*. Venezia, 1772, 12 vol. in-12.

— *Réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*, etc. Paris, 1717, 2 vol. in-12.

— *Retraite spirituelle d'un jour pour chaque mois*. Paris, 1716, 2 vol. in-12.

— *Idem*. Lyon, 1769, 2 vol. in-12.

— *Idem*, trad. italiano. Roma, 1783, in-12.

— *Idem*. Venezia, 1784, 2 vol. in-12 (traduz. ital. dal S. Canturani).

— *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle de la très sainte vierge Marie, mère de Dieu*, etc., opus. Lyon, 1723, in-12.

— *Idem*. Lyon, 1765, in-8°.

— *Exercices de piété pour les dimanches et fêtes et tous les jours de l'année*. Lyon, 1745, 18 vol. in-12.

— *Esercizi di pietà per tutti i giorni dell'anno*, etc. Venezia, 1772, 16 vol. in-12.

— *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*. Paris, 1727, 2 vol. in-12.

Cuoco (Il) Reale, traduz. dal francese. Venezia, 1751, in-12.

CURTEN. *Le guide du cultivateur*. Grenoble, 1798, in-8°.

CURTIUS (Quintus Rufi). *La vie d'Alexandre le Grand*, traduction de M. de Vaugelas, etc. Paris, 1709, 2 vol. in-12 (latin-français).

D

DACIER (M^{me}). *Les « Vies des hommes illustres », de Plutarque*. A Lyon, 1803, 14 vol. in-12.

— *Les œuvres d'Homère*, traduites par M^{me} Dacier, avec des remarques et un supplément. Amsterdam, 1731, in-12.

DAMPIER (Guillaume). *Voyage autour du monde et aux terres australes*. Rouen, 1723, 5 vol. in-12.

DAVILA (Enrico Caterino). *Historia delle guerre civili di Francia*. Venezia, 1733, 2 vol. in-fol.¹

— *Idem opus*. Venezia, 1741, 5 vol. in-8°.

DAVIRAY. *Considérations sur la constitution de la marine de France*. Londres, 1756, in-12.

DELILLE (Jacques). *I Giardini*. Poema tradotto de Antonio Garzia. Venezia, 1792, in-12.

DE LOLME. *Constitution d'Angleterre*. Amsterdam, 1771, in-8°.

DESCARTES (Renatus). *Specimina Philosophiæ seu dissertatio de Methodo recte regendæ orationis et veritatis in scientiis investigandæ. Dioptrice, Meteora, Passiones Animi*. Amstelodami, 1650, in-4° (proibito).

— *Principes de la philosophie*. Paris, Girard, 1681.

— *Principia philosophiæ. Passiones animæ*. Amsterdam, 1692-93, 3 vol. in-4°.

1. Cette œuvre a été traduite en français par l'abbé M*** (Mallet et Grosley). Amsterdam, Arkstée et Merkus (Paris), 1757, 3 vol. in-4.

Descriptions des Pays-Bas et de toutes les villes, etc. Paris, 1720, in-12.

DESEINE (François). *Rome moderne*, avec figures. Leyde, 1713, 6 vol. in-12.

— *Rome ancienne*, avec figures. Leyde, 1713, 4 vol. in-12.

DES MONTAGNES. *La vie du card. d'Amboise*, etc. Paris, 1631, in-12.

Dialoghi in Italiano, Francese, etc. Amsterdam, Elzeviri, s. d., in-12.

Dispute pro e contro i gesuiti di Francia, traduction dal francese. Lugano, 1767, in-8°.

Dizionario francese italiano e italiano francese. Roma, 1823, 2 vol. in-8°.

Dictionnaire des cultes religieux, avec figures. Paris, 1770, 3 vol. in-8°.

Dictionnaire portatif des langues françoise et angloise. Londres, 1797, in-8°.

Dictionnaire italien et françois, par M. Veneroni. Venise, 1737, 2 vol. in-8°.

Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques, avec une table chronologique pour l'histoire de l'Eglise. Lyon, 1767, 4 vol. in-8°.

Dictionnaire portatif de la géographie sacrée ancienne et moderne. Paris, 1759, in-8°.

Dictionnaire géographique portatif, trad. de l'anglais. Paris, 1759, in-8°.

Dictionnaire portatif d'histoire naturelle. Liège et Francfort, 1762, 2 vol. in-12.

Dictionnaire portatif des conciles et des canons. Paris, 1758, in-8°.

Dictionnaire des proverbes français, par G. D. B. Bruxelles, 1710, in-12.

Dictionnaire théologique portatif. Paris, 1756, in-8°.

DODDRIDGE. *Cours de lectures sur les questions plus importantes de la métaphysique, de la morale et de la théologie*. Tr. de l'anglais. Liège, 1768, 4 vol. in-12.

DORAT (Claude-Joseph). *Œuvres choisies* (Sautereau de Marsy). Paris, Delalain aîné, 1786, 3 vol. in-12 (les deux derniers volumes manquent).

DUCHESNE (J.-B.). *Compendio della storia antica ecc.* Venezia, 1755, in-8°.

DUCLOS (Charles Pinot). *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV.* Lausanne, 1791, 2 vol. in-8°.

DUCLOS (l'abbé) et CAILLEAU. *Dictionnaire bibliographique historique et critique des livres rares, précieux, etc.* Paris, Cailleau, 1790-1802, 3 vol. in-8°. Suppl. (par M. J. Ch. Brunet). Paris, J. Joseph Delalain fils, 1802, 1 vol. in-8°.

DUGUAY-THOUIN. *Mémoires du marquis Duguay Trouin, lieutenant général des armées navales.* Amsterdam, 1740, in-8°.

DUGUET. *Conférences ecclésiastiques sur les auteurs, les conciles et la discipline.* Pavie, 1789-91, 6 vol. in-12.

— *Regola per intendere le S. Scritture* (trad. ital.). Padova, 1758, in-8°.

DULARD. *Dei sistemi planetari.* Traduzione in versi. Venezia, 1764, in-8°.

— *La grandezza di Dio nelle maraviglie della natura*, tradotto dal francese da Pio Bonsi. Firenze, 1786, in-8°.

DU SAULT (Nicolas). *Caractères du vice et de la vertu.* Paris, 1655, in-8°.

— *Trattenimenti con Gesù Cristo nel SS. Sacramento dell'Altare.* Urbino, 1755, 2 vol. in-12.

E

ECHARD (Laurent). *Histoire romaine*, trad. de l'angl., par D. de Larroque. Amsterdam, 1730, 6 vol. in-12.

Ecole (L') du bonheur ou tableau des vertus sociales. Paris, 1785, in-12.

Entrée du roi Charles IX à Paris, le 16 mars 1571, etc. Paris, 1572, in-8°.

Entretiens ou dialogues sur le jansénisme, etc. S. l., 1738, 5 vol. in-12.

Epidemia (L') francese ovvero la monarchia e la religione quasi distrutte dall'assemblea nazionale. 1793, in-12.

ERASMO DI ROTTERDAM. *Elogio della pazzia.* Milano, 1819, in-12 (proibito).

Errori politici del governo rivoluzionario francese et relativi prognostici. Venezia, 1799, in-16.

ESPONCHÈS (Antoine-Félix Leyris d'), évêque de Perpignan. *Lettre pastorale à son diocèse.* 1792, in-8°.

Esprit (L') des journaux français et étrangers. Paris, 1793, in-12.

ESTRADES (D'). *Lettres, mémoires et négociations depuis 1663 jusqu'en 1668.* Bruxelles (La Haye), 1709, 5 vol. in-12.

Estats (Les) d'Espagne tenus à Tolède l'an 1560, etc., par le mandement du Roy Philippe II, trad. de l'espagnol par G. A. D. V. Paris, 1562, in-8°.

Etrennes religieuses pour l'an de grâce 1806 et 1807. Lyon et Paris, 1807, 2 vol. in-8°.

Europe ridicule ou réflexions politiques sur la guerre présente. Cologne, 1757, petit in-8°.

Examen de deux questions importantes sur le mariage. 1753, in-4° (proibito).

F

FABRICY (Gabriel). *Des titres primitifs de la révélation ou Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original*, etc. Rome et Paris, 1772, 2 vol. in-8°.

Fasti della rivoluzione di Francia, ossia relazioni degli orribili assassini, tirannie e crudeltà commesse da quel popolo. Venezia, 1799, in-8°.

Fautes des deux cotez par rapport à ce qui s'est passé depuis peu de temps en Angleterre (traduct. de l'anglais). Rotterdam, 1711, in-8°.

FÉNELON¹. (Bertrand de Salignac, Marquis de). *Della educazione delle Fanciulle, opera di Monsig. Francesco di Salignac*, etc. Venezia, Foglierini, 1788, in-8°.

— *Ricordi di Monsig. de Fénelon alle Madri intorno la educazione delle Fanciulle.* Pesaro, 1827, in-16.

— *Les Aventures de Télémaque*, etc., avec notes, etc. Venise, 1768, 2 vol. in-8°.

1. *Dialogues des Morts anciens et modernes avec quelques fables.* Paris, 1752, 2 vol. in-12, acheté par P. FRANCESCO LEOPARDI à la foire de Sinigaglia en 1834.

- *Les aventures de Télémaque*. Gênes, 1780.
- *Les aventures de Télémaque*. Gênes, 1782, in-8°.
- *Idem*, trad. ital. Venezia, 1789, in-8°.
- *Critique des aventures de Télémaque*. Cologne, 1700.
- *Les aventures de Télémaque*. Leyde, 1725, in-12.
- *The adventures of Telemachus*. London, 1740, in-4° (piccolo).

— *Il Telemaco in ottava rima*, etc. (Flaminio Scarselli). Roma, 1747, 2 vol. in-4°.

FERI (Michele). *Grammatica per apprendere la Lingua Francese*. Venezia, 1736, in-8°.

— *Grammatica Francese novamente spurgata*, etc. Venezia, 1755.

— *Nouvelle méthode abrégée, curieuse et facile pour apprendre de soi-même la langue française*, etc. Venezia, 1740, in-8°.

— *Nuovo e curioso metodo per apprendere la lingua francese*. Venezia, 1739, in-12.

FERMIN (Filippo). *Istruzioni importanti al Popolo sull'Economia animale per servire di seguito all'avviso al Popolo del Signor Tissot*. Siena, 1771, 2 vol. in-8°.

Figurini spettanti alla Repubblica Francese miniati con la dichiarazione di ciascuno (Costumi della Repubblica di Francia). Londra, 1799, in-8°.

FLACHAT (Jean-Claude). *Observations sur le commerce et sur les arts du Levant*, etc. Lyon, 1766, 2 vol. in-12.

FLÉCHIER (Monsignor Spirito). *Istoria del Cardinale Ximenès* (traduz. ital.). Venezia, 1721,* 2 vol. in-12.

— *Sermoni e Panegirici* (traduz. ital. di S. Canturani). Venezia, 1725, 2 vol. in-12.

— *Oraisons funèbres*, suivies de celles de Turenne, par MASCARON; du prince de Condé, par BOURDALOUE et de Louis XIV, par MASSILLON. Paris, Nicolle et Renouard, an XI, 1803 (édition stéréotype), 2 vol. in-18.

FLEURY (Claudius). *Ragionamento sulla Libertà della Chiesa nel promulgare le Leggi*, etc. contro il Fleury. Colonia, 1716, in-4°.

— *Histoire ecclésiastique*, avec la continuation. Paris, 1722-1746, 36 vol. in-4°.

— *Catechismo Storico che contiene il ristretto della Storia Santa et Dottrina Christiana*. Venezia, 1734, in-8° (proibito).

— *Disciplina Populi Dei in Novo Testamento cum adnotationibus et dissertationibus Francisci Antonii Zaccariæ*. Venetiis, 1761, 2 vol. in-4º.

— *Institution du droit ecclésiastique*. Paris, 1730, 2 vol. in-12.

— *Institutiones juris Ecclesiastici edidit Io. Gabriel Gruber*. Lipsiæ, 1762, in-4º.

— *Idem*, traduit par Zaccaria. Ancona, 1783, in-8º.

— *Costumi degli Israeliti* (1ª Parte), *Costumi dei cristiani* (2ª Parte). Venezia, 1789, in-8º.

FLORIAN (Jean-Pierre Claris de). *Gonzalve de Cordoue, ou Grenade reconquise*. Paris, Girod et Tessier, 1792, 2 vol. (le premier volume manque).

FONTANA (François). *Eloge funèbre du cardinal de Gerdil*, traduit de l'italien, avec des notes par M. l'abbé d'Hesmivi d'Auribeau. Rome, 1802, in-8º.

FONTENELLE (B. Le Bovier de). *Histoire des oracles*. Amsterdam, 1701, in-8º.

— *Œuvres diverses*. Amsterdam, 1742, 2 vol. in-8º.

— *Trattenimenti sulla pluralità dei Mondi*. Firenze, 1751, in-12.

FRANCHEVILLE (Joseph Du Fresne de]. *Le Siècle de Louis XIV.* Dresde, 1752, 2 vol. in-12 (proibito).

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse. *Œuvres complètes*. Amsterdam, 1790, 17 t., 8 vol. in-4º.

G

GARCILASSO DE LA VEGA. *Histoire des Incas, rois du Pérou*, traduite de l'espagnol par M. Baudouin. Amsterdam, 1704, 2 vol. in-8º (le deuxième volume manque).

GAUCHAT (Gabriel). *Lettres critiques, ou Analyse et réfutation de divers écrits modernes contraires à la religion*. Paris, Hérissant, 1753-63, 19 vol. in-12 (le premier et le dixième volumes manquent).

Gesuiti (Intorno la Distruzione dei) in Francia. Trad. dal francese. Amsterdam, 1760, in-8º.

GODEAU (Monsignor Antonio). *Storia ecclesiastica fino all'anno 855*¹. Traduz. ital. di D. Arnaldo Speroni. Venezia, 1761-1780, 11 vol. in-4^o.

GËTHE (Volfango). *Verter*. Lettere tradotte dal Tedesco. Venezia, 1796, in-12.

GOFFROY. *L'arte d'imparare la lingua francese per via dell'italiana*. Lucca, s. d., in-12.

GOGUET (Antonio). *Origine delle leggi, arti, scienze, etc. e loro progressi*, trad. da Giov. Riccomini. Lucca, 1762, 3 vol.

GOLDSMITH (Lewis). *Histoire secrète du Cabinet de Bonaparte*, etc., avec les portraits de sa famille et de sa cour à la fin de la première partie. Paris, 1814, in-12.

— *Istoria secreta del Gabinetto di Napoleone Bonaparte e della Corte di Saint-Cloud*. Italia, 1814, in-8^o.

GORINI (Gorio). *L'anthropologie*. Traité métaphysique. 1761, 2 vol. in-12.

GOUDAR (Lodovico). *Nuova grammatica italiana e francese*. Venezia, 1789, in-12.

GOUSSAULT. *Le portrait d'une femme honnête, raisonnable et véritablement chrétienne*. Lyon, 1694, in-12.

GRACIAN (Baltasar). *Le héros ou le caractère d'un vrai héros*, trad. de l'espagnol par Fr. de Courbeville. Rotterdam, 1729, in-12.

— *L'uomo di Corte*, tradotto dallo Spagnuolo in Francese da Amelot de la Houssaye e dal Francese in Italiano da Francesco Tosques. Venezia, 1718, in-8^o.

GRAYER. *Préface pour la métaphysique de Descartes*. Paris, 1809.

Grammatica Italiana, Francese e Spagnuola. Venezia, 1680, in-16.

Grammatica Francese ed Italiana di L. D. L. Venezia, 1699, in-16.

GRANET (Jean-Joseph). *Histoire de l'Hôtel royal des Invalides à Paris*. Paris, Desprez, 1736, in-fol.

GRESSET (Louis). *Œuvres*. Londres (Paris, Cazin), 1780, in-8^o.

1. L'original français porte le titre suivant : *L'Histoire de l'Eglise depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la fin du IX^e siècle*, etc. Paris, L. Billaine, 1657, 5 vol. in-fol.

GRIMOARD (Ph. Henri de). *Traité sur le service de l'Etat-Major général des armées*, etc. Paris, 1809, in-8°.

GRISEL (Joseph). *Le mystère de l'homme-Dieu, ou Jésus-Christ prédestiné, promis et désiré*. Paris, 1654, in-fol.

GROU (Jean). *Les caractères de la vraie dévotion*. Paris, 1788, in-12.

— *Caratteri della vera devozione* (traduz. dal francese). Imola, 1826, in-12.

GUILLET. *Les arts de l'homme d'épée ou le dictionnaire du gentilhomme*. A La Haye, 1680, in-12.

— *L'arte dell'uomo di spada o il dizionario del Gentiluomo* traduz. ital. di Narbonte Pontoni. Venezia, 1683, in-12.

GURNDEVILLE (Nicolas). *Critique des aventures de Télémaque*. Cologne, 1700, in-12.

GUSTA (P. Francesco). *Memorie della rivoluzione francese e della gran parte che vi hanno avuto i Giansenisti*. Assisi, 1793, in-8°.

GUYTON (De Morveau). *Preservativi contro la peste ossia l'arte di conservarsi in salute, di prevenire il contagio e di arrestarne i progressi*. Traduzione dal Francese. Bologna, 1804, in-8°.

H

HAEFFELIN. *Discours de l'influence des voyages sur le progrès des arts*. Mannheim, 1775, in-8°.

HERMANT (J.). *Storia dei Concilii* tradotta dal francese. Venezia, 1736, 4 vol. in-12 (le troisième volume manque).

HÉSIODE. *Les livres d'Hésiode, poète grec, intitulés les œuvres et les jours*, traduits du grec en français par R. Le Blanc. Paris, 1547, in-8°.

Histoires et mémoires de l'Académie royale des Sciences avec les Mémoires appartenant à la même. Paris et Amsterdam, 169 vol., de l'année 1666 jusqu'à l'année 1778, in-8°.

Histoire du duc d'Alençon, Lettres d'Héloïse à Abailard. Paris, 1680, in-12.

Histoire de l'Eglise écrite par Eusèbe, évêque de Césarée, traduite par M. Cousin. Paris, 1686, 6 vol. in-12.

Histoire romaine écrite par Xiphilin Zonara et Zosime, traduite sur les originaux grecs par M. Cousin. Paris, 1686, 2 vol. in-12.

Histoire (Abrégé de l') de la congrégation des Auxiliis. Francfort, 1687, in-12.

Histoire du temps ou relation de ce qui s'est passé de mémorable en Europe et principalement en Angleterre depuis les règnes de Charles II et Jacques II, trad. de l'anglais. Amsterdam, 1691, 5 vol. in-12 (le premier volume manque).

Histoire d'Emeric, comte de Tékéli. Cologne, 1694, in-12.

Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, enrichie de plus de quatre cents figures. Anvers, 1700, 2 vol. in-fol.

Histoire de la Moscovie. Amsterdam, 1718, in-12.

Histoire des deux Triumvirats depuis la mort de Catiline avec l'Histoire d'Auguste de Lawey. Amsterdam, 1719, 3 vol. in-12.

Histoire générale de l'Espagne tirée de Mariana et des auteurs les plus célèbres. Paris, 1723, 9 vol. in-12¹.

Histoire du Prince François Eugène de Savoye. Vienne, 1755, 5 vol. in-12.

HOMÈRE. *Les œuvres d'Homère*, traduites par M^{me} Dacier, avec des remarques et un supplément. Figur. Amsterdam, 1731, 7 vol. in-12.

HORACE. *Chefs-d'œuvre d'Horace* avec le latin à côté et des notes précédés de la vie d'Horace. A Lyon, 1787, 2 vol. in-12.

HOUTEVILLE (Cl. Fr.). *La religione cristiana dimostrata coi fatti*. Venezia, 1771, 2 vol. in-4^o.

HÜBNER (Jean). *Abrégé de la vieille et nouvelle Géographie*, traduit de l'allemand. Amsterdam, 1735, 2 vol. in-8^o.

HURÉ (Charles). *Dictionnaire universel de l'Ecriture Sainte*. Paris, 1715, 2 vol. in-fol.

I

Istoria moderna di Gioacchino Murat, scritta da lui medesimo, tradotta dal francese. Milano, 1815, 1 vol. in-12.

Istoria di quindici settimane o l'ultimo regno di Bonaparte. Lodi, 1815, 1 vol. in-8^o.

1. Œuvre attribuée à l'abbé de Bellegarde (J. Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, VI^e vol., 25988).

Instruction pour le campement des troupes à cheval. Paris, 1809, 1 vol. in-12.

Instruction sur le chemin de la croix. Rome, 1795, in-fol.

Instruction pastorale de Monseigneur l'évêque de Vence. Feugopolis, 1792, in-8°.

Instruction pour le campement des troupes à cheval. Paris, 1809, in-12.

Instruction pour le campement des troupes de l'infanterie. Paris, 1808, in-12.

Istruzione istorica e dimostrazione quale sia stato per lo più il carattere della Nazione francese in ispecie de' Parigini verso i loro re e verso gli altri popoli d'Europa. 1794, in-12.

Istruzioni pastorali di Monsignor Vescovo di Soissons che condanna le opere di Arduino e Berruyer. Brescia, 1763, 2 vol. in-4°.

IVVES (Antoine). *Instructions religieuses tirées des annales de l'ordre de Saint-François.* Paris, 1662, in-4°.

— *Recueil des traités spirituels.* Paris, 1654, in-12.

J

JAQUELOT. *Dissertation sur l'existence de Dieu.* A La Haye, chez Etienne Fouque, MDCXCVII, in-8°.

L

LABAUME (Eugenio). *La Campagna di Russia del 1812.* Venezia, 1815, 2 vol. in-8°.

LA BRUYÈRE. *Les Caractères*, avec défense de l'auteur par Pierre Coste. Paris, David, 1756, 2 vol. in-8°.

— *I caratteri.* Traduzione con note dell' Avv. Guiseppe Antonio Costantini. Venezia, 1758, 3 vol. in-8°.

LA CAILLE (Nicolas-Louis de). *Œuvres.* Paris, 1764, 6 vol. in-8° (le dernier volume intitulé *La guide*, etc. a été publié à Avignon en 1772).

LA CHAMBRE (de). *Arte di conoscere gli uomini.* Venezia, 1700, in-12.

LACOMBE. *Dizionario portatile delle belle arti etc. trasportato per la prima volta dal francese nella lingua toscana.* Nella stamperia di Bassano. 1768 a spese Remondini di Venezia.

LA CONDAMINE (de). *Memoria sulla inoculazione del vajolo*. Livorno, 1755, in-8°.

LADVOCAT (Jean-Baptiste). *Dizionario storico*. Bassano, 1773, 7 vol. in-8°.

LA FAILLE (Hardouin de). *L'idée parfaite du véritable héros*. Amsterdam et Paris, 1700, in-12.

LAFITEAU (Pier Francesco). *Istoria della costituzione Unigenitus* con le annotazioni di Innocenzo Nuzzi. Roma, 1794, 3 vol. in-4°.

— *Istoria della costituzione Unigenitus*. Colonia, 1742, 1 vol. in-4°.

— *La vie de Clément XI*. Padoue, 1752, 2 t., 1 vol. in-12.

LA FONTAINE (Jean de). *Fables choisies mises en vers avec la vie d'Esopé et des notes*. Vienne en Autriche, s. d., 1 vol. in-12.

— *Fables*. Paris, 1825, in-12.

LA HARPE (Gio. Francesco). *Compendio della Storia generale dei Viaggi*. Venezia, dal 1782 al 1785, 38 t., 19 vol. in-8°.

— *Il fanatismo della lingua rivoluzionaria ossia della persecuzione suscitata nel secolo decimo ottavo contro la Religione Cristiana i suoi ministri*. Cristianopoli, 1798, in-12.

LALANDE (de). *Abrégé de l'astronomie*. Paris, 1775, in-8°.

— *Voyage en Italie*. Genève, 1790, 7 vol. in-8°.

LALLEMAND. *Parafrasi dei Salmi*. Traduzione dal francese col testo latino. Venezia, 1762, 2 vol. in-12.

LA MARTINIÈRE (Antoine-Augustin). *Introduction à l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*. Amsterdam, 1735, 2 vol. in-8°.

— *Le Grand Dictionnaire géographique et critique*. Venise, dal 1737 al 1741, 10 vol. in-fol.

LAMBERT (Anne-Thérèse, M^{se} de). *I Consigli di una dama ad una sua figlia, dal francese*. Roma, 1768, in-12.

LAMENNAIS. *Saggio sull'indifferenza in materia di Religione*. Fermo, 1819, 6 vol. in-8°.

— *Del discernimento della vera religione*. Milano, 1825, 2 vol. in-8°.

LA MOTHE (François Le Voyer de). *Scuola dei principi e cavalieri cioè Retorica, Geografica, Morale, Economica, Politica, Logica, Fisica*. Venezia, 1737, in-12.

— *Scuola dei principi e cavalieri*. Bologna, 1766, in-12.

LA ROCHEFOUCAULD. *Réflexions ou sentences et maximes morales de la marquise de Sablé*. Amsterdam, 1705, in-12.

LA TOUR (François de). *Réflexions sur le discours de J.-J. Rousseau sur l'Inégalité*, etc. Turin, 1778, in-8°.

LAVAL (de). *La vraye et entière histoire des troubles et guerres civiles tant en France, Allemagne que Pays-Bas pour le faict de la religion*. Paris, 1563, 1 vol. in-8°.

LAVOISIER. *Trattato elementare di Chimica*, tradotto da Vincenzo Dandolo con note. Venezia, 1791, 4 vol. in-8°.

LEARDI (Paolo). *Orazione funebre di Luigi XVI*. Foligno, 1794, in-8°.

LE BLOND. *L'artillerie raisonnée*. Paris, 1776, in-8°.

LE BRUN (Pietro). *Storia critica delle pratiche superstiziose*. Traduz. ital. di J. Zannino Marsecco. Mantova, 1745, 2 vol. in-4°.

— *Spiegazione letterale storica e dogmatica della Messa*. Traduz. ital. di Anton Maria Donato. Verona, 1752, 4 vol. in-4°.

LE CLERC (Daniele). *Storia della Medicina*, trad. dal francese. Napoli, 1762, 4 vol. in-8°.

LE CLERC (Sebastiano). *Geometria pratica*. Venezia, 1796, 2 vol. in-12.

LE FERRON (Jean). *Catalogue des très illustres ducz et connestables de France, depuis le Roy Clotaire I jusques au Roy de France Henry II*. Paris, 1555, in-fol.

LEGENDRE (F.). *Arithmétique*. Paris, 1727, in-12.

— (G. C.). *Histoire de Clovis le Grand*. Paris, 1698, in-12.

LE NAIN (de Tillemont). *Histoire ecclésiastique et des Empereurs des six premiers siècles*. Venise, 1732, 22 vol. in-4°.

LÉON (L. F. Ponce de). *Le vrai serviteur de Dieu ou la Vie du P. Antoine Ivan*. Paris, 1654, in-12.

LESCORNAY (Jacques de). *Pratique de l'Eglise primitive*. Paris, 1647, in-8°.

Lettere francesi con la traduzione italiana. Firenze, 1786, in-8°.

Lettres, anecdotes et mémoires historiques du Nonce Visconti, Cardinal préconisé et Ministre secret de Pie IV et de ses créatures au Concile de Trente, etc. Amsterdam, 1719, in-12.

Lettres de l'abbé de... à ses clercs pour servir d'introduction à l'intelligence de la Sainte Ecriture. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

Lettres d'un négociant à son fils sur les sujets les plus importants du commerce. Strasbourg, 1786, 1 vol. in-8°.

Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions. Paris, 1718, in-12.

Lettres historiques, etc. sur le Danemarck. Genève, 1757, in-8°.

LE VAILLANT (François). *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance.* Lausanne, 1790, in-8°.

— *Secondo Viaggio nell'interno dell'Africa pel Capo di Buona Speranza.* Milano, 1817, 4 vol. in-12.

LEVESQUE (P. Charles). *Istoria della Russia.* Venezia, 1784, 3 vol. in-8°.

LIBES (Antoine). *Trattato elementare di Fisica*, traduzione di Luigi Baroni con note. Firenze, 1803, 1 vol. in-8°.

LINGUET (Simon-Nic.-Henri). *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle.* Londres, 1777, 15 vol. in-8°.

LOCKE (Giovanni). *Essai philosophique concernant l'Intendement humain*, traduit de l'anglais par Pierre Costet. Amsterdam, 1723, in-4° (proibito).

Londres (De) et de ses environs. Amsterdam, 1789, in-8°.

LONGUETERRE. *Vie de Très illustre Messire François de Sales, evêque et prince de Genève.* Lyon, 1624, in-12.

— *Idem*, trad. en italien. Loreto, 1795, in-4°.

M

MABLY (Gabriel de). *Diritti e doveri dell'uomo e del cittadino.* Venezia, 1797, 2 vol. in-8°.

— *I Dialoghi di Focione.* Roma, 1763, in-12.

— *Observations sur l'Histoire de France.* Kehl, 1789, 4 vol. in-8°.

MAIMBOURG (Louis). *Del Primato della Chiesa. Trattato istorico.* Venezia, 1766, in-8°.

— *Histoire de la décadence de l'Empire après Charlemagne et des différends des Empereurs avec les Papes au sujet des Investitures, etc.* Paris, 1679, 2 t. en 1 vol.

— *Histoire du grand schisme d'Occident.* Paris, s. d., 2 vol. in-16 (proibito).

— *Histoire de l'Arianisme depuis sa naissance jusqu'à sa fin avec l'origine et le progrès de l'Hérésie des Sociniens.* Paris, 1682, 3 vol. in-8°.

— *Histoire de l'Hérésie des Iconoclastes et de la translation de l'empire aux Français*. Paris, 1679, 2 vol. in-12.

— *Histoire du Luthéranisme*. Paris, 1680, 2 vol. in-12.

— *Histoire du Schisme des Grecs*. Paris, 1680, 2 vol. in-12.

MAIRON (Dortous de). *Eloge des académiciens de l'Académie royale des Sciences*. Paris, 1747, in-12.

MAISTRE (Giuseppe de). *Lettere di un gentiluomo russo su l'inquisizione spagnuola*. Modena, 1823, 1 vol. in-8°.

MALESTROIT (De). *Les paradoxes sur les faict des Monnoyes avec la responce de Jean Bodin*. Paris, 1578, in-8°.

Malheurs, souffrances et fin déplorable de Louis XVII à Montpellier. 1816, in-8°.

MALLET (Allain Manesson). *Les travaux de Mars ou l'art de la guerre*. Amsterdam, 1685, 3 vol. in-8° (les deux premiers volumes manquent).

— *Les travaux de Mars ou la fortification nouvelle tant régulière qu'irrégulière*. Paris, 1672, 3 t. en 1 vol. in-8° (figurato).

MALLET DU PAN. *Mercurio Britannico*. Venezia, 1798, 5 vol. in-8°.

— *Mercurio Istorico e Politico*. Venezia, 1800, in-8°.

MALLOT. *Dissertation sur l'époque du rappel des Juifs*. Paris, 1779, in-12.

MALTHUS. *Pratique de la guerre*. Paris, 1681, in-8°.

Malte, par un Voyageur français. 1791, 2 vol. in-12.

Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue. In-fol.

MARIVAUX (Pierre de). *Farsamone, ovvero le follie romanzesche del moderno Don Chisciotte*, tradotto dal Francese. Venezia, 1751, in-12.

— *Le spectateur français*. Paris, 1728, 2 vol. in-12.

MARMONTEL (Jean-François). *Contes moraux*. A La Haye, 1783, in-12.

— *Eléments de littérature*.

— *Il Belisario*. Venezia, 1784, in-8°.

— *Memorie sulla sua vita*. Milano, 1822, 4 vol. in-8°.

— *Novelle morali*, tradotte da Gasparo Gozzi. Venezia, 1762, 3 vol. in-8°.

MASSILLON (Jean Baptiste). *Petite Carême*. Paris, 1802, in-12.

— *Prediche sui Misteri di Gesù Cristo e di Maria SS.* Venezia, 1765, in-4°.

- *Prediche per l'Avvento*. Venezia, 1769, in-4º.
- *Quaresimale*. Venezia, 1768, 2 vol. in-4º.
- *Prediche per gli Ecclesiastici*. Venezia, 1766, in-4º.
- *Pensieri sopra diversi soggetti di morale e di pietà*. 1767, in-4º.

— *Sermons*. Paris, 1763, 2 vol. in-12.

MASSOULIÉ. *Meditazioni*. Venezia, 1768, in-12.

— *Trattato dell'amor di Dio*. Venezia, 1751, in-12.

— *Trattato d'una vera orazione contro i quietisti*. Venezia, 1739, in-12.

MATTEI (Pietro). *Storia di Francia nel regno d' Enrico il grande*. Venezia, 1624, 1 vol. in-4º.

— *Istoria delle guerre seguite fra le due corone di Spagna e Francia, insino alla pace di Vervins e alla morte di Filippo II con la genealogia della Real casa di Francia, etc...* Venezia, 1625, in-4º.

MATTHIEU (Pierre). *Histoire de France et des provinces étrangères durant sept années de paix du règne d'Henry IV de France*. Paris, 1620, 2 vol. in-8º.

MAUPERTUIS. *Lettere filosofiche tradotte*. Venezia, 1760, in-8º.

MAY (Louis du). *Le prudent voyageur contenant la description politique de tous les Etats du monde et particulièrement de l'Europe, etc.* Genève, 1681, 2 vol. in-12.

Mémoires du comte de Vordac, général de l'Empereur. Bruxelles, 1709, 1 vol. in-12.

Mémoires de la vie de Théodore Agrippa d'Aubigné, ayeul de M^{me} de Maintenon. Mémoires de M. Frédérique Maurice de la Tour. Relation de la cour de France en 1700. Histoire de M^{me} de Mucy. Amsterdam, 1731, 2 t. en 1 vol. in-12.

Mémoires de la dernière révolution d'Angleterre. A La Haye, 1702, 2 vol. in-12 (le premier volume manque) (proibito).

Mémoires de la vie de Milord Duc d'Ormond, etc., trad. de l'anglais. La Haye, 1737, 5 t. en 2 vol. in-12.

Mémoires de M. Du Guay Trouhin, lieutenant général des armées navales. Amsterdam, 1740, 1 vol. in-12.

Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, conseiller d'Etat, etc. Amsterdam, 1713, in-12.

Mémoires et négociations secrets de la cour de France touchant la paix de Münster. Amsterdam, 1710, 4 vol. in-8º.

Mémoires du baron de Pöllnitz. Amsterdam, 1738, 4 t. en 2 vol. in-12.

Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre avec une description de la ville de Londres et figures. A La Haye, 1698, 1 vol. in-12.

Memorie che servono alla vera storia di Madama Toissons d'Estiolles Marchesa di Pompadour. Venezia, 1789, in-8°.

Memorie per servire alla storia della repubblica Francese. Egoismo. Colpo d'occhio d'un vecchio osservatore. Nozione del Giacobinismo Esaltazione di Pio VII. Venezia, 1799, in-8°.

Memorie storiche sulle principali ragioni e circostanze della rivoluzione di Roma e di Napoli. Roma, 1800, in-8°.

Memorie sulla condotta politica e morale di Gioacchino Murat. Italia, 1815, in-8°.

MERCIER (Louis-Sébastien). *L'habitant de la Guadelupe*, comédie. Avignon, an II de la République, in-8°.

— *L'an deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fût jamais.* Londres, 1785, 2 vol. in-8° (proibito).

— *Sogni filosofici.* Parte I^a. Venezia, 1772, in-8° (proibito).

— *Théâtre complet.* Amsterdam, 1778, in-12.

Méthodes pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses. Paris, 1755, in-12.

MEZERAY. *Abrégé chronologique ou extrait de l'Histoire de France.* Paris, 1690, 3 vol. in-4°.

MONCHABLON (Xavier-Alphonse). *Dizionario di Antichità.* Venezia, 1769, in-8°.

MONET (Philibert). *Parallèle des langues françoise et latine.* Lyon, 1632, in-4°.

MONTESQUIEU. *Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence. Dialogue de Sylla et d'Eucrate. Temple de Gnide. Essai sur le goût.* Amsterdam, 1781, 1 vol. in-12.

— *L'esprit des lois.* A Genève, 1731, 3 vol. in-12 (proibito).

— *Lettres Persanes et Lettres d'une Turque à Paris écrites à sa sœur au sérail*, pour servir de supplément aux Lettres Persanes. Cologne, 1731, 2 t. en 1 vol. in-12 (proibito) (Voir SAINTE-FOIX).

MONTJOIE (F. C. L. V. de la Touloubre). *Histoire de la conjuration de Maximilien Robespierre.* Paris, 1801, 2 vol. in-16.

MORGAN (Lady). *La France*, par Lady Morgan ci-devant

Owenson. Traduit de l'anglais par S. J. B. D. Paris et Londres, Treuttel et Wurz, 1818, 2 vol. in-8°.

N

NARBONNE (Augustin de). *Sermons pour les Dimanches*. Toulouse, 1691, in-8°.

— *Sermons pour le Carême*. Toulouse, 1691, 2 vol. in-8°.

NECKER (Jacques). *De l'administration des finances de la France*. Paris, Panckouke, 1785, 3 vol. in-8°.

NOEL et DELAPLACE. *Cours de littérature et de morale ou recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue*. Paris, 1810, 2 vol. in-8°.

NICOLAS (de Dijon). *Sermons pour l'octave des morts*. Lyon, 1696, in-8°.

— *Lo spirito dell' ecclesiastico formato su quello di Gesù Cristo*. Venezia, 1770, in-4°.

NICOLE (Pierre). *Perpétuité de la Foy de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie défendue contre le livre du sieur Claude*. Paris, Ch. Savreux, 1704, 5 t. en 4 vol. in-4°.

NONNOTTE (Claude-François). *Dizionario filosofico della religione*. Venezia, 1779, 4 t., 2 vol. in-8°.

— *Errori di Voltaire confutati*. Venezia, 1778, in-8°.

Notizie secrete di Napoleone Buonaparte, scritte da persona che lo seguì 15 anni continui. Lugano, 1815, in-8°.

NOUVEL (Carlo). *Grammatica Italiana-Francese*. Roma, 1785, in-8°.

O

Ordonnances du Roy Henry III sur les plainctes des états convoqués à Blois en 1580. Paris, 1580, in-12.

ORLÉANS (Pierre-Joseph). *Histoire des révolutions d'Angleterre depuis le commencement de la Monarchie jusqu'en 1691*. La Haye, Isaac van de Kloot, 1729, 3 tom. en 1 vol. in-4°.

ORSI (Gio. Giuseppe). *Considerazioni sopra la maniera di ben pensare nei componimenti, opera già pubblicata dal Padre Bouhours Gesuita, e scritture pro e contra, etc.* Modena, 1735, 2 vol. in-4°.

Orazione funebre della sublimissima potentissima ed eccellentissima principessa Maria Antonietta. In Foligno, 1794.

ORVILLE (D'). *La sventurata Castelli o lettere della Contessa Castelli alla Baronessa di Freville.* Venezia, 1785, 2 t. en 1 vol. in-8°.

OVIDE. *Les Métamorphoses*, traduites avec des remarques, des explications historiques, par M. Banier. Amsterdam, 1732, 3 vol. in-12.

P

PAGÈS (Francesco)¹. *Istoria segreta della Rivoluzione Francese.* Milano, s. d., 7 t. en 4 vol. in-8°.

PALLUCCI (Noël-Joseph). *Nouvelles remarques sur la Lithotomie, suivies de plusieurs observations sur la séparation du Penis et l'amputation des mammelles*, etc. Paris, 1750, in-12.

PAOLO (Emilio). *Istoria delle cose di Francia.* Venezia, 1549, in-4°.

PASCAL (Blaise). *Les Provinciales, ou Lettres écrites par Louis de Montalte (Pascal) à un providcial avec les notes de Guillaume Wendrock (Nicole).* Amsterdam, 1735, 4 t. en 3 vol. in-12 (proibito).

— *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets.* Amsterdam, s. d., 1 vol. in-8°.

— *Pensieri sopra la Religione.* Vicenza, 1790, in-12.

PATIN (Charles). *Introduction à la connaissance des Médailles.* Padoue, 1691, in-12.

PAULIAN (Aimé-Henry). *Dictionnaire de Physique.* A Nîmes, 1781, 4 vol. in-8°.

— *Dictionnaire portatif de Physique.* Avignon et Paris, 1760, in-8°.

— *Dizionario portatile di Fisica.* Venezia, 1794, 2 vol. in-8°.

— *Manuductio ad Elementa Mathematica abbatibus de la Caille.* Venetiis, 1773, in-8°².

1. Le nom complet est FRANÇOIS-XAVIER PAGÈS (1745-1802), qu'on ne doit pas confondre avec son parent PIERRE-MARIE-FRANÇOIS PAGÈS (1748-1793).

2. Le titre de l'original français est le suivant : *Le guide des Jeunes Mathématiciens sur les leçons de M. l'abbé de LACAILLE*, par un ami de l'auteur. Avignon, Gérard, et Paris, Dehaussy le jeune, 1768, in-12.

PAULMIER (François). *Les stations du Mont Calvaire ou la voie de la Croix*. Rome, 1733, in-12.

PETAVIO. *Abrégé chronologique de l'Histoire sacrée et profane*. Paris, 1715, 5 vol. in-12.

PETITDIDIER (Matteo). *Trattato Teologico sopra l'autorità ed infallibilità del Papa*. Roma, 1725, in-8°.

PEY (L'abbé). *La legge di natura perfezionata dalla legge Evangelica*. Venezia, 1796, in-4°.

Philosophe (Le), catéchisme ou entretiens sur la Religion. Paris, 1779, in-12.

PICO (Ranuccio). *Vita di S. Luigi, Re di Francia*. Piacenza, 1632, in-4°.

PLATEL (C. P.)¹. *Mémoires historiques sur les affaires des Jésuites avec le Saint-Siège*. Lisbonne (Paris), 1766, 7 vol. in-4°.

PLUCHE (Noël-Antoine). *Histoire du Ciel où l'on recherche l'origine de l'idolâtrie*. 1740, 2 vol. in-12.

— *Spettacolo della natura*. Venezia, 1786, 14 vol. in-8°.

— *Storia del Cielo secondo le idee dei filosofi dei Poeti, di Mosè, etc.* Venezia, 1769, 2 vol. in-8°.

PLUQUET (François-André-Adrien). *Dictionnaire des Hérésies, des erreurs et des schismes, etc.* Paris, 1764, 2 vol. in-8°.

PLUTARQUE. *Vies des hommes illustres* (trad. par M^{me} Dacier). A Lyon, 1803, 14 vol., in-12.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph). *Archéologie française ou Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude, etc.* Paris, Didot-Th. Desoër, 1821-4, 2 t. in-8°.

PÖLLNITZ (Charles-Louis de). *Lettres et mémoires du baron de Pöllnitz*. Francfort, 1738, 3 vol. in-12.

PRADT (de). *Racconto istorico sulla ristaurazione del Governo Reale in Francia seguita ai 31 Marzo 1814*. Parigi (Milano), 1816, in-8°.

— *Storia dell'Ambasciata nel Gran Ducato di Varsavia nel 1812*. Milano, 1815, in-8°².

Pratique de piété pour passer une heure avant le très Saint-Sacrement. Lion, 1766, in-12.

1. Platel n'est qu'un pseudonyme sous lequel se cachait Pierre Parisot Norbert, missionnaire apostolique des Indes.

2. La première édition française de cet ouvrage qui fit tant de scandale est de 1815 (Paris, Pillet aîné).

PRIDEAUX (Jean). *La vie de l'imposteur Mahomet*, recueillie des auteurs arabes, persans, hébreux, etc., trad. de l'angl. par Dan. de Larroque. Paris, 1699, in-8°.

— *Storia de' Giudei e de' popoli vicini*, trad. dal francese. Venezia, 1799, 9. t. en 3 vol. in-8°.

Prière à l'auguste Mère de Dieu. Petites Poésies. Lettre à la paroisse de Sainte-Croix de Nantes. Perpignan, 1792, in-8°.

Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques et spécialement des psaumes relativement à la langue originale, suivis de dissertations sur les lettres de l'abbé de Villefroy. Paris, 1755, 16 vol. in-12.

Principes du commerce opposé au trafic. 1786, 2 t. en 1 vol. in-8°.

Principes pour la lecture des poètes. Paris, 1745, 2 vol. in-12.

Prophéties (Les) de Jérémie, de Baruch et de Habacuch, traduites de l'hébreu et du grec, en latin et en françois par les Auteurs des Principes discutés. Paris, 1780, 9 vol. in-12.

PROYART (Liévain-Bonaventure). *Louis XVI détrôné avant d'être Roy, ou Tableau des causes nécessitantes de la Révolution française*. Londres, 1800, in-8°.

Q

Quadro del fanatismo della Rivoluzione di Francia. Foligno, 1793, in-8°.

R

Raccolta di lettere dell'Armata Francese condotta in Egitto intercettate dall'Armata Inglese. Londra, 1799, 2 vol. in-12.

Raccolta di varii opuscoli relativi alla Rivoluzione di Francia. 1793-1800, 3 vol. in-8°.

Raccolta delle particolarità curiose della vita e morte di Voltaire con facoltà di Mons. Ven. di Basilea. Foligno, 1782, 1 vol. in-8°.

Raccolta di scritti de' Parrochi di Parigi, e di altre città della Francia intorno a varie opinioni morali. Traduzione dal francese. Avignone, 1759, in-8°.

RAPIN (René). *Œuvres*. Amsterdam, Mortier, 1709, 2 vol. in-12.

RASTIGNAC (de). *Accord de la révélation et de la raison contre le divorce*. Paris, 1790, in-8°.

RAYNAL (Th. G. Francesco). *Storia della America settentrionale*. Venezia, 1778-1780, 3 vol. in-8°¹.

— *Analisi della Storia filosofica e politica del commercio europeo nelle due Indie*. Venezia, 1779, in-8°.

Reali (I) di Francia nei quali si contiene la generatione de Re, Imperatori, etc... Venezia, 1679, in-12.

REBOULET. *Istoria di Luigi XIV re di Francia*. Venezia, 1724, 4 vol. in-4°.

Réclamations et protestations contre certains décrets de l'assemblée, etc. et notes sur une lettre de M. de Ville. Perpignan, 1791, in-8°.

Réflexions, sentences ou maximes royales et politiques, traduites de l'espagnol par le R. P. de Obeilh. Amsterdam, Elzevir, 1671, in-16.

Réflexions sur les articles de la mémoire présentée à la Diète de l'Empire par l'Electeur de Cologne sur les Nunciatures. Ratisbonne, 1788, in-8°.

Remonstrances faictes au roy de France par les deputez des Trois Estats du duché de Bourgoigne, sur l'edict de Pacification des troubles du royaume de France, etc. En Anuers, par Guillaume Silvius, imprimeur du roy, 1564, in-8°.

Réponse aux lettres provinciales de L. de Montalte, ou entretiens de Cléandre et d'Eudoxe. Amsterdam, 1697, 1 vol. in-12.

Responce des Etats Généraux des Pays-Bas à la proposition que leur a esté faite au nom de Sa Majesté Imperiale. Anvers, Plantin, 1578, in-8°.

RICHARDSON. *Lettres angloises ou histoire de Miss Clarisse Harlow*. Trad. de l'anglais par l'abbé Prévost d'Exiles. Paris, Les Libraires Associés, 1766, 13 vol. in-12.

— *Nouvelles lettres angloises ou histoire de Chev. Grandisson*. Trad. de l'angl. par l'abbé Prévost d'Exiles. Amsterdam (Paris), 1776, 8 vol. in-12.

RICHELET (Pierre). *Dictionnaire de la langue françoise ancienne et moderne*. Paris, 1728, 3 vol. in-fol.

— *Dictionnaire portatif de la langue française extrait du grand dictionnaire de Richelet*. Lyon, 1761, in-8°.

1. Ouvrage injustement attribué à Raynal, bien que publié sous son nom.

— *Les plus belles lettres françaises tirées des meilleurs auteurs.* 5^e édition, revue et augmentée, avec des observations sur l'art d'écrire, par B. L. M. (Bruzen de La Martinière). Amsterdam, frères Wetstein, 1737, 2 vol. in-12.

RICHELIEU (Cardinal). *Traité qui contient la méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui sont séparés de l'Eglise.* Paris, Séb. Cramoisy, 1651, in-fol.

Riflessioni politiche e morali sui progressi della rivoluzione di Francia. Foligno, 1794, in-8^o.

ROBERT (de Vaugondy Gilles). *Géographie sacrée et historique.* Paris, Durand, 1797, 3 t. en 2 vol. in-12.

ROBINSON. *L'état présent de la Suède, etc.* (trad. de l'anglais). Amsterdam, P. Brunet, 1720, in-8^o.

ROLLIN (Carlo). *Histoire ancienne.* Amsterdam, 1733-1739, 13 vol. in-12.

— *Storia Romana.* Siena, 1776, 18 vol. in-8^o.

— *Storia antica.* Siena, 1778-81, 14 vol. in-8^o.

— *Continuazione di Crévier et Bois. Storia degli imperatori romani.* Siena, 1781, 32 vol. in-8^o.

— *Maniera d'insegnare a studiare le belle lettere.* Venezia, 1792, 4 t. en 2 vol. in-8^o.

ROUSSEAU (J.-Jacques). *Del contratto sociale ossia principii del diritto politico.* Venezia, 1797, in-8^o (proibito).

— *Discorso sopra la origine e i fondamenti della ineguaglianza fra gli uomini.* Traduz. ital. Venezia, 1797, in-8^o.

— *Il buon governo degli affari domestici* (tratto dalla nuova Eloisa). Venezia, 1768, in-8^o.

— *La nouvelle Héloïse.* Genève, 1793, 6 vol. in-12 (proibito).

— *L'arte di rendersi felice.* Venezia, 1766, in-8^o.

— *Les confessions*, édition enrichie d'un nouveau recueil de ses lettres, dal 1786 al 1790. Londres, 10 vol. in-18.

— *Pensées de J.-J. Rousseau*, extraites de ses ouvrages (par l'abbé de Laporte). Amsterdam, 1786, 2 vol. in-12.

— *Pensieri di un illustre filosofo moderno.* Venezia, 1769, in-8^o.

ROYAUMONT (de)¹. *L'histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, avec des explications, etc. Lyon, 1735, in-12.

1. Pseudonyme de Nic. Fontaine.

S

Saggio sul governo temporale del Papa tradotte dal francese e corredato di note da Carlo Antici. Roma, 1815, in-8°.

Saggio sul governo temporale del Papa, tradotto dal francese e corredato di note da Carlo Antici. Bologna, 1815, 3 vol. in-8°.

SAGREDO (Giovanni). *Histoire de l'Empire Othoman*, traduit de l'italien par M. Laurent. Paris, Fr. Barrois, 1724, 6 t. en 3 vol. in-12.

SAINCTONGE (Louise-Geneviève Gillot, dame de). *Histoire de Don Antoine, roi de Portugal*, etc. Amsterdam, 1696, in-12¹.

SAINT-EVREMOND. *Œuvres avec la vie de l'auteur*, par M. Des Maizeaux. Amsterdam, 1739, 5 vol. in-12.

— *Mélange curieux des meilleures pièces attribuées à M. de Saint-Evremond et de quelques autres ouvrages*. Amsterdam, 1739, 2 vol. in-12.

— *Saint-Evremoniana ou Recueil des pièces curieuses*, etc., par Saint-Evremond. Amsterdam, 1701, in-8°.

SAINT-FOIX (Poullain de). *Lettres turques* (V. Montesquieu, *Lettres persanes*).

SAINT-PIERRE (Bernardin de). *Etudes de la nature*. Paris, 1793, 10 vol. in-16.

— *La Capana indiana*. Parigi, 1796, in-16 (proibito).

SAINT-PIERRE (Charles). *Annales politiques*. Londres, 1758, 2 vol. in-8°.

SALES (Saint François de). *Introduction à la vie dévote*. Paris, 1735, in-12.

SALOMON. *L'Ecclésiaste*, traduit de l'hébreu en latin et en français par les auteurs des *Principes discutés*, avec des notes. Paris, 1771, in-12.

SALLUSTE. *Œuvres*, trad. par Dureau de Lamalle. Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

SAURI. *Elementi di logica, matematica, metafisica ed etica ossia la morale del cittadino del mondo*. Venezia, 1777, 5 vol. in-8°.

— *Cours complet des Mathématiques*. Paris, 1778, 5 vol. in-8°.

SAVERIEN. *Dictionnaire historique, théorique et pratique de Marine*. Paris, Jombert, 1758, 2 vol. in-8°.

1. Cette œuvre a été imprimée d'abord, mais la même année, à Paris.

— *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent, avec un abrégé de la vie des plus célèbres auteurs dans ces sciences.* Paris, Lacombe, 1766, 1 vol. in-8°.

Science (La) des Médailles antiques et modernes. Paris, 1715, 2 vol. in-12.

Scuola del soldato in italiano e in franceze. Venezia, 1798, in-12.

Secrétaire (Le nouveau) de la cour. Paris, 1765, in-8°.

SEGRAIS (de). *Œuvres diverses.* Amsterdam, 1723, 2 vol. in-8° (le premier volume manque).

SEYSSSEL (Claude). *La grande monarchie de France et la Loy salique, première loy des François.* Paris, Galliot du Pré, 1558, 1 vol. in-8°.

SERVIEZ (Jacques Roergas de). *La vie des femmes des douze Césars.* Amsterdam, 1722, 2 t. en 1 vol. in-12.

— *Storia delle Imperatrici Romane.* Napoli, 1749, 3 vol. in-8°.

Siècle (Le) politique de Louis XIV avec les pièces qui forment l'histoire du siècle de M. Voltaire et de ses querelles avec Maupertuis et de la Beaumelle. A Sieclopolie, 1754, 2 vol. in-12.

SIMON. *Le grand dictionnaire de la Bible*, enrichi d'une introduction et d'une chronologie sacrée. Lyon, 1703, 2 vol. in-fol.

SOLIS (Antoine). *Histoire de la conquête du Mexique.* Traduite de l'espagnol par l'auteur des *Deux Triumvirats*¹. Paris, 1730, 2 vol. in-12.

— *Idem*, tradotta in ital. da un accademico della Crusca. Firenze, 1699, in-4°.

Souffrance, derniers moments et martyre de Marie-Antoinette, reine de France. Montpellier, 1816, in-8°.

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de). *Corinne ou l'Italie.* Paris, Nicolle, 1812, 3 vol. in-12.

— *Delphine.* Genève, Paschoud, an X (1802), 4 vol. in-12.

STRADA (Famien). *Histoire de la guerre de Flandres*, tr. par Du Ryer. Bruxelles, 1712, 3 vol. in-12.

— *Supplement a la dicte histoire.* Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12.

1. DE BROÉ, sieur de Citry et de La Guette.

T

Tableau de l'ancien Sénat romain où on décrit les fonctions, obligations, prérogatives des Sénateurs, etc. Paris, 1713, in-12.

Tableau de l'Univers géographique et historique. Liège, 1784, 2 vol. in-12.

TACITE (*Œuvres de*). Nouvelle traduction par M. J. B. J. R. Dureau de la Malle avec le texte à côté. Paris, 1808, 5 vol. in-8°.

TACITE (*Œuvres de*). Avec des notes politiques et historiques par Amelot de la Houssaye. Amsterdam, 1715, 4 vol. in-12.

TEDARNI (Solasma). *La Morte di Maria Antonietta* d'Austria regina di Francia. Tragedia. Foligno, 1794, in-8°.

Testament (Le Nouveau). Paris, 1653, in-24.

TISSOT (Simon-André). *Avvertimenti al popolo sopra la sua salute*. Opera arricchita di annotaz. da G. Pellegrini. Venezia, 1768, 2 t. en 1 vol. in-8°.

— *Avis au peuple sur sa santé*. Lausanne, 1783, 2 vol. in-8°.

— *Avviso al Popolo sulla salute*, con la continuazione. Napoli, 1771, 4 vol. in-12.

— *Dell'apoplezia dell'epilessia e della colica saturnina*. Napoli, 1778, 1 vol. in-12.

— *Della cura del vajolo cui si è aggiunto un trattato sopra l'innesto pratico del vajolo del Dottor Gatti ed una lettera di Tissot al Sig. Roncalli intorno all'utilità dell'inoculazione*. Venezia, 1784, in-8°.

— *Del pane, contro un opuscolo del Sig. Linguet contrario all'uso del pane, etc.* Venezia, 1782, in-8°.

— *Della salute dei letterati, aggiunto un discorso preliminare del Sig. Dott. Giampietro Pellegrini medico e filosofo Veneziano*. Venezia, 1769, in-8°.

— *Epistolæ Medicæ*. Venetiis, 1770, in-8°.

— *Ginnastica medica chirurgica, o sia saggio sull'utilità del moto e dei differenti esercizi del corpo*. Venezia, 1785, in-8°.

— *L'inoculazione giustificata*. Venezia, 1781, 2 vol. in-8°.

— *L'onanismo nel secolo decimo ottavo*. Padova, 1770, in-8°.

— *Observations et dissertations de médecine pratique, etc.* Lausanne, 1789, 2 vol. in-12.

— *Saggio sopra le malattie delle persone del gran mondo*. Venezia, 1770, in-8°.

Trattato della epilessia, etc. Venezia, 1782, in-8°.

THÉVENOT. *Voyages de M. de Thévenot, tant en Europe, qu'en Asie et en Afrique*. Amsterdam, Mich. Le Cène, 1727, 5 vol. in-12.

THOMAS (Ant. Leonard). *Elogii con note*. Traduzione di Antonio Besini. Livorno, 1788, 2 t. en 1 vol. in-12.

— *Œuvres complètes augmentées d'un Essai sur les Eloges*, etc. Amsterdam, 1774, 4 vol. in-12.

— *Saggio sopra il carattere, costumi e spirito delle Donne*. Venezia, 1773, in-8°.

TOURON (Antoine). *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*. Paris, Babuty, 1743, 6 vol. in-4°.

— *Parallelo dell'incredulo e del vero fedele*. Bologna, 1763, in-8°.

— *La vie de saint Dominique de Guzman, fondateur des Frères Prêcheurs, avec l'histoire de ses premiers disciples*. Paris, Gissey, 1739, in-4°.

— *Vie de saint Thomas d'Aquin, avec un exposé de sa doctrine et de ses ouvrages*. Paris, Gissey, 1737, in-4°.

— *Vita di S. Vincenzo Ferreri dell'ordine de Predicatori*, trad. dal Francese. Venezia, 1757.

— *Histoire générale de l'Amérique depuis sa découverte*. Paris, 1768-9, 14 vol. in-12.

Traité de la nature et de la grâce. 1682, in-16.

Traité du Café. A Paris, 1798, in-12.

V

VALENTIN. *Instruction tirée de l'Ecriture sur l'ordre social et les devoirs de la vie civile*. Venise, 1799, 1 vol. in-8°.

— *Idem*, tradotto da P. Scipione Bonifacio. Venezia, 1799, in-8°.

VALMONT (de Bomare). *Dizionario di Storia Naturale*. Roma, 1791-1804, 41 vol. in-8°.

VENERONI (Jean Vigneron). *Dictionnaire italien et françois*. Venise, 1737-40, 2 vol. in-4°.

VERDIER (J.-B.-Antoine). *Abrégé chronologique de l'Histoire romaine*. Paris, 1670, 8 vol. in-12.

Verità (La) vendicata dai sofismi della Francia in risposta allo scrittore delle pretese cristianissime contro i principati del Re Cattolico. Napoli, 1667, in-4°.

Version des Psaumes sur le texte hébreu, par les auteurs des *Principes discutés*. Paris, 1762, in-12.

VERTOT. *Histoires des révolutions de la République romaine*. Paris, 1796, 3 vol. in-12.

— *Histoire des révolutions de Suède*. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

— *Révolutions de Portugal*. Paris, 1750, in-12.

Viaggio di Levante del Sig. di Loir e di Inghiltera del Sig. Sorbiere. Bologna, 1670, in-12.

Viaggio di tre vescovi francesi spediti da Alessandro VII alla Cina. Roma, 1669, in-12.

VILLECOMTE (Denis de). *Lettres modernes, avec les réponses françaises et italiennes*. Paris, 1762, in-12.

— *Idem*. Bassano, 1773, in-12.

VILLETHIER (Girard de). *Vita di S. Giov. di Dio, Fondatore dell'Ord. dell'Ospitalità* (traduz. dal francese). Firenze, 1747, in-4°.

Vita (La) e le aventure di Robinsone Crusoe scritte da lui medesimo. Tradotte dal francese. Venezia, 1799, 2 t. in 1 vol. in-8°.

VOITURE (Vincent). *Œuvres*. Paris, 1660, in-12.

VOLNEY. *Les Ruines*. Paris, 1822, 1 vol. in-12 (proibito)¹.

VOLTAIRE. *Candido a l'ottimismo del signor Dot. Ralph*. 1759, in-8° (proibito).

— (*Morte di*). *Diderot e D'Alembert. Descrizioni di Ferney*, etc. Assisi, 1798, in-8°.

— *di ritorno dalle ombre e sul punto di ritornarvi*, etc. Londra, 1778, in-8°.

— *fra le ombre dell'abate*. Giulio Nuvoletti. Roma, 1777, in-12.

— *Histoire de Charles XII avec les critiques de M. la Motraye*, etc... Londres, 1735, 2 vol. in-12.

— *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*. 1761, in-12.

1. Leopardi cite la 4^e édition de 1808. Paris, VII, 52.

- *Histoire du siècle de Louis XIV.* A La Haye, 1752-1753, 4 t. en 3 vol. in-8° (proibito).
- *Il Fanatismo.* Venezia, 1779, in-8°.
- *L'orfano della Cina.* Parma, 1762, in-4°.
- *Opere scelte appartenenti alla Storia Letteraria e filosofia.* Londra, 1760, 3 t. en 1 vol. in-8°.
- *Testamento politico* (traduz. ital.). S. l., 1779, in-8°.
- *Tragedie tradotte.* Venezia, 1783, 6 vol. in-12.
- *Vie de Charles XII, roi de Suède.* S. l., 1 vol. in-12.

Z

- ZAMPINI (Matteo di Recanati). *Degli Stati di Francia et della loro possanza.* Parigi, 1578, in-8°.
- *Istoria degli stato e di Francia e della loro possanza.* Bologna, 1679, in-12.
 - *Idem.* Venezia, 1628, in-4°.
-

APPENDICE III

LETTRES INÉDITES POUVANT SERVIR A L'ÉTUDE DE LA VIE DE LOUIS DE SINNER ¹

1

Murawieff Apostol à De Sinner.

Livourne, 3 sept. 1830.

Vous ne pouviez pas, aimable ami, me donner une nouvelle plus agréable que celle de votre prochaine arrivée dans ce pays. — Mon plan était de me baigner jusqu'au 1^{er} octobre ; mais comme Livourne ne peut pas avoir pour vous les attraits de Florence, j'abrègerai mon séjour ici d'une semaine ou davantage ; mais de toute manière il faut venir me joindre ici et puis nous irons tous ensemble dans la capitale de la Toscane.

Vous auriez bien fait de faire viser votre passeport par le chargé d'affaires toscan à Paris : au reste vous entrerez et sans cela et sans difficulté : ce sont les propres paroles du Ministre, que j'ai consulté pour vous.

Vale et celeriter veni,

Murawieff.

Suisse.

A Messieurs Schiess Frères, à

Herisau

Canton de Appenzell

Pour le Docteur de Sinner chez M. le pasteur Piechtsteiner.

Teufen.

1. Sur les originaux de ces lettres et sur leurs auteurs, voir l'introduction que nous mettons en tête de notre volume intitulé : *Lettres inédites relatives à Giacomo Leopardi*. Paris, Champion, 1913.

2

Murawieff à De Sinner.

Villa Micali, pr. de Livourne, 20 sept. 1830.

Du moment que j'ai reçu votre dernière lettre de Paris, cher et bon ami, je n'ai pas tardé un instant à vous répondre, à Herisau, chez M. le pasteur à M. le Docteur Sinner.

Comment se fait-il que vous n'avez pas reçu ma lettre ? Pourquoi ? — Je ne puis vous dire autre chose à cela que : *Il libro del Perchè, stampato ancor non è.*

Vous avez mal fait de négliger le visa toscan à Paris ; mais j'en ai fait parler au Ministre qui m'a dit que vous n'éprouveriez aucune difficulté aux frontières du Grand Duché. Pour plus de sûreté j'en ai écrit hier au Comte Passombrerii (?) et j'espère bientôt vous embrasser ou apprendre que vous êtes sain et sauf devant mon palais.

Vale ¹.

A Monsieur

Monsieur L. de Sinner,
à l'Hôtel de Reichmann à *Milan*.

3

Haase à De Sinner.

Sonnabend Morgens, 23 März (1833).

Zeichen und Wunder, mein teurer Freund. Endlich schallt die Stimme *Clamantis ex deserto* : gestern Abend 22 erhielt ich aus der Preussischen Gesandtschaft einen langen Brief von Herrn von Humboldt dessen unermüdete Freundschaft sich hier von neuem bewahrt hat, nebst drei Einlagen. Diese schicke ich Ihnen auf der Stelle ; den (vom 3 März datirten, gestern empfangen) Brief kann ich leider nicht entbehren, da er viele, zum Teil verwickelte

1. De Sinner a dû arriver quelques jours après car la correspondance est interrompue. Elle reprend en 1831 (15 janvier).

Auftrage enthält, die sogleich nach den gegebenen Adressen besorgt und deshalb noch heute mehrere Briefe gefertigt werden müssen. Ich schreibe aber alles ab, was un in useres trefflichen Freundes Berichte auf die Salzursina oder Bärensprungiana auch nur im entferntesten Bezug hat.

Vous serez singulièrement étonné qu'une lettre écrite au mois de novembre et par une personne qui m'est si chère, soit restée sans réponse pendant trois mois. Je puis vous assurer, mon cher et excellent ami, que je n'ai pas laissé passer une seule semaine sans pousser à la roue, mais les affaires qui dépendent d'une corporation polycéphale (du Magistrat) bien que ce soit une corporation très bien présidée par l'excellent et patriotique M. Bärensprung et très bienveillante pour les Suisses (?) en général, sont interminables en Allemagne. Enfin je suis assez heureux de vous envoyer les réponses officielles et l'expression du vif désir que nous puissions faire l'acquisition de M. de Sinner s'il n'est pas effrayé d'une espèce de nuage dans lequel les années qui succèdent à 1836 sont encore enveloppées. Le Gymnase dispose de certains fonds que le Gouvernement n'a officiellement promis que jusqu'en 1836. Il peut les retirer et alors, avec le même nombre de leçons, M. de Sinner n'aurait que 400 écus de Prusse à partir de 1836 ; mais vous verrez par le n° III qu'il y aurait encore des remèdes en ce cas extrême. Je sens parfaitement que les offres qu'on fait ici ne sont aucunement engageantes pour un savant du mérite de M. de Sinner, mais peut-être n'a-t-il que l'intérêt de prendre pied en Allemagne et d'y attendre assez tranquillement pendant les trois premières années qu'on lui prépare à l'Université de Berlin ou ailleurs, les avantages qui lui sont dûs. J'expose les faits, je ne conseille pas ; car 600 écus c'est bien le *minimum* avec lequel un homme de talent puisse passer sa vie à Berlin. Il nous reste sans doute la ressource de M. de Altenstein qui, de même que son pilote M. Schulze est très favorable à M. de Sinner. C'est par eux que dans la suite on pourra obtenir le titre de Professeur, que le Gymnase ne peut conférer, mais comme le premier mouvement de M. d'Altenstein est toujours dictatoire, je n'ai pas voulu confondre ce qui est tout positif (n° I, II, III) avec une correspondance ministérielle, cela d'ailleurs m'aurait peut-être encore retardé de quelques semaines. Vous verrez par le n° III que votre savant ami doit, dans tous les cas, se décider avant le 1^{er} avril,

ce qui me paraîtrait nécessaire de faire dans une lettre à M. Auguste qui peut m'être envoyée sous mon adresse par M. de Werther (Sicherer und schleuniger wäre es doch wohl durch die Post, falls sie sich entscheiden). Il serait poli d'en écrire une autre à M. de Bärensprung (geheimer Rath und Oberbürgermeister Hochwohlgeboren) ; car je puis vous affirmer, cher ami, que tous les deux ont mis la meilleure grâce dans cette affaire, mais, hélas, la vie humaine est une malheureuse équation de conditions et de retards.

So weit, Herr von Humboldt ; jetzt ist es an Ihnen, mein verehrter Freund, sich zu entscheiden. Sie sehen, dass keine Zeit zu verlieren, obschon ich hoffe, dass es mit dem Termin zum 1 April nicht ganz strenge wird genommen werden. Leider kann ich noch nicht ausgehen. Sie finden mich also immer zu Hause, besonders von zwölf Uhr an, wo mein Fuss längst besichtigt gebadet und verbunden ist, bis gegen 5, wo Bekanntinnen zu mir schleichen, um mit mir zu essen.

In höchster Eile.

Ad cineres usque treu der Ihrige.

4

De Sinner au Ministre de l'Instruction publique.

A Monsieur le Ministre de l'Instruction publique.

Monsieur le Ministre.

Enhardi par la bienveillance que vous avez daigné me témoigner lors de l'audience que vous me fîtes l'honneur de m'accorder, je prends la liberté de vous communiquer un incident qui pourrait apporter quelque modification à ma position actuelle.

Monsieur le Baron Alexandre de Humboldt vient, au nom de la Municipalité de Berlin, de me proposer une place de professeur à un Gymnase de cette ville. Les émoluments seraient de 600 écus de Prusse par an et j'aurais de plus la faculté de faire un cours à l'Université de Berlin. Quelque soient ces avantages, je n'hésiterais pas un instant à les refuser, si ma position pécuniaire, à Paris, me permettait de donner encore pendant deux années les mêmes leçons et les mêmes soins à quelques élèves de l'Ecole

Normale, actuellement en seconde année, qui, j'en suis certain, pourront, s'ils persistent dans leur direction philologique, être un jour infiniment utiles au haut enseignement dans leur patrie. Convaincu, comme je le suis, qu'un professeur doit tout faire pour de bons élèves, je pensais rester à Paris jusqu'à ce que j'eusse conduit ces jeunes gens aux portes du concours de l'Agrégation. Par là je ne méritais aucun hommage, aucune récompense. Je ne faisais rien que mon devoir. Mais aujourd'hui, que ces propositions de Berlin m'arrivent, j'hésite, n'étant pas assuré de retrouver une occasion semblable après deux ans.

Le *Thesaurus* de H. Estienne, cette belle entreprise philologique que j'ai commencée, un des premiers à mettre en exécution ne peut à elle seule, assurer mon existence actuelle et encore moins mon avenir. La réputation de lexicographe, dans l'état actuel des lettres grecques, est insuffisante, puisque ses occupations se réduisent à des classifications de mots. D'ailleurs, y eût-il de la gloire pour moi à être éditeur de H. Estienne, il ne m'est pas permis d'oublier, que cette gloire est partagée par l'Editeur de Paris avec presque tous les Hellénistes de l'Etranger. Messieurs Dindorf de Leipzig, en publiant une grande partie du *Thesaurus* à partir du second volume, assurent par leur nom et par leur savant travail un succès si certain à ce bel ouvrage que je puis me retirer sans troubler par là en rien l'achèvement de cette grande entreprise.

Sans viser à une réputation européenne, en France, où nous avons si peu de bons commentaires explicatifs des auteurs grecs, il y aurait pour moi un moyen bien simple et bien facile de devenir utile à l'instruction philologique de la jeunesse, si, après l'édition du Banquet de Platon dont je m'occupe, je publiais quelques autres textes grecs avec des explications suffisantes. Les traductions françaises ne sauraient à elles seules satisfaire au besoin généralement senti d'études plus approfondies.

Vous le voyez donc, Monsieur le Ministre, je me trouve aujourd'hui à la veille de décider à tout jamais de mon avenir.

Aussi, voudrez-vous bien, j'ose l'espérer, excuser la liberté que je prends de vous renouveler la demande que vous avez, il y a deux mois, accueillie avec quelque bonté. Il m'importe d'obtenir une solution définitive, de savoir si je puis arriver, à Paris, à une place dans l'Instruction publique. Ce serait là, — et surtout

à l'Ecole Normale, où j'ai été assez heureux dans mon enseignement, — que je désire de tous mes vœux d'être fixé. Toujours je préférerai la France à l'Allemagne.

Berlin, certainement, plus que Paris, me serait favorable, tant sous le rapport de la réputation scientifique, que sous celui de l'avantage matériel¹. Mais, après avoir achevé mes études préliminaires à Berne, je suis venu à Paris où les leçons et les conseils de M. Haase² et de M. Boissonade me déterminèrent à suivre une carrière philologique. C'est par conséquent à la France que je dois payer un faible tribut de reconnaissance. J'ai acquis la conviction qu'à Paris, surtout à l'Ecole Normale, je pourrais être utile. Cette conviction suffit pour me faire désirer de rester en France. Si j'avais aujourd'hui le choix entre la célébrité et l'utilité, je ne balancerais pas un instant à me décider pour la dernière.

Par malheur M. le Baron de Humboldt demande de moi dans sa lettre une prompte détermination. Ma réponse doit arriver à Berlin d'ici à quinze jours au plus tard. J'ose donc, Monsieur le Ministre, solliciter de votre faveur une réponse qui vienne le plus tôt possible mettre fin à mon incertitude.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance du profond respect et de la haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Paris, le 26 Mars 1833.

5

De Sinner au Baron de Humboldt.

Monsieur le Baron,

Je ne sais vraiment comment vous exprimer la vive reconnaissance pour toutes les peines que vous avez daigné vous donner, afin de me caser définitivement. Malheureusement votre lettre si obligeante pour moi n'est parvenue à M. Haase que samedi

1. Cela est en évidente contradiction avec la lettre précédente.

2. Alors conservateur de la Bibliothèque Royale au département des Manuscrits.

dernier le 23 de ce mois. Par conséquent ma réponse définitive ne pourra arriver à Berlin le 1^{er} avril, comme ces Messieurs du Gymnase de Cologne le désirent. J'espère toutefois qu'elle n'arrivera pas trop tard pour moi.

Si dans ce délai si court de trois jours, j'ai pu me déterminer à accepter cette place à Berlin, c'est parce que j'ose me flatter, Monsieur le Baron, que votre bienveillante protection veillera sur mon avenir en Allemagne. Par l'intérêt généreux que vous avez daigné prendre à mes destinées, vous m'avez trop bien fait comprendre que vous ne me laisserez pas longtemps croupir dans cette position humiliante dans laquelle je vais me trouver, moi qui après avoir été professeur suppléant de philologie grecque à l'Ecole Normale à Paris, retombe tout à coup au rang d'un maître de français à un Gymnase de Berlin. Cependant je sens parfaitement que pour le moment je ne pouvais pas être placé différemment en Prusse ou la réputation d'helléniste que je puis avoir en France s'évanouit comme une fumée. D'ailleurs j'espère bien, tout en enseignant le français, pouvoir persuader M. Auguste, que je puis être utilisé encore pour autre chose qu'à l'enseignement d'une langue si circonscrite.

J'aurais désiré de tout mon cœur obtenir de M. le Baron d'Altenstein, le titre de Professeur. C'eut été pour ma famille à Berne une consolation et pour moi la continuation de mon titre de Professeur suppléant à Paris.

M. Schulze me promit cela à Berlin l'Octobre dernier, et si Votre Excellence voulait bien faire quelques instances, ce titre de Königlich Preussischer Professor pourrait certainement être obtenu pour moi.

Dans les deux incluses que je me permets de joindre à cette lettre, vous verrez, Monsieur le Baron, que je laisse le choix à ces Messieurs du Gymnase de Cologne de me faire entrer en fonction l'été prochain, ou le 1^{er} Octobre.

Je préférerais le dernier terme parce que les affaires à terminer à Paris seront longues, et puis il faudra encore du temps pour l'expédition du diplôme ; car je pense que j'aurai une nomination dans toutes les formes.

Je ne puis vous cacher, Monsieur le Baron, que le départ de Paris m'est infiniment douloureux. Plus que jamais on me fait aujourd'hui de belles promesses. Mais je me dois à moi-même de

faire enfin trêve à toutes les vagues espérances, qui n'aboutissent à aucun résultat positif. Si cependant ce résultat devait se borner à une place de maître de langue française, ce serait pour moi tomber de mal en pis. J'accepte cependant cette position préliminaire convaincu comme je le suis, que bientôt, lorsque j'aurai donné à mes supérieurs les preuves d'une activité consciencieuse et constante, Votre Excellence voudra bien me tendre la main pour me faire arriver à une position plus en harmonie avec mes études et le nom que je porte.

Veillez agréer de nouveau, Monsieur le Baron, l'assurance de ma plus vive reconnaissance ; veuillez bien croire que je ferai tout pour mériter l'honneur que vous me faites de vous intéresser si vivement à moi.

Agréez, Monsieur le Baron, l'assurance du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence le très humble et très dévoué serviteur.

Paris, rue des Saints-Pères, n° 14, le 26 Mars 1833.

6

CANTON DE VAUD

Liberté et Patrie.

Lausanne, le 20 Février 1847.

*Le Président du Conseil d'Etat du Canton de Vaud
à Monsieur L. de Sinner, Bibliothécaire de l'Université à Paris.*

Monsieur,

Sur la proposition qui lui en a été faite par son Conseil d'Instruction publique, le Conseil d'Etat, dans sa séance du 9 Février courant, vous a nommé par vocation, professeur ordinaire de langue et littérature grecques à l'Académie de Lausanne avec un traitement annuel de 2.200 francs de Suisse.

Le mérite de vos travaux littéraires dans cette branche importante de l'enseignement et qui ont été l'objet d'appréciations honorables, ont mis le Conseil d'Etat en position de vous appeler sans examens à cette chaire et de vous donner ce témoignage de haute confiance. Je suis heureux d'avoir à vous l'annoncer.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Président,
V. Blanchenay.

7

UNIVERSITÉ DE FRANCE
Bibliothèque de la Sorbonne

Paris, le 13 Mars 1847.

*A Monsieur le Président et à Messieurs les Membres
du Conseil d'Etat du Canton de Vaud.*

Messieurs,

En réponse à l'honorable lettre du 20 Février dernier dans laquelle vous m'annonciez que sur la proposition du Conseil de l'Instruction publique, vous avez bien voulu, dans votre séance du 9 Février dernier, me nommer par vocation professeur de langue et de littérature grecques à votre Académie, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous prévenir que j'accepte la proposition bienveillante que vous avez daigné me faire.

Convaincu que dans les nouvelles fonctions qui me seront imposées, je ne dois point me faire le représentant ou l'interprète des idées politiques du jour, mais que mon seul devoir sera d'être l'interprète consciencieux de l'antiquité classique grecque, je puis accepter la chaire importante que vous me confiez. Il ne me sera cependant pas possible de commencer mes cours avant le 15 Juillet prochain. Il me faut le temps nécessaire pour donner et me faire accepter ma démission des *deux* places que j'occupe à *Paris*; et si vous ne pouvez pas, Messieurs, *m'accorder* une indemnité pour le transport de ma bibliothèque particulière (qui se compose de trois mille volumes), *il me faudra le temps nécessaire* pour aviser aux moyens d'en disposer.

Quant aux questions de détail pour les éclaircir, je me propose d'aller moi-même à Lausanne à la fin de ce mois.

Agréez, Monsieur le Président et Messieurs les Membres du Conseil d'Etat, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

Comme je crois, Messieurs, qu'il serait de l'intérêt même de notre Académie de conserver ma collection si précieuse pour les études grecques, j'espère que vous voudrez bien m'accorder l'indemnité nécessaire pour le transport de tous mes livres.

8

CANTON DE VAUD
Liberté et Patrie.

Lausanne, le 17 Mars 1847.

*Le Président du Conseil d'Etat du Canton de Vaud
à Monsieur L. de Sinner, Bibliothécaire de la Sorbonne à Paris.*

Monsieur,

Le Conseil d'Etat, ayant pris connaissance de votre lettre du 13 courant, a vu avec beaucoup de plaisir que vous avez accepté l'appel qui vous a été adressé et il attendra votre arrivée au moment que vous indiquez. Il me charge, en outre, de vous faire connaître que l'indemnité nécessaire pour le transport de votre bibliothèque vous est accordée.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Président,
L. Blanchenay.

9

Gabriel Monod¹ à De Sinner.

Monsieur,

Veuillez excuser une démarche qui n'a rien d'officiel et qui est faite non seulement par un mouvement spontané de ma part, mais même à l'insu de notre gouvernement et de mes collègues. Je crois cette démarche conforme à votre intérêt, comme à celui de notre pays. C'est pourquoi je la fais.

1. Pasteur à Lausanne.

Votre avenir à Lausanne est compromis. Il se fait de la part d'hommes respectables, amis de notre Eglise nationale et de nos institutions publiques et de ma part (je dois le dire avec une franchise chrétienne), des démarches pour votre vocation à l'une de nos chaires soit annulée. Je crois que vous épargnerez à mes amis les efforts qui nous sont pénibles et à vous-même peut-être des chagrins, si vous retiriez votre acceptation de l'appel honorable pour vos talents que vous a adressé notre gouvernement.

Recevez, Monsieur, l'expression de mon dévouement respectueux.

G. Monod.

22 Juin 1847

reçu le 26 (de la main de De Sinner).

10

Lausanne, le 29 Septembre 1847.

*Le Conseil de l'Instruction publique à Monsieur de Sinner,
Sous-Bibliothécaire¹ à la Sorbonne à Paris.*

Monsieur,

Nous avons communiqué au Conseil d'Etat la demande en démission que vous nous avez transmise il y a deux mois. Le Conseil d'Etat, appréciant les raisons qui vous ont fait agir, a admis cette demande. Aujourd'hui, Monsieur, nous venons vous transmettre cette décision en vous témoignant le regret que nous avons éprouvé à la suite de cette demande. Nous espérions que, rapproché de votre patrie, vous viendriez à Lausanne, donner un nouvel élan à la philologie et à la culture littéraire ; mais il faut renoncer à tout cela.

Permettez-nous, Monsieur, de saisir cette circonstance pour vous remercier de l'obligeance avec laquelle vous nous avez communiqués divers renseignements ; et agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Le Vice-Président,

R. Manchet.

1. Avant de donner sa démission De Sinner était appelé Bibliothécaire. Maintenant il est sous-bibliothécaire (c'était en effet son titre). Gabriel Monod l'appelle tout simplement *employé*.

11

Vieusseux à De Sinner.

Mon cher Sinner,

J'enverrai demain à M. de Fellenberg votre lettre en lui en recommandant le contenu. — Je demande que votre pension soit régularisée, et que vous puissiez toucher le quart, par trimestre, directement chez M. Fenzi — afin qu'après ma mort vous n'ayez pas d'embarras. J'espère que ma lettre produira un bon effet.

A vous,

Vieusseux.

Jeudi 26 Nov. 57 (de la main de De Sinner).

12

Vieusseux à Koenig.¹

10 Sept. 1858.

Monsieur,

La bibliothèque de M. de Sinner, non seulement a été retirée de la Douane, mais les caisses qui la contiennent ont été consignées à la Bibliothèque Palatine du Grand Duc qui traite De Sinner par l'entremise de son Bibliothécaire, M. Palermo, de la manière la plus bienveillante.

M. de Sinner est occupé maintenant à l'examen du contenu de chaque caisse et à le confronter avec le catalogue qu'il avait soumis d'avance à M. Palermo. Malheureusement plusieurs ouvrages sont incomplets et quelques-uns manquent entièrement ; ce qui pourrait donner lieu à des difficultés pour l'arrangement définitif. Il se trouve des volumes qui n'ont jamais appartenu à

1. Nous avons reproduit ces lettres d'après les copies qu'en avaient fait les commis de Vieusseux, qui ne savaient pas le français. Il était donc inévitable que les fautes y fussent très nombreuses : nous avons corrigé les plus grossières.

De Sinner. — Cet ami vous écrira aussitôt que son examen sera terminé ; mais j'ai cru bien faire en vous prévenant de ce qui se passe. Il paraît que la précipitation avec laquelle les caisses ont été préparées est cause que des volumes manquent, et que d'autres sont de trop. — Ayez la bonté, Monsieur, de faire une vérification préliminaire en attendant la note que M. De Sinner vous enverra, il serait extrêmement fâcheux pour lui si vous n'étiez pas dans le cas de retrouver les volumes qui manquent, et de faire un envoi complémentaire, qui pourra être adressé directement, dans une caisse, à la Bibliothèque Palatine, à Florence.

Veillez, mon cher Monsieur, faire un dernier effort pour vous débarrasser définitivement et moi aussi, d'une affaire qui nous a causé tant d'ennuis.

Agréez la nouvelle assurance de mon dévouement et de ma considération distinguée.

13

Koenig à Vieusseux.

Très honoré Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite et celle de M. de Sinner et ce matin M. le Dr Manuel m'a communiqué celle que vous avez écrit (*sic*) à M. de Sinner. J'ai appris par ces lettres et surtout par la dernière qu'une espèce de pacte a été conclu entre M. de Sinner et M. Palermo concernant la cession de la bibliothèque contre une rente viagère.

Vous vous rappelez peut-être que M. De Sinner est sous tutelle (*sic*) et qu'aucun pacte ne peut être valable sans le consentement de l'autorité tutélaire à Berne. D'après la lettre que vous avez écrit (*sic*) à M. De Sinner le pacte conclu serait infiniment avantageux et je n'espérais jamais d'obtenir autant pour mon pauvre pupille ; c'est pourquoi il est à désirer que cette affaire soit bientôt arrangée définitivement, et je vous prie donc de bien vouloir m'envoyer le pacte pour que j'y puisse apposer ma signature et le consentement de l'autorité tutélaire. En même [temps], Monsieur, je vous remercie sincèrement de tout ce que vous faites

pour M. De Sinner, car c'est certainement à vous qu'il doit cet arrangement avantageux.

Quant aux livres qui manquent il y a en a quelques volumes que j'ai gardé (*sic*) pour les vendre ici ; mais il n'y a rien d'important, et ils ne concernent que l'histoire de la Suisse par exemple Verdeil, histoire des Cantons de Vaud ; les œuvres de M. Kapp ; puis la littérature de M. Villemain etc. Aucun de ces livres a une grande valeur et ce ne sont certainement pas ceux dont le manque est regretté par M. Palermo. Sinner a vendu une grande partie de sa bibliothèque à un Berlinoïse quelques jours avant son incarcération et ce sont peut-être ceux qui manquent, ou des livres qui n'ont jamais été rendus. J'enverrai une liste des livres que j'ai gardé à M. De Sinner ou à Vous, mais je vous le répète, il n'y a qu'une vingtaine de volumes que concerne l'histoire suisse et la littérature moderne.

M. De Sinner m'a prié de demander à M. de Tschann-Zerleden s'il voulait accepter la charge de Consul général de Grand Duc de Toscane ou si un ordre toscan lui ferait plaisir. Avant que je parle avec M. de Tschann je voudrais savoir si M. De Sinner est autorisé de faire de semblables propositions, car je ne peux pas croire que S. A. I. et R. le Grand Duc de Toscane choisirait justement M. De Sinner comme intermédiaire. Vous savez que M. de Tschann a envoyé à M. De Sinner pour la bibliothèque du Grand Duc de Toscane un grand Codex diplomaticus bernensis en 4 vol. 4^o, et je voudrai bien savoir si cet ouvrage est parvenu à sa destination et recevoir une quittance pour M. de Tschann.

Encore un mot. Vous dites dans la lettre à M. Sinner que ce dernier serait déjà entré en jouissance d'une pension du Grand Duc de L. 1.200 ; si la chose est ainsi il ne faudrai(t) pas confier l'argent à M. de Sinner qui ne pourrait pas même délivrer une quittance valable.

Comme tuteur il faut que je sache combien d'argent M. de Sinner dépense annuellement, jusqu'à présent je lui envoyais par l'intermédiaire de M. Fenzi e Comp. à Florence 1.800 frs. de France ; mais s'il jouit d'une pension de L. 1.200 je ne lui enverrai plus que frs. 1.300 de France et je garderai 500 frs. par an pour des cas extraordinaire(s) ; il se pourrait même que je serai [obligé] de faire encore une fois le voyage à Florence. En tous cas si Sinner jouit d'une pension quelconque de la part de M. le Grand Duc

il faut que l'argent ne soit pas donné à Sinner, mais versé dans la caisse de M. Fenzi et Comp. qui m'en rendra conte ¹ et qui sera autorisé de ma part de délivrer les quittances nécessaires.

Je vous prie pardon, très honoré Monsieur, pour les ennuis continuels que je vous cause et pour mon français barbare que je vous ai fait lire.

Votre dévoué,

Ch. G. Koenig ²,
Avocat.

Berne, le 21 Sept. 1858.

14

Vieusseux à Koenig.

Florence, le 13 Octobre 1858.

Mons. l'Avocat Ch. G. Koenig

Berne.

Très honoré Monsieur,

Une absence de plusieurs jours, et mes occupations, ne m'ont pas permis de revoir M. de Sinner et M. le Chev. Palermo aussitôt après la réception de vs. lettre du 21 du passé. Ce n'est qu'aujourd'hui que je peux vous répondre.

J'espère que le Bibl.re du Granduc n'insistera pas pour faire retourner qq. classiques qui manquent d'après le Catalogue de Sinner ou qui sont dépareillés, mais il tient à avoir les ouvrages sur la Suisse que vous avez encore près de vous.

Vous demandez une copie du contrat — il n'en existe pas — l'affaire a été traitée à la bonne, et de Sinner n'a, je crois, qu'une lettre du secrétaire intime du Grand Duc qui lui annonce l'acceptation de la Bibl. que contre une rente viagère de L. 100 par mois. Toute l'affaire a été traitée entre De Sinner et M. Palermo sans autre intervention de ma part que mes pressantes recommandations.

1. Nous renonçons à souligner les fautes de français car elles sont trop nombreuses. Nous nous bornons à corriger les plus grossières. Cependant dans les cas où une hésitation dans l'interprétation était possible nous avons reproduit fidèlement le texte.

2. Ci-joint une lettre en allemand de Koenig à De Sinner, du 10 Janvier 1859, sans aucune importance.

Au reste j'ai toujours cru que M. de Sinner une fois hors de la Suisse et établi en Toscane, il n'y avait plus lieu à d'autre tutelle à son égard que celle inspirée par l'amitié ou la pitié c. a. d. de bons conseils à cet homme déchu et malheureux. Toute démarche de votre part qui tendrait (fort inutilement du reste) à lui faire sentir cette tutelle juridique, ne ferait que l'irriter et risquerait de le compromettre aux yeux du Grand Duc. Quant à moi tant qu'il s'agira de prêter assistance et conseil à De Sinner, je m'y prêterai ; mais du moment où il s'agirait de me faire l'interprète et l'agent de rigueurs qui me semblent hors de saison, je devrais vous prier de vous adresser ailleurs.

Quant à retenir sur la pension l'équivalent de la rente viagère que lui fera le Grand Duc, cette proposition me surprend un peu, puisque du moment où la Bibl. de M. de Sinner lui a été envoyée librement et sans conditions et après la transaction qu'il a faite avec sa famille je ne vois pas qu'il fût tenu d'en rendre compte. Veuillez, très honoré M. prendre en considération ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Ce ne sera du reste que dans le courant de 1859 que la nouvelle position de De Sinner sera bien consolidée. Nous aurons le tems de revenir sur ce sujet.

Mons. Schafter père qui se trouve ici dans ce moment, se propose de voir M. De Sinner, pourra bientôt de vive voix vous donner les nouvelles de cette illustration suisse.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,
Vieusseux.

15

Koenig à Vieusseux.

Très honoré Monsieur,

MM. Marquard m'ont communiqué votre lettre du 4 Janvier, et je me suis hâté de faire droit à votre réclamation. C'était un mésentendu fâcheux pour M. de Sinner, mais j'avais donné l'ordre de payer la pension à M. de Sinner jusqu'à mon nouvel avis et pas seulement pour une année ; il semble qu'ils n'ont pas bien compris mes ordres. A présent tout est réglé et M. Sinner pourra toucher sa rente incessamment.

Quant à la cession de sa bibliothèque il faut absolument une autorisation de la part de l'autorité tutélaire. Cette autorisation sera donnée cela va sans dire, mais pour pouvoir la demander il me faut la lettre que M. Palermo a écrit à M. de Sinner à cause de cette cession. Si M. Sinner ne voudrait pas se désaisir de ce document une copie notariée me suffirait. Vous voyez Monsieur, qu'il ne s'agit pas de prendre des mesures de rigueur contre M. de Sinner mais seulement de régler légalement une affaire si importante.

Permettez-moi, Monsieur, encore quelques mots sur les finances de M. de Sinner. La rente s'élève à fr. 1.950 environ ; de cette somme je lui fais parvenir fr. 1.800 par an ; à présent il touche encore une somme de 1.200 lire de la part du Grand Duc pour la cession de la bibliothèque ; cela fait environ fr. 2.700 pour M. de Sinner. A présent ne croyez-vous qu'il serait raisonnable de retenir de cette somme environ 250-300 fr. par an pour fonder un petit fond de réserve ? Il ne faut pas oublier que De Sinner n'a pas d'autre fortune et qu'il pourrait plonger dans le plus grand embarras si sa santé exigeait de plus grandes dépenses ou un changement de domicile.

Pour tous ces cas je voudrais avoir qq. chose en réserve, mais je ne ferais rien sans avoir votre complète approbation.

Votre dévoué,

Ch. G. Koenig, avocat.

Berne, le 10 Janvier 1859.

Koenig à De Sinner.

Lieber Freund,

In Folge eines Missverständnisses wurde die Credit bei d. Marcuard et Comp. nicht erneuert ; dies ist nun geschehen, so dass du das zurückständige Quartal sofort beziehen kannst. In deinem letzten Briefe hast du mir eine Liste von fehlenden Büchern in Aussicht gestellt. Diese ist bis jetzt noch nicht angekommen. Was ich noch zurück behalten habe ist nicht sehr viel, infolgedessen konnte es nicht mehr verpackt werden ; nämlich :

- 1) Conservateur Suisse
- 2) Archiv des Gesch. forschenden Gesellschaft
- 3) Geschichts forcher (?)
Diese drei Werke werden nächsten verkäufll.
- 4) Villemain, littérature 6.B^{de}
- 5) Jean Paul, 16 B^{de}
- 6) Helvetische Bibliothek
- 7) Reben, Felix Hammerlin
- 8) Fribungensia Codex memorial ? ¹

Dies ist alles so viel ich mich diesen Augenblick erinnern kann. Diese Bücher nachzusenden wurde zu viel Porto kosten; ich werde sie daher nächstens schätzen lassen und wo möglich verkaufen, wenn du nichts besonders dagegen hast.

Für den *Codex diplomaticus* von Zerleden wünscht H. von Tschann eine Empfangsbescheinigung die schon allzulange ausgeblieben ist. Es wird mir lieb sein bald etwas von dir zu vernehmen, damit ich weiss wie es dir geht, überhaupt τί πράτεις; Manuel lässt dich freundlich grüssen, ebenso dein.

K. G. Koenig.

Bern, den 10 Januar 1859.

17

Vieusseux à Schaffter.

Florence, 13 Janvier 1859.

Monsieur,

Mons. De Sinner m'ayant recommandé l'incluse de vous, je prends la liberté d'y joindre la présente pour vous dire que M. Koenig a fait suspendre à ce qu'il paraît la pension convenue en faveur de M. De Sinner, car la maison Marquard n'a pas renouvelé au banquier Fenzi l'ordre de payer pour 1859. Tout cela me paraît d'une injustice révoltante, car M. Koenig m'a dit à moi, ici ², que la pension de fr. 450 par trimestre aurait été assurée à son pupille par suite d'une transaction de famille. Veuillez,

1. Le signe d'interrogation est de Koenig.

2. Koenig a accompagné de Sinner à Florence.

Monsieur, intervenir dans cette affaire ; car ces L. 100 de Toscane que le Grand Duc donne à M. de Sinner ne font que fr. 84 — avec lesquels ce pauvre De Sinner ne peut vivre que misérablement à Florence. Au reste il s'agit de savoir : 1^o si l'on a le droit maintenant de priver De Sinner de cette pension, 2^o si, dans ce cas là, sa famille voudrait l'obliger à mendier à Florence. Mon âge très avancé me fait vivement désirer de voir accommoder cette affaire ; car lorsque je viendrai à manquer, plus personne à Florence ne s'intéressera à ce malheureux De Sinner.

Mons. Koenig ne m'a pas fait l'honneur de me répondre.

Je me suis adressé à MM. Marquard pour leur demander des éclaircissements, mais Dieu sait s'ils prendront la peine de me les donner.

Ayant eu l'honneur de faire votre connaissance personnelle lors de votre passage à Florence, et vous ayant entendu parler de De Sinner avec qq. intérêt, j'ai pensé pouvoir sans être indiscret, m'adresser à vous.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

18

Vieusseux à Koenig.

Florence, 17 Janvier 1859.

Monsieur l'avocat G. De Koenig

Berne.

Monsieur,

C'est avec une vive satisfaction que j'ai reçu et lu l'honneur de votre lettre du 10 courant ; et j'ai regretté d'avoir écrit à M. le pasteur Schaffter pour le prier de vous entretenir de l'affaire De Sinner, puisque cette affaire est maintenant en règle, ce dont je vous remercie sincèrement. M. Fenzi et Comp. m'ont prévenu que la pension de M. de Sinner est de nouveau confirmée¹ par

1. Le texte porte *confirmé*. Comme nous l'avons dit plus haut cette lettre, ainsi que toutes celles adressées par Vieusseux à Koenig ont été copiées par une personne qui ne connaissait pas notre langue, ce qui explique les fautes de français qu'on y rencontre. Nous en avons, du reste, corrigé les plus graves.

M. Marquard et j'ai touché le premier trimestre. Au reste j'espère que M. de Sinner⁷ m'autorisera à commencer en son nom un dépôt à notre caisse d'épargne formant ainsi une réserve pour l'avenir — déjà plusieurs fois je le lui avois dit et maintenant il paroît décidé : vos observations à cet égard sont parfaitement justes.

Quant au document que vous désirez pour faire constater de la transaction faite avec le Grand Duc pour les livres de De Sinner je m'en vais tâcher d'obtenir de M. Palermo un duplicata de la lettre d'office adressée par lui au nom de son Auguste Maître à M. de Sinner.

Ce sera ce que je pourrai vous envoyer de plus explicite et régulier.

Si M. Palermo se refusait, je ferais faire par main de notaire la copie de la lettre qui est entre les mains de De Sinner.

Mais, mon très honoré Monsieur, je crains bien que ce pauvre De Sinner ne puisse pas jouir pendant de nombreuses années de ce que sa position actuelle peut avoir de confortable ; car sa santé ne se remet pas, et je le vois menacé de paralysie ; et hier encore il a fallu le saigner, ce qui l'empêche pour le moment de répondre à votre lettre. En attendant il vous prie instamment par mon entreprise de lui expédier sans délai les livres dont vous lui remettez la note. Cet envoi devra se faire, en m'en prévenant toutefois, à l'adresse de *M. le Chev. Palermo, Bibl. de la Bib. I. Palatina* qui payera tous les frais.

Agréez, Monsieur, mes salutations.

Nannette De Sinner à Vieusseux.

Monsieur,

Permettez que je prenne la plume, que des douleurs rhumatismales dans les mains ne permettent pas à Mons. le Pasteur Schaffter de manier. Depuis longtemps je désirais vous exprimer ma vive gratitude pour l'intérêt vraiment paternel que vous prenez à mon pauvre frère et pour tout ce que je savais de votre bonté, Monsieur, tant par lui que par Mons. Fellenberg, m'a

allegée et consolée de cette séparation nécessaire, hélas ! Mais je puis aussi vous assurer que personne ne pense à priver Louis de sa pension. S'il ne l'a pas encore reçue pour ce premier trimestre de l'année, elle lui arrivera sûrement sous peu et par la même voie que jusqu'ici. Le retard alarmant pour lui, n'a certainement sa source que dans un peu de négligence de son tuteur ou ce qui me paraît probable, dans ses occupations multipliées. Il est vrai que la pension de 400 frs. que mon neveu lui payait au commencement de leur pacte, a été diminuée par l'impôt que depuis quelques années, chaque Berinois et bourgeois de notre Canton, doit payer sur sa fortune au gouvernement et comme mon neveu donne 6 % à son oncle, il ne pouvait prendre sur lui la charge de cet impôt. Puis il avait mis aussi quelque chose de cette pension à part pour des cas exceptionnels ce qui s'est trouvé bien bon, puisqu'il fallait pour son voyage avec M. Koenig et l'emballage de sa bibliothèque une somme qui ne se serait trouvée nulle part, d'autant moins que son tuteur avait avec l'entretien de son pupille, encore bien des dettes à payer pour lui. Vous connaissez sans doute assez mon frère, pour savoir, cher Monsieur, combien peu il sait gérer ses propres affaires, donnant sa confiance au premier venu et craignant toute peine, il s'est laissé voler et tromper bien souvent. Nous n'avons donc pu qu'acquiescer aux directions sages de notre abbaye, de le mettre sous tutelle, lors de tristes circonstances où il s'est mis lui même et si Mons. Koenig, que mon frère a désiré pour tuteur, manque de savoir vivre, de tact et des formes, qu'une éducation soignée peut seule donner, c'est cependant un homme droit de cœur qui s'est donné bien de peines pour son pupille et qui a montré une grande bonté en le recueillant dans sa maison avant son départ pour Florence.

Veillez donc, cher Monsieur (permettez-moi ce titre), calmer mon frère et lui dire que si sa pension est retardée de quelques jours il ne doit jamais craindre qu'elle lui soit retenue. S'il désire correspondre avec moi il faut qu'il mette de côté les noms d'adorable sœur, comme je le lui ai écrit bien positivement. Dieu seul doit être adoré ! Que ce Dieu de bonté vous conserve longtemps encore, cher Monsieur, je n'ai pas besoin de vous recommander mon pauvre frère, votre lettre me prouve l'intérêt paternel que vous avez pour lui. Monsieur le Pasteur Schaffter m'a chargée de ses compliments respectueux pour vous, veuillez saluer Louis

de sa part et de la mienne et agréez l'expression de la considération distinguée

Monsieur

de votre dévouée serv.

N. de Sinner.

Berne, le 19 Fév. 1859.

J'écrirai à mon frère quand j'aurai pu parler avec M. Koenig pour les livres qu'il désire.

20

Vieusseux à Nannette de Sinner.

Florence, le 22 Février 1859.

Mademoiselle,

J'ai reçu dans son tems l'honneur de votre lettre du 19 Jánv. dernier, et j'eusse dû vous remercier plutôt de la confiance que vous me témoignez. Mais les nouvelles que je dois vous communiquer n'étant pas telles que je l'eusse désiré, j'ai hésité tant que j'ai pu ; il faut cependant nous faire connaître le véritable état des choses en ce qui concerne M. votre frère, mon ancien ami L. de Sinner.

Je remplis aujourd'hui ce pénible devoir.

Lorsque votre frère m'écrivit qu'il était décidé à venir finir ses jours à Florence, je me repaissais de l'idée que l'Italie allait acquérir le brillante Helléniste que j'avais connu il y a environ trente ans et je me promettais pour lui une chaire de langue et de littérature grecque. Mais quelle ne fut le désapointement que je éprouvai lorsqu' à l'arrivée de De Sinner, après qq. entrevues, je dús me convaincre que mon pauvre ami était immensément tombé au moral comme au physique. Il ne fallut plus songer qu'à lui procurer une existence tranquille et douce ; et puisque sa bibl^{que} eut été pour lui un embarras qu'il aurait laissé piller par sa trop grande facilité à admettre dans son intimité gens qui ne le méritent pas et sachant que le Grand-Duc de Toscane conservait de lui un souvenir avantageux, je profitai de mes rapports avec M. Le Chevalier Palermo bibliothécaire de S. A. pour amener la

transaction que vous connaissez, qui assure à votre frère une pension viagère de L. 100 par mois.

De Sinner, après avoir changé deux ou trois fois de demeure a fini enfin par se mettre en pension chez de très braves gens, qui le servent et l'assistent de la manière la plus affectueuse. Je dis *l'assistent* parce qu'il a besoin, surtout maintenant, de la plus grande assistance car il a eu un légère attaque d'apoplexie qui a exigé des saignées et le prive momentanément de l'usage du bras droit.

Je ne puis pas aller le voir aussi souvent que je le désirais, soit parce que je suis très occupé, soit parce que j'ai 80 ans et que mes jambes ne servent plus comme autrefois ; mais des messages réciproques me tiennent au courant de sa santé et de ses intérêts.

Je m'aperçus bien vite que De Sinner se laissait manger son argent par de mauvaises connaissances ; après l'avoir sermoné pendant longtemps inutilement, j'ai eu la satisfaction en le plaçant dans la maison où il est maintenant de le voir plus réservé sous tous les rapports et j'ai le plaisir de vous dire que jusqu'à ce jour, malgré une augmentation de frais causée par ses incommodités, je n'ai été dans le cas de lui donner que la moitié de la somme que les banquiers Fenzi m'ont payée pour sa pension du 1^{er} Janvier.

Nous aurons donc une réserve à la fin du trimestre. Ayez la bonté, Mademoiselle, de communiquer ces détails à M. l'av. Dr. Koenig, et de lui dire que j'attends pour lui écrire, de pouvoir lui envoyer le document qu'il a demandé, qui m'a été promis par M. Palermo.

Mais il me reste à vous parler d'une circonstance, qui Vous causera autant de peine que de surprise, que je ne dois pas vous taire cependant. Soit par faiblesse, soit par conviction, votre frère s'est converti au catholicisme, et l'Archevêque de Florence s'est transporté en personne auprès de lui, malade, pour accomplir la cérémonie. Lorsque je crus soupçonner qq. chose, je crus devoir avertir M. le pasteur Schaffter, mais il était trop tard, la conversion était consommée. Au reste la chose est passée inaperçue, personne n'en parle et notre public n'y attacherait aucune importance. Je crois douteux que les prêtres catholiques, qui ont influé sur la décision de De Sinner, jugent eux mêmes qu'ils ne

peuvent pas se vanter d'avoir converti un esprit aussi faible.

Je pense que votre frère qui me parle toujours de vous avec effusion de cœur, tendresse et respect, vous en écrira lorsqu'il pourra tenir la plume. M. Schaffter ne m'ayant pas fait l'honneur de venir me voir après l'avis que je lui donnais en personne j'ignore s'il en a écrit à son père.

Je vous prie, Mademoiselle, d'être parfaitement tranquille sur votre frère, je ne le perdrai pas de vue et lorsque je ne serai plus de ce monde, mes deux neveux qui sont auprès de moi me remplaceront.

Veillez me rappeler de souvenir de M. et M^{me} Fellenberg et agréez l'assurance de ma considération

Vieusseux.

21

Vieusseux à Koenig.

23 Février 1859.

Monsieur l'Avocat Gustave de Koenig

Berne.

Monsieur,

J'ai écrit hier une longue lettre à M^{lle} de Sinner au contenu de laquelle je ne puis que me référer. Vous aurez appris sans surprise la conversion de ce pauvre Louis de Sinner au catholicisme. Cette conversion que rien ne faisait prévoir, n'est pas l'effet de convictions, mais de légereté et désœuvrement ; et il me semble que notre ami n'y attache aucune, au moins bien peu, d'importance. Au reste c'est un fait accompli, dont personne ne s'occupe et dont, je l'espère, les journaux catholiques ne se vanteront pas. M. Palermo lui même, qui est très bon catholique, en a été scandalisé ; lorsque je parlai à De Sinner pour lui demander ce qui avait pu le décider à changer de religion, il ne sut que me répondre, sinon que sa mère avait été ou était catholique.

Je ne comptais pas pouvoir vous écrire aujourd'hui, mais M. le Chev. Palermo, m'ayant envoyé la copie régulière de la lettre qu'il adressait à M. de Sinner, pour lui signifier que le Granduc avait accepté la transaction proposée ; je m'empresse

de vous la transmettre avec l'enveloppe qui, étant munie du sceau du Granduc, la rend plus authentique. Veuillez vous contenter de ce document ; car il serait difficile d'en obtenir un autre.

Maintenant permettez moi que j'insiste pour l'envoi à M. Palermo des qq. ouvrages réclamés.

Vous verrez aussi par ma lettre à M^{lle} de Sinner que je suis parvenu à regulariser la dépense de notre ami et que je suis fondé à espérer qu'à la fin de l'année, nous aurons une réserve. J'ai ses nouvelles de ce matin, il va mieux et à pu faire qq. pas dans sa chambre.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de mon dévouement et de ma considération distinguée.

Vieusseux.

22

Vieusseux à De Sinner.

J'aime à croire que vous avez suivi mon conseil et que vous vous êtes exercé à former votre nom avec la main gauche. Envoyez-moi un échantillon de ce que vous savez faire, pour que je puisse juger si, sans attendre les réponses de Berne, je puis faire demander à Fenzi le deux reçus pour le trimestre en cours.

Tout à Vous

Vieusseux.

31 Marzo.

Monsieur de Sinner

Au verso et en dessous de l'adresse on voit plusieurs essais de De Sinner à signer de la main gauche.

Sur une feuille ci jointe :

Duplicata alla sua del 2 Marzo

De Sinner ha ancora il braccio impedito, e non può firmare una ricevuta — Il Fenzi non pagherà se il banchiere di Berna non l'autorizza a contentarsi della mia ricevuta — La prego di parlare al Koenig perchè venga scritto subito a Fenzi ; nè dovrà fare più delle spese per una procura notarile.

23

Vieusseux à Koenig.

Florence, le 18 avril 1859.

Mons. l'avocat G. De Koenig

Berne.

Monsieur,

Sans l'honneur de vos lettres, j'ai plaisir de vous annoncer que De Sinner va mieux. Son bras droit n'est pas encore tout à fait libre mais je l'ai engagé à l'exercice de la main gauche et il a pu signer le reçu de sa pension pour le second trimestre. Il est du reste entendu, d'accord avec MM. Marquard et Comp. et Fenzi et Comp., qu'au besoin ces derniers se contenteront de mon reçu. Veuillez communiquer ces meilleures nouvelles à M^{lle} de Sinner.

Monsieur le Chevalier Palermo me tourmente au sujet du reliquat des livres de De Sinner ; veuillez je vous prie ne pas différer davantage à en faire l'envoi directement à M. le Chevalier Palermo Bibliothécaire de la Bibl. Palatina. Dans les circonstances actuelles la voie du Piémont et de Gênes me paraît préférable.

Agréez mes salutations amicales

Vieusseux.

24

Koenig à Vieusseux.

Très honoré Monsieur,

La nouvelle de la conversion de M. de Sinner ne m'a nullement frappé. Il en avait parlé maintes fois à Berne, et en se faisant catholique il espérait une absolution qui ne lui coûterait pas les angoisses d'une véritable conversion chrétienne. — En tout cas cet homme est tombé bien bas. L'état de sa santé fait prévoir des dépenses extraordinaires et c'est pourquoi que l'autorité tutélaire a décidé de ne lui envoyer que fr. 1.400 de sa rente et de former du reste un petit fond de réserve, qui restera à Berne ; mais il va

sans dire que cet argent reste toujours à votre disposition, et si les fr. 1.400 avec la rente du Grand Duc ne suffisent pas je ne tarderai pas de vous envoyer tout ce qui est disponible. M. Fenzi a été invité de payer la rente contre une quittance de votre main.

Je vous enverrai encore les livres que j'ai retenus aussitôt qu'il se montrera une occasion parcequ'ils ne vaudront guère le porto. Dans ce moment je ne croyais pas devoir arranger le transport où la guerre qui est imminente et éclatera dans peu de jours.

Sous de pareille auspices il vaut mieux de ne pas laisser courir les Muses les risques de tomber entre les mains des Croates.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Votre Dévoué

Ch. G. Koenig,
Avocat.

Berne, le 18 avril 1859.

25

Koenig à Vieusseux.

Très honoré Monsieur,

Je vous dois, Monsieur, quelques explications concernant ma conduite envers M. de Sinner.

Sur ma proposition l'autorité tutélaire a décidé il y a quelques mois de retenir de la rente de M. de Sinner une somme de 100 fr. par trimestre. Ce n'était vraiment pas pour vous créer des embarras ou pour agrandir la tâche pénible que vous avez bien voulu accepter avec tant de désintéressement et de prévenance. Au contraire, c'était plutôt pour vous [la] faciliter. Vous savez que M. de Sinner ne possède plus de fortune, mais seulement une rente que son neveu M. Luthardt doit lui payer. Si des dépenses extraordinaires sont nécessaires, si, par exemple, l'état de M. de Sinner nécessitait l'emploi de bains, alors M. Luthardt serait obligé de payer une rente extraordinaire. Mais j'ai fait l'expérience, lors de mon voyage à Florence, qu'il est extrêmement difficile d'épargner quelques francs de ce Monsieur, et pour obtenir seulement une somme de 300 francs, j'ai failli avoir un

procès. Pour éviter de pareilles (*sic*) scandales nous avons cru que cela se pourrait faire avec autant plus de facilité et autant moins de difficulté, que M. Sinner jouit encore d'une rente de L. 1.200 par an, payés par les Palatines (*sic*). Ce petit fond de réserve nous est presque indispensable, car si M. Sinner mourrait dans un temps peu éloigné, un nouveau voyage en pourrait très bien être la suite, et dans ce cas je ne saurais vraiment pas où prendre de l'argent. Néanmoins, et je vous donne ma parole d'honneur, je tiendrai cette réserve toujours à votre disposition ; si les ressources de M. Sinner ne sont suffisantes, je n'hésiterai pas un moment, de vous envoyer tout ce qui m'est possible sur première réclamation.

Dans ce moment le fond de réserve contient 200 fr. disponibles. Si vous le jugez nécessaire de les réclamer je vous les enverrai, quoique une peu contre gré, parceque Sinner mange tout ce qu'il a entre ses mains.

Très honoré Monsieur, je vous prie sincèrement de ne pas perdre patience et de ne pas retirer votre bienveillance si précieuse de moi et de mon pauvre Sinner.

Je termine cette lettre en vous exprimant outre ma gratitude pour tout ce que vous avez fait jusqu'à présent pour M. de Sinner, mes vœux sincères pour votre belle patrie.

Votre dévoué

Ch. G. Koenig avocat.

Berne, le 18 avril 1859.

26

Vieusseux à Koenig.

Florence, 27 Juillet, 1859.

Monsieur l'avocat C. de Koenig

Berne.

Monsieur !

J'ai bien reçu dans son tems l'honneur de votre lettre du 18 avril. Le bras de votre ami De Sinner va un peu mieux, et j'espère que le bains de Casciana où nous l'enverrons sous peu

lui procureront un soulagement sensible. Mais ces bains et l'assistance qu'il faudra faire au malade causeront des frais extraordinaires, et c'est bien mal à propos que vous avez fait donner l'ordre à Monsieur Fenzi de réduire la pension à 350 frs. ainsi que ce banquier me l'a fait déclarer ce matin lorsque j'ai envoyé pour la pension du 3^{me} semestre. Je dois réclamer contre cette mesure ; d'autant plus que d'après tout ce qui se passe en Toscane, la rente que la Bibl. Palatine fait à De Sinner pourra venir à éprouver des retards...

Dettagli di salutare M^{elle} de Sinner ¹.

27

Koenig à Vieusseux.

Très honoré Monsieur,

Les nouvelles que je reçois de M. de Sinner ne sont pas très rassurantes ; sa santé semble irrévocablement altérée et exige des soins extraordinaires. M. Ganzoni a même écrit à Mademoiselle Sinner et à M. Manuel qu'on devrait ramener le patient à Berne : cette dernière mesure serait peut-être la meilleure, mais je ne sais pas si M. de Sinner pourrait supporter le voyage à Berne. Si ce voyage est possible sans trop de frais, alors je croirais vous rendre un service en vous débarrassant d'un individu qui ne vous cause que des peines continuelles. Je vous prie donc de bien vouloir m'envoyer un certificat de deux [medecins], constatant l'état de santé de M. Sinner, d'où il résulte si le voyage à Berne est chose possible ou non. S'il ne serait pas possible alors on pourrait peut-être le faire entrer dans un couvent, sa conversion devrait le recommander. En tout cas je vous prie de bien vouloir me répondre sitôt que possible, car, si je dois faire ce long voyage pour la seconde fois ², je préférerai le faire pendant la bonne saison. Encore un mot : Vous savez que Sinner est banni et qu'il n'a pas encore fait son temps, il n'a pas encore fini son bannissement. Ce pourquoi je ne pourrai pas le reprendre sans le consente-

1. Cette phrase est probablement du copiste.

2. Une première fois quand il a conduit De Sinner à Florence.

ment du Gouvernement qui le refusera si le certificat des médecins n'est pas très formel.

Si M. Sinner peut supporter le voyage à Berne je tâcherai à lui procurer une chambre à l'hôpital bourgeois où il pourrait recevoir tous les soins possibles, mais mieux vaudrait encore si on pourrait le faire capucin.

Agréez très honoré Monsieur l'assurance de ma haute considération.

Ch. G. Koenig.

Berne, le 4 août 1859.

Sur le verso il y a un imbroglio de dates :

Timbre de Berne : 4 Oct. 1856.

Timbre de Milano : 6 Ott. 59.

Timbre de Firenze : 8 Ott. (indéchiffrable).

28

Koenig à Vieuxseux.

Très honoré Monsieur,

Je vous remercie de votre complaisante lettre et je me conformerai tout à fait à vos conseils. L'autorité tutélaire est aussi du même avis et si M. de Sinner est encore entre les vivants alors je viendrai le chercher le printemps prochain. Je profiterai aussi de cette occasion pour vous apporter les quelques livres qui sont encore entre mes mains et qui traitent l'histoire de la Suisse je tâcherai même de les compléter. Il va sans dire que je ferai le nécessaire pour obtenir la cessation du bannissement et l'autorisation pour M. de Sinner de rentrer dans sa patrie.

En vous renouvelant mes vœux sincères pour la cause italienne je reste

Votre dévoué

Ch. G. Koenig avocat.

Berne, le 8 novembre 1859.

Koenig à Vieusseux.

Monsieur,

Le printemps s'approche à grands pas et avec lui le temps de ramener M. de Sinner s'il est possible. Je vous serai donc très reconnaissant, si vous pourriez me dire quelques mots sur la santé de M. de Sinner. Il n'est certainement pas nécessaire que vous alliez vous même le visiter mais un billet écrit à M. Ganzoni suffira probablement pour vous procurer les détails désirés. S'il est possible de ramener de Sinner et s'il est transportable alors je vous prierai de bien vouloir m'indiquer le temps convénable. Je pense, sauf meilleur avis, de partir pour Florence au commencement du mois d'Avril et de revenir à la fin de Mai ; mais en tous cas je me sou mets entièrement à votre avis. Pour compagnon de voyage je prendrai probablement M. le Doct. Manuel, un vieil ami de M. de Sinner qui n'est pas sans influence sur lui.

Enfin je vous envoie, ci jointe, la liste des livres de M. de Sinner que je vous apporterai.

La voici :

- 1) Le conservateur suisse. 13 vol.
- 2) Kopp : geschiche der eidg. Bünde 7 Bande.
- 3) Verdeil. Histoire du Canton de Vaud. 3 vol.
- 4) Recueil diplomatique du Canton de Fribourg. 5 vol.
- 5) Mémorial de Fribourg (non complet).
- 6) Jouffroi. Cours de droit naturel. 2 vol.
- 7) Historiches Archiv der Akademie... 12 cahiers sans valeur.
- 8) L. Reber. Leben des Felix Hammerlin.

En attendant une réponse, je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

Votre

Ch. G. Koenig,
avocat.

Berne, le 31 Janvier 1860.

Koenig à Vieusseux.

24 Février 1860.

Monsieur,

Je viens de lire la lettre que vous avez adressé à M^{lle} de Sinner et dans laquelle vous dites que M. de Sinner pourrait, peut être, commencer son voyage au commencement du mois de Mai. Malheureusement je ne puis pas attendre aussi longtemps, si le voyage ne peut pas se faire au mois d'Avril alors il me sera impossible de le faire plus tard. Tout dépend naturellement de votre avis et de celui du médecin, mais je dois observer si, au mois d'Avril, Sinner ne pourrait peut être pas repasser les Alpes il n'y aurait probablement pas d'obstacles de retourner à Berne, via Marseille. Je tâcherai de faire le voyage aussi moins fatigant pour Sinner que possible, mais j'insiste pour le mois d'Avril, par la seule raison qu'après ce mois, je ne pourrai plus m'absenter. Si M. Sinner est transportable, alors, je viendrais dans le[s] premier[s] jour du mois d'Avril, néanmoins je consens à ne pas partir de Florence avant le 20 Avril. Mon compagnon de voyage sera M. le Docteur Manuel, ancien ami de M. Sinner, sur qui il a toujours exercé beaucoup d'influence et j'espère qu'il lui sera très agréable. En tous cas, il faut absolument que j'aie le certificat d'un médecin sur l'état de la santé de Sinner, pour obtenir la permission de son retour. Je me rejouis vraiment de revoir la belle Italie et surtout « Firenze la bella » qui sera bientôt non pas le chef lieu d'un département piémontais, mais la capitale d'un état indépendant et considérable.

En vous renouvelant l'assurance de ma haute considération je reste votre dévoué

Ch. G. Koenig,
avocat.

Berne, le 19 Février 1860.

31

Vieusseux à Koenig.

A mons. l'Avocat Ch. G. Koenig

Bern.

Florence, le 24 Février 1860.

Monsieur,

Je réponds à l'honneur de vos deux lettres du 31 Janvier et de 19 Février, que je sors de chez De Sinner avec lequel j'ai eu une longue conversation. Je l'avais déjà prévenu que vous vous proposiez d'arriver ici à la fin de Mars ou dans le premier jour d'Avril. Maintenant je lui signifie que vous ne pouvez pas vous arrêter à Florence au delà du 20 Avril et qu'il doit se préparer à vous accompagner pour rejoindre sa famille. J'ai dû de nouveau combattre ses illusions au sujet de sa Bibl.que qu'il croit pouvoir reprendre et du Roi de Sardaigne qui, suivant lui, l'attend à Turin d'accord pour cela avec le Ch. de Joctan!!

Quant à son état phisique il n'a pas empiré mais il n'y a pas non plus d'amelioration.

Tout considéré, je crois que la présence de son ami M. Manuel sera absolument nécessaire pour vaincre toute résistance de sa part — vous devez en outre conduire avec vous un domestique robuste et qui ait l'aptitude nécessaire pour soigner un malade à demi paralysé et qu'il faut conduire et transporter, habiller et déshabiller, comme un enfant : ce sont ces nécessités qui rendent assez coûteux l'entretien de Sinner à Florence, entre les mains de mercenaires ; et maintenant je devrai soutenir pour son compte une discussion avec des médecins, qui ont abusé de son état pour lui faire de prétendues visites d'amitié, dont la note est scandaleuse.

Il faut absolument prendre le parti de transporter ce pauvre De Sinner à Berne, et l'y confier à une maison de santé bien dirigée. Car si je venais à manquer, et l'époque approche, personne ici ne voudrait prendre une tutelle aussi incommode.

Lorsque vous venez ici nous prendrons des arrangements afin que lorsque M. de Sinner sera à Berne l'on puisse continuer,

moyennant l'envoi d'un certificat de vie à toucher sa pension de L. 100 par mois.

Je vois avec plaisir par votre lettre du 31 Janvier que vous porterez les divers ouvrages en vos mains, que réclame la Bibliothèque Palatine.

Veillez, Monsieur, présenter mes devoirs à Mad. de Sinner, et agréez mes salutations distinguées.

Vieusseux.

32

Koenig à Vieusseux.

Très honoré Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser la réception de votre honorée lettre du 24 Février et de vous annoncer mon arrivée à Florence pour Pâques. D'après votre conseil, je prendrai avec moi un domestique robuste et probablement M. Manuel, quoique cela augmente sensiblement les frais. L'autorité tutélaire en décidera. Avant de partir, je désire être éclairé si M. de Sinner a des dettes ou non, notamment, si les médecins sont payés ou non. S'ils ne seraient pas payés je serais forcé de me faire donner une Lettre de Crédit suffisant. Puis je serai bien aise si vous auriez l'obligeance de m'informer si le Chemin de fer est achevé entre Piacenza, Parma, Modena jusqu'à Bologna, ou non. S'il est achevé je choisirai peut être cette route, en cas contraire je prendrai la route de Gênes. A Florence je resterai environ 10 jours pour tout régler. Le reste de la Bibliothèque sera emballé demain et expédié par un commiss[ionn]aire, mais je dois le répéter, les livres ne valent guère le porto.

Je serai bien aise d'avoir une réponse avant mon départ si je ne craindrai pas d'abuser de votre bienveillance. Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. Votre dévoué

A. Koenig.

Bern, le 4 Mars 1860.

33

Télégramme de Vieusseux à Koenig.

Florence, 31 Mars.

à l'avocat G. Koenig — Berne.

De Sinner malade — vessie — voyage impossible.

Vieusseux.

34

Télégramme de Koenig à Vieusseux.

Voyage commencé ajourné. Télégraphiez immédiatement à Berne si ma présence à Florence désirable communication à Gantzoni.

Koenig.

1^{er} Avril 1860.

35

Vieu seux à Koenig.

Monsieur Koenig,

Berne.

Florence, le 2 Avril 1860.

Je vous confirme que De Sinner a subi l'opération bien douloureuse avec un certain succès et il est pour le moment hors de danger, mais sa maladie est toujours fort grave. Dans cet état de choses, je désire que vous fassiez le voyage que ma dépêche vous a fait ajourner, non pour le transport impossible du pauvre De Sinner, mais pour prendre les mesures nécessaires pour le cas où son triste état se prolongerait. Tant mieux si M. Manuel se décide à vous accompagner.

Ceci en réplique à votre télégramme de hier. Je ne vois pas au

reste la nécessité de le faire par la même voie puisque vous retourniez à Berne.

Mons. Ganzoni étant employé dans l'administration de la ligne de l'Italie centrale est presque constamment absent de Florence, je l'ai vu il y a peu de jours et il repartait. Ma santé n'est pas des meilleures ; mes 81 ans, mes occupations et les trois étages de la pension De Sinner m'empêchent de faire pour lui personnellement tout ce que je voudrais pouvoir faire.

Agréé, Monsieur, mes salutations distinguées.

Vieusseux.

36

Koenig à Vieusseux.

Marseille, le 5 Avril 1860.

Très honoré Monsieur,

J'étais déjà en route lorsque votre dépêche télégraphique m'a rappelé de Lausanne avec M. Manuel et un domestique.

Immédiatement j'ai fait part de votre dépêche par voie télégraphique au président de notre abbaye qui ordonnait par la même voie le retour de la caravane. Deux jours après, j'ai eu l'honneur de votre lettre à Berne et le soir même je suis reparti pour Florence. Arrivé ce soir à Marseille on me conseille de ne pas continuer mon voyage par mer, mais par terre, c'est pourquoi que mon arrivée sera un peu retardée. Néanmoins je compte être à Florence et à votre disposition les premiers jours de la semaine prochaine.

En attendant, recevez, très honoré Monsieur, mes salutations empressées.

Votre dévoué

Ch. G. Koenig,
avocat.

37

Koenig à Vieusseux.

13 Avril 1860 ¹.

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie de votre aimable lettre du 29 Juin et je m'empresse de vous adresser quelques observations sur l'inscription qui doit orner le tombeau de M. de Sinner ². Le nom de Sinner est Gabriel Rudolf Ludwig et il faut changer la seconde ligne comme il suit :

Gabr. Rodolfi Ludovici de Sinner. Puis personne ne comprendrait ce qui voulait dire : *domo aroelae monte in pago bernensi*, Sinner est de la ville de Berne, bourgeois de Berne, en latin Bernas ; *bernensis* est un ressortissant du Canton de Berne, il s'appelait Sinner d'Aarberg parceque son père y avait été baillif pendant quelques tems. Je changerai la troisième ligne comme [il] suit :

Burgensis et patricii de Berno (dans les anciens documents le nom de la ville de Berne est *Bernum*).

Quant à la phrase : « *forti animo, divinisque instinctu catholicam professionem florentiæ amplexus est* » nous savons à quoi nous en tenir.

S'il est encore possible de changer quelque chose il faudrait le faire. J'ai examiné votre compte rendu et de ce document j'ai de nouveau pu me convaincre avec quel dévouement vous avez bien voulu soigner les intérêts de M. Sinner.

Les affaires d'Italie se compliquent un peu et si l'on voudrait croire ce que disent les journaux, alors la Toscane serait en pleine réaction et désireuse de reprendre le joug de la maison de Lorraine. Quant à moi qui ai vu ce qui se passait à Florence le 16 avril il m'est extraordinairement difficile de croire à un pareil changement des esprits. Garibaldi occupe toujours tous nos journaux et quelques uns ont même ouverts des souscriptions en faveur de son entreprise et la somme souscrite dans ce moment

1. De la main de Vieusseux.

2. Nous donnons le texte intégral de l'inscription du tombeau de Louis de Sinner telle qu'on la lit aujourd'hui dans l'église de San Miniato à Florence à la page 290 de ce volume.

témoigne de la sympathie que trouve chez nous l'idée d'une *Italia liberata*.

Si vous pourriez trouver quelques minutes pour m'éclairer un peu sur la situation de la Toscane et de Florence en particulier, je vous serai très reconnaissant ; il va sans dire que ce n'est pas pour ma propre curiosité, mais pour faire usage de vos notes dans la presse.

Agréez de nouveau, cher Monsieur, l'assurance de ma considération et de ma gratitude.

Ch. G. Koenig.

Berne, le 20 Juillet 1860.

38

Nannette de Sinner à Vieusseux.

Monsieur,

Monsieur Koenig, m'ayant prié de vous envoyer le plus tôt possible cet extrait baptistaire, je prends la liberté de vous l'adresser. Je pense et j'espère que le manque du petit mot *de* devant le nom de famille ne fait rien. Vous savez peut être que les familles patriciennes de Berne ont pu le prendre à volonté contre une petite contribution, déjà à la fin du siècle passé ou dans les années 1781 selon le bon-mot d'un monarque qui a dit un jour que les patriciens de Berne se sont déifiés. Feu mon père, qui était au dessus de ces petites gens ne l'a pris que lorsque le temps de son baillage évolua, il s'est établi de nouveau ici avec sa famille. Et mon pauvre frère, seul fils restant de 4 garçons est donc mort exilé en pays étranger. Que Dieu aie repris son âme en paix ! C'est le vœu de nos coeurs...

A cette lettre est jointe la feuille suivante :

RÉPUBLIQUE DE BERNE

DISTRICT DE BERNE

Paroisse de Berne Cathédrale

Extrait du registre des baptêmes

tome XVII — folio 180

L'an 1801 le 25 Mars a été baptisé à Aarberg, Cant. de Berne

un enfant légitime sous le nom de *Gabriel, Rodolphe, Louis* né le fils de

Père : M. Gabriel Sinner de Berne — Préfet de Aarberg.

Mère : De Rosine Wyttenbach, fille de M. l'ancien Préfet de Wangen.

Témoins : M. Louis Kirchbürger de Bonmont, ci-devant officier au service de Sardaigne.

Parrain : M. Rodolphe Sinner d'Unterseen.

Marraine : D^{lle} Marguerite Sinner d'Unterseen.

Pour extrait conforme : Berne le 24 Avril 1840.

Le pasteur de la paroisse,

F. Trechsel.

Le soussigné certifie véritable la signature ci dessus de Monsieur F. Trechsel.

Le Préfet,

V. Studer.

Berne, le 25 Avril 1860.

39

Vieusseux à Koenig.

Florence, le 12 Mai 1860.

Mons. l'avocat Koenig à Berne.

Mon cher Monsieur,

J'aime à croire que la présente vous trouvera remis des fatigues du voyage et en bonne santé.

J'ai reçu une bien bonne lettre de M^{lle} de Sinner, qui s'est croisée avec la mienne, veuillez l'en remercier de ma part.

J'ai pu enfin me débarrasser des deux médecins et des trois chirurgiens, réduisant leurs notes considérablement. Il ne me reste plus à penser qu'aux frais du marbre et de l'inscription, et sous ce rapport je suis en retard parceque il y a lutte entre l'archevêque qui m'avait envoyé une inscription latine et le surintendant du Cimetière qui n'en admet qu'en langue italienne, comme si le latin n'était pas italique.

La chose une fois arrangée, je vous enverrai le bilan de cette triste affaire et j'espère bien de n'avoir aucun renfort de fonds à réclamer. Votre envoi de livres est arrivé et j'en ai fait la remise à la Bibl. Palatine.

Agréez la nouvelle assurance de votre

Vieusseux.

40

Koenig à Vieusseux.

Monsieur,

Pendant que tous les yeux et tous les vœux se tournent vers la Sicile et accompagnent l'illustre Garibaldi de vives sympathies, il faut que moi même tourne les yeux vers la Toscane et sa belle Capitale et au lieu de vous parler de Garibaldi il faut que je vous parle de Sinner, dont je reste le tuteur aussi longtemps que je n'ai pas pu régler les comptes. J'aime à espérer que le marbre qui doit orner son tombeau ne soit pas très couteux, car je ne saurai vraiment pas où prendre de l'argent. Les parents ne feront rien pour lui, car eux mêmes ne sont pas dans des conditions très aisées, au contraire. Pendant mon séjour à Florence j'espérai que l'archevêque voulait se charger des frais de ce monument mais d'après votre dernière lettre il semble que ses soins s'arrêtaient déjà à l'inscription. Dans ce cas il aurait mieux fait de ne rien dire et nous laisser le soin de tout faire ; je me serais alors contenté de faire mettre une croix de fer avec une inscription convenable. Avez vous pu obtenir le paiement de la rente de 100 lire de M. Palermo, je l'espère et alors cet argent suffit, peut être.

Les affaires de Sicile font toujours l'objet de toutes les conversations et il s'est même formé un petit comité pour lui envoyer de l'argent et des fusils. Ce sont des signes de sympathie mais le secours ne sera pas très grand et sérieusement pas nécessaire.

Agréez, mon cher et vénérable Monsieur, de nouveau l'assurance de ma haute considération.

Ch. G. Koenig,
avocat.

Berne, le 19 Juin 1860.

41

Vieusseux à Koenig.

Florence, le 29 Juin 1860.

Monsieur Ch. G. Koenig

Berne.

Mon cher Monsieur,

J'ai sous mes yeux votre lettre du 19 courant. J'attendais pour vous écrire de pouvoir vous dire que tout est en règle relativement à l'inscription et à la note du marbre sur le tombeau de Sinner. Malheureusement l'inscription, dont je vous remets une copie, exigerait un marbre de double dimension et très coûteux, et l'Archevêque qui veut dans tous les cas supporter l'excédent de la dépense a eu toute sorte d'ennuis politico-réligieux qui lui ont causé une espèce de maladie et son ami, l'auteur de l'inscription, ayant eu le malheur de perdre sa femme, tout est resté suspendu. Voilà le seul motif de mon silence.

Au reste, soyez tranquille, la famille de Sinner ne sera pas dans le cas de faire de nouveaux sacrifices ainsi que vous le verrez par l'extrait ci-joint de mon Compte avec feu De Sinner qui présente un solde aujourd'hui de L. 136 qui serviront pour le marbre et une inscription réduite si l'Archevêque ne s'exécutera pas. Ce dont je vous rendrai compte dans ma prochaine lettre.

Maintenant je dois vous expliquer d'où provient ce solde de L. 136 auquel ni vous ni moi ne nous attendions.

1) M. Palermo me fit obtenir les L. 100 la pension d'un mois, sur laquelle on eut pu chicaner.

2) L'arrivée de votre dernier envoi, me fournit le prétexte d'une note de frais que le dit M. Palermo m'a fait payer en L. 183,68 tandis qu'à la rigueur il n'était tenu qu'au remboursement des frais de port.

3) Parceque après maintes séances (peu agréables) avec les deux médecins et trois chirurgiens, j'ai pu les solder et avoir leur quittances à plus de 50 0/0 de rabais.

M. Palermo dans toute cette affaire s'est conduit avec beaucoup d'empressement et de délicatesses, et le deux médecins et chi-

rurgiens, surtout MM. Del Punta et Galligo s'en sont remis à ma parole sur l'état financier du pauvre De Sinner.

L'inscription faite par M. Guasti étant très honorable pour lui et pour une réputation philologique suisse, je désire que Mgr. l'Archevêque l'exécute, et je l'espère. La chose ne pourra pas tarder longtemps.

Veuillez, je vous prie, communiquer la présente à l'estimable M^{lle} De Sinner en lui faisant agréer mes compliments distingués.

Vieusseux.

42

Le comte Pietro Masetti à Vieusseux.

12 Agosto 1860.

Illustrissimo Signore,

Il celebre filologo svizzero Luigi de Sinner, morto a Firenze in quest'ultimo tempo è stato tumulato nel Campo Santo di S. Miniato al Monte, ma per sbaglio fuor della Chiesa, mentre gli era destinato un posto più onorifico nell'interno della medesima. Per qual motivo prego la S. V. l^{lma} di permettere la disumazione.

Ho l'onore di rassegnarmi con perfetta considerazione.

43

Vieusseux à Masetti.

Firenze, 29 Novembre 1860.

Ill^{mo} Sig. Conte Masetti,

Permetta ch'io venga ad importunarla in proposito all'iscrizione che da tanto tempo, sopra nuovo marmo, aspetta la spoglia mortale del fu De Sinner. Dietro tutte le premure da me fatte fare ripetutamente gli schiarimenti dati, anche per parte di Monsignore l'arcivescovo di Firenze e le di Lei promesse, il marmo coll'iscrizione dovrebbe da più settimane a questa parte essere

collocato. Tale inesplicabile indugio mi pone in una situazione penosissima rispetto alla famiglia dell'illustre defunto che mi accusa di negligenza nell'adempimento dei miei doveri come antico amico.

Io prego la di Lei bontà, illustre Signore, di prendere in considerazione le mie osservazioni e la mia preghiera di far togliere di mezzo questa pendenza.

Ho l'ono e di rassegnarmi con distinta stima.

Vieusseux.

44

Isolani à Vieusseux.

Stimatissimo Signore,

La prevengo che nella sera del dì 12 del corrente a ore 24 1/2 avrà luogo la traslocazione da una tomba di 2^a classe nell'interno della Basilica di S. Miniato al Monte, ad altra di terza classe nell'interno della Basilica predetta, della cassa mortuaria contenente il cadavere del fu Sig. Luigi De Sinner.

Tanto per di Lei norma e regola mentre con distinto ossequio passo a scrivermi di Lei stimatissimo Signore,

Dallo scrittoio dell'Opera pia di S. Miniato al Monte

li 10 Dicembre 1860

Dev. servo Aless. Isolani.

APPENDICE IV

TITRES ET INTRODUCTIONS DES TROIS DIALOGUES DE LEOPARDI

Traduits et publiés dans *Le Siècle*, par Louis de Sinner

I

LITTÉRATURE ITALIENNE I

Operette Morali del Conte Leopardi. Milano, 1827.

Le comte Jacques Leopardi naquit en 1798, à Recanati, dans la Marche d'Ancône, d'une famille noble et illustre. Son développement intellectuel, dès sa plus tendre enfance, fut prompt et prodigieux. A seize ans il avait déjà en manuscrit des travaux qui auraient honoré un homme de trente ans. Mais ces profondes études portèrent de graves atteintes à sa santé, et, dès l'âge de vingt ans, il se voit forcé de dire adieu à tout travail littéraire. Aujourd'hui il vit à Florence, malade, mais entouré des hommages de tout ce que l'Italie possède encore en hommes distingués.

Le comte Jacques Leopardi s'est fait un grand nom en Italie, par deux petits volumes : l'un de prose, et l'autre de vers.

Le premier, publié à Milan, en 1827, en 255 pages in-12, porte le titre d'*Operette Morali*. Nous croyons avec Manzoni, duquel nous tenons cette opinion, que cet ouvrage est une des premières productions de la prose italienne du xix^e siècle. Leopardi traite dans ce volume les plus grands problèmes qui ont agité de tout temps les esprits des penseurs. Souvent il ne donne aucune solution, souvent il en fait entrevoir une ; toujours il est sceptique. Quelquefois son scepticisme est empreint de la teinte caustique

de Lucien ; mais le plus ordinairement il est grave comme le sujet qui l'occupe.

Les poésies, recueillies pour la dernière fois par lui-même, sous le titre de *Canti*, et publiées chez Piatti, à Florence, 1831 (165 pages in-18), portent toutes la même empreinte de mélancolie et de désespoir, mêlé de ces douces et tranquilles réflexions que la pureté d'âme peut seule inspirer à un esprit méditatif, qui par ses études approfondies, a dû infailliblement arriver à ce résultat sceptique.

Pour le moment, nous ne donnons qu'un morceau de prose, qu'un jeune ami a bien voulu traduire en français. Nous nous proposons de continuer ces traductions ; nous donnerons aussi quelques-unes des poésies de Leopardi. Plus tard, nous communiquerons à nos lecteurs nos idées sur la place que le poète italien nous semble devoir occuper à côté de lord Byron, de Lamartine, et de quelques autres génies poétiques contemporains. Mais ce n'est que lorsque nos lecteurs auront assez connu notre poète, que ces considérations plus générales pourront les intéresser. C'est alors, peut-être, que nous pourrions faire voir que, de nos jours, la poésie mélancolique, philosophique et désespérante, ne peut être jugée et goûtée que lorsqu'on se rend bien compte du point d'où sont partis les poètes. Le dégoût des plaisirs, le besoin d'une religion positive, le vide que laisse dans le cœur l'étude approfondie de la science, voilà trois grandes expériences qui forcent l'homme à rentrer en lui-même. Qui n'a pas échoué sur ces écueils ? Tout homme est poète dans le sanctuaire de son âme. Mais tout homme qui a médité n'est pas poète pour autrui. En faisant connaître en France un poète philosophe, nous rendrons peut-être service à nos lecteurs, car on est bien revenu ici des injustes dédains que notre pays a entretenus trop longtemps pour tout ce qui est étranger.

Quant à nous, en publiant ces extraits du comte Leopardi, nous remplirons un devoir sacré. Avoir vécu pendant un mois dans l'intimité de cet homme distingué est pour nous le souvenir le plus cher à notre cœur.

S.

(Tome I, pages 264-65).

2 mars 1833.

II

LA GAGEURE DE PROMÉTHÉE

Operette Morali del Conte Leopardi. Milano, 1827.

Dans un précédent numéro (2 mars, voyez tome I, page 264) nous avons donné un premier extrait des *Operette Morali* du comte Leopardi. Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs la traduction d'un second morceau du même auteur ; on y trouvera la philosophie moqueuse et sceptique de Lucien et de Voltaire, avec une ironie profonde, quelquefois même une amère dérision de la condition humaine. Nous sommes loin de partager les préventions de Leopardi contre la civilisation : nous croyons au contraire que le progrès est la loi de l'humanité ; nous croyons à la perfectibilité sociale. Mais dans notre dessein de faire connaître un des écrivains les plus distingués qui honorent actuellement l'Italie, il convenait de mettre, par des extraits assez étendus, le public français à même d'apprécier d'abord l'esprit et le caractère de cet auteur. Plus tard, nous rapprocherons sa philosophie de celle des grands poètes contemporains, de Byron, des Lamartine, des Chateaubraïnd. Nous nous efforcerons d'expliquer son découragement et son scepticisme, en nous plaçant au point de vue d'où il est parti. Mais d'avance nous sommes sûrs qu'on aimera en lui l'alliance d'une belle imagination et d'une âme honnête et élevée.

(Tome II, page 12).

6 avril 1833.

III

*LITTÉRATURE ITALIENNE**Operette Morali del Conte Leopardi. Milano, 1827.*

(Voir les numéros du 2 mars, tome I, page 264, et du 6 avril, tome II, page 11).

DIALOGUE ENTRE LA NATURE ET UN ISLANDAIS.

(Tome II, p. 106).



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS ¹

A

ACKERMANN (M^{me}), 433.
 ALAMANNI, 56, 59, 69.
 ALEMBERT (d'), 21, 119, 122, 126,
 196 note, 254 note.
 ALGAROTTI, 45.
 AMIEL (H. Fr.), 315 et note.
 ANCONA (Alessandro d'), 395 note,
 405.
 ANNUNZIO (Gabriele d'), 441.
 ANTICI (Carlo), **113**, 115.
 ANTONA (Camillo Traversi), 30.
 ARNAUD, 22.
 AULARD (F. A.), 195 note, 201 note,
 291 et note, 304 et note, 305, 306
 et note, 312, 314 note, 315, **316**
 et note, **317**, 319, 321, 340 note,
356-358 et notes, 360, 362 et notes,
 363, 367, 368, 386, 389, 396.
 AVOLI (A.), 15 note.

B

BAINVILLE (Camille de), 390 note.
 BALDENSPERGER (Fernand), x note,
 328, 423.
 BANIER, 104.
 BARBEY D'AUREVILLY, **347-351** et
 notes.
 BARBIER (A.), 298.

BARINE (Arvède), **372** et note.
 BARRÈS (Maurice), 441.
 BARRUCAND (Victor), **319** et note,
 321.
 BARTHÉLEMY, 23, 118, 120, 121, 138,
 144.
 BAUNARD (Abbé Louis), 345 et note.
 BEAUMARCHAIS, 23, 124.
 BEAUNIER (André), 387 note.
 BECCARIA, 45.
 BELGIOJOSO (Princesse), **276-279**,
 410.
 BENEDETTUCCI, 17.
 BERGER DE XIVREY, 103, 266, **296**
 et note, **297**, 385.
 BETTINELLI, 24, 45, **54-73**,
 BETZ (Louis), x note.
 BIOT, 104.
 BOCCACE, xi et note, 56, 67, 323.
 BODIN, 104, 109.
 BOILEAU, 55, 67, 124.
 BONNATERRE, 104.
 BOREL D'HAUTERIVE, 340 note.
 BOSSUET, 22, 117, 118, 139.
 BOTTA (Charles), 5 note, 6, 9, 298.
 BOUCHÉ-LECLERCQ, 195 note, 270
 note, 291 et note, 292, **314**, 315,
 340 note, **353-354** et notes, 360,
 367, 374, 385, 389, 390.
 BOUDIER, 68.
 BOURBON (del Monte), **344** et note.
 BOURDALOUE, 22.

1. Sont imprimés en caractères gras les numéros des pages contenant les passages les plus importants.

N'a pas été mentionné le nom de Giacomo Leopardi qui revient à presque toutes les pages.

Les chiffres romains renvoient à l'introduction.

BOURGET (Paul), **368-369** et notes.
 BOURQUELOT et MAURY (A.), **340**
 et note.
 BOURSALT, 68.
 BRANTÔME, 21, 23.
 BREBEUF, 68.
 BRISSET (Paul), **341** et note.
 BROGLIO D'AJANO (Andréa), 4.
 BUFFON, 31, 32, 36, 118, 120, 121,
 122, 139.
 Bulletin de Férussac, 123.
 BUSCHING, 31.
 BUSSY, 21, 23.

C

CACUDI (Nicola), **407-408** et notes.
 CALMET, 104.
 CAMPER, 173 et note.
 CARAMELLI (Linda), **320** et note,
 321, 380, 386.
 CARDUCCI (G.), 336 442.
 CARLYLE, 77.
 CARO, 195 note, **358-360** et notes,
 367, 388.
 CARRÉ (E.), 315 et note, **318** et note,
 366.
 CÉSAR, 46, 47, 48, 49, 70.
 CESAROTTI, 28, 45.
 CHALLEMEL-LACOUR, xx, 201 note,
 351, 352 note, **376-380** et notes,
 388, 389.
 CHARDIN, 104.
 CHATEAUBRIAND, 22, 23, 104, 121,
 125, 162 note, 163, 309, 380.
 CHÉNIER, 21, 341.
 CONDILLAC, 22.
 CONSTANT (Benjamin), 21, 123.
 CORNEILLE, 23, 53 note, 69, 70, 124,
 324.
 COURIER (Paul-Louis), 123, 341.
 COYER, 161 note.
 CREUZER (Frédéric), 271, 280 note,
295-296 note et, 328, 332 note,
 385.
 CUGNONI, 38.

D

DAPPLES (Auguste), **317** et note,
360 et note, 367, 386, 388.

DAUDET (Alphonse), **366** et note.
 DAVID D'ANGERS, 423.
 DAVILER, 83.
 DEJOB (Charles), 127 note, **371-372**
 et notes, 390, 440.
 DELAPLACE (V. NOEL).
 DELILLE, 23, 139.
 DESCARTES, 22, 124, 171, 199, 240.
 DESCHAMPS (Albert), 366 et note.
 DESCHAMPS (Antony), 298.
 DIDEROT, 21, 29, 30.
 DORAT, 23, 68.
 DUCLOS, 23, 30, 120.
 DUMAS, 423.
 DUMESNIL (Georges), **380-381** et
 note.
 DUPUY (E.), 423.

E

Encyclopédie, 24, 26, 30, 31, 32, 37,
 45, 55 et note, 97, 104, 213, 264.
 ESPONCHÈS (Leyris d'), 10, 11.
 ESTÈVE, 423.
 ETIENNE (L.), **354** et note.

F

FÉNELON, 22, 124.
 FÉRI (Michele), 35.
 FERRI (Louis), **303** et note, **352** et
 note.
 FIERENS-GEVAERT, **374** et note.
 FILANGERI, 45.
 FIX {Théobald}, 266, 295 note, 385.
 FLÉCHIER, 22.
 FLEURY, 22.
 FOGAZZARO (Antonio), 441.
 FONTENELLE, 22, 68, 104, 124.
 FORNI (Jules), **318** et note.
 FOSCOLO (Ugo), 126, 209 note, 350.
 FRANCE (Anatole), 441.
 FRANQUEVILLE (Abbé E.), **364-366**,
 389.
 FRÉDÉRIC II (Roi de Prusse), 42, 43,
 121, 160 note, **247-255**.
 FRESNAYE, 68.

G

GALILÉE, 45.
 GALLETTI (A.), xvi et note, 422
 GARCILASSO de la Vega, **91-94**.
 GEBHART (Emile), **354-356** et notes,
 389, 440.
 GINGUENÉ, 122.
 GIOBERTI, 273, 276 note, 277 et note,
 278 note, 282 note, 332.
 GIORDANI, 112, 280, 281, 292, 298,
 345, 383.
 GIRARD, 57, 67.
 GOGUET (Antoine), 75, **83-91**, 95,
 97, 98, 99, 111, 435.
 GOLDONI, 45.
 GOUDAR (Lodovico), 35.
 GOURMONT (Remy de), **381-382** et
 note, 388, 390.
 GRAF (A.), 195 note.
 GRAMEGNA, **370** et note.
 GRESSET, 121.
 GROTO, 59, 60, 69.
 GUBERNATIS (Angelo de), **363-364**
 et notes.

H

HAASE, 266.
 HAHN (Hjalmar), **370-371** et notes.
 HALLÉ, 271.
 HAUETTE (Henri), xx, **372-374** et
 notes, **382-383** et notes, 390, 440.
 HAZARD (Paul), x et note, xii, 128
 note, 384 note, 441.
 HENSCHÉL, 376 et note.
 HEYSE (Paul), 317, 360, 363, 367.
 HUGO (Victor), 21, 298, 423-424.

J

JACOPSEN, 44, 252 note.
 JACQUIER (P.), 78.
 JAQUELOT, 90 note, 91 note.
 JEANROY (Alfred), xx.
 JOUBERT (Léo), 313 et note, **341** et
 note, **344** et note, 388.
 Journal des Savans, 123.

K

KANT, 199.
 KOENIG, 285 et note, 289.
 KEPLER, 109.
 KRANTZ (Emile), **360-362** et notes,
 389.

L

LA BRUYÈRE, 22, 121, 124, 126.
 LACAUSSE (Auguste), **317** et note,
 318 et note, 319, 368, 389, 433.
 LACOMBE, 23, 54, 55, 67.
 LACROIX (Octave), **313** et note, **342**
 et note, 388.
 LACROIX (Paul), 427.
 LA FONTAINE, 168, 348.
 LA HARPE, 118, 168, 324.
 LAMARTINE, 21, 308.
 LAMBERT (M^{me} de), 118, 119, 126,
 139.
 LAMENNAIS, 22, 118, 119.
 LA MOTHE, 68.
 LANSO (Gustave), x note, 398 note,
 399 note.
 LANTELME, 8.
 LARDANCHET (Henri), 427.
 LA ROCHEFOUCAULD, 22, 124, 126.
 LE BAILLY (Armand), 391 et note.
 LE BOURDELLÈS (Raymond), **375** et
 note.
 LE BRUN, 104.
 LE FÈVRE-DEUMIER, 423, 425 et
 note, **427-433** et notes.
 LEOPARDI (Monaldo), **6-14** et notes,
 15-33 et notes, **33-44** et notes.
 LEOPARDI (Pier Nicolò), 25, 26, 30,
 31, 32, 36.
 LEOPARDI (Thérèse), **362**.
 LEVI (Giulio), **197-198**.
 LINGUET, 23.
 LOCKE, 24, 240.
 LUCHAIRE (Julien), **383-384** et note.
 LUCRÈCE, 76.

M

MABLY, 119.
 MAFFEI, 45.

MAGALOTTI, 45.
 MAISTRE (Joseph de), 22.
 MAISTRE (Xavier de), 23.
 MALHERBE, 23, 68.
 MANZONI (Alessandro), 333, 343, 352, 383, 393.
 MARIVAUX, 23, 124.
 MARMONTEL, 22.
 MAROT (Clément), 68, 264.
 MARTELLET (Adèle COLLIN, M^{me}), 412 note.
 MASSILLON, 22.
 MASTRO (Vincent de), 395 note.
 MAUGAIN (G.), x et note.
 MAUPERTUIS, 124.
 MAURRAS (Charles), 371.
 MAURY (A.). Voir BOURQUELOT.
 MAY (Louis du), 23.
 MAYNARD, 68.
 MAZADE (Charles de), **313** et note, **343** et note, 388, 389.
 MENGIN (Urbain), 395 note, 401.
 MERCIER, 23, 124.
 MÉTASTASE, 45.
 MIGNON (Maurice), 395 note, 396 note, 418.
 MOLIÈRE, 21, 23, 30, 33, 68, 139.
 MONNET (Philibert), 35.
 MONNIER (Marc), 317, **341-342** et notes, 348, 360, 367, 374, 389.
 MONOD (Gabriel), **283-284**, 290.
 MONTAIGNE, 23, 33, 123.
 MONTESQUIEU, xiv, 22, 27, 117, 118, 119, 120, 126, 127, **136-139**, 145, 146 note, 165 note, 167 note, **176-193**, 211 et note, **213-228**, 264, 394, 437.
 MONTLAUR, **313** et note, **338-340** et notes, 348.
 MORGAN (Lady), 20, 118, 138, 167 note.
 MÜNTZ (Eugène), 371.
 MURATORI, 65.
 MURAWIEFF (Apostol), 267 note, 268 et note.
 MURET (Maurice), 387 note.
 MUSSET (Alfred de), xvi, xviii, 70, 276, 299, 349, 374, 385, 388, **395-422** et notes, 425, 426.
 MUSSET (Paul de), 388-389 note, 398, 399, 400, 401, 402, 408, 409.

N

NEWTON, 199.
 NIETZSCHE, 27.
 NODIER, 123, 298, 423.
 NOEL et DELAPLACE, 23, 117 et note, 139, **171** note, 190 note.
 NOTTEN, 376 note.

O

ORBAN (Victor), **322** et note.
 ORIOI (A.), **375** et note.

P

PALERMO (Francesco), 288.
 PAOLI (M.), **304** note.
 PARISOT, **331** et note, 332.
 PASCAL, 22, 124, 126, 139, 171, 199, 239, 240 note, 242 note, 344.
 PATRIZI, 32, 257 note, 370, 371.
 PÉTRARQUE, 263, 264, 320.
 PIERGILI (G.), 15 note, 30, 79, 273, 275, 276 note, 278 note, 306 note.
 PIRON, 68.
 PLANCHE (Gustave), 423.
 PLINE, 76.
 PLUCHE (Abbé), 75, **86-90**, 100, 102, 103, 104, 111, 435.
 POPE, 24.
 POUPART, 104.
 POUQUEVILLE, 123.

R

RABELAIS, 29.
 RACAN, 68.
 RACINE, 21, 23, 29, 30, 33, 68, 70, 139.
 RAVASI (Sofia), xi et note, xvi, 128 note, 174 note, 192 note.
 RAYNAL, 122.
 RANIERI, 39, 61, 79, 274 et note, 275, 276, 280 et note, 281 et note, 292, 300 note, 301, 336-337 et note.
 RATISBONNE (Louis), 425 et note.
 RÉGNIER (Henri de), 441.
 REINACH (Joseph), xx, 376.

RICHARDSON, 24.
 RICHELET (Pierre), 35.
 RIDELLA (Franco), 372 et note.
 ROD (Edouard), 367-368 et notes, 389.
 ROGNIAT, 119.
 ROHAULT, 104.
 ROLLAND (Romain), 441.
 ROLLIN (Ch.), 23, 31, 46, 47-53, 65, 66, 67, 69, 70, 81, 111, 144, 435.
 RONNA (A.), 298 et note, 329 et note, 413 note.
 RONSARD, 68.
 ROUSSEAU (J.-B.), 23, 68.
 ROUSSEAU (J.-J.), xiv, 22, 27, 28, 122, 123, 124, 139, 166 note, 171, 190 note, 206 note, 208-211, 230 note, 232 note, 233 note, 237-247, 256, 264, 394, 395, 437.
 ROUX (Amédée), 352 et note.
 RUBBECK (Olaus), 81, 82 et note.
 RUGGIERO (F. P.), 301.

S

SAINT-BEUVE, 276, 279, 302 et note, 310-313, 317, 320, 328, 333-338 et note, 341, 342, 344, 360, 367, 374, 385, 390, 396 et note, 397, 418, 421 note.
 SAINT-EVREMOND, 68.
 SAINT-PAVIN, 68.
 SAINT-PIERRE (B. de), 121, 125.
 SANCHINI, 38, 78, 109.
 SANCTIS (F. de), 195 note, 199 et note, 336 et note.
 SAND (George), 299, 403.
 SAN GIORGI (Clément), 320 et note.
 SARAZIN, 68.
 SCOTT (Walter), 24.
 SÉCHÉ (Alphonse), 322.
 SÉCHÉ (Léon), 397 note, 411 note, 423.
 SEGRAIS, 23.
 SENANCOURT, 182 note.
 SERAQU (Mathilde), 441.
 SERGI (G.), 373 et note.
 SERRA (G.), 302, 390 et note.
 SÉVIGNÉ (M^{me} de), 23.

SHAFTESBURY, 24.
 SHAKESPEARE, 29, 70.
 SINNER (Louis de), xvii, xix, 170 note, 216-293, 295, 299, 305-313 et notes, 328, 329-331 et notes, 332, 333, 334, 348, 385, 386, 410, 424.
 SINNER (Nannette de), 282 note.
 SPALLANZANI, 45.
 STAEL (M^{me} de), xiv, 22, 23, 117, 119, 120 et note, 124, 126, 127-136, 142-171, 173-193, 197, 211 note, 250 note, 257 note, 393, 394, 436, 437.
 SUBLEYRAS, 59, 69.
 SULLY (James), 366 et note.
 SULLY-PRUDHOMME, 380, 394.

T

THEIL, 328 et note, 348.
 THILO (Carl), 271, 279, 280 note.
 THOMAS (A. L.), 23, 118, 119, 120, 121, 139, 146 et note, 167 et note, 168 note, 171.
 THOMASSIN, 104.
 TORRES (Giuseppe), 15 note, 36, 38, 78, 109.
 TURIELLO (Mario), 315 et note, 317 et note, 321-322 et notes, 324 et note, 358 et note, 381 et note.

V

VALBERT (G.), 372 et note.
 VAUGELAS, 324.
 VENDRYÈS (Firmin), 306 et note.
 VENERONI, 35.
 VERNIER (Valéry), 314 et note, 346-347 et notes, 349, 350, 385, 386, 389.
 VERRI (Alessandro), 45.
 VERRI (Pietro), 45.
 VICO, 65.
 VIEUSSEUX, 267 note, 278 note, 279, 282 et note, 285 et note, 286, 287 note, 288, 289, 306.

VIGNY (Alfred de), xvi, 380, 384,
422-427 et notes, 431.

VINCENT D'INDY, 441.

VOGEL (Antoine), 10, 11, 13, 38, 109.

VOITURE, 21, 23.

VOLNEY, 121, 255 note.

VOLTAIRE, 21, 22, 23, 27, 28, 29, 57,
66, 67, 68, 90 et note, 118, 121,
122, 124, 126, 171, 213 note, 324,
341, 393, 416.

W

Werther, 149, 212 et note, 350.

Z

ZUMBINI, 201 note, 383.

ZIRARDINI (G.). 302-303.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	IX

PREMIÈRE PARTIE

L'Influence de la Littérature française sur la formation de l'esprit de Giacomo Leopardi

CHAPITRE PREMIER.	3
Recanati. — Les Français à Recanati. — Monaldo et l'occupation française. — Antoine Vogel. — Leyris d'Esponchès, évêque de Perpignan. — La gallophobie.	
CHAPITRE II.	15
La bibliothèque de Monaldo Leopardi. — Les ouvrages français qu'elle contient.	
CHAPITRE III.	35
Premières études françaises. — Monaldo professeur de français. — Progrès lents de Giacomo. — Premières traductions.	
CHAPITRE IV. — LEOPARDI IMITATEUR.	45
Premières influences. — « Pompeo in egitto » et l'« Histoire romaine » de Rollin. — « Gli epigrammi » et Saverio Bettinelli. — L'Encyclopédie. — Leopardi imitateur. — Gallophobie et patriotisme.	
CHAPITRE V. — ÉRUDITION.	75
Études scientifiques. — « Storia dell'Astronomia ». — L'Encyclopédie. — Goguet. — Pluche. — « Saggio sopra gli errori popolari ». — Leopardi et les méthodes françaises. — Premières atteintes du doute.	

	Pages
CHAPITRE VI. — NOUVELLES LECTURES FRANÇAISES . . .	113
Insuffisance du bagage intellectuel du poète. — Conseils de Carlo Ancini. — Tableau chronologique des lectures françaises de Leopardi. — M ^{me} de Staël. — Montesquieu. — L'abbé Barthélemy. — La marquise de Lambert. — Lamennais, etc.	
CHAPITRE VII. — LEOPARDI ET LA CULTURE FRANÇAISE. .	141
COSMOPOLITISME	142
Anciens et modernes. — Peuples du Nord et Méridionaux. — Italiens. — Allemands. — Anglais. — Français.	
CHAPITRE VIII. — ART ET LITTÉRATURE.	173
Beau absolu et Beau relatif. — Imitation de la nature. — Esthétique du Vague. — Sentiment et art. — M ^{me} de Staël et Leopardi.	
CHAPITRE IX. — LA PENSÉE DE LEOPARDI ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS	195
Leopardi philosophe? — Religion et philosophie. — Influences indirectes. — Montesquieu. — Rousseau. — Frédéric le Grand.	

DEUXIÈME PARTIE

Leopardi en France

CHAPITRE PREMIER. — LOUIS DE SINNER ET GIACOMO LEOPARDI	265
CHAPITRE II. — ÉDITIONS.	295
CHAPITRE III. — TRADUCTIONS.	305
CHAPITRE IV. — ARTICLES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES. .	327
CHAPITRE V. — ESSAI SUR L'INFLUENCE DE LEOPARDI EN FRANCE	393
Observations générales. — Alfred de Musset et Leopardi. — Essai sur Alfred de Vigny et Leopardi. — Le Fèvre-Deumier. M ^{me} Ackermann. — Auguste Lacaussade.	
CONCLUSIONS	435

APPENDICES

	Pages
APPENDICE I. — NEL 1799. — SACCHEGGIO DI RECANATI. Extrait de l'AUTOBIOGRAFIA, œuvre inédite de Monaldo Leopardi	443
APPENDICE II. — LES OUVRAGES FRANÇAIS AYANT APPARTENU A MONALDO LEOPARDI. Della formazione ed accresci- mento di questa biblioteca.	450
APPENDICE III. — Lettres inédites pouvant servir à l'étude de la vie de Louis de Sinner.	493
APPENDICE IV. — TITRES ET INTRODUCTIONS DES TROIS DIA- LOGUES DE LEOPARDI, traduits et publiés dans <i>Le Siècle</i> par Louis de Sinner.	536
INDEX ALPHABÉTIQUE des principaux auteurs cités. . .	541

